A 4 / 7

UN MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

DOM COLUMBA MARMION

PAR

D. RAYMOND THIBAUT

Un vol. in-8°, x-556 pages : 22 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Trente-cinquième mille

« Je ne crois pas qu'on puisse approfondir davantage une âme et projeter une plus éclatante lumière sur ses plus obscurs replis que ne l'a fait dom Thibaut pour Dom Marmion. »

Mgr SCHYRGENS, *Le « XX^e^ Siècle littéraire. »*

« Au *Christ vie de l'âme*, fameux dès son apparition, et aux autres volumes qui le suivirent de près, vient de s'en ajouter un cinquième, qui les achève et les couronne, en transposant, si l'on peut dire, cette grande œuvre doctrinale, dans l'ordre de la doctrine vécue... En nous faisant entrer si avant dans l'intimité du Docteur de la vie spirituelle qu'est dom Marmion, ce livre ajoute à la doctrine elle-même, une nouvelle séduction et une nouvelle force. »

HENRI BREMOND, de l'Académie française. *La vie catholique.*

« On est tenté d'appeler cette vie une autobiographie, tant elle est adéquate aux œuvres spirituelles de dom Marmion. La profonde, l'absolue sincérité de l'auteur du *Christ vie de l'âme* est démontrée de façon saisissante par la relation de sa vie intime. Ainsi se trouve décuplée la valeur persuasive des pages de doctrine où tant d'âmes avaient déjà deviné et senti se projeter, dans une lumière ardente, une âme débordante de charité. »

D. BERNARD CAPELLE. *Les Questions Liturgiques.*

« Il nous est particulièrement précieux et instructif de suivre dans ce livre les étapes par lesquelles dom Marmion est arrivé à cette plénitude spirituelle et doctrinale que nous goûtons en le lisant. »

R. P. DE GUIBERT, S. J. *Revue d'ascétique.*

« La doctrine spirituelle de dom Marmion apparaît là dans un prodigieux relief. »

L. DETREZ. *Semaine religieuse de Lille.*

« Ce livre est essentiellement une analyse d'âme et une belle page de spiritualité vécue... Rares sont les biographies d'une lecture aussi attachante et aussi élevante... C'est la grande âme de dom Marmion rendue accessible à tous, c'est le rayonnement surnaturel de cette haute et sympathique personnalité, renouvelé, continué, amplifié. »

Revue ecclésiastique de Liége.

« Cet ouvrage bien composé, élégamment et sobrement écrit et, par ailleurs, si plein de bonne moelle doctrinale, soutient avantageusement la comparaison avec maint Traité de la Perfection. »

Fr. JANSEN, S. J. *Nouvelle Revue Théologique.*

Le Christ dans Ses Mystères

PAR

DOM COLUMBA MARMION

ABBÉ DE MAREDSOUS

Quatre-vingt-dixième mille

ABBAYE DE MAREDSOUS

(NAMUR, BELGIQUE)

DESCLÉE DE BROUWER & Cie

76bis et 78, RUE DES SAINTS-PÈRES

PARIS (VIIe)

1939

25 décembre 1941
✠.

LE CHRIST
DANS SES MYSTÈRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Christ vie de l'âme. *Conférences spirituelles.* Un vol. *Cent-quarantième mille.*

Cet ouvrage a été honoré d'une lettre d'approbation de S. S Benoît XV.

Le Christ idéal du moine. *Conférences spirituelles sur la vie religieuse.* Un vol. *Soixante-dixième mille.*

Sponsa Verbi, La Vierge consacrée au Christ. *Conférences spirituelles.* Un vol. *Quarante-cinquième mille.*

Le Christ vie de l'âme est traduit en flamand (*12e mille*, Taymans, Lierre) — en anglais (*20e mille*, Sands, Londres) — en polonais (*12e mille*, Cracovie) — en allemand (*15e mille*, Schöningh, Paderborn) — en italien (*6e édition*, Milan) — en espagnol (*4e mille*, Barcelone) — en portugais (*4e mille*, Braga) — en hongrois (Budapest).

Le Christ dans ses mystères est traduit en flamand (*9e mille*) — en anglais (*8e mille*) — en allemand (*8e mille*) — en polonais — en espagnol, — en italien — chez les mêmes éditeurs que les traductions du *Christ vie de l'âme*.

Le Christ idéal du moine est traduit en flamand — en catalan — en anglais — en polonais — en italien — en allemand.

La Vierge consacrée au Christ est traduit en italien — en polonais — en flamand — en anglais — en portugais — en espagnol — en allemand.

UN MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

DOM COLUMBA MARMION

PAR D. RAYMOND THIBAUT

Trente-cinquième mille

Ouvrage couronné par l'Académie française

L'UNION A DIEU

D'APRÈS LES LETTRES DE DIRECTION DE D. MARMION

PAR D. RAYMOND THIBAUT

Quarantième mille

Le Christ
dans
Ses Mystères

CONFÉRENCES SPIRITUELLES

PAR

D. COLUMBA MARMION
ABBÉ DE MAREDSOUS

Ouvrage honoré d'une lettre d'approbation
de S. S. Benoît XV

Quatre-vingt-dixième mille

ABBAYE DE MAREDSOUS
(NAMUR, BELGIQUE)

—

DESCLÉE DE BROUWER & Cie,
76bis et 78 RUE DES SAINTS-PÈRES
PARIS (VIIe)
1939

NIHIL OBSTAT
Censores deputati

DENUO IMPRIMATUR
J. P. CAWET, *Episc. Coadj.*
Namurci, 27 maii 1939.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AU

CŒUR SACRÉ DE JÉSUS

EN QUI RÉSIDE
TOUTE LA PLÉNITUDE DE LA DIVINITÉ

EN QUI SONT AMASSÉS
TOUS LES TRÉSORS DE SAGESSE ET DE SCIENCE

DEVENU POUR NOUS
SOURCE DE VIE ET DE SAINTETÉ

DOM COLUMBA MARMION († 1923)

Né à Dublin en 1858 d'un père irlandais et d'une mère française, Joseph Marmion, ses études secondaires terminées, fut reçu au séminaire de Clonliffe. Il acheva sa formation sacerdotale à Rome. Ordonné prêtre dans la Ville éternelle en 1881, il fut nommé vicaire à Dundrum, puis professeur de philosophie au séminaire de Clonliffe. Une visite faite à Maredsous lors de son retour d'Italie fut l'occasion de l'appel à la vie monastique. En 1886, il vint frapper à l'abbaye belge pour y être reçu en qualité de novice. Admis à la profession, il débuta dans différentes charges ; bientôt nommé professeur de philosophie, puis en 1899 envoyé comme prieur et professeur de théologie au Mont-César à Louvain, il y resta dix ans. Il fut nommé abbé de Maredsous en 1909 où il mourut le 30 janvier 1923 laissant un grand souvenir de contemplatif et d'apôtre.

Les conférences spirituelles de Dom Columba Marmion sont réunies en trois volumes : *Le Christ vie de l'âme*, paru en 1918 : *Le Christ dans ses mystères*, publié en 1919 et *Le Christ idéal du moine*, sorti des presses en 1922. Ces livres ont été rangés parmi « les classiques de la spiritualité chrétienne[1] » et ils ont valu à leur auteur, de la part de théologiens et d'écrivains spirituels appartenant à des écoles diverses, le titre de « maître » et même de « docteur » de la vie spirituelle. Des évêques et des princes de l'Église ratifièrent ces jugements ; Benoît XV (pour employer les paroles mêmes du pape) « s'en servait pour sa vie spirituelle » ; et s'adressant à Mgr Szepticky, archevêque de Lemberg, le Vicaire du Christ lui disait : « Lisez cela : c'est la pure doctrine de l'Église. » Aussi bien la diffusion de ses ouvrages a-t-elle été extrêmement rapide.

« Cet accueil unanime de la catholicité » (R. P. Doncœur, S. J.), se justifie par un ensemble de qualités que l'on rencontre rarement réunies à ce point : l'œuvre de dom Marmion est basée tout entière sur le dogme et la théologie catholique ; elle en est une synthèse organique et vivante. Et comme la doctrine et la piété chrétienne s'organisent autour de la personne et de l'œuvre du Christ, l'auteur n'a d'autre ambition que de faire rayonner en pleine lumière et dans tout son relief la divine figure du Verbe incarné.

A cette intention, il recourt constamment aux Écritures, ou

1. R. P. DE GUIBERT, S. J. *Revue d'ascétique et de mystique*, avril 1930, p. 204.

plutôt c'est le Livre Saint lui-même qui est la source d'où jaillit le développement harmonieux et la fructueuse application de la doctrine. De là le parfum de prière qui émane de ses livres. Le cardinal Mercier qui avait pris dom Marmion comme confesseur disait : « Dom Columba fait toucher Dieu » ; toujours, il baigne dans une atmosphère surnaturelle, une atmosphère de prière. De là aussi la lumière, la sécurité et la paix.

A cette trilogie se joignent deux volumes ; une biographie : *Un maître de la vie spirituelle*, et un recueil de lettres : *L'union à Dieu d'après les lettres spirituelles de dom Marmion.* Ces volumes, en nous faisant entrer dans l'intimité du Docteur de la vie spirituelle, ajoutent à la doctrine une nouvelle séduction et une nouvelle force.

De la biographie on s'est plu à répéter que l'œuvre est magnifique, émouvante ; qu'il s'en dégage une connaissance plus complète, plus profonde de la vie intime de dom Columba. Contentons-nous de ce témoignage : « Cet ouvrage bien composé, élégamment et sobrement écrit et par ailleurs si plein de bonne moelle doctrinale, *soutient avantageusement la comparaison avec maint « Traité de la Perfection chrétienne*[1]. »

Couronnant ces œuvres, le recueil des lettres spirituelles nous révèle avec plus de spontanéité encore l'âme de celui dont le Christ fut réellement la vie. Ces pages, où dom Marmion se montre particulièrement comme un directeur spirituel éminent, constituent avant tout un trésor doctrinal. On y retrouve aussi un caractère profondément spirituel qui ne se dément jamais et découle de l'abondance du cœur et de l'expérience. Cette expérience, jointe à une pénétration psychologique peu ordinaire ainsi qu'à la charité la plus compréhensive, la plus suave, lui fait trouver le chemin des cœurs. De cet ouvrage on a pu écrire : « Dans l'art délicat de la lettre spirituelle, dom Marmion excellait. Comme sa doctrine était fort simple et très profonde, sa direction fixait l'âme dans la conviction, la clarté et la paix. Ce bienfait de sa parole, le recueil des lettres de dom Marmion le dispensera abondamment. Il complète admirablement le « *corpus asceticum* » (des œuvres spirituelles de dom Marmion) désormais classique[2]. »

1 P. François JANSEN S. J., *Nouvelle Revue Théologique*, 1930, p. 614.
2. D. Bernard CAPELLE, *Questions Liturgiques et Paroissiales*, février 1934.

PRIÈRE

pour demander des grâces par l'intercession de

DOM COLUMBA MARMION[1]

Seigneur Jésus, qui avez accordé tant de lumières à votre serviteur Columba sur votre divinité et sur les richesses de la grâce d'adoption, daignez avoir pour agréables les prières que nous Vous adressons par son intercession : donnez-nous surtout la même ardeur de foi, afin que, nous aussi, inébranlablement confiants dans vos mérites infinis et vivant en enfants de Dieu, nous puissions, par un amour humble et généreusement fidèle, parvenir à l'éternelle joie dans le Sein du Père. Ainsi soit-il.

Imprimatur Namurci, 10 Aug. 1935.
† P. J. CAWET, Episc. Himeriensis.
Coadj. Namurcensis.

PRIÈRE

pour obtenir la béatification de

DOM COLUMBA MARMION

Seigneur Jésus, qui avez comblé votre serviteur Columba d'abondantes lumières sur votre divinité et sur les richesses de la grâce d'adoption, daignez, nous Vous en supplions, Vous servir de ses écrits pour attirer un grand nombre d'âmes à la connaissance et à l'amour de votre Personne sacrée, et, si tel est Votre bon plaisir, l'appeler lui-même aux honneurs de la béatification, afin qu'on recoure de plus en plus à son intercession et qu'on apprenne, à son exemple, à se dévouer humblement et généreusement à Votre divin service.

Vous qui vivez et régnez avec Dieu le Père en l'unité de l'Esprit-Saint dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Imprimatur
† P. J. CAWET, Episc. Himeriensis.
Coadj. Namurcensis.
Namurci, 11 Aprilis 1936.

1. La réputation de vertu de Dom Marmion et le rayonnement spirituel hautement bienfaisant de ses œuvres ascétiques ont incité déjà bien des âmes à recourir à son crédit auprès de Dieu. C'est à leur intention qu'ont été composées ces deux prières. Les personnes qui reçoivent des grâces attribuées à D. Marmion sont priées de les faire connaître à D. Raymond Thibaut, Abbaye de Maredsous (Province de Namur, Belgique). On trouvera à la même adresse des images et des fragments des habits de chœur du grand abbé.

LETTRE DE S.S. BENOIT XV A L'AUTEUR.

Dilecto Filio Columbae Marmion O. S. B.
Abbati Maredsolensi.

BENEDICTUS PP. XV.

Dilecte Fili, salutem et apostolicam benedictionem.

Binos tuos illos libros, quos Nobis perhumaniter obtuleras, quorum alter « *Le* Christ Vie de l'âme », *alter* « Le Christ dans ses Mystères » *inscribitur, cum his proximis diebus, quantum per occupationes licuit, volveremus, facile cognovimus jure sane ac merito eos laudari, utpote ad excitandam alendamque in animis divinae caritatis flammam valde accommodatos. Etsi enim non hic omnia exponuntur quae in tuis ad sodales sermonibus de Jesu Christo, omnis sanctitatis et exemplari et effectore, explicaveris, his tamen eorum tamquam commentariis idonee foveri studium videtur Ejus imitandi de Ipsoque vivendi* « *qui factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio et redemptio* ».

Optimum igitur consilium fuit haec in lucem dari volumina, unde non modo sodales tui sed multo plures ad omnem virtutem proficerent : lateque jam, ut audimus, vel laïcorum manibus versantur. Itaque cum gra-

lias tibi agimus, tum etiam gratulamur : atque auspicem caelestium munerum, apostolicam benedictionem tibi, dilecte Fili, paterna cum benevolentia impertimus.

Datum Romae apud Sanctum Petrum die X mensis octobris MCMXIX, Pontificatus Nostri anno sexto.

(s) *BENEDICTUS PP. XV.*

A notre très cher Fils Columba Marmion,
Abbé de Maredsous.

BENOIT XV, Pape.

Très cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Sensible à l'hommage délicat des deux livres publiés par vous sous ces titres respectifs : *Le Christ vie de l'âme, Le Christ dans ses mystères,* et les ayant Nous-même tout récemment parcourus, dans la mesure où Nos occupations l'ont permis, Nous avons reconnu sans peine l'entière justesse des éloges que leur vaut une singulière aptitude à exciter et à entretenir dans les cœurs la flamme de la divine charité. Bien que, en effet, vous n'ayez pu renfermer dans ces pages tous les enseignements donnés de vive voix à vos fils spirituels sur le Christ Jésus, Modèle et Cause de toute sainteté, néanmoins l'exposé que vous avez su y présenter de votre doctrine fait assez paraître combien celle-ci est capable d'échauffer dans les âmes l'ambition d'imiter le Christ et l'ardeur à vivre de Celui qui, « par Dieu même, a été établi notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption ». Ç'a donc été une inspiration très heureuse que d'éditer ces deux volumes et de travailler ainsi au progrès spirituel d'une clientèle autrement nombreuse que votre famille religieuse :

œuvre de diffusion qui, nous assure-t-on, est déjà largement accomplie même parmi les laïcs. Qu'à nos remerciements se joignent donc nos félicitations.

Comme gage des faveurs célestes, Nous vous accordons, très cher fils, d'un cœur tout paternel, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près S. Pierre, le 10 octobre 1919, sixième année de Notre Pontificat.

(*S*) BENOIT XV, PAPE.

AVANT-PROPOS

En permettant l'impression des conférences « Le Christ vie de l'ame », l'auteur n'avait en vue que d'exposer, d'après l'Évangile, les Épîtres de S. Paul et les conclusions de l'enseignement théologique, les caractères fondamentaux de la vie chrétienne. Celle-ci est essentiellement surnaturelle, et ne se peut puiser que dans le Christ, modèle unique de perfection, trésor infini de nos grâces et cause efficiente de toute sainteté.

Les conférences qui composent le présent volume font logiquement suite à celles du précédent.

La vie du Christ, exemplaire divin et accessible tout à la fois de la vie chrétienne, s'est manifestée à nos regards par les états et les mystères, les vertus et les actes de l'humanité sainte. Humaine dans son expression extérieure, la vie du Sauveur est toute divine du fait de l'union de la nature humaine avec la Personne du Verbe.

Aussi les mystères de l'Homme-Dieu ne sont-ils pas seulement des modèles que nous devons considérer ; ils renferment encore en eux-mêmes des trésors de mérite et de grâce. De sa vertu toute-puissante, le Christ Jésus, toujours vivant, produit la perfection intérieure et surnaturelle de ses états en ceux qui sont mus par le sincère désir de l'imiter et se mettent en contact avec Lui par la foi et l'amour.

C'est à la lumière de ces vérités que l'auteur a exposé les principaux mystères de Jésus.

Le plan est simple.

Une double conférence préliminaire montre combien sont nôtres les mystères du Christ, et comment, d'une façon générale, nous pouvons nous en assimiler les fruits.

Nous ne comprendrons bien la valeur transcendante de ces mystères, leur admirable splendeur, leur enchaînement logique, l'unité profonde qui les relie, que si nous considérons d'abord Celui qui les a vécus pour nous. C'est pourquoi, dans une première partie, on a tâché d'esquisser les traits essentiels de *la personne* même de Jésus : Verbe éternel — fait chair — qui vient racheter le monde par son sacrifice.

La seconde partie est consacrée à la contemplation *des mystères* de l'Homme-Dieu. — En s'aidant des données de l'Évangile et des textes liturgiques, l'auteur a cherché à en établir la réalité humaine et divine tout ensemble, à en marquer la signification, à en indiquer les applications à l'âme fidèle. Quant au choix même de ces mystères, on a cru ne pouvoir faire mieux que de s'arrêter à ceux que l'Église nous propose dans son cycle liturgique. Qui mieux qu'elle, en effet, connaît le secret de son Époux et possède l'art de distribuer l'Évangile ? Qui mieux qu'elle sait nous conduire au Sauveur ?

L'accueil extrêmement bienveillant que le public, surtout laïc, a daigné faire au volume « LE CHRIST VIE DE L'AME » n'a pas seulement constitué pour l'auteur un précieux encouragement. Il est aussi un symptôme des plus réconfortants au milieu des tristesses et des préoccupations d'une époque particulièrement

troublée. Il montre que, sous la pression des événements, bien des âmes, dociles à la voix de Dieu, se sont recueillies ; affamées de salut, de paix et de lumière, elles se sont tournées vers Celui-là seul qui est la Voie infaillible, la Vérité qui éclaire tout homme ici-bas, la Vie qui sauve de la mort.

C'est « en Lui » qu'il faut, selon la parole de S. Paul, « reconstituer toutes choses » : *Omnia instaurare in Christo.* Car, d'après la pensée du même apôtre, en dehors de ce fondement divin, il n'y a ni stabilité ni durée. — Toute l'ambition de l'auteur, en laissant publier ces conférences, est de contribuer, pour sa faible part, à ce grand œuvre de restauration chrétienne.

Daigne le Christ bénir ces pages ! Écrites pour Lui, elles ne parlent que de Lui. Puissent-elles révéler davantage aux âmes les secrets de l'amour d'un Dieu apparu parmi nous ! Puissent-elles les amener à s'abreuver plus fréquemment aux sources d'eau vive qui ont jailli, pour notre salut et notre joie, du cœur transpercé de Jésus ! *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

D. C. M.

En la fête de l'Annonciation
25 mars 1919.

INDEX DES CONFÉRENCES

CONFÉRENCES PRÉLIMINAIRES

I. — Les mystères du Christ sont nos mystères . . . 3
II. — Comment nous nous assimilons le fruit des mystères de Jésus 20

I

La personne du Christ.

III. — *In sinu Patris* 37
IV. — ... « Et le Verbe s'est fait chair » 61
V. — Sauveur et Pontife 79

II

Les mystères du Christ.

VI. — Les préparations divines 103
VII. — *O admirabile commercium !* 124
VIII. — L'Épiphanie 147
IX. — Marie, les mystères de l'enfance et de la vie cachée. 167
X. — Le baptême et la tentation de Jésus . . . 193
XI. — Quelques aspects de la vie publique 220
XII. — Au sommet du Thabor. 256
XIII. — « Le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même afin de la sanctifier » 277
XIV. — Sur les pas de Jésus, du prétoire au Calvaire . 297
XV. — *Si consurrexistis cum Christo* 318
XVI. — « ...Et maintenant, ô Père, glorifiez votre Fils » . 337
XVII. — La mission du Saint-Esprit 362
XVIII. — *In mei memoriam* 383
XIX. — Le cœur du Christ 405
XX. — Le Christ « couronne de tous les saints » . . . 431

1. Voir, à la fin du volume, une table de distribution des conférences d'après le cycle liturgique, ainsi qu'une table générale des matières et un index analytique.

FACTUS EST HOMO QUI ERAT DEUS, ACCIPIENDO QUOD NON ERAT, NON AMITTENDO QUOD ERAT : ITA FACTUS EST HOMO DEUS. IBI HABES ALIQUID PROPTER INFIRMITATEM TUAM; IBI HABES ALIUD PROPTER PERFECTIONEM TUAM. ERIGAT TE CHRISTUS PER ID QUOD HOMO EST; DUCAT TE PER ID QUOD DEUS-HOMO EST; PERDUCAT TE AD ID QUOD DEUS EST.

« CELUI QUI ÉTAIT DIEU S'EST FAIT HOMME EN PRENANT CE QU'IL N'ÉTAIT PAS, MAIS SANS PERDRE CE QU'IL ÉTAIT : C'EST AINSI QUE DIEU EST DEVENU HOMME. TU AS LÀ CE QU'IL FAUT À TA FAIBLESSE, ET TU AS LÀ AUSSI CE QU'IL FAUT À TA PERFECTION. QUE LE CHRIST TE RELÈVE PAR SON « ÊTRE » D'HOMME : QU'IL TE GUIDE PAR SON « ÊTRE » DE DIEU-HOMME : QU'IL TE CONDUISE JUSQU'A SON « ÊTRE » DE DIEU ! »

S. AUGUSTIN. *In Joan.* XXIII, 6

CONFÉRENCES PRÉLIMINAIRES

I. — LES MYSTÈRES DU CHRIST SONT NOS MYSTÈRES

II. — COMMENT NOUS NOUS ASSIMILONS LE FRUIT DES MYSTÈRES DE JÉSUS

I. — LES MYSTÈRES DU CHRIST SONT NOS MYSTÈRES.

SOMMAIRE. — I. Comment S. Paul a mis en relief le mystère du Christ. — II. Combien Dieu désire que ce mystère soit connu. — III. Cette connaissance est le fondement véritable de notre piété et une source de joie. — IV. Triple raison pour laquelle les mystères de Jésus sont nôtres : le Christ les a vécus pour nous ; Jésus s'y montre notre exemplaire ; il nous y unit en qualité de membres de son corps. — V. La vertu de ces mystères est toujours actuelle.

Quand on lit attentivement les Épîtres de S. Paul et qu'on cherche à ramener à l'unité la doctrine et l'œuvre du grand apôtre, on n'a point de peine à voir que tout se résume pour lui dans la connaissance pratique du mystère du Christ.

« En parcourant mes lignes, écrit-il aux Éphésiens, vous pouvez reconnaître l'intelligence que j'ai du mystère du Christ... car c'est à moi, le moindre de tous les saints, qu'a été accordée cette grâce d'en annoncer aux Gentils les richesses incompréhensibles et de mettre en lumière, aux yeux de tous, l'économie du mystère qui était caché en Dieu depuis l'origine des temps »[1].

C'est de ce mystère, pourtant ineffable, que je compte, avec la grâce de Dieu, vous entretenir. Je vous montrerai tantôt à quel point il nous est intime : c'est le sujet même de ce premier entretien.

Mais avant d'aborder l'exposé de cette vérité si capitale et si bienfaisante, il nous sera utile de considérer, durant quelques instants, comment S. Paul en a parlé,

1. Eph. III, 4, 8-9.

puisqu'il en fut établi le héraut par le Christ en personne. Et de qui, mieux que de lui, pourrons-nous apprendre combien la connaissance de ce mystère est féconde et vitale pour nos âmes ?

I

Comme vous le savez, c'est au lendemain même de sa conversion que S. Paul reçut la mission de faire connaître le nom de Jésus. A partir de ce moment, il n'eut rien de plus à cœur que de remplir ce mandat. S'il entreprend de nombreux voyages pleins de périls [1] ; s'il prêche sans relâche dans les synagogues, à l'Aréopage, devant les juifs, les sages d'Athènes, les procurateurs romains ; si jusque dans la prison, il écrit de longues lettres à ses fidèles ; s'il souffre mille persécutions [2], — c'est afin de pouvoir « porter le nom du Christ devant les nations, les rois et les fils d'Israël » [3].

C'est surtout dans sa prédication aux nations païennes, dont il est établi l'apôtre, que nous saisissons sur le vif combien profondément S. Paul vit de ce mystère. Il se présente au monde païen pour le régénérer, le renouveler, le sauver. Et qu'apporte-t-il à cette société corrompue, dont il a lui-même décrit en termes effrayants la profonde dépravation [4] ? Apporte-t-il les avantages de la naissance ? la sagesse des philosophes? la science des doctes? la force des conquérants ?

L'Apôtre n'a rien de tout cela. Il déclare qu'il n'est qu'un avorton [5] ; il écrit aux Corinthiens que c'est « dans la faiblesse, dans la crainte, en tremblant, qu'il s'est présenté chez eux » [6] ; il rappelle aux Galates « qu'il était accablé d'infirmités quand il leur a prêché la première fois l'Évangile » [7]. — Ainsi, il n'apporte ni la séduction de sa personne, ni le prestige de la science, ni l'autorité de la sagesse naturelle, ni l'éclat de l'éloquence,

1. II Cor. I, 5 sq. — 2. Ibid. XI, 26. — 3. Act. IX, 15. — 4. Rom. I, 24-32. — 5. I Cor. XV, 8. — 6. I Cor. II, 3. — 7. Gal. IV, 13.

le charme de la parole humaine ; il dédaigne tout cela : *Non in sublimitate sermonis aut sapientiae... non in persuasibilibus humanae sapientiae verbis... non in sapientia hominum* [1].

Qu'apporte-t-il donc ? — Rien que le Christ, et le Christ crucifié : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* [2]. Il ramène toute sa prédication à cette science, il renferme toute sa doctrine dans ce mystère.

Il en est si pénétré qu'il en fait l'objet même de sa prière pour ses disciples : « Voici que je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu'il vous donne en abondance la force de son Esprit pour former en vous l'homme intérieur ; de sorte que vous deveniez capables de comprendre, comme le font les saints, la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur [du mystère de son Fils] ; je lui demande même que vous arriviez à connaître la charité du Christ, qui surpasse toute science, en sorte que vous soyez remplis [par le Christ] de la plénitude même de Dieu » [3].

Quelle prière ! Comme l'on sent à travers ces lignes l'intime conviction de l'Apôtre et l'ardeur de son âme à la faire partager !

Aussi bien cette prière est-elle incessante. « Nous ne cessons de prier pour vous, de demander à Dieu que vous ayez la pleine connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle » : *In omni sapientia et intellectu spirituali* [4].

Pourquoi donc S. Paul revient-il constamment sur ce sujet au point d'en faire l'unique thème doctrinal de sa prédication ? Pourquoi offre-t-il à Dieu, pour ses chrétiens, de si instantes et continuelles supplications ? Pourquoi brûle-t-il du désir de voir le mystère du Christ non seulement connu, mais expérimenté par tous les chrétiens? Car remarquez qu'il adresse ses lettres, non à quelques rares initiés, mais à tous les fidèles des Églises qu'il a

1. I Cor. II, 1 et 4-5. — 2. Ibid. II, 2. — 3. Eph. III, 14, 16 et 18-19. — 4. Col. I, 9.

fondées ; ses lignes sont destinées à être lues publiquement dans les assemblées chrétiennes. Quel est donc le motif profond de toute cette manière de faire ?

L'Apôtre nous le livre lui-même dans sa lettre aux Colossiens : « Je veux que vous sachiez combien est étendue la sollicitude que j'ai pour vous, combien je désire que vos cœurs... soient enrichis d'une pleine conviction en ce qui regarde la connaissance de Dieu le Père et du Christ Jésus, parce qu'en lui [dans le Christ] sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science »[1].

Cette dernière phrase nous révèle la raison de toute la conduite de saint Paul. Il est convaincu que « dans le Christ nous trouvons tout » : *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?*[2] ; qu'en lui « rien ne nous manque » : *Ita ut nihil vobis desit in ulla gratia*[3] ; « et ce Christ, qui était hier, vit aujourd'hui, et demeure dans les siècles »[4].

Pour renouveler la société païenne, pour relever le monde déchu, S. Paul ne lui apporte qu'un moyen : le Christ, et le Christ crucifié. Il est vrai que ce mystère est « un scandale pour les Juifs et une folie pour les sages de la Grèce »[5] ; mais il contient « la vertu de l'Esprit divin »[6], qui peut seul « renouveler la face de la terre »[7].

Dans le Christ seul se trouve « toute la sagesse, toute la justice, toute la sanctification, toute la rédemption »[8] dont les âmes de tous les temps ont besoin. Et c'est pourquoi S. Paul ramène toute la formation de l'homme intérieur à la connaissance pratique du mystère de Jésus[9].

1. Col. II, 1-3. — 2. Rom. VIII, 32. — 3. I Cor. I, 7. — 4. Hebr. XIII, 8. — 5. I Cor. I, 23. — 6. Ibid. II, 4 et 12. — 7. Ps. CIII, 30. — 8. I Cor. I, 30. — 9. Cf. Ephes. III, 16-18 et Col. I, 27-28. « Que de fois nous perdons notre temps en spéculations stériles, en laborieux détours, tandis que nous avons à notre portée dans le Christ un moyen si simple d'aller droit à Dieu et de vivre en union habituelle avec Lui !... Et quand les porte-parole attitrés du Verbe éternel, au lieu de donner aux âmes le Christ, « la résurrection et la vie », les dégoûtent de Dieu, en leur donnant à manger et à boire les fades dilutions d'une pensée humaine ou d'une littérature sans consistance, on ne peut s'empêcher de se demander avec l'apôtre S. Paul : « Où sont les dispensateurs de l'Évangile ? » *Hic jam quaeritur inter dispensatores ut fidelis quis inveniatur.* Cardinal D. J. Mercier, *La dévotion au Christ et à sa sainte Mère.*

II

En ceci d'ailleurs, l'Apôtre, instruit durant assez longtemps[1] par le Christ lui-même, n'est que l'écho fidèle de son Maître divin.

Dans cette ineffable prière après la Cène[2], dans laquelle notre béni Sauveur laisse déborder devant ses disciples ravis les sentiments intimes de sa sainte âme, au moment suprême de son existence terrestre, nous entendons cette parole : « O Père, la vie éternelle consiste à reconnaître que vous êtes le seul vrai Dieu et que Jésus-Christ est votre envoyé ».: *Haec est autem vita aeterna : ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum*[3].

Nous apprenons ainsi, des lèvres de Jésus lui-même, de la Vérité infaillible, que toute la vie chrétienne — dont la vie éternelle n'est que l'épanouissement régulier et le terme naturel — se ramène à la connaissance pratique de Dieu et de son Fils.

Vous me direz tout de suite que nous ne voyons pas Dieu : *Deum nemo vidit unquam*[4]. Cela est vrai. Nous ne connaîtrons Dieu parfaitement que quand nous le verrons face à face dans l'éternelle béatitude.

Mais, ici-bas, Dieu se manifeste à notre foi par son Fils Jésus. Le Christ, Verbe incarné, est la grande révélation de Dieu au monde : *Ipse illuxit in cordibus nostris... in facie Christi Jesu*[5]. Le Christ, c'est Dieu apparu parmi les hommes, conversant avec eux, sous le ciel de Judée, et leur montrant par sa vie humaine comment un Dieu vit parmi les hommes, afin que les hommes sachent comment ils doivent vivre pour être agréables à Dieu.

C'est donc sur le Christ que tous nos regards doivent se concentrer. Ouvrez en effet l'Évangile : vous y verrez que la voix du Père éternel ne s'est fait entendre au monde que trois fois[6]. Et que nous dit cette voix divine ? Chaque fois, le Père céleste nous dit de contempler son

1. Gal. I, 16-18. — 2. Joan. XVII, 1-26. — 3. Ibid. 3. — 4. Ibid. I, 18. — 5. II Cor. IV, 6. — 6. Matth. III, 17 et XVII, 5. Joan. XII, 28.

Fils, de l'écouter, pour qu'il soit glorifié. « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances infinies : écoutez-le » : *Hic est Filius meus dilectus... ipsum audite.* — Tout ce que le Père demande de nous se ramène à ce point : contempler Jésus, son Fils, l'écouter, pour l'aimer et l'imiter, parce que Jésus, étant son Fils, est également Dieu.

Et nous devons le contempler dans sa personne, dans tous les actes de sa vie et de sa mort, dans les états de sa gloire. Notre-Seigneur étant Dieu, les moindres circonstances de sa vie, les moindres traits de ses mystères sont dignes d'attention. Rien n'est petit dans la vie de Jésus. Le Père éternel regarde la moindre action du Christ avec plus de complaisance qu'il ne regarde l'univers entier. Avant la venue du Christ, Dieu fait tout converger vers lui ; après son ascension, il ramène tout à lui. Du Christ tout a été prévu et prédit ; toutes les particularités importantes de son existence, tous les détails de sa mort ont été marqués par la Sagesse éternelle et annoncés par les prophètes bien longtemps avant leur réalisation.

Pourquoi donc Dieu a-t-il pris soin de préparer si longtemps à l'avance la venue de son Fils ? Pourquoi le Christ nous a-t-il laissé tant d'enseignements divins ? Pourquoi l'Esprit-Saint a-t-il inspiré aux écrivains sacrés de relever tant de détails en apparence parfois insignifiants ? Pourquoi les apôtres ont-ils écrit à leurs chrétientés des épîtres si longues et si pressantes ?

Pour que tous ces enseignements restassent enfouis, comme une lettre morte, au fond des livres saints ? — Nullement; mais pour que nous scrutions, comme le désire saint Paul, le mystère du Christ ; que nous contemplions sa personne, que nous étudiions ses actes ; ses actes nous révèlent ses vertus et ses volontés. Nous devons le contempler, non par une étude purement intellectuelle, une telle étude est souvent sèche et stérile, mais *in omni sapientia et intellectu spirituali,* « dans un esprit plein de sagesse céleste » qui nous fait chercher dans le don divin la vérité qui éclaire notre vie ; nous devons le contempler

pour conformer notre existence à ce modèle qui nous rend Dieu accessible, pour puiser en lui, afin d'en être pleinement abreuvé, la vie divine : *Haec est autem vita aeterna.*

III

Cette connaissance acquise par la foi, dans la prière, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, est vraiment la source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle : *Fons aquae salientis in vitam aeternam*[1]. Car — c'est là une vérité capitale qui s'éclaircira au cours de ces entretiens — le Père éternel a déposé pour nous dans le Christ Jésus, toutes les grâces, tous les dons de sanctification qu'il destine aux âmes. « Nous ne pouvons aller au Père que par le Christ » : *Nemo venit ad Patrem, nisi per me*[2] ; sans le Christ, nous n'avons rien, mais avec lui nous avons tout, nous « pouvons tout »[3] parce qu'en lui habite la plénitude de la divinité[4]. Celui qui a compris, pour en vivre, le mystère du Christ, a trouvé cette perle de grand prix dont parle l'Évangile[5], et qui vaut à elle seule tous les trésors : car avec elle on acquiert la vie éternelle[6].

Plus nous connaîtrons le Christ, plus nous approfondirons les mystères de sa personne et de sa vie, plus nous étudierons, dans la prière, les circonstances et les détails que la Révélation nous en a livrés, — plus aussi notre piété sera vraie et notre sainteté solide.

Notre piété doit être basée sur la foi et sur la connaissance que Dieu nous a donnée des choses surnaturelles et divines. Une piété qui n'est fondée que sur le sentiment est aussi fragile et aussi éphémère que le sentiment qui lui sert de base : c'est une maison bâtie sur le sable et qui s'écroule à la première secousse. Au contraire, quand notre piété est basée sur la foi, sur des convictions qui

1. Joan. IV, 14. — 2. Ibid. XIV, 6. — 3. Philipp. IV, 13. — 4. Col. II, 9. — 5. Matth. XIII, 46. — 6. *Vitam Domini Jesu die ac nocte tamquam pretiosissimam margaritam in arca pectoris tui reconditam habe. Hanc ubique tecum circumfer, hanc internis oculis progrediens quiescensque amanter inspice, secundum Dei donum quod sese cordi tuo insinuaverit.* Blosius, *Canon vitae spiritualis*, c. 19.

résultent elles-mêmes d'une connaissance profonde des mystères de Jésus, seul vrai Dieu avec son Père et leur commun Esprit, elle est comme un édifice bâti sur le roc, c'est-à-dire inébranlable ; *Fundata enim erat super petram* [1].

De plus cette connaissance est pour nous une source intarissable de joie.

La joie est le sentiment qui naît dans une âme, consciente du bien possédé. Le bien de notre intelligence est la vérité ; plus cette vérité est abondante et lumineuse, plus la joie de l'esprit est profonde.

Le Christ nous apporte la vérité, il est la vérité même [2], vérité pleine de douceur qui nous montre la munificence de notre Père des cieux ; « du sein du Père où il vit toujours, le Christ nous révèle les secrets divins » [3] que nous possédons par la foi. Quel festin, quel rassasiement, quelle joie pour l'âme fidèle de contempler Dieu, l'Être infini et ineffable, dans la personne du Christ Jésus ; d'écouter Dieu dans les paroles de Jésus ; de découvrir les sentiments de Dieu, si je puis ainsi parler, dans les sentiments du cœur de Jésus ; de regarder les gestes divins, de pénétrer dans leur mystère pour y boire, comme à la source, la vie même de Dieu : *Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei !*

O Christ Jésus, notre Dieu et notre Rédempteur, révélation du Père, notre frère aîné et notre ami, faites que nous vous connaissions ! Purifiez les yeux de notre cœur pour que nous puissions vous contempler avec joie ; faites taire le bruit des créatures pour que nous puissions vous suivre sans obstacle. Révélez-vous vous-même à nos âmes comme vous le faisiez aux disciples d'Emmaüs, en leur expliquant les pages sacrées qui parlaient de vos mystères, et nous sentirons « nos cœurs remplis d'ardeur » [4] pour vous aimer et s'attacher à vous !

1. Matth. VII, 25. — 2. Joan. XIV, 6. — 3. Ibid. I, 18. — 4. Luc. XXIV, 32.

IV

Nous aurons la joie, dans les entretiens qui suivront, de nous arrêter à chacun des principaux mystères de Jésus, de contempler ses actes, de recueillir ses paroles. Nous verrons ce qu'il y a d'inexprimablement divin et de profondément humain dans tous les gestes du Verbe incarné ; nous verrons que chacun de ses mystères contient son enseignement propre, apporte sa lumière spéciale, est pour nos âmes la source d'une grâce particulière, dont la fin est de « former Jésus en nous ».

Ce que je voudrais vous montrer dans cette première conférence, c'est que *les mystères de Jésus* ont ceci de caractéristique qu'ils *sont, autant que les siens, les nôtres.*

C'est là une vérité fondamentale que nous ne saurions trop méditer au début de nos entretiens, que nous ne devrons jamais perdre de vue dans la suite, car elle est singulièrement féconde pour notre vie surnaturelle.

En effet, de se savoir intimement unie par Jésus lui-même à chacun de ses mystères est pour l'âme pieuse une source inépuisable de confiance. Cette vérité fait naître dans l'âme des actes de reconnaissance et d'amour qui la livrent tout entière à celui qui a voulu si généreusement se donner et s'unir à elle.

Mais cette vérité n'est-elle pas un rêve, une chimère ? Est-ce bien une réalité ? Oui, c'est une réalité, une réalité divine ; mais la foi seule la reçoit comme l'amour seul nous l'a donnée : *Et nos. . credidimus caritati* [1].

Pourquoi les mystères du Christ sont-ils nos mystères? — Pour une triple raison.

D'abord parce que *le Christ les a vécus pour nous.*

Sans doute l'amour de son Père a été le mobile profond de tous les actes de la vie du Verbe incarné. Au moment d'achever son œuvre, le Christ déclare à ses apôtres que « c'est par amour pour son Père qu'il va se

1. I Joan. IV, 16.

livrer » : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem* [1]. Dans cette prière admirable qu'il adresse alors à son Père, Jésus dit qu'il a accompli sa mission, qui était de le glorifier sur la terre : *Ego te clarificavi super terram ; opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* [2]. A chaque instant de sa vie, en effet, il a pu dire en toute vérité qu'il n'a recherché que le bon plaisir de son Père : *Quae placita sunt ei facio semper* [3].

Mais l'amour du Père n'est pas le seul amour qui fasse battre le cœur du Christ, il nous aime aussi, et d'une manière infinie. — C'est véritablement pour nous qu'il est descendu du ciel, pour nous racheter, pour nous sauver de la mort : *Propter nos et propter nostram salutem ;* c'est pour nous donner la vie : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* [4]. Pour lui-même, il n'avait pas besoin de satisfaire et de mériter, car il est le propre Fils de Dieu, égal à son Père, à la droite de qui il est assis au plus haut des cieux ; mais c'est pour nous qu'il a tout supporté. S'il s'est incarné, s'il est né à Bethléem, s'il a vécu dans l'obscurité d'une vie de travail, s'il a prêché et fait des miracles, s'il est mort, s'il est ressuscité, s'il est monté aux cieux, s'il a envoyé l'Esprit-Saint, s'il demeure dans l'Eucharistie, c'est pour nous, par amour pour nous. « Le Christ, dit saint Paul, a aimé l'Église, c'est-à-dire le Royaume qui doit être formé par les élus, et il s'est livré pour elle, afin de la purifier, de la sanctifier, de faire d'elle une conquête immaculée » [5].

Ainsi donc, tous les mystères sont vécus par Jésus pour nous, pour nous donner d'être un jour avec lui là où il est de droit, dans la gloire de son Père. Oui, chacun de nous peut dire avec saint Paul : *Dilexit me, et tradidit semetipsum* PRO ME [6], « le Christ Jésus m'a aimé et s'est livré pour moi ». Et son immolation n'est que le couronnement des mystères de sa vie terrestre ; c'est pour moi, parce qu'il m'a aimé, qu'il a tout accompli.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, de cet inénar-

1. Joan. XIV, 31. — 2. Ibid. XVII, 4. — 3. Ibid. VIII, 29. — 4. Ibid. X, 10. — 5. Eph. V, 27. — 6. Gal. II, 20.

rable don que vous nous avez fait dans la personne de votre Fils, notre salut et notre rédemption : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus*[1] !

Une autre raison pour laquelle les mystères de Jésus nous appartiennent, c'est qu'*en eux tous le Christ se montre notre exemplaire.*

Il est venu pour être notre modèle. Ce n'est pas seulement pour nous annoncer le salut et réaliser en principe notre rédemption que le Verbe s'est incarné ; c'est encore pour être l'idéal de nos âmes. Le Christ Jésus, c'est Dieu vivant au milieu de nous ; c'est Dieu apparu, rendu visible, tangible, mis à notre portée, et nous montrant par sa vie autant que par ses paroles le chemin de la sainteté. Nous n'avons pas à chercher ailleurs qu'en lui le modèle de notre perfection. Chacun de ses mystères est une révélation de ses vertus. L'humilité de la crèche, le travail et l'effacement de la vie cachée, le zèle de la vie publique, l'anéantissement de son immolation, la gloire de son triomphe sont des vertus que nous devons imiter, des sentiments que nous devons partager ou des états auxquels nous devons participer. A la dernière Cène, Notre-Seigneur disait à ses apôtres, après leur avoir lavé les pieds et leur avoir donné ainsi, lui, Maître et Seigneur, un exemple d'humilité : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire »[2]. Il aurait pu dire cela de tout ce qu'il a fait.

Il l'a dit d'ailleurs : « Je suis la voie » : *Ego sum via*[3] ; mais il n'est la voie que pour nous précéder : « Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais arrive à la vie éternelle »[4]. Jésus, par ses mystères, a pour ainsi dire marqué toutes les étapes que nous devons, dans notre vie surnaturelle, refaire après lui, avec lui ; ou plutôt, lui-même entraîne l'âme fidèle « dans la course qu'il parcourt comme un géant » : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam*[5]. « Je vous ai créés à mon image et à ma res-

1. II Cor. IX, 15. — 2. Joan. XIII, 15. — 3. Ibid. XIV, 6. — 4. Ibid. VIII, 12. — 5. Ps. XVIII, 6.

semblance, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne[1] ; bien plus, en prenant votre nature, je me suis fait semblable à vous. En conséquence, je ne cesse plus de travailler à vous rendre semblables à moi, autant que vous en êtes capables, et je m'efforce de renouveler en vos âmes, alors qu'elles marchent vers le ciel, tout ce qui s'est passé dans mon corps ».

C'est pourquoi la contemplation des mystères du Christ est si féconde pour l'âme. La vie, la mort, la gloire de Jésus sont l'exemplaire de notre vie, de notre mort, de notre gloire. N'oubliez jamais cette vérité : le Père éternel ne nous agrée que pour autant que nous imitions son Fils, que pour autant qu'il voie en nous la ressemblance de son Fils. Pourquoi cela ? Parce que « c'est à cette ressemblance même que, de toute éternité, il nous a prédestinés »[2]. Il n'y a pas pour nous d'autre forme de sainteté que celle que nous a montrée le Christ; la mesure de notre perfection est fixée par le degré de notre imitation de Jésus.

Il y a, enfin, une troisième raison, plus intime et plus profonde, qui rend nôtres les mystères du Christ. Non seulement Jésus les a vécus pour nous, non seulement ils sont pour nous des modèles, mais encore *dans ses mystères le Christ ne fait qu'un avec nous.* Il n'y a pas de vérité sur laquelle saint Paul ait plus insisté que celle-là, et mon plus vif désir est que vous en compreniez toute la profondeur.

Nous faisons un avec le Christ *dans la pensée divine.*

1. *Vie*, par le B. Raymond de Capoue, P. I, ch. 11 (Traduction P. Hugueny, p. 110.) — C'est à la même sainte que le Père éternel daignait dire : « Sache-le bien, ma fille, tous les mystères, toutes lec actions accomplies en ce monde par ma Vérité, avec les disciples, ou en dehors des disciples, étaient représentatifs de ce qui se passe dans l'intime de l'âme de mes serviteurs et de tous les hommes. Vous pouvez retirer de tous ces faits un enseignement et une règle de vie. Qu'on les médite à la lumière de la raison, et les esprits les plus grossiers comme les plus subtils, les intelligences vulgaires comme aussi les plus hautes peuvent en tirer profit, chacun peut en prendre sa part, s'il le veut. » *Dialogue.* Traduction P. Hurtaud, II, 213-214. — 2. Rom. VIII, 29.

C'est *en lui* que Dieu le Père nous a choisis : *Elegit nos in ipso* [1], non en dehors de lui ; Dieu ne nous sépare pas de son Fils Jésus ; s'il nous prédestine à être conformes à son Fils, c'est pour que son Fils soit le premier-né d'une multitude de frères : *Praedestinavit nos conformes fieri imaginis Filii sui,* UT *sit ipse primogenitus in multis fratribus* [2].

Cette union que Dieu veut réaliser entre son Fils Jésus et les élus est si intime que saint Paul la compare à celle qui existe entre les membres et la tête d'un seul et même corps. L'Église, dit le grand apôtre, est le corps du Christ et le Christ en est la tête [3] ; unis, ils forment ce que saint Augustin appelle le « Christ total » : *Totus Christus, caput et corpus est ; caput unigenitus Dei Filius et corpus ejus Ecclesia* [4]. C'est bien là le plan divin : *Deus omnia subjecit sub pedibus ejus ; et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam* [5]. Le Christ est la tête de ce corps mystique qu'il constitue avec l'Église, parce qu'il en est le chef et qu'il est pour tous ses membres la source de la vie. L'Église et le Christ, c'est un seul et même être pour ainsi dire : *Membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus* [6]. Dieu le Père unit tellement les élus à son divin Fils que tous les mystères vécus par le Christ, l'ont été par le Christ *en qualité de chef de l'Église.*

Voyez comment saint Paul est explicite sur ce point : « Dieu, dit-il, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour avec lequel il nous a aimés, alors que par nos offenses nous étions morts à la vie éternelle, nous a rendus vivants *avec le Christ ;* il nous a ressuscités *en lui,* il nous a fait asseoir *ensemble* dans les cieux *avec* Jésus-Christ, afin de montrer dans les siècles à venir, par la bonté qu'il nous manifeste en Jésus-Christ, les infinies richesses de sa grâce » [7]. Cette pensée revient plus d'une fois sous la plume de l'Apôtre : « Dieu nous a ensevelis avec le Christ » : CON*sepulti enim sumus* CUM ILLO [8] ; il

1. Eph. I, 4. — 2. Rom. VIII, 29. — 3. I Cor. XII, 12 sq. ; Eph. V, 23. — 4. *De Unitate Eccles.* 4. — 5. Eph. I, 22. — 6. Ibid. V, 30. — 7. Ibid. II, 4-7. — 8. Rom. VI, 4.

veut que nous soyons un avec le Christ dans sa résurrection, dans son ascension : CON*resuscitavit nos,* CON*sedere fecit nos* IN ILLO.

Rien de plus assuré que cette union du Christ avec ses élus dans la pensée divine ; ce qui fait que les mystères de Jésus sont nôtres, c'est surtout que le Père éternel nous a vus avec son Fils dans chacun des mystères vécus par Jésus et que le Christ les a accomplis comme chef de l'Église. Je dirai même, à cause de cela, que les mystères du Christ Jésus sont plus nos mystères que les siens. Le Christ, en tant que Fils de Dieu, n'aurait pas subi les abaissements de l'Incarnation, les souffrances et les douleurs de la passion ; il n'aurait pas eu besoin du triomphe de la résurrection, qui succédait à l'ignominie de sa mort. Il a passé par tout cela comme chef de l'Église ; il a pris sur lui *nos* misères et *nos* infirmités : *Vere languores* NOSTROS *ipse tulit*[1] ; il a voulu passer par où nous devions passer nous-mêmes, et il nous a mérité, comme chef, la grâce de marcher à sa suite dans chacun de ses mystères[2].

Car le Christ Jésus, non plus, ne nous sépare de lui dans tout ce qu'il fait. — Il déclare qu' « il est la vigne et que nous sommes les branches »[3]. Quelle union plus grande que celle-là, puisque c'est la même sève, la même vie qui circule dans la racine et dans les sarments ? Le Christ nous unit tellement à lui que tout ce qu'on fait à n'importe quelle âme qui croit en lui, c'est à lui-même qu'on le fait : *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis*[4]. Il veut que l'union qui l'attache à ses disciples, par la grâce, soit la même que celle qui, par nature, l'identifie avec son Père : *Ut unum sint, sicut*

1. Isa. LIII, 4. — 2. Pour le développement de ces idées, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à la conférence *L'Église, corps mystique du Christ,* de notre précédent ouvrage *Le Christ vie de l'âme.* — *Habeant licet singuli quique vocatorum ordinem suum, et omnes Ecclesiae filii temporum sint successione distincti, universa tamen summa fidelium, fonte orta baptismatis, sicut cum Christo in passione crucifixi, in resurrectione resuscitati, in ascensione ad dexteram Patris collocati, ita cum ipso sunt in hac nativitate congeniti.* S. Leo. *Sermo* XXVI, *in nativit. Domini* VI, 2. — 3. Joan. XV, 5. — 4. Matth. XXV, 40.

tu, Pater, in me, et ego in te[1]. C'est là le but sublime auquel il veut nous conduire par ses mystères.

Aussi bien toutes les grâces qu'il a méritées par chacun de ses mystères, il les a méritées pour nous les distribuer. Il a reçu de son Père la grâce en plénitude : *Vidimus eum plenum gratiae ;* mais il ne l'a pas reçue pour lui seul ; car S. Jean ajoute aussitôt que c'est à cette plénitude même que tous nous avons puisé : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus*[2] ; c'est de lui que nous la recevons, parce qu'il est notre chef et que son Père lui a tout soumis : *Omnia subjecit sub pedibus ejus ; et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam.*

En sorte que sa sagesse, sa justice, sa sainteté, sa force sont devenues *notre* sagesse, *notre* justice, *notre* force : [*Christus*] *factus est* NOBIS *sapientia a Deo et justitia, et sanctificatio et redemptio*[3]. Tout ce qui est à lui est à nous, est nôtre ; nous sommes riches de ses richesses, saints de sa sainteté. « O homme, dit le Vénérable Louis de Blois, si tu désires véritablement aimer Dieu, te voilà riche dans le Christ, si pauvre et si dépourvu que tu sois par toi-même. Car tu peux humblement t'approprier ce que le Christ a fait et souffert pour toi »[4].

Le Christ est vraiment à nous, car nous sommes son corps mystique. Ses satisfactions, ses mérites, ses joies, ses gloires sont nôtres... O condition ineffable du chrétien, associé si intimement à Jésus et à ses états ! O grandeur étonnante de l'âme à laquelle il ne manque rien de la grâce méritée par le Christ dans ses mystères ! *Ita ut nihil vobis desit in ulla gratia !*

V

Il est vrai que dans leur durée historique, matérielle, les mystères de la vie terrestre du Christ sont maintenant passés ; mais *leur vertu demeure,* et la grâce qui nous y fait participer agit toujours.

Le Christ, dans son état glorieux, ne mérite plus ; il

1. Joan. XVII, 21. — 2. Ibid. I, 16. — 3. I Cor. I, 30. — 4. *Canon vitae spiritualis,* c. 37.

n'a pu mériter que durant sa vie mortelle, jusqu'à l'heure où il a rendu le dernier soupir sur la croix. Mais les mérites qu'il a acquis, il ne cesse de les rendre nôtres. Le Christ était hier, il demeure aujourd'hui, il vit dans les siècles : *Christus heri, et hodie, ipse et in saecula*[1]. N'oublions pas que le Christ Jésus *veut* la sainteté de son corps mystique : tous ses mystères se ramènent à établir cette sainteté : *Dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea,* UT *illam sanctificaret*[2]. Mais quelle est cette Église ? La minime portion d'êtres qui ont eu le privilège de voir vivre l'Homme-Dieu sur la terre ? Assurément non. Notre-Seigneur n'est pas venu pour les seuls habitants de la Palestine qui vivaient de son temps, mais pour tous les hommes de tous les siècles : *Pro omnibus mortuus est Christus*[3]. Le regard de Jésus, étant divin, portait sur toutes les âmes ; son amour s'étendait à chacune d'elles ; sa volonté sanctificatrice demeure en elle-même aussi souveraine, aussi efficace qu'au jour où il répandait son sang pour le salut du monde.

Si le temps de mériter a cessé pour lui, le temps de communiquer le fruit de ses mérites dure et se continuera jusqu'au salut du dernier des élus ; le Christ est toujours vivant : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*[4].

Élevons notre pensée jusqu'au ciel, jusqu'au sanctuaire où le Christ est monté quarante jours après sa résurrection ; et là, voyons Notre-Seigneur se tenant toujours devant la face de son Père : *Introivit in caelum, ut appareat* NUNC *vultui Dei pro nobis*[5]. Pourquoi le Christ se tient-il constamment devant la face de son Père ?

Parce qu'il est son Fils, le Fils unique de Dieu. « Pour lui, il n'y a point de prétention injuste à se proclamer l'égal de Dieu »[6], puisqu'il est le vrai Fils de Dieu. Le Père éternel le regarde et lui dit : *Filius meus es tu, ego hodie genui te*[7]. En ce moment où je vous parle, le Christ est là devant son Père, et il lui dit : *Pater meus es tu*[8] :

1 Hebr. XIII, 8. — 2. Ephes. V, 25. — 3. II Cor. V, 15. — 4. Hebr. VII, 25. — 5. Ibid. IX, 24. — 6. Philipp. II, 6. — 7. Ps. II, 7. — 8. Ibid. LXXXVIII, 27.

« Vous êtes mon Père », je suis vraiment votre Fils. Et en tant que Fils de Dieu, il a le droit de regarder son Père en face, de traiter avec lui d'égal à égal, comme de régner avec lui dans les siècles.

Mais S. Paul ajoute que c'est *pour nous* qu'il use de ce droit ; c'est pour nous qu'il se tient devant son Père. Qu'est-ce que cela veut dire, sinon que le Christ se tient devant la face de son Père, non seulement à titre de Fils unique, objet des complaisances divines, mais encore en qualité de médiateur ? Il s'appelle Jésus, c'est-à-dire Sauveur ; ce nom est divin, parce qu'il vient de Dieu, qu'il a été imposé par Dieu [1]. Le Christ Jésus est au ciel, à la droite de son Père, comme notre représentant, comme notre pontife, comme notre médiateur. C'est en cette qualité qu'il a exécuté, ici-bas, jusqu'au dernier iota et dans tous ses détails, la volonté de son Père ; qu'il a voulu vivre tous ses mystères ; c'est en cette qualité aussi qu'il vit maintenant à la droite de Dieu pour lui présenter ses mérites et communiquer sans cesse à nos âmes, afin de les sanctifier, le fruit de ses mystères : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Oh ! quel puissant motif de confiance de savoir que le Christ dont nous lisons la vie dans l'Évangile, dont nous célébrons les mystères, est toujours vivant, toujours intercédant pour nous ; que la vertu de sa divinité est toujours agissante ; que le pouvoir que possédait sa sainte humanité (comme instrument uni au Verbe) de guérir les malades, de consoler les affligés, de vivifier les âmes, est toujours le même. Comme jadis, le Christ est encore la voie infaillible qui mène à Dieu, la vérité qui éclaire tout homme venant en ce monde, la vie qui sauve de la mort : *Christus heri, et* HODIE, *ipse et in saecula.*

Je le crois, Seigneur Jésus, mais augmentez ma foi ! J'ai pleine confiance dans la réalité et la plénitude de vos mérites, mais affermissez cette confiance ! Je vous aime, ô vous qui nous avez manifesté votre amour dans tous vos mystères, *in finem,* mais accroissez mon amour !...

1. Matth. I, 21.

II. — COMMENT NOUS NOUS ASSIMILONS LE FRUIT DES MYSTÈRES DE JÉSUS.

SOMMAIRE. — I. Nous nous associons aux mystères du Christ en méditant l'Évangile, et, surtout, en nous unissant, dans la liturgie, à l'Église, Épouse de Jésus. — II. Variété et fécondité de la grâce des mystères représentés dans la liturgie. — III. Dispositions que, pour en tirer tous les fruits, nous devons y apporter : la foi, l'adoration, l'amour.

Les mystères que le Christ Jésus, Verbe incarné, a vécus ici-bas ont été vécus pour nous ; il s'y montre notre modèle, mais surtout il ne veut faire qu'un avec nos âmes comme chef d'un seul corps mystique dont il est la tête et dont nous sommes les membres.

Telle est même la vertu de ces mystères qu'elle est toujours agissante et efficace ; du ciel, où il est assis à la droite de Dieu son Père, le Christ continue à communiquer aux âmes le fruit de ses états pour réaliser en elles leur ressemblance divine avec lui.

La participation aux mystères de Jésus requiert le concours de l'âme.

Si Dieu nous révèle les secrets de son amour à notre égard, c'est pour que nous les acceptions, pour que nous entrions dans ses vues et ses pensées, pour que nous nous adaptions au plan éternel, en dehors duquel il n'y a ni sainteté ni salut possible ; si le Christ nous ouvre les trésors insondables de ses états et de ses mystères, c'est pour que nous y puisions et les fassions fructifier, sous peine, au dernier jour, d'être rejetés, comme le fut le serviteur négligent de l'Évangile, hors du royaume, dans les ténèbres qui n'ont point de fin.

Mais on ne cherche pas ce que l'on ne connaît pas ; la volonté ne s'attache pas à des biens que l'intelligence ne lui représente pas : *Ignoti nulla cupido.*

Comment donc, maintenant que le Christ nous a privés de sa présence sensible, connaîtrons-nous ses mystères, leur beauté, leur harmonie, leur vertu, leur puissance ? Comment surtout nous mettrons-nous en contact vivifiant avec eux pour en tirer ces fruits qui transformeront peu à peu nos âmes et opéreront en elles cette union avec le Christ, indispensable condition pour être compté parmi ses disciples ?

C'est ce qui nous reste à voir pour achever l'exposé de cette vérité si féconde que les mystères de Jésus sont nôtres autant que siens.

I

La connaissance de Jésus et de ses états se puise d'abord dans l'Évangile.

Ces pages sacrées, inspirées par l'Esprit-Saint, contiennent la description et les enseignements de la vie de Jésus sur la terre. Ces pages si simples et si sublimes, il nous suffit de les lire, mais de les lire avec foi, pour voir et entendre le Christ lui-même. L'âme pieuse qui, dans l'oraison, parcourt fréquemment ce livre unique, arrive peu à peu à connaître Jésus et ses mystères, à pénétrer dans les secrets de son Cœur sacré, à comprendre cette magnifique révélation de Dieu au monde qu'est Jésus : *Qui videt me, videt et Patrem* [1]. Car ce livre est inspiré ; une lumière et une puissance en sortent qui illuminent et fortifient les cœurs droits et sincères. Heureuse l'âme qui l'ouvre chaque jour ! Elle boit à la source même des eaux vives.

Une autre manière de connaître les mystères de Jésus, c'est de s'associer à l'Église dans sa liturgie.

Avant de remonter au ciel, le Christ a dit aux apôtres sur lesquels il fondait son Église : « Tout pouvoir m'a

1. Joan. XIV, 9.

été donné au ciel et sur la terre[1]... Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé[2]... Qui vous écoute m'écoute »[3]... Et c'est pourquoi l'Église est comme une prolongation, à travers les âges, de l'Incarnation ; elle remplace Jésus auprès de nous ; de son époux céleste elle a hérité la tendresse divine ; de lui elle a reçu comme dot, avec la puissance de sanctifier les âmes, les richesses de grâce acquises par Jésus sur la croix au jour de leurs noces mystiques.

On peut donc dire de l'Église, proportion gardée, ce que son Époux disait de lui-même ; elle est pour nous la voie, la vérité et la vie. — La voie, parce que nous ne pouvons arriver à Dieu que par le Christ Jésus, et que nous ne pouvons être unis au Christ qu'en étant incorporés (de fait ou de désir) à l'Église par le baptême. — La vérité, parce qu'avec toute l'autorité de son Fondateur, elle garde en dépôt et propose à notre croyance les vérités que nous a apportées la Révélation. — Enfin la vie, parce que par le culte public qu'elle seule est en droit d'organiser, par les sacrements qu'elle est seule à dispenser, elle distribue aux âmes et entretient en elles la vie de la grâce.

Vous voyez tout de suite que nous nous sanctifions dans la mesure où nous nous laissons instruire et diriger par l'Église, car, dit Jésus à son Épouse, « qui vous écoute, m'écoute » ; et écouter Jésus, n'est-ce pas aller au Père ?

Vous savez que c'est surtout par la liturgie que l'Église éduque, élève l'âme de ses enfants pour les rendre semblables à Jésus et parfaire ainsi « cette copie du Christ qui est la forme même de notre prédestination »[4].

Guidée par l'Esprit-Saint qui est l'Esprit de Jésus lui-même, l'Église déroule chaque année sous les yeux de ses enfants, de Noël à l'Ascension, le cycle complet des mystères du Christ, tantôt en grand raccourci, tantôt dans leur ordre exactement chronologique, comme durant la

1. Matth. XXVIII, 18. — 2. Joan. XX, 21. — 3. Luc. X, 16. — 4. Rom. VIII, 29.

semaine sainte et le temps pascal. Elle fait revivre ainsi, non d'une façon quelconque, mais par une représentation animée et vivante, chacun des mystères de son divin Époux ; elle nous fait parcourir chacune des étapes de sa vie. — Si nous nous laissons conduire par elle, infailliblement nous arriverons à connaître les mystères de Jésus et surtout à pénétrer dans les sentiments de son divin Cœur. Pourquoi cela ?

L'Église, qui connaît le secret de son Époux, détache de l'Évangile les pages qui mettent le mieux en relief chacun de ces mystères ; puis, avec un art parfait, elle les illustre par des passages des psaumes, des prophéties, des lettres de S. Paul et des autres apôtres, des citations des anciens Pères. Elle place ainsi dans une lumière plus vive, plus abondante, les enseignements du divin Maître, les détails de sa vie, le fond de ses mystères.

En même temps, par le choix de citations des livres saints et des auteurs sacrés, par les aspirations qu'elle nous suggère, par son symbolisme et ses rites, elle fait prendre à nos âmes l'attitude que réclame le sens des mystères, elle fait naître dans nos cœurs les dispositions requises pour que nous nous assimilions, dans la plus large mesure, le fruit spirituel de chacun d'eux.

II

Car, bien que ce soit toujours le même Sauveur, le même Jésus, travaillant à la même œuvre de notre sanctification, chaque mystère constitue cependant pour nos âmes une nouvelle manifestation du Christ ; chacun a sa beauté spéciale, sa splendeur particulière, comme aussi sa grâce propre. La grâce qui découle pour nous de la nativité n'a pas le même caractère que celle que nous apporte la célébration de la passion ; nous devons nous réjouir à la Noël, nous attrister de nos péchés quand nous contemplons les douleurs indicibles par lesquelles le Christ expie nos fautes ; de même, la joie intérieure qui inonde nos âmes à Pâques jaillit d'une autre source et

possède une autre splendeur que celle qui nous fait tressaillir quand nous chantons la venue du Sauveur sur la terre.

Les Pères de l'Église parlent plus d'une fois de ce qu'ils appellent la *vis mysterii*[1], la vertu, la force, la signification propre du mystère qui se célèbre. Nous pouvons appliquer aux chrétiens dans chacun des mystères du Christ, ce que saint Grégoire de Nazianze dit du fidèle à l'occasion de la fête pascale : *Nihil autem daturus est tantum, quantum si se ipse obtulerit hujus mysterii rationem probe intelligentem*, « Il est impossible de présenter à Dieu un don qui lui soit plus agréable que de nous offrir nous-mêmes avec une parfaite intelligence du mystère ».

Il y a des esprits qui ne voient autre chose dans la célébration des mystères du Christ que la perfection des cérémonies, la beauté des chants, l'éclat des ornements, l'harmonie des rites. Tout cela peut y être ; tout cela s'y rencontre, en effet ; tout cela est excellent.

D'abord parce que l'Église, Épouse du Christ, ayant réglé elle-même tous les détails du culte de son Époux, leur parfaite observation honore Dieu et son Fils Jésus. « C'est une loi établie pour tous les mystères du christianisme qu'en passant à l'intelligence, ils se doivent premièrement présenter aux sens, et il l'a fallu de cette sorte pour honorer celui qui étant invisible par sa nature a voulu paraître pour l'amour de nous sous une forme sensible »[2].

Ensuite c'est une loi psychologique de notre nature — matière et esprit, — que nous allons du visible à l'invisible. Les éléments extérieurs de la célébration des mystères doivent servir d'échelons à nos âmes pour s'élever à la contemplation et à l'amour des réalités célestes et surnaturelles. C'est d'ailleurs, comme nous le chantons à la Noël, l'économie de l'Incarnation elle-même : *Ut dum*

1. S. Greg. Nazian. *Orat.* I, *in sanct. Pascha* IV. — 2. Bossuet, *Sermon sur la parole de Dieu, Œuvres oratoires.* Édit. Lebarcq, III, 581.

visibiliter Deum cognoscimus, PER HUNC *in invisibilium amorem rapiamur* [1].

Ces éléments extérieurs ont donc leur utilité, mais nous ne devons pas nous y arrêter exclusivement ; ils ne sont que la frange du vêtement du Christ ; la gloire, la splendeur, la vertu des mystères de Jésus est surtout intérieure, et c'est elle que nous devons rechercher avant tout. La sainte Église demande plus d'une fois à Dieu, comme un fruit de la communion elle-même, de nous donner l'intelligence de la vertu propre à chaque mystère, pour que nous nous en pénétrions et que nous en vivions : *Ut mysteria quae solemni celebramus officio, purificatae mentis intelligentia consequamur* [2]. C'est là connaître le Christ comme le veut saint Paul, « en toute sagesse et intelligence spirituelle » : *in omni sapientia et intellectu spirituali* [3].

C'est qu'en effet les mystères du Christ ne sont pas seulement des modèles, des sujets de contemplation ; ce sont aussi des sources de grâces.

Il est dit de Jésus que lorsqu'il était ici-bas « une puissance sortait de sa personne qui guérissait les malades » : *Virtus de illo exibat et sanabat omnes* [4]. Le Christ Jésus est toujours le même ; si nous contemplons avec foi ses mystères, soit dans l'Évangile, soit dans la liturgie présentée par l'Église, il produit en nous la grâce qu'il nous a méritée quand il les vivait. Dans cette contemplation nous voyons comment Jésus, notre exemplaire, a pratiqué les vertus ; nous entrons en participation des sentiments particuliers qui ont animé son cœur divin dans chacun de ces états ; mais surtout nous puisons en lui les grâces spéciales qu'il nous a méritées alors.

1. Le saint Concile de Trente nous l'enseigne expressément au sujet des rites de la Messe, de l'acte primordial de la liturgie : *Cum natura hominum ea sit ut non facile queat sine adminiculis exterioribus ad rerum divinarum meditationem sustolli, propterea pia mater Ecclesia ritus quosdam... instituit, ceremonias item adhibuit quo mentes fidelium per haec visibilia religionis et pietatis signa ad rerum altissimarum... contemplationem excitarentur.* Cette doctrine peut parfaitement s'appliquer à toute la liturgie. — Sess. XXII, c. 5. — 3. Postcommunion de l'Épiphanie et de la Transfiguration. Voir aussi la Postcom. du jour Octave de l'Épiphanie : *Ut mysterium... et puro cernamur intuitu et digno percipiamus affectu.* — 4. Luc. VI, 19.

Les mystères de Jésus sont des états de sa sainte humanité ; toutes les grâces qu'il a eues, il les a reçues de sa divinité pour qu'elles fussent communiquées à son humanité, et, par son humanité, à chacun des membres de son corps mystique : *Secundum mensuram donationis Christi*[1]. Le Verbe en empruntant à notre race une nature humaine, a pour ainsi dire épousé toute l'humanité, et chaque âme participe — dans une mesure connue de Dieu et proportionnée, en ce qui nous regarde, au degré de notre foi — à la grâce qui inonde l'âme sainte du Christ.

Chaque mystère du Christ, représentant un état de la sainte humanité, nous apporte ainsi une participation spéciale de sa divinité. — Par exemple, à Noël, nous célébrons la naissance de Jésus sur la terre ; nous chantons cet « admirable échange »[2] qui se fait en lui entre la divinité et l'humanité : il nous emprunte l'humanité pour nous donner sa divinité ; et chaque Noël saintement célébrée devient pour l'âme, par une communication plus abondante de la grâce, comme une naissance nouvelle à la vie divine ; — sur le calvaire, nous mourons au péché avec le Christ ; Jésus nous donne la grâce de détester plus profondément tout ce qui l'offense ; — nous participons, durant le temps pascal, à cette liberté d'âme, à cette vie plus intense pour Dieu, dont il est le modèle dans sa résurrection ; — au jour de l'ascension, nous nous élevons avec lui au ciel pour être comme lui, par la foi et nos saints désirs, auprès du Père céleste, *in sinu Patris*, dans l'intimité du sanctuaire divin.

En suivant de la sorte le Christ Jésus dans tous ses mystères, en nous unissant à lui, nous participons peu à peu, mais sûrement, et chaque fois dans une mesure plus grande et une plus profonde intensité, à sa divinité, à sa vie divine[4]. Selon la belle parole de S. Augustin, ce qui s'est jadis vérifié dans une réalité divine, se renouvelle

1. Eph. IV, 7. — 2. Antienne de l'office de la Circoncision. — 3. Joan. I, 18. — 4. Nous avons exposé ces idées plus au long dans la conférence *Vox sponsae* de notre précédent volume *Le Christ vie de l'âme.*

spirituellement dans les âmes pieuses par la célébration répétée des mystères : *Quod semel factum in rebus veritas indicat, hoc saepius celebrandum in cordibus piis solemnitas renovat* [1].

Il est donc vrai de dire que quand nous contemplons dans leur ordre successif les différents mystères du Christ, nous le faisons non seulement pour évoquer le souvenir d'événements accomplis pour notre salut et en glorifier Dieu par nos louanges et nos actions de grâces; pour voir comment a vécu Jésus et chercher à l'imiter ; mais encore pour que nos âmes participent à un état spécial de la sainte humanité et puisent, en chacun d'eux, cette grâce propre qu'il a plu au divin Maître d'y attacher, en la méritant comme chef de l'Église, pour son corps mystique.

C'est pourquoi le Souverain Pontife Pie X, de glorieuse mémoire, a pu écrire que « la participation active des fidèles aux mystères sacro-saints et à la prière publique et solennelle de l'Église est *la source première et indispensable de l'esprit chrétien* » [2].

Il y a en effet à ce sujet une vérité de grande importance trop souvent oubliée ou même parfois ignorée.

L'homme peut imiter de deux façons l'exemplaire qu'est le Christ. Il peut s'efforcer de le faire par un travail tout naturel, comme lorsqu'on s'imagine reproduire un idéal humain présenté par un héros ou un personnage qu'on aime ou qu'on admire. Il y a des esprits qui croient que c'est de cette façon qu'il faut imiter Notre-Seigneur et reproduire en nous les traits de sa personne adorable. Par cette voie, on aboutit à une imitation du Christ conçue selon nos idées humaines.

1. *Sermo* CCXX, *in vigil. Paschae* II. — 2. Voici comment s'exprime le Vicaire du Christ : « Notre plus vif désir étant que le *véritable* esprit chrétien refleurisse de toute façon et se maintienne chez tous les fidèles, il est *nécessaire* de pourvoir, *avant tout*, à la sainteté et à la dignité du temple où les fidèles se réunissent *précisément* pour y trouver cet esprit à sa *source première et indispensable*, savoir : la participation *active* aux mystères sacro-saints et à la prière publique et solennelle de l'Église ». Pie X, *Motu proprio* du 23 nov. 1903.

C'est perdre de vue que le Christ est un modèle *divin.* Sa beauté et ses vertus humaines ont leurs racines dans sa divinité et puisent en elle toute leur splendeur. Nous pouvons et nous devons assurément, aidés par la grâce, apporter tous nos efforts à comprendre le Christ et à modeler nos vertus et nos actes sur les siens ; mais seul l'Esprit-Saint — *Digitus paternae dexterae* — est capable de reproduire en nous la véritable image du Fils, parce que notre imitation doit être d'ordre surnaturel.

Or, ce travail de l'artiste divin se réalise surtout dans la prière fondée sur la foi et embrasée par l'amour. Pendant que, des yeux de la foi et avec l'amour qui désire se donner, nous contemplons les mystères du Christ, l'Esprit-Saint qui est l'Esprit du Christ, agit dans l'intime de l'âme, et par ses touches souverainement efficaces, façonne l'âme de manière à y reproduire, comme par une vertu sacramentelle, les traits du modèle divin.

Voilà pourquoi cette contemplation des mystères de Jésus est en elle-même si féconde ; voilà pourquoi le contact essentiellement surnaturel que l'Église, guidée en ceci par l'Esprit-Saint, nous fait prendre dans la liturgie avec les états de son Époux est pour nous si vital. Il n'y a pas de voie plus sûre ni de moyen plus infaillible pour nous assimiler au Christ [1].

III

Cette contemplation des mystères de Jésus ne produira pourtant en nous de si grands fruits que si nous y apportons certaines *dispositions,* qui peuvent se ramener à trois : *la foi, la révérence et l'amour.*

La *foi* est la disposition primordiale pour nous mettre en contact vital avec le Christ.

Ce sont des mystères que nous célébrons, c'est-à-dire des signes humains et visibles d'une réalité divine et cachée. Pour comprendre, pour toucher cette réalité, il

1. Voir, à la fin de cette conférence, une citation, trop longue pour être donnée ici, d'un des maîtres de la vie spirituelle.

faut la foi. Le Christ est en même temps Dieu et homme ; en lui l'humain est toujours à côté du divin.

Dans chacun de ces mystères, nous verrons apparaître l'homme et le Dieu ; souvent même, comme dans la nativité, dans la passion, la divinité se cache plus que d'ordinaire ; pour la saisir, pour percer le voile et parvenir jusqu'à elle ; pour voir Dieu dans l'enfant couché dans la crèche, dans le « maudit »[1] suspendu au gibet du Calvaire, sous les apparences eucharistiques, il faut la foi : *Praestet fides supplementum sensuum defectui*[2].

Sans la foi nous ne pénétrerons jamais dans le fond des mystères de Jésus ; mais, avec elle, nous n'avons rien à envier aux contemporains du Christ. Nous ne voyons pas Notre-Seigneur comme le voyaient ceux qui vivaient avec lui, mais la foi nous donne de le contempler et de demeurer avec lui, unis à lui d'une façon non moins efficace que pour ceux qui étaient ses contemporains. Nous disons parfois : Oh ! si j'avais vécu de son temps, si j'avais pu le suivre avec la foule, avec les disciples, le servir comme Marthe, l'écouter à genoux comme Madeleine ! — Mais il a dit : BEATI *qui non viderunt et crediderunt*[3], « Bienheureux ceux qui ne m'ont pas vu et qui ont cru en moi ». Pourquoi « bienheureux » ? Parce que le contact avec le Christ dans la foi n'est ni moins fécond pour nos âmes ni surtout moins glorieux pour Jésus, à qui nous rendons cet hommage de croire en lui sans l'avoir vu. Nous n'avons rien à envier aux disciples qui ont vécu avec lui. Si nous avons la foi, nous demeurerons aussi unis à Jésus que pouvaient le faire ceux qui l'ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains.

J'ajouterai même ceci : c'est la mesure de cette foi qui fixe, quant à nous, le degré de notre participation à la grâce de Jésus contenue dans ses mystères. — Voyez ce qui se passait durant sa vie terrestre : ceux qui vivaient avec lui, qui avaient avec lui un contact matériel, comme les bergers et les mages à la crèche, les apôtres et les Juifs durant les années de sa vie publique, S. Jean et

1. Gal. III, 13. — 2. Hymne *Pange lingua*. — 3. Joan. XX, 29.

Madeleine au pied de la croix, les disciples qui le virent ressuscité et monter au ciel, toutes ces âmes qui le cherchaient recevaient la grâce selon le degré de leur foi. C'est toujours à la foi qu'il accorde les miracles qu'on lui demande ; toutes les pages de l'Évangile nous montrent qu'il fait de la foi en lui une condition indispensable pour recevoir sa grâce.

Or, pour nous, il n'y a pas avec Jésus de contact des yeux ; il est remonté au ciel. Mais la foi remplace ce regard ; et le degré de cette foi, comme d'ailleurs pour les contemporains du Christ, est, avec l'amour, le degré de notre union à lui. N'oublions jamais cette vérité importante : le Christ Jésus, sans qui nous ne pouvons rien et de la plénitude de qui nous devons tous recevoir, ne nous donnera une participation à sa grâce que dans la mesure de notre foi. S. Augustin dit que nous nous approchons du Sauveur non en marchant, mais par les élans de notre foi: *Non enim ad Christum ambulando currimus, sed credendo*[1].

Plus donc cette foi en Jésus, Verbe incarné, Fils de Dieu, est vive et profonde, plus intimement nous approchons du Christ.

De plus la foi fait naître en nous deux autres sentiments qui doivent compléter l'attitude de notre âme en présence du Christ : le respect et l'amour.

Nous devons nous approcher du Christ avec une indicible *révérence*. — Car le Christ Jésus est Dieu, c'est-à-dire le Tout-Puissant ; l'Être infini qui possède toute sagesse, toute justice, toutes les perfections ; le souverain Maître de toutes choses ; le Créateur de tout ce qui est et la fin dernière de tout ce qui existe ; la source de toute béatitude. Partout où il se trouve, Jésus reste Dieu. Même quand il se donne avec le plus de bonté et de libéralité, il demeure toujours celui devant qui les anges les plus élevés se voilent la face : *Adorant Dominationes, tremunt Potestates*. A la crèche, il se laisse toucher ; l'Évangile nous dit que « la foule le pressait de toutes parts »[2] ;

1. *Tract. in Joan.* XXVI, 3. — 2. Marc. V, 31.

durant sa passion, il se laisse souffleter, frapper, insulter; mais il est toujours Dieu. — Alors même qu'on le flagelle, qu'on couvre sa face de crachats, qu'il expire sur la croix, il est toujours celui qui a créé par sa puissance et gouverné par sa sagesse le ciel et la terre ; et c'est pourquoi quelle que soit la page d'Évangile que nous lisions, le mystère de Jésus que nous célébrions, nous devons l'adorer.

Quand la foi est vive, cette révérence est si profonde qu'elle nous fait nous prosterner devant cet Homme-Dieu pour l'adorer : *Tu es Christus Filius Dei vivi*[1], « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » : *et procidens adoravit eum*[2].

L'adoration est le premier mouvement de l'âme que la foi conduit au Christ : *l'amour* est le second.

Je vous le disais tantôt : l'amour est au fond de tous les mystères du Christ. L'humilité de la crèche, l'obscurité de la vie cachée, les fatigues de la vie publique, les tourments de la passion, la gloire de la résurrection, tout cela est dû à l'amour : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos*[3]. C'est l'amour surtout qui se révèle et éclate dans les mystères de Jésus. Et c'est surtout par l'amour que nous les comprendrons : *Et nos credidimus caritati.*

Si nous voulons contempler avec fruit les mystères du Christ, il faut le faire avec foi, avec révérence, mais surtout avec amour, avec l'amour qui cherche à se donner, à se livrer au bon plaisir divin pour l'exécuter et l'accomplir.

C'est alors que la contemplation des mystères de Jésus devient féconde. *Qui autem diligit me... manifestabo ei meipsum*[4] : « Si quelqu'un m'aime, disait Notre-Seigneur, je me manifesterai à lui ». Qu'est-ce à dire ? Si quelqu'un m'aime dans la foi, me contemple dans mon humanité, dans les états de mon incarnation, je lui découvrirai les secrets de ma divinité.

Heureuse, trois fois heureuse, l'âme en laquelle se

1. Matth. XVI, 16. — 2. Joan. IX, 38. — 3. Ibid. XIII, 1. — 4. Ibid. XIV, 21.

réalise une si magnifique promesse ! Le Christ Jésus lui révélera « le don divin »[1] ; par son Esprit « qui scrute les profondeurs de Dieu »[2], il la fera pénétrer dans le sanctuaire de ce *sacramentum absconditum*[3] que sont ses mystères ; il lui ouvrira ces « celliers du Roi »[4] dont parle le Cantique des cantiques, où l'âme s'abreuve de vérité et de joie. Sans doute, cette manifestation intime de Jésus à l'âme n'ira pas, ici-bas, jusqu'à la vision béatifique, celle-ci demeure le privilège des bienheureux dans le ciel ; mais elle remplira l'âme des clartés divines qui la fortifieront dans son ascension vers Dieu : *Scire supereminentem scientiae caritatem Christi* UT IMPLEAMINI IN OMNEM PLENITUDINEM DEI.

Là est véritablement « la source d'eau vive qui jaillit pour nous jusqu'à la vie éternelle : *Fons aquae salientis in vitam aeternam ;* car « la vie éternelle, ô mon Dieu, n'est-ce pas de vous connaître, de connaître votre divin Fils », de proclamer par nos lèvres et notre vie que Jésus est votre Fils bien-aimé, le Fils de votre dilection, en qui vous avez mis toutes vos complaisances, et en qui vous voulez que nous trouvions tout ?

1. Joan. IV, 10. — 2. Cor. II, 10. — 3. Ephes. III, 9. — 4. Cant. I, 3.

NOTE I.

Extrait du « *Catéchisme de la doctrine chrétienne publié par ordre de S. S. Pie X* ». Paris, Bonne Presse (1913).

« Les fêtes ont été instituées pour rendre à Dieu en commun, dans ses saints temples, le culte suprême d'adoration, de louange, de remerciement, de réparation. Tout y a été si bien disposé et adapté aux circonstances — les cérémonies, les paroles, le chant, l'ordonnance extérieure en tous ses détails — qu'*elles peuvent faire pénétrer profondément dans l'esprit les mystères, les vérités ou les faits que nous célébrons et nous porter aux sentiments et aux actes correspondants. Si les fidèles* étaient bien instruits de cette matière et *célébraient les fêtes avec l'esprit voulu de l'Église* en leur institution, *on obtiendrait une rénovation et un accroissement notable de foi, de piété, d'instruction religieuse, et, par conséquent, la vie intérieure des chrétiens s'en trouverait ranimée et améliorée.* »

« Que tout bon chrétien, s'aidant de la prédication ou de quelque livre approprié, s'étudie à *comprendre* et à *faire sien l'esprit de chaque fête*, se reportant à son objet et à son but spécial, méditant la vérité, la vertu, le prodige, le bienfait qui s'y trouve particulièrement commémoré, cherchant de toutes manières à en retirer une amélioration personnelle. Il connaîtra mieux ainsi et aimera avec plus de ferveur Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et les saints ; il s'affectionnera à la sainte liturgie, à la prédication, à l'Église, et cherchera même à y attacher les autres. *Toute fête sera pour lui dès lors un jour de Dieu, une vraie fête qui réjouira son âme, la restaurera, la retrempera, la remplira d'une nouvelle vigueur pour porter les souffrances et les luttes quotidiennes durant la semaine.* » (P. 139 et p. 141.)

NOTE II.

« ... Le grand secret pour mener cette vie chrétienne libre, pure et déjà presque surhumaine, [dont la vie de Jésus sur la terre au sortir du tombeau est le type réel et à l'imitation de laquelle le baptême nous oblige], ce n'est pas tant de considérer la vanité du monde, la fragilité et la bassesse de la vie présente, et sa propre misère à soi-même, et ses passions, et tout ce dont, sans la grâce, on serait naturellement capable, et ses défauts et ses péchés, qu'il faut cependant haïr et déplorer : (tout cela est utile, tout cela est comme indispensable ; toute âme sage s'en souvient et y pense à certaines heures ; mais ce n'est pas toujours l'heure d'y penser, et ce n'est pas, en tout cas, ce qu'il y a pour nous de plus efficace) : *le plus efficace, ici comme partout, le plus déterminant, le plus triomphant, c'est de regarder, autant que l'on peut, et habituellement, en haut ; c'est de considérer Dieu et Jésus ;* les perfections de Dieu, ses droits, ses attributs, ses appels, ses provocations, ses attentes, ses desseins, ses promesses ; *les mystères de Jésus et les grâces toutes divines qui découlent de ce qu'il dit, de ce qu'il fait, de ce qu'il ordonne, de ce qu'il souffre. C'est de se rappeler toujours qu'il est personnellement le point de départ et le chef de la vie chrétienne, que la grande vertu du baptême est de nous incorporer à lui, de nous donner sa vie, de nous faire de sa race, et de répandre en nous son Esprit,* c'est-à-dire une lumière et une force par lesquelles nous sommes mis en mesure et en demeure, non seulement de ne pécher plus, comme saint Jean le dit expressément, mais encore de juger toutes choses, de discerner notre voie, de la suivre, et montant de clarté en clarté, de liberté en liberté, d'en venir à l'état intérieur de celui qui disait : « Vivre pour moi, c'est Jésus-Christ ». — Mgr Gay, *Élévations sur... J. C.* 91e élév.

I

LA PERSONNE DU CHRIST

III. — *IN SINU PATRIS.*

SOMMAIRE. — Le Christ est avant tout le Fils de Dieu. — I. Le dogme de la fécondité divine : Dieu est Père. — II. « Fonctions » du Verbe dans la Trinité : il reconnaît que tout lui vient du Père ; il est son image ; il se rapporte à lui par amour. — III. Nous devons imiter le Verbe divin dans ses « états ». — IV. Comment le Christ est le moyen établi par Dieu pour réaliser en nous la participation à la Filiation de son Verbe. — V. Conséquence pratique de ces doctrines : demeurer uni au Verbe incarné, par la foi, les œuvres, le sacrement de l'Eucharistie. — VI. Ces vérités, bien que sublimes, constituent le fond même du Christianisme et la substance de toute sainteté.

Les mystères du Christ sont nôtres ; l'union que le Christ Jésus veut contracter avec nos âmes est telle que tout est commun entre lui et nous ; les grâces inépuisables de salut et de sanctification qu'il nous a méritées par chacun de ses mystères, il veut nous en faire part avec une divine largesse, afin de nous communiquer l'esprit de ses états et réaliser ainsi en chacun de nous la ressemblance avec lui, gage infaillible de notre prédestination éternelle.

Le Christ a passé par divers états ; il a été enfant, adolescent, docteur de la vérité, victime sur la croix, glorieux dans sa résurrection et son ascension ; en parcourant ainsi toutes les étapes successives de son existence terrestre, il a sanctifié toute la vie humaine.

Mais il y a un état essentiel qu'il ne quitte jamais : il est « toujours le Fils unique de Dieu, vivant dans le sein du Père » : *Unigenitus Filius qui* EST *in sinu Patris*[1].

Le Christ, c'est le Fils de Dieu incarné ; c'est le Verbe

1. Joan. I, 18.

fait chair. Avant de devenir homme, le Christ était Dieu ; en devenant homme, il n'a pas cessé d'être Dieu : *Quod fuit permansit*[1]. Que vous le considériez petit enfant dans la crèche, travaillant dans l'atelier de Nazareth, prêchant en Judée, mourant sur le Calvaire, manifestant sa gloire de triomphateur aux apôtres ou s'élevant au ciel, il est toujours et avant tout le Fils unique du Père.

C'est donc sa divinité que nous devons contempler d'abord, avant de parler des mystères qui découlent de l'Incarnation elle-même ; tous les mystères de Jésus se fondent sur sa divinité ; c'est d'elle qu'ils tirent toute splendeur, en elle qu'ils puisent toute fécondité.

Il existe une grande différence de début entre l'Évangile de saint Jean et ceux des autres écrivains sacrés. Ceux-ci ouvrent leur récit en dressant la généalogie humaine de Jésus, afin de montrer comment il descend de la race royale de David. Mais saint Jean, à qui il répugne de marcher à terre, s'élève d'abord, tel l'aigle, par un élan merveilleux, jusqu'au plus haut des cieux pour nous dire ce qui se passe dans le sanctuaire de la divinité.

Avant de nous raconter la vie de Jésus, cet évangéliste nous dit ce que le Christ était antérieurement à son Incarnation. Et comment s'exprime-t-il ? — « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » : *In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum et Deus erat Verbum...* Et pour nous rassurer sur la valeur de son témoignage, il ajoute sans tarder que « personne ne voit Dieu, mais que le Fils unique qui est dans le sein du Père a lui-même soulevé les voiles » : *Deum nemo vidit unquam ; Unigenitus Filius qui est in sinu Patris* IPSE *enarravit.*

Pendant trois ans, en effet, Jésus a expliqué à ses disciples les secrets divins ; à la veille de sa mort, il les leur rappelait, en disant que c'était là une marque d'amitié qu'il ne donnait qu'à eux et à ceux qui venant après eux croiraient en sa parole : *Vos dixi amicos : quia omnia quaecumque audivi a Patre meo nota feci vobis*[2].

1. Antienne de l'office de la Circoncision. — 2. Joan. XV. 15.

Pour connaître ce qu'est Jésus, ce qu'il était, nous n'avons donc qu'à écouter le disciple qui nous rapporte ses paroles ; ou plutôt nous n'avons qu'à l'écouter lui-même. Mais écoutons avec foi, avec amour, avec adoration : car celui qui se fait connaître à nous, c'est le propre Fils de Dieu.

Les paroles qu'il nous apporte ne sont pas des paroles qu'on puisse comprendre seulement avec les oreilles de la chair ; ce sont des paroles toutes célestes, de vie éternelle, *Verba quae ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt*[1]. Seule l'âme humble et fidèle peut les entendre.

Ne nous étonnons pas non plus de ce que ces paroles nous révèlent de profonds mystères : Jésus lui-même l'a voulu. C'est lui qui pour réaliser notre union à lui nous les a fait entendre ; il a voulu qu'elles fussent recueillies par les écrivains sacrés ; il envoie son Esprit-Saint, qui « scrute les profondeurs de Dieu »[2], pour les « rappeler en nous »[3], afin que nous goûtions, « avec sagesse et intelligence spirituelle »[4], les mystères de sa vie intime de Dieu. La participation à cette vie ne constitue-t-elle pas le fond même du Christianisme et la substance de toute sainteté ?

I

La foi nous révèle ce mystère vraiment étonnant que le pouvoir et l'acte de la fécondité est une perfection divine.

Dieu est la plénitude de l'être, l'océan sans rivage de toute perfection et de toute vie. Les images grossières qui nous servent souvent à le dépeindre, les idées que nous lui appliquons par analogie en parlant de ce qu'il y a de meilleur dans les créatures, sont impuissantes à le représenter. Ce n'est pas reculer, même indéfiniment, les limites de l'être créé, c'est nier ces limites de la façon la plus positive, qu'il faut pour s'élever à une conception qui ne mente pas à l'infini de Dieu : il est l'Être même,

1. Joan. VI, 64. — 2. I Cor. II, 10. — 3. Joan. XIV, 26. — 4. Col. I, 9.

l'Être nécessaire, subsistant par lui-même, possédant dans sa plénitude toute perfection.

Et voici une merveille que la Révélation nous découvre : ce Dieu est fécond ; il y a en lui une paternité toute spirituelle et ineffable ; il est Père, principe de toute la vie divine dans la Trinité.

Intelligence infinie, Dieu se comprend parfaitement ; en un seul acte, il voit tout ce qu'il est, tout ce qui est en lui ; il comprend pour ainsi dire d'un seul regard la plénitude de ses perfections, et, dans une pensée, dans une parole qui épuise toute sa connaissance, il s'exprime à lui-même cette connaissance infinie. Cette pensée conçue par l'intelligence éternelle, cette parole par laquelle Dieu s'exprime tout lui-même est le Verbe. La foi nous dit que ce Verbe est Dieu : *Et Deus erat Verbum,* parce qu'il a (ou mieux : il est) avec le Père une même nature divine.

Et parce que le Père communique à ce Verbe une nature non seulement semblable mais identique à la sienne, la sainte Écriture nous dit qu'il l'engendre, et elle appelle le Verbe, *le Fils.* Les livres inspirés nous rapportent le cri ineffable de Dieu contemplant son Fils et proclamant la béatitude de son éternelle fécondité : « Du sein de la divinité, avant de créer la lumière, je t'ai communiqué la Vie » : *Ex utero, ante luciferum, genui te* [1] ; « tu es mon Fils, mon Fils bien-aimé, l'objet de toutes mes complaisances » : *Tu es Filius meus dilectus, in te complacui mihi* [2]. C'est qu'en effet, ce Fils est parfait ; il possède avec le Père toutes les perfections divines, sauf la propriété d' « être Père » ; si parfait est-il, qu'il est l'égal de son Père par l'unité de nature ; la créature ne peut donner à une autre créature qu'une nature *semblable* à la sienne : *simile sibi ;* mais Dieu engendre Dieu et lui donne sa propre nature ; c'est la gloire de Dieu d'engendrer l'infini et de se contempler dans un autre lui-même qui est son égal ; — si égal, qu'il est l'Unique, car il n'y a qu'une seule nature divine et ce Fils épuise la fécondité éternelle : *Unigenitus Dei Filius ;* c'est pour-

1. Ps. CIX, 3. — 2. Marc. I, 11 ; Luc. III, 22.

quoi il est un avec son Père : *Ego et Pater unum sumus*[1].

Enfin ce Fils bien-aimé, égal au Père, distinct pourtant de lui, et comme lui, personne divine, ne quitte point le Père. Le Verbe vit toujours dans l'intelligence infinie qui le conçoit ; le Fils demeure toujours dans le sein du Père qui l'engendre : *Unigenitus Dei Filius qui* EST *in sinu Patris*. Il y demeure par l'unité de nature. Il y demeure aussi par l'amour qu'ils se portent mutuellement et d'où procède, comme d'un principe unique, l'Esprit-Saint, amour substantiel du Père et du Fils.

Vous voyez quel est l'ordre mystérieux des communications ineffables de la vie intime de Dieu dans la Trinité. — Le Père, plénitude de toute vie, engendre un Fils ; du Père et du Fils, comme d'un seul principe, procède l'Esprit d'amour. Tous trois ont la même éternité, la même infinité de perfection, la même sagesse, la même puissance, la même sainteté, parce que la nature divine est unique pour les trois personnes.

Mais chaque personne possède des propriétés exclusives — « être Père, être Fils, procéder du Père et du Fils » — qui établissent entre elles d'ineffables relations et les distinguent les unes des autres. Il y a un ordre d'origine, sans qu'il y ait ni priorité du temps, ni supériorité hiérarchique, ni relation de dépendance.

Tel est le langage de la Révélation ; nous n'eussions pu arriver à la connaissance de ces choses, si elles ne nous avaient pas été dévoilées ; mais le Christ Jésus a voulu, pour l'exercice de notre foi et la joie de nos âmes, nous les faire connaître[2]. Quand, dans l'éternité, nous contemplerons Dieu, nous verrons qu'il est essentiel à la vie infinie, qu'il est naturel à l'Être divin d'être un en trois personnes. « Le vrai Dieu qu'il nous faut connaître

1. Joan. X, 30. — 2. « Pourquoi se jeter dans ces abîmes ? Pourquoi Jésus-Christ nous les a-t-il découverts ? Pourquoi y revient-il si souvent ? Et pouvons-nous ne pas nous arrêter à ces vérités, sans oublier la sublimité de la doctrine chrétienne ? Mais il faut s'y arrêter en tremblant, il faut s'y arrêter par la foi : il faut en écoutant Jésus-Christ, et ses paroles toutes divines, croire que c'est d'un Dieu qu'elles viennent ; et

pour avoir la vie éternelle »[1] est celui dont nous adorons la trinité de personnes dans l'unité de nature.

Venez ! adorons cette merveilleuse société dans l'unité, cette admirable égalité de perfection dans la distinction des personnes. — O Dieu, Père d'une incommensurable majesté, *Patrem immensae majestatis,* je vous adore ; j'adore votre Fils, car il est comme vous digne de toute révérence, étant votre vrai Fils unique, Dieu comme vous: *Venerandum tuum verum et unicum Filium ;* ô Père, ô Fils, j'adore votre commun Esprit, votre éternel lien d'amour : *Sanctum quoque Paraclitum Spiritum.* Bienheureuse Trinité, je vous adore !

II

Arrêtons maintenant les regards de notre foi sur le Verbe, le Fils, pour connaître et admirer quelques-unes de ses propriétés. C'est le Fils qui, né éternellement du Père, doit naître dans le temps d'une vierge pour devenir l'Homme-Dieu et réaliser les mystères de notre salut. Comment l'imiter, lui demeurer uni, sans d'abord le connaître ?

Dans la Trinité sainte, le Fils se distingue du Père par sa propriété d' « être Fils ».

Quand nous disons d'un homme qu'il est tel fils, nous établissons deux choses différentes : sa nature humaine individuelle et sa qualité de fils. Il n'en est pas ainsi dans la Trinité. Le Fils est réellement identifié avec la nature divine (qu'il possède d'une façon indivisible avec le Père et l'Esprit-Saint) ; ce qui le distingue de la personne du Père, ce qui constitue proprement sa personnalité, ce n'est pas d'être Dieu, mais d'être Fils ; et en tant que personne divine, il n'est que Fils, tout entier Fils, et cela

croire aussi en même temps que ce Dieu d'où elles viennent, vient lui-même de Dieu, et qu'il est Fils ; et à chaque parole que nous entendons, il faut remonter jusqu'à la source, contempler le Père dans le Fils, et le Fils dans le Père ». Bossuet, *Méditations sur l'Évangile,* la Cène, 1e partie, 86e jour.

1. Joan. XVII, 3.

uniquement ; il est, si je puis ainsi m'exprimer, une filiation vivante ; il est « orienté » entièrement vers le Père.

Et de même que le Père proclame son ineffable fécondité : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* [1], le Fils reconnaît qu'il est Fils, que le Père est son principe, sa source, et que tout vient de lui : c'est là, si l'on peut parler de la sorte, la première « fonction » du Verbe.

Ouvrez les Évangiles, surtout celui de saint Jean : vous verrez le Verbe incarné relever sans cesse, pour la mettre en relief à nos yeux, cette propriété. Le Christ aime à proclamer qu'en sa qualité de Fils unique, il tient tout de son Père. « Je vis par le Père, dit-il à ses apôtres ; ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé ; le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais ce qu'il voit faire au Père, et tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement ; le Fils ne fait rien de lui-même, et selon qu'il entend il juge, et son jugement est juste, parce qu'il ne cherche pas sa propre volonté, mais la volonté de celui qui l'a envoyé... Je ne fais rien de moi-même, mais je dis ce que mon Père m'a enseigné » [2].

Que veut faire entendre Notre-Seigneur par ces paroles mystérieuses, sinon qu'en sa qualité de Fils, il tient toutes choses du Père, tout en étant son égal ? Partout, dans toutes les circonstances remarquables de sa vie, comme par exemple à la résurrection de Lazare, le Christ Jésus relève les relations ineffables qui font de lui l'unique du Père éternel.

Lisez surtout le discours et la prière de Jésus à la dernière Cène, dans lesquels, au moment de consommer par son sacrifice sur la croix la série de ses mystères, il lève un coin du voile qui dérobe à nos regards la vie divine, vous verrez avec quelle insistance il revient sur la filiation éternelle et les propriétés qui en sont le privilège : « Père, l'heure est venue : glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie... Glorifiez-moi de la gloire que j'avais auprès de vous avant que le monde fût... Les hommes que vous m'avez confiés savent à présent que

1. Ps. II, 7. — 2. Joan. VI, 58 ; VII, 16 ; V, 19, 30 ; VIII, 28.

tout ce que vous m'avez donné vient de vous... Ils ont vraiment reconnu que je suis sorti de vous... Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi... Qu'ils soient un comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous... Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde »[1]...

Quelle admirable révélation du Père et du Fils, de leurs relations incompréhensibles, nous livrent ces paroles ! Non vraiment, comme le dit S. Jean au début de son Évangile, nous n'avons pas vu Dieu ; mais le Fils unique qui est dans le sein du Père nous a révélé quelque chose des secrets de sa vie. — Je crois, Seigneur Jésus, que vous êtes le Fils unique du Père, Dieu comme lui ; je le crois, mais augmentez ma foi !

La deuxième « fonction » du Verbe est d'être, comme le dit S. Paul, « l'image du Père » : *Imago Dei invisibilis*[2].

Non pas une image quelconque, mais une image parfaite, vivante. Le Verbe est la splendeur de la gloire du Père, la figure de sa substance, le rejaillissement de sa lumière éternelle : *Splendor gloriae et figura substantiae ejus*[3]. Il est, comme l'indique le terme grec, le « caractère », l'expression adéquate de Dieu, et comme le cachet que le sceau imprime sur la cire. La gloire d'un fils est d'être la vivante image de son père. Il en est ainsi du Verbe. Le Père éternel, en regardant son Fils, voit en lui la reproduction parfaite de ses divins attributs ; le Fils réfléchit parfaitement, comme un miroir sans tache, *speculum sine macula*[4], tout ce que le Père lui donne.

Et c'est pourquoi le Père, en contemplant son Fils, voit en lui toutes ses perfections ; et ravi de ce spectacle, il déclare au monde que ce Fils est l'objet de toute sa dilection : *Filius dilectus in quo mihi* BENE *complacui*[5].

1. Joan. XVII. — 2. Col. I, 15. — 3. Hebr. I, 3. — 4. Sap. VII, 26. — 5. Matth. XVII, 5.

Aussi quand il s'incarne, le Verbe nous révèle-t-il le Père, nous manifeste-t-il Dieu. Lorsqu'à la dernière Cène, Notre-Seigneur eut parlé de son Père en termes si touchants, l'apôtre Philippe lui dit : « O Seigneur, montrez-nous le Père, et c'en sera assez, nous serons comblés ! » Et que répond le Christ Jésus ? « Quoi, je suis avec vous depuis si longtemps, et vous ne me connaissez pas encore? Philippe, qui me voit, voit mon Père » : *Qui videt me, videt et Patrem*[1]. Quelle profonde révélation que cette parole ! Il nous suffit de voir Jésus, le Verbe incarné, pour connaître le Père dont il est l'image. Toutes les perfections du Père, le Christ les traduit en gestes humains, en langage accessible à nos faibles esprits. Souvenons-nous toujours de cette parole : *Qui videt me, videt et Patrem.*

Nous parcourrons bientôt les principaux mystères de Jésus. Celui que nous contemplerons, c'est Dieu ; c'est l'Être infini, tout-puissant et souverain. Cet enfant couché dans une crèche et qu'adorent des bergers et des mages, c'est Dieu ; cet adolescent qui travaille, comme un obscur ouvrier dans un pauvre atelier, c'est Dieu ; cet homme qui guérit les malades, qui multiplie les pains, qui pardonne aux pécheurs et sauve les âmes, c'est Dieu : Dieu encore, ce prophète persécuté par ses ennemis, cet agonisant qui lutte contre l'ennui, la peur et la tristesse, ce condamné qui meurt sur une croix ; elle contient Dieu, cette hostie que garde le tabernacle et que je vais recevoir à la table sainte : *Qui videt me, videt et Patrem.*

Et toutes les perfections que manifestent les états ou les mystères de Jésus : cette sagesse qu'on ne peut prendre en défaut, cette puissance qui étonne ou ravit les foules, cette miséricorde inouïe à l'égard des pécheurs, ce zèle ardent pour la justice, cette patience inaltérable sous les affronts, cet amour qui se donne et se livre, ce sont les perfections d'un Dieu, de notre Dieu : car celui qui voit Jésus, voit le Père, contemple Dieu.

A la fin de sa prière sacerdotale, le Christ disait à son

1. Joan. XIV, 8-9.

Père : « Je vous ai fait connaître à mes disciples, ô Père, et je vous ferai connaître encore, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux »[1]... O Jésus, par vos mystères, montrez-nous votre Père, ses perfections, ses grandeurs, ses droits, ses volontés ; révélez-nous ce qu'il est pour vous, ce qu'il est pour nous, afin que nous l'aimions et qu'il nous aime, — et nous ne demanderons plus rien : *Ostende nobis Patrem, et sufficit nobis !*

La troisième « fonction » du Verbe est de se rapporter par amour à son Père.

Dans la Trinité sainte, l'amour du Fils pour le Père est infini. Si le Verbe proclame qu'il tient tout de son Père, il lui rapporte également tout avec amour, et de ce mouvement de dilection qui rencontre celui du Père, procède cette troisième personne que la révélation appelle d'un nom mystérieux : l'Esprit-Saint, et qui est l'amour substantiel du Père et du Fils.

Ici-bas, l'amour de Jésus pour son Père éclate d'une manière ineffable. Toute la vie du Christ, tous ses mystères se résument en cette parole que nous rapporte S. Jean : *Diligo Patrem*[2], « J'aime mon Père ». Notre-Seigneur a indiqué lui-même à ses apôtres le critère infaillible de l'amour : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ». Et il se donne aussitôt en exemple : « Comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père, et demeure dans son amour »[3]. Jésus est demeuré constamment dans l'amour du Père, parce que toujours il a fait sa volonté. Saint Paul nous déclare expressément que le premier mouvement du cœur du Verbe fait chair est un mouvement d'amour : « Me voici, ô Père, pour faire votre volonté »[4] ! Dans ce premier regard de sa vie terrestre, l'âme de Jésus a vu toute la suite de ses mystères, les abaissements, les fatigues, les souffrances dont ils étaient formés ; et par un acte d'amour, elle a accepté de réaliser ce programme.

1. Joan. XVII, 26. — 2. Ibid. XIV, 31. — 3. Ibid. XV, 10. — 4. Hebr. X, 7.

Ce mouvement d'amour envers son Père n'a jamais cessé. Notre-Seigneur a pu dire : *Quae placita sunt ei facio semper*[1], « Je fais toujours ce qui est agréable à mon Père » ; il accomplit tout jusqu'au dernier iota ; tout ce que son Père lui demande, il l'accepte, jusqu'au calice amer de l'agonie : *Non mea voluntas, sed tua fiat*[2] ; jusqu'à la mort ignominieuse de la croix ; *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, sic facio*[3]. Et quand il a tout consommé, le dernier battement de son cœur, sa dernière pensée est pour son Père : « Père, je remets mon âme entre vos mains »[4].

L'amour de Jésus pour son Père est au fond de tous ses états et explique tous ses mystères.

III

Ce Verbe divin est notre modèle, la forme même de notre prédestination. Car, même après l'Incarnation, il demeure ce qu'il est : le Verbe coéternel au Père. C'est pourquoi notre imitation du Christ doit s'étendre non seulement à ses vertus humaines, mais aussi à son être divin.

Comme Jésus et avec lui, nous devons d'abord reconnaître et proclamer que tout lui vient du Père.

Quand, à la dernière Cène, Jésus prie son Père pour ses apôtres, quelle raison invoque-t-il pour les lui recommander ? « Père, les hommes que vous m'avez confiés savent à présent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous... Ils ont vraiment reconnu que je suis sorti de vous et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyé. C'est pour eux que je prie... » Le Verbe incarné tient à ce que nous reconnaissions qu'il reçoit tout de son Père ; si souvent, il l'a répété à ses disciples ! *C'est donc lui être agréable que de le proclamer avec lui.*

C'est également être agréable au Père. A la même Cène, Jésus disait à ses apôtres : « Le Père vous aime... »

1. Joan. VIII, 29. — 2. Luc. XXII, 42. — 3. Joan. XIV, 31. — 4. Luc. XXIII, 46.

Quelle parole plus douce et qui fasse naître plus de confiance que celle-là ? Ne vient-elle pas de celui qui connaît les secrets du Père ? « Le Père vous aime... » Et quelle raison en donne-t-il ? « Parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti du Père »[1]. Croire — d'une foi pratique qui nous livre à lui pour le servir — que Jésus, le Verbe incarné, est sorti du Père, est la meilleure façon de plaire à Dieu.

Redisons donc souvent, avec une profonde révérence, surtout après la communion, les paroles du *Credo :* « O Christ Jésus, vous êtes le Verbe, né du Père avant tous les siècles ; vous êtes Dieu sorti de Dieu ; lumière jaillissant de la lumière ; vrai Dieu né du vrai Dieu ; engendré, non créé, ayant la même substance que le Père, par qui toutes choses ont été faites. Je le chante de mes lèvres ; donnez-moi la grâce de le proclamer par mes œuvres » !

Nous devons ensuite reconnaître que, *nous aussi,* nous tenons tout du Père, et cela à un double titre : comme créatures et comme enfants de Dieu.

Comme créatures. — Il est vrai de dire que la création est l'œuvre de la Trinité entière. Mais, vous le savez, elle est attribuée spécialement au Père[2]. Pourquoi cela ? Parce que dans la vie intime de Dieu, le Père est le principe du Fils et, avec le Fils, le principe de l'Esprit-Saint. C'est pourquoi les œuvres extérieures où se trahit surtout le caractère d'origine sont attribuées tout particulièrement au Père : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ». Toute la création est sortie des mains du Père, non par une émanation de sa nature, comme le veulent les panthéistes, mais en ce qu'elle a été produite de rien par la vertu de la toute-puissance divine.

Il nous est très utile de reconnaître cette dépendance, de la célébrer. Sans doute, Dieu n'a pas besoin de nos louanges ; mais il est dans l'ordre que nous proclamions

1. Joan. XVI, 27. — 2. Nous avons expliqué plus longuement cette doctrine de l'*appropriation* dans la conférence *L'Esprit-Saint,* de notre volume *Le Christ vie de l'âme.*

notre qualité de créatures par des actions de grâces envers celui qui nous a donné l'être et la vie : « O mon Dieu, c'est vous qui m'avez créé : *Manus tuae fecerunt me totum in circuitu*[1] ; tout ce que j'ai : corps, âme, intelligence, volonté, santé, je le tiens de vous ; vous qui êtes mon principe, je vous adore et je vous remercie; en retour, je me livre à vous tout entier pour accomplir votre volonté ».

Mais c'est surtout en raison de notre qualité d'enfants de Dieu que nous devons entretenir en nous ces sentiments. — A la filiation divine, nécessaire et éternelle, de son unique Fils, le Père a voulu ajouter, par un acte d'amour infiniment libre, une filiation de grâce : il nous adopte pour ses enfants, au point qu'un jour nous partagerons la béatitude de sa vie intime. C'est un mystère inexplicable ; mais la foi nous dit que lorsqu'une âme reçoit la grâce sanctifiante au baptême, elle participe à la nature divine : *Divinae consortes naturae*[2]; elle devient véritablement l'enfant de Dieu : *Dii estis et filii excelsi omnes*[3]. Saint Jean parle d' « une naissance divine » : *Ex Deo* NATI *sunt*[4], non pas au sens propre du mot, par nature, comme le Verbe qui est engendré dans le sein du Père, mais par quelque chose d'analogue : *Voluntarie* GENUIT *nos verbo veritatis*[5].

En un sens très réel, très véritable, nous sommes engendrés divinement par la grâce. Avec le Verbe, nous pouvons dire : « O Père, je suis votre fils, je suis sorti de vous ». Le Verbe le dit nécessairement, par droit, étant essentiellement le propre Fils de Dieu ; nous, nous ne le disons que par grâce, en qualité de fils adoptifs ; — le Verbe le dit de toute éternité ; nous, nous le disons dans le temps, bien que le décret de cette prédestination soit éternel ; — pour le Verbe, ces paroles n'indiquent avec le Père qu'un rapport d'origine ; pour nous, il s'y ajoute une relation de dépendance. — Mais pour nous, comme pour lui, il y a une filiation véritable : nous som-

1. Job. X, 8. — 2. II Petr. I, 4. — 3. Ps. LXXXI, 6 ; Joan. X, 34. — 4. Ibid. I, 13. — 5. Jac. I, 18.

mes, par la grâce, les enfants de Dieu. Le Père veut que malgré notre indignité, nous lui donnions le nom de « Père » : *Quoniam estis filii, misit Spiritum Filii sui in corda nostra clamantem : abba, Pater*[1]. Il « envoie l'Esprit de son Fils » pour cela. Ce murmure plaît à notre Père céleste. C'est ineffable, mais c'est la vérité. « Voyez, disait S. Jean, quel amour Dieu nous montre en nous permettant de nous dire et d'être ses enfants » : *Videte qualem caritatem dedit nobis* PATER *ut filii Dei nominemur et* SIMUS[2].

Et pour assurer ce décret d'adoption, pour réaliser cette filiation d'amour, Dieu multiplie sur notre route, avec une profusion magnifique, les faveurs célestes : l'Incarnation, l'Église, les sacrements, surtout l'Eucharistie, les inspirations de son Esprit. En sorte que « tout don qui nous élève jusqu'à lui, toute grâce qui nous perfectionne descend d'en haut du Père des lumières » ; *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum*[3].

Cette pensée remplit l'âme d'une grande confiance, mais aussi d'une profonde humilité. Si je puis m'exprimer ainsi, nous devons faire partir de Dieu toute notre activité ; déposer à ses pieds toutes nos pensées propres, tous nos jugements propres, toutes nos volontés propres, pour ne plus penser, juger, vouloir ou agir que comme il le veut. N'est-ce pas ainsi que Jésus agissait ? Verbe incarné, « il ne faisait rien, disait-il, qu'il ne vît faire au Père »[4]. Il doit en être ainsi de nous, proportion gardée. Nous devons immoler à Dieu ce qu'il y a de déréglé dans le besoin que nous éprouvons d'être quelque chose par nous-mêmes, de ne prendre appui qu'en nous-mêmes. Et pour cela, avant tout ce que nous faisons, implorons le secours de notre Père des cieux, comme le faisait Jésus.

C'est là l'hommage pratique par lequel nous reconnaissons notre dépendance à l'égard de notre Père, qui est aussi notre Dieu, et par lequel nous proclamons, comme

1. Gal. IV, 6. — 2. I Joan. III, 1. — 3. Jac. I, 17. — 4. Joan. V, 19.

Jésus, que tout ce que nous avons, c'est du Père que nous le tenons : *Omnia quae dedisti mihi abs te sunt* [1].

Nous devons encore imiter le Verbe en tant qu'il est l'image du Père. — L'Écriture sainte nous dit que Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance. Nous portons en nous, comme créatures, les vestiges de la puissance, de la sagesse et de la bonté divines.

Mais c'est surtout par la grâce sanctifiante que nous devenons semblables à Dieu. Ainsi que le dit S. Thomas, cette grâce est une similitude participée de la nature divine : *Participata similitudo divinae naturae* [2]. Pour employer un terme théologique, la grâce est *déiforme* parce qu'elle met en nous une similitude divine. Quand il contemple son Verbe, le Père s'écrie à la vue de la perfection de son Fils qui, naissant de lui, réfléchit si adéquatement la sienne : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai mis toutes mes complaisances ». Il se passe quelque chose d'analogue à l'égard d'une âme ornée de la grâce : le Père prend en elle ses complaisances. « Si quelqu'un m'aime, disait Jésus, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure » [3].

La grâce sanctifiante est l'élément premier et fondamental de notre assimilation à Dieu, de la similitude divine en nous. Mais nous devons encore être l'image de notre Père par nos vertus. — Le Christ Jésus nous l'a dit lui-même : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » [4]. Imitez sa bonté, sa mansuétude, sa miséricorde : c'est ainsi que vous reproduirez ses traits en vous. « Soyez, répétait S. Paul après Jésus, soyez les imitateurs de Dieu, comme il convient à des enfants bien-aimés » [5].

Sans doute cette ressemblance n'est pas visible aux regards de la chair, encore qu'elle se trahisse au dehors par des œuvres de sainteté ; c'est dans l'âme qu'elle se forme et se perfectionne ; ici-bas, son éclat est caché,

1. Joan. XVII, 7. — 2. III, q. LXII, a. 1. — 3. Joan. XIV, 23. — 4. Matth. V, 48. — 5. Eph. V, 1.

sa splendeur est voilée. Mais le jour viendra où elle s'épanouira et se manifestera aux yeux de tous : « Quand nous verrons Dieu tel qu'il est, nous lui serons semblables », parce qu'en ce jour nous serons de purs miroirs où viendra se réfléchir la divinité : *Similes ei erimus ; quoniam videbimus eum sicuti est*[1].

Enfin, comme le Verbe, nous devons nous rapporter tout entiers à notre Père céleste par amour. — Tout en nous doit venir de Dieu par la grâce, tout en nous doit retourner à notre Père par un mouvement d'amour. Il faut que Dieu soit non seulement le principe, mais encore la fin de toutes nos œuvres.

Pour que nos œuvres soient agréables à notre Père des cieux, il faut qu'elles soient animées par l'amour. Nous devons en toutes choses, quoi que nous fassions de grand ou de petit, d'éclatant ou d'obscur, ne rechercher que la gloire de notre Père, n'agir qu'en vue de glorifier son nom, d'étendre son règne et d'accomplir sa volonté : tout le secret de la sainteté se trouve là.

IV

Les merveilles de l'adoption divine sont si grandes que le langage humain ne peut les épuiser. C'est une chose admirable que Dieu nous adopte pour ses enfants ; mais le moyen qu'il a choisi pour réaliser et établir en nous cette adoption est plus admirable encore. Et quel est ce moyen ? C'est son propre Fils : *In dilecto Filio suo*[2]. J'ai déjà exposé ailleurs[3] cette vérité, mais elle est si vitale que je ne puis m'empêcher d'y revenir.

Dieu nous crée par son Verbe. — Après avoir dit qu' « au commencement, le Verbe était Dieu », S. Jean ajoute : « Et toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui ». Que signifient ces paroles ? Dans la sainte Trinité, le Verbe n'est pas seulement l'expres-

1. I Joan. III, 2. — 2. Eph. I, 6. — 3. *Notre prédestination adoptive en J.-C.* § IV, dans le volume *Le Christ vie de l'âme.*

sion de toutes les perfections du Père, mais encore de toutes les créatures possibles ; celles-ci ont dans l'essence divine leur prototype et leur exemplaire. Quand Dieu crée, il produit des êtres qui réalisent une de ses pensées. Ensuite, il crée par la puissance de sa parole : « Il a parlé, et toutes choses ont été faites » : *Ipse dixit, et facta sunt*[1]. C'est pourquoi l'Écriture sainte dit que le Père crée toutes choses par son Verbe.

Vous voyez déjà quelle intime relation avec le Verbe la création établit en nous. Du seul fait de notre création, nous répondons à une idée divine, nous sommes le fruit d'une pensée éternelle contenue dans le Verbe. Dieu connaît son essence parfaitement ; exprimant cette connaissance, il engendre son Verbe ; il voit dans son Verbe l'exemplaire de toute créature. Ainsi chacun de nous représente une pensée divine, et notre sainteté individuelle consiste à réaliser cette pensée que Dieu a conçue de nous avant notre création.

En un sens donc, nous procédons de Dieu par le Verbe; et nous devons, comme le Verbe, être l'expression pure, parfaite, de la pensée de Dieu sur nous. Ce qui empêche la réalisation de cette pensée, c'est l'altération que nous apportons à l'œuvre de Dieu : car *altérer le divin,* telle est bien l'œuvre qui nous appartient *en propre* dans la *création,* — en propre, c'est-à-dire à nous seuls, Dieu exclu. Ainsi, tout ce qui vient de nous et est en désaccord avec la volonté divine : le péché, les infidélités, les résistances aux inspirations d'en haut, les vues purement humaines et naturelles : voilà autant de choses par lesquelles nous gâtons l'idée divine en nous.

Mais cette relation avec le Verbe, le Fils, est bien plus profonde encore dans l'œuvre de notre adoption.

L'apôtre saint Jacques nous dit que « tout don, toute grâce descend d'en haut, de notre Père des cieux » ; et il ajoute aussitôt : « De sa propre volonté, le Père nous a engendrés par la parole de la vérité » : *Voluntarie genuit nos verbo veritatis.* L'adoption divine par la grâce

1. Ps. CXLVIII, 5.

qui nous rend enfants de Dieu se réalise par le Fils, par le Verbe.

Cette vérité est une de celles sur lesquelles S. Paul revient le plus fréquemment. Comme saint Jacques, il proclame que toutes les bénédictions viennent du Père et qu'elles se ramènent au décret de notre adoption en Jésus-Christ, son Fils bien-aimé. Dans le plan éternel, nous ne devenons enfants de Dieu qu'en Jésus-Christ, Verbe incarné : *Elegit nos in ipso*[1]. Le Père ne nous reconnaîtra pour ses enfants que si nous portons en nous les traits de son Fils Jésus : *Praedestinavit* [*nos*]... *conformes fieri imaginis Filii sui*[2]. En sorte que ce n'est qu'en qualité de cohéritiers du Christ que nous devons être un jour *in sinu Patris*.

Voilà le décret divin. — Regardons maintenant la réalisation, dans le temps, de cet éternel dessein, ou plutôt la manière dont a été restauré le plan divin, que le péché d'Adam avait traversé.

Le Verbe éternel se fait chair. Le Psalmiste dit de ce Verbe « qu'il s'est élancé comme un géant pour accomplir sa course : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* C'est du plus haut des cieux qu'il surgit : *A summo caelo egressio ejus ;* et c'est jusqu'à ce sommet sublime qu'il remonte » : *Et occursus ejus usque ad summum ejus*[3]. Cette *egressio a summo caelo,* c'est la naissance éternelle au sein du Père : *Exivi a Patre ;* son retour, c'est son ascension vers le Père : *Relinquo mundum, et vado ad Patrem*[4].

Mais il ne remonte pas seul. Ce géant s'est mis à la recherche de l'humanité perdue ; il l'a ressaisie ; et, dans une étreinte d'amour, il l'emporte avec lui dans sa course pour la placer près de lui *in sinu Patris :* « Je remonte à mon Père, qui est aussi votre Père ; et je m'en vais vous préparer une place dans la maison de mon Père ».

Telle est l'œuvre de ce géant divin : ramener dans le sein du Père, à la source divine de toute béatitude, l'hu-

1. Eph. I, 3-4. — 2. Rom. VIII, 29. — 3. Ps. XVIII, 6-7. — 4. Joan. XVI, 28.

manité déchue, en lui rendant, par sa vie et son sacrifice, la grâce d'adoption.

Oh ! dirons-nous avec l'Apôtre, que soit béni le Père de Notre-Seigneur Jésus de ce qu'il nous a comblés par son Fils, en son Fils, de toute bénédiction spirituelle ; de ce qu'il nous a fait asseoir avec lui dans ces splendeurs célestes où il engendre, au milieu d'une félicité éternelle, le Fils de sa dilection ! *Consedere fecit nos in caelestibus*[1]. Oui, qu'il soit béni ! Qu'il soit aussi béni le Verbe divin, fait chair pour nous, et qui par l'effusion de son sang nous a rendu l'héritage céleste. O Jésus, Fils bien-aimé du Père, à vous soient toute louange et toute gloire !

V

Quelles sont maintenant pour nous les *conséquences pratiques* de ces doctrines ?

Si le Père éternel a décrété que nous serions ses enfants, mais que nous ne le serions qu'en son Fils : *Praedestinavit nos in adoptionem filiorum* PER JESUM CHRISTUM[2] ; s'il a décidé que nous n'aurions de part à l'héritage de sa béatitude que par son Fils, — nous ne pouvons réaliser le plan divin sur nous, et par conséquent, assurer notre salut, qu'en demeurant unis au Fils, au Verbe. Ne l'oublions jamais : il n'y a pour nous d'autre voie que celle-là pour aller au Père : *Nemo venit ad Patrem, nisi per me*[3]. Personne, *nemo,* ne peut se flatter de parvenir au Père autrement que par le Fils. Et aller au Père, parvenir jusqu'à lui, n'est-ce pas tout le salut et toute la sainteté ?

Or, comment demeurerons-nous unis au Verbe, au Fils?

D'abord *par la foi.* — « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu. Tout par lui a été fait. Il est venu dans le monde fait par lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu, le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à eux qui croient en son nom, et ainsi, sont nés de Dieu ».

1. Ephes. II, 6. — Ibid. I, 5. — 2. Joan. XIV, 6.

Le Père éternel présente son Verbe au monde : « Voici mon Fils... écoutez-le ». Si nous le recevons par la foi, c'est-à-dire si nous croyons qu'il est le Fils de Dieu, le Verbe nous fait part de ce qu'il a de meilleur : sa filiation divine ; il partage avec nous sa qualité de fils, il nous donne la grâce d'adoption : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri ;* il nous donne le droit d'appeler Dieu notre Père.

Toute notre perfection consiste dans notre imitation fidèle du Fils de Dieu. Or, S. Paul nous dit que « toute paternité dérive du Père » : *Ex quo omnis paternitas nominatur* [1]. On peut dire aussi du Fils : *Ex quo omnis filiatio nominatur.* C'est lui seul, le Fils, qui, par son Esprit, nous enseigne comment nous devons être fils : *Quoniam estis filii, misit Deus spiritum* FILII SUI *in corda vestra clamantem :* ABBA, PATER [2].

Nous devons recevoir le Fils lui-même ; voir toujours en lui, quel que soit l'état dans lequel nous le contemplons, le Verbe coéternel au Père. Ensuite nous devons recevoir ses enseignements, sa doctrine. — Il est dans le sein du Père : et par ses paroles il nous révèle ce qu'il sait : *Ipse enarravit.* La foi est la connaissance que nous avons, par le Verbe, des mystères divins. Quelle que soit donc la page d'Évangile que nous lisons ou que nous présente l'Église au cours de la célébration des mystères de son Époux, disons-nous que ces paroles sont les paroles du Verbe : *Verba Verbi,* de celui qui exprime les pensées, les désirs, les vouloirs de notre Père des cieux : *Ipsum audite* [3]. Chantons *Amen* à tout ce que nous entendons du Verbe, à chaque page que dans sa liturgie l'Église détache de l'Évangile pour la proposer à notre foi. Disons à Dieu : « O Père, je ne vous connais pas, puisque je ne vous ai jamais vu ; mais j'accepte tout ce que votre divin Fils, votre Verbe, me révèle de vous ». Cette prière est excellente ; et souvent, quand elle est faite avec foi et humilité, « un rayon de lumière descend

1. Ephes. III, 15. — 2. Gal. IV, 6. — 3. Matth. XVII, 5 ; Luc. IX, 35.

d'en haut »[1] qui éclaire ces textes que nous lisons et nous fait pénétrer dans leur profondeur pour que nous y trouvions des principes de vie.

Car le Verbe n'est pas seulement l'expression des perfections de son Père, mais encore de toutes ses volontés. — Tout ce que le Verbe nous ordonne, nous prescrit dans son Évangile ou par son Église est l'expression des adorables vouloirs et des désirs de notre Père des cieux. Et si nous accomplissons, surtout par amour, les préceptes que Jésus nous donne, nous demeurerons unis à lui, et par lui, au Père : *Si praecepta mea servaveritis,* MANEBITIS *in dilectione mea... Qui autem diligit me, diligetur a Patre*[2]...

Là est toute la formule de la sainteté : adhérer au Verbe, à sa doctrine, à ses préceptes, et par lui au Père qui l'envoie et lui « donne les paroles que nous devons recevoir »[3].

Enfin nous demeurons unis au Verbe surtout par le sacrement d'union, l'Eucharistie. — C'est le pain de vie, le « pain des enfants »[4]. Sous les espèces eucharistiques, est réellement caché le Verbe, celui qui naît éternellement au sein de la divinité. Quel mystère ! Celui que je reçois dans la communion est le Fils engendré de toute éternité, le Fils bien-aimé auquel le Père communique sa vie, sa vie divine, la plénitude de son être et sa béatitude infinie. Combien Notre-Seigneur avait raison de dire : « Le Père m'a donné la vie ; comme je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra par moi » : *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me...* « Il demeure en moi et moi en lui » : *In me manet et ego in illo*[5].

Si nous demandons à Notre-Seigneur ce que nous pouvons faire de plus agréable à son cœur sacré, il est certain qu'il nous dira, avant toutes choses, d'être comme lui, l'enfant de Dieu. Si donc nous voulons lui plaire, recevons-le chaque jour dans la communion eucharistique, et disons-lui : « O Jésus, vous êtes le Fils de Dieu,

1. Cf. Jac. I, 17. — 2. Joan. XV, 10 ; XIV, 21. — 3. Cf. Ibid. XVII, 8. — 4. Séquence *Lauda Sion.* — 5. Joan. VI, 57-58.

l'image parfaite de votre Père, vous connaissez votre Père, vous êtes tout entier à lui, vous voyez sa face ; augmentez en moi la grâce d'adoption qui me rend enfant de Dieu ; enseignez-moi à être, par votre grâce et par mes vertus, comme vous et en vous, un digne enfant du Père céleste ». Il est certain que si nous sollicitons cette grâce avec foi le Verbe nous la donnera.

Il nous l'a dit lui-même : « Le Fils ne veut que ce que veut le Père »[1]. Dès lors le Fils entre pleinement dans les vues de son Père ; et quand il se donne, c'est pour établir, conserver et augmenter en nous la grâce d'adoption. Toute sa vie divine personnelle est d'être *ad Patrem;* en se donnant à nous, il se donne tel qu'il est : tout « orienté » vers son Père et sa gloire ; et c'est pourquoi quand nous le recevons avec foi, confiance et amour, il réalise en nous notre orientation vers le Père. C'est là ce que nous devons demander et rechercher sans cesse : que toutes nos pensées, toutes nos aspirations, tous nos désirs, toute notre activité aillent, par la grâce de la filiation et l'amour, à notre Père des cieux en son Fils Jésus : *Viventes Deo in Christo Jesu*[2].

VI

Ce sont là, me direz-vous, des vérités bien élevées, un état bien sublime. — Il est vrai ; et pourtant, ai-je fait autre chose que de vous répéter ce que le Verbe lui-même nous a révélé, ce que S. Jean et S. Paul nous ont redit après Jésus ? Non, ce ne sont pas des rêves, mais des réalités, des réalités divines.

Et ces réalités constituent la substance du Christianisme. Nous ne comprendrons rien, je ne dis pas seulement à la perfection, à la sainteté, mais même au simple christianisme, si nous ne saisissons pas que le fond le plus essentiel en est constitué par l'état d'enfant de Dieu, participation, par la grâce sanctifiante, à la filiation éternelle du Verbe incarné. Tous les enseignements du Christ

1. Joan. V, 19. — 2. Rom. VI, 11.

et des apôtres se résument en cette vérité, tous les mystères de Jésus tendent à en établir, dans nos âmes, l'admirable réalité.

Ne l'oublions donc jamais ; toute la vie chrétienne comme toute la sainteté se ramène à cela : être par la grâce ce que Jésus est par nature : le Fils de Dieu. C'est ce qui fait la sublimité de notre religion. La source de toutes les grandeurs de Jésus, de la valeur de tous ses états, de la fécondité de tous ses mystères, c'est sa génération divine et sa qualité de Fils de Dieu. De même, le saint le plus élevé dans le ciel est celui qui ici-bas a été le plus parfaitement enfant de Dieu, qui a fait davantage fructifier en lui la grâce de son adoption surnaturelle en Jésus-Christ.

C'est pourquoi toute notre vie spirituelle doit se rattacher à cette vérité fondamentale, tout le travail de la perfection doit se ramener à sauvegarder fidèlement et à faire épanouir dans la plus large mesure possible notre participation à la filiation divine de Jésus.

Et ne disons pas que cette vie est trop élevée, que ce programme est irréalisable. Oui, pour notre nature laissée à elle-même, cette vie est au-dessus des exigences, des droits, des forces de notre être, et c'est pourquoi nous l'appelons surnaturelle.

Mais, « notre Père des cieux sait ce dont nous avons besoin »[1] ; s'il nous appelle à lui, il nous donne aussi les moyens de parvenir. Il nous donne son Fils pour que son Fils soit notre voie, nous distribue la vérité et nous communique la vie. Il suffit que nous demeurions unis à ce Fils par la grâce et nos vertus pour qu'un jour nous partagions sa gloire *in sinu Patris*.

Voyez : que disait Jésus à Madeleine, après sa résurrection ? *Ascendo ad Patrem meum :* « Je remonte à mon Père » ; et il ajoute : « Qui est aussi votre Père », *Et Patrem vestrum*[2]. Et que va-t-il faire ? « Nous préparer une place » : *Vado parare vobis locum,* car « dans la

1. Matth. VI, 8. — 2. Joan. XX, 17.

maison de son Père, il y a de multiples demeures »[1].

Il est remonté auprès de son Père, mais en précurseur, *Praecursor pro nobis introivit Jesus*[2]. Il nous y a précédés, mais pour que nous l'y suivions, car la vie d'ici-bas n'est qu'un passage, une épreuve : « Vous aurez des tribulations en ce monde »[3], disait Jésus, dans le même discours ; vous aurez des contradictions à subir en vous-mêmes, des tentations à supporter de la part du prince de ce monde, des contrariétés qui surgiront des événements : car « le serviteur n'est pas plus grand que le maître »[4].

Mais, ajoutait-il, « que votre cœur ne se trouble pas », ne se décourage pas ; ayez foi et confiance en Dieu et en moi »[5], qui suis Dieu également et qui « demeure avec vous jusqu'à la fin des siècles »[6] ; « votre affliction se changera un jour en joie »[7]. L'heure sonnera, en effet, où « je viendrai vous chercher moi-même afin de vous donner place avec moi, où je suis dans le royaume de mon Père » : *Accipiam vos ad meipsum ut ubi sum ego et vos sitis*[8].

O promesse divine, donnée par la Parole incréée, par le Verbe en personne, par la Vérité infaillible ; promesse pleine de douceur : « Je viendrai moi-même !... » Nous serons au Christ, et par lui au Père, dans le sein de la béatitude. « En ce jour, dit Jésus, vous connaîtrez — non plus *in umbra fidei,* dans les ombres de la foi, mais dans la pleine clarté de la lumière éternelle, *in lumine gloriae* — que je suis dans le Père, et vous en moi et moi en vous »[9] ; vous verrez « ma gloire de Fils unique »[10], et cette vision bienheureuse sera pour vous la source toujours vive d'une joie inamissible.

1. Joan. XIV, 2. — 2. Hebr. VI, 20. — 3. Joan. XVI, 33. — 4. Ibid. XV, 20. — 5. Ibid. XIV, 1. — 6. Matth. XXVIII, 20. — 7. Joan. XVI, 20. — 8. Ibid. XIV, 3. — 9. Ibid. XIV, 20. — 10. Ibid. I, 14.

III. — « ... *ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR* »

SOMMAIRE. — I. Le Christ est Dieu parfait et homme parfait : union ineffable du divin et de l'humain dans la vie de Notre-Seigneur. — II. Mode d'union : les deux natures sont unies dans une même personne divine. Conséquence de cette doctrine : valeur infinie de toutes les actions de Jésus ; pourquoi il est si agréable à son Père. — III. Nos devoirs envers le Verbe incarné : le reconnaître d'abord comme Dieu, par la foi, l'adoration et la soumission. — IV. Reconnaître, par l'adoration et une confiance absolue, la réalité de son humanité unie au Verbe : *Fatigatur per quem fatigati recreantur.*

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ».

Le Christ, c'est le Verbe incarné. La Révélation nous apprend que la deuxième personne de la sainte Trinité, le Verbe, le Fils, a emprunté une nature humaine pour se l'unir personnellement. C'est le mystère de l'Incarnation.

Arrêtons-nous quelques instants à considérer ce dogme à la fois inouï et touchant d'un Homme-Dieu. C'est le mystère fondamental sur lequel s'appuient tous les mystères de Jésus. Leur beauté, leur splendeur, leur vertu, leur force, leur valeur se tirent de cette ineffable union de l'humanité à la divinité. Nous ne les comprendrons bien que si nous avons envisagé d'abord ce mystère en lui-même et dans les conséquences générales qui en découlent. Jésus est Dieu et homme ; si nous voulons connaître sa personne, participer à ses états, nous devons tâcher de comprendre non seulement qu'il est le Verbe, mais encore que ce Verbe s'est fait chair ; si nous voulons l'honorer dignement, il nous faut autant reconnaître

la réalité de sa nature humaine qu'adorer la divinité à laquelle cette nature est unie.

Qu'y a-t-il, d'après la foi, dans le Christ ?

Deux natures, la nature humaine et la nature divine ; le Christ est tout ensemble Dieu parfait et homme parfait. — De plus, ces deux natures sont unies d'une façon si étroite qu'il n'y a qu'une seule personne, celle du Verbe divin en qui l'humanité subsiste. De cette ineffable union, résulte la valeur infinie des actes de Jésus, de ses états, de ses mystères.

Contemplons ces vérités ; de cette contemplation faite avec humilité et amour jailliront tout naturellement les sentiments qui doivent nous animer en face de ce mystère.

I

Le Christ est Dieu parfait et homme parfait.

Quand il se présente à nous dans la crèche à Bethléem, dans l'atelier de Nazareth, sur les routes de Judée, assis dans la chaire des synagogues, cloué à la croix ou montant glorieux au ciel, il se manifeste à la fois comme Dieu et comme homme.

Il est Dieu parfait. — En empruntant notre nature humaine, le Verbe demeure ce qu'il est : *Quod fuit permansit*[1] : Dieu, l'Être éternel, possédant en plénitude toute vie, toute perfection, toute souveraineté, toute puissance et toute béatitude.

Écoutons le Verbe incarné proclamer lui-même sa divinité : « Comme le Père a la vie en lui, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui, la vie éternelle, la vie divine[2]... Mon Père et moi nous sommes un[3]... Les œuvres que le Père accomplit, le Fils les fait également[4]... Tout ce qui est à mon Père est à moi, tout ce qui est à moi est à mon Père »[5]. — Vous le voyez : il y a identité de perfections, égalité de droits, parce qu'il y a unité de nature.

1. Antienne de la fête de la Circoncision. — 2. Joan. V, 26. — 3. Ibid. X, 30. — 4. Ibid. V, 19. — 5. Ibid. XVII, 10.

Le Christ est le Fils de Dieu et par conséquent Dieu même. Les pharisiens reconnaissent que Dieu seul peut remettre les péchés ; en leur présence, pour montrer qu'il est Dieu, Jésus pardonne au paralytique et souligne d'un miracle la grâce accordée[1] ; il déclare qu'étant descendu du ciel il est le pain de vie, le pain qui donne la vie éternelle[2] ; seul également il peut, par son propre pouvoir, remonter au ciel, parce que seul il en est descendu[3]. — Aussi demande-t-il à son Père que l'humanité qu'il a prise soit glorifiée de cette gloire éternelle qu'il possède comme Verbe, comme Dieu, avant que le monde fût[4]. Il traite d'égal à égal avec Dieu, parce qu'il est le Fils même de Dieu.

Dieu parfait, le Christ est aussi homme parfait : *Et Verbum caro factum est.* — Il nous a emprunté une nature humaine qu'il a faite sienne en se l'unissant physiquement, substantiellement, personnellement, par des liens ineffables : *Quod non erat assumpsit.*

Ce Dieu éternel, l'Être nécessairement subsistant par lui-même, naît dans le temps, d'une femme : *Factum ex muliere*[5]. Le Christ a comme nous une nature humaine, complète, intégrale dans ses éléments constitutifs : *Debuit per omnia fratribus similari*[6]. Comme nous, le Christ a une âme créée, douée de facultés semblables aux nôtres; son corps est un corps véritable, formé du sang très pur de sa mère. Il s'est trouvé, dans les premiers temps de l'Église, des hérétiques pour affirmer que le Verbe n'avait pris qu'un simulacre de corps humain ; mais l'Église les a condamnés. Le Christ est authentiquement l'un des nôtres, de notre race. Il a réellement, comme l'indique l'Évangile, souffert de la faim, de la soif, de la fatigue ; il a répandu des larmes, et les souffrances ont broyé son âme et son corps aussi véritablement qu'elles accablent le nôtre. Même après sa résurrection, il conserve cette nature humaine ; il tient à en faire constater

1. Marc. II, 7-12. — 2. Joan. VI, 51-52. — 3. Ibid. III, 13. — 4. Ibid. XVII, 5. — 5. Gal. IV, 4. — 6. Hebr. II, 17.

la réalité aux disciples incrédules : *Palpate et videte*[1] : « touchez donc et voyez ; un esprit peut-il être de chair et d'os comme je le suis » ? Et comme ils demeuraient encore sceptiques, il leur dit : « Avez-vous quelque chose à manger » ? Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel, il les prit et en mangea devant eux ».

Tout ce qui est nôtre il l'a fait sien, — excepté le péché : *absque peccato*[2]. Le Christ n'a connu ni le péché ni ce qui est source ou suite morale du péché : la concupiscence, l'erreur, l'ignorance. Sa chair est passible parce qu'il vient expier les péchés par la souffrance ; mais le péché lui-même n'a aucune prise sur lui : « Qui me convaincra de péché »[3] ? Ce défi porté aux Juifs est demeuré sans réponse ; et, pour condamner le Christ à mort, il a fallu recourir à de faux témoins. Il est homme, mais d'une pureté sans tache, comme il convenait à la dignité d'un Homme-Dieu : *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus*[4].

Le Christ possède donc la nature divine et la nature humaine, il est à la fois Dieu et homme, Dieu parfait et homme parfait.

Ouvrez l'Évangile : vous verrez à chaque page que dans tout ce qu'il fait ou accomplit, le Verbe incarné se montre Dieu et homme[5] ; partout se manifestent, chacune suivant sa nature et ses propriétés, la divinité et l'humanité.

Le Christ naît d'une femme, mais il veut que sa mère soit et demeure vierge ; — à la crèche, c'est un enfant qui a besoin d'un peu de lait pour se sustenter ; mais les anges célèbrent sa venue comme celle du Sauveur du monde ; — il est couché sur la paille dans une étable,

1. Luc. XXIV, 39 sq. — 2. Hebr. IV, 15. — 3. Joan. VIII, 46. — 4. Hebr. VII, 26. — 5. *Semper hoc egit Christus dictis et factis suis, ut Deus credatur et homo, Deus qui nos fecit, homo qui nos quaesivit... sic esse Christum hominem factum ut non destiterit Deus esse ; manens Deus accepit hominem qui fecit hominem.* S. Augustin. *Tract in Joan.* XXVIII.

mais un astre merveilleux amène à ses pieds les mages de l'Orient ; — comme tout enfant juif, il est soumis à la circoncision, mais en même temps, il reçoit un nom qui vient du ciel et qui marque une mission divine ; — il croît en âge et en sagesse, mais à douze ans il jette dans l'admiration par ses étonnantes réponses les docteurs de la Loi eux-mêmes ; — il se fait baptiser par Jean le Précurseur comme s'il avait besoin de pénitence, mais à ce moment même le ciel s'entr'ouvre, et le Père éternel atteste qu'il est son Fils bien-aimé ; — au désert, il éprouve la faim, mais des anges viennent le servir ; — durant ses courses à travers la Palestine, il souffre la fatigue, la soif, le dénuement, mais d'une parole, par sa propre autorité, il fait marcher les paralytiques, guérit les boiteux et multiplie les pains pour rassasier la foule ; — sur le lac de Génésareth, le sommeil clôt ses paupières pendant que ses disciples luttent contre la tempête, mais, l'instant d'après, réveillé par les apôtres effrayés, il apaise d'un seul geste les flots en furie ; — au tombeau de Lazare, il est ému, il verse des larmes, de vraies larmes humaines, mais, d'un mot, il ressuscite son ami mort depuis quatre jours ; — au jardin de Gethsémani, après une agonie pleine d'ennui, de tristesse et d'angoisse, il se laisse surprendre par ses ennemis, mais il lui suffit de déclarer qu'il est Jésus de Nazareth pour les faire tomber à la renverse ; — sur la croix, il meurt comme le dernier des hommes, mais toute la nature proclame par le bouleversement qu'elle subit que c'est un Dieu qui meurt.

Ainsi, selon les belles paroles de S. Léon[1], « la majesté s'est unie à la bassesse, la puissance à la faiblesse, ce qui est mortel à ce qui est éternel... une nature inviolable à une nature passible... Le vrai Dieu est né dans la nature intégrale et parfaite d'un vrai homme, tout entier avec ce qui est à lui, tout entier aussi avec ce qui est à nous » : *Totus in suis, totus in nostris.*

Partout, dès l'entrée de Jésus en ce monde, se manifeste en lui l'union de la divinité et de l'humanité ; union

1. *Epistola* (28) *dogmatica ad Flavian.*

qui n'enlève rien des perfections divines et laisse intacte la réalité de la nature humaine : l'Incarnation est une union ineffable [1].

O Sagesse éternelle, que vos pensées sont profondes et vos œuvres admirables !

II

Ce qui achève de rendre ce mystère étonnant, c'est la manière dont l'union des natures est réalisée.

La nature divine et la nature humaine sont unies dans une seule personne qui est la personne éternelle du Verbe, du Fils.

En nous, l'âme et le corps unis ensemble forment une personne humaine. Dans le Christ, il n'en est point de même. La nature humaine, tout intégrale, toute parfaite dans son essence, dans ses éléments constitutifs, n'a pourtant d'existence que par le Verbe, dans la personne divine du Verbe. C'est le Verbe qui donne à la nature humaine sa réalité d'existence, ce qui, en l'occurrence, veut dire : sa « subsistance » personnelle. Il n'y a donc en Jésus qu'une seule personne, celle du Fils unique de Dieu.

Cependant, vous le savez, si intimement unies qu'elles soient, les deux natures gardent leurs énergies particulières et leurs opérations spécifiques ; entre elles, il n'y a ni mélange ni confusion : *Non commixtionem passus ;* inséparablement unies dans l'unique personne du Verbe, elles conservent chacune leur activité propre.

Enfin, humaine dans son expression extérieure, la vie du Sauveur est toute divine, du fait de l'union hypostatique. C'est une activité humaine, bien authentiquement humaine qui se manifeste dans le Christ, mais pourtant toute pénétrée de divin, et vraiment toute divine si on la rapporte à la Personnalité de laquelle elle émane et tient sa dignité [2].

1. *Agnosce mediatorem Dei et hominum qui ab ipso nativitatis suae exordio divinis humana sociat, ima summis.* S. Bernard. *Sermo I de Circumcisione.* — 2. La vie dans le Christ est double parce que, bien qu'il

La personne divine du Verbe est la source de toutes les perfections du Christ. Dans la sainte Trinité, le Verbe exprime les perfections du Père par un acte infiniment simple ; en s'unissant à l'humanité, le Verbe exprime par elle, en des actes multiples et variés, conformes à la nature humaine, toutes ces perfections : ainsi le rayon de lumière passant par le prisme en sort en un faisceau de nuances différentes. Les vertus de la sainte humanité de Jésus : sa patience, sa douceur, sa bonté, sa mansuétude, sa bénignité, son zèle, son amour, sont des vertus accomplies par la nature humaine, mais qui se rapportent à la personne divine du Verbe, et manifestent en même temps à nos regards terrestres les perfections du Dieu invisible.

Quelle est la conséquence de cette doctrine ? Vous la connaissez, mais il est extrêmement utile d'y revenir.

C'est que toutes les actions de Jésus sont les actions d'un Dieu. Les actes de la sainte humanité sont des actions finies, limitées dans le temps et l'espace, tout comme la nature humaine est créée.

Mais leur valeur morale est divine. — Pourquoi cela ? — Parce que toute action, bien qu'elle soit accomplie par telle ou telle faculté de la nature, est attribuée à la personne. Dans le Christ, c'est toujours Dieu *qui* agit, mais tantôt *par* sa nature divine, tantôt *par* sa nature humaine. Il est donc vrai de dire que c'est un Dieu qui a travaillé, qui a pleuré, qui a souffert, qui est mort, — encore que toutes ces actions aient été accomplies par la nature humaine. Toutes ces actions humaines du Christ Jésus, si minimes qu'elles soient dans leur réalité physique, ont une valeur divine [1].

n'y ait qu'un seul *principium quod* (la Personne divine du Verbe), il y a deux *principium quo* formels réellement distincts, la nature divine et la nature humaine, toutes deux sources d'opérations spécifiques.

1. En terme théologique ces actions sont appelées ***théandriques***, de deux mots grecs qui signifient : humano-divin. Ce mot peut être pris en deux sens: 1° sont théandriques au sens large, les actions qui, bien qu'appartenant à la *personne* divine *ut principium quod*, ne sont cependant accomplies que par la *nature* humaine *ut a principio quo* : telles sont les actions de manger, prier, souffrir, obéir. 2° Sont théandriques au sens strict, les actions qu'on

Et c'est pourquoi la vie du Christ tout entière est si agréable à son Père. — Le Père trouve en Jésus, dans sa personne et dans ses actes, dans ses états les plus humiliants comme dans ses plus éclatants mystères, toutes ses complaisances, parce que toujours il voit la personne de son propre Fils unique. Le Père, en regardant le Christ Jésus, le voit comme jamais aucune créature ne le verra. Si je puis parler ainsi, il est seul à apprécier la valeur de tout ce que fait son Fils. Comme le disait Notre-Seigneur lui-même, « personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père » [1]. Nous aurons beau élever notre âme et approfondir les mystères et les états de Jésus, nous n'arriverons jamais à les apprécier comme ils le méritent. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse connaître et reconnaître dignement ce que fait un Dieu. Mais aux yeux du Père, les actes les plus minimes de l'humanité de Jésus, les moindres mouvements de son cœur sacré étaient une source de ravissement et de joie.

Une autre raison pour laquelle le Père éternel contemple l'âme du Christ avec complaisance est qu'elle est remplie de toute grâce. Après avoir proclamé la divinité du Verbe et la réalité de son Incarnation, saint Jean ajoute aussitôt : « Et nous l'avons vu plein de grâce » : *Et vidimus eum plenum gratiae.*

Quelle est cette plénitude de grâce que saint Jean admirait en Jésus et dont il a dit que « c'est d'elle que tous nous avons reçu, et grâce sur grâce » ?

Dans le Christ, il y a d'abord, comme vous le savez, la grâce d'union : *gratia unionis,* en vertu de laquelle une nature humaine est unie substantiellement à une personne divine. Par cette grâce se réalise l'union qui constitue l'Incarnation. C'est une grâce unique en son genre et qui n'a été donnée qu'au Christ Jésus.

peut appeler mixtes, à l'accomplissement total desquelles coopèrent, *ut principium quo,* les deux natures, divine et humaine : par exemple, marcher sur les flots, accomplir des miracles par la parole et le geste, instituer les sacrements, établir l'Église.

1. Matth. XI, 27 ; Luc. X, 22.

De plus l'âme de Jésus, créée comme la nôtre, a été dotée de la plénitude de la grâce sanctifiante. Par la grâce d'union, l'humanité en Jésus est devenue l'humanité d'un Dieu ; par la grâce sanctifiante, l'âme de Jésus était rendue digne d'être et d'agir comme il convenait à une âme unie à Dieu par une union personnelle. Cette grâce sanctifiante a été donnée à Jésus dans toute sa plénitude. A nous elle est donnée, suivant les desseins de Dieu et notre coopération, dans une mesure plus ou moins grande; à Jésus, elle a été conférée dans sa plénitude, tant à cause de sa qualité personnelle de Fils de Dieu qu'à cause de son titre de chef du corps mystique auquel il doit la distribuer : *Secundum mensuram donationis Christi* [1].

Enfin l'humanité de Jésus est sainte parce qu'elle possède dans un degré incomparable les vertus, celles du moins qui sont compatibles avec sa dignité de Fils unique de Dieu ; — parce qu'elle est ornée, dans une mesure unique [2], des dons de l'Esprit-Saint.

Rien ne manque donc à l'humanité de Jésus pour qu'elle soit digne du Verbe auquel elle est unie : c'est bien la plénitude de toute grâce qui est en elle : *Et vidimus eum plenum gratiae ;* c'est sans mesure que sont amassés en Jésus « les trésors de la sagesse et de la science » [3] ; il est « en tout le premier, car il a plu à Dieu que toute sa plénitude habitât en lui » [4] et y demeurât à jamais. En sorte, dit S. Paul, qui est en ceci l'écho de S. Jean, « dans le Christ nous avons tout pleinement, parce qu'il est notre chef », *In ipso inhabitat* OMNIS PLENITUDO *divinitatis corporaliter : et estis in illo* REPLETI, *qui est* CAPUT *omnis principatus et potestatis* [5].

III

Quelle doit être l'attitude de notre âme en présence de ce mystère fondamental de l'Homme-Dieu ?

1. Eph. IV, 7. — 2. Joan. III, 34. — 3. Col. II, 3. — 4. Ibid. I, 18-19. — 5. Ibid. II, 9-10.

La première attitude que nous devons avoir est celle de la foi. — Je vous l'ai déjà dit, mais cette vérité est capitale, c'est pourquoi je ne crains pas d'y revenir.

Au début de son Évangile, après avoir chanté la gloire du Verbe divin, S. Jean fait remarquer que le Verbe est venu en ce monde, et que ce monde, qu'il avait créé, qui était son domaine, qui était « sien », ne l'a pas reçu. Mais, ajoute-t-il, tous ceux-là le reçoivent qui croient en son nom : *Quotquot autem receperunt eum... qui credunt in nomine ejus...* Nous recevons le Verbe incarné, par la foi ; par elle, nous acceptons la divinité de Jésus : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » [1].

C'est l'attitude que réclame de nous le Père éternel. « Le commandement de Dieu, dit le même S. Jean, est que nous croyions en son Fils Jésus-Christ » : *Et hoc est* MANDATUM *ejus : ut credamus in nomine Filii ejus Jesu Christi* [2]. Il nous l'a dit lui-même : « Voici mon Fils bien-aimé... écoutez-le » [3]. Cette parole qui s'est fait entendre au Thabor, quand la splendeur de la divinité remplissait de ses rayons la sainte humanité de Jésus, n'est que l'écho, dans le monde créé, de la parole que le Père éternel prononce dans le sanctuaire des cieux, *in splendoribus sanctorum* [4], « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ».

Aussi sommes-nous très agréables à notre Père céleste quand, acceptant son témoignage, nous professons que Jésus est son propre Fils, qu'il lui est coéternel et qu'il partage avec lui la gloire divine : *Tu solus altissimus Jesu Christe... in gloria Dei Patris.*

C'est la parole de S. Paul. Le mystère des abaissements du Verbe fait chair plonge l'Apôtre dans une telle admiration qu'il n'a pas assez de termes pour proclamer la gloire qui doit, selon les pensées mêmes de Dieu, en revenir à Jésus. Écoutez ce qu'il dit : « Le Christ était Dieu ; et pourtant il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu ; il s'est anéanti lui-même en se mettant dans la

1. Matth. XVI, 16 ; Joan. XI, 27. — 2. I Joan. III, 23. — 3. Matth. VII, 5 ; Marc. IX, 6 ; Luc. IX, 35. — 4. Ps. CIX, 3.

condition d'une nature créée, en se rendant semblable aux hommes ; montrant en toutes choses qu'il était homme, il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi, *propter quod,* Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre, dans les enfers, et que toute langue confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père ». *Et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris* [1].

Nous devons souvent nous unir d'esprit et de cœur à cette volonté qu'a le Père éternel de glorifier son Fils : *Clarificavi et iterum clarificabo* [2]. Nous ne devrions jamais ouvrir l'Évangile ou nous disposer à célébrer les mystères de Jésus, sans entrer tout d'abord dans les vues de Dieu même en proclamant, par un acte de foi intense, que ce Christ que nous allons contempler, prier, auquel nous allons nous unir, est Dieu comme le Père et le Saint-Esprit.

Cette attitude d'âme est extrêmement féconde parce qu'elle nous hausse au niveau divin et qu'elle nous rend agréables au Père : *Pater amat vos... quia credidistis quia ego a Deo exivi* [3]. La foi, dit si bien S. Léon, la foi qui justifie les impies aux yeux de Dieu et qui rend saints les hommes, de pécheurs qu'ils étaient, est celle qui accepte que dans le même et unique Seigneur Jésus-Christ se trouvent véritablement la divinité et l'humanité. La divinité en vertu de laquelle avant tous les siècles il est égal à son Père, ayant avec lui la même nature éternelle ; l'humanité par laquelle, en ces derniers temps, il s'est uni à nous en se revêtant de notre condition de créature » [4].

1. Philipp. II, 6-11. — 2. Joan. XII, 28. — 3. Ibid. XVI, 27. — 4. *Hoc enim est quod justificat impios, hoc quod ex peccatoribus facit sanctos, si in uno eodemque Domino nostro Jesu Christo et vera Deitas et vera credatur humanitas : Deitas quâ ante omnia saecula in forma Dei aequalis est Patri : humanitas quâ novissimis diebus in forma servi unitus est homini.* S. Leo. *Sermo 4 de Epiphan.*

Cet acte de foi en la divinité de Jésus doit être la source de notre adoration. — Souvent, dans l'Évangile, nous voyons un mouvement d'adoration accompagner l'acte de foi. C'est le geste des Mages[1], de Pierre après le prodige de la pêche miraculeuse[2], des disciples qui virent Jésus marcher sur les eaux[3], de l'aveugle-né après sa guérison : *Credo, Domine. Et procidens, adoravit eum*[4].

Par cet acte d'adoration, l'âme se livre tout entière au Verbe divin ; quand Notre-Seigneur réside dans notre cœur, surtout après la sainte communion, nous devons, selon le conseil de S. François de Sales[5], amener toutes nos facultés à ses pieds pour qu'elles l'écoutent, épousent ses intérêts, partagent ses sentiments, obéissent à ses commandements et travaillent à sa gloire.

C'est là imiter la sainte humanité de Jésus ; elle appartenait si étroitement au Verbe, elle lui était livrée si absolument qu'elle n'avait pas de personnalité propre : c'est là un des aspects essentiels du mystère de l'Incarnation.

Proportion gardée, il doit en être ainsi de nous, car le Christ Jésus est notre modèle en toutes choses. Son humanité n'agissait jamais que soumise au Verbe dans lequel elle subsistait et qui lui donnait l'existence ; — qu'il n'y ait point en nous de mouvement qui ne vienne de Dieu, de désir qui ne soit selon le bon plaisir divin, d'action qui ne tende à servir d'instrument à sa gloire. Une âme qui est dans une telle dépendance d'amour, de volonté et d'action à l'égard de Dieu, peut dire en toute vérité, comme la sainte humanité le disait : « C'est le Seigneur qui me dirige ». *Dominus regit me.*

Et l'écrivain sacré ajoute : *Et nihil mihi deerit*[6] « dès lors rien ne me manquera. » En effet, parce que cette âme est tout entière livrée au Verbe, le Verbe dit à son Père :

1. Matth. II, 11. — 2. Luc. V, 8. — 3. Matth. XIV, 33. — Joan. IX, 38. — 4. « Le jour de vostre communion, tenez-vous la plus dévote que vous pourrez souspirant à celuy qui sera en vous et le regardez perpétuellement de l'œil intérieur, gisant ou assis dans vostre propre cœur comme dans son throsne, et luy faites venir l'un après l'autre vos sens, vos puissances pour ouyr ses commandements et luy promettre fidélité ». *Advis et résolutions pour la sainte communion. Œuvres*, t. 3, p. 702. — 6. Ps. XXII, 1.

« Cette âme est à moi, elle est donc aussi à vous, ō Père » : *Mea omnia tua sunt.* Le Verbe donne cette âme au Père, pour que le Père fasse descendre en elle, comme en son Fils Jésus, avec ses complaisances, ses dons les plus parfaits.

IV

Le Christ est Dieu et homme. L'âme fidèle ne se contente pas de proclamer la divinité de Jésus, mais elle veut également honorer sa sainte humanité ; notre piété ne serait point parfaite, intégrale, si, confessant la divinité du Christ, nous perdions de vue son humanité.

Il y a des âmes qui croient mieux faire dans leur vie spirituelle, de ne pas s'occuper de l'humanité du Christ, de ne contempler que sa divinité. Ce fut là pendant un certain temps l'erreur de sainte Thérèse. La grande contemplative a reconnu plus tard cette erreur. En quels termes amers elle l'a déplorée ! Avec quelle vivacité elle a mis ses filles, et par elles toutes les âmes, en garde contre cette opinion, qu'elle déclare « erronée », dont elle ne se souvient jamais « sans qu'elle soit saisie de douleur » ; car « elle s'engageait dans une route détestable », et « il lui semble s'être rendue coupable envers le Seigneur d'une très noire trahison ». A vrai dire, c'était « ignorance ».

D'après la sainte, une telle illusion a pour cause « un petit manque d'humilité, si couvert et si caché qu'on ne l'aperçoit pas... » Car nous devons nous estimer « très riches » de pouvoir demeurer auprès de l'humanité de Jésus dans ses mystères. « C'est un léger manque d'humilité... de ne pas se contenter d'un objet si excellent que l'humanité de Jésus-Christ... ce petit manque d'humilité... qui ne paraît rien, nuit cependant beaucoup au progrès dans la contemplation ».

Un autre inconvénient de l'erreur que relève la sainte est de laisser l'âme sans appui. « Nous ne sommes pas des anges, dit-elle ; nous avons un corps... Au milieu des affaires, des persécutions, des épreuves, dans les

temps de sécheresse, c'est un excellent ami que Jésus-Christ. Nous le voyons homme comme nous, nous le contemplons dans l'infirmité, dans la souffrance... Étant hommes, il nous est très avantageux, tant que nous sommes en cette vie, de considérer Dieu fait homme ». N'est-ce pas, en effet, la loi même de notre nature d'aller à l'invisible par les choses visibles ? Or l'Incarnation est la plus divine application de cette loi psychologique.

L'Épouse du Cantique des cantiques disait : « Je me suis assise à l'ombre de celui qui était l'objet de mes désirs » : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi.* Cette *umbra,* c'est la sainte humanité qui permet à nos regards de contempler la divinité se révélant à nous sous des dehors sensibles.

Aussi, conclut la sainte, « Dieu se plaît extrêmement à voir une âme placer avec humilité son divin Fils comme intermédiaire entre elle et lui »[1].

Et quelle en est la raison intime ?

C'est que l'Incarnation est un mystère *divin ;* c'est le chef-d'œuvre de la sagesse éternelle et de l'amour infini. Pourquoi ne pas entrer dans les vues et les desseins de Dieu ? Pourquoi nous refuser à soumettre notre sagesse, si limitée, si bornée, à la Sagesse infinie ? Les ressources divines sont-elles donc si inefficaces que nous croyions devoir les corriger par nos calculs humains ? Si Dieu a voulu réaliser notre salut et notre sainteté par le moyen d'une humanité unie à son Verbe, à son Fils, pourquoi ne prendrions-nous pas ce moyen ? La sagesse s'y fait autant admirer que la condescendance.

Ne craignons donc pas en lisant l'Évangile, en célébrant les mystères de Jésus, de contempler l'homme dans le Christ ; cette humanité est l'humanité d'un Dieu. Cet homme que nous voyons agir et vivre au milieu des hommes pour les attirer par les marques sensibles de son amour, c'est Dieu, notre Dieu.

Ne craignons pas surtout de rendre à cette humanité elle-même tous les hommages qu'elle mérite.

1. *Vie par elle-même,* ch. XXII. Tout cet admirable chapitre est à lire.

Notre adoration d'abord. — Il est vrai que cette humanité est créée comme la nôtre. Nous ne l'adorons pas à cause d'elle-même ; nous devons pourtant l'adorer *en* elle-même, *à cause de son union* avec le Fils de Dieu. Notre adoration va à l'humanité, mais se termine à la personne divine à laquelle elle est substantiellement unie.

Ensuite, une confiance absolue. — Dieu a voulu faire de l'humanité du Christ l'instrument de la grâce ; c'est par son entremise que la grâce découle en nous. Ce n'est pas du Verbe dans le sein du Père, mais bien du Verbe incarné que S. Jean a dit qu' « il était plein de grâce et que de cette plénitude nous devions tous recevoir ».

Durant sa vie terrestre, Notre-Seigneur, étant Dieu, aurait pu opérer tous ses miracles et donner la grâce aux hommes rien que par un acte de sa volonté divine. Chaque fois qu'on présentait à Jésus des malades à guérir, des morts à ressusciter, il aurait pu, par un seul acte intérieur de sa volonté éternelle, opérer le miracle demandé. Mais il ne l'a pas fait. Lisez l'Évangile ; vous verrez qu'il a voulu toucher de sa main les yeux des aveugles, les oreilles des sourds, mettre de la salive sur la langue des muets, toucher le cercueil du fils de la veuve de Naïm, prendre la fille de Jaïre par la main, donner le Saint-Esprit à ses apôtres en soufflant sur eux. C'était donc par le contact de sa sainte humanité que le Christ faisait des miracles et donnait la grâce : l'humanité servait d'instrument uni au Verbe. Et cette loi admirable et touchante se vérifie dans tous les mystères de Jésus.

Or, cet ordre, voulu par Dieu lui-même, subsiste toujours parce que l'union des natures dans le Christ demeure indissoluble. Lors donc que nous parcourons les pages de l'Évangile ou que nous suivons l'Église dans sa liturgie, lorsque nous nous unissons à la sainte humanité de Jésus par un acte de foi ; quand surtout nous recevons son corps dans l'Eucharistie, la sainte humanité du Christ, inséparable du Verbe divin, sert d'instrument de grâce pour nos âmes.

« La chose est pour moi de toute évidence, écrit sainte

Térèse : pour plaire à Dieu, pour recevoir de lui de grandes grâces, il faut, et telle est sa volonté, qu'elles passent par les mains de cette humanité sacrée en laquelle il a déclaré prendre lui-même ses complaisances. J'en ai fait l'expérience un nombre infini de fois et Notre-Seigneur lui-même me l'a dit. J'ai reconnu manifestement que c'est là la porte où nous devons entrer si nous voulons que la souveraine majesté nous découvre de hauts secrets... on marche avec assurance par cette route-là »[1].

Et si vous y réfléchissez bien, vous constaterez que toute l'économie elle-même de la vie surnaturelle est basée sur cette vérité. L'Église, les sacrements, le saint sacrifice, la prédication : autant de moyens sensibles par lesquels Dieu nous amène à lui. C'est comme une extension de l'Incarnation[2].

Vous voyez combien il est important et utile de demeurer unis à la sainte humanité de Jésus : en elle, dit S. Paul, habite la plénitude même de la divinité, et c'est du Verbe par l'entremise de l'humanité que nous recevons toute grâce : *Verbum caro factum est... et vidimus eum plenum gratiae et de plenitudine ejus nos omnes accepimus*. L'humanité de Jésus est le moyen divinement établi pour transmettre la grâce aux âmes.

C'est aussi le moyen pour les âmes de parvenir à la divinité. — C'est une vérité non moins importante et que nous ne devons pas oublier. Nous ne devons pas nous arrêter à la sainte humanité de Jésus comme au terme final. Vous pourriez me dire, en effet : « Pour moi, toute ma dévotion consiste à me donner au Christ Jésus, à me livrer à lui ». C'est bon, c'est excellent, rien n'est meilleur que de se donner au Christ. Mais qu'est-ce que se donner à Notre-Seigneur ? C'est unir notre volonté à la sienne. Or, la volonté de Jésus est de nous mener à son Père. C'est là toute son œuvre ; le Père est le terme. « Je suis la voie », disait le Christ lui-même, en parlant de son

1. *L. c.* — 2. Voir le développement de cette idée dans la conférence *L'Église corps mystique du Christ*, § II, de notre précédent ouvrage *Le Christ vie de l'âme*.

humanité. Il est l'unique voie, c'est vrai ; mais ce n'est qu'une voie ; le but suprême auquel cette voie nous mène est le Père éternel : *Nemo venit* AD PATREM *nisi per me*[1]. L'humanité nous livre au Verbe, le Verbe à son Père.

C'est ce que S. Paul disait aux chrétiens de son temps : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*[2]. Le grand apôtre marquait par ces simples paroles les degrés de l'œuvre divine sur la terre : « Tout est pour vous ; vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu ».

Par l'humanité de Jésus nous appartenons au Verbe, au Fils ; par le Fils, nous allons au Père. Le Christ nous ramène ainsi *in sinu Patris*[3]. C'est là, contemplée de notre côté, l'intime raison d'être de l'ineffable mystère de l'Homme-Dieu.

S. Jean nous rapporte qu'au début de sa vie publique, notre divin Sauveur passant par la Samarie, arriva à une ville nommée Sichar, près du puits de Jacob. Parmi les détails de la scène notés avec soin par l'Évangéliste, il en est un qui émeut tout particulièrement nos cœurs. *Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem*[4] : « Jésus étant donc fatigué du voyage s'assit tout simplement sur la margelle du puits ». Quelle touchante révélation de la réalité de l'humanité de Jésus !

Il faut lire le commentaire admirable que S. Augustin[5] a donné de ces détails, avec cette opposition d'idées et de termes dont il a le secret, surtout quand il veut mettre en relief l'union et le contraste du divin et de l'humain en Jésus. « Il cède à la fatigue, dit-il, celui-là même qui répare les forces de ceux qui sont épuisés, celui dont l'absence nous accable et dont la présence nous fortifie » : *Fatigatur per quem fatigati recreantur ; quo deserente fatigamur, quo praesente firmamur.* « C'est pour vous que Jésus est fatigué de la route. Nous trouvons Jésus plein de force et de faiblesse. Pourquoi plein de force ? Parce qu'il est le Père éternel et que toutes choses ont

1. Joan. XIV, 6. — 2. I Cor. III, 22-23. — 3. Joan. I, 18. — 4. Ibid. IV, 6. — 5. *Tract. in Joan.* XV.

été créées par sa sagesse et sa puissance. Pourquoi plein de faiblesse ? Parce que ce Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous. La force divine de Jésus-Christ vous a créés, sa venue dans la faiblesse de notre humanité vous a rachetés ». *Fortitudo Christi te creavit ; infirmitas Christi te recreavit.*

Et le saint conclut : « Jésus est faible dans son humanité ; mais vous, gardez-vous de demeurer dans votre faiblesse ; venez plutôt puiser la force divine en celui qui, étant par nature la Toute-puissance, a voulu se rendre faible pour votre amour » : *Infirmus in carne Jesus ; sed noli tu infirmari, in infirmitate illius tu fortis esto !*

V. — SAUVEUR ET PONTIFE.

SOMMAIRE. — Nécessité de contempler l'œuvre et la mission du Verbe fait chair pour mieux comprendre sa personne ; les noms du Verbe incarné déclarent sa mission et caractérisent son œuvre : « Jésus-Christ » est le Fils de Dieu, pontife suprême qui par son sacrifice sauve l'humanité. — I. Le Christ est établi pontife dans son Incarnation. — II. Comment dès son entrée en ce monde le Christ inaugure également son sacrifice. — III. Diversité des actes de l'offrande que fait le Christ Jésus. — IV. Perpétuité du sacerdoce et de l'oblation du Christ dans le ciel. — V. Comment sur la terre se renouvelle le sacrifice de la croix ; l'Église ne célèbre aucun mystère du Christ sans offrir le sacrifice eucharistique.

Le Christ Jésus est le Verbe incarné apparu au milieu de nous, à la fois Dieu et homme, vrai Dieu et vrai homme, Dieu parfait et homme parfait. En lui, deux natures sont inséparablement unies dans l'étreinte d'une seule personne, la personne du Verbe.

Ces traits constituent l'être même de Jésus. Notre foi et notre piété l'adorent comme leur Dieu, tout en proclamant la touchante réalité de son humanité.

Si nous voulons pénétrer plus avant dans la connaissance de la personne de Jésus, nous devons contempler dès maintenant, pendant quelques instants, sa mission et son œuvre. La personne de Jésus donne à sa mission et à son œuvre leur valeur ; la mission et l'œuvre de Jésus achèvent de nous révéler sa personne.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les noms qui désignent la personne même du Verbe incarné déclarent en même temps sa mission et caractérisent son œuvre. Ces noms, en effet, ne sont pas, comme trop sou-

vent les nôtres, dépourvus de signification. Ils viennent du ciel et sont riches de sens. Quels sont ces noms ? Ils sont nombreux, mais l'Église, héritière en ceci de S. Paul, en a surtout retenu deux : celui de Jésus et celui de Christ.

Comme vous le savez, *Christ* signifie celui qui est *oint, sacré, consacré.* — Jadis, dans l'Ancienne Alliance, on sacrait assez fréquemment les rois, plus rarement les prophètes, et toujours le grand-prêtre. Le nom de Christ, comme la mission de roi, de prophète et de pontife qu'il désigne, a été donné à plusieurs autres personnages de l'Ancien Testament avant de l'être au Verbe incarné. Mais nul n'en devait comme lui réaliser la signification dans toute sa plénitude. Il est *le* Christ, car seul il est le Roi des siècles, le Prophète par excellence, l'unique Pontife suprême et universel.

Il est *roi.* — Il l'est par sa divinité : *Rex Regum et Dominus dominantium*[1] ; il domine sur toutes les créatures, que par sa toute puissance il a tirées du néant : *Venite adoremus, et procidamus ante Deum*[2]... *Ipse fecit nos et non ipsi nos*[3]...

Il le sera encore comme Verbe incarné. Le sceptre du monde avait été prédit à Jésus par son Père. « C'est moi, dit le Messie, qu'il a établi roi sur Sion, sa montagne sainte... C'est pourquoi je ferai connaître ce décret ; le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine les extrémités de la terre »[4]. Le Verbe s'incarne pour établir le « Royaume de Dieu ». Cette expression revient fréquemment dans la prédication de Jésus ; en lisant l'Évangile vous aurez remarqué que tout un groupe de paraboles, — la perle précieuse, le trésor caché, le semeur, le grain de sénevé, les vignerons meurtriers, les invités aux noces, l'ivraie, les serviteurs attendant leur maître, les talents, etc., —

1. Apoc. XIX, 16. — 2. Ps. XCIV, 6. — 3. Ibid. XCIX, 2. — 4. Ibid. II, 6-8.

est destiné à montrer la grandeur de ce royaume, son origine, son développement, son extension aux nations païennes après la réprobation des Juifs, ses lois, ses luttes, ses triomphes. Le Christ organise ce royaume par l'élection des apôtres et la fondation de l'Église, à laquelle il confie sa doctrine, son autorité, ses sacrements. Royaume tout spirituel, qui n'a rien de temporel ou de politique comme le rêvait l'esprit grossier de la plupart des Juifs ; royaume où entre toute âme de bonne volonté ; royaume merveilleux, dont la splendeur finale est toute céleste et la béatitude éternelle.

S. Jean célèbre la magnificence de ce royaume ; il nous montre les élus prosternés devant leur chef divin, le Christ Jésus, et proclamant qu' « il les a rachetés par son sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation pour former de leur société le royaume dans lequel doit éclater la gloire de son Père » : *Et fecisti nos Deo nostro regnum* [1].

Le Christ doit être *prophète*. — Il n'est pas un prophète, mais le prophète par excellence, parce qu'il est la Parole, le *Verbe* en personne, la « lumière du monde », qui seule peut véritablement « éclairer tout homme » ici-bas. « Jadis, disait S. Paul aux Hébreux, Dieu vous parlait par ses prophètes » ; ils n'étaient que de simples envoyés; mais « voici que dans ces tout derniers temps, il vous a enseignés par son propre Fils » [2]. Il n'est pas un prophète qui annonce de loin, à une minime portion de l'humanité et sous des symboles parfois obscurs les desseins encore cachés de Dieu. Il est celui qui vivant toujours dans le sein du Père, connaît seul tous les secrets divins et en apporte au genre humain tout entier l'étonnante révélation : *Ipse enarravit* [3].

Vous savez que, dès le début de sa vie publique, Notre-Seigneur s'appliquait à lui-même la prophétie d'Isaïe proclamant que « l'Esprit du Seigneur est sur lui. C'est pourquoi il l'a *consacré par son onction* pour porter la bonne

1. Apoc. V, 9-10. — 2. Hebr. I, 1-2. — 3. Joan. I, 18.

nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, pour publier à tous que le temps de la rédemption est arrivé »[1].

Il est donc, par excellence, l'envoyé, le légat de Dieu, qui prouve, par des miracles opérés de sa propre autorité, la divinité de sa mission, de sa parole et de sa personne. Aussi entendons-nous la foule, après le prodige de la multiplication des pains, s'écrier en désignant Jésus : « Il est vraiment le prophète, il est vraiment celui qui doit venir »[2].

Le Verbe incarné réalisera surtout la signification de son nom de Christ par sa qualité de *pontife* et de médiateur, pontife suprême et médiateur universel.

Mais ici il nous fait unir au nom de *Christ* celui de *Jésus*. Le nom de Jésus signifie Sauveur : « Vous l'appellerez ainsi, dit l'ange à Joseph, parce qu'il doit racheter son peuple de toutes ses iniquités »[3]. C'est là sa mission essentielle : *Venit salvare quod perierat*[4]. Or, en fait, Jésus ne réalise pleinement la signification de son nom divin que par son sacrifice, qu'en accomplissant son œuvre de pontife : *Venit Filius hominis dare animam suam redemptionem pro multis*[5]. Les deux noms se complètent donc et sont désormais inséparables. Le « Christ Jésus » c'est le Fils de Dieu, établi pontife suprême et qui, par son sacrifice, sauve l'humanité entière.

C'est pourquoi, en contemplant le sacerdoce et le sacrifice du Christ, nous achèverons de comprendre, dans la mesure du possible, l'adorable personne du Verbe incarné.

Nous allons voir, en effet, que c'est par son Incarnation même que Jésus a été consacré pontife et que c'est dès son entrée en ce monde qu'il inaugure son sacrifice ; toute son existence porte le reflet de sa mission de pontife et est marquée des caractères de son sacrifice.

Ainsi, nous saisirons mieux également la grandeur et

1. Luc. IV, 18-19 ; cf. Isa. LXI, 1. — 2. Joan. VI, 14. — 3. Matth. I, 21. — 4. Ibid. XVIII, 11 ; cf. Luc. XIX, 10. — 5. Cf. Matth. XX, 28 ; Marc. X, 45.

l'ordonnance des mystères du Christ ; nous verrons quelle unité profonde les relie tous entre eux : le sacrifice de Jésus, parce qu'il est son œuvre essentielle, est le point culminant vers lequel convergent tous les mystères de sa vie terrestre, et la source où tous les états de sa vie glorieuse puisent leur éclat ; nous verrons aussi de quelles grâces abondantes il est le principe pour toutes les âmes qui désirent s'abreuver en lui de vie et de joie.

I

C'est surtout dans sa lettre aux Hébreux que S. Paul expose en termes pleins d'ampleur et de puissance les ineffables grandeurs du Christ comme Pontife : *De quo nobis grandis sermo, et ininterpretabilis ad dicendum*[1] ; nous y voyons marquées sa mission de médiateur, la transcendance de son sacerdoce et de son sacrifice sur le sacerdoce d'Aaron et les sacrifices de l'Ancien Testament : sacrifice unique, consommé au Calvaire et dont l'offrande se continue avec une efficacité inépuisable dans le sanctuaire des cieux.

S. Paul nous révèle cette vérité que le Christ Jésus possède son sacerdoce dès l'instant de son Incarnation.

Qu'est-ce que le prêtre ? — C'est, dit l'Apôtre, un médiateur entre l'homme et Dieu : le prêtre offre à Dieu les hommages de la créature, et donne Dieu, « le saint », aux hommes, « *sacrum dans* » ; de là le nom de *sacerdos*.

« Il est choisi parmi les hommes, consacré à Dieu, afin d'être médiateur » : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quae sunt ad Deum*[2]. Jadis, cette consécration se faisait ordinairement par une « onction » spéciale qui signifiait que l'Esprit du Seigneur était sur l'élu, le marquant ainsi d'une façon particulière pour sa mission de pontife. Dans le sacerdoce humain, ce caractère sacerdotal est une qualité qui s'ajoute pour ainsi dire à la personne de l'homme.

Mais dans le Christ, ce caractère est tout à fait trans-

1. Hebr. V, 11. — 2. Ibid. V, 1.

cendant, comme est unique la médiation dont il s'est chargé. Jésus est devenu pontife dès le moment de son Incarnation et par son Incarnation.

Pour pénétrer ce profond mystère, il ne faut écouter que la foi, car l'intelligence humaine est confondue devant de telles grandeurs. Transportons-nous à Nazareth pour assister au colloque céleste qui a lieu entre l'ange et la Vierge. Le messager de Dieu dit à Marie, pour lui expliquer le prodige qui doit s'accomplir en elle : « L'Esprit-Saint viendra sur vous, la Vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu ». La vierge répond : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole »[1].

A ce moment, le Verbe s'est fait chair ; le Verbe s'est uni pour toujours, par une ineffable union, à une humanité. Par l'Incarnation, le Verbe entre dans notre race, il devient authentiquement l'un des nôtres, semblable à nous en tout, sauf le péché. Il peut donc devenir pontife, médiateur, puisque étant Dieu et homme il peut relier l'homme à Dieu : *Ex hominibus assumptus.*

Dans la Trinité sainte, en effet, la seconde personne, le Verbe, est la gloire infinie du Père, sa gloire essentielle : *Splendor gloriae et figura substantiae ejus*[2]. Mais, comme Verbe, avant l'Incarnation, il n'offre pas à son Père de sacrifice. Pourquoi cela ? Parce que le sacrifice suppose l'hommage, l'adoration, c'est-à-dire la reconnaissance de notre propre abaissement en présence de l'Être infini ; le Verbe étant en tout égal à son Père, étant Dieu avec lui et comme lui, ne peut donc lui offrir de sacrifice. Le sacerdoce du Christ n'a pu commencer qu'au moment où le Verbe s'est fait chair ; dès l'instant où le Verbe s'incarna, il unit en lui deux natures : la nature divine, par laquelle il pouvait dire : *Ego et Pater unum sumus*[3] : « Mon Père et moi nous sommes un », un dans l'unité de la divinité, un dans l'égalité des perfections ; l'autre, la nature humaine, qui lui faisait dire :

1. Luc. I, 35, 38. — 2. Hebr. I, 3. — 3. Joan. X, 30.

Pater major me est[1] : « Mon Père est plus grand que moi ». C'est donc en tant qu'Homme-Dieu que Jésus est pontife.

De sérieux auteurs font dériver le mot « pontife » de *pontem facere* : « établir, jeter le pont ». Quelle que soit la valeur de cette étymologie, l'idée appliquée au Christ Jésus est juste. Dans les entretiens qu'il daignait avoir avec sainte Catherine de Sienne, le Père lui expliquait comment, par l'union des deux natures, le Christ a jeté un pont sur l'abîme qui nous séparait du ciel : « Je veux que tu regardes le pont que je vous ai construit en mon Fils unique, et que tu contemples sa grandeur qui va du ciel à la terre ; puisque la grandeur de la Divinité est unie à la terre de votre humanité. Cela fut nécessaire pour refaire la voie qui était rompue et permettre de traverser l'amertume du monde pour arriver à la vie (éternelle) »[2].

De plus c'est par le mystère même de l'Incarnation que l'humanité de Jésus a été « consacrée », « ointe »[3]. Non d'une onction extérieure, comme cela se fait pour les simples créatures, mais d'une onction toute spirituelle. Par l'action du Saint-Esprit, que la liturgie appelle *spiritalis unctio*[4], la divinité s'est répandue sur la nature humaine de Jésus, « comme une huile d'allégresse » : *Unxit te Deus oleo laetitiae prae consortibus tuis*[5]. Cette onction est si pénétrante, l'humanité est tellement « consacrée à Dieu », qu'il n'est pas d'appartenance plus étroite que celle-là, car cette nature humaine est devenue la propre humanité d'un Dieu, du Fils de Dieu.

C'est pourquoi au moment de cette Incarnation qui consacra le premier prêtre de la Nouvelle Alliance, un cri retentit dans les cieux : *Tu es sacerdos in aeternum*[6], « Tu es prêtre pour l'éternité ». S. Paul, dont le regard

1. Joan. XIV, 28. — 2. *Dialogue*, 2e partie, ch. VI. Traduct. Hurtaud, t. I, p. 76-77. Cette idée est familière à sainte Catherine. On la retrouve dans maints endroits du *Dialogue* et dans ses lettres. — 3. S. Augustin. *De Trinitate*, XV, 27. — 4. Hymne *Veni Creator*. — 5. Ps. XLIV, 8. — 6. Ibid. CIX, 4.

perça tant de mystères, nous révèle, aussi celui-ci. Écoutez-le : « Nul ne s'attribue à soi-même, dit-il, cette dignité du sacerdoce, mais il faut y être appelé par Dieu ; ainsi le Christ ne s'est pas non plus arrogé la gloire d'être pontife, mais il l'a reçue de celui qui lui a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui » : comme il lui dit encore ailleurs : Tu es prêtre pour toujours »[1]...

Ainsi donc, au témoignage de l'Apôtre, c'est du Père éternel lui-même que le Christ a reçu le suprême pontificat, de ce Père qui lui dit aussi : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui »[2]. Le sacerdoce du Christ est une conséquence nécessaire et immédiate de son Incarnation.

Adorons ce pontife saint, immaculé, qui est le propre Fils de Dieu ; prosternons-nous devant ce médiateur qui seul, parce qu'il est à la fois Dieu et homme, pourra pleinement remplir sa mission de salut et nous rendre les dons de Dieu par le sacrifice de son humanité ; mais aussi confions-nous pleinement à sa vertu divine qui, seule aussi, fut assez puissante pour nous réconcilier avec le Père.

« En partant de la terre, disait Dieu à sainte Catherine, on ne pouvait établir le pont d'une grandeur suffisante pour rejoindre la vie éternelle, puisque la terre de la nature humaine était incapable par elle seule de satisfaire au péché et de détruire la tache du péché d'Adam qui a corrompu et infecté toute la race humaine. Il était donc nécessaire de la conjoindre à la grandeur de ma nature, déité éternelle, pour qu'elle pût satisfaire pour toute la race humaine. Il fallait que la nature humaine subît la peine et que la nature divine unie avec cette nature humaine acceptât le sacrifice que mon Fils m'offrait en moi pour détruire la mort et vous rendre la vie. Ainsi la Grandeur s'est abaissée jusqu'à la terre de votre

1. *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo, sic et Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret : sed qui locutus est ad eum : Filius meus es tu, ego hodie genui te, quemadmodum et in alio loco dicit : Tu es sacerdos in aeternum.* Hebr. V, 4-6. — 2. Ps. II, 7.

humanité : en m'unissant à elle, elle a édifié un pont et établi la route. Mais pour obtenir la vie, il ne suffirait pas que mon Fils soit devenu le pont, *si vous, vous ne passiez par ce pont* »[1].

II

Le sacrifice de ce pontife unique marche de pair avec son sacerdoce : c'est également dès son Incarnation que Jésus l'inaugure.

Vous savez que dans le Christ, l'âme, créée comme la nôtre, n'a pourtant pas été soumise pour l'exercice de ses propres facultés, intelligence et volonté, au développement progressif de l'organisme corporel : elle avait, dès le premier moment de son existence, la perfection de sa propre vie, ainsi qu'il convenait à une âme unie à la divinité.

Or, S. Paul nous révèle le premier mouvement de l'âme de Jésus au moment de son Incarnation.

D'un regard, elle embrasse les siècles qui furent avant elle ; elle voit, avec l'abîme où gît l'humanité entière impuissante à se libérer, la multiplicité et l'insuffisance foncière de tous les sacrifices de l'Ancienne Loi, car la créature, si parfaite qu'elle soit, ne peut dignement réparer l'injure que le péché a commise à l'égard du Créateur ; elle regarde le programme d'immolation que Dieu demande d'elle pour réaliser le salut du monde.

Quel instant solennel pour l'âme de Jésus ! Quel instant aussi pour le genre humain !

Et que fait cette âme ? Par un mouvement d'amour intense, elle se livre tout entière pour parfaire l'œuvre humano-divine qui peut seule rendre gloire au Père en sauvant l'humanité. — « O Père, vous ne voulez plus de ces offrandes, de ces sacrifices, qui ne sont pas suffisamment dignes de vous. Mais vous m'avez formé un corps : *Corpus autem aptasti mihi.* Et pourquoi me l'avez-vous donné ? Car je viens, ô Père, accomplir votre volonté.

1. *L. c.*

Vous exigez que je vous l'offre en sacrifice... me voici : *Ecce venio, in capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* « En tête du livre de ma vie, il est écrit que je dois, ô Père, faire votre volonté ; ainsi je le veux, parce qu'il vous est agréable »[1].

D'une volonté parfaite, le Christ a accepté cette somme de douleurs qui commencent à l'humilité de la crèche pour ne s'achever qu'à l'ignominie de la croix. Dès son entrée ici-bas, le Christ s'offre en victime : le premier acte de sa vie est un acte sacerdotal.

Quelle créature mesurera l'amour dont est rempli cet acte sacerdotal de Jésus ? Qui en connaîtra l'intensité et en décrira la splendeur ? Le silence de l'adoration peut seul le louer quelque peu.

Jamais le Christ Jésus n'a rétracté cet acte, ni rien repris de ce don. Bien plus, tout dans sa vie va être ordonné vers son sacrifice sur la croix. Lisez l'Évangile dans cette lumière, vous verrez combien dans tous les mystères et les états de Jésus se rencontre une part de sacrifice qui le mène peu à peu au sommet du Calvaire, tellement le caractère de pontife, de médiateur, de sauveur, est essentiel à sa personne. Nous ne saisirons point la vraie physionomie de la personne de Jésus, si nous ne la plaçons constamment en regard de sa mission rédemptrice par le sacrifice et l'immolation de lui-même. C'est pourquoi quand S. Paul disait qu'il ramène tout « à la connaissance du mystère de Jésus », il ajoutait aussitôt : « et de Jésus crucifié » : *Non enim judicavi aliquid scire inter vos nisi Jesum Christum,* ET HUNC CRUCIFIXUM[2].

Voyez : le Christ naît dans le dénuement le plus absolu ; il doit fuir en terre étrangère pour échapper à la fureur d'un tyran ; il connaît le labeur dur et caché dans l'atelier de Nazareth ; pendant sa vie publique, il n'a pas où reposer la tête ; il est en butte aux persécutions des Pharisiens, ses plus mortels ennemis ; il éprouve la

1. Hebr. X, 5-7 ; cf. Ps. XXXIX, 7-9. — 2. I Cor. II, 2.

faim, la soif, la fatigue. Bien plus, il brûle d'achever son sacrifice : *Baptismo autem habeo baptizari, et quomodo* COARCTOR *usquedum perficiatur*[1].

Il y a en Jésus, si l'on peut ainsi parler, comme une espèce d'enthousiasme pour son sacrifice. Voyez encore dans l'Évangile, lorsque notre divin Sauveur commence à découvrir à ses apôtres, petit à petit, pour ménager leur faiblesse, le mystère de ses souffrances. Un jour il leur dit qu'il fallait qu'il se rendît à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part de ses ennemis, et qu'il fût mis à mort. Alors Pierre de dire aussitôt, le prenant à part : « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera pas ». Mais Jésus réplique tout de suite : « Retire-toi de moi, tu m'es un scandale, car tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu, tu n'as que des pensées humaines »[2]. Au milieu des splendeurs de sa Transfiguration sur le Thabor, de quoi le Sauveur s'entretient-il avec Moïse et Élie ? De sa passion prochaine.

Le Christ avait soif de donner à son Père la gloire que son sacrifice devait lui procurer : *Iota unum aut unus apex non praeteribit a lege, donec omnia fiant*[3]. Il veut tout accomplir jusqu'à un iota, c'est-à-dire, jusqu'au dernier détail. Quand, à l'agonie, les angoisses et les douleurs s'accumulent dans son âme, il les sent si profondément : « O Père, dit-il, s'il est possible, éloignez de moi ce calice » ; pourtant il ne veut finalement qu'accomplir la volonté de son Père : « Néanmoins, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne »[4]. Enfin, sur le Calvaire, il consomme son immolation et peut dire, avant de rendre le dernier soupir, qu'il a réalisé dans la plénitude le programme que son Père lui avait donné : *Consummatum est*[5]. Ce cri final de la victime divine sur la Croix répond à l'*Ecce venio* de l'Incarnation dans le sein de la Vierge.

1. Luc. XII, 50. — 2. Matth. XVI, 21-23 ; Marc. VIII, 31-33. — 3. Matth. V, 18. — 4. Ibid. XXVI, 39, cf. Marc. XIV, 36 ; Luc. XXII, 42. — 5. Joan. XIX, 30.

III

L'offrande que le Christ a faite de lui-même a été plénière, totale, continue, mais elle a compris différents actes.

L'*adoration,* d'abord.

Dans la sainte Trinité, le Fils est tout entier à son Père, lui rapportant, pour ainsi dire, tout ce qu'il est. Dès que le Verbe s'est fait chair, l'humanité qui lui est unie est entraînée dans ce courant ineffable qui porte le Fils vers son Père. Mais comme l'humanité est créée, inférieure à la divinité, ce mouvement, en elle, se traduit par l'adoration. — Et cette adoration est intense, parfaite ; dès l'instant où elle a été unie au Verbe, l'humanité, en Jésus, s'est abîmée dans une profonde adoration, dans un anéantissement d'elle-même devant la majesté divine du Verbe éternel dont elle contemplait, par la vision béatifique, les infinies perfections.

Il y avait l'*action de grâces.*

Il est certain que de toutes les grâces, de toutes les miséricordes que Dieu peut faire, la plus grande, la plus éminente est celle qui a été donnée à l'humanité de Jésus : « Dieu l'a choisie, l'a prédestinée entre toutes, *prae consortibus tuis,* pour être l'humanité de son Fils ; pour l'unir, dans une union incompréhensible, à son Verbe ; c'est une grâce unique, qui dépasse tout ce que l'esprit humain peut rêver en fait de communication de la divinité à la créature.

Aussi l'âme de Jésus rassasiée, par cette union, des délices de la divinité elle-même, débordait-elle d'actions de grâces. Si parfois nous-mêmes nous ne savons comment exprimer à notre Père céleste l'abondance de notre gratitude, quelle n'a pas dû être la reconnaissance de l'âme de Jésus pour la grâce ineffable qui lui était faite, pour tous les privilèges incomparables qui devaient découler de son union au Verbe, non seulement à titre personnel mais comme chef du corps mystique ?

L'*expiation* s'y rencontre également.

La race à laquelle le Verbe emprunte une humanité pour se l'unir, est une race pécheresse, déchue ; le Verbe a épousé un corps de péché, *in similitudinem carnis peccati*[1].

Certes, le péché ne l'a jamais touché personnellement : *Tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato*[2]. Il est, lui, le Christ, c'est-à-dire le Pontife par excellence, le Pontife, dit S. Paul, « tel qu'il nous le fallait pour que son offrande fût agréable à Dieu : saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des cieux »[3]. Mais son Père l'a chargé des péchés de tous les hommes : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum*[4] ; Jésus est devenu, selon l'énergique expression de l'Apôtre, « péché pour nous »[5] ; et pour ce motif, l'offrande qu'il a faite de lui-même à son Père au moment de l'Incarnation, comportait la pauvreté de la crèche, les abaissements de la vie cachée, les fatigues et les luttes de la vie publique, les terreurs de l'agonie, les ignominies de la Passion et les tourments d'une mort sanglante : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens... humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[6]. « Quoiqu'il fût Dieu, le Christ n'a pas voulu retenir avidement son égalité avec Dieu ; mais il s'est humilié lui-même en prenant, par l'Incarnation, la condition d'une nature créée, en devenant semblable aux hommes ; et en se montrant sous l'aspect d'un homme, il s'est humilié encore en se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix ».

Cette mort sur le Calvaire était une expiation d'une valeur infinie parce que le Christ était Dieu, mais aussi parce que ses abaissements atteignaient la limite de l'humiliation. Le Christ mourant sur la croix a accepté de devenir pour nous comme un rebut, un maudit : *Opprobrium hominum et abjectio plebis*[7] ; et cet abaisse-

1. Rom. VIII, 3. — 2. Hebr. IV, 15 ; cf. II, 17. — 3. Ibid. VII, 26. — 4. Isa. LIII, 6. — 5. II Cor. V, 21. — 6. Philipp. II, 7-8. — 7. Ps. XXI, 7.

ment inouï, dans lequel il devait descendre pour expier le péché, l'âme de Jésus l'a voulu dès son entrée ici-bas, avec tout ce qu'il entraînait d'humiliations, d'ignominies et de souffrances.

Enfin, nous trouvons dans cette offrande l'*impétration,* c'est-à-dire la supplication.

L'Évangile ne nous dit rien de la prière du Christ pour nous dans son Incarnation, ni même durant sa vie publique, bien qu'il nous dise que Jésus « passait la nuit en prière », *Erat pernoctans in oratione Dei*[1]. Mais S. Jean nous a conservé le texte de la prière que fit Jésus pour ses disciples et pour nous, à la dernière Cène, au moment d'inaugurer sa Passion et d'achever son sacrifice : c'est la prière sacerdotale de Jésus. L'Évangile ne contient pas de page plus belle que celle-là. Et pouvons-nous douter que cette prière n'ait été le résumé et l'écho final de toutes celles que le Christ avait adressées à son Père durant sa vie entière ?

« Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, puisque vous lui avez donné autorité sur tout homme, afin qu'à tous ceux que vous lui avez donnés, il communique la vie éternelle. J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez confiés... Ils savent maintenant que tout ce que vous m'avez donné vient de vous... C'est pour eux que je prie... parce qu'ils sont à vous. Père saint, gardez-les en votre nom afin qu'ils ne fassent qu'un comme nous... Je fais cette prière pendant que je suis dans le monde afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie... Je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal... Je vais m'offrir en sacrifice pour eux afin qu'ils soient véritablement sanctifiés... Je ne prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui, par leur parole, croiront en moi, pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous... Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils soient avec moi,

1. Luc. VI, 12.

afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde »[1].

Quelle prière ! Et jaillissant de quel cœur ! Du cœur de Jésus, Pontife suprême de l'humanité tout entière, notre pontife, au moment où il va se faire notre hostie ! Oh ! pourquoi donc doutons-nous si souvent de la puissance du Christ ? Pourquoi nous décourageons-nous, alors que Jésus, vrai Dieu aussi bien que vrai homme, adressa une telle prière à son Père, au moment de le glorifier d'une gloire infinie en s'immolant pour nos péchés ?

O Christ Jésus, redites-la encore pour nous cette prière : « Père, gardez du mal ceux que vous m'avez donnés... pour qu'ils aient ma joie... pour qu'ils en aient la plénitude... pour qu'ils jouissent de ma gloire... pour qu'ils soient un en nous » !...

IV

La prière de Jésus a été exaucée ; l'immolation qui l'a suivie a mérité pour tout le genre humain des grâces abondantes de pardon, de justification, d'union, de vie, de joie, de gloire.

Après avoir dit que le Christ a été établi pontife suprême du genre humain dès son Incarnation, S. Paul ajoute aussitôt : « Avec de grands cris et des larmes, le Christ, durant sa vie ici-bas, a offert des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort; il a été exaucé à cause de sa piété envers son Père ; car tout Fils qu'il était, il a appris par son sacrifice ce que c'est d'obéir. Et maintenant que le voilà arrivé au terme, il sauve à jamais tous ceux qui marchent sur ses traces »[2].

S. Paul fait encore remonter notre sanctification à l'oblation offerte par Jésus au moment où il entrait en ce monde ; car cette offrande renfermait en germe l'épanouissement final qu'est l'immolation du Calvaire : « C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanc-

1. Joan. XVII. — 2. Hebr. V, 7-9.

tifiés par l'oblation que Jésus-Christ a faite une fois pour toutes de son propre corps »[1].

Ainsi, vous le voyez : toute grâce, quelle qu'elle soit, découle pour nous de la croix ; il n'en est pas une qui ne soit payée de l'amour et du sang de Jésus ; le sacerdoce du Christ fait de lui notre Médiateur unique et toujours exaucé. C'est pourquoi l'Apôtre s'écrie dans sa vivante conviction : « Dieu, nous donnant son Fils, ne nous a-t-il pas tout donné » ? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*[2] ? « Nous voilà devenus riches, dit-il encore, si abondamment riches, que désormais aucune grâce ne nous manque » : *Ita ut* NIHIL *vobis desit in* ULLA *gratia*[3] !

Oh ! quelle confiance absolue et inébranlable fait naître en nous cette révélation ! Dans le Christ Jésus nous trouvons tout, nous possédons tout, et, si nous le voulons, en lui rien ne nous manque : il est notre salut, la source de toute notre perfection et de toute notre sanctification.

Car si grand est notre pontife, si étendu son sacerdoce qu'à présent le Christ remplit son rôle de médiateur et continue pour notre sanctification son sacrifice. Comment cela ?

Au ciel d'abord.

C'est ici surtout que le mystère est ineffable. Le sacerdoce éternel du Christ Jésus contient des profondeurs cachées que S. Paul et S. Jean nous laissent entrevoir, l'un dans l'Épître aux Hébreux, l'autre dans son Apocalypse[4].

L'Apôtre a des expressions magnifiques pour exalter le sacerdoce éternel de Jésus. « Le Christ est assis à la droite de la majesté divine, au plus haut des cieux[5]. Nous avons en Jésus, le Fils de Dieu, un pontife excellent qui a pénétré les cieux[6]. Jésus est entré pour nous dans le sanctuaire des cieux, comme précurseur, en qualité de pontife suprême[7]. Parce qu'il vit et demeure éternellement, il possède un sacerdoce qui n'a point de fin...

1. Hebr. X, 10. — 2. Rom. VIII, 32. — 3. I Cor. I, 7. — 4. Cf. V, 6. — 5. Hebr. XII, 2. — 6. Ibid. IV, 14. — 7. Ibid. VI, 20.

toujours vivant pour intercéder pour nous, élevé qu'il est au-dessus de tous les cieux [1]. Nous avons donc un pontife suprême qui s'est assis à la droite du trône de la majesté divine, comme ministre unique du vrai sanctuaire que la main de l'homme n'a pas construit » [2].

Toutes ces expressions remarquables nous montrent qu'au ciel le Christ Jésus demeure éternellement notre pontife et prolonge son oblation pour nous.

Sans doute, S. Paul n'oublie pas qu'il n'y a qu'un sacrifice, celui de la croix : UNA *enim oblatione, consummavit in sempiternum sanctificatos* [3]. Il ne peut y en avoir d'autre ; ce sacrifice est unique et définitif.

Mais, dit-il, de même que dans l'Ancien Testament, chaque année, le grand-prêtre, après avoir offert le sacrifice dans le premier tabernacle du Temple, pénétrait seul avec le sang des victimes dans le second tabernacle, le Saint des Saints, et achevait par là, en se présentant devant le Seigneur, son œuvre de pontife, — ainsi, continue S. Paul, le Christ, après avoir offert son sacrifice sur la terre, est entré une fois pour toutes par son propre sang, non dans un tabernacle édifié de main d'homme, mais dans le sanctuaire de la divinité : *Per proprium sanguinem introivit semel in sancta...* [4] Par là il consomme dans la gloire son rôle divin de médiateur : *Nunc autem semel in consummatione saeculorum, per hostiam suam apparuit* [5].

Que fait le Christ Jésus dans ce sanctuaire ? Quelle est son œuvre ?

Il ne peut plus mériter, cela est vrai; l'heure de mériter a cessé pour lui au moment où il rendait le dernier soupir sur la croix ; mais le temps de nous appliquer ses mérites demeure toujours.

Et c'est ce que fait Notre-Seigneur. Il se tient désormais présent devant la face de son Père afin d'intercéder pour nous : *Ut appareat* NUNC *vultui Dei pro nobis* [6]. Là, « toujours vivant », *semper vivens,* car « la mort n'a

1. Hebr. VII, 24-26. — 2. Ibid. IX, 24. — 3. Ibid. X, 14. — 4. Ibid. IX, 12. — 5. Ibid. 26. — 6. Ibid. IX, 24.

plus d'empire sur lui »[1], il offre sans cesse à son Père pour nous son sacrifice déjà accompli, mais qui subsiste dans sa personne ; il montre à son Père ses cinq plaies dont il a voulu garder les cicatrices, ces plaies qui sont l'attestation solennelle et le gage plénier de son immolation sur la croix ; au nom de l'Église dont il est le chef, il unit à son oblation nos adorations, nos hommages, nos prières et nos supplications, nos actions de grâces. Sans cesse nous sommes présents à la pensée de notre pontife compatissant ; sans cesse il met en œuvre, pour notre sanctification, ses mérites, ses satisfactions, son sacrifice.

Ainsi il y a, au ciel, et il y aura jusqu'à la fin des temps, un sacrifice célébré pour nous par le Christ Jésus, d'une façon éminente, sublime, mais en perpétuelle continuité avec son immolation sur la croix : *Per hostiam suam apparuit.*

Comme nous comprenons qu'après en avoir entrevu les grandeurs et la puissance, S. Paul nous fasse entendre cette pressante exhortation : « Donc puisque nous avons en Jésus, le Fils de Dieu, un pontife excellent qui a pénétré dans les cieux, demeurons fermes dans la profession de notre foi ». Quelle foi ? — La foi en Jésus-Christ médiateur suprême, la foi en la valeur infinie de son sacrifice et de ses mérites, la foi en l'étendue illimitée de son divin crédit. « Approchons-nous donc, continue l'Apôtre, approchons-nous avec assurance, *Adeamus ergo cum fiducia,* du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et d'être secourus en temps opportun »[2].

Quelle grâce, en effet, pourrait nous refuser ce pontife qui sait compatir à nos faiblesses, à nos infirmités, à nos souffrances, puisque, pour nous ressembler, il les a toutes éprouvées ; ce pontife si puissant, puisqu'étant Fils de Dieu, il traite avec son Père d'égal à égal : VOLO *Pater*[3] ; ce pontife qui veut nous être uni comme dans un corps la tête l'est aux membres ? Quelles grâces de pardon, de perfection, de sainteté ne peut pas espérer une âme qui cherche sincèrement à lui demeurer unie par la foi, la

1. Rom. VI, 9. — 2. Hebr. IV, 16. — 3. Joan. XVII, 24.

confiance et l'amour ? N'est-il pas « le Pontife des biens futurs »[1] ? Ne possède-t-il pas « la puissance d'opérer infiniment au delà de tout ce que nous demandons et concevons »[2] ?

C'est pourquoi, dans tout son culte, l'Église, qui connaît son Époux mieux que personne, n'adresse aucune prière au Père céleste, ne lui demande aucune grâce, sans marquer sa demande du signe de la croix, sans se réclamer de Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Pontife : *Per Dominum Nostrum Jesum Christum.* Cette formule, dans l'Église, est de tous les jours, de toutes les heures. C'est la proclamation incessante de la médiation universelle du Christ ; mais c'est aussi la confession la plus explicite et la plus solennelle de sa divinité, car l'Église ajoute aussitôt : « Qui vit et règne avec vous, ô Père, et votre commun Esprit, dans tous les siècles des siècles ».

V

En exposant, après S. Paul, l'œuvre du Christ pontife dans le ciel, nous n'avons pas épuisé les merveilles du sacerdoce de Jésus.

Le ciel a son oblation, éminente, ineffable, mais continuelle et toute glorieuse. Le Verbe incarné n'a pas voulu quitter la terre sans lui laisser également un sacrifice. C'est la sainte messe, qui rappelle et reproduit à la fois, d'une façon mystique, l'immolation du Golgotha. Le sacrifice de la croix est l'unique sacrifice, comme je vous l'ai dit ; il suffit à tout ; mais Notre-Seigneur a voulu qu'il se renouvelât pour en appliquer les fruits aux âmes. Je vous exposerai cette vérité plus en détail quand nous devrons contempler le mystère de l'Eucharistie. Je veux simplement vous dire ici comment notre pontife perpétue ici-bas son sacrifice.

Le Christ choisit certains hommes auxquels il donne une participation réelle de son sacerdoce. Ce sont les

1. Hebr. IX, 11. — 2. Ephes. III, 20.

prêtres que l'évêque sacre le jour de leur ordination. Les mains étendues sur la tête de celui qu'il va consacrer, l'évêque invoque le Saint-Esprit, le priant de descendre dans l'âme : à ce moment, on pourrait répéter au prêtre les paroles de l'ange à Marie : *Spiritus Sanctus superveniet in te*[1]. Le Saint-Esprit l'enveloppe pour ainsi dire et opère en lui une ressemblance et une union si étroite avec le Christ Jésus qu'il est, comme le Christ, prêtre pour l'éternité. La tradition chrétienne a appelé le prêtre « un autre Christ » : il est, comme lui, choisi pour être, au nom du Christ, médiateur entre le ciel et la terre. C'est là une réalité surnaturelle. Voyez : quand le prêtre offre le sacrifice de la messe, lequel reproduit le sacrifice du Calvaire, il s'identifie avec le Christ. Il ne dit pas : « Ceci est le corps du Christ, ceci est le sang du Christ » ; s'il le disait, il n'y aurait point de sacrifice ; mais il dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ».

A partir de ce moment, le prêtre consacré à Dieu par l'Esprit-Saint devient, comme le Christ, pontife et médiateur entre les hommes et Dieu, ou plutôt, c'est l'unique médiation du Christ qui se prolonge ici-bas, à travers les âges, par le ministère des prêtres. Au nom des fidèles, le prêtre offre à Dieu sur l'autel le sacrifice eucharistique; de l'autel il apporte au peuple la victime sainte, le pain de vie, et, avec lui, tous les dons et toutes les grâces.

L'autel est, sur la terre, le centre de la religion de Jésus, tout comme le Calvaire est le sommet de sa vie. Tous les mystères de l'existence terrestre de Jésus convergent, comme je vous l'ai dit, vers son immolation sur la croix ; tous les états de sa vie glorieuse y puisent leur splendeur.

C'est pourquoi l'Église ne commémore et ne célèbre aucun des mystères de Jésus sans offrir le saint sacrifice de la messe. Tout le culte public organisé par l'Église gravite autour de l'autel ; tout cet ensemble de lectures, de prières, de louanges, d'hommages, qui s'appelle l'office divin et dans lequel l'Église retrace sous les yeux de ses enfants et exalte les mystères de son céleste Époux,

1. Luc. I, 35.

n'a été réglé par elle que pour en enchâsser le sacrifice eucharistique.

Quel que soit donc le mystère de Jésus que nous célébrions, nous ne pouvons, après l'avoir contemplé et médité avec l'Église, y participer plus parfaitement ni mieux nous disposer à en recueillir les fruits, qu'en assistant avec foi et amour au sacrifice de la messe et en nous unissant, par la communion, à la divine victime immolée pour nous sur l'autel

Il est raconté dans la vie de Marie d'Oignies que Notre-Seigneur avait coutume, à l'occasion des différentes fêtes, de se montrer à elle dans le saint sacrement revêtu d'une forme en harmonie avec le mystère dont on célébrait la commémoraison [1].

Nous n'avons rien à envier de cette faveur. Par la communion, le Christ Jésus ne se montre pas seulement à l'âme ; il vient en elle, il se communique à elle tout entier : avec son humanité de pontife compatissant qui connaît nos faiblesses, avec la vertu de sa divinité qui peut nous élever jusqu'auprès de lui à la droite de son Père. Il vient en nous, non pour se manifester à nous, mais pour prier son Père en nous, avec nous ; pour lui offrir de divins hommages, pour y unir nos supplications ; mais surtout pour réaliser dans l'intime de notre âme, par son Esprit, le fruit de chacun de ses mystères.

Vous aurez remarqué que l'action de grâces qui suit l'oblation sainte et la communion *(postcommunion)* emprunte aux différents mystères une expression diverse. Qu'est-ce que cela indique, sinon que par la communion le Christ veut faire naître en nous les pensées, les sentiments qu'il a éprouvés en vivant le mystère qui se célèbre ce jour-là, et par conséquent, veut nous appliquer les fruits particuliers et les grâces propres de ce mystère ? C'est ce que l'Église demande à la post-communion de la fête du Rosaire, par laquelle elle solennise l'union de la Mère du Verbe incarné à tous les mystères de son Fils

1. P. Faber, *Le saint Sacrement*, t. II, l. IV, ch. 6.

Jésus. Que demande-t-elle dans l'oraison de la messe ? Elle rappelle à Dieu que « son Fils unique nous a mérité les récompenses du salut éternel par sa vie, sa mort et sa résurrection » ; puis elle demande « qu'en honorant ces mystères, nous imitions ce qu'ils renferment et obtenions ce qu'ils promettent ». *Concede... ut haec mysteria recolentes, et imitemur quod continent et quod promittunt assequamur.* Une même pensée inspire la « post-communion » de la fête : « Faites, Seigneur, que nous obtenions les grâces attachées aux mystères dont nous solennisons le souvenir » : *Ut mysteriorum quae recolimus virtus percipiatur.*

C'est ainsi que, peu à peu, se réalise notre identification avec Jésus : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* [1]. N'est-ce pas là la formule même de notre prédestination éternelle : *Conformes fieri imaginis Filii* [2] ?

Tels sont les traits essentiels de la personne et de l'œuvre du Christ Jésus.

Verbe éternel, — fait chair pour nous, — il devient, par ses mystères et son sacrifice, notre pontife et notre médiateur. Médiateur qui connaît nos besoins, parce qu'il a été homme comme nous ; médiateur tout-puissant, parce qu'il est Dieu avec le Père et l'Esprit-Saint ; médiateur dont la médiation est incessante, au ciel par son oblation éternelle, sur la terre par le sacrifice eucharistique.

Et cette œuvre, c'est pour nous que le Christ l'accomplit : *pro nobis.* Le Christ ne nous sauve par son sacrifice que pour nous associer à sa gloire.

O Seigneur, qui découvrira combien les desseins de votre sagesse sont ineffables ? qui célébrera la grandeur du don que vous nous faites ? qui pourra vous en rendre de dignes actions de grâces ?

1. Philipp. II, 5. — 2. Rom. VIII, 29.

II

LES MYSTÈRES DU CHRIST

VI. — LES PRÉPARATIONS DIVINES

(Temps de l'Avent)

SOMMAIRE. — Pourquoi Dieu a voulu prolonger durant tant de siècles les préparations de l'Incarnation. — I. Comment la Sagesse éternelle, en rappelant et en précisant, par la voix des prophètes, la promesse primitive d'un Rédempteur, a préparé les âmes des justes de l'Ancien Testament à la venue de l'Homme-Dieu sur la terre. — II. Saint Jean-Baptiste, Précurseur du Verbe incarné, résume et surpasse tous les prophètes. — III. Bien que nous vivions dans « la plénitude des temps », l'Esprit-Saint veut que l'Église nous rappelle chaque année le souvenir de ces préparations divines ; triple raison de cette économie surnaturelle. — IV. Dispositions que nous devons apporter pour que la venue du Christ produise en nos âmes la plénitude de ses fruits : pureté du cœur, humilité, confiance et saints désirs. Nous unir aux sentiments de la Vierge Marie, mère de Jésus.

Toutes les bénédictions de Dieu sur nous ont leur source dans l'élection qu'il a faite de nos âmes, depuis toute éternité, pour les rendre « saintes et immaculées devant lui »[1]. Dans ce décret divin plein d'amour sont renfermés notre prédestination adoptive d'enfants de Dieu et tout l'ensemble des faveurs qui s'y rattachent.

Or, dit S. Paul, c'est « par la grâce de Jésus-Christ, envoyé par Dieu dans la plénitude des temps, que telle adoption nous a été donnée » : *At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere... ut adoptionem filiorum reciperemus*[2].

1. Ephes. I, 4. — 2. Gal. IV, 4-5.

Ce dessein éternel de Dieu « d'envoyer son propre Fils en ce monde pour racheter la race humaine »[1] perdue et flétrie par le péché, et lui redonner tous ses droits à l'héritage des enfants et la béatitude céleste, est le chef-d'œuvre de sa sagesse et de son amour. Les vues de Dieu ne sont pas les nôtres ; toutes ses pensées surpassent les nôtres comme le ciel surpasse la terre ; mais c'est surtout dans l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption qu'éclatent la sublimité et la grandeur des voies divines. Cette œuvre est si élevée, si étroitement unie à la vie de la très sainte Trinité elle-même qu'elle est « demeurée cachée pendant des siècles dans les profondeurs des secrets divins » : *Sacramentum absconditum a saeculis in Deo*[2].

Comme vous le savez, c'est durant plusieurs milliers d'années que Dieu a voulu préparer l'humanité à la révélation de ce mystère. Pourquoi Dieu a-t-il voulu retarder durant tant de siècles la venue de son Fils parmi nous ? Pourquoi une si longue période ? — Nous ne pouvons, simples créatures, pénétrer le dernier pourquoi des conditions dans lesquelles Dieu réalise ses œuvres ; il est l'Être infiniment souverain, « qui n'a pas besoin de conseiller »[3]. Mais comme il est aussi « la Sagesse même, qui règle toutes choses avec mesure et équilibre, avec force et douceur »[4], nous pouvons pourtant rechercher humblement quelques-unes des convenances qu'il fait éclater dans ses mystères.

Il fallait que les hommes, qui avaient péché par orgueil, — *Eritis sicut dii*[5] — fussent obligés, par une expérience prolongée de leur faiblesse et de l'étendue de leur misère, de reconnaître le besoin absolu qu'ils avaient d'un Rédempteur et d'aspirer après sa venue de toutes les fibres de leur nature[6].

Et, en effet, toute la religion de l'Ancien Testament se résume dans ce cri qui jaillissait sans cesse du cœur des patriarches et des justes fidèles : « Que les cieux en-

1. Gal. IV, 4-5. — 2. Ephes. III, 9. — 3. Cf. Rom. XI, 34. — 4. Sap. VIII, 1, cf. Grande antienne *O Sapientia*, 17 déc. — 5. Gen. III, 5. — 6. Cf. S. Thom. III, q. 1, a. 5.

voient leur rosée ! Que la terre s'entr'ouvre et nous donne le Sauveur »[1] ! L'idée de ce Rédempteur futur remplit toute l'Ancienne Loi ; tous les symboles, tous les rites et sacrifices le figurent : *Haec omnia in figura contingebant illis*[2] ; tous les vœux, tous les désirs se concentrent vers lui. Selon la belle expression d'un auteur des premiers siècles, l'Ancien Testament portait le Christ dans ses flancs : *Lex Christo gravida erat*[3]. La religion d'Israël, c'était l'attente du Messie libérateur.

En outre, la grandeur du mystère de l'Incarnation et la majesté du Rédempteur réclamaient que sa révélation à la race humaine ne se produisît que peu à peu. L'homme, au lendemain de sa chute, n'était ni digne de recevoir ni capable d'accueillir la manifestation plénière de l'Homme-Dieu. C'est pour cela que, par une économie toute pleine à la fois de sagesse et de miséricorde, Dieu n'a dévoilé cet ineffable mystère que petit à petit, par la bouche des prophètes ; quand l'humanité serait suffisamment préparée, le Verbe, tant de fois annoncé, si souvent promis, si longtemps attendu, apparaîtrait lui-même ici-bas pour nous instruire : *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis... novissime locutus est nobis in Filio*[4].

Je vous indiquerai donc quelques traits de ces préparations divines à l'Incarnation. Nous y verrons avec quelle sagesse Dieu a disposé le genre humain à recevoir le salut ; ce sera pour nous une occasion de rendre au « Père des miséricordes »[5] de ferventes actions de grâces de nous avoir fait vivre dans « la plénitude des temps » — car elle dure encore, — où il octroie aux hommes le don inestimable de son Fils.

I

Vous savez que c'est dès le lendemain du péché de nos premiers parents, au berceau même de la race hu-

1. Isa. XLV, 8. — 2. I Cor. X, 11. — 3. Appendice des œuvres de S. Augustin, *Sermon* CXCVI. — 4. Hebr. I, 1. — 5. II. Cor. I, 3.

maine déjà rebelle, que Dieu a commencé de révéler le mystère de l'Incarnation. Adam et Ève, prosternés devant le Créateur, dans la honte et le désespoir de leur chute, n'osent plus regarder le ciel. Et voici qu'avant même de prononcer la sentence de leur expulsion du paradis terrestre, Dieu leur fait entendre les premières paroles de pardon et d'espérance.

Au lieu d'être maudits et chassés pour toujours de la présence de leur Dieu, comme l'ont été les anges révoltés, ils auront un Rédempteur ; c'est lui qui brisera la puissance acquise sur eux par le démon. Et comme leur chute a commencé par la prévarication de la femme, ce sera par le fils d'une femme que cette rédemption sera opérée: *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum* [1].

C'est ce qu'on a appelé le « Protévangile » : le premier mot du salut. C'est la première promesse de rédemption, l'aube des miséricordes divines à la terre qui a péché, le premier rayon de cette lumière qui doit un jour vivifier le monde, la première manifestation du mystère caché en Dieu de toute éternité.

Depuis cette promesse, toute la religion de la race humaine, et plus tard, toute la religion du peuple choisi se concentre autour de « ce rejeton de la femme », de ce *semen mulieris* qui doit délivrer les hommes.

A mesure que les années s'écoulent, que les siècles s'avancent, Dieu précise sa promesse ; il apporte, à la répéter, plus de solennité. Il assure aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob que c'est de leur race que sortira le rejeton béni : *Et benedicentur in semine tuo omnes gentes terrae* [2] ; à Jacob mourant, il montre que c'est dans la tribu de Juda que surgira « celui qui doit venir, l'objet de tous les soupirs des peuples » : *Donec veniat qui mittendus est, et ipse erit exspectatio gentium* [3].

Voici que les nations, oublieuses des révélations pri-

1. Gen. III, 15. — 2. Gen. XXII, 18 ; cf. Gal. III, 16. — 3. Ibid. XLIX, 10.

mitives, s'enfoncent insensiblement dans l'erreur. Dieu se choisit alors un peuple qui sera le gardien de ses promesses ; à ce peuple, pendant des siècles, Dieu rappellera ces promesses, les renouvellera, les rendra plus claires et plus abondantes : ce sera l'ère des prophètes.

Si vous parcourez les oracles sacrés des prophètes d'Israël, vous remarquerez que les traits, par lesquels Dieu dessine la personne du Messie futur et précise les caractères de sa mission, sont parfois si opposés qu'ils semblent ne pouvoir se rencontrer dans la même personne. Tantôt les prophètes attribuent au Rédempteur des prérogatives qui ne peuvent convenir qu'à un Dieu, tantôt ils prédisent à ce Messie une somme d'humiliations, de contradictions, d'infirmités, de souffrances dont le dernier des hommes mérite à peine d'être accablé.

Vous relèverez constamment ce frappant contraste.

Par exemple, voici David, le roi cher au cœur de Dieu ; le Seigneur lui jure d'affermir sa race pour toujours : le Messie sera de la famille royale de David. Dieu le fait voir à David comme « son fils et son Seigneur »[1] : son fils par l'humanité qu'il empruntera un jour d'une vierge de sa famille, son Seigneur par la divinité. David le contemple « dans les splendeurs saintes, engendré éternellement avant que se lève l'aurore ; pontife suprême à l'exemple de Melchisédech[2], sacré pour régner sur nous par sa douceur, sa vérité et sa justice »[3] ; en un mot, « Fils de Dieu lui-même, auquel toutes les nations seront données en héritage » : *Dominus dixit ad me : Filius meus es tu, ego hodie genui te : postula a me et dabo tibi gentes haereditatem tuam*[4]. Saint Paul fait remarquer aux Hébreux que ce sont là des prérogatives dont un Dieu seul peut se prévaloir[5].

Mais David contemple aussi « ses mains et ses pieds percés, ses habits partagés, sa robe jetée au sort[6] ; il le voit abreuvé de fiel et de vinaigre »[7]. Puis voici, de nou-

1. Ps. CIX, 1 ; cf. Matth. XXII, 41-45. — 2. Ps. CIX, 3-4. — 3. Ibid. XLIV, 5. — 4. Ibid. II, 7-8. — 5. Hebr. I, 13. — 6. Ps. XXI, 17-19. — 7. Ibid. LXVIII, 22.

veau, les attributs divins : « Il ne sera pas atteint par la corruption du tombeau ; mais, vainqueur de la mort, il s'assoiera à la droite de Dieu [1].

Ce contraste n'est pas moins frappant chez Isaïe, le grand Voyant, si précis et si abondant qu'on peut le nommer le cinquième Évangéliste ; on dirait qu'il raconte des faits accomplis bien plus qu'il ne prophétise des événements futurs.

Le prophète, transporté dans les cieux, proclame « inénarrable » la génération de ce Messie : *Generationem ejus quis enarrabit* [2] ? Il lui donne des noms que jamais homme n'a portés : « On l'appellera l'Admirable, le Dieu fort, le Père du siècle à venir, le Prince de la Paix » [3] ; « enfanté d'une Vierge, il sera nommé Dieu avec nous, *Emmanuel* » [4]. Isaïe le décrit « se levant comme une aurore, brillant comme un flambeau » [5] ; il le voit « rendre la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds ; faire parler les muets et marcher les boiteux » [6] ; il le montre « établi chef et précepteur des nations païennes » [7] ; il voit « les idoles s'écrouler devant lui » [8], et il entend Dieu promettre par serment que « devant ce Sauveur tout genou fléchira, et que toute langue confessera sa puissance » [9].

Et, cependant, ce Rédempteur, dont le prophète exalte ainsi la gloire, de telles souffrances l'accableront, de telles humiliations l'anéantiront qu'il sera regardé « comme le dernier des hommes, comme un lépreux, frappé par Dieu et abîmé sous les opprobres ; mené à la mort comme une brebis à la boucherie, mis au rang des scélérats, parce que le Seigneur a voulu l'écraser dans l'infirmité [10].

Vous pourrez saisir chez la plupart des prophètes cette opposition de traits par lesquels ils décrivent la grandeur et les abaissements, la puissance et les faiblesses, les souffrances et la gloire du Messie. Vous verrez avec quelle condescendante sagesse Dieu préparait les esprits

1. Ps. XV, 10. — 2. Is. LIII, 8. — 3. Ibid. IX, 6. — 4. VII, 14. — 5. LXII, 1. — 6. XXXV, 5-6. — 7. LV, 4. — 8. II, 14-18. — 9. XLV, 23. — 10. LIII, 3 sq.

à la révélation du mystère ineffable d'un Homme-Dieu, à la fois Seigneur suprême qu'adorent toutes les nations, et victime pour les péchés du monde.

L'économie de la miséricorde divine, est, vous le savez, entièrement basée sur la foi ; celle-ci est le « fondement et la racine de toute justification ». Sans cette foi, la présence matérielle elle-même du Christ Jésus ne pourrait produire dans les âmes la plénitude de ses effets.

Or la foi nous est communiquée par l'action intérieure de l'Esprit-Saint qui accompagne l'exposé des vérités divines fait par les prophètes et les prédicateurs : *Fides ex auditu* [1].

En rappelant si souvent ses promesses primitives, en révélant peu à peu par la voix des prophètes, les traits du Rédempteur à venir, Dieu voulait produire dans les cœurs des justes de l'Ancien Testament les dispositions requises pour que la venue du Messie leur fût salutaire. Aussi plus les justes de l'Ancienne Alliance étaient remplis de foi et de confiance dans les promesses annoncées par leurs prophètes, plus ils brûlaient du désir de les voir se réaliser, — mieux étaient-ils préparés à recevoir l'abondance des grâces que le Sauveur devait apporter au monde. C'est ainsi que la Vierge Marie, Zacharie et Élisabeth, Siméon, Anne et les autres âmes fidèles qui vivaient au moment de la venue du Christ, l'ont reconnu tout de suite et ont été inondés de ses faveurs.

Vous voyez comment Dieu s'est plu à préparer les hommes à la venue de son Fils sur la terre. S. Pierre pouvait vraiment dire aux Juifs qu'ils étaient « les fils des prophètes » [2], et S. Paul pouvait écrire aux Hébreux « qu'avant de les enseigner par son Fils en personne, Dieu avait parlé à leurs pères par la voix des prophètes, à plusieurs reprises, en diverses manières » : *Multifariam multisque modis* [3].

Aussi les Juifs fidèles étaient-ils constamment dans

1. Rom. X, 17. — 2. Act. III, 25. — 3. Hebr. I, 1.

l'attente du Messie. Leur foi discernait dans la personne de ce Rédempteur un envoyé divin, un roi, un Dieu, qui devait mettre fin à leurs misères, les délivrer du fardeau de leurs fautes. Ils n'ont qu'un vœu : « Envoyez, Seigneur, celui qui doit venir » ; ils n'ont qu'un désir : contempler de leurs yeux les traits du Sauveur d'Israël. Le Messie promis était l'objet vers lequel convergeaient tous les soupirs, toutes les volontés, tout le culte, toute la religion de l'Ancienne Alliance ; tout l'Ancien Testament est un Avent prolongé, dont toutes les prières se résument en cet appel d'Isaïe : *Emitte Agnum, Domine, Dominatorem terrae*[1]. « Envoyez, Seigneur, l'Agneau qui doit régner sur toute la terre ; que les cieux répandent leur rosée et nous donnent le juste » : *Rorate caeli desuper, et nubes pluant justum :* « Que la terre s'entr'ouvre et donne son Sauveur » : *Aperiatur terra et germinet Salvalorem*[2] !

II

Nous avons admiré combien sont profondes les voies de la Sagesse divine dans les préparations au mystère de la venue de l'Homme-Dieu. Et pourtant, ce n'est pas tout.

Pendant que par une suite de merveilles, elle garde intactes, chez le peuple choisi, les promesses primitives, qu'elle les confirme et les développe sans cesse par des prophéties, pendant qu'elle fait même servir les captivités successives du peuple Juif, devenu parfois infidèle, pour répandre la connaissance de ces promesses jusque chez les nations étrangères, la Sagesse éternelle dirige également les destinées de ces nations.

Vous connaissez comment, durant cette longue période de plusieurs siècles, Dieu, qui « tient les cœurs des rois dans sa main »[3] et dont la puissance égale la sagesse, établit et brise l'un après l'autre les plus vastes empires. A l'empire de Ninive, qui englobe jusqu'à l'Égypte, il fait succéder celui de Babylone ; puis, selon qu'Isaïe le

1. XVI, 1. — 2. Hebr. XLV, 8. — 3. Cf. Prov. XXI, 1.

prédit, il « appelle son serviteur Cyrus »[1] roi des Perses, et place entre ses mains le sceptre de Nabuchodonosor ; après Cyrus, c'est Alexandre qu'il rend maître des nations ; en attendant qu'il transporte enfin l'empire du monde à Rome, empire dont l'unité et la paix serviront les desseins mystérieux de la diffusion de l'Évangile.

Maintenant la « plénitude des temps »[2] est arrivée : le péché et l'erreur inondent l'univers ; l'homme sent enfin la faiblesse où le retient son orgueil ; tous les peuples tendent les bras vers ce libérateur si souvent promis, si longtemps attendu : *Et veniet desideratus cunctis gentibus*[3].

Quand cette plénitude est arrivée, Dieu couronne toutes ses préparations par l'envoi de S. Jean-Baptiste, le dernier des prophètes, mais qu'il rendra plus grand qu'Abraham, plus grand que Moïse, plus grand que tous, ainsi qu'il le déclara lui-même : *Non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista*[4]. C'est Jésus-Christ qui le dit. Pourquoi cela ?

Parce que Dieu veut en faire le héraut par excellence, le propre précurseur de son Fils bien-aimé : *Propheta Altissimi vocaberis*[5]. Pour rehausser encore la gloire de ce Fils qu'il va enfin introduire dans le monde, après l'avoir tant de fois promis, Dieu se plaît à relever la dignité du Précurseur qui doit témoigner que la lumière et la vérité ont enfin paru sur la terre : *Ut testimonium perhiberet de lumine*[6].

Dieu le veut grand parce que sa mission est grande, parce qu'il a été choisi pour précéder de si près celui qui doit venir. Pour Dieu, la grandeur des saints se mesure au rapprochement qu'ils ont avec son Fils Jésus.

Voyez comment il exalte ce Précurseur, afin de montrer encore une fois, par l'excellence de ce dernier prophète, quelle est la dignité de son Verbe. Il le choisit d'une race particulièrement sainte ; c'est un ange qui annonce sa

1. Isa. XLV, 1. — 2. Gal. IV, 4. — 3. Agg. II, 8. — 4. Matth. XI, 11 ; cf. Luc. VII, 28. — 5. Luc. I, 76. — 6. Joan. I, 8.

naissance, impose le nom qu'il doit porter, marque l'étendue et la grandeur de sa mission ; Dieu le sanctifie dans le sein de sa mère ; il fait éclater des prodiges autour de son berceau au point que les heureux témoins de ces merveilles se demandent tout étonnés : « Que sera cet enfant »[1] ?

Plus tard, la sainteté de Jean apparaîtra si grande que les Juifs viendront lui demander s'il est le Christ attendu. Mais lui, si prévenu des faveurs divines, proteste qu'il n'est envoyé que pour être la voix qui crie : « Préparez le chemin au Seigneur, car il va venir »[2].

Les autres prophètes n'ont vu le Messie que de loin ; lui, le désignera du doigt et en des termes si clairs que tous les cœurs sincères les comprendront : « Voici l'Agneau de Dieu », voici celui qui est l'objet de tous les désirs de la race humaine, parce qu'il doit effacer les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei*[3]. « Vous ne le connaissez pas encore, quoiqu'il soit au milieu de vous » : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis ;* « il est plus grand que moi, car il était avant moi ; il est si grand que je ne suis pas même digne de délier la courroie de sa chaussure ; si grand, que j'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et se reposer sur lui ; je l'ai vu, et je rends témoignage que c'est lui qui est le Fils de Dieu »[4]. Que dira-t-il encore ? « Il vient du ciel ; il est au-dessus de tous ; et ce qu'il a vu et entendu, il en rend témoignage ; celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas son Esprit avec mesure ; le Père aime le Fils et il a remis toutes choses entre ses mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui »[5].

Ce sont là les dernières paroles du Précurseur. C'est par elles qu'il achèvera de préparer les âmes à recevoir le Messie. En effet, quand le Verbe incarné, qui seul peut dire les paroles d'en haut parce qu'il est toujours *in*

1. Luc. I, 66. — 2. Joan. I, 23. — 3. Ibid. I, 29. — 4. Ibid. I, 26-27, 32 et 34. — 5. Ibid. III, 31 sq.

sinu Patris[1], commencera sa mission publique de Sauveur, Jean disparaîtra ; il ne rendra plus témoignage à la Vérité que par l'effusion de son sang.

Le Christ, qu'il a introduit, est enfin venu ; il est cette lumière à laquelle Jean rendait témoignage, et tous ceux qui croient à cette lumière ont la vie éternelle. C'est à lui seul désormais qu'il faudra dire : « Seigneur, à qui irons-nous ? Vous seul possédez les paroles de vie »[2].

III

Nous avons, nous, le bonheur de croire à cette lumière qui doit désormais « illuminer tout homme venant en ce monde »[3] ; nous vivons encore dans la bienheureuse « plénitude des temps » ; nous ne sommes pas privés, comme les Patriarches, de voir le règne du Messie. Si nous ne sommes pas de ceux qui ont contemplé le Christ en personne, entendu ses paroles, qui l'ont vu passer partout en faisant le bien, nous avons le bonheur insigne d'appartenir à « ces nations dont David a chanté qu'elles seraient l'héritage du Christ ».

Et cependant, l'Esprit-Saint qui dirige l'Église et est l'auteur premier de notre sanctification, veut que chaque année l'Église consacre une période de quatre semaines à rappeler le souvenir de l'étonnante durée des préparations divines, et mette tout en œuvre pour reconstituer nos âmes dans les dispositions intérieures où vivaient les Juifs fidèles attendant la venue du Messie.

Vous me direz peut-être tout de suite : « Cette préparation à la venue du Christ, ces désirs, cette attente, tout cela est excellent pour les âmes des justes vivant sous l'Ancien Testament ; mais maintenant que le Christ est venu, pourquoi encore cette attitude qui semble ne pas correspondre à la vérité » ?

La raison en est multiple.

1. Joan. I, 18. — 2. Ibid. VI, 69. — 3. Ibid. I, 9.

D'abord Dieu veut être loué et béni dans toutes ses œuvres.

Toutes, en effet, sont marquées de sa sagesse infinie : *Omnia in sapientia fecisti*[1] ; toutes sont admirables, aussi bien dans leurs préparations que dans leur réalisation. Cela est surtout vrai de celles qui ont pour but direct la gloire de son Fils, car « la volonté du Père est que son Fils soit exalté à jamais »[2]. Dieu veut que nous admirions ses opérations, que nous lui rendions des actions de grâces d'avoir ainsi préparé, avec tant de sagesse et de puissance, le règne de son Fils parmi nous : nous entrons dans les pensées divines, lorsque nous nous remémorons les prophéties et les promesses de l'Ancienne Alliance.

Ensuite Dieu veut que nous trouvions dans ces préparations une confirmation de notre foi.

S'il a donné tant de signes, si divers et si précis, des prophéties si nombreuses et si claires, c'est pour que nous reconnaissions comme son Fils celui qui les a réalisées en sa personne.

Voyez comment, dans l'Évangile, Notre-Seigneur lui-même invitait ses disciples à cette contemplation. *Scrutamini Scripturas,* « Scrutez les Écritures »[3], leur disait-il — « les Écritures », c'était alors les livres de l'Ancien Testament ; — scrutez-les, vous les verrez remplies de mon nom ; car « il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans les psaumes et les prophètes » : *Necesse est impleri omnia quae scripta sunt in prophetis et psalmis de me*[4]. Nous l'entendons encore au lendemain de sa résurrection expliquer aux disciples d'Emmaüs, pour affermir leur foi et dissiper leur tristesse, ce qui le concernait dans toutes les Écritures, « en commençant par Moïse, et en parcourant tous les prophètes » : *Et incipiens a Moyse et omnibus prophetis, interpretabatur illis in omnibus scripturis quae de ipso erant*[5]. — Quand

1. Ps. CIII, 24. — 2. Cf. Joan. XII, 28. — 3. Ibid. V, 39. — 4. Luc. XXIV, 44. — 5. Ibid. 27.

donc nous lisons les prophéties que l'Église nous propose durant l'Avent, disons, dans la plénitude de notre foi, comme les premiers disciples de Jésus : « Nous avons trouvé celui que les prophètes ont annoncé »[1]. Répétons-le au Christ Jésus lui-même : « Oui, vous êtes vraiment celui qui doit venir ; nous le croyons et nous vous adorons, vous qui, pour sauver le monde, avez daigné vous incarner dans le sein d'une vierge » : *Tu ad liberandum suscepturus hominem non horruisti virginis uterum*[2].

Cette profession de foi est extrêmement agréable à Dieu ; ne nous lassons pas de la réitérer. Comme à ses apôtres, Notre-Seigneur pourra nous dire : « Mon Père vous aime, parce que vous avez cru que je suis son envoyé »[3].

Enfin il existe une troisième raison, plus profonde et plus intime. Le Christ n'est pas venu plus spécialement pour les habitants de Judée, ses contemporains, mais pour nous tous, pour tous les hommes, pour les hommes de toutes les nations et de tous les siècles ; ne chantons-nous pas dans le *Credo : Propter* NOS *et propter* NOSTRAM *salutem descendit de caelis ?* La « plénitude des temps » n'est pas close encore : elle durera aussi longtemps qu'il y aura des élus à sauver.

Seulement, c'est à l'Église que le Christ, depuis son Ascension, a laissé la mission de l'enfanter dans les âmes. « Vous êtes mes petits enfants, disait S. Paul, l'apôtre du Christ Jésus parmi les nations, je vous enfante dans le Christ, pour qu'il soit formé en vous »[4]. L'Église, guidée en ceci par l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit de Jésus, travaille à cette œuvre en nous faisant contempler chaque année le mystère de son Époux divin. Car, je vous l'ai dit en commençant ces entretiens, tout mystère du Christ est vivant ; c'est non seulement une réalité historique dont nous rappelons le souvenir, mais une solennité qui contient en elle-même une grâce propre, une vertu

1. Joan. I, 45. — 2. Hymne *Te Deum*. — 3. Joan. XVI, 27. — 4. Gal. IV, 19.

spéciale, qui doit nous faire vivre de la vie même du Christ, dont nous sommes les membres, en nous faisant partager tous ses états.

Or, l'Église célèbre à Noël la nativité de son Époux divin, *tamquam sponsus procedens de thalamo suo*[1] ; et elle veut nous préparer, par les semaines de l'Avent, à la grâce de la venue du Christ en nous. C'est un avènement tout intérieur, mystérieux, qui se fait dans la foi, mais plein de fécondité.

Le Christ est déjà en nous par la grâce sanctifiante qui nous fait naître enfants de Dieu, cela est vrai ; mais l'Église veut que cette grâce se renouvelle, que nous vivions d'une nouvelle vie, plus affranchie du péché, plus dégagée des imperfections, plus libre de toute attache à nous-mêmes et à la créature : *Ut nos Unigeniti tui nova per carnem nativitas liberet quos sub peccati jugo vetusta servitus tenet*[2] ; elle veut surtout nous faire comprendre que le Christ, en échange de l'humanité qu'il nous emprunte nous donnera part à sa divinité, et opérera en nous une prise de possession plus complète, plus entière, plus parfaite : ce sera comme la grâce d'une nouvelle naissance divine en nous : *Ut tua gratia largiente, per haec sacrosancta commercia, in illius inveniamur forma, in quo tecum est nostra substantia*[3].

C'est cette grâce que le Verbe incarné nous a méritée par sa naissance à Bethléem ; mais s'il est vrai de dire qu'il est né, qu'il a vécu et qu'il est mort pour nous tous : *Pro omnibus mortuus est Christus*[4], il est vrai d'ajouter que l'application de ses mérites et la collation de ses grâces ne se réalise pour chaque âme que dans la mesure de ses dispositions.

Nous ne participerons aux grâces si abondantes que la nativité du Christ doit nous apporter qu'en proportion de nos dispositions. L'Église le sait parfaitement, et c'est pourquoi elle ne néglige rien pour produire en nos âmes cette attitude intérieure que réclame la venue du Christ

1. *Ps.* XVIII, 6. — 2. Oraison de la fête de Noël. — 3. Secrète de la messe de minuit. — 4. II Cor. V, 15.

en elles. Non seulement, l'Église nous dit par la bouche du Précurseur : « Préparez les voies au Seigneur » car « il est proche » *Prope est jam Dominus*[1] ; mais elle-même, comme une Épouse attentive aux désirs de son Époux, comme une mère soucieuse du bien de ses enfants, elle nous suggère et nous donne les moyens de réaliser cette préparation nécessaire. Elle nous transporte pour ainsi dire sous l'Ancienne Alliance afin que nous nous appropriions, mais dans un sens *surnaturel*, les sentiments des justes fidèles qui soupiraient après la venue du Messie.

Si nous nous laissons guider par elle, nos dispositions seront parfaites, et la solennité de la naissance de Jésus produira en nous tous ses fruits de grâce, de lumière et de vie.

IV

Quelles sont ces dispositions ? — Elles peuvent se ramener à quatre.

La *pureté du cœur*. — Voyez: qui était le mieux disposé à la venue du Verbe sur la terre ? Sans aucun doute, la Vierge Marie. Au moment où le Verbe vint en ce monde, il trouva le cœur de cette vierge parfaitement préparé, et capable de recevoir les largesses divines dont il voulait la combler. Et quelles étaient les dispositions de cette âme ?

Assurément elle les possédait toutes, parfaitement ; mais il y en a une qui brille d'un éclat tout particulier : c'est sa virginale pureté. Marie est vierge ; sa virginité lui est si précieuse qu'elle en fait la remarque à l'ange quand celui-ci lui propose le mystère de la maternité divine.

Non seulement elle est vierge, mais son âme est sans tache. La liturgie nous révèle que le dessein propre de Dieu en octroyant à Marie le privilège unique de l'immaculée conception était de « préparer à son Verbe une de-

1. Invitatoire des matines du 3e dimanche.

meure digne de lui » : *Deus qui per immaculatam Virginis conceptionem dignum Filio tuo* HABITACULUM PRAEPARASTI[1]. Marie devait être la Mère de Dieu ; et cette éminente dignité réclamait qu'elle fût non seulement vierge, mais que sa pureté surpassât celle des anges et fût un reflet des splendeurs saintes dans lesquelles le Père engendre son Fils : *In splendoribus sanctorum*[2]. Dieu est saint, trois fois saint ; les anges, les archanges, les séraphins chantent cette infinie pureté : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*[3]. Le sein de Dieu, d'un éclat immaculé, est la demeure naturelle du Fils unique de Dieu ; le Verbe est toujours *in sinu Patris ;* mais en s'incarnant, il a voulu être aussi, par une condescendance ineffable, *in sinu Virginis Matris ;* il fallait que le tabernacle que lui offrait la Vierge lui rappelât, par sa pureté incomparable, l'indéfectible clarté de la lumière éternelle où comme Dieu il vit toujours : *Christi sinus erat in Deo Patre divinitas, in Maria Matre virginitas*[4].

Voilà la première disposition qui attire le Christ : une grande pureté. Mais nous, nous sommes pécheurs ; nous ne pouvons offrir au Verbe, au Christ Jésus, cette pureté immaculée qu'il aime tant. Qu'est-ce qui la remplacera en nous ? — C'est l'*humilité.*

Dieu possède en son sein le Fils de ses complaisances ; mais il presse aussi sur ce sein un autre fils, — l'enfant prodigue. C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous le dit. Quand, après ses fautes, le prodigue revient à son père, il s'humilie dans la poussière, il se reconnaît un misérable, un indigne ; et tout de suite, sans un reproche, son père le reçoit dans les entrailles de sa miséricorde : *Misericordia motus*[5].

N'oublions pas que le Verbe, le Fils, ne veut que ce que veut son Père ; s'il s'incarne et apparaît sur la terre, c'est pour chercher les pécheurs et les ramener à son

1. Oraison de la fête de l'Immaculée Conception. — 2. Ps. CIX, 3. — 3. Isa. VI, 3. — 4. *Sermo* XII, *in Append. Operum S. Ambrosii.* — 5. Luc. XV, 20.

Père : *Non veni vocare justos sed peccatores*[1]. Cela est si vrai que Notre-Seigneur affectera plus tard, au grand scandale des pharisiens, de se trouver en compagnie des pécheurs, de s'asseoir à la même table qu'eux ; il permettra à Madeleine de lui baiser les pieds et de les arroser de ses larmes.

Si nous n'avons pas la pureté de la Vierge Marie, demandons du moins l'humilité de Madeleine, l'amour du repentir et de la pénitence. « O Christ Jésus, je ne suis pas digne que vous entriez en moi ; mon cœur ne sera pas pour vous un séjour de pureté, la misère y habite ; mais cette misère, je la reconnais, je l'avoue ; venez m'en décharger, ô vous qui êtes la miséricorde même ; venez me délivrer, ô vous qui êtes la toute-puissance » ! *Veni ad liberandum nos, Domine Deus virtutum !* — Une telle prière, jointe à l'esprit de pénitence, attire le Christ, parce que l'humilité qui s'abaisse dans son néant rend par là-même hommage à la bonté et à la puissance de Jésus : *Et eum, qui venit ad me, non ejiciam foras*[2].

La vue de notre infirmité ne doit pas pourtant nous décourager ; loin de là. Plus nous sentons notre faiblesse, plus nous devons ouvrir notre âme à *la confiance,* parce que le salut ne vient que du Christ.

Pusillanimes, confortamini et nolite timere, ecce Deus noster veniet et salvabit nos[3] : « Vous qui avez le cœur troublé, prenez courage, ne craignez point ; voici Dieu, *notre* Dieu, qui va venir et qui nous sauvera ». Voyez la confiance des Juifs dans le Messie. Pour eux, le Messie était tout ; il résumait toutes les aspirations d'Israël, tous les vœux du peuple, tous les espoirs de la race ; le contempler devait rassasier toute ambition, voir l'établissement de son règne devait combler tous les désirs. Aussi comme les vœux des Juifs se faisaient confiants et impatients! « Venez, Seigneur, ne tardez pas »[4] ; « montrez-

1. Matth. IX, 13 ; Marc. II, 17 ; Luc. V, 32. — 2. Joan. VI, 37. — 3. Communion du III[e] dimanche de l'Avent, cf. Isa. XXXV, 4. — 4. Alleluia du IV[e] dimanche de l'Avent.

nous seulement votre face, et nous aurons le salut »[1] !

Combien plus cela se vérifie-t-il pour nous qui possédons le Christ Jésus, vrai Dieu aussi bien que vrai homme. Oh ! si nous comprenions bien ce que c'est que la sainte humanité de Jésus, nous aurions en elle une confiance inébranlable ; en elle résident tous les trésors de science et de sagesse ; en elle demeure la divinité elle-même ; cet Homme-Dieu, qui vient à nous, c'est l'Emmanuel, c'est « Dieu avec nous », c'est notre Frère aîné. Le Verbe a épousé notre nature, il a pris sur lui nos infirmités pour expérimenter ce qu'est la souffrance ; il vient à nous pour nous donner part à sa vie divine ; toutes les grâces que nous pouvons espérer, il les possède en plénitude pour nous les octroyer.

Les promesses que, par la voix des prophètes, Dieu faisait à son peuple pour exciter son désir du Messie, sont magnifiques. Mais beaucoup de Juifs entendaient ces promesses au sens matériel et grossier d'un règne temporel et politique. Les biens promis aux Justes qui attendaient le Sauveur n'étaient que la figure des richesses surnaturelles que nous trouvons dans le Christ ; la plupart des Israélites vivaient de symboles terrestres ; nous vivons de la réalité divine, c'est-à-dire de la grâce de Jésus. La liturgie de l'Avent nous parle sans cesse de miséricorde, de rédemption, de salut, de délivrance, de lumière, d'abondance, de joie, de paix. « Voici que le Seigneur va venir ; au jour de sa naissance le monde sera inondé de lumière[2] ; exulte donc de joie, ô Jérusalem, car ton Sauveur va apparaître »[3] ; « la paix remplira notre terre lorsqu'il se montrera »[4]. Toutes les bénédictions qui peuvent combler une âme, le Christ les apporte avec lui : *Cum illo omnia nobis donavit*[5].

Laissons donc aller nos cœurs à une confiance absolue en celui qui doit venir. C'est nous rendre très agréables au Père que de croire que son Fils Jésus peut tout pour la

1. Ps. LXXIX, 4. — 2. Antienne des Laudes du 1er dimanche de l'Avent. — 3. Antienne des Laudes du 3e dimanche de l'Avent. — 4. Répons des Matines du 3e dimanche de l'Avent. — 5. Rom. VIII, 32.

sanctification de nos âmes. C'est proclamer par là que Jésus est son égal, et que le Père « lui a tout donné »[1]. Aussi une telle confiance ne peut-elle être trompée. Dans la messe du premier dimanche de l'Avent, l'Église nous en donne jusqu'à trois fois la ferme assurance : « Ceux qui vous attendent, Seigneur, ne seront pas confondus », *Qui te exspectant non confundentur.*

Cette confiance s'exprimera surtout en *désirs ardents* de voir le Christ en nous pour y régner davantage : *Adveniat regnum tuum !* — Ces désirs, la liturgie nous les formule. En même temps qu'elle place sous nos yeux et nous fait relire les prophéties, surtout celles d'Isaïe, l'Église met sur nos lèvres les aspirations et les soupirs des anciens justes. Elle veut nous voir préparés à la venue du Christ dans nos âmes tout comme Dieu voulait que les juifs fussent disposés à recevoir son Fils : « Envoyez, Seigneur, celui que vous avez promis[2]. Venez, Seigneur, venez remettre les péchés de votre peuple[3] ! Seigneur, manifestez votre miséricorde et faites apparaître l'auteur de notre salut[4] ! Venez nous délivrer, Seigneur, Dieu tout-puissant ! Excitez votre puissance, et venez »[5] !

L'Église nous fait sans cesse répéter ces aspirations ; faisons-les nôtres, approprions-les-nous avec foi, et le Christ Jésus nous enrichira de ses grâces.

Sans doute, vous le savez, Dieu est maître de ses dons ; il est souverainement libre, et nul ne peut lui demander compte de ses préférences ; mais, dans la conduite ordinaire de sa Providence, « il est attentif aux supplications des humbles qui lui exposent leurs besoins » : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus*[6]. Le Christ se donne dans la mesure du désir que nous avons de le recevoir ; et « les désirs augmentent la capacité de l'âme qui les exprime » : *Dilata os tuum, et implebo illud*[7].

Si donc nous voulons que la célébration de la Nativité

1. Joan. III, 35. — 2. Gen. XLIX, 8. — 3. Alleluia du 4e dimanche de l'Avent. — 4. Offertoire du 2e dimanche de l'Avent. — 5. Oraison du 4e dimanche de l'Avent. — 6. Ps. IX, 17. — 7. Ps. LXXX, 11.

du Christ procure une grande gloire à la sainte Trinité, qu'elle soit une consolation pour le cœur du Verbe incarné, une source d'abondantes grâces pour l'Église et pour nous, cherchons à purifier nos cœurs, gardons une humilité pleine de confiance, et surtout, dilatons nos âmes par l'ampleur et la véhémence de nos désirs.

Demandons aussi à la Vierge Marie de nous faire participer aux sentiments qui l'animaient durant les jours bénis qui précédèrent la naissance de Jésus.

L'Église a voulu — et quoi de plus juste ? — que sa pensée remplît la liturgie de l'Avent ; sans cesse, elle nous fait chanter la « divine fécondité d'une vierge, fécondité admirable qui jette la nature dans l'étonnement » : *Tu quae genuisti, natura mirante, tuum sanctum genitorem, virgo prius as posterius* [1].

Le sein virginal de Marie était un sanctuaire immaculé où elle faisait monter l'encens très pur de son adoration et de ses hommages.

C'est quelque chose de véritablement ineffable que la vie intérieure de la Vierge durant ces jours. Elle vivait dans une union intime avec l'enfant-Dieu qu'elle portait dans son sein. L'âme de Jésus était, par la vision béatifique, plongée dans la lumière divine ; cette lumière rayonnait sur sa mère ; aux yeux des anges, Marie apparaissait vraiment comme « la femme revêtue du soleil » : *Mulier amicta sole* [2], toute irradiée des clartés célestes, toute brillante des rayons de la lumière de son Fils. Comme ses sentiments étaient à la hauteur de sa foi ! Comme elle récapitulait bien en elle, — mais en les dépassant, en leur conférant, par la pureté et l'intensité des mouvements de son âme, une valeur qu'ils n'avaient jamais atteinte, — toutes les aspirations, tous les élans, tous les vœux de l'humanité attendant son Sauveur et son Dieu ! Quelle sainte ardeur dans ses désirs ! Quelle assurance inébranlable dans sa confiance ! Quelle ferveur dans son amour !...

1. Antienne *Alma Redemptoris Mater.* — 2. Apoc. XII, 1.

Elle est, cette humble vierge, la reine des patriarches, puisqu'elle est de leur lignée sainte, et que l'enfant qu'elle doit mettre au monde est le fils qui résume en sa personne toute la magnificence des antiques promesses.

Elle est aussi la reine des prophètes, puisqu'elle enfantera le Verbe par qui parlaient tous les prophètes, puisque son Fils accomplira toute prophétie et qu'il annoncera lui-même à tous les peuples « la bonne nouvelle de la rédemption »[1].

Demandons-lui humblement de nous faire entrer dans ses dispositions. Elle écoutera notre prière ; nous aurons l'immense joie de voir le Christ naître de nouveau dans nos cœurs par la communication d'une grâce plus abondante, et nous pourrons, comme la Vierge, quoique dans une moindre mesure, goûter la vérité de ces paroles de S. Jean : « Le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ; nous l'avons vu plein de grâce, et à sa plénitude nous avons puisé tous, — grâce sur grâce »[2].

1. Luc. IV, 19. — 2. Joan. I, 14 et 16.

VII. — *O ADMIRABILE COMMERCIUM !*

(Temps de Noël)

SOMMAIRE. — Le mystère de l'Incarnation se ramène à un admirable échange entre la divinité et l'humanité. — I. Premier acte de l'échange : le Verbe éternel nous demande une nature humaine pour se l'unir par une union personnelle : *Creator... animatum corpus sumens.* — II. Deuxième acte de cet échange : en s'incarnant, le Verbe nous apporte, en retour, une participation à sa divinité : *Largitus est nobis suam deitatem.* — III. Cet échange nous apparaît plus admirable encore par la manière dont il s'opère. L'Incarnation rend Dieu visible pour que nous puissions l'écouter et l'imiter. — IV. Elle rend Dieu passible, capable d'expier nos péchés par ses souffrances et de nous guérir par ses abaissements. — V. Nous devons participer à cet échange par la foi : « Ceux qui ont reçu le Verbe fait chair en croyant en lui ont le pouvoir de devenir enfants de Dieu ».

La venue du Fils de Dieu sur la terre est un événement si considérable que Dieu a voulu le préparer pendant des siècles ; rites et sacrifices, figures et symboles, il fait tout converger vers le Christ ; il le prédit, l'annonce par la bouche de prophètes qui se succèdent de générations en générations.

Voici qu'à présent, c'est le Fils même de Dieu qui vient nous instruire : *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus... novissime locutus est nobis in Filio* [1]. Car le Christ n'est pas seulement né pour les Juifs de Judée qui vivaient de son temps : c'est pour nous tous, pour tous les hommes, qu'il est descendu du ciel : *Propter*

1. Hebr. I, 1-2.

nos et propter nostram salutem descendit de caelis. La grâce qu'il a méritée par sa nativité, il veut la distribuer à toutes les âmes.

C'est pourquoi l'Église, guidée par l'Esprit-Saint, s'est approprié, pour les mettre sur nos lèvres et en remplir notre cœur, les soupirs des patriarches, les aspirations des anciens justes, les vœux du peuple choisi : elle veut nous préparer à l'avènement du Christ, comme si cette nativité allait se renouveler sous nos yeux.

Aussi voyez comment, quand elle commémore la venue de son Époux divin sur la terre, elle déploie la splendeur de ses pompes, comment elle fait briller l'éclat des lumières pour célébrer la naissance du « Prince de la Paix »[1], du « Soleil de justice »[2], qui se lève « au milieu de nos ténèbres afin d'éclairer tout homme »[3], venant en ce monde ; elle accorde à ses prêtres le privilège, presque unique dans l'année, d'offrir trois fois le saint sacrifice de la messe.

Ces fêtes sont magnifiques, elles sont aussi pleines de charme : l'Église évoque le souvenir des anges qui chantent dans les airs la gloire du nouveau-né ; des bergers, âmes simples, qui viennent l'adorer à la crèche ; des mages qui accourent de l'Orient pour lui rendre leurs adorations et lui offrir de riches présents.

Et pourtant, comme toute fête ici-bas, cette solennité, même avec le prolongement de son octave, est éphémère; elle passe. Était-ce donc pour une fête d'un jour, si splendide soit-elle, que l'Église réclamait de nous une si longue préparation ? — Non certes ! — Pourquoi dès lors ? — Parce qu'elle sait que la contemplation de ce mystère contient pour nos âmes une grâce de choix.

Je vous ai dit au commencement de ces entretiens, que tout mystère du Christ ne constitue pas seulement un fait historique qui s'est réalisé dans le temps, mais contient une grâce propre dont nos âmes doivent se nourrir pour en vivre.

Or, quelle est la grâce intime du mystère de la Nati-

1. Isa. IX, 6. — 2. Malach. IV, 2. — 3. Joan. I, 5, 9.

vité ? Quelle est cette grâce à la réception de laquelle l'Église prend tant de soin de nous disposer ? Quel est le fruit que nous devons recueillir de la contemplation du Christ enfant ?

L'Église nous l'indique elle-même, à la première messe, celle de minuit. Après avoir offert le pain et le vin qui vont, dans quelques instants, être changés, par la consécration, au corps et au sang de Jésus-Christ, elle résume ses vœux en cette prière : « Daignez agréer, Seigneur, l'oblation que nous vous présentons dans la solennité d'aujourd'hui, et faites par votre grâce qu'au moyen de cet échange saint et sacré, nous devenions participants de cette divinité à laquelle, par le Verbe, notre substance humaine est unie »[1].

Nous demandons d'avoir part à cette divinité à laquelle est unie notre humanité. C'est comme un échange qui se produit : Dieu prend, en s'incarnant, notre nature humaine ; il nous donne, en retour, une participation à sa nature divine.

Cette pensée, si concise dans sa forme, est plus explicitement exprimée au même endroit de la seconde messe : « Faites, Seigneur, que nos offrandes soient conformes aux mystères de la nativité que nous chantons aujourd'hui, afin que comme l'enfant qui vient de naître dans la nature humaine se manifeste également Dieu, ainsi cette substance terrestre (qu'il s'unit) nous communique ce qui lui est divin »[2].

Être rendus participants de la divinité à laquelle notre humanité a été unie dans la personne du Christ, et recevoir ce don divin par cette humanité même, — telle est

1. *Accepta tibi sit, Domine, quaesumus, hodiernae festivitatis oblatio : ut tua gratia largiente, per haec sacrosancta commercia, in illius inveniamur forma, in quo tecum est nostra substantia.* Secrète de la messe de minuit. Le mot *forma* est pris ici dans le sens de « nature », « condition », *natura*, comme dans le texte de S. Paul: *Christus cum in forma Dei esset... exinanivit semetipsum formam servi accipiens et habitu inventus ut homo.* — 2. *Munera nostra, quaesumus, Domine, nativitatis hodiernae mysteriis apta proveniant, ut sicut homo genitus idem refulsit et Deus, sic nobis hacc terrena substantia conferat quod divinum est.* Secrète de la messe de l'aurore.

la grâce attachée à la célébration du mystère de ce jour.

Vous le voyez ; c'est donc un échange humano-divin : l'enfant qui naît aujourd'hui est en même temps Dieu, et la nature humaine que Dieu nous emprunte doit servir d'instrument par lequel il nous communiquera sa divinité: *Sicut homo genitus idem refulsit et Deus,* SIC NOBIS *haec terrena substantia* CONFERAT *quod* DIVINUM *est.* Nos offrandes seront « conformes aux mystères signifiés par la naissance de ce jour », si — par la contemplation de l'œuvre divine à Bethléem et la réception du sacrement eucharistique, — nous participons à la vie éternelle que le Christ veut nous communiquer par son humanité.

« O admirable échange, chanterons-nous au jour de l'octave, le Créateur du genre humain, revêtant un corps et une âme, a daigné naître d'une vierge, et, apparaissant ici-bas comme homme, nous a fait part de sa divinité » : *O admirabile commercium !* CREATOR *generis humani,* ANIMATUM CORPUS SUMENS, *de virgine nasci dignatus est; et procedens homo sine semine,* LARGITUS EST NOBIS SUAM DEITATEM [1].

Arrêtons-nous donc quelques instants à admirer, avec l'Église, cet échange entre la créature et le Créateur, entre le ciel et la terre, échange qui constitue tout le fond du mystère de la nativité. Considérons quels en sont les actes et la matière ; — sous quelle forme il se réalise; — nous verrons ensuite quels fruits en dérivent pour nous, — et à quoi cela nous engage.

I

Transportons-nous à la grotte de Bethléem ; regardons l'enfant couché dans la crèche. Qu'est-il aux yeux d'un profane, d'un habitant de la petite cité que le hasard amènerait là après la naissance de Jésus ?

Ce n'est qu'un enfant qui vient de naître ; il tient la vie d'une femme de Nazareth ; c'est un fils d'Adam comme nous, car ses parents se sont fait inscrire sur les

1. Antienne de l'octave de Noël.

registres du recensement ; on peut suivre les détails de sa généalogie, d'Abraham à David, de David à Joseph et à sa mère. — Mais ce n'est qu'un homme, ou plutôt il deviendra homme ; car, à présent, il n'est qu'un enfant, un faible enfant dont un peu de lait entretient la vie.

Voilà ce qu'apparaît aux sens ce petit être étendu sur la paille. Bien des Juifs n'ont rien vu d'autre en lui. Vous entendrez plus tard ses compatriotes, étonnés de sa sagesse, se demander où il a pu la puiser ; car, à leurs yeux, il n'a jamais été que « le fils d'un charpentier » : *Nonne hic est fabri filius...*[1] ?

Mais aux yeux de la foi, une vie plus haute que la vie humaine anime cet enfant ; il possède la vie divine. Que nous dit, en effet, la foi à son sujet ? Quelle révélation nous donne-t-elle ?

La foi nous dit, d'un mot, que cet enfant est le propre Fils de Dieu. Il est le Verbe, la seconde personne de l'adorable Trinité, il est le Fils qui reçoit de son Père la vie divine, par une communication ineffable : *Sicut Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio habere vitam in semetipso*[2]. Il possède la nature divine, avec toutes ses perfections infinies. Dans les splendeurs des cieux, *in splendoribus sanctorum*[3], Dieu engendre ce Fils par une éternelle génération.

C'est à cette filiation divine du Christ dans le sein du Père que s'adresse tout d'abord notre adoration ; c'est elle que nous exaltons dans la messe de minuit. A l'aurore, le saint sacrifice célébrera la nativité du Christ selon la chair, sa naissance, à Bethléem, de la Vierge Marie ; enfin la troisième messe honorera l'avènement du Christ dans nos âmes.

La messe de la nuit, tout enveloppée de mystère, débute par ces paroles pleines de gravité : *Dominus dixit ad me: Filius meus es tu, ego hodie genui te*[4]. C'est là le cri qui s'échappe de l'âme du Christ unie à la personne du Verbe,

1. Matth. XIII, 55 ; cf. Marc. VI, 3 ; Luc. IV, 22. — 2. Joan. V, 26. — 3. Ps. CIX, 3. — 4. *Introit* de la messe de minuit.

et qui révèle à la terre pour la première fois ce qu'entendent les cieux de toute éternité : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ». Cet « aujourd'hui », c'est d'abord le jour de l'éternité, jour sans aurore ni déclin.

Le Père céleste contemple maintenant son Fils incarné. Le Verbe, pour s'être fait homme, n'en reste pas moins Dieu ; devenu fils de l'homme, il demeure Fils de Dieu. Le premier regard qui se repose sur le Christ, le premier amour dont il est entouré, c'est le regard et l'amour de son Père : *Diligit me Pater* [1]. Quelle contemplation et quel amour ! Le Christ est le Fils unique du Père ; c'est là sa gloire essentielle ; il est égal et « consubstantiel au Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière ». « Par lui toutes choses ont été faites et rien n'a été fait sans lui ». « C'est par ce Fils que les siècles ont été créés ; il soutient toutes choses par la puissance de sa parole. C'est lui qui, à l'origine, tira la terre du néant, et les cieux sont l'ouvrage de ses mains ; ils vieilliront comme un vêtement, ils seront changés comme un manteau ; mais lui, il est toujours le même, et ses années sont éternelles » [2] !

Et ce « Verbe s'est fait chair ». *Et Verbum caro factum est.*

Adorons ce Verbe incarné pour nous : *Christus natus est nobis, venite adoremus...* [3] Un Dieu nous emprunte notre humanité : conçu par l'opération mystérieuse de l'Esprit-Saint dans le sein de Marie, le Christ est engendré de la plus pure substance du sang de la Vierge, et la vie qu'il tient d'elle le rend semblable à nous : *Creator generis humani de virgine nasci dignatus est, et procedens homo sine semine.*

Voilà ce que nous dit la foi : cet enfant est le Verbe de Dieu incarné : c'est le créateur du genre humain, devenu homme. *Creator generis humani ;* s'il lui faut un peu de lait pour se nourrir, c'est de sa main que les oiseaux du ciel reçoivent leur pâture :

1. Joan. XV, 9. — 2. Hebr. I, Épître de la messe du jour. — 3. Invitatoire des Matines de Noël.

Parvoque lacte pastus est
Per quem nec ales esurit[1].

Contemplez cet enfant couché dans la crèche ; les yeux fermés, il dort, il ne manifeste pas au dehors tout ce qu'il est ; en apparence, il n'est semblable qu'à tous les enfants ; et pourtant en ce moment, en tant que Dieu, en tant que Verbe éternel, il jugeait les âmes qui paraissaient devant lui. « Comme homme, il est couché sur la paille ; comme Dieu, il soutient l'univers et règne dans les cieux » : *Jacet in praesepio et in caelis regnat*[2]. Cet enfant qui va commencer de croître, *Puer crescebat... et proficiebat aetate*[3], est celui qui est éternel et « dont la nature divine ne connaît pas de changement » : *Tu idem ipse es, et anni tui non deficient.* Celui qui est né dans le temps est aussi celui qui est avant tous les temps ; celui qui se manifeste aux bergers et aux pasteurs de Bethléem est celui qui, de rien, a créé les nations, « devant qui elles sont comme si elles n'étaient pas »[4].

Palamque fit pastoribus
Pastor creator omnium[5].

Ainsi, vous le voyez : aux yeux de la foi, il y a deux vies en cet enfant ; deux vies indissolublement unies d'une manière ineffable, car la nature humaine appartient au Verbe, d'une appartenance telle qu'il n'y a qu'une seule personne, celle du Verbe, qui soutient, de sa propre existence divine, la nature humaine[6].

Sans doute elle est parfaite, cette nature humaine : *perfectus homo*[7] : rien de ce qui touche à son essence ne lui manque. Cet enfant a une âme comme la nôtre ; un corps semblable au nôtre ; des facultés : intelligence, volonté, imagination, sensibilité, comme les nôtres : c'est bien l'un des nôtres dont l'existence va se révéler, pen-

1. Hymne des Laudes de Noël. — 2. XII[e] répons des Matines du dimanche de l'octave de Noël. — 3. Luc. II, 40, 52. — 4. Isa. XL, 17. — 5. Hymne des Laudes de Noël. — 6. Se rappeler pour tout ceci et le § suivant, ce que nous avons dit plus haut, p. 66, de l'union des deux natures dans l'unique Personne divine du Verbe et de leurs opérations. — 7. Symbole attribué à S. Athanase.

dant trente-trois ans, bien authentiquement humaine. Seul, le péché lui sera inconnu : *Debuit per omnia fratribus similari...*[1] *absque peccato*[2]. Parfaite en elle-même, cette nature humaine gardera son activité propre, sa splendeur native. Entre ces deux vies du Christ — la divine, qu'il possède toujours par sa naissance éternelle dans le sein du Père ; l'humaine, qu'il a commencé de posséder dans le temps par son incarnation dans le sein d'une Vierge, — il n'y a ni mélange ni confusion. Le Verbe, en devenant homme, reste ce qu'il est ; ce qu'il n'était pas, il l'emprunte à notre race ; mais le divin en lui n'absorbe pas l'humain, l'humain n'amoindrit pas le divin. L'union est telle, comme je vous l'ai dit souvent, qu'il n'y a pourtant qu'une seule personne — la personne divine, — et que la nature humaine appartient au Verbe, est l'humanité propre du Verbe : *Mirabile mysterium declaratur hodie : innovantur naturae, Deus homo factus est ; id quod fuit permansit et quod non erat assumpsit, non commixtionem passus usque divisionem*[3].

II

Voilà donc, si je puis ainsi m'exprimer, l'un des actes de l'échange : Dieu nous emprunte notre nature pour se l'unir dans une union personnelle.

Quel est l'autre acte ? Que va nous donner Dieu en retour ? Non pas qu'il nous doive quelque chose : *Bonorum meorum non eges*[4] ; mais, comme il fait tout avec sagesse, il n'a pu revêtir notre nature sans un motif pleinement digne de lui.

Ce qu'en retour, le Verbe incarné donne à l'humanité, c'est un don incompréhensible ; c'est une participation, réelle et intime, à sa nature divine : *Largitus est nobis suam deitatem.* En échange de l'humanité qu'il nous emprunte, le Verbe incarné nous fait part de sa divinité, il nous rend participants de sa nature divine. Et c'est ainsi

1. Hebr. II, 17. — 2. Ibid. IV, 15. — 3. Antienne des Laudes de l'octave de Noël. — 4. Ps. XV, 2.

que s'accomplit l'échange le plus admirable qui se puisse célébrer.

Sans doute comme vous le savez, cette participation avait déjà été offerte et donnée, dès la création, à Adam, premier homme ; le don de la grâce avec tout le cortège splendide de ses privilèges rendait Adam semblable à Dieu. Mais le péché du premier homme, chef du genre humain, a détruit et rendu impossible du côté de la créature cette participation inouïe.

C'est pour la rétablir que le Verbe s'est incarné, c'est pour nous rouvrir la route du ciel et nous rendre part à sa vie éternelle que Dieu s'est fait homme. Car cet enfant, étant le propre Fils de Dieu, possède la vie divine, comme son Père, avec son Père ; en cet enfant, « la plénitude de la divinité habite corporellement » [1] : en lui sont « amassés les trésors de la divinité » [2]. Mais il ne les possède pas pour lui seul : il désire infiniment nous communiquer la vie divine qu'il est lui-même : *Ego sum vita* [3] ; c'est pour cela qu'il vient : *Ego veni* UT *vitam habeant* [4]. C'est pour nous qu'un enfant est né : c'est à nous que le Fils est donné : *Puer natus est* NOBIS *et Filius datus est* NOBIS [5]. En nous faisant participer à sa qualité de Fils, il nous rendra enfants de Dieu. « Lorsque est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme, afin de nous conférer l'adoption divine » [6]. Ce que le Christ est par nature, c'est-à-dire Fils de Dieu, nous le serons par la grâce ; le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme doit devenir l'auteur de notre génération divine : *Natus hodie Salvator mundi* DIVINAE NOBIS GENERATIONIS *est auctor* [7]. En sorte que, bien qu'il soit le Fils unique, il deviendra le premier-né d'une multitude de frères : UT *sit* IPSE PRIMOGENITUS *in multis fratribus* [8].

Tels sont les deux actes de l'échange admirable que Dieu réalise entre nous et lui : il nous emprunte notre

1. Col. II, 9. — 2. Cf. Ibid., 3. — 3. Joan. XIV, 6. — 4. Ibid. X, 10. — 5. *Introit* de la messe du jour. — 6. Gal. IV, 4-5. — 7. Postcommunion de la messe du jour de Noël. — 8. Rom. VIII, 29.

nature pour nous communiquer sa divinité ; il prend une vie humaine pour nous donner part à sa vie divine ; il se fait homme pour nous rendre dieux : *Factus est Deus homo, ut homo fieret Deus*[1]. Et sa naissance humaine devient le moyen de notre naissance à la vie divine.

En nous aussi, il y aura désormais deux vies. — L'une, naturelle, que nous tenons de notre naissance selon la chair, mais qui, aux yeux de Dieu, par suite de la faute originelle, est non seulement sans mérite, mais, avant le baptême, souillée dans son fond ; qui nous rend ennemis de Dieu, dignes de sa justice ; nous naissons *filii irae*[2]. — L'autre, surnaturelle, infiniment au-dessus des droits et des exigences de notre nature. C'est elle que Dieu nous communique par sa grâce, après que le Verbe incarné nous l'a méritée.

Dieu nous engendre à cette vie par son Verbe et l'infusion de son Esprit, dans la fontaine baptismale : *Genuit nos Verbo veritatis...*[3] *Per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus sancti*[4] ; c'est une vie nouvelle qui se surajoute, en la dépassant, en la couronnant, à notre vie naturelle : *In Christo nova creatura*[5]. Elle nous rend enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, dignes de partager un jour sa béatitude et sa gloire.

De ces deux vies, en nous comme dans le Christ, c'est la divine qui doit dominer, encore que dans le Christ enfant elle ne se manifeste point encore, et qu'en nous elle demeure toujours voilée sous les dehors grossiers de l'existence ordinaire. C'est la vie divine de la grâce qui doit régir et gouverner, mais aussi rendre agréable au Seigneur, toute notre activité naturelle, divinisée ainsi par sa racine.

Oh ! si la contemplation de la naissance de Jésus et la participation à ce mystère par la réception du pain de vie nous amenaient à en finir, une bonne fois, avec tout ce qui détruit ou amoindrit la vie divine en nous :

1. Sermon attribué à S. Augustin, n° CXXVIII à l'appendice de ses Œuvres. — 2. Eph. II, 3. — 3. Jac. I, 18. — 4. Tit. III, 5. Épître de la messe de l'aurore. — 5. II Cor. V, 17 ; Gal. VI, 15.

avec le péché, dont le Christ vient nous délivrer : *Cujus nativitas humanam repulit vetustatem*[1] ; avec toute infidélité, toute imperfection et toute attache à la créature, avec le souci déréglé des choses qui passent : *Abnegantes saecularia desideria*[2] ; avec les préoccupations mesquines de nos vains amours-propres !...

Si elles nous amenaient à nous donner à Dieu entièrement, comme nous l'avons promis au jour du baptême, quand nous naissions à la vie divine ; à nous livrer à l'accomplissement plénier de toutes ses volontés et de son bon plaisir, comme le faisait le Verbe incarné entrant en ce monde : *Ecce venio... ut faciam Deus voluntatem tuam*[3] ; à abonder en ces bonnes œuvres qui nous rendent agréables à Dieu : *Populum acceptabilem sectatorem bonorum operum*[4] !

Alors la vie divine apportée par Jésus dès sa naissance ne rencontrerait plus d'obstacles et s'épanouirait librement pour la gloire de notre Père des cieux ; alors « nous ferions resplendir dans notre conduite les enseignements dont la lumière nouvelle du Verbe incarné inonde notre foi »[5] ; « alors, par toutes nos œuvres nées de la grâce, notre célébration de la nativité du Christ répondrait dignement à la grandeur du mystère et au don ineffable qui nous y est fait » : *Munera nostra nativitatis hodiernae mysteriis apta proveniant*[6].

III

Ce qui achève de rendre cet échange « admirable », c'est la façon dont il se réalise, la forme dans laquelle il s'opère. Comment s'accomplit-il ? Comment cet enfant qui est le Verbe incarné nous rend-il participants de sa vie divine ? — Par son humanité. L'humanité que le

1. Postcommunion de la messe de l'aurore. — 2. Tit. II, 12. Épître de la messe de minuit. — 3. Hebr. X, 7. — 4. Tit. II, 14. Épître de la messe de minuit. — 5. *Da nobis, quaesumus, omnipotens Deus ; ut qui nova incarnati Verbi tui luce perfundimur, hoc in nostro resplendeat opere, quod per fidem fulget in mente.* Oraison de la messe de l'aurore. — 6. Secrète de la messe de l'aurore.

Verbe nous emprunte va lui servir d'instrument pour nous communiquer sa divinité ; et cela, par deux raisons, où éclate infiniment la sagesse éternelle : l'humanité rend Dieu visible ; elle rend Dieu passible.

Elle le rend *visible.*

L'Église chante avec complaisance, en empruntant les termes à S. Paul, cette « apparition » de Dieu parmi nous. *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus*[1] : « la grâce de Dieu notre Sauveur est apparue à tous les hommes » ; *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei*[2] : « la bénignité et l'humanité de Dieu notre Sauveur sont apparues ». *Lux fulgebit hodie super nos : quia natus est nobis Dominus*[3] : « la lumière brillera aujourd'hui sur nous, car le Seigneur nous est né » ; *Verbum caro factum est et habitavit in nobis* : « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ».

L'incarnation réalise cette merveille inouïe : les hommes ont vu Dieu même vivre au milieu d'eux.

S. Jean se plaît aussi à relever ce côté du mystère. « Le Verbe de vie était avant toutes choses ; nous l'avons entendu, nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons contemplé, et nos mains l'ont touché. Celui qui dans le sein du Père est la vie même s'est manifesté à nous, et nous lui rendons témoignage. Et nous vous annonçons ce que nous avons vu et entendu, afin que votre joie soit complète »[4].

Quelle joie, en effet, de voir Dieu se manifestant à nous, non dans l'éclat éblouissant de sa toute-puissance, ni dans la gloire indicible de sa souveraineté ; mais sous le voile d'une humanité humble, pauvre, faible, que nous pourrons voir et toucher !

Nous eussions pu être effrayés par la majesté redoutable de Dieu : les Israélites se prosternaient dans la

1. Tit. II, 11. Épître de la messe de minuit. — 2. Tit. III, 4. Épître de la messe de l'aurore. — 3. *Introit* de la messe de l'aurore. — 4. I Joan. I, 1-4.

poussière, pleins de terreur et de crainte, quand Dieu parlait à Moïse sur le Sinaï, au milieu des éclairs. Nous sommes attirés par les charmes d'un Dieu devenu enfant. L'enfant de la crèche semble nous dire : « Vous avez peur de Dieu ? Vous avez tort : *Qui videt me, videt et Patrem* [1]. Ne suivez pas votre imagination, ne vous constituez pas un Dieu par les déductions de la philosophie, ne demandez pas à la science de vous faire connaître mes perfections. Le vrai Dieu tout-puissant, c'est le Dieu que je suis et révèle ; le vrai Dieu, c'est moi qui viens à vous dans la pauvreté, l'humilité et l'enfance, mais qui donnerai un jour ma vie pour vous. Je suis « la splendeur de la gloire du Père éternel, la forme de sa substance » [2], son Fils unique, Dieu comme lui ; en moi vous apprendrez à connaître ses perfections, sa sagesse et sa bonté, son amour envers les hommes et sa miséricorde à l'égard des pécheurs : *Illuxit in cordibus nostris... in facie Christi Jesu* [3]. Venez à moi, car, tout Dieu que je suis, j'ai voulu être homme comme vous, et je ne rejette pas ceux qui s'approchent de moi avec confiance : *Sicut homo genitus* IDEM *refulsit et Deus.*

Vous me demanderez : « Mais pourquoi Dieu a-t-il ainsi daigné se rendre visible » ?

D'abord pour nous instruire : *Apparuit erudiens nos.* C'est Dieu, en effet, qui nous parlera désormais par son propre Fils : *Locutus est nobis in Filio* [4] ; nous n'aurons qu'à écouter ce Fils bien-aimé pour connaître ce que Dieu veut de nous. Le Père céleste nous le dit lui-même : *Hic est Filius meus dilectus : ipsum audite* [5] ; et Jésus se plaira à nous redire que sa doctrine est celle de son Père: *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me* [6].

Ensuite le Verbe se rend visible à nos regards pour devenir l'exemplaire que nous devons suivre.

Nous n'aurons qu'à regarder croître cet enfant, qu'à le contempler vivre au milieu de nous, vivre comme nous,

1. Joan. XIV, 9. — 2. Hebr. I, 3. — 3. II Cor. IV, 6. — 4. Hebr. I, 2. — 5. Matth. XVII, 5. — 6. Joan. VII, 16.

en homme, pour connaître comment nous devons vivre devant Dieu, en enfants de Dieu ; car tout ce qu'il fera sera agréable à son Père : *Quae placita sunt ei, facio semper*[1].

Étant la vérité par ses enseignements, il montrera le chemin par ses exemples ; si nous vivons dans sa lumière, si nous suivons cette voie, nous aurons la vie : *Ego sum via, et veritas et vita*[2]. — Ainsi, en connaissant Dieu manifesté au milieu de nous, nous sommes entraînés vers les biens invisibles : *Ut dum* VISIBILITER *Deum cognoscimus,* PER HUNC *in invisibilium amorem rapiamur*[3].

IV

L'humanité du Christ rend Dieu visible ; mais surtout, — et c'est ici que la divine Sagesse se montre « admirable », — elle rend Dieu *passible.*

Le péché qui a détruit la vie divine en nous exigeait une satisfaction, une expiation sans laquelle il était impossible que la vie divine nous fût rendue. Simple créature, l'homme ne pouvait donner cette satisfaction pour une offense d'une malice infinie, et, d'autre part, la divinité ne peut ni souffrir ni expier. Dieu ne peut nous communiquer sa vie que si le péché est effacé ; par un décret immuable de la Sagesse éternelle, le péché ne peut être effacé que s'il est expié d'une façon équitable. — Comment va-t-il résoudre ce problème ?

L'Incarnation nous en donne la réponse. Considérez l'enfant de Bethléem ; c'est le Verbe fait chair. L'humanité que le Verbe fait sienne est passible ; c'est elle qui souffrira, qui expiera. Ces souffrances, ces expiations, qui sont ses œuvres à elle, bien à elle, appartiendront pourtant, comme toute elle-même, au Verbe ; ils emprunteront à la personne divine une valeur infinie qui suffira à racheter le monde, à détruire le péché, à faire surabonder la grâce dans les âmes comme un fleuve impétueux

1. Joan. VIII, 29. — 2. Ibid. XIV, 6. — 3. Préface de Noël.

et fécondant : *Fluminis impetus laetificat civitatem Dei*[1].

O échange admirable ! Ne nous arrêtons pas à chercher comment Dieu eût pu l'opérer ; regardons de quelle manière il l'a réalisé. Le Verbe nous demande une nature humaine pour trouver en elle de quoi souffrir, de quoi expier, de quoi mériter, de quoi nous combler. C'est par la chair que l'homme s'est détourné de Dieu ; c'est en se faisant chair que Dieu délivre l'homme :

Beatus auctor saeculi
Servile corpus induit
Ut carne carnem liberans
Ne perderet quos condidit[2].

La chair que revêt le Verbe de Dieu deviendra, pour toute chair, l'instrument du salut. *O admirabile commercium !*

Sans doute, vous ne l'ignorez pas : il faudra attendre l'immolation du Calvaire pour que l'expiation soit complète ; mais, comme nous l'a appris S. Paul, « c'est dès le premier instant de son Incarnation que le Christ a accepté d'accomplir la volonté de son Père et de s'offrir en victime pour le genre humain » : *Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti :* CORPUS *autem aptasti mihi... Et tunc dixi : Ecce venio... ut faciam Deus voluntatem tuam*[3]. « C'est par cette oblation que le Christ commence de nous sanctifier » : *In qua voluntate sanctificati sumus*[4] ; c'est à la crèche qu'il inaugure cette existence de souffrance qu'il a voulu vivre pour notre salut, dont le terme est au Golgotha, et qui doit, en détruisant le péché, nous rendre l'amitié de son Père. La crèche n'est sans doute que la première étape, mais elle contient radicalement toutes les autres.

Voilà pourquoi, dans la solennité de Noël, l'Église attribue notre salut à la naissance temporelle elle-même du Fils de Dieu. « O Seigneur, que la nouvelle naissance

1. Ps. LXV, 5. — 2. Hymne des Laudes de Noël. — 3. Hebr. X, 5, 7. Cf. Ps. XXXIX, 8. — 4. Hebr. X, 10.

de votre Fils dans la chair nous délivre de l'ancienne servitude qui nous tenait captifs sous le joug du péché »[1]. Voilà pourquoi, dès maintenant, il sera constamment parlé « de délivrance, de rédemption, de salut, de vie éternelle ». C'est par son humanité que le Christ, pontife et médiateur, nous raccorde à Dieu ; mais c'est à Bethléem qu'il nous apparaît dans cette humanité.

Aussi voyez comment, dès sa naissance, il réalise sa mission.

Qu'est-ce, en effet, qui nous fait perdre la vie divine ? — C'est *l'orgueil*. Parce qu'ils ont cru qu'ils deviendraient semblables à Dieu, connaissant la science du bien et du mal, Adam et Ève ont perdu, pour eux et pour leur race, l'amitié de Dieu. Le Christ, nouvel Adam, nous rachète, nous ramène à Dieu par l'humilité de son Incarnation. « Bien qu'il fût Dieu, il s'est anéanti lui-même en prenant la condition de créature, en se rendant semblable aux hommes ; il s'est manifesté comme homme par tout ce qui a paru de lui »[2]. Quelle humiliation que celle-là ! Plus tard, il est vrai, l'Église exaltera jusqu'au plus haut des cieux sa gloire éclatante de triomphateur du péché et de la mort ; mais à présent, le Christ ne connaît qu'abaissement et faiblesse. Quand nos regards reposent sur ce petit enfant, qui ne se distingue en rien des autres, et que nous pensons qu'il est Dieu, le Dieu infini, qu'en lui se cachent tous les trésors de la sagesse et de la science, on se sent l'âme toute pénétrée, et nos vains orgueils se trouvent confondus en face d'un tel abaissement.

Qu'est-ce qui nous a perdus encore ? — Notre *refus d'obéir*. Voyez le Fils de Dieu, il donne l'exemple d'une obéissance admirable ; avec la simplicité des petits enfants, il s'abandonne aux mains de ses parents ; il se laisse toucher, prendre et porter comme on le désire ; et toute son enfance, toute son adolescence, toute sa jeu-

1. *Concede, quaesumus, omnipotens Deus, ut nos Unigeniti tui nova per carnem nativitas liberet, quos sub peccati jugo vetusta servitus tenet.* Oraison de la messe du jour. — 2. Philipp. II, 6-7.

nesse est résumée par l'Évangile en ces seuls mots : « Il était soumis à Marie et à Joseph »[1].

Quoi encore ? — Nos *cupidités :* « la concupiscence des yeux »[2], tout ce qui paraît, brille, fascine et séduit ; l'inanité foncière de la bagatelle fugace que nous préférons à Dieu. Le Verbe s'est fait chair ; mais il est né dans la pauvreté et l'abjection. *Propter vos egenus factus est cum esset dives*[3] *:* « Le Christ s'est fait pauvre, de riche qu'il était ». Bien qu'il soit « le roi des siècles »[4], bien qu'il soit celui qui par une parole a tiré du néant toute création, qu'il n'ait qu'à « ouvrir la main pour remplir de bénédiction tout être vivant »[5], il n'est pas né dans un palais ; sa mère, n'ayant pas trouvé de place à l'hôtellerie, a dû se réfugier dans une grotte : le Fils de Dieu, Sagesse éternelle, a *voulu* naître dans la nudité et coucher sur la paille.

Si nous contemplons avec foi et amour l'enfant Jésus dans sa crèche, nous verrons en lui l'exemple divin de bien des vertus ; si nous savons prêter l'oreille du cœur à ce qu'il nous dit, nous apprendrons beaucoup de choses; si nous parcourons les circonstances de sa naissance, nous verrons comment l'humanité sert au Verbe d'instrument, non seulement pour nous instruire, mais encore pour nous relever, pour nous vivifier, nous rendre agréables à son Père, nous détacher des choses qui passent, de nous-mêmes, pour nous élever jusqu'à lui.

« La divinité revêt notre chair mortelle ; et par là même que Dieu s'abaisse à vivre une vie humaine, l'homme est élevé vers les choses divines » : *Dum divinitas defectum nostrae carnis suscepit, humanum genus lumen, quod amiserat, recepit. Unde enim Deus humana patitur, inde homo ad divina sublevatur*[6].

1. Cf. Luc. II, 51. — 2. I Joan. II, 16. — 3. II Cor. VIII, 9. — 4. I Tim. I, 17. — 5. Ps. CXLIV, 16. — 6. S. Gregor. *Homil.* 1 *in Evangel.*

V

Ainsi donc, de quelque côté que nous portions les regards de notre foi sur cet échange, quels que soient les détails que nous en examinions, il nous apparaît admirable.

N'est-ce pas admirable, en effet, cet enfantement d'une vierge, *Natus ineffabiliter ex virgine*[1] ? « Une jeune mère a enfanté le Roi dont le nom est éternel : à l'honneur de la virginité elle unit les joies de la maternité ; avant elle, on n'a point vu ce prodige ; après elle, on n'en trouvera plus de semblable »[2]. « Filles de Jérusalem, pourquoi m'admirer ? Ce mystère que vous voyez en moi est véritablement divin »[3].

Admirable, cette union indissoluble mais sans confusion, de la divinité avec l'humanité dans l'unique personne du Verbe : *Mirabile mysterium : innovantur naturae.* Admirable cet échange, par les contrastes de sa réalisation : Dieu nous donne part à sa divinité, mais l'humanité qu'il nous emprunte pour nous communiquer sa vie divine est une humanité souffrante, « qui connaîtra la douleur », *homo sciens infirmitatem*[4], qui subira la mort et qui, par la mort, nous rendra la vie.

Admirable, cet échange, dans sa source, qui n'est autre que l'amour infini de Dieu pour nous. *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum Unigenitum daret*[5] : « Dieu a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son propre Fils unique ». Laissons donc aller nos âmes à la joie et chantons avec l'Église : *Parvulus natus est nobis et filius* DATUS *est* NOBIS. Et comment « donné » ? « Dans la ressemblance de la chair du péché ». C'est pourquoi l'amour qui nous le donne ainsi dans notre humanité passible,

1. Antienne de l'octave de Noël. — 2. *Genuit puerpera Regem, cui nomen aeternum, et gaudia matris habens cum virginitatis honore, nec primam similem visa est, nec habere sequentem.* Antienne des Laudes de Noël. — 3. *Filiae Jerusalem, quid me admiramini ? Divinum est mysterium hoc quod cernitis.* Antienne de la fête de l'*Expectatio partus virginis*, 18 décembre. — 4. Cf. Isa. LIII, 3. — 5. Joan. III, 16.

pour expier le péché, est un amour sans mesure : *Propter* NIMIAM *caritatem suam, qua dilexit nos Deus, misit Filium suum in similitudinem carnis peccati*[1].

Admirable, enfin, dans ses fruits et ses effets. Par cet échange, Dieu nous redonne son amitié ; il nous rend le droit de rentrer en possession de l'héritage éternel ; il regarde de nouveau l'humanité avec amour et complaisance.

Aussi la joie est-elle un des sentiments les plus marquants de la célébration de ce mystère. L'Église nous y invite constamment, parce qu'elle se souvient des paroles de l'ange aux bergers : « Voici que je vous annonce une nouvelle qui sera pour vous la source d'une grande joie : il vous est né un Sauveur »[2]. C'est la joie de la délivrance, de l'héritage reconquis, de la paix retrouvée, et surtout de la vision de Dieu même donnée aux hommes : *Et vocabitur nomen ejus Emmanuel*[3].

Mais cette joie ne sera assurée que si nous demeurons fermes dans la grâce qui nous vient du Sauveur et nous rend ses frères. « O chrétien, s'écrie S. Léon, dans un sermon que l'Église lit durant la nuit sainte, reconnais ta dignité : *Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam.* Et rendu participant de la divinité, garde-toi de déchoir d'un si sublime état »[4] !

« Si vous connaissiez le don de Dieu »[5], disait Notre-Seigneur lui-même. Si vous saviez quel est « ce Fils qui vous est donné » ! Si surtout nous le recevions comme nous le devons recevoir ! Qu'il ne soit pas dit de nous : *In propria venit, et sui eum non receperunt*[6], « il est venu dans son domaine, et les siens ne l'ont pas reçu ». Nous sommes tous, par la création, le domaine de Dieu ; nous lui appartenons ; mais il y en a qui ne l'ont pas reçu sur cette terre. Que de Juifs, que de païens ont rejeté le Christ, parce qu'il est apparu dans l'humilité d'une chair passible ! Ames enfoncées dans les ténèbres de l'orgueil

1. Antienne de l'octave de Noël. — 2. Luc. II, 10-11. — 3. Is. VII, 14 ; cf. Matth. I, 23. — 4. *Sermo I de Nativitate.* — 5. Joan. IV, 10. — 6. Évangile de la messe du jour.

et des sens : *Lux in tenebris lucet, et tenebrae eam non comprehenderunt.*

Et comment devons-nous le recevoir ? — Par la foi : *His qui credunt in nomine ejus.* C'est à ceux qui, croyant en sa personne, en sa parole, en ses œuvres, ont reçu cet enfant comme Dieu, qu'il a été donné, en retour, de devenir eux-mêmes enfants de Dieu : *Ex Deo nati sunt.*

Telle est, en effet, la disposition fondamentale qu'il nous faut apporter pour que cet admirable échange produise en nous tous ses fruits. Seule, la foi nous en fait connaître les termes et la manière dont il se réalise; seule, elle nous fait pénétrer dans les profondeurs de ce mystère ; seule, elle nous en donne une vraie connaissance digne de Dieu.

Car il y a bien des modes et des degrés de connaissance.

« Le bœuf et l'âne ont connu leur Dieu », écrivait Isaïe[1], en parlant de ce mystère. Ils voyaient l'enfant couché dans la crèche. Mais que voyaient-ils ? Ce que peut voir un animal : la forme, la grandeur, la couleur, le mouvement, — connaissance toute rudimentaire qui ne franchit point le domaine de la sensation. Rien de plus.

Les passants, les curieux qui se sont approchés de la grotte ont vu l'enfant ; mais pour eux, il était semblable à tous les autres. Ils ne sont pas allés au delà de cette connaissance purement naturelle. Peut-être ont-ils été frappés de la beauté de l'enfant ? Peut-être ont-ils plaint son dénuement ? Mais ce sentiment n'a point duré, et l'indifférence a bientôt repris le dessus.

Il y a les bergers, cœurs simples, « éclairés d'un rayon d'en haut » : *Claritas Dei circumfulsit illos*[2]. Ils ont compris assurément davantage ; ils ont reconnu en cet enfant le Messie promis, attendu, l'*Exspectatio gentium*[3]; ils lui ont rendu leurs hommages, et leurs âmes ont été pour longtemps remplies de joie et de paix.

Les anges également contemplaient le nouveau-né,

1. Cf. I, 3. — 2. Luc. II, 9. — 3. Gen. XLIX, 10.

Verbe fait chair. Ils ont vu en lui leur Dieu ; aussi cette connaissance jetait ces purs esprits dans la stupeur et l'admiration d'un abaissement si incompréhensible : car ce n'est pas à leur nature qu'il a voulu s'unir, *Nusquam angelos,* mais à la nature humaine, *sed semen Abrahae apprehendit*[1].

Que dirons-nous de la Vierge, quand elle regardait Jésus ? A quelle profondeur du mystère pénétrait ce regard si pur, si humble, si tendre et si plein de complaisance ! On ne saurait exprimer de quelles lumières l'âme de Jésus inondait alors sa Mère, et quelles sublimes adorations, quels hommages parfaits Marie rendait à son fils, à son Dieu, à tous les états et à tous les mystères dont l'Incarnation est la substance et la racine.

Il y a enfin, — mais ceci est inénarrable, — le regard du Père contemplant son Fils, fait chair pour les hommes. Le Père céleste voyait ce que jamais ni homme, ni ange, ni Marie elle-même ne comprendront : les perfections infinies de la divinité qui se cachaient dans un enfant... Et cette contemplation était la source d'un ravissement indicible : « Tu es mon Fils, mon Fils bien-aimé, le Fils de ma dilection, en qui j'ai mis toutes mes complaisances »[2]...

Lorsque nous contemplons à Bethléem le Verbe incarné, élevons-nous au-dessus des sens, pour ne regarder que des yeux de la foi. La foi nous fait participer ici-bas à la connaissance que les divines Personnes ont l'une de l'autre. Il n'y a point en ceci d'exagération. La grâce sanctifiante nous rend, en effet, participants de la nature divine ; or, l'activité de la nature divine consiste dans la connaissance et l'amour que les personnes divines ont l'une de l'autre, l'une pour l'autre ; nous participons donc à cette connaissance. — Et de même que la grâce sanctifiante s'épanouissant dans la gloire nous donnera le droit de contempler Dieu comme il se voit ; de même, sur la terre, dans les ombres de la foi, la grâce nous donne de

1. Hebr. II, 16. — 2. Marc. I, 11 ; Luc. III, 22.

regarder les profondeurs des mystères par les yeux de Dieu : *Lux tuae claritatis infulsit* [1].

Quand notre foi est vive et parfaite, nous ne nous arrêtons pas à l'écorce, au dehors du mystère ; mais nous atteignons l'intime pour le contempler des yeux de Dieu ; nous passons par l'humanité pour pénétrer jusqu'à la divinité que l'humanité cache et révèle à la fois ; nous voyons les mystères divins dans la lumière divine.

Et ravie, étonnée d'un abaissement si prodigieux, l'âme que cette foi vivifie se prosterne ; elle se livre tout entière pour procurer la gloire d'un Dieu qui voile ainsi, par amour pour sa créature, la splendeur native de ses insondables perfections. Elle l'adore ; elle se donne ; elle n'a même de repos qu'elle n'ait tout donné, elle aussi, en retour, pour parfaire l'échange qu'il veut contracter avec elle ; qu'elle n'ait tout soumis d'elle-même, de son activité, à ce « Roi de paix qui vient, avec tant de magnificence » [2], la sauver, la sanctifier et, pour ainsi dire, la déifier.

Approchons-nous donc de l'enfant-Dieu avec une grande foi. Nous eussions voulu être à Bethléem pour le recevoir. Voici que la communion nous le donne avec autant de réalité, quoique nos sens l'y trouvent moins encore. Dans le tabernacle comme à la crèche, c'est le même Dieu plein de puissance, le même Sauveur plein de bonté.

Si nous le voulons, l'échange admirable se continue encore. Car c'est aussi par son humanité qu'à la table sainte le Christ nous infuse la vie divine ; c'est en mangeant sa chair et en buvant son sang, en nous unissant à son humanité, que nous puisons à la source même de la vie éternelle : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam aeternam* [3]...

Ainsi, chaque jour, se continue et se resserre l'union établie entre l'homme et Dieu dans l'Incarnation. En se

1. Préface de Noël. — 2. Antienne des Vêpres de Noël. — 3. Joan. VI, 55.

donnant dans la communion, le Christ accroît dans l'âme généreuse et fidèle la vie de la grâce [1] ; il la fait se développer plus librement et s'épanouir avec plus de force ; « il lui confère même le gage de cette immortalité bienheureuse dont la grâce est le germe, et où Dieu lui-même se communiquera à nous en toute plénitude et sans voile » : *Ut natus hodie Salvator mundi, sicut divinae nobis generationis est auctor, ita et immortalitatis sit* IPSE *largitor* [2].

Ce sera la consommation, magnifique et glorieuse, de l'échange inauguré à Bethléem dans la pauvreté et les abaissements de la crèche.

1. *Deus, qui nos per hujus sacrificii veneranda commercia, unius summae divinitatis participes effecisti : praesta, quaesumus : ut sicut tuam cognoscimus veritatem, sic eam dignis moribus assequamur.* Secrète du IVe dimanche après Pâques. — 2. Postcommunion de la messe du jour.

VIII. — L'ÉPIPHANIE.

SOMMAIRE. — Dieu, lumière éternelle, se manifeste surtout par l'Incarnation. — I. La manifestation aux Mages signifie la vocation des nations païennes à la lumière de l'Évangile. — II. La foi des Mages, prompte et généreuse, est le modèle de la nôtre. — III. Conduite des Mages à la disparition de l'étoile. — IV. Combien est profonde leur foi à Bethléem ; symbolisme des présents offerts par eux à l'Enfant-Dieu ; comment les imiter.

Chaque fois que l'âme se trouve en contact un peu intime avec Dieu, elle se sent enveloppée de mystère: *Nubes et caligo in circuitu ejus*[1]. Ce mystère est la conséquence inévitable de la distance infinie qui sépare la créature du Créateur. De toutes parts, l'être fini est dépassé par celui qui, éternellement, est la plénitude même de l'Être.

C'est pourquoi un des caractères les plus profonds de l'Être divin est son incompréhensibilité et son invisibilité; c'est une chose vraiment remarquable que l'invisibilité ici-bas de la lumière divine.

« Dieu est lumière », dit S. Jean ; il est la lumière infinie, « sans ombres ni ténèbres » : *Deus lux est, et tenebrae in eo non sunt ullae*. S. Jean prend soin de noter que cette vérité constitue l'un des fondements de son Évangile : *Et haec est annuntiatio quam audivimus ab eo, et annuntiamus vobis*[2]. Mais cette lumière, qui nous baigne tous de sa clarté, au lieu de manifester Dieu aux yeux de notre âme, le cache. Il en est d'elle comme du soleil ; son éclat même empêche de la contempler : *Lucem inhabitat inaccessibilem*[3].

Et pourtant cette lumière est la vie de l'âme. Vous

1. Ps. XCVI, 2. — 2. I Joan. I, 5. — 3. I Tim. VI, 16.

aurez remarqué que, dans la sainte Écriture, les idées de vie et de lumière sont fréquemment associées. Quand le psalmiste veut décrire la béatitude éternelle dont Dieu est la source, il dit qu' « en lui se trouve le principe de la vie » : *Torrente voluptatis tuae potabis eos. Quoniam apud te est fons* VITAE ; et il ajoute aussitôt : « Et dans ta lumière nous verrons la lumière ». *Et in lumine tuo* VIDEBIMUS LUMEN [1]. Pareillement, quand Notre-Seigneur se déclare « la lumière du monde ». « Celui, dit-il encore (et ici, il y a plus qu'une simple juxtaposition de mots), qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie » : *Habebit* LUMEN VITAE [2]. Et cette lumière de vie procède de la vie par essence qui est lumière : *In ipso vita erat, et vita erat lux hominum* [3]. Notre vie dans le ciel sera de connaître, sans voile, la lumière éternelle, et de jouir de ses splendeurs.

Déjà ici-bas, Dieu donne une participation de sa lumière en dotant l'âme humaine d'intelligence : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* [4]. La raison est pour l'homme une lumière véritable. Toute l'activité naturelle de l'homme, pour être digne de lui-même, doit d'abord être dirigée par cette lumière qui lui montre le bien à poursuivre ; lumière si puissante qu'elle est même capable de révéler à l'homme l'existence de Dieu et quelques-unes de ses perfections. S. Paul écrivant aux fidèles de Rome [5] déclare les païens inexcusables de n'avoir pas connu Dieu en contemplant le monde, œuvre de ses mains. Les œuvres de Dieu contiennent un vestige, un reflet de ses perfections, et déclarent ainsi, jusqu'à un certain point, la lumière infinie.

Il est une autre manifestation plus profonde, plus miséricordieuse que Dieu a faite de lui-même : c'est l'Incarnation.

La lumière divine, trop éclatante pour se manifester à nos faibles regards dans toute sa splendeur, s'est voi-

1. Ps. XXXV, 9-10. — 2. Joan. VIII, 12. — 3. Ibid. I, 4. — 4. Ps. IV, 7. — 5. Rom. I. 20.

lée sous l'humanité : *quod est velamen,* c'est la pensée de S. Paul[1]. « Splendeur de la lumière éternelle »[2], lumière jaillissant de la lumière, *lumen de lumine,* le Verbe a revêtu notre chair pour qu'à travers elle nous puissions contempler la divinité : *Nova mentis nostrae oculis lux tuae claritatis infulsit*[3]. Le Christ est Dieu mis à notre portée, se montrant à nous, dans une existence authentiquement humaine ; le voile de l'humanité empêche l'éclat infini et éblouissant de la divinité de nous aveugler.

Mais pour toute âme de bonne volonté, des rayons s'échappent de cet homme, qui révèlent qu'il est également Dieu ; l'âme éclairée par la foi connaît les splendeurs qui se cachent derrière le voile de ce saint des saints. Dans l'homme mortel qu'est Jésus, la foi trouve Dieu lui-même, et en trouvant Dieu, elle s'abreuve à la source de lumière, de salut et de vie immortelle : *Quia cum Unigenitus tuus in substantia nostrae mortalitatis apparuit, nova nos immortalitatis suae luce reparavit*[4].

Cette manifestation de Dieu aux hommes est un mystère si inouï, une œuvre si pleine de miséricorde ; elle constitue un des caractères si essentiels de l'Incarnation que, dans les premiers siècles, l'Église n'avait point de fête pour honorer principalement la naissance du Sauveur à Bethléem ; elle célébrait la fête des « Théophanies » ou des « manifestations divines » dans la personne du Verbe incarné : manifestation aux Mages, — sur les bords du Jourdain lors du baptême de Jésus, — aux noces de Cana, où le Christ accomplit son premier miracle. En passant de l'Église d'Orient à celle d'Occident, la fête a retenu son nom grec : *Épiphanie,* la « manifestation » ; mais elle a pour objet presque exclusif la manifestation du Sauveur à la gentilité, aux nations païennes, dans la personne des Mages.

Vous connaissez suffisamment le récit évangélique de

1. Cf. Hebr. X, 20. — 2. Sap. VII, 26. — 3. Préface de la Nativité. — 4. Préface de l'Épiphanie.

la venue des Mages à Bethléem, récit illustré et popularisé par la tradition[1]. Je vous dirai seulement quelques mots sur la signification générale du mystère ; m'attachant ensuite à certains détails, je vous indiquerai quelques-uns des nombreux enseignements qu'il contient pour notre piété.

I

Les Pères de l'Église ont vu dans l'appel des Mages au berceau du Christ la vocation des nations païennes à la foi. — C'est là le fond même du mystère, explicitement indiqué par l'Église dans l'oraison où elle résume les vœux de ses enfants en cette solennité : *Deus qui hodierna die Unigenitum tuum* GENTIBUS *stella duce revelasti.*

Le Verbe incarné s'est d'abord manifesté aux Juifs, dans la personne des bergers. Pourquoi cela ? — Parce que le peuple juif était le peuple choisi. C'est de ce peuple que devait sortir le Messie, fils de David ; c'est à lui qu'avaient été faites les magnifiques promesses dont la réalisation constituait le règne messianique ; c'est à lui que Dieu avait confié les Écritures et donné la Loi, cette Loi dont tous les éléments étaient la figure de la grâce que devait apporter le Christ. Il convenait donc que le Verbe incarné se manifestât d'abord aux Juifs.

Les bergers, gens simples au cœur droit, ont représenté à la crèche le peuple élu : *Evangelizo vobis gaudium magnum... quia natus est vobis hodie Salvator*[2].

Plus tard encore, dans sa vie publique, Notre-Seigneur se manifestera aux Juifs par la sagesse de sa doctrine et l'éclat de ses miracles.

Nous constaterons même qu'il confine sa prédication aux seuls Juifs. — Voyez, par exemple, lorsque la femme chananéenne, des régions infidèles de Tyr et de Sidon, lui demande de la secourir, que répond le Christ aux

1. La plupart des auteurs placent la venue des Mages après la présentation de Jésus au Temple ; nous suivrons ici l'ordre indiqué par l'Église qui, dans sa liturgie, célèbre l'Épiphanie au 6 janvier et la présentation au 2 février. — 2. Luc. II, 10-11.

disciples qui s'interposent en sa faveur ? « Je ne suis venu que pour les brebis perdues d'Israël »[1]. Il faudra la foi vivace et la profonde humilité de la pauvre païenne pour arracher, pour ainsi dire, à Jésus la grâce qu'elle implorait. — Quand, durant sa vie publique, Notre-Seigneur envoyait ses apôtres prêcher comme lui la bonne nouvelle, il leur disait également : « N'allez point vers les Gentils ; ne vous arrêtez point chez les Samaritains, cherchez plutôt les brebis perdues d'Israël »[2]. Pourquoi cette recommandation si étrange ? Les païens étaient-ils exclus de la grâce de la rédemption et du salut apporté par le Christ ? Non ; mais il entrait dans l'économie divine de réserver aux apôtres l'évangélisation des nations païennes, après que les Juifs, en crucifiant le Messie, auraient définitivement rejeté le Fils de Dieu. Quand Notre-Seigneur meurt sur la croix, le voile du temple se déchire en deux pour montrer qu'a cessé l'Alliance antique avec le seul peuple hébreu.

Bien des Juifs, en effet, n'ont pas voulu recevoir le Christ ; l'orgueil des uns, la sensualité des autres ont aveuglé leurs âmes, et ils n'ont pas voulu l'accepter comme Fils de Dieu. C'est d'eux que S. Jean parle quand il dit : « La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise ; elle est descendue dans son domaine, et les siens ne l'ont pas reçue »[3]. C'est pourquoi Notre-Seigneur disait à ces juifs incrédules : « Le règne de Dieu vous sera enlevé et transféré aux Gentils »[4].

Les nations païennes sont appelées à devenir l'héritage promis par le Père à son Fils Jésus : *Postula a me, et dabo tibi gentes haereditatem tuam*[5]. Notre-Seigneur se disait lui-même « le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis », ajoutant aussitôt : « Je n'ai pas de brebis seulement parmi mon peuple ; j'en ai d'autres encore qui n'appartiennent pas présentement à mon troupeau » : *Alias oves habeo, quae non sunt ex hoc ovili ;* il faut aussi que je les amène à moi ; elles entendront ma voix,

1. Matth. XV, 24. — 2. Ibid. X, 5-6. — 3. Joan. I, 5, 11. — 4. Matth. XXI, 43. — 5. Ps. II, 8.

et il y aura une seule bergerie et un seul pasteur »[1].

C'est pourquoi, avant de remonter au ciel, il envoie ses apôtres continuer, non plus chez les brebis perdues d'Israël, mais chez tous les peuples, son œuvre et sa mission de salut. « Allez, leur dit-il, prêchez à toute créature, enseignez toutes les nations... Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles »[2].

Toutefois le Verbe incarné n'a pas attendu son ascension pour répandre sur la gentilité la grâce de la bonne nouvelle. Dès son apparition ici-bas, il la convie à la crèche dans la personne des Mages. Sagesse éternelle, il voulait ainsi nous montrer qu'il apportait la paix, *Pax hominibus bonae voluntatis*[3], « non seulement à ceux qui étaient près de lui » — les Juifs fidèles représentés par les bergers, — « mais encore à ceux qui vivaient loin de lui » — les païens figurés par les Mages. Ainsi, « des deux peuples, comme le dit S. Paul, il n'en faisait qu'un » : *Qui fecit utraque unum,* parce qu'il est seul, par l'union de son humanité à la divinité, le médiateur parfait, et que « c'est par lui seul que nous avons accès, les uns et les autres, auprès du même Père, dans un seul et unique Esprit »[4].

L'appel des Mages et leur sanctification signifient la vocation de la gentilité à la foi et au salut. Aux bergers Dieu envoie un ange, car le peuple élu était habitué aux apparitions des esprits célestes ; aux Mages, qui scrutaient les astres, il fait apparaître une étoile merveilleuse. Cette étoile est le symbole de l'illumination intérieure qui éclaire les âmes pour les appeler à Dieu.

Chaque âme d'adulte, en effet, est éclairée, au moins une fois, comme les Mages, par l'étoile de la vocation au salut éternel. A tous la lumière est donnée. C'est un dogme de notre foi que « Dieu veut sauver tous les hommes » : *Qui* OMNES *homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire*[5].

1. Joan. X, 11, 16. — 2. Matth. XXVIII, 19-20 ; Marc. XVI, 15. — 3. Luc. II, 14. — 4. Eph. II, 14, 17-18. — 5. I Tim. II, 4.

Au jour du jugement, tous sans exception proclameront, avec la conviction produite par l'évidence, l'infinie justice de Dieu et la parfaite droiture de ses arrêts : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*[1]. Ceux que, pour toujours, Dieu aura chassés loin de lui reconnaîtront qu'ils sont les propres artisans de leur perte.

Or, ceci ne serait pas vrai si les réprouvés n'avaient pas eu la possibilité de connaître et d'accepter la lumière divine de la foi. Il est contraire non seulement à la bonté infinie de Dieu, mais encore à sa justice, de condamner une âme à cause de son ignorance invincible.

Sans doute, l'étoile qui appelle les hommes à la foi chrétienne n'est pas la même pour tous ; elle brille différemment ; mais son éclat est assez visible pour que les cœurs de bonne volonté puissent la reconnaître et voir en elle le signe de la vocation divine. Dans sa providence pleine de sagesse, Dieu varie incessamment son action, incompréhensible comme lui-même ; il la varie suivant les prévenances toujours actives de son amour et les exigences toujours saintes de sa justice. C'est en ceci que nous devons, avec S. Paul, adorer « la profondeur insondable des voies de Dieu et proclamer qu'elles dépassent infiniment nos vues créées » ; qui, « en effet, a connu la pensée du Seigneur et a été son conseiller » ? *O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei ! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viae ejus*[2] !

Nous avons le bonheur d'avoir « vu l'étoile » et d'avoir reconnu pour notre Dieu l'enfant de la crèche; nous avons le bonheur d'appartenir à l'Église, dont les Mages étaient les prémices.

Dans l'office de la fête, la liturgie appelle cette vocation de toute l'humanité à la foi et au salut dans la personne des Mages, les noces de l'Église avec l'Époux ; écoutez avec quelle allégresse, en quels termes magnifiquement symboliques, empruntés au prophète Isaïe, elle

1. Ps. CXVIII, 137. — 2. Rom. XI, 33.

proclame[1] la splendeur de cette Jérusalem spirituelle qui doit recevoir dans son sein maternel les nations devenues l'héritage de son Époux divin. « Lève-toi et resplendis, car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi. Tandis que les ténèbres couvriront la terre et que l'obscurité enveloppera les peuples, sur toi le Seigneur se lèvera et sa gloire se manifestera en toi. Les nations marcheront vers ta lumière et les rois vers la clarté de ton aurore. Porte les regards autour de toi et vois : ils se rassemblent tous et viennent à toi ; tes fils viendront de loin, et tes filles surgiront à tes côtés. Tu verras alors, et tu seras radieuse ; ton cœur tressaillira et se dilatera ; car tu verras venir à toi les richesses de la mer et les trésors des nations »[2].

Offrons à Dieu d'incessantes actions de grâces de « nous avoir rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière, en nous délivrant de la puissance des ténèbres pour nous transporter dans le royaume de son Fils »[3], c'est-à-dire dans l'Église.

L'appel à la foi est un bienfait insigne parce qu'il contient en germe la vocation à la béatitude éternelle de la vision divine. N'oublions jamais que cet appel a été l'aurore de toutes les miséricordes de Dieu à notre égard, et que tout pour l'homme se résume dans la fidélité à cette vocation ; la foi doit nous mener à la vision bienheureuse[4].

Nous devons non seulement remercier Dieu de cette grâce de la foi chrétienne, mais encore nous en rendre chaque jour plus dignes en sauvegardant notre foi contre tous les dangers que lui fait courir notre siècle de naturalisme, de scepticisme, d'indifférence, de respect humain, en apportant à vivre de la vie de foi une incessante fidélité.

En outre, demandons à Dieu d'accorder ce don précieux de la foi à toutes les âmes qui sont encore « as-

1. Épître de la messe. — 2. Is. LX, 1-5. — 3. Col. I, 13. — 4. Oraison de la fête.

sises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort » ; demandons au Seigneur que l'étoile se lève sur elles ; qu'il soit lui-même « le Soleil qui les visite d'en haut par l'effet de sa tendre miséricorde » : *Per viscera misericordiae Dei nostri in quibus visitavit... Oriens ex alto*[1].

Cette prière est très agréable à Notre-Seigneur ; c'est lui demander, en effet, qu'il soit connu et exalté comme le Sauveur de tous les hommes et le Roi des rois.

Elle l'est aussi au Père, car il ne désire rien tant que la glorification de son Fils. Répétons donc souvent, en ces saints jours, la prière que le Verbe incarné a mise lui-même sur nos lèvres : O Père céleste, « Père des lumières », que votre règne arrive, ce règne dont votre Fils Jésus est le chef. *Adveniat regnum tuum !* Que votre Fils soit de plus en plus connu, aimé, servi, glorifié, afin qu'à son tour, en vous manifestant davantage aux hommes, il vous glorifie dans l'unité de votre commun Esprit : *Pater, clarifica Filium tuum ut Filius tuus clarificet te !*

II

Si nous reprenons maintenant quelques détails du récit évangélique, nous verrons combien ce mystère est riche d'enseignements.

Je vous ai dit que les Mages à Bethléem représentaient les Gentils dans la vocation à la lumière de l'Évangile. La conduite des Mages nous montre les qualités que doit avoir notre foi.

Ce qui apparaît tout d'abord, c'est la généreuse fidélité de cette foi. Voyez : l'étoile apparaît aux Mages. Quel que soit leur pays d'origine — Perse, Chaldée, Arabie ou Inde, — les Mages, d'après la tradition, appartenaient à une caste sacerdotale et se livraient à l'étude des astres. Il est plus que probable qu'ils n'ignoraient pas la révélation faite aux Juifs d'un roi qui serait leur Libérateur et le Maître du monde. Le prophète Daniel, qui avait précisé l'époque de sa venue, avait été en relation

1. Luc. I, 78-79.

avec des mages ; peut-être même, la prophétie de Balaam qu' « une étoile se lèverait sur Jacob »[1] ne leur était-elle pas inconnue ? Quoi qu'il en soit, voici qu'une étoile merveilleuse leur apparaît. Son éclat extraordinaire, frappant leurs yeux, éveille leur attention, en même temps qu'une grâce intérieure d'illumination éclaire leurs âmes; cette grâce leur faisait pressentir la personne et les prérogatives de celui dont l'astre annonçait la naissance ; elle leur inspirait d'aller à sa recherche pour lui rendre leurs hommages.

La fidélité des Mages à l'inspiration de la grâce est admirable. Le doute n'a point de prise sur leurs esprits ; sans raisonner, ils se mettent en demeure d'exécuter aussitôt leur dessein. Ni l'indifférence ou le scepticisme de leur entourage, ni la disparition de l'étoile, ni les difficultés inhérentes à une expédition de ce genre, ni la longueur ou les dangers de la route ne les arrêtent. Ils obéissent sans retard et avec constance à l'appel divin. « Nous avons vu *son* étoile en Orient et nous sommes venus »[2] ; nous sommes partis aussitôt qu'elle s'est montrée à nous.

En ceci les Mages sont notre modèle, qu'il s'agisse de la vocation à la foi, ou qu'il soit question de l'appel à la perfection. — Il y a, en effet, pour chaque âme fidèle une vocation à la sainteté : *Sancti estote quia ego sanctus sum*[3] : « Soyez saints, parce que je suis saint ». L'apôtre S. Paul nous assure que de toute éternité il existe pour nous un décret divin plein d'amour qui contient cet appel : *Elegit nos ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus*[4]. Et « pour ceux qu'il appelle ainsi à la sainteté, Dieu fait tout concourir à bien » : *Iis qui secundum propositum vocati sunt sancti*[5]. La manifestation de cette vocation est pour chacun de nous son étoile. Elle revêt des formes diverses, selon les desseins de Dieu, notre caractère, les

1. Num. XXIV, 17. — 2. Matth. II, 2. — 3. Lev. XI, 44. — 4. Eph. I, 4. — 5. Rom. VIII, 28.

circonstances dans lesquelles nous vivons, les événements auxquels nous sommes mêlés ; mais elle luit dans l'âme de chacun.

Et quel est le but de cet appel ? Pour nous comme pour les Mages, c'est de nous conduire à Jésus. Le Père céleste fait briller l'étoile en nous ; car, dit le Christ lui-même, « personne ne vient à moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire » : *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum* [1].

Si nous écoutons l'appel divin avec fidélité, si nous allons généreusement de l'avant, les yeux fixés sur l'étoile, nous arriverons au Christ qui est la vie de nos âmes. Et quels que soient nos péchés, nos fautes, nos misères, Jésus nous accueillera avec bonté. Il l'a promis : « Tous ceux que mon Père attire à moi viendront vers moi, et celui qui viendra vers moi, je ne le rejetterai point : *Omne, quod dat mihi Pater, ad me veniet : et eum qui venit ad me non ejiciam foras* [2].

Le Père attira Madeleine, pécheresse insigne, aux pieds de Jésus. Et voici que Madeleine, suivant aussitôt, avec une foi généreuse, le rayon divin de l'étoile qui luisait dans son âme misérable, fait irruption dans une salle de festin pour manifester publiquement au Christ sa foi, son repentir et son amour. Madeleine a suivi l'étoile, et l'étoile a mené Madeleine au Sauveur : « Tes péchés te sont remis, ta foi t'a sauvée, va en paix » *Et eum qui venit ad me non ejiciam foras* [3].

La vie des saints et l'expérience des âmes montrent qu'il y a souvent, dans notre existence surnaturelle, des moments décisifs d'où dépend toute la valeur de notre vie intérieure, et parfois notre éternité elle-même.

Voyez Saul sur le chemin de Damas. C'est un ennemi et un persécuteur acharné des chrétiens ; *Spirans minarum,* « il ne respire et ne profère que menaces » contre tout ce qui porte ce nom. Et voici que la voix de Jésus se fait entendre. C'est pour lui l'étoile, l'appel divin. Saul

1. Joan. VI, 44. — 2. Ibid. VI, 37. — 3. Luc. VII, 48, 50.

écoute l'appel, suit l'étoile : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse » ? — Quelle promptitude et quelle générosité ! Aussi, à partir de ce moment, devenu « vase d'élection »[1], ne vivra-t-il que pour le Christ.

Voyez au contraire ce jeune homme plein de bonne volonté, au cœur droit et sincère, qui se présente à Jésus et lui demande ce qu'il doit faire pour posséder la vie bienheureuse. « Garde les commandements, » lui répond notre divin Sauveur. — « Maître, je les observe depuis mon enfance ; que me manque-t-il encore » ? — Alors, dit l'Évangile, « Jésus, l'ayant regardé, l'aima » : *Jesus autem intuitus eum dilexit eum.* Ce regard plein d'amour était le rayon de l'étoile. Et voici qu'il se manifeste aussitôt : « Une seule chose te manque ; si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; après, viens et suis-moi ». Mais lui ne suivit pas l'étoile : « Affligé de la parole du Christ, il le quitta plein de tristesse, car il avait de grands biens ». Des commentateurs voient dans les paroles que Notre-Seigneur prononça aussitôt après : « Qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu »[2], la prédiction de la perte de cette âme.

Ainsi, qu'il s'agisse de l'appel à la foi ou à la sainteté, nous ne trouverons le Christ et la vie dont il est la source qu'à la condition d'être attentifs à la grâce et persévéramment fidèles dans notre recherche de l'union divine.

Le Père céleste nous appelle à son Fils par l'inspiration de sa grâce ; mais il veut que, comme les Mages, dès que l'étoile luit dans nos cœurs, nous quittions tout à l'instant : nos péchés, les occasions du péché, les habitudes mauvaises, les infidélités, les imperfections, les attaches à la créature ; il veut que, ne tenant aucun compte ni des critiques et de l'opinion des hommes, ni des difficultés de l'œuvre à accomplir, nous nous mettions tout de suite à la recherche de Jésus, — que nous l'ayons perdu par une faute mortelle, ou que, le possédant déjà

1. Act. IX, 1, 6, 15. — 2. Marc. X, 17-23. Cf. Matth. XIX, 16-23 ; Luc. XVIII, 18-24.

en nous par la grâce sanctifiante, nous soyons appelés à une union plus étroite et plus intime avec lui.

Vidimus stellam : « Seigneur, j'ai vu *votre* étoile, et je viens à vous : que voulez-vous que je fasse » ?

III

Il arrive parfois que l'étoile disparaisse à nos regards. Soit que l'inspiration de la grâce porte avec elle un caractère extraordinaire, comme c'était le cas pour les Mages, soit qu'elle se rattache, et c'est pour nous le cas le plus fréquent, à la providence surnaturelle de tous les jours, elle cesse quelquefois de se manifester ; la lumière se cache ; l'âme se trouve dans des ténèbres spirituelles. — Que faire alors ?

Voyons ce qu'ont fait les Mages en cette occurrence. L'étoile ne s'était montrée à eux qu'en Orient, puis elle a disparu : *Vidimus stellam ejus in Oriente.* Si elle leur apprenait la naissance du Roi des Juifs, elle ne leur indiquait pas l'endroit précis où ils pourraient le trouver. Que faire ? Les Mages se sont dirigés sur Jérusalem, la capitale de la Judée, la métropole de la religion juive. Où, mieux que dans la cité sainte, peuvent-ils connaître ce qu'ils cherchent ?

De même, quand notre étoile disparaît, quand l'inspiration divine ne précise point, nous laisse dans l'incertitude, Dieu veut que nous recourions à l'Église, à ceux qui le représentent parmi nous, afin d'apprendre d'eux la conduite à suivre. C'est l'économie de la providence divine. Dieu aime que l'âme, dans ses doutes et les difficultés de sa marche vers le Christ, demande lumière et direction à ceux qu'il a établis comme ses représentants auprès de nous : *Qui vos audit, me audit*[1].

Voyez Saul sur le chemin de Damas : à l'appel de Jésus, il s'écrie aussitôt : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse » ? Que lui répond le Christ ? Lui fait-il alors connaître directement ses volontés ? Il aurait pu

1. Luc. X, 16.

le faire puisqu'il se révélait à lui comme étant le Seigneur ; mais il ne le fait pas ; il le renvoie à ses représentants : « Entre dans la ville, et là, il te sera dit — par un autre — ce que tu dois faire »[1].

En soumettant les aspirations de nos âmes au contrôle de ceux qui ont grâce et mission de nous diriger dans notre recherche de l'union divine, nous ne courons aucun risque de nous égarer, quels que soient d'ailleurs les mérites personnels de ceux qui nous guident. A l'époque où les Mages arrivèrent à Jérusalem, l'assemblée de ceux qui avaient autorité pour interpréter les saintes Écritures était composée en grande partie d'éléments indignes ; et cependant, Dieu a voulu que ce fût par leur ministère et leur enseignement que les Mages apprissent officiellement l'endroit où était né le Christ. Dieu, en effet, ne peut permettre que l'âme soit trompée quand, avec humilité et confiance, elle s'adresse aux représentants légitimes de son autorité souveraine.

Bien au contraire, elle retrouvera la lumière et la paix ; comme les Mages sortant de Jérusalem, l'âme reverra alors l'étoile, pleine d'éclat et de splendeur, et, comme eux aussi, remplie d'allégresse, elle reprendra sa marche en avant : *Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno valde*[2].

IV

Suivons maintenant les Mages à Bethléem : c'est là surtout que nous verrons se manifester la profondeur de leur foi.

L'étoile merveilleuse les conduit à l'endroit où ils devaient enfin rencontrer celui qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Et que trouvent-ils ? Un palais, un berceau royal, une longue suite de serviteurs empressés ? Non, un pauvre ménage d'ouvriers. Ils cherchent un roi, un Dieu, et ils ne voient qu'un enfant sur les genoux de sa mère ; non pas un enfant transfiguré par des rayons

1. Act. IX, 6. — 2. Matth. II, 10.

divins, comme cela se produisit plus tard, aux yeux des apôtres, sur la montagne de Thabor, mais un petit enfant, un pauvre et faible enfant.

Toutefois, de cet être si frêle en apparence, jaillissait invisiblement une puissance divine : *Virtus de illo exibat.* Celui qui avait fait surgir l'étoile pour amener les Mages à son berceau, les illuminait présentement lui-même ; il remplissait intérieurement leur esprit de lumière et leur cœur d'amour. C'est pour cela que dans cet enfant, ils ont reconnu leur Dieu.

L'Évangile ne nous dit rien de leurs paroles, mais il nous fait connaître le geste sublime de leur foi parfaite : « Et s'étant prosternés, ils adorèrent l'enfant » : *Et procidentes adoraverunt eum* [1].

L'Église veut que nous nous associions à cette adoration des Mages. Quand, durant la sainte messe, elle nous donne à lire ces paroles du récit évangélique : « Et se prosternant, ils l'adorèrent », elle nous fait fléchir le genou, pour marquer que, nous aussi, nous croyons à la divinité de l'enfant de Bethléem.

Adorons-le avec une foi profonde. Dieu demande de nous que, tant que nous sommes ici-bas, toute l'activité de notre vie intérieure aboutisse à une union avec lui dans la foi. La foi est la lumière qui nous donne de voir Dieu dans l'enfant de la Vierge, d'entendre la voix de Dieu dans les paroles du Verbe incarné, de suivre les exemples d'un Dieu dans les actions de Jésus, de nous approprier les mérites infinis d'un Dieu par les douleurs et les satisfactions d'un homme souffrant comme nous.

A travers le voile d'une humanité humble et passible, l'âme qu'une foi vive éclaire, découvre toujours Dieu ; partout où elle rencontre cette humanité, — que ce soit dans les abaissements de Bethléem, sur les routes de Judée, sur le gibet du Calvaire ou sous les espèces eucharistiques, — l'âme fidèle se prosterne devant elle, parce qu'elle est l'humanité d'un Dieu. Elle se jette à ses pieds pour l'écouter, lui obéir, la suivre, jusqu'à ce

1. Matth. II, 11.

qu'il plaise à Dieu de « révéler lui-même sa majesté infinie, dans les saintes splendeurs de la vision bienheureuse » : *Usque ad contemplandam speciem tuae celsitudinis perducamur* [1].

L'attitude d'adoration chez les mages traduit en langage éloquent la profondeur de leur foi ; les présents qu'ils offrent sont aussi pleins de signification. Les Pères de l'Église ont relevé avec insistance le symbolisme des dons apportés au Christ par les Mages. Arrêtons-nous, pour terminer cet entretien, à considérer combien ce symbolisme est profond : ce sera une joie pour nos âmes et un aliment pour notre piété.

Comme vous le savez, l'Évangile nous dit qu' « ayant ouvert leurs trésors, les Mages offrirent à l'enfant de l'or, de l'encens et de la myrrhe » [2]. Il est évident que, dans la pensée des Mages, ces dons devaient servir à exprimer les sentiments de leurs cœurs autant qu'à honorer celui auquel ils les apportaient.

En examinant la nature de ces dons, qu'ils avaient préparés avant leur départ, nous voyons que l'illumination divine avait déjà manifesté aux Mages quelque chose de l'éminente dignité de celui qu'ils désiraient contempler et adorer. La nature de ces dons indique également la qualité des devoirs que les Mages voulaient remplir à l'égard de la personne du Roi des Juifs. Le symbolisme des dons atteint donc à la fois celui à qui ils sont offerts et ceux qui les présentent.

L'or, le plus précieux des métaux, est le symbole de la royauté ; il marque, d'autre part, l'amour et la fidélité que chacun doit à son prince.

On reconnaît universellement dans l'encens le symbole du culte divin ; il ne s'offre qu'à Dieu. En préparant ce don, les Mages montraient qu'ils voulaient proclamer la divinité de celui dont l'étoile annonçait la naissance, et reconnaître cette divinité par l'adoration suprême qu'on ne peut rendre qu'à Dieu.

1. Oraison de la fête de l'Épiphanie. — 2. Matth. II, 11.

Enfin, ils avaient été inspirés de lui apporter de la myrrhe. Que veulent-ils marquer par cette myrrhe, qui servait à panser les blessures, à embaumer les morts ? Ce présent signifiait que le Christ était homme, mais un homme passible, qui mourrait un jour ; la myrrhe symbolisait aussi l'esprit de pénitence et d'immolation qui doit caractériser la vie des disciples d'un crucifié.

Ainsi donc la grâce avait inspiré aux Mages d'apporter des présents à celui qu'ils cherchaient. Il doit en être de même pour nous. « Nous qui entendons le récit de l'offrande des Mages, dit S. Ambroise [1], sachons tirer de nos trésors et présenter des offrandes semblables ». Chaque fois que nous approchons du Christ, apportons-lui, comme des Mages, des présents, mais des présents qui soient magnifiques, qui soient, comme les leurs, dignes de celui auquel nous les offrons.

Vous me direz peut-être : « Nous n'avons ni or, ni encens, ni myrrhe ». — Cela est vrai ; mais nous avons bien mieux, nous avons des trésors bien plus précieux, les seuls, d'ailleurs, que le Christ, notre Sauveur et notre Roi, attende de nous. N'offrons-nous pas de l'or au Christ quand, par une vie pleine d'amour et de fidélité à ses commandements, nous proclamons qu'il est le Roi de nos cœurs ? Ne lui présentons-nous pas de l'encens, lorsque nous croyons à sa divinité, et la reconnaissons par nos adorations et nos prières ? En unissant nos humiliations, nos souffrances, nos douleurs et nos larmes aux siennes, ne lui apportons-nous pas de la myrrhe ?

Et si, par nous-mêmes, nous sommes dépourvus de ces biens, demandons à Notre-Seigneur de nous enrichir des trésors qui lui sont agréables ; il les possède pour nous les donner.

C'est ce que le Christ Jésus faisait entendre lui-même un jour d'Épiphanie à sainte Mechtilde, après qu'elle eut reçu la communion. « Voici, disait-il, que je te donne l'or, c'est-à-dire mon divin amour ; l'encens, c'est-à-dire

1. In Luc. II, 44.

toute ma sainteté et ma dévotion ; enfin la myrrhe, qui est l'amertume de ma Passion tout entière. Je te les donne en propriété à tel point que tu pourras me les offrir en présents, comme un bien qui t'appartient »[1].

Oui, c'est une vérité extrêmement consolante, que nous ne devons jamais oublier. La grâce d'adoption divine, qui nous rend frères de Jésus et membres vivants de son corps mystique, nous donne le droit de nous approprier ses trésors pour les faire valoir auprès de lui-même et de son Père. Ignorez-vous donc, disait S. Paul, « la puissance et la grandeur de la grâce du Christ qui s'est fait pauvre pour nous, de riche qu'il était, afin de nous enrichir par sa pauvreté »[2] ?

Notre-Seigneur est lui-même la suppléance à nos misères, il est notre richesse, notre action de grâces ; il renferme en lui-même, d'une façon éminente, ce que les présents des Mages signifient ; il en réalise en sa personne, à la perfection, le profond symbolisme. Aussi ne pouvons-nous offrir rien de mieux que lui-même au Père céleste pour rendre grâces du don inappréciable de la foi chrétienne. Dieu nous a donné son Fils ; selon la parole même de Jésus, l'Être infini ne pouvait nous manifester son amour d'une façon plus éclatante : SIC *Deus dilexit mundum, ut Filium suum Unigenitum* DARET[3] ; car, en nous le donnant, ajoute S. Paul, il nous a donné tous les biens : *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*[4] ?

Mais nous devons, en retour, d'insignes actions de grâces à Dieu pour ce don ineffable. Que donner à Dieu qui soit digne de lui ? Son Fils Jésus. « En lui offrant son Fils, nous lui rendons ce qu'il nous donne » : *Offerimus praeclarae majestati tuae de tuis donis ac datis*[5], et il n'est pas de don qui lui soit plus agréable.

L'Église, qui connaît le secret de Dieu mieux que personne, le sait si bien ! En ce jour, où commencent ses

1. *Le Livre de la grâce spéciale.* Ie partie, chap. VIII. — 2. II Cor. VIII, 9. — 3. Joan. III, 16. — 4. Rom. VIII, 32. — 5. Canon de la messe.

noces mystiques avec le Christ, elle offre à Dieu, « non plus l'or, l'encens et la myrrhe, mais celui-là même qui est représenté par ces présents, immolé sur l'autel et reçu dans le cœur de ses disciples » : *Ecclesiae tuae, quaesumus Domine, dona propitius intuere, quibus non jam aurum, thus et myrrha profertur, sed quod eisdem muneribus declaratur, immolatur et sumitur, Jesus Christus Filius tuus, Dominus noster*[1].

Offrons donc, avec le prêtre, le saint sacrifice ; offrons au Père éternel son divin Fils, après l'avoir reçu à la table sainte ; mais offrons-nous aussi nous-mêmes avec lui, par amour, pour accomplir en toutes choses ce que sa volonté divine nous manifeste : c'est le don le plus parfait que nous puissions présenter à Dieu.

L'Épiphanie dure encore ; elle se prolonge à travers les siècles. « Nous aussi, dit S. Léon[2], nous devons goûter les joies des Mages ; car le mystère qui s'est accompli en ce jour ne doit pas y demeurer confiné. Par la magnificence de Dieu et la puissance de sa bonté, notre temps jouit de la réalité dont les Mages eurent les prémices ».

L'Épiphanie se renouvelle, en effet, quand Dieu fait luire la lumière de l'Évangile aux yeux des païens ; chaque fois que la vérité brille aux regards de ceux qui vivent dans l'erreur, c'est un rayon de l'étoile des Mages qui apparaît.

L'Épiphanie se continue aussi dans l'âme fidèle quand son amour devient plus fervent et plus stable. La fidélité aux inspirations de la grâce — c'est Notre-Seigneur lui-même qui nous le dit, — devient la source d'une illumination plus vive et plus éclatante : *Qui diligit me... manifestabo ei meipsum*[3]. Heureuse l'âme qui vit de foi et d'amour ! Il se produira en elle une manifestation toujours nouvelle et toujours plus profonde du Christ Jésus; le Christ la fera entrer dans une compréhension toujours plus intime de ses mystères.

1. Secrète de la messe de l'Épiphanie. — 2. *Sermo* XXXV, *In Epiphaniae solemnitate* VI. — 3. Joan. XIV, 21.

L'Écriture sainte compare la vie du juste à « une voie lumineuse qui va de clarté en clarté »[1], jusqu'au jour où tous les voiles tombent, où toutes les ombres s'évanouissent, où apparaissent, dans la lumière de la gloire, les splendeurs éternelles de la divinité. Là, dit S. Jean, dans son livre si mystérieux de l'Apocalypse où il nous décrit les magnificences de la Jérusalem d'en haut, là il n'est pas besoin de lumière, parce que l'Agneau, c'est-à-dire le Christ, est lui-même la lumière qui éclaire et réjouit les âmes de tous les élus[2].

Ce sera l'Épiphanie céleste.

« O Dieu qui avez, en ce jour, par le moyen d'une étoile, conduit les nations païennes à la connaissance de votre Fils unique, accordez-nous, vous connaissant déjà par la foi, de parvenir à la contemplation de la face de votre suprême majesté ». *Deus, qui hodierna die Unigenitum tuum gentibus stella duce revelasti : concede propitius, ut qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuae celsitudinis perducamur.*

1. Prov. IV, 18. — 2. Apoc. XXI, 23 ; XXII, 5.

IX. — LA VIERGE MARIE, LES MYSTÈRES DE L'ENFANCE ET DE LA VIE CACHÉE.

(Temps après l'Épiphanie)

SOMMAIRE. — Le Verbe divin nous emprunte une nature humaine pour se l'unir personnellement. — I. Comment, dans le mystère de l'Annonciation à la Vierge, se conclut l'échange entre la divinité et l'humanité ; la maternité divine. — II. La purification de Marie et la présentation de Jésus au Temple. — III. Jésus perdu à l'âge de douze ans. — IV. La vie cachée à Nazareth. — V. Sentiments de la Vierge Marie durant les années de la vie cachée.

Le mystère de l'Incarnation peut se ramener à un échange, de tous points admirable, entre la divinité et notre humanité. En retour de la nature humaine qu'il nous emprunte, le Verbe éternel nous donne part à sa vie divine.

Il est à remarquer, en effet, que c'est nous qui donnons au Verbe une nature humaine. Dieu aurait pu produire, pour l'unir à son Fils, une humanité déjà pleinement établie dans la perfection de son organisme, comme le fut Adam au jour de sa création ; le Christ aurait été véritablement homme, parce que rien de ce qui constitue l'essence d'un homme ne lui eût été étranger ; mais, ne se rattachant pas directement à nous par une naissance humaine, il n'aurait pas été proprement de notre race.

Dieu n'a pas voulu cette manière de procéder : quel a été le dessein de la Sagesse infinie ? Que le Verbe nous empruntât l'humanité qu'il devait s'unir. Le Christ sera ainsi véritablement le « Fils de l'homme » ; il sera

membre de notre race : *Factum ex muliere*[1]... *ex semine David*[2]. Quand nous célébrons à Noël la Nativité du Christ, nous remontons à travers les siècles pour y lire la liste de ses ancêtres ; nous parcourons sa généalogie humaine ; et, repassant les générations successives, nous le voyons naître dans la tribu de David, de la Vierge Marie : *De qua natus est Jesus qui vocatur Christus*[3].

Dieu a voulu, pour ainsi dire, mendier à notre race la nature humaine qu'il destinait à son Fils, pour nous donner en retour une participation à sa divinité : *O admirabile commercium*[4] !

Vous le savez : par sa nature, Dieu est porté à une largesse infinie ; il est de l'essence du bien de se répandre : *Bonum est diffusivum sui.* S'il y a bonté infinie, elle est portée d'une façon infinie à se donner. Dieu est cette bonté sans limite ; la révélation nous apprend qu'il y a, entre les personnes divines, du Père au Fils, du Père et du Fils au Saint-Esprit, d'infinies communications qui épuisent en Dieu cette tendance *naturelle* de son Être à s'épancher.

Mais, outre cette communication naturelle de la bonté infinie, il y en a une autre, jaillissant de son amour *libre* envers la créature. La plénitude de l'Être et du Bien qu'est Dieu a débordé au dehors, par amour. Et comment cela s'est-il produit ? Dieu a voulu d'abord se donner d'une façon tout à fait particulière à une créature en l'unissant par une union personnelle avec son Verbe. Ce don de Dieu à une créature est unique : elle fait de cette créature choisie par la Trinité le propre Fils de Dieu : *Filius meus es tu : ego hodie genui te*[5]. C'est le Christ, c'est le Verbe uni personnellement et d'une façon indissoluble à une humanité, en tout semblable à la nôtre, excepté le péché.

Cette humanité, c'est à nous qu'il la demande : « Accordez-moi, pour mon Fils, votre nature », nous dit en

1. Gal. IV, 4. — 2. Rom. I, 3. — 3. Matth. I, 16. — 4. Antienne de l'office de la Circoncision. — 5. Ps. II, 7.

quelque sorte le Père éternel ; « et moi, en retour, je vous donnerai, à cette nature d'abord, et par elle, à tout homme de bonne volonté, une participation de ma divinité ».

Car Dieu ne se communique ainsi au Christ que pour se livrer, par le Christ, à nous tous : le plan divin est que le Christ reçoive la divinité dans sa plénitude et que tous nous puisions, à notre tour, à cette plénitude : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* [1].

Telle est cette communication de la bonté de Dieu au monde : *Sic Deus* DILEXIT *mundum, ut Filium suum Unigenitum* DARET [2]. C'est là l'ordre admirable qui préside à l'admirable échange entre Dieu et l'humanité.

Mais à qui en particulier Dieu demandera-t-il d'enfanter cette humanité à laquelle il veut si étroitement s'unir pour faire d'elle l'instrument de ses grâces au monde ?

Nous avons déjà nommé cette créature, que toutes les générations proclameront bienheureuse : la généalogie humaine de Jésus s'arrête à Marie, Vierge de Nazareth. A elle, et par elle à nous, le Verbe a demandé une nature humaine, et Marie la lui a donnée ; c'est pourquoi nous la verrons désormais inséparable de Jésus et de ses mystères ; partout où se trouve Jésus, nous la verrons : il est son Fils autant qu'il est le Fils de Dieu.

Cependant, si partout Jésus garde sa qualité de Fils de Marie, c'est surtout dans les mystères de l'enfance et de la vie cachée qu'il se révèle sous cet aspect ; si, partout, Marie occupe une place unique, c'est dans ces mystères que son rôle se manifeste extérieurement le plus actif, et c'est bien en ces moments que nous devons la contempler, car c'est alors surtout que resplendit sa maternité divine ; et vous savez que cette dignité incomparable est la source de tous les autres privilèges de la Vierge.

Ceux qui ne connaissent pas la Vierge, ceux qui n'ont

1. Joan. I, 16. — 2. Ibid. III, 16.

pas pour la mère de Jésus un amour véritable, risquent de ne pas comprendre avec fruit les mystères de l'humanité du Christ. Il est le Fils de l'homme comme il est le Fils de Dieu ; ces deux caractères lui sont essentiels ; s'il est Fils de Dieu par une ineffable génération éternelle, il est devenu Fils de l'homme en naissant de Marie dans le temps.

Contemplons donc cette Vierge à côté de son Fils, elle nous obtiendra en retour de pénétrer davantage dans la compréhension de ces mystères du Christ auxquels elle est si étroitement unie.

I

Pour que l'échange que Dieu voulait contracter avec l'humanité fût possible, il fallait que l'humanité y consentît. C'est la condition posée par la Sagesse infinie.

Transportons-nous à Nazareth. La plénitude des temps est venue ; Dieu a décidé, dit S. Paul, d'envoyer son Fils au monde en l'y faisant naître d'une femme. L'ange Gabriel, messager divin, apporte à la jeune Vierge les propositions célestes. Un dialogue sublime s'engage, dans lequel va se décider la libération du genre humain. L'ange salue d'abord la Vierge en la proclamant, de la part de Dieu, « pleine de grâce » : *Ave gratia plena.* Et, en effet, non seulement elle est immaculée, aucune souillure n'a terni son âme, — l'Église a défini que, seule entre toutes les créatures, elle n'a pas été atteinte par la faute originelle ; — mais encore, parce qu'il la prédestinait à être la mère de son Fils, le Père éternel l'a comblée de ses dons. Elle est pleine de grâce, non, sans doute, comme le sera le Christ, *plenum gratiae ;* lui, il l'est par droit et de la plénitude divine elle-même ; Marie reçoit tout en participation, mais dans une mesure qui ne peut se fixer, et en corrélation avec son éminente dignité de Mère de Dieu. « Voici, dit l'ange, que vous enfanterez un Fils, vous lui donnerez le nom de Jésus,... on l'appellera Fils du Très-Haut ; il régnera, et son règne n'aura

point de fin ». — « Comment cela se fera-t-il, réplique Marie, puisque je ne connais point d'homme » ? Car elle veut garder sa virginité. — « L'Esprit-Saint viendra sur vous ; la vertu du Très-Haut vous couvrira ; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu ». — « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole » : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*[1].

En ce moment solennel, l'échange est conclu ; quand la Vierge a prononcé son *fiat,* toute l'humanité a dit à Dieu par sa bouche : « Oui, ô Dieu, j'accepte ; qu'il en soit ainsi » ! Et aussitôt le Verbe s'est fait chair : *Et Verbum caro factum est.* En cet instant, le Verbe s'incarne en Marie par l'opération de l'Esprit-Saint : le sein de la Vierge devient l'arche de la nouvelle alliance entre Dieu et les hommes,

Quand l'Église chante, dans le *Credo,* les paroles qui rappellent ce mystère : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria virgine, et homo factus est,* elle oblige ses ministres à fléchir le genou en signe d'adoration. Adorons, nous aussi, ce Verbe divin qui se fait homme pour nous dans le sein d'une vierge ; adorons-le avec d'autant plus d'amour qu'il s'abaisse davantage en prenant, comme dit S. Paul, « la condition de créature » : *Formam servi accipiens*[2]. Adorons-le, en union avec Marie elle-même qui, éclairée de la lumière d'en haut, s'est prosternée devant son Créateur devenu son Fils ; avec les anges étonnés de cette condescendance infinie envers l'humanité.

Saluons ensuite la Vierge ; remercions-la de nous avoir donné Jésus ; c'est à son consentement que nous le devons : *Per quam meruimus auctorem vitae*[3]. Ajoutons-y nos félicitations. Voyez comment l'Esprit-Saint lui-même par la bouche d'Élisabeth, *Et repleta est Spiritu sancto Elisabeth,* saluait la Vierge au lendemain de l'Incarnation : « Soyez bénie entre toutes les femmes et que

1. Luc. I, 28, 31-35, 38. — 2. Philipp. II, 7. — 3. Oraison de l'office de la Circoncision.

soit béni le fruit de vos entrailles ! Heureuse êtes-vous d'avoir cru à l'accomplissement des choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur »[1] ! Heureuse, car cette foi en la parole de Dieu a fait de la Vierge la Mère du Christ. Quelle simple créature a jamais reçu, de la part de l'Être infini, de pareilles louangse ?

Marie renvoie au Seigneur toute la gloire des merveilles qui s'opèrent en elle. Depuis l'instant où le Fils de Dieu a pris chair en son sein, la Vierge chante dans son cœur un cantique plein d'amour et de reconnaissance. Auprès de sa cousine Élisabeth, elle laisse déborder les sentiments intimes de son âme ; elle entonne le *Magnificat* que, dans le cours des siècles, ses enfants répéteront avec elle pour louer Dieu de l'avoir choisie entre toutes les femmes : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante... car c'est le Tout-Puissant qui a opéré en moi ces grandes choses », *Magnificat anima mea Dominum : quia fecit mihi magna qui potens est*[2].

Marie était à Bethléem, pour le recensement ordonné par César, quand, dit S. Luc, « vint pour elle le moment où elle devait enfanter. Et elle mit au monde son Fils premier né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place à l'hôtellerie »[3]. Quel est cet enfant ? C'est le fils de Marie, puisque c'est d'elle qu'il vient de naître : *Primogenitum suum.*

Mais la Vierge voit dans cet enfant, semblable à tous les autres, le propre Fils de Dieu. L'âme de Marie était remplie d'une foi immense, qui renfermait en elle et dépassait toute la foi des justes de l'Ancien Testament ; c'est pourquoi elle reconnaît en son Fils son Dieu.

Cette foi se traduit au dehors par un acte d'adoration. Dès le premier regard qu'elle a eu pour Jésus, la Vierge s'est prosternée intérieurement dans une adoration dont nous ne pouvons sonder la profondeur.

1. Luc. I, 41-42, 45. — 2. Luc. I, 46, 49. — 3. Ibid. II, 6-7.

A cette foi si vive, à ces adorations si profondes venaient s'ajouter les élans d'un amour incommensurable.

L'amour humain d'abord. Dieu est amour ; et pour que nous ayons quelque idée de cet amour, il en donne une participation aux mères. Le cœur d'une mère, avec sa tendresse infatigable, la constance de ses sollicitudes, les délicatesses inépuisables de son affection est une création vraiment divine, encore que Dieu n'y ait mis qu'une étincelle de son amour pour nous. Toutefois, si imparfaitement que le cœur d'une mère reflète l'amour divin à notre égard, Dieu nous donne nos mères pour le remplacer en quelque sorte auprès de nous ; il les met à nos côtés, dès le berceau, pour nous guider, nous garder, surtout dans ces premières années durant lesquelles nous avons tant besoin de tendresse.

Imaginez dès lors avec quelle prédilection la sainte Trinité a façonné le cœur de la Vierge choisie pour être la mère du Verbe incarné ; Dieu s'est plu à verser l'amour dans son cœur, à le former tout exprès pour aimer un Homme-Dieu.

Dans le cœur de Marie se réunissait, avec une harmonie parfaite, l'adoration d'une créature à l'égard de son Dieu et l'amour d'une mère pour son fils unique.

L'amour surnaturel de la Vierge n'est pas moins étonnant. Vous le savez : l'amour d'une âme pour Dieu se mesure à son degré de grâce. Qu'est-ce qui, en nous, empêche la grâce et l'amour de se développer ? Nos péchés, nos fautes délibérées, nos infidélités volontaires, nos attaches à la créature. Chaque faute délibérée rétrécit le cœur, affermit l'égoïsme. Mais l'âme de la Vierge est d'une pureté parfaite ; aucun péché ne l'a souillée, aucune ombre de faute ne l'a touchée ; elle est pleine de grâce : *Gratia plena ;* loin de rencontrer en elle le moindre obstacle à l'épanouissement de la grâce, l'Esprit-Saint a toujours trouvé le cœur de la Vierge d'une docilité admirable à ses inspirations. C'est pour cette raison que ce cœur est tout dilaté par l'amour.

Quelle ne dut pas être la joie de l'âme de Jésus de se

sentir aimé à tel point par sa mère ! Après la joie incompréhensible qui naissait pour lui de la vision béatifique et du regard d'infinie complaisance avec lequel le Père céleste le contemplait, rien ne dut tant le réjouir que l'amour de sa mère. Il trouvait là une compensation plus qu'abondante à l'indifférence de ceux qui ne voulaient pas le recevoir ; il trouvait dans le cœur de cette jeune vierge un foyer d'amour sans cesse entretenu, qu'il attisait lui-même par ses regards divins et par la grâce intérieure de son Esprit.

Il se produisait entre ces deux âmes d'incessants échanges qui avivaient leur union ; il y avait de Jésus à Marie de telles donations, de Marie à Jésus une telle correspondance qu'après l'union des personnes divines dans la Trinité et l'union hypostatique de l'Incarnation, on n'en peut concevoir de plus grande ni de plus profonde.

Approchons-nous de Marie avec une humble mais entière confiance. Si son Fils est le Sauveur du monde, elle entre trop avant dans sa mission pour ne pas partager l'amour qu'il porte aux pécheurs. O Mère de Jésus, lui chanterons-nous avec l'Église, « vous qui avez enfanté votre Créateur tout en demeurant vierge, secourez cette race déchue que votre Fils vient relever en nous empruntant une nature humaine » : *Alma Redemptoris mater... succurre cadenti surgere qui curat populo ;* « ayez pitié des pécheurs que votre Fils vient racheter » : *Peccatorum miserere.* Car c'est pour nous, ô Marie, pour nous racheter, qu'il a daigné descendre des splendeurs éternelles dans votre sein virginal.

II

Marie comprendra cette prière, car elle s'est associée intimement à Jésus dans l'œuvre de notre rédemption.

Huit jours après la naissance de son Fils, elle le fait circoncire selon la loi juive ; elle lui donne alors le nom indiqué par l'ange, le nom de Jésus, qui marque sa mission de salut et son œuvre rédemptrice.

Lorsqu'il a atteint quarante jours, la Vierge s'associe plus directement et plus profondément encore à l'œuvre de notre salut en le présentant au Temple. C'est elle qui, la première, a offert au Père éternel son divin Fils. Après l'oblation que Jésus, pontife suprême, a faite de lui-même dès son Incarnation, et qu'il achèvera au calvaire, l'offrande de Marie est la plus parfaite. Elle est en dehors de tous les actes sacerdotaux des hommes ; elle les surpasse même, parce que Marie est la mère du Christ, tandis que les hommes ne sont que ses ministres.

Contemplons Marie dans cet acte solennel de la Présentation de son Fils au temple de Jérusalem.

Tout le magnifique et minutieux cérémonial de l'Ancien Testament convergeait vers le Christ ; tout y était symbole obscur qui devait trouver sa réalité parfaite dans la Nouvelle Alliance.

Vous savez que parmi les prescriptions rituelles qui obligeaient les femmes juives devenues mères, était celle de se présenter au Temple quelques semaines après l'enfantement. La mère devait se purifier de la souillure légale qu'elle contractait à la naissance de l'enfant, par suite du péché originel ; de plus, si l'enfant était premier né et du sexe masculin, elle devait le présenter au Seigneur pour lui être consacré comme au Souverain Maître de toute créature : *Omne masculinum adaperiens vulvam sanctum Domino vocabitur*[1]. Toutefois, on pouvait le « racheter », par une offrande plus ou moins considérable — agneau ou paire de tourterelles, — suivant l'état de fortune des familles.

Assurément ces prescriptions n'obligeaient ni Marie ni Jésus. Jésus était le législateur suprême de tout le rituel juif ; son enfantement avait été miraculeux et virginal : rien que de pur dans sa naissance : *Quod nascetur ex te* SANCTUM, *vocabitur Filius Dei*[2] ; il n'était point nécessaire dès lors de le consacrer au Seigneur, puisqu'il était le propre Fils de Dieu ; il n'était point requis que celle

1. Luc. II, 23 ; cf. Exod. XIII, 2. — 2. Luc. I, 35.

qui avait conçu de l'Esprit-Saint et était demeurée Vierge se purifiât.

Mais Marie, guidée en ceci par le même Esprit-Saint, qui est l'Esprit de Jésus, était en parfaite conformité de sentiments avec l'âme de son Fils. « O Père, avait dit Jésus en entrant dans le monde, vous ne voulez plus d'offrandes ni d'holocaustes : ils sont insuffisants pour satisfaire votre adorable justice et racheter l'homme pécheur ; mais vous m'avez donné un corps pour vous l'immoler: me voici, je veux en tout accomplir votre volonté »: *Ecce venio*[1]. Et qu'avait dit la Vierge ? « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole » : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

C'est pour cela qu'elle a voulu accomplir cette cérémonie, montrant par là combien sa soumission était profonde. Avec Joseph, son époux, elle apporte donc Jésus son premier né, *Primogenitum suum,* qui demeurera son Fils unique, mais doit devenir « le premier né d'une multitude de frères » qui, par la grâce, lui seront semblables : *Primogenitus in multis fratribus*[2].

Quand nous méditons ce mystère, nous sommes forcés de dire : « Vous êtes un Dieu caché, ô Sauveur du monde » ! *Deus absconditus, Deus Israel Salvator*[3]. Ce jour-là, le Christ entrait pour la première fois dans le Temple, et c'est dans *son* temple qu'il entrait. Ce temple merveilleux, qui faisait l'admiration des nations et l'orgueil d'Israël, dans lequel s'accomplissaient tous les rites religieux et les sacrifices dont Dieu lui-même avait réglé les détails, ce temple lui appartenait : car cet enfant porté par une jeune Vierge est le Roi des rois et le Seigneur souverain : *Veniet ad templum* SUUM *Dominator*[4].

Et comment y vient-il ? Dans l'éclat de sa majesté ? Comme celui à qui seul toutes les offrandes sont dues ? Non, il y vient absolument caché.

1. Hebr. X, 5-7. — 2. Rom. VIII, 29. — 3. Isa. XLV, 15. — 4. Malach. III. 1.

Écoutez plutôt ce qu'en rapporte l'Évangile. Il devait y avoir là, aux abords de l'édifice sacré, une foule remuante : des marchands, des lévites, des prêtres, des docteurs de la Loi. Un petit groupe se perd dans cette foule qu'il traverse : ce sont des pauvres, car ils n'amènent pas d'agneau, offrande des riches ; ils n'apportent que deux colombes, sacrifice des indigents. Personne ne les remarque, car ils n'ont aucune suite de serviteurs ; les grands, les superbes parmi les Juifs n'ont pas même pour eux un regard, et il faut que l'Esprit-Saint éclaire le vieillard Siméon et la prophétesse Anne pour qu'ils reconnaissent le Messie. Celui qui est « le Sauveur promis au monde, la lumière qui doit luire devant toutes les nations », *Salutare tuum quod parasti ante faciem omnium populorum* [1], vient dans son temple en Dieu caché : *Vere Deus absconditus.*

Rien, non plus, ne trahissait au dehors les sentiments de l'âme sainte de Jésus ; la lumière de sa divinité demeurait cachée, voilée; mais il renouvelait, ici, au Temple, l'oblation qu'il avait faite de lui-même au moment de l'Incarnation : il s'offrait à son Père pour être « sa chose », lui appartenir de plein droit : *Sanctum Domino vocabitur.* C'était comme l'offertoire du sacrifice qui devait être consommé sur le Calvaire.

Aussi cet acte fut-il extrêmement agréable au Père. Aux yeux des profanes, il n'y avait rien de particulier dans cette action si simple que toutes les mères juives accomplissaient. Mais Dieu reçut en ce jour infiniment plus de gloire qu'il n'en avait reçu jusque-là dans ce temple par tous les sacrifices et tous les holocaustes de l'Ancienne Loi. Pourquoi cela ? Parce qu'en ce jour, c'est son Fils Jésus qui lui est offert, et qui lui offre lui-même des hommages infinis d'adoration, d'action de grâces, d'expiation, de supplication. C'est un don digne de Dieu ; le Père céleste dut recevoir avec une joie incommensurable cette offrande sacrée, et toute la cour céleste fixait ses regards ravis sur cette oblation unique. Il n'est plus

1. Luc. II, 30-31.

besoin, à présent, d'holocaustes ni de sacrifices d'animaux : la seule victime digne de Dieu vient de lui être offerte.

Et c'est par les mains de la Vierge, de la Vierge pleine de grâce, que cette offrande si agréable lui est présentée. La foi de Marie était parfaite ; remplie des clartés de l'Esprit-Saint, son âme comprenait la valeur de l'offrande qu'elle faisait à Dieu en ce moment ; par ses inspirations, l'Esprit-Saint harmonisait son âme avec les dispositions intérieures du Cœur de son divin Fils.

Tout comme elle avait donné son assentiment au nom de l'humanité quand l'ange lui avait annoncé le mystère de l'Incarnation, de même en ce jour, Marie a offert Jésus au nom de la race humaine. Elle sait que son Fils est « le Roi de gloire, la lumière nouvelle, engendrée avant l'aurore, le maître de la vie et de la mort ». C'est pourquoi elle le présente à Dieu pour nous obtenir toutes ces grâces de salut que son Fils Jésus doit, selon la promesse de l'ange, apporter au monde : *Ipsa enim portat Regem gloriae novi luminis ; substitit Virgo adducens manibus Filium ante luciferum genitum* [1].

N'oubliez pas non plus que celui qu'elle offre ainsi est son propre Fils, celui qu'elle a porté dans son sein virginal et fécond. Quel prêtre, quel saint a jamais présenté à Dieu l'oblation eucharistique dans une union aussi étroite avec la divine victime que l'était la Vierge en ce moment ? Non seulement elle était unie à Jésus par des sentiments de foi et d'amour, comme nous pouvons l'être nous-mêmes, quoique à un degré infiniment moindre ; mais le lien qui l'unissait au Christ Jésus était unique : Jésus était le propre fruit de ses entrailles. Voilà pourquoi Marie, dès ce jour où elle présente Jésus comme les prémices du futur sacrifice, a une part si prépondérante dans l'œuvre de notre rédemption.

Et voyez comment, dès cet instant aussi, le Christ Jésus

1. Antienne *Adorna* de la bénédiction des cierges, à la fête de la Purification.

veut associer sa divine Mère à sa qualité de victime.

Voici que s'amène le vieillard Siméon, guidé par le Saint-Esprit dont il était rempli : *Et Spiritus sanctus erat in eo... et venit in Spiritu in templum.* Il reconnaît le Sauveur du monde dans cet enfant : il le prend dans ses bras et chante sa joie d'avoir enfin vu de ses yeux le Messie promis. Après avoir exalté « la lumière qui doit se manifester un jour à toutes les nations », voici qu'il rend Jésus à sa Mère, et s'adressant à celle-ci il lui dit : « Cet enfant est prédestiné à la ruine et à la résurrection de beaucoup en Israël. Il sera un signe auquel on contredira ; et votre âme sera percée d'un glaive »[1]. C'était l'annonce imprécise du sacrifice sanglant du Calvaire.

L'Évangile ne dit rien des sentiments que cette prédiction fait naître dans le cœur très pur de la Vierge. Pouvons-nous croire qu'elle se soit jamais évanouie de son esprit ? S. Luc nous révélera plus tard, à propos d'autres événements, que la Vierge Marie « conservait toutes choses dans son cœur » : *Mater ejus conservabat omnia verba haec in corde suo*[2]. Ne peut-on pas déjà le dire de cette scène pour elle si inattendue ? Oui, elle conservait le souvenir de ces paroles, si terribles dans leur mystère pour son cœur maternel ; c'est dès lors et pour toujours qu'elles ont transpercé son âme. Mais Marie a accepté, en plein accord avec les sentiments du cœur de son Fils, d'être associée si tôt et si pleinement à son sacrifice.

Nous la verrons un jour achever, comme Jésus, son oblation sur la montagne du Golgotha ; nous la verrons debout, *Stabat mater ejus*[3], offrir encore son Fils, le fruit de ses entrailles, pour notre salut, comme elle l'avait offert trente-trois ans auparavant, dans le temple de Jérusalem.

Remercions la Vierge Marie d'avoir présenté pour nous son divin Fils ; rendons de ferventes actions de grâces à Jésus lui-même de s'être offert à son Père pour notre salut.

1. Luc. II, 25, 27, 32-35. — 2. Ibid. 51 — 3. Cf. Joan. XIX, 25.

A la sainte messe, le Christ s'offre de nouveau ; présentons-le à son Père ; unissons-nous nous-mêmes à lui, comme lui, dans la disposition d'une parfaite soumission à la volonté de son Père céleste ; unissons-nous à la foi si profonde de la Vierge : c'est « par cette foi véritable et cet amour plein de fidélité », *Te veraciter agnoscamus et fideliter diligamus*[1], que « nos offrandes mériteront d'être agréables à Dieu » : *Oculis tuae majestatis digna sint munera*[2].

III

En attendant que se réalise dans sa plénitude la prophétie de Siméon, Marie aura dès à présent sa part de sacrifice.

Elle va bientôt fuir en Égypte, dans un pays inconnu, pour soustraire son Fils à la colère du tyran Hérode ; elle y reste jusqu'à ce que l'ange, après la mort du roi, ordonne à Joseph de reprendre la route de la Palestine. La sainte famille vient alors se fixer à Nazareth. C'est là que l'existence de Jésus va s'écouler jusqu'à l'âge de trente ans, si bien qu'il sera appelé « Jésus de Nazareth ».

L'Évangile ne nous a conservé qu'un trait de cette période de l'existence du Christ : Jésus perdu au Temple.

Vous connaissez les circonstances qui avaient amené la sainte famille à Jérusalem. L'enfant Jésus avait douze ans. C'était l'âge où les jeunes Israélites commençaient à être soumis aux prescriptions de la loi mosaïque, notamment à celle de se rendre au Temple trois fois par an, aux fêtes de Pâques, de Pentecôte et des Tabernacles. Notre divin Sauveur qui avait voulu, par sa ciconcision, porter le joug de la Loi, se rendit donc avec Marie et son père nourricier dans la ville sainte. C'était sans doute la première fois qu'il accomplissait ce pèlerinage.

Quand il entra dans le Temple, personne ne soupçonna

1. Oraison de la bénédiction des cierges. — 2. Cf. Secrète de la messe de la Purification.

que cet adolescent était le Dieu qu'on y adorait. Jésus était là, mêlé à la foule des Israélites, prenant part aux cérémonies du culte, au chant des psaumes. Son âme comprenait, comme jamais aucune créature ne le fera, la signification des rites sacrés ; elle goûtait l'onction qui se dégage du symbolisme de cette liturgie dont Dieu lui-même avait réglé les détails ; Jésus voyait la figure de tout ce qui devait s'accomplir en sa personne ; il en prenait occasion pour offrir à son Père, au nom des assistants et de toute l'humanité, une louange parfaite. Dieu recevait là des hommages infiniment dignes de lui.

« A la fin de la fête, dit l'Évangéliste, qui a dû en tenir le récit de la Vierge elle-même, l'enfant Jésus resta dans la ville, sans que ses parents s'en fussent aperçus »[1]. Vous savez qu'au temps de la Pâque l'affluence des Juifs était très considérable ; il se produisait alors un encombrement dont on ne peut guère se faire une idée ; au retour, les caravanes se formaient avec une extrême difficulté ; et ce n'est seulement que bien tard dans la journée qu'on pouvait se reconnaître. De plus, selon la coutume, les adolescents pouvaient se joindre, comme il leur plaisait, à tel ou tel groupe de leur caravane. Marie croyait que Jésus se trouvait avec Joseph. Elle cheminait donc en chantant les hymnes sacrées ; surtout elle pensait à Jésus, espérant le retrouver bientôt.

Mais quelle douloureuse surprise n'eut-elle pas, quand rejoignant le groupe où était S. Joseph, elle n'y trouva pas l'enfant ! « Et Jésus ? où est Jésus ? » fut leur premier mot à tous deux. Où était Jésus ? Ils l'ignoraient.

Lorsque Dieu veut conduire une âme jusque sur les hauteurs de la perfection et de la contemplation, il la fait passer par de grandes épreuves. Notre-Seigneur l'a dit : « Quand une branche unie à moi, qui suis la vigne, porte du fruit, mon Père l'émonde : *Purgabit eum.* Et pourquoi ? Afin qu'elle porte plus de fruit : *Ut fructum plus afferat*[2]. Ce sont de dures épreuves, qui consistent surtout en ténèbres spirituelles, en sentiments d'abandon

1. Luc. II, 43. — 2. Joan. XV, 2.

de Dieu, par lesquelles le Seigneur creuse l'âme pour la rendre digne d'une union plus intime et plus élevée.

La Vierge Marie n'avait certes pas besoin de telles épreuves ; quelle branche fut jamais plus féconde, puisqu'elle donna au monde le fruit divin ? Mais quand elle a perdu Jésus, elle a connu ces vives souffrances qui devaient augmenter sa capacité d'amour et l'étendue de ses mérites. Nous pouvons difficilement mesurer la grandeur de cette affliction ; il faudrait, pour la connaître, comprendre ce que Jésus était pour sa Mère.

Jésus n'avait rien dit ; Marie le connaissait trop bien pour penser qu'il se fût trompé de chemin ; s'il avait quitté ses parents, c'est qu'il l'avait voulu. Quand reviendrait-il ? Le reverrait-elle encore ? Marie n'avait pas vécu plusieurs années à Nazareth à côté de Jésus sans sentir qu'il y avait en lui un mystère ineffable. Et c'était là pour elle à ce moment la source d'une angoisse sans pareille.

Il fallait maintenant rechercher l'enfant. Quelles journées ! Dieu a permis que la Vierge fût dans les ténèbres pendant ces heures remplies d'anxiété ; elle ne savait pas où était Jésus ; elle ne comprenait pas qu'il n'eût pas prévenu sa mère ; sa douleur était immense d'être ainsi privée de celui qu'elle aimait à la fois comme son Fils et comme son Dieu.

Marie et Joseph retournèrent à Jérusalem, le cœur plein d'inquiétude ; l'Évangile nous dit qu'ils cherchèrent partout, auprès de leurs proches et de leurs connaissances[1] ; mais personne n'avait vu Jésus. Enfin vous savez comment après trois jours ils le retrouvèrent au Temple assis au milieu des docteurs de la Loi.

Les Docteurs d'Israël se réunissaient dans une des salles du Temple pour expliquer les saintes Écritures ; chacun pouvait venir se joindre au groupe des disciples et des auditeurs. C'est ce que fit Jésus. Il était venu là, au milieu d'eux, non pour enseigner, — l'heure où il se présenterait à tous comme le seul Seigneur qui vient révé-

1. Luc. II, 44.

ler les secrets d'en haut, n'avait pas encore sonné ; — il était venu là, comme les autres jeunes Israélites, « pour écouter et interroger » : c'est le texte même de l'Évangile [1].

Et quel était le but de l'enfant Jésus en interrogeant ainsi les docteurs de la Loi ? Il voulait, sans aucun doute, les éclairer, les amener, par ses questions et ses réponses, par les citations qu'il faisait de l'Écriture, à parler de la venue du Messie ; orienter leurs recherches vers ce point, afin qu'ils eussent l'attention éveillée sur les circonstances de l'apparition du Sauveur promis. C'est là, apparemment, ce que le Père éternel voulait de son Fils, la mission qu'il lui donnait à accomplir et pour laquelle il lui faisait interrompre, pour un moment, sa vie cachée, toute de silence. Et les docteurs d'Israël étaient stupéfaits de la sagesse de ses réponses :*Stupebant... prudentia et responsis ejus* [2].

Marie et Joseph, tout heureux de retrouver Jésus, s'approchent de lui, et sa mère lui dit : « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi à notre égard » ? Ce n'est pas un reproche, — l'humble Vierge était trop sage pour oser blâmer celui qu'elle savait être Dieu ; — mais c'est le cri d'un cœur trahissant ses sentiments maternels. « Voici que votre père et moi remplis de douleur, *dolentes,* nous vous cherchions ». Et quelle est la réponse du Christ ? — « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père » [3] ?

Des paroles tombées des lèvres du Verbe incarné, c'est la première qui ait été recueillie par l'Évangile. Toute la personne, toute la vie, toute l'œuvre de Jésus s'y résument. Elle traduit sa filiation divine, elle marque sa mission surnaturelle ; et toute l'existence du Christ n'en sera que le commentaire éclatant et magnifique.

Elle contient aussi pour nos âmes un précieux enseignement. Je vous l'ai dit souvent : dans le Christ il y a deux générations ; il est *Filius Dei* et *Filius hominis.*

1. Luc. II, 46. — 2. Ibid. II, 47. — 3. Ibid. II, 48-49.

Comme « Fils de l'homme », il était tenu d'observer la loi naturelle et la loi mosaïque qui ordonnaient aux enfants de témoigner à leurs parents respect, amour et soumission. Et qui l'a fait mieux que Jésus ? Il dira plus tard « qu'il n'est pas venu supprimer la Loi, mais la perfectionner »[1]. Qui mieux que lui sut trouver dans son cœur des marques plus sincères de tendresse humaine ?

Comme « Fils de Dieu », il avait envers son Père céleste des devoirs supérieurs aux devoirs humains, et qui semblaient parfois en opposition avec ces derniers. Son Père lui avait fait comprendre qu'il devait demeurer ce jour-là à Jérusalem.

Par la parole qu'il a prononcée en cette circonstance, le Christ veut nous faire entendre que quand Dieu nous demande d'accomplir sa volonté, nous ne devons nous laisser arrêter par aucune considération humaine ; c'est dans ces occasions qu'il faut dire : Je dois être tout entier aux choses de mon Père des cieux.

S. Luc, qui en avait sans doute recueilli l'humble aveu de la Vierge elle-même, nous dit que Marie « ne comprit pas la profondeur de cette parole »[2]. Elle savait bien que son divin fils ne pouvait agir que d'une façon parfaite ; mais pourquoi alors ne l'avoir pas prévenue ? Elle ne saisissait pas quelles relations il y avait entre cette façon de faire de Jésus et les intérêts de son Père. Comment la conduite présente de Jésus rentrait-elle dans le programme de salut que lui avait donné son Père céleste? Cela lui échappait encore.

Mais si elle n'en perçut pas alors toute la portée, elle en doutait pas que Jésus fût le Fils de Dieu. C'est pourquoi elle se soumettait en silence à cette volonté divine qui venait de réclamer de son amour un tel sacrifice ; « Elle conservait dans son cœur toutes les paroles de Jésus » : *Conservabat omnia verba haec in corde suo.* C'est dans son cœur qu'elle les gardait ; c'était là le tabernacle où elle adorait le mystère des paroles de son Fils en attendant que la pleine lumière lui fût donnée.

1. Matth. V, 17. — 2. Cf. Luc. II, 50.

IV

L'Évangile nous dit qu'après avoir été retrouvé dans le temple, Jésus regagna Nazareth avec sa Mère et S. Joseph et qu'il y demeura jusqu'à l'âge de trente ans. Et l'écrivain sacré résume toute cette longue période par ces simples mots : *Et erat subditus illis*[1]. « Et il leur était soumis ».

Ainsi sur une existence de trente-trois années, celui qui est la Sagesse éternelle a voulu en passer trente dans le silence et l'obscurité, la soumission et le travail.

Il y a là un mystère et un enseignement dont bien des âmes pieuses elles-mêmes ne saisissent pas tout le sens.

De quoi s'agissait-il, en effet? — Le Verbe, qui est Dieu, se fait chair ; celui qui est infini et éternel s'abaisse un jour, après des siècles d'attente, à revêtir une forme humaine : *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens... et habitu inventus ut homo*[2] : « Bien qu'il naisse d'une vierge immaculée, l'Incarnation constitue pour lui un incommensurable abaissement » : *Non horruisti virginis uterum*[3]. Et pourquoi descend-il jusqu'à ces abîmes ? Pour sauver le monde, en lui apportant la lumière divine.

Or, — sauf de rares éclairs qui illuminent quelques âmes privilégiées : les bergers, les Mages, Siméon et Anne, — voici que cette lumière se cache ; volontairement, elle se tient, pendant trente ans, « sous le boisseau », *sub modio,* pour ne se manifester ensuite que la durée de trois ans à peine.

N'est-ce pas mystérieux ? N'est-ce pas déconcertant pour notre raison ? Si nous avions connu la mission de Jésus, ne lui eussions-nous pas dit, comme plusieurs de ses proches devaient le faire plus tard : « Montrez-vous donc au monde, car personne ne fait une chose en secret lorsqu'il désire qu'elle paraisse » : *Manifesta teipsum mundo*[4].

1. Cf. Luc. II, 51. — 2. Philipp. II, 7. — 3. Hymne *Te Deum.* — 4. Joan. VII, 4.

Mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées et ses voies dépassent les nôtres. Celui qui vient racheter le monde, le veut sauver d'abord par une vie cachée aux yeux du monde.

Pendant trois ans, dans l'atelier de Nazareth, le Sauveur du genre humain ne fait que travailler et obéir ; toute l'œuvre de celui qui vient instruire l'humanité pour lui rendre l'héritage éternel est de vivre dans le silence, et d'obéir à deux créatures dans les actions les plus ordinaires.

Oh ! vraiment, mon Sauveur, vous êtes un Dieu caché ! *Deus absconditus, Israël Salvator.* « Vous croissez sans doute, ô Jésus, en âge, en sagesse, en grâce, devant votre Père et devant les hommes »[1] ; votre âme possède, dès le premier instant de votre entrée ici-bas, la plénitude de la grâce, tous les trésors de science et de sagesse ; mais cette sagesse et cette grâce ne se déclarent que peu à peu, ne se manifestent qu'avec mesure; vous demeurez aux yeux des hommes un Dieu caché ; votre divinité se voile sous les dehors d'un ouvrier. O Sagesse éternelle qui pour nous retirer de l'abîme où nous avait jetés l'orgueilleuse désobéissance d'Adam, avez voulu vivre dans un humble atelier et y obéir à des créatures, je vous adore et je vous bénis !

Aux regards de ses contemporains, la vie du Christ Jésus à Nazareth est donc apparue comme l'existence banale d'un simple artisan. Voyez combien cela est vrai : plus tard, quand le Christ se révèle dans sa vie publique, les Juifs de sa patrie sont si étonnés de la sagesse de ses paroles, de la sublimité de sa doctrine, de la grandeur de ses œuvres qu'ils se demandent : « Mais d'où lui vient donc cette sagesse, et comment peut-il opérer ces miracles ? C'est pourtant le fils du charpentier que nous avons connu, et sa mère se nomme Marie. Où donc a-t-il appris toutes ces choses » ? *Unde huic sapientia haec et virtutes ? Nonne hic est fabri filius ? Nonne mater ejus dicitur Maria ? Unde ergo huic omnia ista*[2] ? Le Christ

1. Luc. II, 52. — 2. Matth., XIII, 54-56. Cf. Marc. VI, 2-3.

était pour eux une pierre d'achoppement, car jusqu'alors, ils n'avaient vu en lui qu'un ouvrier.

Ce mystère de la vie cachée contient des enseignements que notre foi doit recueillir avec avidité.

D'abord, il n'y a de grand aux yeux de Dieu que ce qui est fait pour sa gloire, avec la grâce du Christ ; Dieu ne nous agrée que dans la mesure où nous sommes semblables à son Fils Jésus.

La filiation divine du Christ donne à ses moindres actions une valeur infinie ; le Christ Jésus n'est pas moins adorable ni moins agréable à son Père quand il manie le ciseau ou le rabot que quand il meurt sur la croix pour sauver l'humanité. — En nous, la grâce sanctifiante, qui nous fait enfants adoptifs de Dieu, divinise, dans sa racine, toute notre activité, et nous rend dignes, comme Jésus, quoique à un titre différent, des complaisances de son Père.

Vous le savez : les talents les plus précieux, les pensées les plus sublimes, les actions les plus généreuses et les plus éclatantes sont sans mérite pour la vie éternelle dès que cette grâce ne les vivifie point. Le monde, qui passe, peut les admirer et les applaudir ; l'éternité, qui seule demeure, ne les reçoit ni ne les compte. A quoi sert, disait Jésus[1], la Vérité infaillible, à quoi sert de conquérir le monde par la force des armes, par le charme de l'éloquence ou l'autorité du savoir, si, n'ayant pas ma grâce, on est exclu de mon royaume, le seul qui n'a point de fin ?

Voyez, au contraire, ce pauvre ouvrier qui gagne péniblement sa vie, cette humble servante ignorée du monde, ce miséreux dédaigné de tous : leur existence vulgaire n'attire ni ne retient l'attention de personne. Mais la grâce du Christ les anime ; et voici que ces âmes ravissent les anges, et sont pour le Père, pour Dieu, pour l'Être infini qui seul subsiste, un continuel objet d'amour: ces âmes portent en elles, par la grâce, les traits mêmes du Christ.

1. Cf. Matth. XVI, 26.

La grâce sanctifiante est la source première de notre vraie grandeur ; c'est elle qui confère à notre vie, si banale et si ordinaire qu'elle paraisse, sa noblesse véritable et son impérissable splendeur.

Mais ce don est caché.

Le royaume de Dieu s'édifie surtout dans le silence ; il est, avant tout, intérieur, et caché dans les profondeurs de l'âme : *Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* [1]. Sans doute la grâce possède une vertu qui se trahit presque toujours au dehors par le rayonnement des œuvres de charité ; mais le principe de sa puissance est tout intime. C'est dans le fond du cœur que gît la véritable intensité de la vie chrétienne, là où Dieu habite, adoré et servi dans la foi, le recueillement, l'humilité, l'obéissance, la simplicité, le travail et l'amour.

Notre activité extérieure n'a de stabilité et de fécondité surnaturelle qu'autant qu'elle se rattache à cette vie intérieure. Nous ne rayonnerons vraiment avec fruit au dehors que dans la mesure où le foyer surnaturel de notre vie intime sera plus ardent [2].

Que pouvons-nous faire de plus grand ici-bas que de promouvoir le règne du Christ dans les âmes ? Quelle œuvre vaut celle-là ? Quelle œuvre la surpasse ? C'est toute l'œuvre de Jésus et de l'Église.

Nous n'y réussirons pourtant pas par d'autres moyens que ceux employés par notre chef divin. Soyons bien convaincus que nous travaillerons plus pour le bien de l'Église, le salut des âmes, la gloire de notre Père céleste, en cherchant d'abord à demeurer unis à Dieu par une vie toute de foi et d'amour dont lui seul est l'objet, que par une activité dévorante et fiévreuse qui ne nous laisserait ni le temps ni le loisir de retrouver Dieu dans

1. Col. III, 3. — 2. Cette vérité a été remarquablement démontrée et exposée dans un ouvrage récent que nous recommandons vivement à nos lecteurs. Dom J. B. CHAUTARD, Abbé de Sept-Fons : *L'âme de tout apostolat*, Paris, Téqui. L'ouvrage s'adresse avant tout aux ecclésiastiques et aux religieux, mais il ne sera pas moins utile à tous les laïcs qui s'occupent d'œuvres.

la solitude, le recueillement, la prière et le détachement de nous-mêmes.

Or, rien ne favorise cette union intense de l'âme avec Dieu comme la vie cachée. Et voilà pourquoi les âmes intérieures, éclairées d'un rayon d'en haut, aiment tant à contempler la vie de Jésus à Nazareth : elles y trouvent, avec un charme particulier, d'abondantes grâces de sainteté.

V

C'est de la Vierge Marie surtout que nous obtiendrons d'avoir part aux grâces que le Christ nous a méritées par sa vie cachée à Nazareth. Nul mieux que l'humble Vierge n'en connaît la fécondité, parce que nul n'en a été comblé comme elle. Ces années ont dû être pour la mère de Jésus une source sans cesse jaillissante de grâces sans prix. On ne peut y penser sans en être ébloui ; on se sent incapable de rendre les intuitions qu'on peut en avoir.

Réfléchissons un instant à ce qu'ont dû être pour Marie ces trente années, où tant de gestes, tant de paroles, tant d'actions de Jésus étaient pour elle des révélations.

Sans doute, il devait y avoir de l'incompréhensible, même pour la Vierge ; on ne peut vivre en contact continuel, comme elle le faisait, avec l'Infini, sans sentir et toucher parfois le mystère. Mais quelle lumière abondait pourtant dans son âme ! quel accroissement incessant d'amour ce commerce ineffable avec un Dieu, travaillant sous son regard et lui obéissant, a dû opérer dans son cœur immaculé !

Marie vivait là avec Jésus dans une union qui dépasse tout ce qu'on peut en dire. Ils étaient vraiment un ; l'esprit, le cœur, l'âme, toute l'existence de la Vierge était dans un accord absolu avec l'esprit, le cœur, l'âme et la vie de son Fils. Son existence était, si je puis ainsi m'exprimer, une vibration pure et parfaite, tranquille et toute pleine d'amour, de la vie même de Jésus.

Or, quelle était, en Marie, la source de cette union et de cet amour ? — C'était sa foi. La foi de la Vierge est une de ses vertus les plus caractéristiques.

Quelle foi admirable et pleine d'abandon en la parole de l'ange ! Le messager céleste lui annonce un mystère inouï qui étonne et bouleverse la nature : la conception d'un Dieu dans un sein virginal. Et que dit Marie ? « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole » : *Fiat mihi secundum verbum tuum*[1]. C'est parce qu'elle a donné à la parole de l'ange l'assentiment plénier de son esprit qu'elle a mérité de devenir la mère du Verbe incarné : *Prius concepit mente quam corpore*[2].

La foi de Marie en la divinité n'a jamais vacillé : toujours, elle verra en son Fils Jésus le Dieu infini.

Et pourtant à quelles épreuves n'est pas soumise cette foi ! Son Fils est Dieu ; l'ange lui a dit qu'il occupera le trône de David, qu'il sauvera le monde et que son règne n'aura pas de fin. — Et voici que Siméon lui prédit que Jésus sera un signe de contradiction, qu'il sera une cause de ruine aussi bien que de salut ; voici que Marie doit fuir en Égypte pour soustraire son enfant aux tyranniques fureurs d'Hérode ; voici que pendant trente ans, son Fils qui est Dieu et qui vient racheter le genre humain, vit, dans un pauvre atelier, une vie de travail, de soumission et d'obscurité. Plus tard, elle verra son fils poursuivi par la haine des pharisiens, elle le verra abandonné de ses disciples, aux mains de ses ennemis, suspendu à la croix, accablé de sarcasmes, abîmé dans la souffrance ; elle l'entendra crier son abandon par le Père, — mais sa foi demeurera inébranlable. C'est même alors, au pied de la croix, qu'elle brille dans toute sa splendeur. Marie reconnaîtra toujours son fils comme son Dieu, et c'est pourquoi l'Église la proclame la « Vierge fidèle » par excellence : *Virgo fidelis*.

Et c'est cette foi qui est la source de tout l'amour de

1. Luc. I, 38. — 2. S. Augustin. *De Virgin.*, c. 3 ; *Sermo* CCXV, n. 4 ; S. Leo. *Sermo I de Nativitate Domini*, c. 1 ; S. Bernard. *Sermo I de Vigilia Nativit.*

Marie pour son fils ; c'est cette foi qui la fait toujours demeurer unie à Jésus, même dans les douleurs de sa passion et de sa mort.

Demandons à la Vierge de nous obtenir cette foi ferme et pratique qui s'achève dans l'amour et l'accomplissement de la volonté divine : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole » : ces mots résument toute l'existence de Marie ; qu'ils conduisent aussi la nôtre !

Cette foi ardente qui était pour la mère de Dieu une source d'amour était aussi un principe de joie. L'Esprit-Saint lui-même nous l'apprend quand, par la bouche d'Élisabeth, il proclame la Vierge « bienheureuse à cause de sa foi » : *Beata quae credidisti*[1].

Il en sera de même pour nous. — S. Luc rapporte qu'après un discours de Jésus à la foule, une femme élevant la voix s'écria : « Heureux le sein qui t'a porté et les mamelles que tu as sucées » : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quae suxisti.* Et le Christ de répondre : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent »[2] ! — Jésus ne contredit aucunement l'acclamation de la femme juive ; n'est-ce pas lui qui a inondé le cœur de sa mère de joies incomparables ? Il veut seulement nous montrer où se trouve, pour nous comme pour elle, le principe de la joie. Le privilège de la maternité divine est unique ; Marie est l'insigne créature que, de toute éternité, Dieu lui-même a choisie pour l'étonnante mission d'être la mère de son Fils : c'est la racine de toutes les grandeurs de Marie.

Mais Jésus veut nous apprendre que, comme la Vierge a mérité les joies de la maternité divine par sa foi et son amour, nous pouvons partager, non pas sans doute la gloire d'avoir donné le jour au Christ, mais la joie de l'enfanter dans nos âmes. Et comment obtiendrons-nous cette joie ? « En écoutant et en gardant la parole de

1. Luc. I, 45. — 2. Ibid. XI, 27.

Dieu ». Nous l'écoutons par la foi, nous la gardons en accomplissant avec amour ce qu'elle prescrit.

Telle est pour nous, comme pour Marie, la source de la vraie joie de l'âme ; tel est pour nous le chemin du bonheur. Si après avoir incliné notre cœur aux enseignements de Jésus, nous obéissons à ses volontés et lui demeurons unis, nous lui deviendrons aussi chers — c'est encore lui qui le proclame, — que si nous étions pour lui « une mère, un frère, une sœur » : *Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in caelis est, ipse meus frater, et soror, et mater est*[1].

Quelle union plus étroite et plus féconde que celle-là pourrait faire l'objet de nos désirs ?

1. Matth. XII, 50 ; cf. Luc. VIII, 21 ; Marc. III, 35.

X. — LE BAPTÊME ET LA TENTATION DE JÉSUS.

(Carême)

SOMMAIRE. — I. En se présentant à Jean pour recevoir le baptême de pénitence, le Christ Jésus accomplit un acte de profonde humilité. — II. Le Christ est exalté en sortant des eaux du Jourdain ; comment ce témoignage du Père éternel au début de la vie publique de Jésus caractérise un des aspects de sa mission rédemptrice. — III. Aussitôt après son baptême, Jésus est poussé par l'Esprit au désert pour y être soumis aux assauts du démon : raisons de ce mystère. — IV. Récit évangélique de la tentation. — V. Grâce que nous a méritée le Christ par ce mystère : triompher de la tentation en demeurant unis au Verbe incarné. Les promesses d'invulnérabilité spirituelle exposées dans le Psaume *Qui habitat in adjutorio Altissimi.* — VI. La foi est, par excellence, l'arme de la résistance.

Dans les différents mystères du Christ Jésus sur la terre, la Sagesse éternelle a disposé les événements de telle sorte que les humiliations du Verbe incarné sont toujours relevées d'une révélation de sa divinité; le Christ nous apparaît ainsi dans la vérité de sa nature divine comme dans la réalité de sa condition humaine.

La raison profonde de cette économie céleste est d'aider et d'exercer tout ensemble notre foi, fondement de toute la vie surnaturelle. Les étonnants abaissements dans lesquels l'amour plonge le Christ donnent à la foi son mérite ; la manifestation de ses prérogatives divines lui livre son appui.

Les mystères de la naissance et de l'enfance de Jésus sont marqués de ces contrastes d'ombre et de lumière

qui rendent notre foi « raisonnable », tout en la laissant libre ; la vie publique en sera remplie au point que les Juifs se disputeront âprement au sujet de la personnalité du Christ : aux uns, il n'apparaîtra que comme le fils d'un ouvrier de Nazareth, tandis que, pour les autres, il ne peut être que l'envoyé du Très-Haut, annoncé par tous les prophètes, pour illuminer et sauver le monde.

Nous allons retrouver cette économie surnaturelle dans les événements par lesquels le Christ, après trente ans d'existence cachée, débute dans la vie publique : son baptême par Jean le Précurseur dans les eaux du Jourdain, et sa tentation au désert.

Contemplons Jésus dans ces deux mystères étroitement liés ; nous y verrons combien la Sagesse infinie est admirable dans ses pensées, et jusqu'à quel point le Christ, notre modèle, veut nous précéder dans la voie où nous devons le suivre pour lui être semblables.

I

Vous savez que Dieu avait établi comme Précurseur chargé d'annoncer aux Juifs la venue du Verbe incarné, Jean, fils de Zacharie et d'Élisabeth.

Après une existence toute d'austérité, poussé par l'inspiration divine, Jean avait commencé vers sa trentième année, sa prédication sur les bords du Jourdain. Tout son enseignement se résumait en ces paroles : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche »[1]. A ses pressantes exhortations, il joignait le baptême dans le fleuve, afin de montrer par là à ses auditeurs la nécessité de purifier leurs âmes pour les rendre moins indignes de la venue du Sauveur ; ce baptême n'était conféré qu'à ceux qui se reconnaissaient pécheurs et confessaient leurs fautes.

Or, un jour que le Précurseur administrait « le baptême pour la rémission des péchés »[2], le Christ Jésus, dont l'heure était venue de sortir de l'obscurité de la vie

1. Matth. III, 2. — 2. Marc. I, 4 ; Luc. III, 3.

cachée pour manifester au monde les secrets divins, se mêla à la foule des pécheurs et se présenta avec eux pour recevoir de Jean l'ablution purificatrice.

Quand l'âme pieuse s'arrête à cette pensée que celui qui se proclame ainsi pécheur et qui se présente volontairement pour recevoir un baptême de pénitence, est la seconde personne de la sainte Trinité, celui devant qui les anges se voilent la face et chantent : « Saint, saint, saint »[1], elle demeure confondue d'un si prodigieux abaissement.

L'Apôtre nous dit que le Christ est « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs »[2], et voici que Jésus lui-même s'avance comme un coupable, demandant le baptême de la rémission des péchés ! — Quel est ce mystère ?

C'est que dans tous ses états, le Verbe incarné remplit un double office, celui de Fils de Dieu, en vertu de sa génération éternelle, et celui de chef d'une race pécheresse dont il a emprunté la nature, et qu'il vient racheter.

Comme Fils de Dieu, il peut prétendre à s'asseoir à la droite de son Père pour y jouir de la gloire qui lui revient dans la splendeur des cieux.

Mais comme chef de l'humanité déchue, ayant emprunté une chair, coupable dans la race, bien que toute pure en lui, *In similitudinem carnis peccati*[3], il ne pourra entrer au ciel à la tête de ce corps mystique qu'après avoir passé par les humiliations de sa vie et les souffrances de sa passion: *Nonne haec oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam*[4] ?

Possédant, dit S. Paul, la nature divine, le Christ ne croyait pas commettre une injustice en se déclarant l'égal de Dieu en perfection[5] ; mais pour nous, pour notre salut, il est descendu dans des abîmes d'abaissements ; et, à ce titre, son Père l'a exalté en lui donnant ce nom de Jésus qui renferme notre rédemption ; en exaltant son Fils,

1. Isa. VI, 3. — 2. Hebr. VII, 26. — 3. Rom. VIII, 3. — 4. Luc. XXIV, 26. — 5. Cf. Philipp. II, 6.

« le Père nous élève avec lui au plus haut des cieux » : *Consedere fecit* [*nos*] *in caelestibus*[1]. C'est vraiment pour nous précéder que le Christ entre dans le ciel : *Ubi praecursor pro nobis introivit Jesus*[2].

Toutefois il n'y entrera qu'après avoir, par son sang, tout soldé pour nous à la justice divine : *Per proprium sanguinem introivit... in sancta, aeterna redemptione inventa*[3].

C'est qu'en effet le Christ vient pour nous délivrer de l'esclavage tyrannique du démon au pouvoir duquel l'humanité est tombée à la suite du péché : *Qui facit peccatum, servus est peccati*[4] ; il vient pour nous sauver des supplices éternels que Satan avait puissance de nous infliger comme ministre de la justice divine : *Ne forte tradat te judici, et judex tradat te ministro*[5].

Or, le Verbe incarné, Homme-Dieu, ne réalisera cette rédemption qu'en se substituant volontairement à nous, pécheurs, en se rendant solidaire de notre péché, au point, dit S. Paul, que Dieu l'a constitué comme un péché vivant: *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit*[6].

S'il prend sur lui nos iniquités, il prendra sur lui aussi nos châtiments ; il devra subir une somme incommensurable d'abaissements et d'humiliations.

Tel est le décret éternel.

Vous comprenez maintenant pourquoi, dès le début de sa vie publique, au moment d'inaugurer d'une façon manifeste sa mission rédemptrice, Jésus se soumet à un acte de profonde humilité, à un rite qui le rangeait parmi les pécheurs.

Voyez, en effet, lorsque Jean, éclairé d'en haut, reconnaît en celui qui se présente le Fils de Dieu, celui dont il avait dit : « Il est avant moi, et je ne suis pas digne de dénouer le cordon de sa chaussure »[7], il se refuse avec force à lui conférer le baptême de pénitence : « C'est moi qui devrais être baptisé par vous, et vous, vous

1. Ephes. II, 6. — 2. Hebr. VI, 20. — 3. Ibid. IX, 12. — 4. Joan. VIII, 34. — 5. Matth. V, 25. — 6. II Cor. V, 21. — 7. Joan. I, 27 ; cf. Matth. III, 11 ; Marc. I, 7 : Luc. III, 16.

venez à moi » ! *Joannes autem prohibebat eum.* Mais que lui répond le Christ ? « Ne t'y oppose pas en ce moment, c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice »[1].

Quelle est cette justice ? — Ce sont les humiliations de l'adorable humanité de Jésus, qui, en rendant un hommage suprême à la sainteté infinie, constituent la solde plénière de toutes nos dettes envers la justice divine. Jésus, juste et innocent, prend la place de toute la race pécheresse, *Justus pro injustis*[2] ; et, par son immolation, il est devenu « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde »[3] : la « propitiation pour tous les crimes de la terre »[4] : c'est ainsi qu' « il accomplit toute justice ».

Lorsque nous méditons cette profonde parole de Jésus, humilions-nous avec lui ; reconnaissons notre qualité de pécheurs ; et, surtout, renouvelons le renoncement au péché qui a marqué notre baptême.

Le Précurseur annonçait ce baptême, qui devait être supérieur au sien, parce qu'il serait établi par le Christ en personne : « Moi, je baptise dans l'eau, pour vous exciter à la pénitence ; mais celui qui doit venir après moi et est plus puissant que moi, vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu »[5]. Le baptême de Jésus est extérieurement un baptême d'eau, comme celui de Jean ; mais en même temps qu'il est conféré, la vertu divine de l'Esprit-Saint, qui est un feu spirituel, purifie et transforme intérieurement les âmes : *Per lavacrum regenerationis, et renovationis Spiritus sancti*[6].

Renouvelons donc souvent notre renoncement au péché. — Vous savez que le caractère de baptisé demeure indélébile au fond de notre âme ; et quand nous réitérons les promesses faites à l'heure de notre initiation, une vertu nouvelle jaillit de la grâce baptismale pour affermir notre pouvoir de résistance à tout ce qui conduit au péché ; les

1. Matth. III, 14. — 2. Petr. III, 18. — 3. Joan. I, 29. — 4. Ibid. II, 2. — 5. Matth. III, 11 ; Marc. I, 8 ; Luc. III, 16. — 6. Tit. III, 5.

suggestions du démon et les séductions du monde et des sens ; c'est à ce prix que nous pouvons sauvegarder en nous la vie de la grâce.

Par là aussi, nous témoignerons au Christ Jésus notre vive reconnaissance de ce qu'il s'est chargé de nos iniquités pour nous en délivrer. « Il m'a aimé, disait S. Paul, quand il rappelait ce mystère d'une infinie charité, il m'a aimé et s'est livré pour moi »[1] ! « Que je vive pour lui, pour sa gloire, et non plus pour moi, pour satisfaire mes convoitises, mes amours-propres, mes orgueils, mes ambitions » : *Ut qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei, qui pro ipsis mortuus est*[2] !

II

« Après son baptême, Jésus sortit aussitôt du fleuve ; et voilà que les cieux s'ouvrirent, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. En même temps, du ciel une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances »[3].

Cette scène mystérieuse n'est qu'une application particulière de la loi divine que je vous ai indiquée au début de cet entretien : il faut que le Christ soit glorifié dès que, pour nous, il subit l'humiliation.

Jésus s'abaisse jusqu'à se confondre parmi les pécheurs, et, aussitôt, voici que le ciel s'ouvre pour l'exalter; — il sollicite un baptême de pénitence, de réconciliation, et voici que l'Esprit d'amour témoigne qu'il repose en Jésus avec la plénitude de ses dons de grâce ; — il se reconnaît digne des coups de la justice divine, et voici que le Père proclame qu'il est l'objet de toutes ses complaisances : *Humiliavit semetipsum... propter quod et Deus exaltavit illum*[4].

Cette glorification solennelle du Christ ne regarde pas

1. Gal. II, 20. — 2. II Cor. V, 15. — 3. Matth. III, 16-17 ; Marc. I, 10-11 ; Luc. III, 21-22. — 4. Philipp. II, 8-9.

seulement sa personne ; elle possède une portée très étendue que je veux mettre en lumière.

C'est à ce moment que la mission de Jésus comme envoyé de Dieu est déclarée authentique ; le témoignage du Père accrédite pour ainsi dire son Fils auprès du monde, et il se rattache par là à l'un des caractères de l'œuvre du Christ à notre égard.

Il est à remarquer, en effet, que la mission de Jésus revêt un double aspect : elle porte à la fois le caractère d'une rédemption et d'une sanctification : racheter les âmes, puis, le rachat accompli, leur infuser la vie : c'est toute l'œuvre du Sauveur. Ces deux éléments sont inséparables, mais distincts.

Nous en trouvons le germe dans les circonstances qui ont marqué le baptême du Christ, prélude de sa vie publique.

Nous avons vu tantôt comment, en se présentant pour recevoir un baptême de pénitence, le Verbe incarné témoigne de sa qualité de rédempteur ; il doit achever son œuvre par le don de sa vie divine, qu'il nous confère en vertu des mérites de sa passion et de sa mort : *Unigenitum misit Deus in mundum ut vivamus per eum*[1], « Dieu nous a donné son Fils afin que ceux qui croient en lui aient la vie » : *Ut omnis, qui credit in ipsum*, NON PEREAT, — *sed* HABEAT VITAM *aeternam*[2].

La source de la vie éternelle est, en nous, une lumière.

Au ciel, c'est la lumière de la vision béatifique. Dans cette lumière, nous vivons de la vie même de Dieu : *Quoniam apud te est fons vitae : et in lumine tuo videbimus lumen*[3].

Ici-bas, la source de notre vie surnaturelle est également une lumière, la lumière de la foi. La foi est une participation à la connaissance qu'a Dieu de lui-même. Cette participation est communiquée à l'âme par le Verbe incarné ; elle devient pour nous une lumière qui nous guide dans toutes nos voies, et c'est pourquoi elle doit

1. I Joan. IV, 9. — 2. Joan. III, 15. — 3. Ps. XXXV, 10.

vivifier toute notre activité surnaturelle : *Justus meus ex fide vivit* [1].

Or, le fondement de cette foi est le témoignage que Dieu rend à son Fils Jésus : « Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances ».

Le Christ est présenté solennellement au monde comme l'envoyé du Père. Tout ce qu'il nous dira sera l'écho de cette vérité éternelle qu'il contemple toujours dans le sein du Père : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* [2]. « Sa doctrine ne sera pas sienne mais celle de son Père qui l'envoie » [3] ; tout ce qu'il entendra, il le répétera ; et c'est ainsi qu'au dernier jour, Jésus pourra dire à son Père : « Père, j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée ; je vous ai fait connaître au monde » [4].

Les paroles du Verbe incarné n'ont pas produit en toutes les âmes la lumière qui doit être pour elles le principe du salut et de la vie. Il est « la lumière du monde », sans doute ; mais il faut « la suivre, si l'on veut ne pas marcher dans les ténèbres et arriver à cette lumière éternelle qui est la source de notre vie dans le ciel » : *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitae* [5] ; Dieu n'agrée que ceux qui reçoivent son Fils.

Pour entendre avec fruit la parole du Christ, il faut être attiré par le Père : *Omne, quod dat mihi Pater, ad me veniet* [6] ; ceux que le Père n'attire point, n'écoutent pas la voix du Verbe : *Vos non auditis, quia ex Deo non estis* [7]. Et quels sont ceux que le Père attire ? Ceux qui reconnaissent en Jésus son propre Fils : OMNIS *qui credit quoniam Jesus est Christus, ex Deo natus est* [8].

Voilà pourquoi ce témoignage public donné par le Père à Jésus après son baptême constitue tout ensemble et le point de départ de toute la vie publique de Jésus, Verbe incarné, lumière du monde, — et le fondement même de toute la foi chrétienne comme de toute notre sanctification.

1. Hebr. X, 38. — 2. Joan. I, 18. — 3. Cf. Ibid. VII, 16. — 4. Ibid. XVII, 4. — 5. Ibid. VIII, 12. — 6. Ibid. VI, 37. — 7. Ibid. VIII, 47. — 8. I Ibid. IV, 15.

Ainsi, ce mystère du baptême de Jésus, qui marque le début de son ministère public, contient comme le résumé de toute sa mission ici-bas.

Par l'humiliation qu'il a voulu subir en recevant ce rite de pénitence « pour la rémission des péchés » — présage de son baptême sanglant sur la croix, — le Christ « accomplit toute justice ». Dès à présent, il rend aux perfections infinies de son Père, outragées par le péché, l'hommage suprême des anéantissements par lesquels il réalise notre rédemption.

En retour, le ciel s'ouvre ; le Père éternel introduit authentiquement son Fils dans le monde : l'éclat glorieux que révèle ce divin témoignage annonce la mission d'illumination des âmes que va inaugurer le Verbe fait chair ; l'Esprit-Saint repose sur lui pour marquer la plénitude des dons qui ornent sa sainte âme et symboliser en même temps l'onction de la grâce que le Christ doit communiquer au monde.

Le baptême, avec la foi en Jésus-Christ, est devenu pour nous le sacrement de l'adoption divine et de l'initiation chrétienne.

C'est au nom de la Trinité sainte qu'il nous est conféré, de cette Trinité qui s'est révélée à nous sur les bords du Jourdain.

Sanctifiée par le contact de l'humanité de Jésus, et unie au « Verbe de vérité »[1], l'eau a la vertu d'effacer les péchés de ceux qui détestent leurs fautes et proclament leur foi en la divinité du Christ ; c'est « le baptême », non seulement de l'eau « pour la rémission des péchés », mais « de l'Esprit qui seul peut renouveler la face de la terre »[2] : de « fils de colère »[3] que nous étions, il nous rend enfants de Dieu, partageant désormais avec Jésus, quoique dans une moindre mesure, les complaisances du Père céleste.

En sorte que, dit S. Paul, « nous avons par le baptême dépouillé le vieil homme (qui descend d'Adam) avec ses

1. Jac. I, 18. — 2. Cf. Ps. CIII, 30. — 3. Ephes. II, 3.

œuvres de mort, et revêtu l'homme nouveau créé dans la justice et la vérité (l'âme régénérée par le Verbe et l'Espit-Saint) qui se renouvelle sans cesse à l'image de celui qui l'a créé »[1].

Vous le voyez : de même que le baptême a constitué pour le Christ le résumé de toute sa mission à la fois rédemptrice et sanctificatrice, — de même, il contient pour nous en germe tout le développement de la vie chrétienne avec son double aspect de « mort au péché » et de « vie pour Dieu »[2].

Tant il est vrai, selon la parole de l'Apôtre, que, « tous ceux qui sont baptisés revêtent le Christ lui-même »[3] ; tant il est vrai que nous ne faisons qu'un avec Jésus dans tous ses mystères.

O condition heureuse des chrétiens fidèles ! O aveuglement insensé de ceux qui oublient leurs promesses baptismales ! O effrayante destinée de ceux qui les foulent aux pieds !...

Car, disait aux Juifs le Précurseur, « la cognée est déjà à la racine des arbres ; tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu... Voici, disait-il encore, voici que celui qui est plus puissant que moi [le Christ] tient le van dans sa main, il nettoiera son aire, il amassera le froment dans le grenier, et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint pas...[4] Le Père, en effet, aime le Fils et il lui a tout remis entre ses mains. Celui qui croit au Fils [d'une foi pratique] a la vie éternelle ; mais celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, et la colère de Dieu demeure sur lui »[5].

III

A peine Jésus fut-il baptisé, nous dit l'Évangile, qu'il fut conduit au désert par l'Esprit. Les écrivains sacrés emploient diverses expressions pour signifier cette action

1. Cf. Col. III, 9-10 ; Eph. IV, 24. — 2. Cf. Rom. VI, 11. — 3. Cf. Gal. III, 27. — 4. Matth. III, 10-12 ; Luc. III, 9, 16-17. — 5. Joan. III, 35-36.

de l'Esprit-Saint. Jésus fut « conduit »[1], rapporte S. Matthieu ; il fut « poussé »[2], dit S. Luc ; « emporté »[3]. d'après S. Marc. Que nous indique cette variété de termes, sinon la véhémence de l'action intérieure de l'Esprit sur l'âme du Christ ? — Et dans quel but est-il ainsi poussé au désert ? *Ut tentaretur a diabolo :* « afin d'y être tenté par le diable ». C'est le témoignage même de l'Évangile.

N'est-ce pas une chose étrange ? Le Père vient de proclamer que Jésus est son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances ; l'Esprit d'amour repose sur lui ; — et voici qu' « aussitôt » : *statim,* cet Esprit le jette dans le désert pour y être exposé aux suggestions du démon. Quel mystère ! Que peut donc signifier un si extraordinaire épisode dans la vie du Christ ? pourquoi en use-t-il au début de sa vie publique ?

Pour en comprendre la profondeur, et avant d'en exposer le récit d'après l'Évangile, nous devons nous rappeler d'abord la place que tient la tentation dans notre vie spirituelle.

Les perfections divines exigent que la créature raisonnable et libre soit soumise à une épreuve avant d'être admise à jouir de la béatitude future. Il faut qu'une telle créature soit mise en face de Dieu et devant l'épreuve, et que, librement, elle renonce à sa propre satisfaction pour reconnaître la souveraineté de Dieu et obéir à sa loi. La sainteté et la justice de Dieu réclament cet hommage.

Ce choix, glorieux pour l'Être infini, est pour nous le fondement de ce mérite que le Seigneur récompense par la béatitude céleste. Le concile de Trente a établi que c'est Dieu qui nous sauve, mais de telle façon que le salut soit en même temps un don de sa miséricorde et la récompense de nos mérites[4]. La vie éternelle sera notre

1. Matth. IV, 1. — 2. Luc. IV, 1. — 3. Marc. I, 12. — 4. *Ideo bene operantibus usque in finem et in Deo sperantibus proponenda est vita aeterna et tamquam* GRATIA *filiis Dei per Jesum Christum misericorditer promissa, ut tamquam* MERCES *ex ipsius Dei promissione bonis ipsorum*

récompense parce qu'ayant eu à choisir, nous aurons repoussé la tentation pour nous attacher à Dieu ; soumis à l'épreuve, nous l'aurons subie pour demeurer fidèles à la volonté divine. L'or s'éprouve au creuset ; la constance au milieu de la tentation révèle l'âme digne de Dieu.

Telle est la noble condition de toute créature libre.

Les anges, les premiers, ont été soumis à l'épreuve. Bien que nous ignorions exactement en quoi elle a consisté, nous savons pourtant que sa nature a correspondu au mode d'être angélique.

Vous savez que les anges sont des créatures exclusivement spirituelles ; leurs actes ne sont pas, comme les nôtres, mesurés par le temps ; de plus, ces actes possèdent une puissance, une envergure et une profondeur auxquelles ne peut atteindre aucun acte humain [1]. Esprits purs, ils ne raisonnent point ; en nous, l'extrême mobilité de notre imagination, faculté sensitive liée à l'organisme corporel, présente à notre choix de multiples biens particuliers dont la variété retarde l'action de notre intelligence et de notre volonté ; nous allons d'un bien à un autre ; nous revenons par la suite à un bien que nous avions d'abord décidé de rejeter. Il n'en est pas de même pour l'ange ; en lui, nature toute spirituelle, l'hésitation n'a pas de place ; en lui, les actes d'intelligence et de volonté revêtent un caractère de plénitude, de fixité et d'irrévocabilité qui leur confèrent une force incomparable [2].

Aucune existence humaine, si prolongée qu'elle soit, n'atteindra, par l'ensemble de ses opérations, la puissance, ni l'ampleur, ni l'intensité de l'acte unique par lequel les anges ont dû fixer leur choix au milieu de l'épreuve.

operibus et meritis fideliter reddenda... [Domini] tanta est erga homines bonitas ut EORUM *velit esse* MERITA *quae sunt* IPSIUS DONA. — Sess. VI, cap. 16.

1. Nous parlons évidemment de l'ordre de nature. — 2. S. Thom. *De veritate*, q. XXIV, a. 10 et 11.

Voilà pourquoi la fidélité des bons anges a été si agréable à Dieu ; voilà pourquoi aussi le péché de révolte des esprits rebelles possède une gravité que nous ne pouvons mesurer et dont nous sommes incapables ; la profondeur de la connaissance qui leur a permis d'agir en pleine lumière a pénétré ce péché unique d'une telle malice que la justice divine a dû le punir par une sentence immédiate de damnation éternelle.

Pour nous, l'acceptation de l'épreuve, la résistance à la tentation s'échelonne à travers toute notre existence ici-bas ; la lutte contre les séductions corruptrices, la patience dans les contradictions voulues ou permises par la Providence est de tous les jours : *Militia est vita hominis super terram*[1].

Mais c'est, chaque jour aussi, une occasion magnifique de constante fidélité envers Dieu. Une âme qui, depuis l'heure où elle prend conscience de ses actes jusqu'au moment où elle se sépare du corps, n'aurait jamais admis de faute délibérée ; qui, placée entre Dieu et les sollicitations susceptibles de la détourner de lui, aurait toujours choisi librement la volonté divine, — aurait donné à Dieu une gloire immense. Pourquoi donc ? Parce que, en chacun de ses actes, elle aurait proclamé que Dieu seul est son Seigneur. « Heureuse, cette âme, qui a pu violer la loi éternelle, et ne l'a pas violée ; qui a pu faire le mal, et ne l'a point fait »[2] ! Car le Seigneur la récompensera aussi avec magnificence : « Entrez, ô bon serviteur, qui avez été fidèle, entrez dans la joie de votre maître »[3] !...

Le premier homme a été soumis à l'épreuve. Il a chancelé, il a failli, il a préféré à Dieu la créature et sa propre satisfaction. Il a entraîné toute sa race dans sa rébellion, dans sa chute et dans son châtiment.

C'est pourquoi il a fallu que le second Adam, qui représentait tous les prédestinés, tînt une conduite contraire. Dans sa sagesse adorable, Dieu le Père a voulu que le Christ Jésus, notre chef et notre modèle, fût placé en face

1. Job. VII, 1. — 2. Eccli. XXXI, 10. — 3. Matth. XXV, 21.

de la tentation, et, par son libre choix, en demeurât victorieux afin de nous apprendre à l'être. C'est une des raisons de ce mystère.

Il existe une raison plus profonde, raison qui relie intimement ce mystère à celui du baptême.

Que disait, en effet, Jésus au Précurseur, quand celui-ci se refusait à remplir son ministère de pénitence à l'égard du Christ ? « Permets pour le moment, car il nous convient d'accomplir ainsi toute justice »[1]. — Cette justice, nous l'avons vu, consistait pour Jésus à subir la somme d'expiations décrétées par son Père pour la rédemption du genre humain : *Dare animam suam redemptionem pro multis*[2]. Depuis le péché d'Adam, la race humaine est esclave de Satan, et c'est des mains du prince des ténèbres que le Christ Jésus doit la sauver ; c'est « pour détruire le règne du diable qu'il est apparu ici-bas » : *In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli*[3]. — Voilà pourquoi, dès qu'il a reçu le baptême, par lequel il est marqué comme « l'Agneau de Dieu qui doit enlever le péché du monde »[4] et arracher tout le troupeau au pouvoir du démon, le Verbe fait chair entre en lice avec « le prince de ce monde »[5] ; voilà pourquoi l'Esprit-Saint le pousse aussitôt dans le désert, comme jadis on y chassait le bouc émissaire chargé de tous les péchés du peuple : *Ut tentaretur a diabolo.*

IV

Contemplons maintenant notre chef divin aux prises avec le prince des esprits rebelles.

Vous savez que Jésus demeura dans le désert quarante jours et quarante nuits, « au milieu des fauves, dans une solitude complète et un jeûne absolu » ; c'est le témoignage même de l'Évangile : *Nihil manducavit in diebus illis*[6]... *Eratque cum bestiis*[7].

1. Matth. III, 15. — 2. Ibid. XX, 28 ; Marc. X, 45. — 3. I Joan. III, 8. — 4. Ibid. I, 29. — 5. Ibid. XIV, 30. — 6. Luc. IV, 2. — 7. Marc. I, 13.

Pour bien comprendre ce mystère de la tentation de Jésus, rappelez-vous ce que je vous ai dit si souvent : que le Christ est semblable à nous en toutes choses, *Debuit per omnia fratribus similari*[1]. Or, imaginez à quel état de faiblesse serait réduit un homme qui durant quarante jours ne se serait accordé aucune nourriture. Notre-Seigneur n'a pas voulu faire de miracle pour empêcher en lui les effets du jeûne ; aussi l'Évangile nous rapporte-t-il qu'après cette période, Jésus sentit la faim : *Postea esuriit*[2]. Et assurément, après un laps de temps si prolongé, il a dû se trouver dans un état d'accablement extrême. Nous allons voir tout de suite comment le démon en saisira occasion pour le tenter.

Pourtant, si elle partage nos infirmités et nos faiblesses, la sainte humanité du Christ ne peut connaître le péché : *Absque peccato*[3] ; l'âme de Jésus n'est sujette à aucune ignorance, à aucune erreur, à aucune défaillance morale.

Est-il besoin d'ajouter qu'il ne ressent non plus aucun de ces mouvements désordonnés qui résultent en nous de la faute originelle ou des habitudes du péché ? Si, pour nous, Jésus subit la faim et l'accablement, en lui-même il demeure le Saint des saints. Quelle est la conséquence de cette doctrine ? — Que la tentation que peut subir le Christ n'atteint pas son âme et reste tout extérieure ; il ne peut être tenté que « par les princes et les puissances du monde ténébreux, par les esprits mauvais »[4].

Parmi ces esprits, nous devons penser que celui qui tenta le Christ était doué d'une puissance particulière ; mais, si merveilleuse que fût son intelligence, il ignorait pourtant qui était le Christ. Aucune créature ne peut voir Dieu que dans la vision béatifique ; le démon en est privé.

De même, il ne pouvait connaître le nœud du mystère qui établit, en Jésus, l'union de la divinité avec l'humanité. Il soupçonnait assurément quelque chose ; il n'ou-

1. Hebr. II, 17. — 2. Matth. IV, 2. — 3. Hebr. IV, 15. — 4. Cf. Eph. VI, 12.

bliait point la malédiction qui pesait sur lui depuis que Dieu avait établi une inimitié éternelle entre lui et la femme qui devait lui écraser la tête, c'est-à-dire détruire son pouvoir dans les âmes ; il ne pouvait ignorer les prodiges qui s'étaient opérés depuis la naissance de Jésus ; le récit de la tentation le montre clairement. Mais sa science était incertaine. Il voulait, en tentant le Christ, connaître d'une façon indubitable s'il était possible de triompher de lui, car à coup sûr il le tenait pour un être extraordinaire.

Le tentateur s'approche donc de Jésus, nous dit l'Évangile : *Et accedens tentator.* Et le voyant dans un état d'épuisement, il cherche à le faire tomber dans un péché de gourmandise. Non dans un péché de grande gourmandise, en présentant au Christ des mets succulents ; le démon avait une trop haute opinion de celui auquel il s'attaquait pour croire qu'il aurait succombé à une suggestion de ce genre ; mais il représente à Jésus accablé par la faim, que s'il est le Fils de Dieu, il a le pouvoir de faire des miracles pour la satisfaire ; par là il voulait pousser le Christ à devancer l'heure de son Père pour accomplir un prodige dont le but était personnel. « Si vous êtes le Fils de Dieu, dites à ces pierres », — et il montrait des cailloux aux pieds de Jésus, — « de devenir des pains ». — Et que répond Notre-Seigneur ? Fait-il connaître sa qualité de Fils de Dieu ? Non. Accomplit-il le miracle proposé par le diable ? Non plus. Il se contente de répliquer par une parole de l'Écriture: « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu »[1]. Plus tard, durant la vie publique, un jour que ses apôtres lui apporteront de la nourriture : « Maître, servez-vous », *Rabbi, manduca,* le Christ donnera une réponse analogue : « J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas, celle d'accomplir la volonté de mon Père »[2]. C'est ce qu'il fait entendre au démon. Il attendra, pour apaiser sa faim, que le Père lui vienne en aide ; il ne

1. Matth. IV, 3-4 ; Luc. IV, 3-4. — 2. Joan. IV, 31-32, 34.

devancera pas le moment fixé par le Père pour montrer sa puissance ; quand le Père parlera, il écoutera sa voix.

Se voyant repoussé, le démon comprend qu'il a devant lui, sinon le Fils de Dieu, du moins un être d'une grande sainteté. Aussi va-t-il employer une arme plus dangereuse. Il connaît merveilleusement la nature humaine ; il sait que ceux qui sont parvenus à un haut degré de perfection et d'union à Dieu, sont au-dessus des atteintes de l'appétit grossier des sens, mais peuvent se laisser séduire par les suggestions plus subtiles de l'orgueil et de la présomption ; ils peuvent se croire au-dessus des autres, et penser que, même s'ils s'exposent volontairement au danger, Dieu leur doit, à cause de leur fidélité, une protection toute spéciale. — Le démon essaye donc de pousser le Christ dans cette voie. Usant de sa puissance spirituelle, il transporte Jésus sur le pinacle du Temple et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; pour vous, en effet, il n'y aura point de péril, car Dieu a commandé à ses anges de vous porter dans leurs mains, pour que vous ne heurtiez point contre une pierre »[1]. « Si Jésus est le Fils de Dieu », apparaître d'en haut et descendre ainsi au milieu de la foule qui encombrait les parvis, quel signe merveilleux de sa mission messianique, quelle preuve évidente que Dieu était avec lui ! Et pour rendre sa suggestion plus séduisante, le démon l'appuie à son tour sur la parole divine. — Mais Jésus réplique, d'une façon souveraine, par un autre texte sacré : « Il est aussi écrit : Tu ne tenteras pas, par une vaine présomption, le Seigneur ton Dieu »[2]. Cette fois encore, le démon est défait ; le Verbe de Dieu triomphe de ses pièges.

Dans un dernier assaut, l'esprit des ténèbres tâche de vaincre le Christ. L'emportant sur une haute montagne, il lui montre tous les empires du monde, il déroule à ses yeux toutes leurs richesses, toute leur splendeur, toute leur gloire. Quelle tentation pour l'ambition de celui qui se croirait le Messie ! Mais il fallait y mettre le prix.

1. Matth. IV, 5-6 ; Luc. IV, 9-11. — 2. Matth. IV, 7 ; Luc. IV, 12.

Ce n'était qu'une ruse de plus de l'esprit mauvais pour connaître enfin qui était celui qui lui résistait si puissamment. « Tout cela est à moi ; pourtant je vous le donnerai, si, vous prosternant, vous m'adorez ». — Vous connaissez la réponse de Jésus, et avec quelle vigueur il repousse les suggestions sacrilèges du malin : « Arrière, Satan ! Il est écrit : tu n'adoreras que Dieu seul et ne serviras que lui »[1].

Maintenant le prince des ténèbres se sent entièrement démasqué ; il n'a plus qu'à se retirer. Cependant, dit l'Évangile, « il ne se retira que pour un temps » : *Usque ad tempus*[2]. L'écrivain sacré indique par là que, durant la vie publique, le diable reviendra à la charge ; par ses suppôts, sinon en personne, il poursuivra Notre-Seigneur sans relâche ; durant la passion surtout, il s'acharnera, par les mains des pharisiens, à perdre Jésus : *Haec est hora vestra, et potestas tenebrarum*[3]. Il les poussera, et eux pousseront la foule à demander que Jésus soit crucifié : *Tolle, tolle, crucifige eum*[4]. Mais vous savez que la mort du Sauveur sur la croix sera précisément le coup décisif qui ruinera pour toujours l'empire du diable. Tant la sagesse divine éclate partout dans ses œuvres ! *Qui salutem humani generis in ligno crucis constituisti... ut qui in ligno vincebat in ligno quoque vinceretur*[5].

L'Évangile ajoute que « le tentateur s'étant retiré, les anges descendirent du ciel pour servir le Christ »[6]. C'était la manifestation sensible de l'exaltation donnée par le Père à son Fils, pour s'être abaissé jusqu'à subir en notre nom les attaques du démon. Les anges fidèles apparurent, et servirent à Jésus ce pain qu'il attendait à l'heure marquée par la providence de son Père.

Tel est le récit évangélique de la tentation de Jésus.

Si le Christ, Verbe incarné, Fils de Dieu, a voulu entrer en lutte avec l'esprit malin, nous étonnerons-nous

1. Matth. IV, 8-10 ; Luc. IV, 5-8. — 2. Luc. IV, 13. — 3. Ibid. XXII, 53. — 4. Joan. XIX, 15. — 5. Préface de la Croix. — 6. Matth. IV, 11 ;

que les membres de son corps mystique doivent suivre la même voie ? Tant de personnes, même pieuses croient que la tentation est un signe de réprobation. Mais, le plus souvent, c'est le contraire ! Devenus disciples de Jésus par le baptême, nous ne pouvons « être au-dessus de notre divin Maître »[1]. QUIA *acceptus eras Deo,* NECESSE FUIT *ut tentatio probaret te*[2] : « Parce que tu étais agréable à Dieu, il a fallu que la tentation t'éprouvât ». C'est Dieu lui-même qui nous le dit.

Oui, le démon peut nous tenter, et nous tenter puissamment, et nous tenter alors que nous nous croyons le plus à l'abri de ses traits : aux heures d'oraison, après la sainte communion ; oui, même à ces moments bénis, il peut nous souffler des pensées contre la foi, contre l'espérance, il peut pousser notre esprit à l'indépendance à l'égard des droits de Dieu, à la révolte ; il peut soulever en nous toutes les mauvaises passions. Il le peut, — et il ne manquera pas de le faire.

Encore une fois, ne nous en étonnons pas ; n'oublions jamais que le Christ, notre modèle en toutes choses, a été tenté avant nous, et non seulement tenté, mais touché par l'esprit des ténèbres ; il a permis au démon de mettre la main sur sa très sainte humanité.

N'oublions pas surtout que ce n'est pas seulement comme Fils de Dieu que Jésus a vaincu le diable, mais encore comme chef de l'Église ; en lui et par lui, nous avons triomphé et nous triomphons encore des suggestions de l'esprit rebelle[3].

C'est, en effet, la grâce que nous a conquise notre divin Sauveur par ce mystère ; là se trouve la source de notre confiance dans les épreuves et les tentations ; et il ne me reste plus qu'à vous montrer combien cette confiance doit être inébranlable, et comment, par la foi dans le Christ, nous trouverons toujours le secret de la victoire.

1. Cf. Matth. X, 24 ; Luc. VI, 40 ; Joan. XIII, 16 ; XV, 20. — 2. Tob. XII, 13. — 3. *Justum quippe erat ut sic tentationes nostras suis tentationibus vinceret.* S. Gregor. *Homil. XVI in Evangel.*

V

La grâce que nous a méritée le Verbe incarné en subissant la tentation est la force de défaire à notre tour le démon, de sortir victorieux de la lutte que nous devons nécessairement subir, avant d'être admis à jouir de la vie divine dans la béatitude céleste. Le Christ Jésus a mérité que ceux qui lui sont unis participent, — et participent dans la mesure même de leur union à lui, — à son impeccabilité.

Nous touchons ici au centre du mystère.

Nous voyons dans l'Évangile que le Christ était impeccable, inaccessible au mal du péché, à la moindre imperfection. Mais quelle est la source de cette invulnérable morale ?

La raison fondamentale est qu'il est le propre Fils de Dieu ; comme seconde personne de la Trinité, il est la sainteté infinie, et ne peut succomber au mal.

Toutefois, si nous examinons l'humanité de Jésus en elle-même, nous voyons qu'elle est une humanité créée comme la nôtre, semblable à la nôtre ; l'union avec la divinité n'a pas enlevé en elle ces faiblesses qui sont compatibles avec la qualité de Fils de Dieu. Le Christ souffre la faim, la soif ; il est accablé par la fatigue ; le sommeil appesantit ses paupières ; la peur, la tristesse, l'ennui envahissent véritablement son âme ; — et pourtant il n'y a pas en lui l'ombre d'une imperfection. Si donc l'humanité de Jésus, *comme telle,* jouit de l'impeccabilité, c'est qu'elle est affermie dans le bien d'une façon merveilleuse. — Or, quel est le moyen dont Dieu s'est servi pour rendre la sainte âme de Jésus inaccessible au mal moral, au péché, pour l'établir dans l'impeccabilité ?

C'est de la faire « habiter sous la protection du Très-Haut », *In adjutorio Altissimi*[1] ; — ou, selon les termes plus significatifs du texte original, « dans le sanctuaire secret de la divinité » : *In sanctuario secreto divinitatis.*

1. Ps. XC, 1.

Et quel est cet asile, ce sanctuaire ? — C'est la vision béatifique.

Comme vous le savez, la vision béatifique est la contemplation bienheureuse de Dieu tel qu'il est en lui-même. Celui auquel cette grâce est accordée ne peut plus se détacher de Dieu, parce qu'il *voit* que Dieu est le Souverain Bien, et qu'aucun bien particulier, si étendu soit-il, ne peut lui être comparé. Dès lors, le péché, — qui consiste à se détourner de la loi de Dieu, de sa volonté, ou, ce qui, au fond, revient au même, à se détourner de Dieu, pour s'attacher à un bien qu'on rencontre en soi ou dans la créature, — est radicalement rendu impossible. Dans ce bienheureux état où l'intelligence contemple la Vérité même, il n'y a place pour aucune ignorance, aucune illusion, aucune erreur ; et la volonté, attachée au Bien absolu qui renferme en lui la plénitude de tout bien, ne connaît ni hésitation, ni défaillance, ni défection d'aucune sorte. L'âme qui a atteint ce sommet se trouve, selon le langage théologique, parfaitement « confirmée en grâce ».

Cette confirmation en grâce est une conséquence de la prédestination ; elle comporte différents degrés qui se mesurent à la perfection et à l'étendue de cette prédestination.

L'humanité de Jésus a été prédestinée à être unie au Verbe éternel ; aussi, dès le premier instant de son existence, l'âme du Christ possède-t-elle, comme privilège résultant de cette union, comme attribut « connaturel », la vision béatifique ; elle est confirmée en grâce au degré le plus élevé, c'est-à-dire dans l'impeccabilité *essentielle* et *absolue*. C'est pourquoi nous entendons Notre-Seigneur, chef de tous les prédestinés, porter ce défi aux Juifs : « Qui d'entre vous me convaincra de péché »[1] ? Nous l'entendrons également dire à ses apôtres dans la dernière cène : « Je ne vous dirai plus beaucoup de choses désormais, car le prince de ce monde (le démon) se lève contre moi, mais rien de lui n'est en moi »[2]. — Même

1. Joan. VIII, 46. — 2. Ibid. XIV, 30.

comme homme, le Christ Jésus est le saint par excellence: *Tu solus sanctus, Jesu Christe*[1] !

Au ciel, les bienheureux sont « arrivés à l'âge parfait du Christ »[2] ; ils ont atteint la mesure du don divin : *Secundum mensuram donationis Christi*[3] ; ils jouissent de la vision béatifique dans la plénitude de la grâce qui leur a été conférée ; ils participent d'une façon parfaite, chacun selon son degré, à la filiation divine de Jésus : c'est pourquoi ils demeurent, comme lui, fixés pour toujours *in sanctuario secreto divinitatis :* c'est l'impeccabilité éternelle.

Ici-bas, il ne nous est pas encore donné d'habiter parfaitement dans cet « asile de la divinité ». Mais qu'est-ce qui remplace pour nous, sur la terre, la vision béatifique ? C'est la foi. — Par la foi, nous avons Dieu toujours présent : *Per fidem enim ambulamus*[4] ; cette foi à la lumière de laquelle nous marchons, est la source de notre union à Jésus et la racine de notre perfection : *Ambula coram me, et esto perfectus*[5]. Dans la mesure où, par la foi, nous vivons dans la contemplation de Dieu et demeurons unis à Jésus-Christ, dans cette même mesure nous devenons invulnérables à la tentation.

Déjà, sur la terre, il se rencontre des âmes tellement unies au Christ, des âmes dont la foi est si plénière, qu'elles sont dès à présent confirmées en grâce. Par exemple la très sainte Vierge ; elle a été prédestinée à une exemption parfaite du péché, même du péché originel ; c'est un privilège unique : *Tota pulchra es, Maria, et macula originalis non est in te*[6]. S. Jean le Précurseur a été sanctifié dès le sein de sa mère, et les Pères de l'Église nous disent qu'il fut confirmé dans la grâce divine ; il en est de même des Apôtres, après qu'ils eurent reçu le don de l'Esprit au jour de la Pentecôte.

A tous Dieu donne une part de cette confirmation en grâce ; et cette part se mesure, comme je l'ai dit, à notre

1. *Gloria* de la messe. — 2. Ephes. IV, 13. — 3. Ibid. 7. — 4. II Cor. V, 7. — 5. Gen. XVII, 2. — 6. Antienne de la fête de l'Immaculée Conception.

vie de foi. Une âme qui, par la foi, vit habituellement dans la contemplation de Dieu, puise continuellement à cette source de vie : *Quoniam apud te est fons vitae ;* elle participe à l'union du Christ avec son Père : *Ego in eis, et tu in me ;* et dès lors aussi à l'amour que le Père porte à son Fils Jésus : *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in ipsis*[2].

C'est pourquoi Dieu a pour elle de véritables complaisances ; il la protège ; il la rend peu à peu invulnérable. Tous ses ennemis peuvent l'attaquer ; « mille tomberont à sa gauche et dix mille à sa droite, et elle ne sera pas atteinte » ; elle foulera aux pieds les démons ; tout l'univers peut se soulever autour d'elle, se déchaîner contre elle ; « elle dira à Dieu : Vous êtes mon protecteur et mon refuge, et Dieu la délivrera de toutes les embûches et de tous les dangers » : *Quoniam in me speravit, liberabo eum*[3].

L'Église, qui est pleine de sollicitude pour ses enfants, qui sait à quels périls ils sont toujours exposés ; qui connaît, d'autre part, quelles grâces puissantes de vie nous apportent les mystères du Verbe incarné et notre union à lui, nous rappelle chaque année, au début du carême, le mystère de la tentation de Jésus. Elle veut que durant quarante jours, nous vivions comme lui dans l'esprit de pénitence, de retraite, de solitude et d'oraison.

Pour nous aider à bien passer ce temps, pour produire en nous les sentiments qui doivent nous animer, elle nous fait lire, à l'entrée de cette sainte quarantaine, le récit du jeûne, de la tentation et du triomphe du Christ.

Elle met en même temps sur nos lèvres le psaume 90e tout entier, qui débute par ces paroles que je viens de vous expliquer : « Celui qui habite dans l'asile de la divinité, demeurera sous la protection du Dieu du ciel ». C'est le psaume par excellence de la confiance au milieu de la lutte, de l'épreuve et de la tentation.

Les promesses magnifiques qui y sont contenues s'ap-

1. Ps. XXXV, 10. — 2. Joan. XVII, 23, 26. — 3. Ps. XC, 2, 7, 14.

pliquent d'abord au Christ Jésus, et ensuite à tous les membres de son corps mystique dans la mesure de leur vie de grâce et de foi.

C'est pourquoi l'Église ne se contente pas de nous le faire lire en son entier à la messe du premier dimanche du carême ; mais elle en extrait, pour son office canonial, des versets qu'elle nous fait réciter chaque jour de cette longue période, pour nous mettre sans cesse devant les yeux les attentions de notre Père céleste. « Il a commandé à ses anges de te garder dans toutes tes voies » : *Angelis suis* [*Deus*] *mandavit de te : ut custodiant te in omnibus viis tuis ;* « c'est lui qui délivre mon âme du filet de l'oiseleur et de la parole amère qui abat » : *Ipse liberavit me de laqueo venantium et a verbo aspero ;* « il te couvrira de ses ailes, et tu trouveras en lui un refuge plein d'espérance » : *Scapulis suis obumbrabit tibi et sub pennis ejus sperabis ;* « sa vérité t'environnera comme d'un bouclier, et tu n'auras à craindre aucune terreur nocturne » : *Scuto circumdabit te veritas ejus : non timebis a timore nocturno*[1].

Quelle confiance ne font pas naître dans une âme de telles promesses rappelées chaque jour ! Quelle assurance ne lui donnent-elles pas pour marcher dans le chemin du salut : *Ecce nunc dies salutis*[2], si entouré qu'il soit de pièges, si rempli qu'il soit d'ennemis ! Dieu est avec elle ; et « si Dieu est avec nous, dit S. Paul, que pourront ceux qui sont contre nous »[3] ? Car, ajoute-t-il, « Dieu ne permettra jamais que nous soyons tentés ou éprouvés au delà de nos forces ; mais il nous protégera et, par sa protection, il nous donnera de dominer l'épreuve, de surmonter la tentation, de lui marquer notre fidélité, source de mérite et de gloire » : *Cum tentatione proventum*[4].

VI

Vous voyez combien est invincible l'âme « qui habite dans le sanctuaire de la divinité ».

1. Ps. XC, 3-5, 11. — 2. II Cor. VI, 2. — 3. Rom. VIII, 31. — 4. I Cor. X, 13.

Mais n'oublions jamais que nous n'y atteignons que par la foi en Jésus-Christ, notre chef et notre modèle.

En effet, le psalmiste dit que, pour nous protéger contre les dards de l'ennemi, « Dieu nous entourera de sa vérité comme d'un bouclier » : *Scuto circumdabit te* VERITAS EJUS. — C'est également la pensée de S. Paul, quand il détaille les armes dont le chrétien doit se munir pour la lutte spirituelle : IN OMNIBUS *sumentes scutum* FIDEI, *in quo possitis* OMNIA *tela nequissimi ignea exstinguere*[1]. « En toute rencontre, armez-vous du bouclier de la foi par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin ». S. Pierre, non plus, ne parle pas autrement : « Le démon rôde sans cesse autour de vous, cherchant une proie à dévorer ; mais c'est par la vigueur de votre foi que vous lui résisterez : *Cui resistite* FORTES IN FIDE[2].

Vous avez remarqué que pour repousser le démon, le Christ Jésus fait chaque fois appel à la parole divine. C'est la même tactique qui nous conduira au triomphe.

Quand donc le démon vous tente, par exemple, contre la foi, rappelez-vous le témoignage du Père éternel proclamant que Jésus est son Fils bien-aimé ; rappelez-vous que « ceux-là seuls viennent de Dieu qui croient en Jésus, Fils de Dieu »[3] ; — quand il vous pousse à la défiance, redites-vous la parole du Christ : « Il n'y a de bon que Dieu » : *Nemo bonus nisi solus Deus*[4] ; ou encore : « Venez à moi, vous qui êtes accablés, et je vous soulagerai[5]... Je ne rejetterai point ceux qui viennent à moi » : *Et eum, qui venit ad me, non ejiciam foras*[6] ; — s'il cherche à vous accabler sous le souvenir de vos fautes et de vos péchés, répondez-lui par la parole du Sauveur : « Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs »[7] ; — s'il vous suggère des pensées d'orgueil ou d'ambition : « Tous ceux qui s'élèvent seront abais-

1. Eph. VI, 16. — 2. I Petr. V, 9. — 3. I Joan. V, 1. — 4. Luc. XVIII, 19 ; cf. Matth. XIX, 17 ; Marc. X, 18. — 5. Matth. XI, 28. — 6. Joan. VI, 37. — 7. Matth. IX, 13 ; Marc. II, 17 ; Luc. V, 32.

sés »[1] ; — s'il vous excite à la vengence : « Bienheureux les doux »[2] ; — s'il fait miroiter à vos yeux les joies trompeuses : « Bienheureux les purs »[3]...

En toute occasion, *In omnibus,* armez-vous de la parole du Verbe : c'est un bouclier contre lequel tous les traits viendront se briser et se perdre.

La foi est l'arme par excellence. « Je tiens pour certain, écrivait sainte Thérèse, que Dieu ne permettra jamais au démon de tromper une personne qui, se défiant d'elle-même en tout, est si ferme dans la foi que pour la moindre des vérités révélées, elle serait prompte à affronter mille morts »[4].

C'est la foi qui, à l'heure de l'épreuve, au moment de la tentation, nous rappelle les droits souverains de Dieu à l'obéissance de sa créature, sa sainteté infinie, les adorables exigences de sa justice, les souffrances indicibles par lesquelles Jésus a expié le péché, la gratuité de la grâce, la nécessité de la prière, l'éternité des peines dont Dieu punit le pécheur mort sans repentir, la béatitude sans fin dont il récompense magnifiquement une fidélité de peu d'années. Toutes ces vérités, la foi nous les redit ; et, si redoutables que soient les flèches de l'ennemi, si violentes que soient ses suggestions, si prolongé que soit le combat, l'âme dont la foi est vive trouve dans cette foi et dans l'union au Christ, qu'elle engendre, le meilleur appui de sa résistance, le principe même de sa stabilité dans le bien, le véritable secret de la victoire.

« Heureuse l'âme, — c'est Dieu même qui nous le dit — heureuse l'âme qui subit ainsi la tentation, sans s'y être exposée ; qui passe par le feu, les yeux de sa foi fixés sur les paroles et les exemples du Christ comme sur les promesses divines ; elle triomphera dès ici-bas ; elle recevra plus tard le prix de sa générosité et de son amour » : BEATUS *vir qui suffert tentationem : quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitae quam repromisit Deus diligentibus se*[5].

1. Matth. XXIII, 12 ; Luc. XIV, 11 ; XVIII, 14. — 2. Matth. V, 4. — 3. Ibid. 8. — 4. *Vie par elle-même,* ch. 25. — 5. Jac. I, 12.

Car, dit S. Paul, le Christ n'abandonne pas ses disciples dans la lutte ; « pontife compatissant qui a souffert la tentation, il connaît ce qu'est l'épreuve, et il peut nous soutenir au milieu du combat »[1]. Il nous secourt par sa grâce, il nous aide de sa prière. Il refait alors pour nous cette demande qu'il a adressée à son Père au moment où il allait subir, mais pour en sortir victorieux, les derniers assauts de l'enfer : « Père, je ne vous demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal »[2]...

Et parce que nous croyons en son Fils Jésus ; parce que nous ne voulons pas nous détourner de lui ; parce que, défiants de nous-mêmes, nous mettons en lui seul, par la prière, notre espérance ; parce qu'il nous voit et nous aime en son Fils, *Quia tui sunt*[3], le Père nous « gardera du mal » ; il enverra ses bons anges « s'approcher de nous invisiblement pour nous servir ».

C'est d'ailleurs la promesse magnifique qu'il nous a faite lui-même par la bouche de l'écrivain sacré, dans ce beau psaume 90e que je veux encore citer en terminant cet entretien : « Puisqu'il s'est attaché à moi, dit le Seigneur, je le délivrerai ; puisqu'il me reconnaît comme le Tout-Puissant, je le protégerai ; il m'invoquera, et moi je l'exaucerai ; je serai avec lui dans la détresse pour le délivrer et le combler de gloire ; je le rassasierai de jours, et je lui ferai voir — pour qu'il en jouisse à jamais, — le salut que seul je puis donner » : *Clamabit ad me, et ego exaudiam eum ; cum ipso sum in tribulatione ; eripiam eum et glorificabo eum ; longitudine dierum replebo eum, et ostendam illi salutare meum*[4].

1. Hebr. II, 18 ; V, 2. — 2. Joan. XVII, 15. — 3. Ibid. 9. — 4. Ps. XC, 14-16.

XI. — QUELQUES ASPECTS DE LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS

(Temps de Carême)

SOMMAIRE. — Variété des aspects de la vie publique de Jésus. — I. Témoignages par lesquels le Christ établit sa divinité. — II. Comment ces témoignages fondent également notre foi en Jésus-Christ. — III. Les gestes humains du Verbe incarné déclarent les perfections divines ; la bonté humaine dans le Christ, révélation de l'amour éternel. — IV. Conduite miséricordieuse du Christ à l'égard des pécheurs : l'enfant prodigue, la samaritaine, Madeleine, la femme adultère. — V. La miséricorde du Sauveur est la source première de notre confiance ; comment cette confiance est affermie par la pénitence. — VI. Conduite sévère de Jésus à l'égard de l'orgueil hypocrite des Pharisiens.

« Si l'on voulait, dit l'apôtre S. Jean à la fin de son Évangile, rapporter en détail beaucoup d'autres choses que Jésus a accomplies, je ne pense pas que le monde entier pût contenir les livres qu'il faudrait écrire »[1].

Au moment d'aborder la contemplation de la vie publique de Notre-Seigneur, nous devons reprendre la même pensée. Si nous voulions commenter en détail chacune de ses paroles, considérer chacun de ses gestes, expliquer chacun de ses actes, toute notre existence n'y suffirait pas.

Cette contemplation constituerait assurément une bien douce occupation pour nos âmes. Ne pouvant nous arrêter à chaque page de l'Évangile, nous ne retiendrons de cette période de la vie du Sauveur, que quelques traits carac-

1. Joan. XXI, 25.

téristiques, — assez pour admirer jusqu'à quel point éclatent la sagesse et la miséricorde éternelles dans les mystères de l'Incarnation et de notre rédemption.

Nous verrons d'abord comment le Christ Jésus proclame et établit la divinité de sa mission et de sa personne, afin de fonder notre foi ; — nous contemplerons ensuite par quelle infatigable condescendance de son humanité à l'égard de la misère sous toutes ses formes, il révèle au monde les profondeurs et les richesses de la bonté infinie ; — cette révélation prendra, par contraste, tout son relief, si nous considérons la conduite pleine de justice que tient Notre-Seigneur envers l'orgueil des Pharisiens.

Ce sont là, entre mille autres, trois aspects de la vie publique de Jésus auxquels nos âmes peuvent s'arrêter pour y puiser des grâces de lumière et des principes de vie.

I

Au baptême de Jésus, qui marque le début de sa vie publique, nous avons entendu le Père introniser le Christ en qualité de « Fils bien-aimé »[1].

L'enseignement de Jésus durant les trois années de son ministère extérieur auprès des âmes n'est que le commentaire incessant de ce témoignage. Nous allons voir le Christ se manifester en ses actes et ses paroles, non comme Fils adoptif de Dieu, comme un élu choisi pour remplir une mission spéciale auprès de son peuple, ainsi que l'étaient les simples prophètes, — mais comme le propre Fils de Dieu, Fils par nature, possédant par conséquent les prérogatives divines, les droits absolus de l'Être souverain, et réclamant de nous la foi en la divinité de son œuvre et de sa personne.

Quand nous lisons l'Évangile, nous voyons que le Christ parle et agit non seulement comme homme, sem-

1. Matth. III, 17 ; Marc. I, 11 ; Luc. III, 22.

blable à nous, mais aussi comme Dieu, élevé au-dessus de toute créature.

Voyez : il se dit plus grand que Jonas, que Salomon, que Moïse[1] ; si, comme homme, par sa naissance de Marie, il est le Fils de David, il en est aussi « le Seigneur, assis à la droite de Dieu »[2], participant à sa puissance éternelle et à sa gloire infinie.

Aussi se déclare-t-il le Législateur suprême, au même titre que Dieu. Comme Dieu donnait la Loi à Moïse, ainsi établit-il le code de l'Évangile : « Dieu dit aux Anciens... Et moi, je vous dis »[3]... C'est la formule qui revient dans tout le sermon sur la montagne. — Il se montre tellement le maître de la Loi qu'il y déroge de sa propre autorité, quand il lui plaît, avec une indépendance entière, comme étant celui qui l'a instituée et qui en est le maître souverain.

Ce pouvoir est sans limites. Jésus remet les péchés, privilège dont Dieu seul jouit, parce que c'est Dieu seul que le péché offense. « Ayez confiance, vos péchés vous sont remis », dit-il à un paralytique qu'on lui présente ; les Pharisiens, scandalisés d'entendre un homme parler ainsi, murmurent en eux-mêmes : « Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu ? » Mais Jésus lit dans leurs cœurs leurs secrètes pensées ; et pour prouver, à ceux qui le lui contestent, qu'il possède ce pouvoir divin non par délégation, mais à titre propre et personnel, il accomplit aussitôt un miracle : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme peut absoudre les péchés, levez-vous, dit-il au paralytique, prenez votre grabat et marchez »[4].

Cet exemple est caractéristique : le Christ Jésus opère ses miracles de sa propre autorité, de lui-même. Sauf avant la résurrection de Lazare, où il demande à son Père que le prodige qu'il va réaliser éclaire les esprits qui doivent en être témoins, il ne prie jamais avant de manifester sa puissance, comme le faisaient les prophètes ;

1. Matth. XII, 41-42 ; Luc. XI, 31-32. — 2. Cf. Ps. CIX, 1. — 3. Matth. V, 22, 28, 32, 34, 39, 44. — 4. Ibid. IX, 2-4, 6 ; Marc. II, 5-7, 9 ; Luc. V, 20-22, 24.

mais d'une parole, d'un geste, d'un seul acte de sa volonté, il guérit les boiteux, il fait marcher les paralytiques, il multiplie les pains, il apaise les flots en furie, il chasse les démons, il ressuscite les morts.

Enfin son pouvoir est si grand qu'il viendra sur les nuées juger toute créature ; « toute puissance lui a été donnée par son Père sur la terre et dans le ciel »[1] ; comme son Père, il promet « la vie éternelle à ceux qui le suivent »[2].

Ces paroles et ces actions nous montrent en Jésus l'égal de Dieu, participant au pouvoir suprême de la divinité, à ses prérogatives essentielles, à sa dignité infinie.

Nous possédons des témoignages plus explicites.

Vous connaissez l'épisode dans lequel Pierre confesse sa foi en la divinité de son maître. « Heureux es-tu, Simon, fils de Jona », lui dit Jésus aussitôt après ; car « ce n'est pas en suivant tes propres lumières naturelles que tu es parvenu à cette connaissance de ma divinité, mais c'est mon Père céleste qui te l'a révélée ». Et pour marquer la grandeur de cet acte de foi, le Sauveur promet à Pierre de faire de lui le fondement de son Église[3].

A l'heure de sa passion, devant ses juges, Notre-Seigneur, avec plus d'autorité encore, proclame sa divinité. En sa qualité de président du grand conseil, Caïphe dit au Sauveur : « Je t'adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ? « Tu l'as dit, répond Jésus ; vous verrez désormais le Fils de l'homme assis à la droite du Dieu tout-puissant venir sur les nuées du ciel ». Vous savez que « s'asseoir à la droite de Dieu » était regardé par les Juifs comme une prérogative divine, et que s'arroger cette prérogative constituait un blasphème punissable de mort. C'est pourquoi à peine Caïphe a-t-il entendu la réponse de Jésus qu'il déchire ses vêtements en signe de protestation et s'écrie : « Il a blasphémé ; qu'avons-nous encore besoin

1. Cf. Matth. XXVIII, 18. — 2. Ibid. XIX, 28-29. — 3. Ibid. XVI, 17-18.

de témoins » ? Et tous les autres de répondre : « Il mérite la mort »[1]. — Et plutôt que de se rétracter, le Christ a accepté sa condamnation.

C'est surtout dans l'Évangile de S. Jean[2] que nous rencontrerons sur les lèvres de Jésus des témoignages qui établissent, entre lui et son Père, une union telle qu'elle ne peut s'expliquer que par la nature divine, nature qu'il possède indivisiblement avec le Père et leur commun Esprit.

Vous remarquerez que, sauf quand il enseigne à ses disciples la façon de prier, le Christ Jésus ne dit jamais : « Notre Père » ; toujours, en parlant de ses rapports avec Dieu, il dit : « le Père, mon Père », et en s'adressant à ses disciples : « Votre Père ». Notre-Seigneur a bien soin de marquer la différence essentielle qui existe, à ce sujet, entre lui et les autres hommes : il est Fils de Dieu par nature, eux ne le sont que par adoption.

C'est pourquoi, avec le Père, il a des relations personnelles d'un caractère unique, qui ne peuvent résulter que de son origine divine.

Un jour, il disait devant ses disciples : « Je te rends grâces, ô Père, de ce que tu as caché ces choses aux savants et que tu les as révélées aux petits. Il en est ainsi, Père, parce que tel a été ton bon plaisir. Toutes choses m'ont été remises par mon Père. Et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, ni personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui auquel le Fils veut bien le révéler »[3]. Par ces paroles, le Verbe incarné nous indique clairement qu'entre lui et son Père, il y a une égalité parfaite d'une connaissance pour nous incompréhensible. Ce Fils qui est Jésus est si grand et sa filiation si ineffable que seul le Père, qui est Dieu, peut le connaître ; le Père est d'une telle majesté, sa paternité un mystère si sublime que seul le Fils peut savoir ce qu'est le Père ;

1. Matth. XXVI, 63-66 ; Marc. XIV, 61-64. — 2. Beaucoup de ces témoignages se lisent aux messes du carême, surtout après le dimanche de la Passion. — 3. Matth. XI, 25-27.

cette connaissance surpasse tellement toute science créée qu'aucun homme ne peut y participer que s'il lui en est donné une révélation.

Vous voyez comment Notre-Seigneur établit son union divine avec le Père. Mais cette union ne se borne pas à la connaissance ; elle s'étend à toutes les opérations accomplies en dehors de la divinité.

Voici que Jésus guérit un paralytique, lui disant d'emporter son grabat ; c'était le jour du repos. Aussitôt, les Juifs, tout scandalisés, reprochent au Sauveur de ne pas observer le sabbat. Et que répond Notre-Seigneur ? Pour montrer qu'il est, au même titre que son Père, le maître suprême de la Loi, il réplique aux Pharisiens : « Mon Père agit jusqu'à présent, et moi aussi, j'agis comme lui et avec lui ». Les auditeurs comprennent si bien que, par ces paroles, il prétend être Dieu qu'ils cherchent à le faire mourir ; parce que « non content de violer le jour du repos, il disait que Dieu était son Père, se faisant par là son égal ». Loin de les contredire, Notre-Seigneur confirme leur interprétation : « En vérité, je vous le dis : le Fils ne peut rien faire de lui-même, il peut seulement ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait »[1]... Lisez, dans l'Évangile, la suite et le développement de ces paroles : vous verrez avec quelle autorité le Christ Jésus se proclame en toutes choses l'égal du Père, Dieu avec lui et comme lui.

Tout le discours après la cène et toute la prière sacerdotale de Jésus en ce moment solennel sont remplis de ces affirmations qui montrent qu'il est le propre Fils de Dieu, ayant la même nature divine, possédant les mêmes droits souverains, jouissant de la même gloire éternelle : *Ego et Pater unum sumus*[2].

II

Si maintenant nous recherchons pourquoi le Christ at-

1. Joan. V, 16-20. — 2. Ibid. X, 30.

teste ainsi sa divinité, nous verrons que c'est pour fonder notre foi.

C'est là une vérité que vous connaissez déjà ; elle est si importante que nous ne devons cesser de la contempler. Car toute notre vie surnaturelle et toute notre sainteté a la foi pour base, et notre foi elle-même repose sur les témoignages qui établissent la divinité du Sauveur.

S. Paul nous exhorte à « regarder Notre-Seigneur comme l'apôtre et le pontife de notre foi » : *Considerate apostolum et pontificem confessionis nostrae Jesum*[1]. « Apôtre » veut dire celui qui est envoyé pour accomplir une mission ; et S. Paul dit que le Christ est l'apôtre de notre foi. Comment cela ?

Le Verbe incarné est, selon l'expression de l'Église, *Magni consilii angelus*[2], « l'Envoyé du conseil suprême » qui se tient dans les splendeurs de la divinité. Et pourquoi est-il envoyé ? Pour révéler au monde « le mystère caché en Dieu depuis des siècles », le mystère du salut du monde par un Homme-Dieu. « Telle est la vérité fondamentale à laquelle le Christ doit rendre témoignage » : *Ego in hoc natus sum et ad hoc veni in mundum,* UT *testimonium perhibeam veritati*[3].

La grande mission de Jésus, surtout durant sa vie publique, est donc de manifester sa divinité au monde : *Ipse enarravit*[4]. Tout son enseignement, toute sa conduite, tous ses miracles aboutissent à l'établir dans l'esprit de ses auditeurs. Voyez, par exemple, au tombeau de Lazare. Avant de ressusciter son ami, le Christ lève les yeux au ciel. « O Père, dit-il, je vous rends grâces de ce que vous m'avez toujours exaucé ; mais j'ai dit cela à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé » : *Ut credant quia tu me misisti*[5].

Sans doute Notre-Seigneur n'insinue que peu à peu cette vérité ; afin de ne pas trop heurter de front les idées monothéistes des Juifs, il ne se révèle que par degrés ;

1. Hebr. III, 1. — 2. *Introït* de la troisième messe de Noël. — 3. Joan. XVIII, 37. — 4. Ibid. I, 18. — 5. Ibid. XI, 41-42.

mais avec une sagesse admirable, il fait tout converger vers cette manifestation de sa filiation divine. A la fin de sa vie, quand les esprits droits sont suffisamment préparés, il n'hésite pas à confesser sa divinité devant ses juges, au péril de sa vie. Jésus est le roi des martyrs, de tous ceux qui par l'effusion de leur sang ont professé leur foi en sa divinité ; le premier, il a été livré et immolé pour s'être proclamé le Fils unique de Dieu.

Dans sa dernière prière, il rend compte, pour ainsi dire, à son Père, de sa mission, et il résume tout en ces mots : « Père, j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez imposée ». Et quel en est le fruit ? « Et eux, mes disciples, ont accepté, de leur côté, mon témoignage ; ils ont su avec certitude que je suis sorti de vous, ils ont cru que vous m'avez envoyé »[1].

Aussi cette foi en la divinité de son Fils est-elle, selon la parole même de Jésus, l'œuvre par excellence que Dieu réclame de nous : *Hoc est opus Dei, ut credatis in eum quem misit ille*[2].

C'est cette foi qui apporte à de nombreux malades leur guérison : *Secundum fidem vestram fiat vobis*[3] ; à Madeleine, le pardon de ses péchés : *Fides tua te salvam fecit, vade in pace*[4]. C'est elle qui mérite à Pierre d'être établi le fondement indestructible de l'Église ; qui rend les apôtres agréables au Père et fait d'eux l'objet de son amour : *Pater amat vos, quia vos me amastis, et credidistis*[5].

C'est cette foi encore qui « nous fait naître enfants de Dieu » : *His qui credunt in nomine ejus*[6] ; qui fait « jaillir dans nos cœurs les sources divines de la grâce de l'Esprit-Saint » : *Qui credit in me, flumina de ventre ejus fluent aquae vivae*[7] ; qui « dissipe les ténèbres de la mort » : *Veni ut omnis qui credit in me in tenebris non*

1. *Pater, opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam... et ipsi acceperunt et cognoverunt vere quia a te exivi, et crediderunt quia tu me misisti.* Joan. XVII, 4, 8. — 2. Ibid. VI, 29. — 3. Matth. IX, 29 ; cf. Marc. V, 34 ; X, 52 ; Luc. XVII, 19. — 4. Luc. VII, 50. — 5. Joan. XVI, 27. — 6. Ibid. I, 12. — 7. Ibid. VII, 38.

maneat[1] ; qui « nous apporte la vie divine, car Dieu a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais possèdent la vie éternelle » : *Ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam aeternam*[2].

C'est parce qu'ils n'auront pas eu cette foi que les ennemis de Jésus périront : « Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse point parlé, ils seraient sans péché ; mais maintenant leur péché est sans excuse »[3] ; et c'est pourquoi « celui qui ne croit pas en Jésus, Fils unique de Dieu, est dès à présent jugé et condamné » : *Qui autem non credit, jam judicatus est : quia non credit in nomine Unigeniti Filii Dei*[4].

Vous voyez comment tout se ramène à la foi en Jésus-Christ, Fils éternel de Dieu ; elle constitue la base de toute notre vie spirituelle, la racine profonde de toute justification, la condition essentielle de tout progrès, le moyen assuré pour arriver au sommet de toute sainteté.

Prosternons-nous aux pieds de Jésus et disons-lui : O Christ Jésus, Verbe incarné, descendu du ciel « pour nous révéler les secrets que, Fils unique de Dieu, vous contemplez toujours dans le sein du Père », je crois et je confesse que « vous êtes Dieu comme lui, son égal » ; je crois en vous ; je crois « en vos œuvres » ; je crois en votre personne ; « je crois que vous êtes sorti de Dieu » ; que « vous êtes un avec le Père », que « celui qui vous voit, le voit » ; je crois que vous êtes « la résurrection et la vie ». — Je le crois et, le croyant, je vous adore et consacre à votre service tout mon être, toute mon activité, toute ma vie. Je crois en vous, ô Christ Jésus, mais augmentez ma foi ! *Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam !*

III

Si le Christ révèle au monde le dogme de sa Filiation

1. Joan. XII, 46. — 2. Ibid. III, 15. — 3. Ibid. XV, 22. — 4. Ibid. III, 18.

éternelle, c'est par son humanité qu'il nous manifeste les perfections de sa nature divine. Bien qu'il soit le vrai Fils de Dieu, il aime à s'appeler « le Fils de l'homme » ; il se donne ce titre même dans les occasions les plus solennelles où il revendique avec le plus d'autorité les prérogatives de l'Être divin.

Chaque fois, en effet, que nous nous trouvons en contact avec lui, nous sommes en présence de ce mystère sublime : l'union de deux natures — divine et humaine, — dans une seule et même personne, — sans mélange ni confusion des natures, sans division de la personne.

C'est le mystère initial que nous devons avoir toujours devant les yeux quand nous contemplons Notre-Seigneur. Chacun de ses mystères met en relief ou l'unité de sa personne adorable, ou la vérité de sa nature divine, ou la réalité de sa condition humaine.

Un des aspects les plus profonds et les plus touchants de l'économie de l'Incarnation est la manifestation des perfections divines faite aux hommes par la nature humaine. Les attributs de Dieu, ses perfections éternelles nous sont ici-bas incompréhensibles ; ils dépassent notre science. Mais, en se faisant homme, le Verbe incarné découvre aux esprits les plus simples, par les paroles tombées de ses lèvres humaines, par les gestes accomplis dans sa nature d'homme, les perfections inaccessibles de la divinité. En les faisant saisir à nos âmes par des actions sensibles, il nous ravit et nous attire à lui : *Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur*[1].

C'est surtout durant la vie publique de Jésus que se déclare et se réalise cette économie pleine de sagesse et de miséricorde.

De toutes les perfections divines, l'amour est assurément celle que le Verbe incarné se plaît davantage à nous révéler.

Au cœur humain, il faut un amour tangible pour lui

1. Préface de la Nativité.

faire entrevoir l'amour infini, bien plus profond, mais qui surpasse toute connaissance. Rien, en effet, ne séduit tant notre pauvre cœur que de contempler le Christ Jésus, vrai Dieu aussi bien que vrai homme, traduisant en gestes humains l'éternelle bonté. Quand nous le voyons répandre à profusion, autour de lui, des trésors inépuisables de compassion, d'intarissables richesses de miséricorde, nous pouvons concevoir quelque peu l'infinité de cet océan de la bonté divine où va puiser pour nous la sainte humanité.

Arrêtons-nous à quelques traits ; nous constaterons avec quelle condescendance, parfois étonnante, notre Sauveur s'abaisse vers la misère humaine sous toutes ses formes, y compris le péché. Et n'oubliez jamais que, même alors, quand il s'incline vers nous, il demeure le propre Fils de Dieu, Dieu même, l'Être Tout-Puissant, la Sagesse infinie qui, fixant toutes choses dans la vérité, n'exécute rien qui ne soit souverainement parfait. Cela donne sans doute aux paroles de bonté qu'il profère, aux actes de miséricorde qu'il accomplit, un prix inestimable qui les rehausse infiniment ; mais cela achève surtout de captiver nos âmes, en nous manifestant les charmes profonds du cœur de notre Christ, de notre Dieu.

Vous connaissez le premier miracle de la vie publique de Jésus ; l'eau changée en vin aux noces de Cana, à la prière de sa mère[1]. Pour nos cœurs humains, quelle révélation inattendue des tendresses et des délicatesses divines ! D'austères ascètes se scandalisent de voir demander ou opérer un miracle pour cacher l'indigence de parents pauvres à un banquet nuptial. Et cependant, c'est ce que la Vierge n'a point hésité à solliciter, c'est ce que le Christ a daigné accomplir. Jésus se laisse toucher par l'embarras où vont publiquement se trouver de pauvres gens ; pour le leur épargner, il opère un grand prodige. Et ce que son cœur nous découvre ici de bonté humaine et d'humble condescendance n'est que la manifestation extérieure d'une bonté plus élevée, la bonté divine, où

1. Joan. II, 1-11.

l'autre a sa source. Car tout ce que fait le Fils, le Père l'accomplit également.

Peu de temps après, dans la synagogue de Nazareth, Jésus emprunte à Isaïe, pour se l'approprier, le programme de son œuvre d'amour : « L'esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a consacré par son onction pour porter la bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles le retour à la vue, rendre libres les opprimés, et publier l'année du salut divin ».

« Ce que vous venez d'entendre, ajoutait Jésus, commence aujourd'hui même de s'accomplir »[1].

Et, en effet, le Sauveur se révélait dès lors à tous comme « un Roi plein de douceur et de bonté »[2]. Il me faudrait citer toutes les pages de l'Évangile si je voulais vous montrer combien la misère, la faiblesse, l'infirmité, la souffrance ont le don de le toucher, et d'une façon si irrésistible qu'il ne peut rien leur refuser ; S. Luc relève avec soin qu'il est « ému de compassion » : *Misericordia motus*[3]. Les aveugles, les sourds-muets, les paralytiques, les lépreux se présentent devant lui ; l'Évangile nous dit qu' « il les guérissait tous » : *Sanabat omnes*[4].

Il les accueille tous aussi avec une mansuétude infatigable ; il se laisse presser, assiéger de toutes parts, sans cesse, même après le coucher du soleil[5] ; si bien qu'un jour il ne put prendre ses repas[6] ; une autre fois, aux bords du lac de Tibériade, il est obligé de monter dans une barque pour se dégager, et ainsi distribuer la parole divine avec plus de liberté[7] ; ailleurs, la foule encombre à ce point la maison où il se trouve que pour faire parvenir jusqu'à lui un paralytique couché sur son grabat, on n'a d'autre ressource que de descendre le malade par une ouverture pratiquée dans le toit[8].

Les apôtres, eux, étaient souvent impatients ; le divin Maître en prenait occasion pour leur montrer sa douceur.

1. Luc. IV, 18-19, 21 ; cf. Isa. LXI, 1. — 2. Matth. XXI, 5. — 3. Luc. VII, 13. — 4. Ibid. VI, 19. — 5. Marc. I, 32-33. — 6. Ibid. III, 20. — 7. Ibid. IV, 1-2. — 8. Ibid. II, 4.

Un jour, ils veulent écarter de lui les enfants qu'on lui présente et qu'ils trouvent importuns : « Laissez ces petits enfants, leur dit Jésus, et ne les empêchez pas de venir à moi ; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent ». Et il s'arrêtait pour les bénir de la main [1]. — Dans une autre circonstance, les disciples irrités de ce qu'il n'a pas été reçu dans une ville de Samarie, le « pressent de permettre au feu du ciel de descendre sur les habitants afin de les consumer » : *Domine, vis dicimus ut ignis descendat de caelo ?* Et Jésus de les reprendre aussitôt : *Et conversus increpavit illos :* « Vous ne savez de quel esprit vous êtes ! Le Fils de l'homme est venu non pour perdre des vies d'hommes, mais pour les sauver » [2].

C'est si vrai qu'il accomplit même des miracles pour ramener les morts à la vie. Voici qu'à Naïm, il rencontre une pauvre veuve en pleurs qui suit la dépouille mortelle de son fils unique. Jésus la voit, il voit ses larmes ; son cœur profondément touché ne peut supporter cette douleur. « O femme, ne pleure pas » ! *Noli flere.* Et aussitôt il commande à la mort de rendre sa proie : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi » ! Le jeune homme se lève, et Jésus le remet à sa mère [3].

Toutes ces manifestations de la miséricorde et de la bonté de Jésus, qui nous découvrent les sentiments de son cœur d'homme, touchent les fibres les plus profondes de notre être ; elles nous révèlent, sous une forme saisissable, l'amour infini de notre Dieu. Quand nous voyons le Christ pleurer au tombeau de Lazare, et que nous entendons les Juifs, témoins de ce spectacle, se dire : « Voyez donc à quel point il l'aimait » [4], nos cœurs comprennent ce langage silencieux des larmes humaines de Jésus, et nous pénétrons dans le sanctuaire de l'amour éternel qu'elles dévoilent : *Qui videt me, videt et Patrem* [5].

Mais aussi, comme toute cette conduite du Christ con-

1. Marc. X, 13-14, 16. — 2. Luc. IX, 54-56. — 3. Ibid. VII, 11-15. — 4. Joan. XI, 36. — 5. Ibid. XIV, 9.

damne nos égoïsmes, nos duretés, nos sécheresses de cœur, nos indifférences, nos impatiences, nos rancunes, nos mouvements de colère et de vengeance, nos ressentiments à l'égard du prochain !... Nous oublions trop souvent la parole du Sauveur : « Toutes les fois que vous vous êtes montrés miséricordieux à l'égard de l'un des plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait » [1].

O Jésus, qui avez dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur », rendez nos cœurs semblables au vôtre. Qu'à votre exemple, nous soyons miséricordieux, « afin d'obtenir nous-mêmes miséricorde », mais surtout pour devenir, en vous imitant, « semblables à notre Père des cieux » !

IV

Une des formes les plus profondes de la misère humaine, le péché, a surtout attiré le cœur du Christ. S'il est un trait qui frappe particulièrement dans la conduite du Verbe incarné durant sa vie publique, c'est cette étrange préférence qu'il manifeste pour son ministère auprès des pécheurs.

Les écrivains sacrés nous disent qu' « un grand nombre de publicains [2] et de pécheurs se mettaient à table avec Jésus et ses disciples » : *Ecce* MULTI *publicani et peccatores venientes discumbebant cum Jesu et discipulis ejus* [3]. — Cette conduite lui était tellement habituelle qu'on l'appelait « l'ami des publicains et des pécheurs » : *Publicanorum et peccatorum amicus* [4]. Et quand les Pharisiens s'en montraient scandalisés, loin de nier le fait, Jésus le confirmait, en en donnant la raison profonde : « Ce ne sont pas les bien portants mais les malades qui ont be-

1. Matth. XXV, 40. — 2. Péagers à la solde des Romains maîtres de la Judée ; recrutés dans la basse classe, ils étaient regardés comme méprisables à cause de leurs exactions : on les rangeait parmi les voleurs. — 3. Matth. IX, 10 ; cf. Marc. II, 15 ; Luc. V, 29. — 4. Matth. XI, 19 ; Luc. VII, 34.

soin de médecin... Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs »[1].

Dans le plan éternel, Jésus est notre frère aîné : *Praedestinavit* [*nos Deus*] *conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit primogenitus in multis fratribus*[2]. Il a pris notre nature, pécheresse dans la race, mais pure dans sa personne. *In similitudinem carnis peccati*[3]. Il sait que la grande masse des hommes succombe au péché et a besoin de pardon ; que les âmes esclaves du péché, assises loin de Dieu, dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, ne comprendront pas la révélation directe du divin ; elles ne pourront être attirées vers le Père que par les condescendances de la sainte humanité. C'est pourquoi une grande partie de son enseignement et de sa doctrine, une foule d'actes de mansuétude et de pardon à l'égard des pécheurs tendent à faire saisir à ces pauvres âmes quelque chose des profondeurs des miséricordes divines.

Dans une de ses plus belles paraboles, que vous connaissez[4], celle de l'enfant prodigue, Jésus nous découvre le portrait authentique de son Père céleste.

Elle a cependant pour but immédiat, comme l'indique très clairement l'Évangile, d'expliquer ses propres condescendances à l'égard des pécheurs. S. Luc nous dit, en effet, que « les Pharisiens murmuraient de ce que tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre : Cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux ». « Sur quoi Jésus », pour justifier sa façon d'agir, « leur dit cette parabole »[5].

Il montre d'abord l'extraordinaire bonté du père, qui oublie toute l'ingratitude, toute la bassesse du coupable pour ne penser qu'à une chose : « Son fils était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ; c'est pourquoi il faut se réjouir et apprêter tout de suite un festin »[6].

1. Matth. IX, 12-13 ; Marc. II, 17 ; Luc. V, 31-32. — 2. Rom. VIII, 29. — 3. Ibid. 3. — 4. L'Église nous lit cette parabole le samedi après le 2e dimanche du carême. — 5. Luc. XV, 1-3, 11. — 6. Ibid. 32.

Le Christ Jésus eût pu arrêter ici l'exposé de sa parabole, s'il eût seulement voulu faire éclater à nos yeux la miséricorde du père de famille à l'égard du prodigue. Si étendue est-elle, en effet, que nous n'en pouvons concevoir de plus grande ; nous en sommes si touchés, si émerveillés qu'elle retient toute notre attention, et que le plus souvent nous perdons de vue la leçon que Jésus voulait donner aux murmurateurs, à ceux qui blasphémaient sa conduite envers les pécheurs.

Car il poursuit la parabole en nous représentant l'attitude odieuse du fils aîné qui refuse de participer à la joie commune en s'asseyant au festin préparé pour son frère.

Jésus voulait faire entendre aux Pharisiens non seulement combien dure était leur conduite orgueilleuse et combien méprisable leur scandale, mais encore leur apprendre que lui, notre frère aîné, loin d'éviter le contact de ses frères repentants, les publicains et les pécheurs, les recherche et prend part à leurs festins. Car « le ciel éprouvera plus de joie de la pénitence d'un pécheur, que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir »[1].

A elle seule, la parabole de l'enfant prodigue constitue une magnifique révélation des miséricordes divines. Mais il a plu à notre Sauveur d'illustrer cet enseignement et de souligner cette doctrine par des actes de bonté qui nous ravissent et nous émeuvent profondément.

Vous connaissez l'entretien de Jésus avec la Samaritaine[2]. — C'était tout au début de la vie publique du Christ. Notre-Seigneur se rendait de Jérusalem en Galilée ; ayant à parcourir une longue distance, il était parti de grand matin ; et vers l'heure de midi, il était arrivé près de Sichar, ville de Samarie. Le saint Évangile nous dit que « Jésus était fatigué » ; il était las, comme nous l'eussions été nous-mêmes après avoir fourni une étape considérable : *Fatigatus ex itinere*. Et « il s'assied tout

1. Luc. XV, 7. — 2. Joan. IV, 5-29. Cet épisode se lit le vendredi après le 3e dimanche du carême.

simplement sur la margelle du puits » de Jacob situé en cet endroit : *Sedebat sic supra fontem.*

Toutes les actions du Verbe incarné revêtent quelque chose de si beau dans leur simplicité ; c'est une absence complète de toute pose, de toute affectation ; tout Dieu qu'il est, Jésus est également, si je puis m'exprimer de la sorte, très humain, au sens plein et noble du mot : *Perfectus Deus, perfectus homo*[1]. Nous reconnaissons bien en lui l'un des nôtres.

Il s'assied donc au bord du puits, pendant que ses disciples iront quérir des vivres dans la ville toute proche. Mais lui, que venait-il donc faire là ? prendre seulement un peu de repos ? attendre le retour de ses apôtres ? Non, il venait encore chercher une brebis égarée, sauver une âme.

Le Christ Jésus était descendu du ciel pour racheter les âmes : *Dedit redemptionem semetipsum pro omnibus*[2]. Pendant trente ans, il avait dû réprimer l'ardeur de ce zèle des âmes qui le brûlait. Sans doute, il travaillait, il souffrait, il priait pour elles ; mais il n'allait pas au-devant d'elles. Maintenant l'heure était venue où son Père voulait qu'il entreprît, pour les gagner, la prédication de la vérité et la révélation de sa mission. Notre-Seigneur venait à Sichar pour sauver une âme prédestinée de toute éternité.

Et quelle était cette âme ? — Bien certainement, dans cette localité, il s'en rencontrait beaucoup de moins corrompues que la pécheresse qu'il voulait sauver ; et pourtant, c'est elle qu'il attend ; il connaissait tous les dérèglements, toutes les hontes de cette pauvre femme, et c'est à elle, de préférence à toute autre, qu'il va se manifester.

Voici que la pécheresse arrive, portant sa cruche pour puiser de l'eau à la fontaine. Aussitôt le Christ lui adresse la parole. Et que dit-il ? Commence-t-il tout de suite à lui reprocher sa mauvaise conduite, à lui parler des châtiments que méritent ses désordres ? Nullement ; un pha-

1. Symbole attribué à S. Athanase. — 2. I Tim. II, 6 ; cf. Matth. XX, 28 ; Marc. X, 45.

risien aurait parlé de la sorte ; mais Jésus agit tout autrement. Il prend occasion de ce qui l'entoure pour lier conversation : *Da mihi bibere,* « Donnez-moi à boire ».

La femme le regarde, étonnée ; elle vient de reconnaître que celui qui lui parle est Juif ; or, les Juifs méprisaient les Samaritains, et ceux-ci détestaient les habitants de la Judée : entre eux, « aucun commerce » : *Non coutuntur.* « Comment donc me demandez-vous à boire » ? dit-elle à Notre-Seigneur. Et lui, cherchant à exciter en elle une sainte curiosité, lui répond : « Si vous connaissiez le don de Dieu » ! *Si scires donum Dei !* « Si vous saviez qui est celui qui vous demande à boire, vous-même lui auriez fait cette demande, et il vous aurait donné de l'eau vive ».

Cette pauvre créature, enfoncée dans la vie des sens, ne saisit rien des choses spirituelles ; elle s'étonne de plus en plus, elle se demande comment son interlocuteur pourrait lui donner de l'eau, n'ayant pas le moyen d'en puiser, et quelle eau pourrait être meilleure que celle de ce puits où le patriarche Jacob venait se désaltérer, lui, ses fils et ses troupeaux. « Seriez-vous plus grand que notre père Jacob » ? demande-t-elle au Christ. Jésus insiste sur sa réponse : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; il aura en lui une source d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle ». — « Oh ! Seigneur donnez-moi de cette eau » ! répond la femme.

Le Sauveur lui fait comprendre alors qu'il connaît la vie déréglée qu'elle mène. Cette pécheresse, que la grâce commence d'éclairer, voit qu'elle est en présence de quelqu'un qui lit au fond des cœurs : *Propheta es tu.* Et tout de suite, son âme touchée monte vers la lumière. « Faut-il adorer Dieu sur la montagne voisine ou bien à Jérusalem » ? Vous savez que c'était un perpétuel sujet de dispute entre Juifs et Samaritains.

Le Christ Jésus voit surgir en cette âme, au milieu de sa corruption, une lueur de bonne volonté : c'en est assez pour lui accorder une grâce plus grande ; car dès qu'il

voit de la droiture et de la sincérité dans la recherche de la vérité, il apporte la lumière, il se plaît à récompenser ce désir du bien et de la justice.

Aussi va-t-il faire à cette âme une double révélation. Il lui enseigne que « l'heure est venue des vrais adorateurs en esprit et en vérité recherchés par le Père » : *Pater tales quaerit qui adorent eum ;* il se manifeste à elle comme étant « le Messie envoyé par Dieu » : *Ego sum qui loquor tecum,* révélation qu'il n'avait encore faite à personne, pas même à ses disciples.

N'est-il pas remarquable que ces deux grandes révélations ont été faites tout d'abord à une misérable créature de péché, qui n'avait d'autre titre, pour être l'objet d'un tel privilège, que son besoin de salut et un peu de bonne volonté ?...

Cette femme s'en retourna justifiée ; elle avait reçu la grâce et la foi. « Laissant là sa cruche », elle s'en alla dans la ville prêcher le Messie qu'elle avait rencontré ; son premier geste est de faire connaître le « don divin » qui s'est communiqué à elle avec tant de libéralité.

Sur ces entrefaites, les disciples étaient de retour avec des vivres. Ils en offrirent à leur maître : *Rabbi, manduca.* Que leur répond Jésus ? « J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas, qui est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me*[1]. Et quelle est la volonté du Père ? « Que toutes les âmes parviennent à la vérité qui conduit au salut »[2].

C'est à cela que s'emploie le Christ Jésus ; la volonté de son Père est que Jésus lui amène les âmes que le Père veut sauver, qu'il leur montre la voie, qu'il leur révèle la vérité et les conduise ainsi à la vie : *Omne, quod dat mihi Pater, ad me veniet, et eum qui venit ad me non ejiciam foras.* C'est toute l'œuvre de Jésus.

La pécheresse de Sichar n'avait rien qui la distinguât des autres, si ce n'est la profondeur de sa misère ; mais elle était attirée au Christ par le Père ; alors le Sauveur la

1. Joan. IV, 31-32, 34. — 2. I Tim. II, 4.

reçoit, l'éclaire, la sanctifie, la transforme, et fait d'elle son apôtre : *Et eum qui venit ad me non ejiciam foras.* Car « la volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite » à la grâce ici-bas, en attendant « le dernier jour »[1], où je les ressusciterai pour la gloire.

La Samaritaine est une des premières ressuscitées à la grâce par Jésus. Madeleine en est une autre, — mais combien plus glorieuse encore !

Erat in civitate peccatrix : « Dans une bourgade, vivait une femme de mauvaise vie ». C'est ainsi que, dans l'Évangile, débute son histoire : par l'attestation de ses désordres[2]. Car la profession de Madeleine était de s'adonner au péché, comme la profession du soldat est de vivre sous les armes, celle du politique de diriger les destinées de l'État. Ses dérèglements étaient notoires. Sept démons, symbole de l'abîme où elle était descendue, faisaient de son âme leur demeure.

Un jour, le Christ est invité chez Simon le Pharisien. A peine s'est-il mis à table que la pécheresse, portant un vase d'albâtre plein de parfum, fait irruption dans la salle du festin. S'approchant de Jésus, « elle se jette à ses pieds, tout en pleurs, les arrose de ses larmes, les essuie avec les cheveux de sa tête, les baise et fait couler sur eux son parfum ».

Dès qu'elle était entrée, le Pharisien tout scandalisé, s'était dit en lui-même : « Oh ! s'il savait qui et de quelle espèce est cette femme, il ne supporterait pas à ses pieds une pécheresse ! *Quae et qualis est mulier, quae tangit eum, quia peccatrix est !* Décidément, ce n'est point un prophète ». « Prenant la parole, (remarquez le mot *respondens,* le pharisien n'avait rien dit à haute voix, mais le Christ *répond* à sa pensée intime), Jésus lui proposa la question que vous savez. De deux débiteurs insolvables, à qui le créancier remet leurs dettes, lequel lui montrera

1. Joan. VI, 37-39. — 2. La liturgie nous fait lire cet épisode le jeudi après le dimanche de la Passion.

le plus d'amour ? — Celui, répondit Simon, dont la dette est la plus grande. — Tu as bien jugé, répliqua Jésus. — Puis se tournant vers Madeleine : « Vois-tu cette femme » ? cette femme qui est une pécheresse, en effet ; que tu méprisais dans ton cœur, « elle a beaucoup aimé », ce qu'elle vient de faire en témoigne : c'est pourquoi « ses nombreux péchés lui sont pardonnés ». *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*[1].

Madeleine la pécheresse est devenue le triomphe de la grâce de Jésus, un des plus magnifiques trophées de son sang précieux.

Cette compassion du Verbe incarné à l'égard des pécheurs est si étendue qu'il semble parfois oublier les droits de sa justice et de sa sainteté ; les ennemis de Jésus la connaissaient si bien qu'ils vont jusqu'à lui tendre des pièges sur ce terrain.

Voici qu'ils amènent au Christ une femme adultère[2] ; impossible de nier le crime ou d'en diminuer la gravité : l'Évangile nous dit que la coupable a été surprise en flagrant délit ; la loi de Moïse ordonnait de la lapider. Les pharisiens, sachant la bienveillance de Jésus, comptent qu'il absoudra cette femme ; ce sera se mettre en opposition avec leur législateur : *Tu ergo, quid dicis ?*

Mais si Jésus est la bonté même, il est aussi la Sagesse éternelle. D'abord il ne répond rien à l'injonction perverse des accusateurs ; eux insistent. Et Notre-Seigneur alors de leur dire : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la pierre le premier ». Pareille réponse décontenance ses ennemis, qui n'ont plus d'autre ressource que de se retirer l'un après l'autre.

Jésus demeure seul avec la coupable. Il ne reste en présence qu'une grande misère et une grande miséricorde. Et voici que la miséricorde s'abaisse vers la misère : « Femme, où sont tes accusateurs ? Personne ne t'a condamnée » ? — « Personne, Seigneur ». — « Moi non

1. Luc. VII, 37-47. — 2. Nous lisons cet épisode le samedi après le 3e dimanche du carême.

plus, je ne te condamnerai ; va, et désormais ne pèche plus »[1].

La bonté de Jésus a paru si excessive à certains chrétiens de la primitive Église que cet épisode est supprimé en plusieurs manuscrits des premiers siècles ; mais il est bien authentique, et son insertion dans l'Évangile a été voulue par l'Esprit-Saint.

Tous ces exemples de la bonté du cœur de Jésus ne sont que les manifestations d'un amour plus élevé : l'amour infini du Père céleste à l'égard des pauvres pécheurs. N'oublions jamais que nous devons voir en ce que Jésus fait comme homme une révélation de ce qu'il accomplit comme Dieu, avec le Père et leur commun Esprit. Jésus reçoit les pécheurs et leur pardonne: c'est Dieu même, qui, sous une forme humaine, s'incline vers eux, et les accueille dans le sein de ses miséricordes éternelles.

V

La révélation des miséricordes divines par le Christ Jésus est la source première de notre confiance.

Il nous arrive à tous de ces moments de grâce où nous apercevons dans la lumière divine l'abîme de nos fautes, de nos misères, de notre néant ; nous voyant si souillés, nous disons au Christ, comme S. Pierre : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur »[2]. « Serait-il possible que vous puissiez lier une union intime avec une âme que le péché a touchée ? Cherchez plutôt des âmes nobles, pures, privilégiées de votre grâce ; moi, je suis trop indigne pour demeurer si près de vous ».

Mais souvenons-nous que le Christ a dit lui-même : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ». Et voyez, en effet : n'a-t-il pas appelé au rang d'apôtre Matthieu le publicain, le pécheur ? Et qui a-t-il placé à la tête de son Église, comme chef de cette société

1. Joan. VIII, 3-11. — 2. Luc. V, 8.

qu'il veut « sainte, immaculée, sans tache, pour la sanctification de laquelle il vient donner tout son précieux sang »[1] ? Qui a-t-il choisi ? Jean-Baptiste, sanctifié dès le sein de sa mère, confirmé en grâce, et d'une perfection si éminente qu'on le prenait pour le Christ lui-même ? Non. Jean l'Évangéliste, le disciple vierge, celui qu'il aimait d'un amour tout particulier, qui seul lui demeura fidèle jusqu'au pied de la croix ? Non encore. Qui donc a-t-il choisi ? Sciemment, délibérément, Notre-Seigneur a choisi un homme qui devait l'abandonner. N'est-ce pas remarquable ?

Dans sa prescience divine, le Christ connaissait tout d'avance ; et quand il promettait à Pierre de bâtir sur lui son Église, il savait que Pierre, tout admirable qu'était la spontanéité de sa foi, le renierait. Malgré tous les miracles opérés sous ses yeux par le Sauveur, malgré toutes les grâces qu'il en avait reçues, malgré la gloire dont il avait vu l'humanité du Christ resplendir sur le Thabor ; le jour même de sa première communion et de son ordination, Pierre « jure qu'il ne connaît pas cet homme »[2] !... Et c'est lui que Jésus a élu, de préférence à tous les autres. Pourquoi cela ?

Parce que son Église serait composée de pécheurs. Sauf la très pure Vierge Marie, nous sommes tous pécheurs ; tous nous avons besoin des miséricordes divines ; et c'est pourquoi le Christ a voulu que le chef de son Royaume fût un pécheur, dont la faute serait consignée dans les saintes Écritures avec tous les détails qui en montrent la lâcheté et l'ingratitude.

Voyez encore Marie-Madeleine. Nous lisons dans l'Évangile que des femmes suivaient Jésus dans ses courses apostoliques pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses disciples. Parmi toutes ces femmes, dont le dévouement était infatigable, qui le Christ a-t-il le plus signalée ? Madeleine. Il a dit d'elle : « Partout où l'Évangile sera prêché, il faut qu'il soit parlé d'elle »[3]. Il a

1. Cf. Ephes. V, 25-27. — 2. Matth. XXVI, 72, 74. — 3. Ibid. 13 ; Marc. XIV, 9.

voulu que l'écrivain sacré ne cachât rien des dérèglements de la pécheresse ; mais il a voulu aussi que nous lussions qu'il avait accepté la présence de Madeleine au pied de la croix, à côté de sa mère, la Vierge des vierges [1] ; que c'est à elle, avant toute autre, qu'il avait réservé sa première apparition de ressuscité [2].

Encore une fois, pourquoi tant de condescendance ? *In laudem gloriae gratiae suae* [3] : « pour exalter aux yeux de tous la gloire triomphale de sa grâce ». Telle est, en effet, la grandeur du pardon divin qu'il a élevé à une sainteté des plus hautes une pécheresse tombée dans l'abîme : *Abyssus abyssum invocat* [4]. « Il a rencontré une femme perdue de mœurs, dit un auteur des premiers siècles, il l'a rendue, par la profondeur de sa pénitence, plus pure qu'une vierge » : *Invenit meretricem, et virgine castiorem reddidit* [5].

Dieu veut que « nul ne se glorifie en sa propre justice » [6], mais que tous magnifient la puissance de sa grâce et l'étendue de ses miséricordes : *Quoniam in aeternum misericordia ejus* [7].

Nos misères, nos fautes, nos péchés, nous les connaissons assez ; mais ce que nous ne savons pas, — âmes de peu de foi ! — c'est le prix du sang de Jésus et la vertu de sa grâce.

Notre confiance puise sa source dans la miséricorde infinie de Dieu à notre égard ; elle trouve un de ses plus puissants accroissements dans la pénitence.

La condescendance extrême de Jésus à l'égard des pécheurs ne peut servir de motif pour rester dans le péché ou y retomber après en avoir été délivré. « Demeurerons-nous dans le péché, dit S. Paul, afin que la grâce abonde ? Qu'à Dieu ne plaise ! Rachetés du péché par la mort du Christ, nous ne devons plus y retourner » [8].

1. Joan. XIX, 25. — 2. Marc. XVI, 9. — 3. Ephes. I, 6. — 4. Ps. XLI, 8. — 5. Le texte figure parmi les sermons attribués à S. Jean Chrysostome. P. G. tome LII, col. 803. — 6. Ephes. II, 9. — 7. Ps. CXXXV, 1 et sq. — 8. Rom. VI, 1-2.

Vous aurez remarqué qu'en pardonnant à la femme adultère, Jésus lui donne un grave avertissement : « Désormais ne pèche plus ». Il dit la même chose au paralytique, en ajoutant la raison : « Te voilà guéri ; ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire »[1]. C'est qu'en effet, disait Jésus lui-même, « lorsque l'esprit mauvais a été chassé d'une âme, il revient l'assiéger avec d'autres esprits plus méchants que lui, et s'il s'en rend maître, le dernier état de cette âme devient pire que le premier »[2].

La pénitence est la condition requise pour recevoir et sauvegarder en nous le pardon divin. — Voyez Pierre : il a péché, gravement péché ; mais il est raconté dans l'Évangile qu'il a aussi « versé des larmes amères » sur sa faute : *Flevit amare*[3] ; plus tard il a dû effacer ses reniements par une triple protestation d'amour : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime »[4] ! — Voyez encore Madeleine, car elle est, en même temps qu'un des plus magnifiques trophées de la grâce du Christ, le splendide symbole de l'amour pénitent. Que fait-elle ? Elle immole au Christ ce qu'elle a de plus précieux. Quoi donc ? Cette chevelure, qui est son ornement, sa gloire, (car, dit S. Paul, « c'est une gloire pour la femme de porter une longue chevelure »[5]), mais dont elle s'est servie pour attirer les âmes, leur tendre des pièges et les perdre, — elle l'emploie, à quoi faire ? à essuyer les pieds du Sauveur. Comme une esclave, elle avilit, publiquement, aux yeux de convives qui la connaissaient ce qui a fait jusque-là sa fierté. C'est l'amour pénitent qui s'immole, mais qui en s'immolant, attire et retient les trésors de la miséricorde : *Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum.*

Quelles que soient cependant les rechutes d'une âme, nous ne devons jamais désespérer d'elle. « Combien de fois, disait Pierre à Notre-Seigneur, combien de fois dois-je pardonner à mon prochain » ? — « Septante fois

1. Joan. V, 14. — 2. Matth. XII, 45 ; Luc. XI, 26. — 3. Ibid. XXII, 62. — 4. Joan. XXI, 15-17. — 5. I Cor. XI, 15.

sept fois », répondit Jésus, marquant par là un nombre infini de fois[1].

Ici-bas, cette mesure inépuisable à l'égard du repentir est celle de Dieu même.

Pour rendre complet l'exposé que je viens de vous faire de la bonté et de la condescendance du Christ Jésus envers nous, je veux y ajouter un trait qui achève de l' « humaniser » et de nous découvrir un des aspects les plus touchants de sa tendresse : son affection pour Lazare et ses deux sœurs de Béthanie.

Dans toute la vie publique du Verbe incarné, il ne se rencontre peut-être rien qui nous rapproche de lui et le rapproche de nous autant que le tableau intime de ses rapports avec ses amis de la petite bourgade. Si notre foi nous dit qu'il est le Fils de Dieu, Dieu même, les condescendances de son amitié nous révèlent, me semble-t-il, mieux que toute autre manifestation, sa qualité de « Fils de l'Homme ».

C'est à peine si les écrivains sacrés ont esquissé le tableau de cette sainte affection ; mais ce qu'ils nous en ont laissé est suffisant pour nous faire entrevoir ce qu'il y avait en elle d'infiniment délicieux. S. Jean nous dit donc que « Jésus aimait Marthe, sa sœur Marie et Lazare » : *Diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum*[2]. Ils étaient ses amis et les amis de ses apôtres ; parlant à ceux-ci de Lazare, il l'appelle « notre ami » : *Lazarus amicus noster*[3]. L'Évangile ajoute que « Marie était celle-là même qui avait oint Jésus d'un parfum précieux et lui avait essuyé les pieds avec les cheveux »[4].

Leur maison de Béthanie était ce *home* que le Christ, Verbe incarné, avait choisi ici-bas comme lieu de repos, et scène de cette sainte amitié dont lui-même, Fils de Dieu, a daigné nous donner l'exemple. Rien de plus doux pour nos cœurs humains que la vue de cet intérieur que

1. Matth. XVIII, 21-22. — 2. Joan. XI, 3. — 3. Ibid. 11. — 4. Ibid. 2.

l'Esprit-Saint nous découvre au chapitre dixième de l'Évangile de S. Luc. Jésus est bien l'hôte honoré, mais très intime, de ce foyer. Il a fallu qu'il fût un ami bien habitué de la maison pour qu'un jour Marthe, qui le servait, affairée, osât l'interpeller dans la petite querelle domestique avec sa sœur Marie, assise tranquillement aux pieds de Jésus pour jouir des paroles du Sauveur. « Seigneur, n'avez-vous aucun souci de ce que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc de m'aider »: *Domine, non est tibi curae quod soror mea reliquit me solam ministrare ? Dic ergo illi ut me adjuvet.* Et, loin de se formaliser d'une telle familiarité, qui l'englobait pour ainsi dire dans le reproche fait par Marthe à sa sœur, le Christ Jésus intervient, et tranche la question en faveur de celle qui symbolise l'oraison et l'union divine : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles pour beaucoup de choses. Or, une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ôtée »[1].

Quand nous assistons en esprit de foi à cette scène délicieuse, nous sentons dans nos cœurs que Jésus est véritablement l'un de nous : *Debuit per omnia fratribus similari*[2] ; nous sentons qu'en sa personne se vérifie admirablement cette révélation que fait au monde la Sagesse éternelle, quand elle proclame que « ses délices sont d'être avec les enfants des hommes »[3] ; nous éprouvons du même coup « qu'aucune nation n'a de dieu qui s'approche d'elle comme notre Dieu le fait de nous »[4].

Le Christ Jésus est vraiment « l'Emmanuel »[5], Dieu vivant parmi nous, chez nous, avec nous.

VI

La vie de Jésus est une manifestation des perfections de Dieu, des prodigalités de sa bonté suprême et de ses miséricordes insondables. C'est dans le Verbe incarné que

1. Luc. X, 40-42. — 2. Hebr. II, 17. — 3. Prov. VIII, 31. — 4. Deut. IV, 7. — 5. Matth. I, 23.

Dieu nous découvre son « caractère » intime : *Illuxit in cordibus nostris... in facie Christi Jesu*[1]. Le Christ est « l'image visible du Dieu invisible »[2] ; ses paroles et ses actes sont la révélation authentique de l'Être infini.

Or, notre contemplation de la physionomie du Christ et notre idée de Dieu seraient incomplètes, si en méditant l'attitude de condescendance infatigable de Jésus à l'égard de toute forme de misère y compris le péché, nous négligions d'examiner aussi sa conduite envers cette forme de malice humaine, qui est la plus opposée à la noblesse et à la bonté divines, et qui se résume en un mot : le pharisaïsme.

Vous savez ce qu'étaient les pharisiens. Après le retour de l'exil de Babylone, des Juifs zélés avaient mis tout en œuvre pour neutraliser l'influence étrangère, périlleuse pour l'orthodoxie d'Israël ; surtout, ils s'étaient efforcés de remettre en honneur les prescriptions de la Loi de Moïse et d'en conserver la pureté.

Ce zèle digne de toute louange et qui trahissait un idéal élevé, dégénéra malheureusement peu à peu en un fanatisme farouche et en un culte outrancier du texte de la Loi. Une classe de Juifs se forma, qu'on appela les « Pharisiens » c'est-à-dire, les « Séparés », séparés de tout contact étranger et de tout commerce avec ceux qui n'observaient pas leurs « traditions »[3].

Interprétant la Loi, en effet, avec un raffinement rare de casuistique, les pharisiens y ajoutèrent un nombre infini de prescriptions orales qui la rendaient le plus souvent impraticable, et, en bien des articles, puérile et ridicule. Deux points, dont le détail faisait l'objet de leurs discussions sans fin, attiraient surtout leur attention : l'observation du repos au jour du sabbat, et les purifica-

1. II Cor. IV, 6. — 2. Col. I, 15. — 3. Aux Pharisiens il faut assimiler les Scribes, affiliés à la secte ; ils se préoccupaient surtout du texte de la Loi, de son interprétation et de son observance. Partageant les erreurs des Pharisiens, ils leur sont associés dans les malédictions dont les accable le Sauveur.

tions rituelles et légales. Plus d'une fois, dans l'Évangile, nous les voyons s'en prendre au Sauveur sur ces points.

Ils étaient tombés dans un formalisme d'une grande étroitesse ; sans se soucier de la pureté intérieure de l'âme, ils s'attachaient à l'observance extérieure, matérielle et mesquine de la lettre de la Loi. C'était là toute leur religion et leur perfection. Il en était résulté une profonde oblitération morale : ces « purs » négligeaient de graves préceptes de la loi naturelle, pour ne s'arrêter qu'à des détails absurdes, fondés sur leurs interprétations personnelles. Ainsi, sous prétexte de ne pas violer le repos du sabbat, ils enseignaient qu'on ne pouvait ce jour-là ni soigner les malades ni faire l'aumône aux malheureux; et nous les voyons reprocher aux disciples de Jésus de n'avoir pas observé le sabbat parce qu'ils avaient froissé des épis dans leurs mains pour les manger[1] !

Ce formalisme outré les conduisait nécessairement à l'orgueil. Auteurs eux-mêmes de bien des prescriptions, ils se croyaient également les propres artisans de leur sainteté. Ils étaient les « Séparés », les purs, que rien de souillé n'atteignait. Dès lors qu'avait-on à leur reprocher ? N'étaient-ils pas d'une « correction » parfaite sur toute la ligne ? Aussi avaient-ils d'eux-mêmes une estime extrêmement déréglée ; un incommensurable orgueil les poussait à « rechercher avidement le premier rang dans les synagogues, les premières places dans les festins auxquels ils étaient invités, les salutations et les applaudissements de la foule sur les places publiques »[2].

Cet orgueil s'étalait jusque dans le sanctuaire. Vous connaissez la parabole dans laquelle le Christ a dépeint à merveille cette odieuse ostentation[3]. Notre divin Sauveur met en regard de l'humilité du publicain qui n'ose lever les yeux au ciel à cause de ses péchés, la suffisance du pharisien, qui, debout, rend grâce à Dieu de ce qu'il est placé au-dessus de tous les hommes à cause de son exacte observation des détails de la Loi, et qui, pour ainsi

1. Matth. XII, 1-2 ; Marc. II, 23-24 ; Luc. VI, 1-2. — 2. Luc. XX, 46. — 3. Ibid. XVIII, 9-14.

dire, réclame de Dieu l'entière approbation de sa conduite [1].

Ce qui rendait nombre de pharisiens méprisables, c'est que cet orgueil se doublait d'une profonde hypocrisie. Par suite de la multitude de prescriptions qu'ils établissaient, et que Notre-Seigneur lui-même déclare « intolérables » [2], beaucoup d'entre eux n'arrivaient à réaliser la sainteté dont ils se targuaient qu'en dissimulant habilement leurs fautes et leurs défaillances, qu'en faisant subir au texte de la Loi de déloyales interprétations ; de la sorte ils pouvaient enfreindre la Loi, tout en sauvant les apparences aux yeux du vulgaire qui les admirait.

Car leur autorité et leur influence étaient considérables; ils étaient regardés comme les interprètes et les gardiens de la Loi de Moïse ; affichant un profond respect pour toute pratique extérieure de leur observance, ils imposaient à la foule, qui les considérait comme des saints.

Aussi s'offusquaient-ils de tout ce qui pouvait diminuer cet ascendant. Dès le début de la vie publique de Jésus, ils commencent à lui faire opposition. Outre que le Christ ne rattachait pas son enseignement à leur école, la doctrine qu'il prêchait, les actes dont il la soulignait étaient à l'antipode de leurs opinions et de leur conduite. La condescendance extraordinaire du Sauveur envers les publicains et les pécheurs, rejetés par eux comme impurs, son indépendance à l'égard de la Loi du sabbat, dont il se disait le maître souverain [3], les miracles par lesquels il s'attachait le peuple ne pouvaient manquer de les émouvoir.

S'enfonçant peu à peu dans leur aveuglement, malgré les avertissements de Jésus lui-même, ils lui tendent des embûches ; ils lui demandent un « signe du ciel » [4] pour preuve de sa mission ; ils lui amènent la femme adultère pour le mettre en opposition avec la Loi de Moïse [5] ; ils

1. Dans une autre série de conférences, (*Le Christ idéal du moine*, ch. XI, *L'humilité*) nous avons commenté en détail cette parabole qui éclaire d'une lumière puissante les caractères que doivent revêtir nos rapports avec Dieu. — 2. Matth. XXIII, 4 ; Luc. XI, 46. — 3. Ibid. XII, 8; Marc. II, 28; Luc. VI, 5. — 4. Ibid. XVI, 1. — 5. Joan. VIII, 3-6.

lui demandent insidieusement s'il faut payer le tribut à César[1]. Partout, à chaque page de l'Évangile, vous les verrez, pleins de haine contre Jésus, tâcher de ruiner son autorité auprès de la foule, de détourner de lui ses disciples, de tromper le peuple afin d'empêcher le Christ de remplir sa mission de salut.

Plus d'une fois Notre-Seigneur avait averti ses disciples de se garder de leur hypocrisie[2] ; mais à la fin de son ministère public il voulut, en bon pasteur qui apportait la vérité à ses brebis et allait leur donner sa vie, démasquer complètement ces loups qui se présentaient sous des dehors de sainteté pour duper les âmes simples et les conduire à leur perte.

Dans son sermon solennel sur la montagne, le Christ avait étonné son auditoire juif par la révélation d'une doctrine qui allait à l'encontre de ses instincts invétérés et de ses préjugés séculaires. Il avait proclamé devant tous que les heureux de son Royaume, sont les pauvres d'esprit, les doux de cœur, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim de la justice ; il avait déclaré que ce sont les miséricordieux, les âmes pures, les pacifiques qui sont les vrais enfants de son Père céleste, et que la plus profonde des béatitudes est d'être en butte à la persécution à cause de lui[3].

Cette doctrine qui forme la « grande charte » évangélique des pauvres, des petits, des humbles, est l'antithèse de celle que prêchaient les pharisiens par leurs paroles et leurs exemples.

C'est pourquoi nous entendons Notre-Seigneur prononcer contre eux une série de huit malédictions qui forment le pendant, par contraste, des huit béatitudes.

Lisez-les en entier dans l'Évangile où elles tiennent toute une page[4] ; vous verrez avec quelle indignation le Christ, Vérité infaillible et Vie des âmes, met la foule

1. Matth. XXII, 15-17 ; Marc. XII, 13-14 ; Luc. XX, 20-22. — 2. Ibid. XVI, 11-12 ; Luc. XII, 1. — 3. Matth. V, 3-11. — 4. Ibid. XXIII, 13-33.

et ses disciples en garde contre un enseignement et une conduite qui détournaient du royaume de Dieu, cachaient la cupidité et le faux zèle, altéraient la vérité et les prescriptions de la Loi, établissaient une religion toute d'apparence, se contentaient d'une pureté toute de surface, sous laquelle se dissimulaient la corruption et la haine persécutrice.

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez le royaume des cieux aux hommes: vous n'y entrez pas vous-mêmes et vous empêchez les autres d'y entrer »[1].

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves, sous prétexte d'y prier longuement. Votre jugement n'en sera que plus terrible ».

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui prenez soin de payer la dîme pour une feuille de menthe, d'aneth et de cumin, et qui négligez ce qu'il y a de plus grave dans la Loi : la justice, la miséricorde, la bonne foi. Il fallait faire l'un et ne pas omettre l'autre. Guides aveugles, qui filtrez votre eau pour ne pas avaler un moucheron, et qui engloutissez un chameau »[2] !

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, et qui au dedans êtes pleins de rapines et d'impureté »[3].

« Serpents, engeance de vipères, comment éviterez-vous la damnation de la géhenne » ?

Quel contraste, chez Notre-Seigneur, entre ces dénonciations foudroyantes, ces véhémentes invectives, — et son attitude à l'égard des plus grands pécheurs, la Samaritaine, Madeleine, la femme adultère, auxquelles il par-

1. En encombrant le chemin du ciel par la multitude de leurs intolérables prescriptions, et surtout en détournant les âmes du Christ. — 2. La loi défendait de manger tout animal impur ; les Pharisiens exagérant cette prescription ne buvaient rien qui ne fût scrupuleusement filtré, mais, d'autre part, ils négligeaient d'autres prescriptions de la Loi. — 3. Les Pharisiens évitaient avec un soin ridicule les moindres souillures purement légales, mais ne se souciaient pas d'éviter le péché, qui souille l'âme.

donne sans un mot de reproche ; à l'égard de criminels comme le bon larron, auquel il promet le ciel [1] !

D'où vient donc cette différence ? Pourquoi le Christ Jésus, si plein de condescendance envers les pécheurs, accable-t-il publiquement les pharisiens de si terribles anathèmes ?

C'est que toute forme de faiblesse, de misère, lorsqu'elle est humblement reconnue et avouée, attire la compassion de son cœur et la miséricorde de son Père : *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se : quoniam ipse cognovit figmentum nostrum* [2].

Tandis que l'orgueil, surtout l'orgueil de l'esprit, semblable au péché des démons, excite l'indignation du Seigneur : *Deus superbis resistit* [3].

Or, l'esprit des pharisiens est le résumé de tout ce qu'il y a d'odieux et d'hypocrite dans l'orgueil. Ces « superbes dans la pensée de leur cœur », ces riches de leur propre estime sont chassés pour toujours, les mains vides, de la présence de Dieu : *Divites dimisit inanes* [4].

Il est à remarquer que le Pharisaïsme revêt bien des formes. Notre-Seigneur n'accablait pas seulement les pharisiens à cause de leur orgueil hypocrite qui cachait la corruption sous un manteau de perfection : « Sépulcres blanchis qui paraissent propres à l'extérieur, mais qui au-dedans sont remplis de corruption et d'iniquité » [5].

Il leur reprochait aussi d'avoir substitué un formalisme d'origine humaine à la loi éternelle de Dieu. Les pharisiens se scandalisaient de voir, un jour du sabbat, le Christ guérir des malades ; ils s'offensaient de ce que les apôtres ne se soumettaient pas, avant les repas, à toute la série puérile des ablutions légales qu'ils avaient inventées et dans lesquelles ils faisaient consister toute la pureté de l'homme. Plaçant toute la sainteté dans l'observance minutieuse de traditions et de pratiques issues de

1. Luc. XXIII, 43. — 2. Ps. CII, 13-14. — 3. Jac. IV, 6 ; I Petr. V, 5. — 4. Luc. I, 53. — 5. Matth. XXIII, 27.

leur propre cerveau, ils négligeaient jusqu'aux préceptes les plus graves de la loi divine. C'est ainsi que, d'après eux, on pouvait, en prononçant une simple parole, consacrer des biens ou de l'argent au service du Temple et les rendre du coup inviolables ; en sorte que le dévot pharisien ne pouvait plus en disposer même pour payer ses dettes, ou pour subvenir aux besoins de ses parents dans la nécessité. C'était, selon la parole même du Sauveur, « mettre à néant, par leur tradition, le commandement de Dieu »[1].

Ce formalisme étroit, tout d'invention humaine, qui dénaturait et diminuait la religion, cette conscience fausse répugnaient tellement à la noblesse de cœur et à la sincérité de Jésus qu'il les démasquait et les condamnait sans ménagement. Quel jugement portait-il, en effet, sur cette casuistique ? « Je vous le dis en vérité, si votre justice et votre perfection n'est pas plus grande que celle des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux »[2].

Quelle révélation du caractère intime de Dieu ! Quelle manifestation de sa façon de juger et d'apprécier les hommes ! Quelle précieuse lumière ces amers reproches adressés aux pharisiens projettent sur la notion de la véritable perfection !

Dans le sermon sur la montagne, le Christ nous indique les sommets de la vraie sainteté ; dans sa condamnation du pharisaïsme, il nous découvre les abîmes de la fausse piété, dont le pharisien est le type fidèle.

Il n'y a pas de piège du démon plus redoutable ni plus funeste que celui de faire passer quelque forme de pharisaïsme pour la sainteté réclamée par l'Évangile. En ceci, le prince des ténèbres s'attaque même aux âmes qui cherchent la perfection ; il obscurcit leur œil intérieur par les apparences d'une vertu toute formaliste substituée à la vérité de l'Évangile. Loin de faire des progrès dans une telle voie, on demeure stérile devant Dieu. « Tout arbre que la main de mon Père n'a point planté, sera arra-

1. Matth. XV, 1-9 ; Marc. VII, 1-13. — 2. Matth. V, 20.

ché »[1]. C'est l'inexorable sentence de Jésus contre la race des pharisiens.

Vous voyez combien il importe en cette matière de se défier de son sens propre, de ses propres lumières ; combien il est capital de fonder notre sainteté — non sur telle ou telle pratique de dévotion que nous choisissons nous-mêmes et qui peut être excellente, non sur telle ou telle prescription de la règle religieuse que l'on professe (son observance peut être suspendue par une loi supérieure, comme est, par exemple, la loi de la charité envers le prochain), — mais avant tout et d'abord sur l'accomplissement de la loi divine : loi naturelle, préceptes du décalogue, commandements de l'Église, devoirs d'état. Toute piété qui ne respecte pas cette hiérarchie de devoirs doit nous être suspecte ; toute ascèse qui ne se règle pas sur les préceptes et la doctrine de l'Évangile ne peut venir de l'Esprit-Saint, qui a inspiré l'Évangile. « Ceux-là seuls, dit S. Paul, sont véritablement enfants de Dieu que l'Esprit de Dieu conduit »[2].

La tendresse de Jésus est si étendue qu'à l'heure même où il accablait les pharisiens de malédictions terribles et leur prédisait les colères divines, l'Évangile nous le montre profondément ému ; la pensée du châtiment qui doit tomber sur la ville sainte pour avoir, en écoutant « ces aveugles »[3], rejeté le Messie, arrache à son cœur sacré des accents d'angoisse.

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes... et tu ne l'as pas voulu »! Et faisant allusion au Temple, où il ne devait plus entrer, car il était à la veille de la passion, il ajouta : « Voici que votre maison sera laissée déserte. Car, je vous le dis, vous ne me verrez plus désormais, à moins que vous ne

1. Matth. XV, 13. — 2. Rom. VIII, 14. On trouvera le développement de ces idées dans la conférence *La vérité dans la charité* de notre ouvrage *Le Christ vie de l'âme*. — 3. Matth. XV, 14.

disiez : Béni, celui qui vient au nom du Seigneur »[1] !

Tant que nous sommes ici-bas, les appels de l'éternelle bonté sont incessants : *Quoties volui !...* Mais ne soyons pas de ceux qui, par le gaspillage continu de la grâce et l'habitude du péché délibéré, même léger, s'endurcissent au point de ne plus les comprendre : *Et noluisti.* Prenons garde de chasser l'Esprit-Saint du temple de notre âme par des résistances volontaires et obstinées ; Dieu nous abandonnerait à notre aveuglement : *Ecce relinquetur domus vestra deserta.* La miséricorde ne fait jamais défaut à l'âme ; c'est l'âme qui faisant défaut à la miséricorde, provoque la justice.

Cherchons plutôt à demeurer fidèles, non d'une fidélité qui se borne à la lettre, mais plutôt prend sa source dans l'amour, et son appui dans la confiance en un Sauveur plein de bonté. Alors, quelles que soient nos faiblesses, nos misères, nos lacunes, les fautes qui nous échappent, le jour se lèvera où nous bénirons à jamais celui qui est apparu sur la terre sous des traits humains. Il venait « guérir nos infirmités », « nous racheter de l'abîme du péché » ; c'est lui encore qui « couronnera pour toujours en nous les dons de sa miséricorde et de son amour ». *Benedic anima mea Domino... qui sanat omnes infirmitates tuas, — qui redimit de interitu vitam tuam, — qui coronat te in misericordia et miserationibus*[2].

1. Matth. XXIII, 37-39. — 2. Ps. CII, 1, 3-4.

XII. — AU SOMMET DU THABOR.

(IIe Dimanche du Carême.)

SOMMAIRE. — I. Le récit évangélique de la Transfiguration. — II. Signification de ce mystère pour les apôtres qui en furent témoins : le Christ veut, par la manifestation de sa divinité, les prémunir contre le « scandale » de sa passion. — III. Triple grâce que ce mystère contient pour nous : il affermit notre foi ; il marque d'une façon spéciale notre adoption surnaturelle ; il nous rend dignes de partager un jour la gloire éternelle du Christ. — IV. Moyen de parvenir à l'état glorieux présagé par la Transfiguration : « Écouter Jésus, le Fils bien-aimé du Père » : *Ipsum audite.*

La vie du Christ Jésus sur la terre a dans ses détails mêmes une telle portée que nous ne pouvons en épuiser toutes les profondeurs ; une seule parole du Verbe incarné, de celui qui est toujours *In sinu Patris*[1], est une révélation si grande qu'elle peut suffire, comme une source toujours vive d'eau salutaire, à féconder toute une vie spirituelle. Nous le voyons dans la vie des saints: un mot de lui a souvent suffi pour convertir totalement l'âme à Dieu. Ses paroles viennent du ciel : de là leur fécondité.

Il en va de même de ses moindres actions, elles sont pour nous des modèles, des lumières, des sources de grâces.

J'ai tâché, dans le précédent entretien, de vous montrer quelques-uns des aspects de sa vie publique, assez pour vous faire entrevoir ce qu'il y a d'ineffablement divin et aussi d'inexprimablement humain dans cette période de

1. Joan. I. 18.

trois années. J'ai dû, à mon grand regret, laisser de côté bien des récits de l'Évangile, passer sous silence bien des scènes racontées par les écrivains sacrés.

Il est une page pourtant, une page unique et tellement à part, un mystère si plein de grandeur et en même temps si fécond pour nos âmes, qu'il mérite que nous lui consacrions tout un entretien ; c'est la Transfiguration [1].

Je vous ai dit souvent que rien ne doit nous être plus cher que le dogme de la divinité de Jésus : d'abord parce que rien ne lui est plus agréable ; ensuite parce que ce dogme est tout à la fois la base et le fondement, le centre et le couronnement de toute notre vie intérieure. Or la Transfiguration est un de ces épisodes où rayonnent particulièrement, aux yeux humains, les splendeurs de cette divinité.

Contemplons-le donc avec foi, mais aussi avec amour ; plus cette foi sera vive, plus grand sera l'amour avec lequel nous nous approcherons de Jésus dans ce mystère, — plus large aussi et plus profonde sera notre capacité d'être intérieurement remplis de sa lumière et envahis par sa grâce.

Christ Jésus, Verbe éternel, Maître divin, vous qui êtes la splendeur du Père et l'éclat de sa substance, vous l'avez dit vous-même : « Si quelqu'un m'aime, je me manifesterai à lui », faites que nous vous aimions avec ferveur, afin que nous puissions recevoir de vous une lumière plus intense sur votre divinité ; car c'est là, — c'est encore vous qui nous le dites, — le secret de notre vie, de la vie éternelle : « Connaître que notre Père céleste est le seul vrai Dieu, et que vous êtes son Christ », envoyé ici-bas pour être notre roi et le pontife de notre salut. Illuminez les regards de notre âme d'un rayon de

1. L'Église nous fait lire deux fois le récit évangélique de la Transfiguration : au deuxième dimanche du Carême, afin de nous animer à supporter les mortifications par la perspective lointaine de la gloire que le Christ nous promet par sa transfiguration ; une seconde fois, le 6 août, solennité qu'elle consacre uniquement à honorer la manifestation de la splendeur divine en Jésus sur le mont Thabor.

ces splendeurs divines qui brillèrent au Thabor, afin que notre foi en votre divinité, notre espérance en vos mérites, et notre amour pour votre adorable personne en soient affermis et accrus !

I

Suivons d'abord le récit des Évangiles ; nous nous appliquerons ensuite à en pénétrer le sens.

C'est la dernière année de la vie publique de Jésus. Jusqu'alors Notre-Seigneur n'a fait à ses apôtres que de très rares allusions à sa passion future ; mais, dit saint Matthieu, « Jésus commença dès lors à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part de ses ennemis, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour. » Et il ajouta : « Plusieurs de ceux qui sont ici ne verront point la mort qu'ils n'aient contemplé le Fils de l'homme apparaissant dans l'éclat de son règne »[1].

Quelques jours après cette prédiction, notre divin Sauveur prend avec lui quelques-uns de ses disciples. Ce sont ses trois apôtres de prédilection : Pierre, à qui, peu de jours auparavant, il promettait de fonder sur lui son Église[2] ; Jacques, qui devait être le premier martyr du collège apostolique ; Jean, le disciple de l'amour. Déjà le Christ Jésus les avait choisis pour être témoins de la résurrection de la fille de Jaïre ; à présent, il les conduit sur une haute montagne pour être témoins d'une plus profonde manifestation de sa divinité. Vous savez que la tradition voit dans cette « haute montagne » le Thabor. Elle se dresse à quelques lieues à l'est de Nazareth, isolée, élevée d'environ six cents mètres, couverte d'une riche végétation ; de son sommet, le regard s'étend dans toutes les directions.

C'est là, sur cette cime éloignée des bruits de la terre, *Seorsum*[3], que Jésus se rend avec ses disciples. Et selon son habitude, il entre en oraison ; c'est S. Luc qui relève

1. Matth. XVI, 21, 28. — 2. Ibid. 18. — 3. Ibid. XVII, 1 ; Marc. IX, 1.

ce détail : *Et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera*[1], « il se transfigura pendant qu'il priait ». Sa face brille comme le soleil, ses vêtements deviennent blancs comme la neige ; il est tout entouré d'une atmosphère divine.

Quand Jésus avait commencé sa prière, les apôtres s'étaient laissés aller au sommeil ; mais voici que l'éclat de la lumière les éveille, ils le voient resplendissant, et, à ses côtés, Moïse et Élie, qui conversent avec lui. Et Pierre est rempli d'une telle joie à la vue de la gloire de son Maître, que tout hors de lui, « ne sachant pas ce qu'il disait », il s'écrie : *Bonum est nos hic esse*[2]. Maître, « nous sommes bien ici ». O Seigneur, il fait bon d'être avec vous ; que c'en soit fini des luttes avec les pharisiens ; des fatigues, des courses et des voyages ; des humiliations et des embûches ; restons ici, nous ferons trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie, et nous, nous demeurerons avec vous. — Les apôtres se croyaient là comme dans le ciel, tant la gloire de Jésus était resplendissante, tant sa vue rassasiait leur cœur.

Tandis que Pierre parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et de cette nuée sortit une voix qui dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le ». Tout aussitôt, remplis de saisissement et de révérence, les apôtres se sont jetés en adoration devant Dieu.

Mais Jésus les toucha l'instant d'après et leur dit : « Levez-vous et n'ayez pas peur ». Eux, élevant les « yeux, ne virent plus que Jésus seul » : *Neminem viderunt nisi solum Jesum*[3]. Ils virent Jésus, comme ils l'avaient vu quelques moments auparavant, lorsqu'il faisait avec eux l'ascension de la montagne ; ils virent le Jésus qu'ils étaient accoutumés de voir ; le Jésus, fils de l'ouvrier de Nazareth ; le Jésus qui, dans quelque temps, mourrait sur une croix.

1. Luc. IX, 29. — 2. Matth. XVII, 24 ; Marc. IX, 4-5 ; Luc. IX, 33. — 3. Matth. XVII, 5-8 ; cf. Marc. IX, 6-7 ; Luc. IX, 34-36.

II

Voilà le mystère tel qu'il est décrit dans le saint Évangile. Voyons maintenant quel en est le sens.

Car tout, dans la vie de Jésus, Verbe incarné, est plein de signification. Le Christ, si je puis ainsi m'exprimer, est le grand sacrement de la Loi Nouvelle. Qu'est-ce qu'un sacrement ? Au sens large du mot, c'est le signe sensible d'une grâce intérieure ; on peut donc dire que le Christ est le grand sacrement de toutes les grâces que Dieu a faites à l'humanité. Comme nous le dit l'apôtre saint Jean, « le Christ est apparu au milieu de nous comme le Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité » ; et il ajoute aussitôt : « Et c'est à cette plénitude que nous devons tout puiser »[1]. Le Christ Jésus nous donne toutes les grâces comme Homme-Dieu, parce qu'il nous les a méritées, et que le Père éternel l'a constitué pontife unique et médiateur suprême ; il nous donne ces grâces dans tous ses mystères.

Je vous l'ai dit : les mystères de Notre-Seigneur doivent être pour nous un objet de contemplation, d'admiration, de culte ; ils doivent être aussi comme des sacrements qui produisent en nous, dans la mesure de notre foi et de notre amour, la grâce qui y est marquée.

Et cela est vrai de chacun des états de Jésus, de chacun de ses gestes. Car si le Christ est toujours le Fils de Dieu, si en tout ce qu'il dit et fait, il glorifie d'abord son Père, il ne nous sépare jamais non plus de sa pensée ; à chacun de ses mystères, il attache une grâce qui doit nous aider à reproduire en nous ses traits divins pour nous rendre semblables à lui.

Voilà pourquoi le Christ Jésus veut que nous connaissions ses mystères, que nous les approfondissions, avec révérence sans doute, mais aussi avec confiance ; et que surtout, en notre qualité de membres de son corps mystique, nous vivions surnaturellement de la grâce intérieure

1. Joan. I, 14, 16.

qu'il a voulu y attacher en les vivant avant nous, pour nous.

C'est ce que nous dit le grand S. Léon en parlant de la Transfiguration : « Le récit de l'Évangile, que nous venons d'entendre des oreilles du corps, et qui a touché notre esprit, nous invite à chercher le sens de ce grand mystère »[1]. C'est une précieuse grâce de pouvoir pénétrer la signification des mystères de Jésus, parce que là « est la vie éternelle » : *Haec est vita aeterna*[2]. Notre-Seigneur disait lui-même à ses disciples qu' « il ne donnait qu'à ceux qui s'attachaient à lui cette grâce d'intelligence spirituelle » : *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei, caeteris in parabolis*[3].

Cette grâce est si importante pour nos âmes que l'Église, guidée en ceci par l'Esprit-Saint, en fait l'objet même de sa demande à la postcommunion de la fête : « Écoutez notre prière, ô Dieu tout-puissant, faites que nos âmes purifiées aient une intelligence féconde des très saints mystères de la transfiguration de votre Fils que nous venons de célébrer par un office solennel... *Ut sacrosancta Filii tui transfigurationis mysteria quae solemni celebramus officio, purificatae mentis intelligentia consequamur*[4].

Voyons donc la signification de ce mystère.

D'abord pour les apôtres, puisque c'est devant trois d'entre eux que le mystère s'est produit.

Pourquoi le Christ s'est-il transfiguré à leurs yeux ? — S. Léon nous le dit encore très clairement : « Le but

1. *Evangelica lectio, dilectissimi, quae per aures corporis interiorem mentium nostrarum pulsavit auditum, ad magni sacramenti nos intelligentiam vocat. Sermo* LI *Sabbato ante secundam dominicam Quadrages.* Une section de ce beau sermon constitue les leçons du second nocturne des matines de la fête. — 2. Joan. XVII, 3. — 3. Luc. VIII, 10 ; cf. Matth. XIII, 11 ; Marc. IV, 11. — 4. Pour le dire en passant, il est à remarquer que cette demande forme aussi l'objet de la postcommunion de l'Épiphanie, cette autre « manifestation » de la divinité de Jésus ; la même idée est soulignée dans la postcommunion de la messe de l'Ascension.

principal de cette transfiguration était d'enlever du cœur des disciples le scandale de la croix ; les humiliations d'une passion volontairement acceptée ne troubleraient plus leur foi, après que la transcendance de la dignité cachée de Fils de Dieu aurait été révélée »[1].

Les apôtres, qui vivaient dans le commerce intime du divin Maître et qui d'ailleurs demeuraient imbus des préjugés de leur race touchant les destinées d'un messie glorieux, ne pouvaient admettre que le Christ pût souffrir. Voyez S. Pierre, le prince du collège apostolique. Peu de temps auparavant, il avait proclamé, en présence et au nom de tous, la divinité de Jésus : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant »[2]. L'amour qu'il portait à Notre-Seigneur et les conceptions encore terrestres qu'il conservait de son règne lui faisaient repousser l'idée de la mort de son Maître. Aussi, quand le Christ Jésus, quelques jours avant la Transfiguration, avait parlé ouvertement à ses disciples de sa passion prochaine, Pierre s'était ému ; prenant Jésus à part, il avait protesté : « A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera pas » ! Mais notre divin Sauveur réprimande aussitôt son apôtre, « Retire-toi de moi, Satan, c'est-à-dire adversaire, qui veux mettre des obstacles à la volonté de celui qui m'envoie ; tu n'as pas le sens des choses de Dieu, mais des pensées humaines »[3].

Notre-Seigneur prévoyait donc que ses apôtres ne supporteraient pas ses abaissements, que sa croix serait pour eux une occasion de chute. Ces trois apôtres qu'il choisissait pour assister à sa transfiguration, il devait les prendre encore, de préférence aux autres, pour être dans quelque temps les témoins de sa faiblesse, de ses angoisses et de son immense tristesse, dans son agonie au jardin des Oliviers. Il veut les prémunir contre le scandale que causera alors à leur foi son état d'humiliation ; il

1. *In qua transfiguratione illud quidem principaliter agebatur, ut de cordibus discipulorum crucis scandalum tolleretur ; nec conturbaret eorum fidem voluntariae humilitas passionis, quibus revelata esset absconditae excellentia dignitatis.* Ibid. — 2. Matth. XVI, 16. — 3. Ibid. XVI, 22-23.

veut affermir cette foi par sa Transfiguration. Comment cela ?

D'abord par le mystère lui-même.

Durant sa vie mortelle, le Christ Jésus « avait l'apparence d'un homme comme tous les autres » : *Habitu inventus ut homo,* dit S. Paul [1]. Cela est tellement vrai que beaucoup de ceux qui le voient le prennent pour un homme ordinaire ; même ses proches, *Sui,* c'est-à-dire ceux que l'écrivain sacré, selon l'expression du temps, appelle les *fratres Domini* [2], ses cousins, en entendant sa doctrine si extraordinaire, l'accusent de folie [3] ; ceux qui l'avaient connu à Nazareth, dans l'atelier de Joseph, s'étonnent et se demandent d'où lui vient cette sagesse : *Nonne hic est fabri filius* [4] ?

Sans doute, il y avait en Jésus une vertu divine tout intérieure qui se manifestait par des prodiges ; *Virtus de illo exibat et sanabat omnes* [5] : il y avait comme un parfum de la divinité qui s'échappait de lui et attirait les foules ; nous lisons dans l'Évangile qu'il arrivait parfois que les Juifs, quoique grossiers et charnels, demeuraient trois jours sans manger afin de pouvoir le suivre [6].

Mais, en lui, extérieurement, la divinité était voilée sous l'infirmité d'une chair mortelle; Jésus était soumis aux conditions variées et ordinaires de la vie humaine, faible et passible : soumis à la faim, à la soif, à la fatigue, au sommeil, à la lutte, à la fuite. C'était là le Christ de tous les jours, c'était là l'humble existence dont les apôtres étaient quotidiennement témoins.

Et voici que, sur la montagne, ils le voient transfiguré: la divinité rayonne, toute puissante, à travers le voile de l'humanité ; la face de Jésus resplendit comme le soleil, « ses vêtements éclatent d'une blancheur telle, dit S. Marc, qu'aucun foulon n'aurait pu en produire de semblable » [7]. Les apôtres comprennent par cette merveille que ce Jésus est vraiment Dieu ; la majesté de la divinité

1. Philipp. II, 7. — 2. Cf. Joan. VII, 3. — 3. Marc. III, 21. — 4. Matth. XIII, 55. — 5. Luc. VI, 19. — 6. Matth. XV, 32. — 7. Marc. IX, 2.

les remplit ; la gloire éternelle de leur Maître leur est révélée tout entière.

Voici encore que Moïse et Élie apparaissent aux côtés de Jésus pour converser avec lui et l'adorer.

Vous le savez : pour les apôtres comme pour les Juifs fidèles, Moïse et les Prophètes résumaient tout ; Moïse était leur législateur, les prophètes sont ici représentés par Élie, l'un des plus grands d'entre eux. La Loi et les prophètes venaient, en ces personnages, attester que le Christ est bien le Messie figuré et prédit. Les Pharisiens peuvent désormais s'attaquer à Jésus, des disciples peuvent le quitter ; la présence de Moïse et d'Élie prouve à Pierre et à ses compagnons que Jésus respecte la Loi et est d'accord avec les prophètes ; il est bien l'Envoyé de Dieu, celui qui doit venir.

Enfin pour mettre le comble à tous ses témoignages, pour achever de manifester avec évidence la divinité de Jésus, la voix du Père éternel se fait entendre. Dieu le Père proclame que Jésus est son Fils, est Dieu comme lui. Tout se réunit ainsi pour consolider la foi des apôtres en celui que Pierre avait reconnu comme le Christ, le Fils du Dieu vivant.

III

Les disciples de Jésus n'ont peut-être pas pénétré à ce moment toute la grandeur de cette scène ni toute la profondeur du mystère dont ils étaient les témoins privilégiés. Il suffisait qu'ils fussent prémunis contre le scandale de la croix ; c'est pourquoi le Christ « leur défendit de parler alors de cette vision »[1].

Plus tard, après la Résurection, quand le Saint-Esprit au jour de Pentecôte les eut confirmés dans leur dignité d'apôtres, alors, ils découvrirent, par la voix de Pierre, les splendeurs qu'ils avaient contemplées. Pierre, le chef de l'Église, celui qui avait reçu du Verbe incarné la mis-

1. Matth. XVII, 9 ; Marc. IX, 8.

sion « d'affermir ses frères dans la foi »[1], annonce que « la majesté de Jésus lui a été révélée ; que Jésus a reçu de Dieu le Père honneur et gloire sur la sainte montagne »[2]. Pierre, pasteur suprême, se réclame de cette vision pour exhorter ses fidèles et nous en eux, à ne pas vaciller dans leur foi.

Car c'est aussi pour nous que la Transfiguration s'est opérée. Les disciples choisis pour en être les témoins, dit S. Léon, représentent l'Église entière ; c'est à elle, aussi bien qu'aux apôtres, que le Père s'adresse, en proclamant la divinité de son Fils Jésus et en ordonnant de l'écouter[3].

L'Église, dans l'oraison de la fête, a résumé parfaitement les précieux enseignements de ce mystère. Pour nous, comme pour les apôtres, la Transfiguration « confirme notre foi » : *Fidei sacramenta patrum testimonio roborasti ;* — ensuite, « notre adoption d'enfants de Dieu y est signifiée d'une manière admirable » : *Et adoptionem filiorum perfectam, voce delapsa in nube lucida, mirabiliter praesignasti ;* — enfin, l'Église demande « que nous devenions un jour cohéritiers du Roi de gloire et que nous ayons part à son triomphe » : *Ut ipsius Regis gloriae nos coheredes efficias, et ejusdem gloriae tribuas esse consortes.*

La Transfiguration confirme notre foi.

Qu'est-ce, en effet, que la foi ? C'est une mystérieuse participation à la connaissance que Dieu a de lui-même. Dieu se connaît comme Père, Fils et Saint-Esprit. Le Père en se connaissant, engendre de toute éternité un Fils semblable, égal à lui. *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.* Ces paroles sont la plus grande révélation que Dieu ait faite à la terre, elles sont comme un écho même de la vie du Père. Le Père, en tant que Père, vit d'engendrer son Fils ; cette génération

1. Luc. XXII, 32. — 2. II Petr. I, 16-18. Épître de la fête. — 3. *Haec, dilectissimi, non ad illorum tantum utilitatem dicta sunt, qui ea propriis auribus audierunt, sed in illis tribus apostolis universa Ecclesia didicit quidquid eorum et aspectus vidit et auditus accepit,* l. c.

qui n'a ni commencement ni fin constitue la propriété même du Père. Dans l'éternité, nous verrons avec étonnement, admiration et amour, cette procession du Fils engendré dans le sein du Père. Cette procession est éternelle : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* [1]. Cet « aujourd'hui », ce *hodie,* est le présent de l'éternité.

Quand il nous dit que Jésus est son Fils bien-aimé, le Père nous révèle sa vie ; et quand nous croyons à cette révélation, nous participons à la connaissance de Dieu même. Le Père connaît le Fils dans les splendeurs sans fin ; nous, nous le connaissons dans les ombres de la foi en attendant les clartés de l'éternité. Le Père déclare que l'enfant de Bethléem, l'adolescent de Nazareth, le prédicateur de Judée, le supplicié du Calvaire est son Fils, son Fils bien-aimé ; notre foi, c'est de le croire.

C'est une chose excellente, dans la vie spirituelle, d'avoir toujours pour ainsi dire présent aux yeux du cœur, ce témoignage du Père. Rien ne soutient si puissamment notre foi. Quand nous lisons l'Évangile, ou une *Vie* de Notre-Seigneur, quand nous célébrons ses mystères, quand nous allons le visiter au Saint-Sacrement, quand nous nous préparons à le recevoir dans notre cœur par la communion, ou que nous l'y adorons après l'avoir reçu, dans toute notre vie enfin, tâchons d'avoir habituellement devant nous cette parole : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ».

Et disons alors : « Oui, Père, je le crois, je veux le répéter après vous : ce Jésus qui est en moi par la foi, par la communion, est votre Fils ; et parce que vous l'avez dit, je le crois ; et, parce que je le crois, j'adore votre Fils, pour lui rendre mes hommages ; et par lui, en lui, pour vous rendre aussi, à vous, ô Père céleste, en union avec votre Esprit, tout honneur et toute gloire ».

Une telle prière est extrêmement agréable à notre Père des cieux ; et quand elle est vraie, pure, fréquente, elle nous rend l'objet de l'amour du Père ; Dieu nous enveloppe dans ces complaisances qu'il prend en son propre

1. Ps. II, 7.

Fils Jésus. C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous le dit: « Le Père vous aime, parce que vous avez cru que je suis sorti de lui »[1], que je suis son Fils. Et quel bonheur pour une âme d'être l'objet de l'amour du Père, de ce Père « d'où descend tout don parfait »[2] qui réjouit les cœurs !

C'est être aussi très agréable à Jésus. Il tient à ce que nous proclamions sa divinité, à ce que nous ayons en elle une foi vive, forte, profonde, à l'abri de toute atteinte : « Bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé en moi »[3]; qui, — malgré les abaissements de mon incarnation, les obscurs travaux de ma vie cachée, les humiliations de ma passion, les attaques et les blasphèmes dont je suis sans cesse l'objet, les luttes que doivent supporter ici-bas mes disciples et mon Église, — demeure ferme dans sa foi en moi et ne rougit pas de moi.

Voyez les apôtres durant la passion de Jésus : leur foi était faible ; ils se sont enfuis. Seul, S. Jean a suivi son divin Maître jusqu'au Calvaire. Et nous savons qu'après la Résurrection, quand Madeleine et les autres saintes femmes sont venues dire de la part du Christ lui-même qu'elles l'avaient vu ressuscité, ils ne l'ont pas cru ; ils ont dit que c'était des histoires de femmes, des racontars.

Voyez encore les deux disciples qui se rendaient à Emmaüs ; il faut que Notre-Seigneur se joigne à eux, et, leur ouvrant le sens de l'Écriture, leur montre qu'il « était nécessaire que tout ce qui était écrit de lui dans la Loi de Moïse, dans les Prophètes et les Psaumes s'accomplît »[4], avant qu'il entrât dans sa gloire.

Croyons donc fermement à la divinité de Jésus ; ne laissons jamais entamer cette foi ; rappelons-nous, pour la soutenir, le témoignage du Père éternel à la Transfiguration : notre foi y trouvera un de ses meilleurs appuis.

L'oraison de la fête nous dit ensuite que « notre adoption comme enfants de Dieu a été admirablement marquée par la voix divine qui est sortie de la nuée lumineuse ».

1. Joan. XVI, 27. — 2. Jac. I, 17. — 3. Matth. XI, 6 ; Luc. VII, 23. — 4. Luc. XXIV, 44.

Le Père éternel nous fait connaître que Jésus est son Fils ; mais, vous le savez, Jésus est aussi « le premier né d'une multitude de frères »[1]. Ayant pris notre nature humaine, il nous fait partager, par la grâce, sa filiation divine. S'il est le propre fils de Dieu par nature, nous, nous le sommes par grâce. Jésus est des nôtres par son Incarnation ; il nous rend semblables à lui en nous conférant une participation à sa divinité, en sorte que nous ne faisons plus avec lui qu'un seul corps mystique. C'est là l'adoption divine : *Ut filii Dei nominemur et simus*[2].

En proclamant que Jésus est son Fils, le Père proclame que ceux qui partagent, par la grâce, sa divinité, sont également, quoique à un autre titre, ses enfants. C'est par Jésus, Verbe incarné, que cette adoption nous est donnée : *Genuit nos verbo veritatis*[3]. Et en nous adoptant pour ses enfants, le Père nous donne le droit de partager un jour sa vie divine et glorieuse. C'est « l'adoption parfaite », *Adoptio perfecta.*

Du côté de Dieu, elle est parfaite : car « toutes ses œuvres sont marquées du sceau d'une sagesse infinie » : *Domine, omnia in sapientia fecisti*[4]. Voyez, en effet, de quelles richesses Dieu comble ses adoptés pour rendre ce don incomparable : la grâce sanctifiante, les vertus infuses, les dons du S. Esprit, les secours qu'il nous octroie chaque jour : tout ce domaine qui constitue ici-bas pour nous l'ordre surnaturel. Et pour nous assurer toutes ces richesses, l'Incarnation de son Fils, les mérites infinis de Jésus, qui nous sont appliqués dans les sacrements, l'Église avec tous les privilèges que lui confère son titre d'Épouse du Christ. Oui, cette adoption, du côté de Dieu, est parfaite.

Mais de notre côté ? — Ici-bas, elle ne peut l'être. Elle va toujours se développant depuis le jour où elle nous a été donnée par le baptême ; c'est un germe qui doit croître, une ébauche qui doit s'achever, une aurore qui doit parvenir à son plein midi. La perfection, nous l'atteindrons quand, après que nous aurons été persévéram-

1. Rom. VIII, 29. — 2. I Joan. III, 1. — 3. Jac. I, 18. — 4. Ps. CIII, 24.

ment fidèles, notre adoption s'épanouira en gloire : *Si filii et heredes, heredes quidem Dei, coheredes autem Christi* [1].

C'est pourquoi l'Église termine l'oraison de la fête en demandant pour nous « de parvenir à l'adoption parfaite qui ne se réalise que dans la gloire du ciel » : *Concede propitius... ut ipsius regis gloriae nos coheredes efficias et ejusdem gloriae tribuas esse consortes.*

Nous voyons, en effet, dans la Transfiguration, la révélation de notre future grandeur. Cette gloire qui environne Jésus doit devenir notre partage. Pourquoi cela ? Parce que l'héritage qu'il possède comme propre Fils de Dieu, il nous donne comme à ses membres le droit d'y participer.

C'est la pensée de saint Léon. « Par ce mystère de la Transfiguration, une providence non moins grande a fondé l'espérance de l'Église ; le corps tout entier du Christ, (c'est-à-dire les âmes qui forment son corps mystique), peut reconnaître à présent quelle transformation lui sera accordée ; les membres peuvent s'assurer qu'ils seront un jour rendus participants de l'honneur qui a brillé dans leur chef » [2].

Ici-bas, par la grâce, nous sommes enfants de Dieu ; mais « nous ne savons pas encore ce que, par suite de cette adoption, nous serons un jour » : *Nunc filii Dei sumus ; et nondum apparuit quid erimus* [3] ; ce jour viendra quand, « les foudres ayant illuminé, secoué et fait trembler la terre jusqu'en ses fondements » [4], « les justes, selon la parole de Jésus lui-même, ressusciteront pour la gloire » : *Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum* [5]. Leurs corps seront glorieux à l'instar du corps du Christ sur le Thabor : c'est la même gloire qui rejaillit sur l'humanité du Verbe incarné et qui transfigurera nos

1. Rom. VIII, 17. — 2. *Sed non minore providentia spes sanctae Ecclesiae fundabatur, ut totum corpus Christi agnosceret quali esset commutatione donandum, et ejus sibi honoris consortium membra permitterent qui in capite praefulsisset.* l. c. — 3. I Joan. III, 2. — 4. *Illuxerunt coruscationes tuae orbi terrae, commota est et contremuit terra.* (*Introït* de la fête). — 5. Matth. XIII, 43.

corps. S. Paul nous le dit expressément : *Reformabit corpus humilitatis nostrae, configuratum corpori claritatis suae*[1].

Nous ne devons sans doute pas croire que le Christ, sur la sainte montagne, avait tout l'éclat dont son humanité resplendit présentement dans le ciel ; ce n'en était qu'à peine un rayonnement, mais si éblouissant qu'il ravissait les disciples.

D'où lui venait donc cet admirable rayonnement ? — De la divinité. C'était un écoulement de la divinité sur la sainte humanité, une irradiation du foyer de la vie éternelle qui se cachait ordinairement dans le Christ et faisait à cette heure resplendir son corps sacré d'un éclat merveilleux. Ce n'était pas une lumière d'emprunt, venant du dehors, mais bien un reflet de cette incommensurable majesté que le Christ contenait et comprimait en lui-même. Par amour pour nous, Jésus, durant son existence terrestre, cachait habituellement, sous le voile d'une chair mortelle, la vie divine ; il l'empêchait de déborder dans une continuelle lumière qui eût aveuglé nos yeux infirmes; mais à la Transfiguration, le Verbe a donné congé à la gloire éternelle ; il l'a laissée projeter son éclat sur l'humanité qu'il avait prise.

Cela nous montre que notre sainteté n'est autre chose que notre ressemblance avec le Christ Jésus, non une sainteté dont nous pouvons être nous-mêmes la source première, mais qui est l'écoulement en nous de la vie divine.

Par la grâce du Christ, cette sainteté a commencé de « poindre en nous »[2] dès le baptême qui inaugure notre transformation à l'image de Jésus. La sainteté n'est, en effet, ici-bas qu'une transfiguration intérieure modelée sur le Christ : *Praedestinavit nos* [*Deus*] *conformes fieri imaginis Filii sui*[3]. Par notre fidélité à l'action de l'Esprit, cette image grandit peu à peu, se développe, se perfectionne, jusqu'à ce que nous arrivions à la lumière éter-

1. Philipp. III, 21. — 2. Cf. II Petr. I, 19. — 3. Rom. VIII, 29.

nelle. Alors la transfiguration apparaîtra aux yeux des anges et des élus. Ce sera la ratification suprême de « l'adoption parfaite », qui fera jaillir en nous une source intarissable de joie.

IV

Tel est l'état glorieux qui nous attend, parce que c'est là l'état glorieux de notre chef Jésus, dont nous sommes les membres, état admirable que la Transfiguration sur le Thabor nous fait entrevoir et propose à notre foi comme un objet d'espérance.

Mais, me direz-vous, que devons-nous faire pour y parvenir ? Quel chemin faut-il suivre pour arriver à cette bienheureuse gloire dont nous contemplons un rayon dans la Transfiguration de notre divin Sauveur ?

Il n'y en a qu'un, et c'est le Père qui nous le montrera. Le Père, qui nous adopte, qui nous appelle à l'héritage céleste pour partager sa béatitude, pour participer un jour sans fin à la plénitude de sa vie, le Père nous indique lui-même le chemin, et il nous l'indique dans ce mystère même : « Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances ».

Il est vrai que nous avons déjà entendu ces paroles au baptême de Jésus ; mais à la Transfiguration, le Père ajoute une parole nouvelle qui contient tout le secret de notre vie : *Ipsum audite.* « Écoutez-le ». C'est comme si, pour nous faire arriver à lui, Dieu s'en remettait à Jésus. Et telle est, en effet, l'économie des desseins divins.

Étant le Fils de Dieu, qui vit toujours au sein du Père, Jésus, le Verbe incarné, nous fait connaître les secrets divins : *Ipse enarravit*[1]. Il est la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ; où elle brille, il n'y a pas de ténèbres ; l'écouter, c'est vraiment écouter le Père qui nous appelle, parce que la doctrine de Jésus n'est pas sa doctrine, mais la doctrine de celui qui l'a envoyé[2] ;

1. Joan. I, 18. — 2. Cf. Joan. VII, 16.

« tout ce qu'il nous enseigne, c'est son Père qui lui a dit de nous le révéler » : *Omnia quaecumque audivi a Patre meo, nota feci vobis*[1]. Il est « le seul chemin qui mène désormais au Père », *Nemo venit ad Patrem, nisi per me*[2]. « Jadis, Dieu a parlé, et fréquemment, par Moïse et les prophètes ; maintenant, il ne nous parle que dans son Fils » : *Multifariam multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime, diebus istis, locutus est nobis in Filio*[3].

Et voyez : pour nous le faire comprendre bien clairement, Moïse et Élie disparaissent quand la voix du Père nous dit d'écouter son Fils : *Et dum fieret vox (Patris), inventus est Jesus solus*[4]. Lui seul est désormais le médiateur unique, lui seul accomplit les prophéties et résume la Loi. Il substitue les réalités aux figures et aux prédictions ; il remplace la Loi Ancienne, toute de servitude, par la Loi Nouvelle, toute d'adoption et d'amour. Pour être enfant du Père éternel, pour arriver à « l'adoption parfaite » et glorieuse, nous n'avons qu'à écouter Jésus : *Oves meae vocem meam audiunt*[5].

Et quand nous parle-t-il ? — Il nous parle dans l'Évangile ; il nous parle par la voix de l'Église, des pasteurs ; par celle des événements, des épreuves ; par les inspirations de son Esprit.

Mais pour le bien entendre, il faut le silence ; il faut souvent, comme Jésus à la Transfiguration, se retirer dans un lieu solitaire, *Seorsum*. On trouve Jésus partout, certes, même dans le tumulte des grandes cités ; mais on ne l'entend bien que dans une âme apaisée et entourée de silence ; on ne le comprend bien que « dans la prière et l'oraison », *Dum oraret ;* c'est alors surtout qu'il se révèle à l'âme pour l'attirer à lui et la transfigurer en lui. A l'heure de l'oraison, pensons que le Père nous montre son Fils : *Hic est Filius meus dilectus*. Alors, adorons-le avec une révérence profonde, une foi vive et un ardent amour. Et alors aussi, nous l'écouterons : « lui seul a les

1. Joan. XV, 15. — 2. Ibid. XIV, 6. — 3. Hebr. I, 1-2. — 4. Luc. IX, 36. — 5. Joan. X, 27.

paroles de vie éternelle » : *Domine, ad quem ibimus? Verba vitae aeternae habes*[1].

Écoutons-le, par la foi, par cette acceptation de tout ce qu'il nous dit : « Oui, Seigneur, je le crois, parce que vous le dites ; vous êtes toujours *in sinu Patris :* vous voyez les secrets divins dans la splendeur de la lumière éternelle ; nous, nous croyons ce que vous nous révélez. La foi est pour nous cette lampe, dont parle l'apôtre témoin de votre Transfiguration[2], « lampe qui luit dans les ténèbres pour nous guider » : *Lucerna lucens in caliginoso loco.*

C'est à cette lumière entourée de ténèbres que nous marchons ; et, malgré ces ténèbres mêmes, nous devons marcher avec vaillance. Écouter Jésus, ce n'est pas seulement l'écouter des oreilles du corps, on écoute aussi des oreilles du cœur : il faut que notre foi soit pratique, qu'elle se traduise par des œuvres dignes d'un vrai disciple de Jésus, conformes à l'esprit de son Évangile ; ce que S. Paul appelle « plaire à Dieu » *placere Deo*[3], terme que l'Église a repris elle-même[4] quand elle demande pour nous à Dieu d'être de dignes enfants de notre Père céleste.

Et cela, malgré les tentations, malgré les épreuves, malgré les souffrances. N'écoutons pas la voix du démon: ses suggestions sont d'un prince des ténèbres ; ne nous laissons pas entraîner par les préjugés du monde : ses maximes sont trompeuses ; gardons-nous de nous laisser séduire par les sollicitations des sens : les satisfaire n'apporte à l'âme que le trouble.

C'est Jésus seul qu'il faut écouter et suivre. Livrons-nous à lui par la foi, la confiance, l'amour, l'humilité, l'obéissance, l'abandon. Si notre âme se ferme aux bruits de la terre, au tumulte des passions et des sens, le Verbe incarné s'en rendra maître peu à peu ; il nous fera com-

1. Joan. VI, 69. — 2. II Petr. I, 16-18. Épître de la fête. — 3. I Thess. IV. Épître du deuxième dimanche du Carême. — 4. *Tibi etiam placitis moribus dignanter deservire concedas.* Postcommunion du deuxième dimanche du Carême.

prendre que les vraies joies, les joies les plus profondes sont celles qu'on trouve à le servir. L'âme qui a le bonheur d'être admise, comme les apôtres privilégiés, dans l'intimité du divin Maître, éprouvera parfois le besoin de s'écrier avec S. Pierre : *Domine, bonum est nos hic esse,* « Seigneur, nous sommes bien ici ».

Sans doute, Jésus ne nous conduit pas toujours au Thabor, « là où il fait bon » ; il ne nous donne pas toujours des consolations sensibles ; s'il nous en donne, il ne faut pas les repousser, car elles viennent de lui ; il faut les accepter humblement, mais sans les rechercher pour elles-mêmes, ni nous y attacher. S. Léon remarque que Notre-Seigneur n'a pas répondu à Pierre quand celui-ci proposait de dresser des tentes pour fixer une demeure stable dans ce lieu de béatitude ; non pas, dit-il, que ce fût condamnable, mais ce n'était pas l'heure. Tant que nous sommes ici-bas, c'est bien plus souvent au Calvaire que Jésus nous conduit, c'est-à-dire à travers les contradictions, les épreuves, les tentations [1].

Voyez : de quoi donc s'entretenait-il sur la montagne avec Moïse et Élie ? De ses prérogatives divines, de sa gloire, qui transportait ses disciples ? Non ; il parlait de sa passion prochaine, de l'excès de ses souffrances qui étonnaient Moïse et Élie, autant que les éblouissait l'excès de son amour. C'est par la croix que le Christ nous mène à la vie ; et parce qu'il sait que nous sommes faibles dans l'épreuve, il a voulu nous montrer par sa Transfiguration quelle gloire nous étions appelés à partager avec lui, si nous demeurions fidèles : *Coheredes autem Christi, si tamen compatimur, ut et conglorificemur* [2]. Ici-bas, ce n'est pas le temps du repos, mais celui du travail, de l'effort, de la lutte, de la patience.

1. *Huic suggestioni Dominus non respondit, significans non quidem improbum, sed inordinatum esse quod cuperet ; cum salvari mundus nisi Christi morte non posset, et exemplo Domini in hoc vocaretur credentium fides, ut licet non oporteret de beatitudinis promissionibus dubitari, intelligeremus tamen inter tentationes hujus vitae prius nobis tolerantiam postulandum esse quam gloriam ; quia tempora patiendi non potest felicitas praevenire regnandi.* l. c. — 2. Rom. VIII, 17.

Demeurons fidèles à Jésus, malgré tout. Nous avons entendu qu'il est le Fils de Dieu, égal à Dieu ; sa parole ne passe pas : il est le Verbe éternel. Or, il affirme que celui qui le suit parviendra à « la lumière de la vie » : *Habebit lumen vitae*[1]. Heureuse l'âme qui l'écoute, qui n'écoute que lui, et l'écoute toujours, sans douter de sa parole, sans se laisser ébranler par les blasphèmes de ses ennemis, sans se laisser vaincre par les tentations, sans se laisser abattre par les épreuves[2] ! « Nous ne savons pas, dit S. Paul, quel poids de gloire nous est réservé pour la moindre des souffrances supportée en union avec le Christ Jésus »[3]. « Dieu est fidèle »[4] ; et à travers toutes les vicissitudes par lesquelles passe une âme, Dieu la conduit infailliblement à cette transformation qui la rend semblable à son Fils.

Ainsi notre transfiguration en Jésus se réalise peu à peu intérieurement, jusqu'à ce que vienne le jour où elle apparaîtra rayonnante dans cette société d'élus qui portent le signe de l'Agneau, et que l'Agneau transfigure parce qu'ils sont à lui.

Notre-Seigneur lui-même nous l'a promis. « Le monde se réjouira, disait-il avant de nous quitter ; vous, vous serez ici-bas dans l'affliction, dans l'épreuve[5], comme moi-même j'y fus avant d'entrer dans ma gloire » : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam*[6]. C'est nécessaire, c'est la voie de ma providence ; mais demeurez fermes, « ayez confiance », *confidite*[7] ; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles[8]. A présent, votre foi me reçoit chaque jour dans le mystère de mes abaissements, mais je viendrai un jour dans la pleine révélation de ma gloire. Et vous, mes disciples fidèles,

1. Joan. VIII, 12. — 2. *Nec ideo quisquam aut pati pro justitia timeat, aut de promissorum retributione diffidat quia per laborem ad requiem, et per mortem transitur ad vitam : cum omnem humilitatis nostrae infirmitatem ille susceperit, in quo si in confessione et in dilectione ipsius permaneamus, et quod vicit vincimus, et quod promisit accipimus.* l. c. — 3. Cf. II Cor. IV, 17. — 4. I Cor. I, 9 ; X, 13 ; II Thess. III, 3. — 5. Joan. XVI, 20. — 6. Luc. XXIV, 26. — 7. Joan. XVI, 33. — 8. Matth. XXVIII, 20.

vous entrerez dans ma joie, vous aurez part à ma gloire, car vous êtes un avec moi. Ne l'ai-je pas demandé à mon Père au moment d'en solder le prix par mon sacrifice ? « Je veux, ô Père, que là où je suis, mes disciples, ceux que vous m'avez donnés, soient également ; qu'ils voient et partagent ma gloire, celle que j'ai reçue de vous avant la création du monde » : *Pater,* VOLO *ut ubi sum ego, et illi sint* MECUM, *ut videant claritatem meam quam dedisti mihi*[1]. Pour vous, que j'appelle mes amis ; vous à qui j'ai confié les secrets de la vie divine, comme mon Père l'ordonnait ; vous qui avez cru, et ne m'avez pas quitté, vous entrerez dans ma joie, vous vivrez de ma vie. Vie plénière, joie parfaite, parce que ce sera ma propre vie et ma joie personnelle que je vous donnerai, ma vie et ma joie de Fils de Dieu : *Ut gaudium* MEUM *in vobis sit, et gaudium vestrum* IMPLEATUR[2].

1. Joan. XVII, 24. — 2. Ibid. XV, 11.

XIII. — « *LE CHRIST A AIMÉ L'ÉGLISE ET S'EST LIVRÉ LUI-MÊME POUR ELLE AFIN DE LA SANCTIFIER* »

(Temps de la Passion).

SOMMAIRE. — I. L'amour est le mobile qui a poussé le Christ Jésus à subir les souffrances de la Passion. — II. Le Christ s'est livré lui-même tout entier aux douleurs et à la mort. — III. Comment, par son immolation, le Christ sanctifie l'Église. — IV. Nécessité pour nous de communier aux souffrances de Jésus ; manières diverses de réaliser cette participation : contempler avec foi le Christ dans sa passion ; assister au saint sacrifice de la messe qui reproduit l'oblation du Calvaire ; unir nos souffrances aux siennes. Force que nous a méritée le Christ de porter notre croix avec lui. — V. La Passion ne termine pas le cycle des mystères de Jésus ; par ses souffrances, le Christ mérite d'entrer dans la gloire éternelle. Cette loi est également la nôtre : si nous partageons les douleurs de Jésus en croix, nous participerons aussi à sa vie glorieuse : *Ego dispono vobis regnum.*

En nous faisant le récit de la Transfiguration, S. Luc relève ce détail que « Moïse et Élie s'entretenaient avec Jésus de sa mort »[1].

Ainsi donc, au moment où pour ses disciples préférés, le Christ lève un coin du voile qui cache aux yeux de la foule les splendeurs de sa divinité, il parle de sa passion et de sa mort. Cela peut sembler étrange, n'est-ce pas ? Et pourtant, il n'y a rien là pour le Christ qui ne se puisse expliquer.

La Passion marque le point culminant de l'œuvre qu'il

1. Luc. IX, 31.

vient réaliser ici-bas ; pour Jésus, c'est l'heure où il consomme le sacrifice qui doit donner une gloire infinie à son Père, racheter l'humanité, et rouvrir aux hommes les sources de la vie éternelle. Aussi Notre-Seigneur qui s'est livré tout entier au bon plaisir de son Père, depuis le premier moment de son Incarnation, désire-t-il ardemment voir arriver ce qu'il appelle « son » heure[1], l'heure par excellence. *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur*[2] *!* « Je dois être baptisé d'un baptême — le baptême de sang, — et quelle angoisse me presse jusqu'à ce qu'il soit accompli » ! Il tarde à Jésus de voir sonner l'heure où il pourra se plonger dans la souffrance et subir la mort pour nous donner la vie.

Certes, il ne veut pas la devancer, cette heure ; Jésus est pleinement soumis à la volonté de son Père. S. Jean note plus d'une fois que les Juifs ont tâché de surprendre le Christ et de le faire mourir ; toujours Notre-Seigneur s'est échappé, même par miracle, « parce que son heure n'était pas venue » : *Nondum venerat hora ejus*[3].

Mais quand elle sonne, le Christ se livre avec la plus grande ardeur, bien qu'il connaisse d'avance toutes les souffrances qui doivent atteindre son corps et son âme : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum antequam patiar*[4] *:* « J'ai désiré d'un vif désir de manger *cette* Pâque avec vous, avant de souffrir ma passion ». Elle est enfin venue, l'heure attendue depuis si longtemps.

Contemplons Jésus à cette heure. Ce mystère de la Passion est ineffable, et tout y est grand, jusqu'aux moindres détails, comme d'ailleurs toutes choses dans la vie de l'Homme-Dieu. Ici surtout nous sommes aux portes d'un sanctuaire où nous ne pouvons entrer qu'avec une foi vive et une profonde révérence.

Un texte de la lettre de S. Paul aux Éphésiens résume les points essentiels que nous devons considérer dans ce mystère. « Le Christ, dit-il, a aimé l'Église, — et s'est

1. Joan. XIII, 1. — 2. Luc. XII, 50. — 3. Joan. VII, 30 ; VIII, 20. — 4. Luc. XXII, 15.

livré lui-même pour elle, — afin de faire apparaître devant lui une société glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais qui soit sainte et immaculée »[1].

Dans ces paroles est indiqué le mystère même de la Passion : « Jésus s'est livré en personne » : *Seipsum tradidit.* — Et qu'est-ce qui l'a poussé à se livrer ? L'amour est la raison profonde du mystère : *Dilexit Ecclesiam.* — Et le fruit de cette oblation de tout lui-même, par amour, c'est la sanctification de l'Église : *Ut illam sanctificaret... ut sit sancta et immaculata.*

Chacune de ces vérités révélées par l'Apôtre renferme pour nos âmes des trésors de lumière et des fruits de vie. Contemplons-les durant quelques instants ; nous verrons ensuite comment nous devons participer à la Passion de Jésus pour puiser à ces trésors et recueillir ces fruits.

I

S. Paul nous dit que « le Christ a aimé l'Église ».

L'Église signifie ici le royaume de ceux qui doivent, comme le dit également l'Apôtre[2], former le corps mystique de Jésus. Le Christ a aimé cette Église, et c'est parce qu'il l'a aimée qu'il s'est livré pour elle. C'est l'amour qui a commandé la Passion.

Sans doute, d'abord et avant tout, c'est par amour pour son Père que Jésus a voulu subir la mort de la croix. Il le dit lui-même explicitement : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, sic facio*[3], « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, j'accomplis sa volonté, qui est que je me livre à la mort ».

Voyez le Christ Jésus durant son agonie. Trois heures durant, l'ennui, la tristesse, la crainte, les angoisses fondent sur son âme comme un torrent, et l'envahissent au point que le sang s'échappe de ses veines sacrées. Quel

1. *Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret, ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata.* Eph. V, 25-27. — 2. I Cor. XII, 27 ; Ephes. I, 23 ; IV, 12 ; V, 23. — 3. Joan. XIV, 31.

abîme de douleurs dans cette agonie ! Et que dit Jésus à son Père ? « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ». Est-ce que le Christ n'acceptait donc plus la volonté de son Père ? Oh ! certainement. Mais cette prière est le cri de la sensibilité de la pauvre nature humaine broyée par le dégoût et la souffrance : à ce moment, il est surtout *Vir sciens infirmitatem*[1] : « un homme que touche la douleur ». Notre-Seigneur sent le poids effroyable de l'agonie peser sur ses épaules ; il veut que nous le sachions, et voilà pourquoi il a fait cette prière.

Mais écoutez ce qu'il ajoute aussitôt : « Néanmoins, ô Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne ». C'est ici le triomphe de l'amour. Parce qu'il aime son Père, il met la volonté de son Père au-dessus de tout, et il accepte de tout souffrir. Remarquez que le Père aurait pu, s'il l'avait voulu dans ses desseins éternels, atténuer les souffrances de Notre-Seigneur, changer les circonstances de sa mort ; il ne l'a pas voulu. Dans sa justice, il a exigé que pour sauver le monde, le Christ se livrât à toutes les douleurs. Cette volonté a-t-elle diminué l'amour de Jésus ? Certainement non ; il ne dit pas : « Mon Père aurait pu arranger les choses autrement » ; non, il accepte pleinement tout ce que veut son Père : *Non mea voluntas, sed tua fiat*[2].

Il ira désormais jusqu'au bout du sacrifice. Quelques instants après son agonie, au moment de son arrestation, quand S. Pierre veut le défendre et frappe de son épée un de ceux qui venaient pour saisir son Maître, que lui dit aussitôt le Sauveur ? « Remets l'épée dans le fourreau ; ne boirai-je donc pas le calice que mon Père m'a donné » ? *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum*[3] ?

Ainsi donc, c'est avant tout, l'amour pour son Père qui pousse le Christ à accepter les souffrances de la passion. Mais c'est aussi l'amour qu'il nous porte.

1. Cf. Isa. LIII, 3. — 2. Luc. XXII, 42. — 3. Joan. XVIII, 11.

A la dernière cène, quand va sonner l'heure d'achever son oblation, que dit-il à ses apôtres réunis autour de lui ? « Il n'est pas d'amour plus grand que celui de donner sa vie pour ses amis », *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* [1]. Et cet amour qui surpasse tout amour, Jésus va nous le montrer, car, dit S. Paul, « c'est pour nous tous qu'il s'est livré » [2]. Il est mort pour nous, « alors que nous étions ses ennemis » [3]. Quelle marque plus grande d'amour pouvait-il nous donner ? Aucune.

Aussi l'Apôtre ne cesse-t-il de proclamer que « c'est parce qu'il nous a aimés que le Christ s'est livré » [4] : « à cause de l'amour qu'il m'a porté, il s'est donné pour moi » [5]. Et « livré », « donné » dans quelle mesure ? Jusqu'à la mort : *Semetipsum tradidit.*

Ce qui rehausse infiniment cet amour, c'est la liberté souveraine avec laquelle le Christ Jésus s'est offert : *Oblatus est quia ipse voluit* [6]. Ces deux mots nous disent combien spontanément Jésus a accepté sa passion. N'avait-il pas dit un jour, en parlant du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis : « Mon Père m'aime parce que je donne ma vie, pour la reprendre le jour de ma résurrection. Personne ne me la ravit de force, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et le pouvoir de la reprendre » [7].

Et voyez comment ses paroles se sont réalisées. Au moment de son arrestation, il demande à ceux qui veulent mettre la main sur lui : « Qui cherchez-vous » ? — « Jésus de Nazareth ». — « C'est moi ». — Et cette paroles les renverse par terre [8]. S'il le demandait à son Père, « le Père enverrait des légions d'anges pour le délivrer » [9]. « Chaque jour, ajoute-t-il, j'étais assis parmi vous, enseignant dans le Temple, et vous ne m'avez pas saisi » [10]. Il eût pu faire qu'il en fût encore de même

1. Joan. XV, 13. — 2. II Cor. V, 15. — 3. Rom. V, 10. — 4. Gal. II, 20 ; Ephes. V, 2. — 5. Ibid. — 6. Isa. LIII, 7. — 7. Joan. X, 17-18. — 8. Ibid. XVIII, 4-6. — 9. Matth. XXVI, 53. — 10. Ibid. XXVI, 55 ; Marc. XIV, 49 ; Luc. XXII, 53.

aujourd'hui ; mais il ne veut pas, parce que c'est « son heure ». Voyez-le devant Pilate ; il reconnaît que « le pouvoir qu'a le gouverneur romain de le condamner à mort ne vient que de son Père » : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper*[1]. S'il voulait, il se délivrerait de ses mains, mais parce que c'est la volonté de son Père, il s'abandonne à un juge inique : *Tradebat judicanti se injuste*[2].

Cette liberté avec laquelle Jésus donne sa vie est entière. Et c'est là une des plus admirables perfections de son sacrifice, un des aspects qui touchent le plus profondément notre cœur humain. « Dieu a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son Fils unique »[3] ; le Christ a aimé à ce point ses frères qu'il s'est spontanément livré tout lui-même pour les sauver.

II

Tout est parfait dans le sacrifice de Jésus : et l'amour qui l'inspire, et la liberté avec laquelle il l'accomplit. Parfait aussi dans le don offert : le Christ s'offre lui-même : *Semetipsum tradidit.*

Le Christ s'offre tout lui-même ; son âme et son corps sont brisés, broyés par les douleurs : il n'en est pas que Jésus n'ait connues. Si vous lisez attentivement l'Évangile, vous verrez que les souffrances de Jésus ont été disposées de telle sorte que tous les membres de son corps sacré fussent atteints, que toutes les fibres de son cœur fussent déchirées par l'ingratitude de la foule, l'abandon des siens, les douleurs de sa mère ; que sa sainte âme dût subir toutes les avanies et toutes les humiliations dont un homme puisse être accablé. Il a réalisé à la lettre la prophétie d'Isaïe : « Beaucoup ont été dans la stupeur en le voyant, tant il était défiguré... il n'a plus ni forme ni beauté pour attirer nos regards... il nous est apparu comme un lépreux entièrement méconnaissable »[4]...

1. Joan. XIX, 11. — 2. I Petr. II, 23. — 3. Joan. III, 16. — 4. Isa. LII, 14 ; LIII, 2-4.

Je vous parlais tantôt de l'agonie au jardin des Oliviers. Le Christ, qui n'exagère rien, découvre à ses apôtres que « son âme innocente est oppressée alors d'une tristesse si poignante et si amère qu'elle est capable de le faire mourir » : *Tristis est anima mea usque ad mortem*[1]. Quel abîme ! Un Dieu, la Puissance et la Béatitude infinies, « se trouve accablé par la tristesse, la peur et l'ennui » : *Coepit pavere, et taedere*[2] *et maestus esse*[3] ! Le Verbe incarné connaissait toutes les souffrances qui allaient fondre sur lui pendant les longues heures de sa passion ; cette vision soulevait en sa nature sensible toute la répulsion qu'une simple créature en aurait éprouvée ; dans la divinité à laquelle elle était unie, son âme voyait clairement tous les péchés des hommes, tous les outrages faits à la sainteté et à l'amour infini de Dieu.

Il avait pris sur lui toutes ces iniquités, il s'en était comme revêtu, il sentait peser sur lui toute la colère de la justice divine : *Ego sum vermis, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis*[4]. Il prévoyait que pour beaucoup d'hommes son sang serait inutilement versé, et cette vue portait à son comble l'amertume de sa sainte âme. Mais, nous l'avons vu, le Christ a tout accepté. Il se lève maintenant, sort du jardin et s'avance au devant de ses ennemis.

C'est ici que commence pour Notre-Seigneur cette série d'humiliations et de souffrances, que nous pouvons à peine essayer de décrire.

Trahi par le baiser d'un de ses apôtres, garrotté par la soldatesque comme un malfaiteur, il est mené chez le grand-prêtre. Là, « il garde le silence » au milieu des fausses accusations proférées contre lui : *Ille autem tacebat*[5].

Il ne parle que pour proclamer qu'il est le Fils de Dieu: *Tu dixisti, ego sum*[6]. Cette confession est la plus solen-

1. Matth. XXVI, 38 ; Marc. XIV, 34. — 2. Marc. XIV, 33. — 3. Matth. XXVI, 37. — 4. Ps. XXI, 7. — 5. Marc. XIV, 61 ; cf. Matth. XXVI, 63. — 6. Matth. XXVI, 64 ; Marc. XIV, 62.

nelle qui ait jamais été faite de la divinité du Christ : Jésus, roi des martyrs, meurt pour avoir confessé sa divinité, et tous les martyrs donneront leur vie pour la même cause.

Pierre, le chef des apôtres, avait suivi de loin son divin Maître ; il lui avait promis de ne l'abandonner jamais. Pauvre Pierre ! Vous savez comment, trois fois, il renia Jésus. Ce fut là, sans aucun doute, pour notre divin Sauveur, une des peines les plus profondes de cette nuit terrible.

Les soldats gardent Jésus et le comblent d'injures et de mauvais traitements ; ne pouvant supporter son regard si doux, ils lui bandent les yeux, par dérision ; ils lui donnent d'insolents soufflets ; ils osent souiller vilement de leurs crachats impurs cette face adorable que les anges ne contemplent qu'avec ravissement.

L'Évangile nous montre ensuite comment Jésus, dès le matin, fut ramené devant le grand-prêtre, puis traîné de tribunal en tribunal ; traité par Hérode en insensé, lui, la Sagesse éternelle ; flagellé par ordre de Pilate ; les bourreaux frappent sans pitié leur innocente victime, dont le corps n'est bientôt plus qu'une plaie. Et cependant cette cruelle flagellation ne suffit pas à ces hommes qui ne sont plus des hommes ; ils enfoncent une couronne d'épines sur la tête de Jésus, et l'accablent de moqueries.

Le lâche gouverneur romain s'imagine que la haine des Juifs sera satisfaite en voyant le Christ dans un si pitoyable état ; il le présente à la foule : *Ecce homo*[1], « Voilà l'homme » !... Regardons en ce moment notre divin Maître plongé dans cet abîme de souffrances et d'ignominies, et pensons que le Père, lui aussi, nous le présente et nous dit : « Voici mon Fils, la splendeur de ma gloire, — mais frappé à cause des crimes de mon peuple » : *Propter scelus populi mei percussi eum*[2]...

Jésus entend les cris de cette populace en fureur qui lui préfère un brigand et qui, en retour de tous ses bienfaits, réclame sa mort : *Crucifige, crucifige eum*[3].

1. Joan. XIX, 5. — 2. Isa. LIII, 8. — 3. Joan. XIX, 6, 15.

La sentence de mort est donc prononcée, et le Christ prenant sa lourde croix sur ses épaules meurtries, s'achemine vers le Calvaire. Que de douleurs lui sont encore réservées ! La vue de sa mère qu'il aime si tendrement et dont il comprend mieux que personne l'immense affliction ; le dépouillement de ses vêtements, le percement des mains et des pieds ; la soif brûlante. Puis les sarcasmes haineux de ses plus mortels ennemis : « Toi qui détruis le temple de Dieu, sauve-toi toi-même, et nous croirons en toi... Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même »[1]. Enfin l'abandon de son Père dont il a toujours fait la sainte volonté : « Père, pourquoi m'avez-vous abandonné »[2] ?

Il a bu vraiment le calice jusqu'à la lie, il a réalisé jusqu'au dernier iota, c'est-à-dire jusqu'au moindre détail tout ce qui était prédit de lui. Aussi, quand tout est accompli, qu'il a épuisé le fond de toutes les douleurs et de toutes les humiliations, peut-il proférer son *Consummatum est.* Oui, « tout est consommé » ; il n'a plus qu'à remettre son âme à son Père : *Et inclinato capite, tradidit spiritum*[3].

Lorsque l'Église, durant la semaine sainte, nous lit le récit de la passion, elle l'interrompt en cet endroit pour adorer en silence.

Comme elle, prosternons-nous ; adorons ce crucifié qui vient de rendre le dernier soupir ; il est vraiment le Fils de Dieu : *Deus verus de Deo vero*[4]. — Prenons part surtout, le Vendredi-saint, à l'adoration solennelle de la Croix qui doit, dans l'esprit de l'Église, réparer les outrages sans nombre dont la divine victime fut accablée par ses ennemis au Golgotha. Durant cette touchante cérémonie, l'Église met sur les lèvres du Sauveur innocent d'émouvantes apostrophes ; elles s'appliquent en toute lettre au peuple déicide ; nous pouvons les écouter dans

1. Matth. XXVII, 40-42 ; Marc. XV, 29-32 ; Luc. XXIII, 35. — 2. Ibid. XXVII, 46 ; Marc. XV, 34. — 3. Joan. XIX, 30. — 4. *Credo* de la messe.

un sens tout spirituel : elles feront naître dans nos âmes de vifs sentiments de componction : « O mon peuple, que t'ai-je fait et en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi. Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie point fait ? Je t'ai planté comme la plus belle de mes vignes, et tu n'as pour moi qu'excessive amertume ; car, dans ma soif, tu m'as donné du vinaigre à boire, et tu as percé de la lance le côté de ton Sauveur... J'ai frappé, à cause de toi, l'Égypte avec ses premiers-nés, et tu m'as flagellé... Pour te tirer de l'Égypte, j'ai submergé Pharaon dans la mer Rouge, et toi, tu m'as livré aux princes des prêtres... Je t'ai ouvert un passage au milieu des flots, et toi, tu m'as ouvert le côté avec la lance... J'ai marché devant toi comme une colonne lumineuse, et toi, tu m'as conduit au prétoire de Pilate... Je t'ai nourri de la manne au désert, et toi, tu m'as meurtri de soufflets et de coups... Je t'ai donné un sceptre royal, et toi, tu as mis sur ma tête une couronne d'épines... Je t'ai élevé parmi les nations en déployant une grande puissance, et toi, tu m'as attaché au gibet de la croix » !

Laissons toucher nos cœurs par ces plaintes d'un Dieu souffrant pour les hommes ; unissons-nous à cette obéissance pleine d'amour qui l'a conduit à l'immolation de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* [1]. Disons-lui : « O divin Sauveur, qui avez tant souffert pour notre amour, nous vous promettons de tout faire pour ne plus pécher ; faites, par votre grâce, ô Maître adorable, que nous mourions à tout ce qui est péché, attache au péché, à la créature, que nous ne vivions plus que pour vous ».

Car « l'amour que le Christ nous a montré en mourant pour nous, dit S. Paul, nous presse afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux » : *Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est* [2].

1. Philipp. II, 8. — 2. II Cor. V, 15.

III

Le sacrifice du Christ, commencé dès l'Incarnation, est achevé ; du côté percé de Jésus jaillissent les sources d'eau vive qui vont purifier et « sanctifier l'Église » : *Ut sanctificaret Ecclesiam... Ut sit sancta et immaculata* [1]. C'est là le fruit parfait de cette parfaite immolation. « Par une oblation unique, le Christ Jésus a pour toujours amené à la perfection ceux qui dans la suite des temps sont sanctifiés » : *Una enim oblatione, consummavit in sempiternum sanctificatos* [2].

Comment le Christ Jésus a-t-il, par son oblation, sanctifié l'Église ?

Comme vous le savez, notre sanctification consiste essentiellement dans une participation à la nature divine par la grâce sanctifiante. Cette grâce nous rend enfants de Dieu, ses amis, justes à ses yeux, héritiers de sa gloire. Nous étions, par le péché, privés de la grâce, ennemis de Dieu, exclus de la béatitude du ciel.

Par son sacrifice, le Christ a détruit le péché, et nous a rendu la grâce. Selon l'expression de S. Paul, « le Christ, en se laissant fixer à la croix, a lacéré la sentence de condamnation et de mort portée contre nous » [3] : « il nous a réconciliés pour toujours avec son Père » [4].

N'oublions pas, en effet, que le Christ représentait l'humanité tout entière. Il s'est uni à une race pécheresse, bien que le péché ne l'ait pas touché personnellement : *Absque peccato* [5] ; mais « il porte sur lui les péchés de tous les hommes » : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum* [6] ; il nous représente tous, et de ce chef il a satisfait pour nous tous. Le Christ s'est rendu, par amour, solidaire de nos péchés ; nous sommes devenus, par grâce, solidaires de ses satisfactions.

De plus le Christ a mérité pour son Église toutes les

1. Ephes. V, 26-27. — 2. Hebr. X, 14. — 3. Col. II, 14. — 4. Rom. V, 10. — 5. Hebr. IV, 15. — 6. Isa. LIII, 6.

grâces dont elle a besoin pour former cette société qu'il veut « sans tache, sans ride, mais sainte et immaculée ».

La valeur de ces mérites est, en effet, infinie. Pourquoi cela ? Est-ce que ses souffrances, si étendues et si profondes qu'elles aient été, n'ont pas connu de limites ? Certainement ; mais celui qui par elles a mérité pour nous, est un Dieu ; et bien qu'il n'ait souffert que dans sa nature humaine, ces douleurs et le mérite qu'elles créent appartiennent à un Dieu ; c'est pourquoi leur prix est sans limite.

Le Christ Jésus a donc mérité pour nous toutes les grâces et toutes les lumières : sa mort nous a rouvert les portes de la vie, nous a « transportés des ténèbres à la lumière »[1] : elle est « la cause de notre salut et de notre sainteté » : *Et consummatus, factus est omnibus obtemperantibus sibi, causa salutis aeternae*[2].

Les sacrements, qui sont les canaux par lesquels la grâce et la vie divine arrivent à nos âmes, n'ont de valeur que par le sacrifice de Jésus. Si nous sommes aujourd'hui en état de grâce, à qui le devons-nous ? A notre baptême. Et notre baptême, qui nous en a mérité les fruits ? La mort du Christ Jésus. De même, dans le sacrement de pénitence, nous sommes lavés dans le sang du Sauveur. La vertu des sacrements se puise dans la croix ; ils n'ont d'efficacité qu'en continuité avec la passion sainte du Christ.

Chef et tête de l'Église, le Christ a mérité pour elle l'abondance des grâces qui la rendent « belle et glorieuse ». Le zèle des apôtres, la force des martyrs, la constance des confesseurs, la pureté des vierges s'alimentent au sang de Jésus. Toutes les faveurs, tous les dons qui réjouissent les âmes, jusqu'aux privilèges uniques dont la Vierge Marie a été comblée, sont le prix de ce sang précieux. Et comme ce prix est infini, il n'y a point de grâce que nous ne puissions espérer, en nous réclamant de notre Pontife et Médiateur.

1. Cf. Col. I, 12-13. — 2. Hebr. V, 9.

En sorte qu'en Jésus nous avons tout ; rien ne manque en lui de ce dont nous avons besoin pour notre sanctification. *Et copiosa apud eum redemptio*[1] : son sacrifice offert pour tous lui a donné le droit de nous communiquer tout ce qu'il a mérité.

Oh ! Si nous comprenions qu'en lui nous avons tout ! Que ses mérites infinis sont à nous ! Si nous avions une confiance absolue en ces mérites ! Durant sa vie mortelle, Jésus disait aux Juifs, et nous redit maintenant à tous : *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*[2] : « Une fois que j'aurai été élevé sur la croix, ma puissance sera telle que je pourrai élever jusqu'à moi tous ceux qui ont foi en moi ». Ceux qui, jadis, dans le désert, regardaient le serpent d'airain élevé par Moïse, étaient guéris des blessures dont ils avaient été frappés à cause de leurs péchés[3] ; ainsi tous ceux qui me regardent avec foi et amour méritent d'être attirés à moi, et je les élèverai jusqu'au ciel. Moi, qui suis Dieu, j'ai consenti, par amour pour vous, à être suspendu à la croix, « comme un maudit »[4] ; en retour de cette humiliation, j'ai le pouvoir de vous attirer à moi, de vous purifier, de vous orner de ma grâce, et de vous élever au ciel où je suis présentement. Je suis venu du ciel ; j'y suis remonté, après avoir offert mon sacrifice ; j'ai le pouvoir de vous y faire entrer avec moi, car en ceci je suis votre précurseur ; j'ai la puissance de vous unir à moi, d'une façon si intime que « personne ne peut arracher de mes mains ceux que mon Père m'a donnés », et que j'ai rachetés par mon précieux sang. *Et ego vitam aeternam do eis : et non peribunt in aeternum, et non rapiet eas quisquam de manu mea*[5].

« Élevé de la terre, j'attirerai tout à moi ». Pensons à cette promesse infaillible de notre pontife suprême quand nous regardons le crucifix : elle est la source de la plus absolue confiance. « S'il est mort pour nous, alors que nous étions ses ennemis »[6], quelles grâces de pardon,

1. Ps. CXXIX, 7. — 2. Joan. XII, 32. — 3. Num. XXI, 8-9. — 4. Deut. XXI, 23 ; Gal. III, 13. — 5. Joan. X, 28. — 6. Rom. V, 10.

de sanctification peut-il nous refuser, maintenant que nous détestons le péché, que nous cherchons à nous détacher de la créature et de nous-mêmes, pour ne plaire qu'à lui seul ?

O Père, attirez-moi au Fils !... O Christ Jésus, Fils de Dieu, attirez-moi tout à vous !...

IV

La mort de Jésus est la source de notre confiance. Mais pour qu'elle soit pleinement efficace, nous devons participer nous-mêmes à sa passion ; sur la croix, le Christ Jésus nous représentait tous ; mais s'il a souffert pour nous tous, il ne nous applique les fruits de son immolation que si nous nous associons à son sacrifice.

Comment prendrons-nous part à la passion de Jésus ? — De plusieurs façons.

La première est de contempler le Christ Jésus, avec foi et amour, dans les étapes de la voie douloureuse.

Chaque année, durant la semaine sainte, l'Église revit avec Jésus, jour pour jour, heure pour heure, toutes les phases du sanglant mystère de son divin Époux. Elle met tous ses enfants devant le spectacle de ces souffrances qui ont sauvé l'humanité. Jadis, les œuvres serviles étaient interdites durant ces saints jours ; il fallait surseoir aux procédures, suspendre tout négoce, et les plaidoiries n'étaient point autorisées. La pensée d'un Homme-Dieu, rachetant le monde par ses douleurs, occupait tous les esprits, émouvait tous les cœurs. A présent, tant d'âmes, sauvées par le sang du Christ, passent ces jours dans l'indifférence ! Soyons d'autant plus fidèles à contempler, en union avec l'Église, les divers épisodes de ce saint mystère. Nous y trouverons une source de grâces sans prix.

La passion de Jésus tient une telle place dans sa vie, elle est tellement son œuvre, il y a attaché un tel prix qu'il a voulu que le souvenir en fût rappelé parmi nous,

non seulement une fois par an, durant les solennités de la semaine sainte, mais chaque jour ; il a institué lui-même un sacrifice pour perpétuer à travers les siècles la mémoire et les fruits de son oblation du calvaire ; c'est le sacrifice de la messe : *Hoc facite in meam commemorationem* [1].

Assister à ce saint sacrifice ou l'offrir avec le Christ constitue une participation intime et très efficace à la passion de Jésus.

Sur l'autel, en effet, vous le savez, se reproduit le même sacrifice qu'au calvaire ; c'est le même pontife, Jésus-Christ, qui s'offre à son Père par les mains du prêtre ; c'est la même victime ; seule diffère la manière de l'offrir. Nous disons parfois : « Oh ! si j'avais pu me trouver au Golgotha avec la Vierge, S. Jean, Madeleine » ! Mais la foi nous met devant Jésus s'immolant sur l'autel ; il y renouvelle, d'une façon mystique, son sacrifice, pour nous donner part à ses mérites et à ses satisfactions. Nous ne le voyons pas des yeux du corps ; mais la foi nous dit qu'il est là, aux mêmes fins pour lesquelles il s'offrait sur la croix. Si nous avons une foi vive, elle nous fera nous prosterner aux pieds de Jésus qui s'immole ; elle nous unira à lui, à ses sentiments d'amour envers son Père et envers les hommes, à ses sentiments de haine contre le péché ; elle nous fera dire avec lui : « Père, me voici, pour faire votre volonté » : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* [2].

Nous entrerons surtout dans ces sentiments, si après nous être offerts, avec Jésus, nous nous unissons à lui par la communion sacramentelle. Le Christ alors se donne lui-même à nous, comme celui qui vient expier et détruire en nous le péché. Sur la croix, il nous a fait mourir avec lui au péché : « J'ai été, dit S. Paul, crucifié avec le Christ » [3]. En ces instants suprêmes, le Christ ne nous a pas séparés de lui ; il nous a donné de ruiner en nous le règne du mal, cause de sa mort, afin que nous fissions

1. Luc. XXII, 19 ; I Cor. XI, 24. — 2. Hebr. X, 7 ; cf. Ps. XXXIX, 8-9. — 3. Gal. II, 19.

partie de « l'assemblée sainte et irrépréhensible des élus » : *Sine ruga, sine macula.*

Enfin nous pouvons encore nous associer à ce mystère en supportant, par amour pour le Christ, les souffrances et les adversités que, dans les desseins de sa providence, il nous donne à subir.

Quand Jésus se rendait au Calvaire, ployé sous sa lourde croix, il a succombé sous le fardeau ; lui, que l'Écriture appelle « la Force de Dieu », *Virtus Dei*[1], nous le voyons humilié, faible, prosterné à terre. Il est incapable de porter sa croix. C'est un hommage que rend son humanité à la puissance de Dieu. S'il voulait, Jésus pourrait, malgré sa faiblesse, porter sa croix jusqu'au calvaire ; mais, en ce moment, la divinité veut, pour notre salut, que l'humanité sente sa faiblesse, afin qu'elle nous mérite la force de supporter nos souffrances.

A nous aussi, Dieu donne une croix à porter, et chacun pense que la sienne est la plus lourde. Nous devons l'accepter, sans raisonner, sans dire : « Dieu aurait pu changer telle ou telle circonstance de mon existence ». Notre-Seigneur nous dit : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix, et me suive[2].

Dans cette acceptation généreuse de *notre* croix, nous trouverons l'union avec le Christ. Car remarquez bien qu'en portant notre croix, nous prenons vraiment notre part de celle de Jésus. Considérez ce qui est raconté dans l'Évangile. Les Juifs, voyant faiblir leur victime, et craignant qu'elle n'arrive pas jusqu'au Calvaire, arrêtent, chemin faisant, Simon le Cyrénéen et le forcent à aider le Sauveur[3]. Comme je viens de le dire, le Christ aurait pu, s'il l'avait voulu, puiser en sa divinité la force nécessaire ; mais il a consenti à être secouru. Il veut nous montrer par là que chacun de nous doit l'aider à porter sa croix. Notre-Seigneur nous dit : « Agréez cette part que, dans ma prescience divine, au jour de ma passion,

1. Cf. I Cor. I, 24. — 2. Matth. XVI, 24 ; Marc. VIII, 34 ; Luc. IX, 23. — 3. Matth. XXVII, 32 ; Marc. XV, 21.

je vous ai réservée de mes souffrances ». Comment refuserions-nous d'accepter, des mains du Christ, cette douleur, cette épreuve, cette contradiction, cette adversité ? de boire quelques gouttes à ce calice qu'il nous présente lui-même et auquel il a bu le premier ? Disons-lui donc : « Oui, divin Maître, j'accepte cette part, de tout cœur, parce qu'elle vient de vous ». Prenons-la donc, comme le Christ prit sa croix, par amour pour lui et en union avec lui. Nous sentirons parfois, sous le fardeau, fléchir nos épaules ; S. Paul nous fait l'aveu que certaines heures de son existence étaient si pleines d'ennui et de contrariétés que « la vie même lui était à charge » : *Ut taederet nos etiam vivere*[1]. Mais, comme le grand Apôtre, regardons celui qui nous a aimés jusqu'à se livrer pour nous ; à ces heures où le corps est torturé, où l'âme est broyée, où l'esprit vit dans les ténèbres, où se fait sentir l'action profonde de l'Esprit en ses opérations purificatrices, unissons-nous au Christ avec plus d'amour encore. Alors la vertu et l'onction de sa croix se communiqueront à nous, et nous y trouverons, avec la force, la paix et cette joie intérieure qui sait sourire au milieu de la souffrance : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*[2].

Ce sont là les grâces que Notre-Seigneur nous a méritées. Quand, en effet, il montait au calvaire, aidé du Cyrénéen, le Christ Jésus, Homme-Dieu, pensait à tous ceux qui, dans le cours des siècles, l'aideraient à porter sa croix en acceptant la leur ; il méritait, pour eux, à ce moment, des grâces inépuisables de force, de résignation et d'abandon qui leur feraient dire comme lui : « Père, que votre volonté soit faite et non la mienne »[3] ! — Pourquoi donc ?

Il y a une vérité capitale que nous devons méditer.

Le Verbe incarné, chef de l'Église, a pris sa part, la plus grande, des douleurs ; mais il veut laisser à l'Église, qui est son corps mystique, une part de souffrance. S. Paul nous le fait entendre par une parole profonde

1. II Cor. I, 8. — 2. Ibid. VII, 4. — 3. Luc. XXII, 42.

malgré son aspect étrange : « Ce qui manque aux souffrances du Christ je l'achève dans ma propre chair, pour son corps qui est l'Église »[1]. Manque-t-il donc quelque chose aux souffrances du Christ ? Non certes. Elles ont été surabondantes, immenses ; et leur mérite est infini : *Et copiosa apud eum redemptio*. Il ne manque rien aux souffrances par lesquelles le Christ nous a sauvés. Alors pourquoi S. Paul parle-t-il de « complément » qu'il y apporte ? S. Augustin nous donne la réponse : « Le Christ total, dit-il, est formé par l'Église unie à son chef, à sa tête, qui est le Christ ; le chef a souffert tout ce qu'il devait souffrir ; il reste que les membres, s'ils veulent être dignes du chef, doivent, à leur tour, soutenir leur part de douleurs » : *Impletae erant omnes passiones, sed in capite : restabant adhuc Christi passiones in corpore ; vos autem estis corpus Christi et membra*[2].

Nous avons donc, comme membres du Christ, à nous joindre à ses souffrances ; le Christ nous a réservé une participation à sa passion ; mais en le faisant, il a placé à côté de la croix, la force nécessaire pour la porter. Car, dit S. Paul, le Christ « ayant expérimenté la souffrance, est devenu pour nous un pontife plein de compassion »[3].

V

Il y a plus encore : nous ayant obtenu la grâce de porter notre croix avec lui, le Christ Jésus nous donnera également de partager sa gloire, après que nous aurons été associés à ses souffrances : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur*[4]. Pour nous comme pour lui, cette gloire sera mesurée à notre « passion ». La gloire de Jésus est infinie, parce que dans sa passion, il a, étant Dieu, touché l'abîme de la souffrance et de l'humiliation. Et c'est « parce qu'il s'est anéanti si profondément que Dieu lui a donné une telle gloire » : *Propter quod et Deus exaltavit illum*[5].

La passion de Jésus, en effet, si capitale qu'elle soit

1. Col. I, 24. — 2. *Enarrat. in Ps.* LXXXVI, 5. — 3. Hebr. II, 17-18 ; IV, 15 ; V, 2. — 4. Rom. VIII, 17. — 5. Philipp. II, 9.

dans sa vie, si nécessaire qu'elle soit à notre salut et à notre sanctification, ne termine pas le cycle de ses mystères.

Vous avez remarqué, en lisant l'Évangile, que quand Notre-Seigneur parle de sa passion aux apôtres, il ajoute toujours qu' « il ressuscitera le troisième jour » : *Et tertia die resurget*[1]. Ces deux mystères s'enchaînent également dans la pensée de S. Paul, soit qu'il parle du Christ seul, soit qu'il fasse allusion au corps mystique[2]. Or, la résurrection marque pour Jésus l'aurore de sa vie glorieuse.

C'est pourquoi l'Église, quand elle commémore solennellement les souffrances de son Époux, mêle à ses sentiments de compassion des accents de triomphe. Les ornements de couleur noire ou violette, le dépouillement des autels, les « lamentations » empruntées à Jérémie, le silence des cloches attestent l'amère désolation qui étreint son cœur d'Épouse en ces jours anniversaires du grand drame. — Et quelle hymne fait-elle alors retentir ? Un chant de triomphe et de gloire : *Vexilla Regis prodeunt :* « L'étendard du roi s'avance, voici briller le mystère de la croix... Tu es beau, tu es éclatant, arbre paré de la pourpre royale... Heureux es-tu d'avoir porté, suspendu à tes bras, celui qui fut le prix du monde !... Vous nous donnez, ô Dieu, la victoire par la croix ; daignez nous sauver, nous régir à jamais » ! « Exalte, ô ma langue, les lauriers d'une action glorieuse ! Sur les trophées de la croix, proclame le grand triomphe ; le Christ, Rédempteur du monde, sort vainqueur du combat en se livrant à la mort ». « Le Christ est vainqueur par la croix » : *Regnavit a ligno Deus.* La croix représente les humiliations du Christ ; mais depuis le jour où Jésus y fut attaché, elle occupe la place d'honneur dans nos églises. Instrument de notre salut, la croix est devenue pour le Christ le prix de sa gloire : *Nonne haec oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam*[3] ?

1. Matth. XVI, 21 ; XVII, 22 ; XX, 19. — 2. Rom. IV, 25 ; V, 1-2. — 3. Luc. XXIV, 26.

Il en est de même pour nous. La souffrance n'a pas le dernier mot dans la vie chrétienne. Après avoir participé à la passion du Sauveur, nous communierons aussi à sa gloire.

La veille même de sa mort, Jésus disait à ses disciples : *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis :* « Vous êtes demeurés avec moi dans mes épreuves » ; et il ajoute aussitôt : « Et moi, en retour, je vous prépare un royaume, comme mon Père me l'a préparé » : *Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum*[1]. Cette promesse divine nous regarde également. Si nous sommes « restés avec Jésus dans ses épreuves », si nous avons souvent contemplé, avec foi et amour, ses souffrances, le Christ viendra, quand sonnera notre dernière heure, nous prendre avec lui pour nous faire entrer dans le royaume de son Père.

Le jour arrivera, plus tôt que nous ne pensons, où la mort sera proche ; nous serons étendus sur notre couche, sans mouvement ; ceux qui nous entoureront nous regarderont, silencieux dans leur impuissance à nous aider ; nous n'aurons plus aucun contact vital avec le monde extérieur ; l'âme sera seule à seul avec le Christ. Nous saurons alors ce que c'est que d'être « resté avec lui dans ses épreuves » ; nous l'entendrons nous dire, dans cette agonie qui est maintenant la nôtre, suprême et décisive : « Vous ne m'avez pas quitté dans mon agonie, vous m'avez accompagné quand j'allais au Calvaire mourir pour vous ; me voici maintenant ; je suis près de vous pour vous aider, pour vous prendre avec moi ; ne craignez pas, ayez confiance, c'est moi » ! *Ego sum, nolite timere*[2] ! Nous pourrons alors redire en toute assurance la parole du psalmiste : *Etsi ambulavero in medio umbrae mortis, non timebo mala ; quoniam tu mecum es*[3] : « O Seigneur, maintenant que les ombres mêmes de la mort m'environnent déjà, je suis sans crainte, parce que vous êtes avec moi » !

1. Luc. XXII, 28-29. — 2. Ibid. XXIV, 36 ; Joan. VI, 20. — 3. Ps. XXII, 4.

XIV. — SUR LES PAS DE JÉSUS, DU PRÉTOIRE AU CALVAIRE.

SOMMAIRE. — I. Pourquoi la contemplation des douleurs du Verbe incarné est souverainement féconde pour les âmes: aucun détail n'est négligeable dans la passion du Christ, Fils de Dieu, objet des complaisances du Père ; Jésus manifeste particulièrement ses vertus au cours de sa passion ; toujours vivant, il produit en nous la perfection que nous contemplons dans son immolation. — II. Méditations sur les « stations » du chemin de la croix.

La Passion constitue le « saint des saints » des mystères de Jésus. Elle est le couronnement de sa vie publique, le sommet de sa mission ici-bas, l'œuvre vers laquelle toutes les autres convergent ou à laquelle elles puisent leur valeur.

Chaque année, durant la semaine sainte, l'Église en commémore, en détail, les diverses phases ; chaque jour, au sacrifice de la messe, elle en renouvelle le souvenir et la réalité pour nous en appliquer les fruits.

A cet acte central de la liturgie se rattache une pratique de piété qui, sans appartenir au culte public officiel, organisé par l'Épouse du Christ, est devenue, à cause de l'abondance des grâces dont elle est la source, très chère aux âmes fidèles. C'est la dévotion à la passion de Jésus sous la forme très connue du « chemin de la croix ».

La préparation immédiate que le Sauveur a faite à son oblation de pontife sur le calvaire fut de porter sa croix, du prétoire au Golgotha, accablé sous les souffrances et les opprobres.

La Vierge Marie et les premiers chrétiens ont dû plus d'une fois, dans la suite, refaire pieusement cet itinéraire,

en arrosant de leurs larmes les endroits sanctifiés par les douleurs de l'Homme-Dieu.

Vous savez aussi avec quel élan et quelle ferveur les fidèles d'Occident entreprenaient au moyen-âge le long et pénible pèlerinage des Lieux Saints afin d'y vénérer les traces sanglantes du Sauveur : leur piété s'alimentait à une source féconde de grâces sans prix. Rentrés dans leurs pays, ils avaient à cœur de conserver le souvenir des jours passés à Jérusalem dans la prière. On en vint, surtout à partir du XV[e] siècle, à reproduire un peu partout les sanctuaires et les « stations » de la ville sainte. La piété des fidèles trouvait ainsi à se satisfaire par un pèlerinage spirituel renouvelé à volonté. Dans la suite, à une époque relativement récente, l'Église a enrichi cette pratique des mêmes indulgences gagnées par ceux qui parcourent à Jérusalem la suite des « stations ».

I

Cette contemplation des souffrances de Jésus est très féconde. Je suis convaincu qu'en dehors des sacrements et des actes de la liturgie, il n'y a pas de pratique plus utile pour nos âmes que le chemin de la croix fait avec dévotion. Son efficacité surnaturelle est souveraine. Pourquoi cela ?

D'abord parce que la passion de Jésus est son œuvre par excellence ; presque tous les détails en ont été prédits ; il n'y a pas de mystère de Jésus dont les circonstances aient été annoncées avec tant de soin par le psalmiste et les prophètes. Et quand on lit, dans l'Évangile, le récit de la passion, on est frappé de l'attention qu'apporte le Christ Jésus à « réaliser » ce qui a été annoncé de lui. S'il permet la présence du traître à la cène, c'est « pour que soit vérifiée la parole de l'Écriture » [1] ; il dit lui-même aux Juifs qui sont venus le saisir qu'il se livre à eux « afin que l'Écriture soit accomplie » : *Ut adimplerentur Scripturae* [2]. Sur la croix, « tout allait

1. Joan. XIII, 18. — 2. Matth. XXVI, 56.

être consommé », dit S. Jean, lorsque le Sauveur se souvint que le psalmiste avait prédit de lui : « Dans ma soif, ils m'abreuveront de vinaigre »[1]. Alors, pour que cette prophétie — toute de détail, — s'accomplît encore, Jésus s'écria : « J'ai soif ». *Postea, sciens Jesus quia omnia consummata sunt,* UT *consummaretur Scriptura, dixit : Sitio*[2]. Rien, en ceci, n'est petit ni négligeable, parce que tous ces détails marquent les gestes d'un Homme-Dieu.

Toutes ces actions de Jésus sont l'objet des complaisances de son Père. Le Père contemple son Fils avec amour non seulement au Thabor, quand le Christ est dans tout l'éclat de sa gloire ; mais aussi quand Pilate le montre à la foule, couronné d'épines, et devenu le rebut de l'humanité ; le Père enveloppe son Fils de regards d'infinie complaisance aussi bien dans les ignominies de la passion que dans les splendeurs de la transfiguration : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*[3]. Et quelle en est la raison ?

Que Jésus, durant sa passion, honore et glorifie son Père dans une mesure infinie, non seulement parce qu'il est le Fils de Dieu, mais encore parce qu'il s'abandonne à tout ce que la justice et l'amour de son Père réclament de lui. S'il a pu dire, au cours de sa vie publique, qu' « il accomplissait tout ce qui était agréable à son Père » : *Quae placita sunt ei facio semper*[4], cela est particulièrement vrai de ces heures où, pour reconnaître les droits de la majesté divine outragée par le péché, et sauver le monde, il s'est livré à la mort, et à la mort de la croix : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem*[5]. — « Le Père l'aime d'un amour sans limite parce qu'il donne sa vie pour ses brebis et que par ses souffrances, ses satisfactions, il mérite pour nous toutes les grâces qui nous rendent l'amitié de son Père » : PROPTEREA *me diligit Pater,* QUIA *ego pono animam meam*[6].

Nous devons encore aimer à méditer la passion parce

1. Ps. LXVIII, 22. — 2. Joan. XIX, 28. — 3. Matth. XVII, 15. — 4. Joan. VIII, 29. — 5. Ibid. XIV, 31. — 6. Ibid. X, 17.

que c'est là aussi que le Christ fait éclater ses vertus. Il possède toutes les vertus en son âme, mais l'occasion de les manifester se produit surtout dans sa passion. Son amour immense pour son Père, sa charité pour les hommes, la haine du péché, le pardon des injures, la patience, la douceur, la force, l'obéissance à l'autorité légitime, la compassion, toutes ces vertus éclatent d'une façon héroïque dans ces jours de douleurs.

Lorsque nous contemplons Jésus dans sa passion, nous voyons l'exemplaire de notre vie, le modèle, — admirable et accessible tout à la fois, — de ces vertus de componction, d'abnégation, de patience, de résignation, d'abandon, de charité, de douceur, que nous devons pratiquer pour devenir semblables à notre divin chef : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me*[1].

Il y a un troisième aspect que nous oublions trop souvent et dont l'importance est pourtant extrême. Lorsque nous contemplons les souffrances de Jésus, il nous donne, d'après la mesure de notre foi, la grâce de pratiquer les vertus qu'il a révélées durant ces heures saintes. Comment cela ?

Quand le Christ vivait sur la terre, « une force toute-puissante émanait de sa personne divine, qui guérissait les corps », éclairait les esprits et vivifiait les âmes : *Virtus de illo exibat, et sanabat omnes*[2].

Il se passe quelque chose d'analogue lorsque nous nous mettons en contact avec Jésus par la foi. A ceux qui, avec amour, le suivaient sur le chemin du Golgotha ou assistaient à son immolation, le Christ a sûrement octroyé des grâces spéciales. Ce pouvoir, il le conserve encore à présent ; et, quand en esprit de foi, pour compatir à ses souffrances, et l'imiter, nous le suivons du prétoire au calvaire et nous nous tenons au pied de sa croix, il nous donne ces mêmes grâces, il nous fait part

1. Matth. XVI, 24 ; cf. Marc. VIII, 3-4 ; Luc. IX, 23 ; XIV, 27. — 2. Luc. VI, 19.

des mêmes faveurs. N'oubliez jamais que le Christ Jésus n'est pas un modèle mort et inerte ; mais, toujours vivant, il produit surnaturellement en ceux qui s'approchent de lui dans les dispositons voulues, la perfection qu'ils contemplent en sa personne.

A chaque station, notre divin Sauveur se présente à nous avec ce triple caractère de médiateur qui nous sauve par ses mérites, de modèle parfait de vertus sublimes, de cause efficace qui peut réaliser en nos âmes, par sa toute-puissance divine, les vertus dont il nous donne l'exemple.

Vous me direz que ces caractères se retrouvent dans tous les mystères de Jésus-Christ. Cela est vrai, mais avec combien plus de plénitude dans la passion, qui est par excellence le mystère de Jésus !

C'est pourquoi si, chaque jour, durant quelques instants, suspendant vos travaux, abandonnant vos préoccupations, faisant taire en votre cœur les bruits des créatures, vous accompagnez l'Homme-Dieu sur le chemin du Calvaire, avec foi, humilité et amour, avec le désir véritable d'imiter les vertus qu'il manifeste dans sa passion, soyez assurés que vos âmes recevront des grâces de choix qui les transformeront peu à peu à la ressemblance de Jésus et de Jésus crucifié. Or, n'est-ce pas en cette ressemblance que S. Paul ramène toute la sainteté ?

Il suffit, pour recueillir les fruits précieux de cette pratique, comme pour gagner les nombreuses indulgences dont l'Église l'a enrichie, de nous arrêter à chaque station et d'y méditer la passion du Sauveur. Aucune formule de prière n'est prescrite, aucune forme de méditation n'est imposée, pas même celle du sujet évoqué par la « station ». La pleine liberté est laissée au goût de chacun et à l'inspiration du Saint-Esprit.

II

Faisons maintenant ensemble le chemin de la croix ;

les considérations (que je vous présenterai) à chaque station n'ont d'autre but (est-il besoin de le dire ?) que d'aider la méditation. Chacun peut en prendre ce qu'il veut, chacun peut varier ces considérations et ces affections suivant ses aptitudes et les besoins de son âme.

Avant de commencer, rappelons-nous la recommandation de S. Paul : « Ayez en vous les sentiments qui animaient le Christ Jésus... Il s'est humilié en se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix »[1]. Plus nous pénétrerons dans ces dispositions qu'avait le cœur de Jésus en parcourant la voie douloureuse : amour envers son Père, charité envers les hommes, haine du péché, humilité et obéissance, plus nos âmes seront remplies de grâces et de lumières, parce que le Père éternel verra en nous une image plus parfaite de son divin Fils.

Mon Jésus, vous avez parcouru cet itinéraire pour mon amour en portant votre croix. Je veux le faire avec vous et comme vous ; pénétrez mon cœur des sentiments qui débordaient du vôtre en ces heures saintes. Offrez pour moi à votre Père le sang précieux que vous avez répandu alors pour mon salut et ma sanctification.

I. — JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT PAR PILATE.

« Jésus est debout devant le gouverneur romain » : *Stetit ante praesidem*[2]. Il est debout, parce que, second Adam, il est le chef de toute la race qu'il va racheter par son immolation. Le premier Adam avait, « par son péché, mérité la mort » : *Stipendia enim peccati mors*[3]. Jésus, innocent, mais chargé des péchés du monde, doit les expier par son sacrifice sanglant. Les princes des prêtres, les pharisiens, son propre peuple « l'entourent comme des taureaux furieux »[4]. Nos péchés crient par leurs clameurs et exigent tumultueusement la mort du juste : *Tolle, tolle, crucifige eum*[5] ! Le lâche gouverneur

1. Philipp. II, 5, 8. — 2. Matth. XXVII, 11. — 3. Rom. VI, 23. — 4. Ps. XXI, 13. — 5. Joan. XIX, 15.

romain « leur livre la victime pour qu'elle soit attachée à la croix » : *Tradidit eis illum ut crucifigeretur* [1].

Que fait Jésus ? S'il est debout parce qu'il est notre chef ; si, comme dit S. Paul, « il rend témoignage » [2] de la vérité de sa doctrine, de la divinité de sa personne et de sa mission, il s'abaisse cependant intérieurement devant l'arrêt prononcé par Pilate ; il lui reconnaît un pouvoir authentique : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper* [3]. Dans cette puissance terrestre, indigne mais légitime, Jésus voit la majesté de son Père. Et que fait-il ? « Il se livre plus qu'il n'est livré » : *Tradebat judicanti se injuste* [4]. Il s'humilie en obéissant jusqu'à la mort; il accepte volontairement pour nous, afin de nous rendre la vie, la sentence de condamnation : *Oblatus est quia ipse voluit* [5]. « De même que la désobéissance d'un seul homme, Adam, a entraîné la perte d'un grand nombre, ainsi l'obéissance d'un seul, le Christ Jésus, les établira dans la justice » [6].

Nous devons nous unir à Jésus dans son obéissance, accepter tout ce que notre Père des cieux nous imposera par qui que ce soit, un Hérode ou un Pilate, du moment que leur autorité est légitime. — Acceptons aussi, dès maintenant, la mort, en expiation de nos péchés, avec toutes les circonstances dont il plaira à la Providence de l'entourer ; acceptons-la comme un hommage rendu à la justice et à la sainteté divines outragées par nos fautes ; unie à celle de Jésus, elle deviendra « précieuse aux yeux du Seigneur » [7].

Mon divin Maître, je m'unis à votre cœur sacré dans sa soumission parfaite et son abandon entier aux volontés du Père. Que la vertu de votre grâce produise en mon âme cet esprit de soumission qui me livre sans réserve et sans murmure au bon plaisir d'en haut, à tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer à l'heure où je devrai quitter ce monde.

1. Joan. 16. — 2. I Tim. VI, 13. — 3. Joan. XIX, 11. — 4. I Petr. II, 23. — 5. Isa. LIII, 7. — 6. Rom. V, 19. — 7. Ps. CXV, 15.

II. — JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX.

« Pilate leur livra Jésus pour être crucifié, et ils l'emmenèrent portant sa croix » : *Bajulans sibi crucem*[1]. — Jésus avait fait un acte d'obéissance ; il s'était livré aux volontés de son Père, et maintenant, le Père lui montre ce que l'obéissance lui impose : c'est la croix. Il l'accepte comme venant des mains de son Père, avec tout ce qu'elle comporte de douleurs et d'ignominies. En cet instant, Jésus acceptait le surcroît de souffrances qu'apportait ce lourd fardeau à ses épaules meurtries, les tortures indicibles dont ses membres sacrés seraient affligés au moment de la crucifixion ; il acceptait les amers sarcasmes, les haineux blasphèmes, dont ses pires ennemis, en apparence triomphants, allaient l'accabler aussitôt qu'ils le verraient suspendu au gibet infâme ; il acceptait l'agonie de trois heures, l'abandon de son Père... Nous n'approfondirons jamais l'abîme d'afflictions auxquelles notre divin Sauveur a consenti en recevant la croix. — En ce moment aussi, le Christ Jésus, qui nous représentait tous, et qui allait mourir pour nous, acceptait la croix pour tous ses membres, pour chacun de nous : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit*[2]. Il a uni alors aux siennes toutes les souffrances de son corps mystique ; il leur a fait puiser dans cette union leur valeur et leur prix.

Acceptons donc notre croix en union avec lui, comme lui, pour être de dignes disciples de ce chef divin ; acceptons-la sans raisonner, sans murmurer ; si lourde qu'ait été pour Jésus la croix que le Père lui imposait, a-t-elle diminué son amour, sa confiance envers son Père ? Bien au contraire. « Je boirai le calice d'amertume que mon Père me présente » : *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum*[3] ? Qu'il en soit ainsi de nous. « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive ». Ne soyons pas de ceux que

1. Joan. XIX, 17. — 2. Isa. LIII, 4. — 3. Joan. XVIII, 11.

S. Paul appelle « ennemis de la croix de Jésus »[1]. Prenons plutôt notre croix, celle que Dieu nous impose ; dans l'acceptation généreuse de cette croix, nous trouverons la paix : rien ne pacifie tant l'âme qui souffre, que cet abandon entier au bon plaisir de Dieu.

Mon Jésus, j'accepte toutes les croix, toutes les contradictions, toutes les adversités que le Père m'a destinées ; que l'onction de votre grâce me donne la force de porter ces croix avec le même abandon que vous nous avez montré en recevant la vôtre pour nous. « Que je ne cherche ma gloire qu'en la participation à vos souffrances »[2] !

III. — JÉSUS TOMBE UNE PREMIÈRE FOIS.

« Il sera un homme de douleurs et il connaîtra la faiblesse » : *Vir dolorum, sciens infirmitatem*[3]. — Cette prophétie d'Isaïe s'accomplit à la lettre. Jésus, épuisé par les souffrances de l'âme et du corps, succombe sous le poids de la croix : la toute-puissance tombe de faiblesse. Cette faiblesse de Jésus honore sa puissance divine. Par elle, il expie nos péchés, il répare les révoltes de notre orgueil et « relève le monde impuissant à se sauver » : *Deus qui in Filii tui humilitate jacentem mundum erexisti*[4]... De plus, il nous méritait à ce moment la grâce de nous humilier de nos fautes, de reconnaître nos chutes, de les avouer sincèrement ; il nous méritait la grâce de la force qui soutient notre faiblesse.

Avec le Christ prosterné devant son Père, détestons les élèvements de notre vanité et de notre ambition ; reconnaissons l'étendue de notre faiblesse. Autant Dieu accable les superbes, autant l'humble aveu de notre infirmité attire sa miséricorde : *Quomodo miseretur pater filiorum... quoniam ipse cognovit figmentum nostrum*[5]. Crions miséricorde à Dieu dans les moments où nous sentons que nous sommes faibles en face de la croix, de

1. Philipp. III, 18. — 2. Gal. VI, 14. — 3. Cf. Isa. LIII, 3. — 4. Oraison du IIe Dim. après Pâques. — 5. Ps. CII, 13-14.

la tentation, de l'accomplissement de la volonté divine : *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum*[1]. C'est en proclamant alors humblement notre infirmité qu'éclatera en nous le triomphe de la grâce qui, seule, peut nous sauver : *Virtus in infirmitate perficitur*[2].

O Christ Jésus, prosterné sous votre croix, je vous adore. « Force de Dieu »[3], vous vous montrez accablé de faiblesse pour nous apprendre l'humilité et confondre nos orgueils. « O pontife, plein de sainteté, qui avez passé par nos épreuves afin de nous ressembler et de pouvoir compatir à nos infirmités »[4], ne m'abandonnez pas à moi-même, car je ne suis que faiblesse ; « que votre force demeure en moi », afin que je ne succombe pas au mal : *Ut inhabitet in me virtus Christi*[5].

IV. — JÉSUS RENCONTRE SA MÈRE.

Le jour est venu pour la Vierge Marie où doit se réaliser pleinement en elle la prophétie de Siméon : « Un glaive percera votre âme »[6]. — De même qu'elle s'était unie à Jésus en l'offrant jadis au Temple, elle veut plus que jamais entrer dans ses sentiments et partager ses souffrances, à cette heure où Jésus va consommer son sacrifice. Elle se rend au Calvaire où elle sait que son Fils doit être crucifié. Sur la route, elle le rencontre. Quelle immense douleur de le voir dans cet affreux état ! Leurs regards s'échangent, et l'abîme des souffrances de Jésus appelle l'abîme de la compassion de sa Mère. Que ne ferait-elle pas pour lui ?

Cette rencontre fut à la fois une source de douleur et un principe de joie pour Jésus. Une douleur, en voyant la profonde désolation en laquelle son état si triste plongeait l'âme de sa mère ; une joie, à la pensée que ses souffrances allaient payer le prix de tous les privilèges dont elle était et devait être comblée.

C'est pourquoi il s'arrête à peine. Le Christ avait le

1. Ps. VI, 3. — 2. II Cor. XII, 9. — 3. I Cor. I, 24. — 4. Hebr. IV, 15. — 5. II Cor. XII, 9. — 6. Luc. II, 35.

cœur le plus tendre qui soit ; au tombeau de Lazare, il versait des larmes ; il pleurait sur les malheurs de Jérusalem. Jamais fils n'a aimé sa mère comme lui ; quand il l'a rencontrée si désolée sur la route du calvaire, il a dû sentir s'émouvoir toutes les fibres de son cœur. Et pourtant, il passe outre, il continue son chemin vers le lieu de son supplice, parce que c'est la volonté de son Père. Marie s'associe à ce sentiment, elle sait que tout doit s'accomplir pour notre salut ; elle prend sa part des souffrances de Jésus en le suivant jusqu'au Golgotha, où elle deviendra corédemptrice.

Rien d'humain ne doit nous retenir dans notre marche vers Dieu ; aucun amour naturel ne doit entraver notre amour pour le Christ : nous devons passer outre pour lui demeurer unis.

Demandons à la Vierge de nous associer à la contemplation des souffrances de Jésus et de nous donner part à la compassion qu'elle lui témoigne, afin d'y puiser la haine du péché qui a exigé une telle expiation. Il a plu parfois à Dieu, pour manifester sensiblement le fruit que produit la contemplation de la Passion, d'imprimer dans le corps de quelques saints, comme S. François d'Assise, les stigmates des plaies de Jésus. Nous ne devons pas désirer ces marques extérieures ; mais nous devons demander que l'image du Christ souffrant soit imprimée dans notre cœur. Sollicitons de la Vierge cette grâce précieuse : *Sancta mater istud agas, crucifixi fige plagas cordi meo valide*[1].

O Mère, « voilà votre Fils » ; par l'amour que vous lui portez, faites que le souvenir de ses souffrances nous suive partout ; c'est en son nom que nous vous le demandons ; nous le refuser, serait le refuser à lui-même puisque nous sommes ses membres. O Christ Jésus, voilà votre Mère ; à cause d'elle, accordez-nous de compatir à vos douleurs pour vous devenir semblables.

1. Prose *Stabat Mater.*

V. — SIMON LE CYRÉNÉEN AIDE JÉSUS A PORTER SA CROIX.

« Comme ils sortaient, ils rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon qu'ils réquisitionnèrent pour porter la croix de Jésus »[1]. — Jésus est épuisé ; bien qu'il soit le Tout-Puissant, il veut que sa sainte humanité, chargée de tous les péchés du monde, éprouve le poids de la justice et de l'expiation. Mais il veut que nous l'aidions à porter sa croix. Simon nous représente tous, et c'est à nous tous que le Christ demande de partager ses souffrances : on n'est son disciple qu'à cette condition. « Si quelqu'un veut marcher sur mes traces, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ». Le Père a décidé qu'une part de douleurs serait laissée au corps mystique de son Fils, qu'une portion de l'expiation serait subie par ses membres : *Adimpleo ea quae desunt passionum Christi in carne mea pro corpore ejus, quod est Ecclesia*[2]. Jésus le veut ainsi, et c'est pour signifier ce décret divin qu'il a accepté l'aide du Cyrénéen.

Mais en même temps, il nous a mérité en ce moment la grâce de la force pour soutenir généreusement les épreuves : il a mis dans sa croix l'onction qui rend la nôtre tolérable ; car en portant notre croix, c'est bien la sienne que nous acceptons. Il unit nos souffrances à sa douleur, et il leur confère, par cette union, une valeur inestimable, source de grands mérites. « Comme ma divinité a attiré à soi, disait Notre-Seigneur à sainte Mechtilde, les souffrances de mon humanité et les a faites siennes (c'est la dot de l'épouse), ainsi je transporterai tes peines dans ma divinité, je les unirai à ma passion, et je te ferai participer à cette gloire que mon Père a conférée à ma sainte humanité pour toutes ses souffrances »[3].

C'est ce que S. Paul nous fait entendre dans sa lettre aux Hébreux afin de nous encourager à tout supporter pour l'amour du Christ : « Courons avec persévérance

1. Matth. XXVII, 32 ; Marc. XV, 21. — 2. Col. I, 24. — 3. *Le livre de la grâce spéciale*, II[e] partie, chap. XXXVI.

dans la carrière qui nous est ouverte, les yeux fixés sur Jésus, le guide et le consommateur de la foi ; au lieu de la joie qui lui était offerte, méprisant l'ignominie, il a souffert la croix, et, depuis lors, il a mérité d'être assis à la droite du trône de Dieu. — Considérez celui qui a supporté contre sa personne une si grande contradiction de la part des pécheurs afin de ne pas vous laisser abattre par le découragement » [1].

Mon Jésus, j'accepte de votre main les parcelles que vous détachez pour moi de votre croix ; j'accepte toutes les contrariétés, les contradictions, les peines, les douleurs que vous permettez ou qu'il vous plaît de m'envoyer ; je les accepte comme part d'expiation ; unissez ce peu que je fais à vos souffrances indicibles, car c'est d'elles que les miennes tireront tout leur mérite.

VI. — UNE FEMME ESSUIE LE VISAGE DE JÉSUS.

La tradition rapporte qu'une femme, prise de compassion, s'approcha de Jésus et lui tendit un linge pour essuyer sa face adorable.

Isaïe avait prédit de Jésus souffrant qu « il n'aurait plus ni forme ni beauté, qu'il serait rendu méconnaissable » : *Non est species ei, neque decor, nec reputavimus eum* [2]. L'Évangile nous dit que les soldats lui donnaient d'insolents soufflets, qu'ils lui crachaient à la face; le couronnement d'épines avait fait découler le sang sur sa figure sacrée. Le Christ Jésus a voulu souffrir tout cela pour expier nos péchés ; « il a voulu nous guérir par les meurtrissures » qu'a subies sa face divine : *Livore ejus sanati sumus* [3].

Étant notre frère aîné, il nous a rendu, en se snbstituant à nous dans sa passion, la grâce qui fait de nous les enfants de son Père. « Nous devons lui être semblables, puisque telle est la forme même de notre prédestination » : *Conformes fieri imaginis Filii sui* [4]. Com-

1. Hebr. XII, 1-3. — 2. Isa. LIII, 1-2. — 3. Ibid. LIII, 5. — 4. Rom. VIII, 29.

ment cela ? Tout défiguré qu'il est par nos péchés, le Christ dans sa passion demeure le Fils bien-aimé, objet de toutes les complaisances de son Père. Nous lui sommes semblables en cela, si nous gardons en nous la grâce sanctifiante qui est le principe de notre similitude divine. Nous lui sommes semblables encore en pratiquant les vertus qu'il manifeste durant sa passion, en partageant l'amour qu'il porte à son Père et aux âmes, sa patience, sa force, sa mansuétude, sa douceur.

O Père céleste, en retour des meurtrissures que votre Fils Jésus a voulu souffrir pour nous, glorifiez-le, élevez-le, donnez-lui cette splendeur qu'il a méritée lorsque sa face adorable a été défigurée pour notre salut.

VII. — JÉSUS TOMBE UNE DEUXIÈME FOIS.

Considérons notre divin Sauveur succombant encore sous le poids de sa croix. « Dieu a placé sur ses épaules tous les péchés du monde » : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum*[1]. Ce sont nos péchés qui l'écrasent ; il les voit tous dans leur multitude et leur détail ; il les accepte comme siens, au point de ne paraître plus, selon la parole même de S. Paul, qu'un péché vivant : *Pro nobis peccatum fecit*[2]. Comme Verbe éternel, Jésus est tout-puissant ; mais il veut éprouver toute la faiblesse d'une humanité écrasée : cette faiblesse toute volontaire honore la justice de son Père céleste, et nous mérite la force.

N'oublions jamais nos infirmités ; ne nous laissons jamais aller à l'orgueil ; si grands progrès que nous croyions avoir réalisés, nous demeurons toujours faibles pour porter notre croix à la suite de Jésus : *Sine me nihil potestis facere*[3]. Seule, la vertu divine qui découle de lui devient notre force : *Omnia possum in eo qui me confortat*[4] ; mais elle ne nous est donnée que si nous l'implorons souvent.

1. Isa. LIII, 6. — 2. II Cor. V, 21. — 3. Joan. XV, 5. — 4. Philipp. IV, 13.

O Jésus, rendu faible pour mon amour, écrasé sous le poids de mes péchés, donnez-moi la force qui est en vous, afin que vous seul soyez glorifié par mes œuvres !

VIII. — JÉSUS PARLE AUX FEMMES DE JÉRUSALEM.

« Jésus était suivi d'une grande foule de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. Se tournant vers elles, Jésus dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car des jours viendront où l'on dira : Bienheureuses celles qui furent stériles... Et les hommes crieront aux montagnes : tombez sur nous... Car si le bois vert est ainsi traité, que fera-t-on du bois sec »[1] ?

Jésus connaît les exigences ineffables de la justice et de la sainteté de son Père. Il rappelle aux filles de Jérusalem que cette justice et cette sainteté sont des perfections adorables de l'Être divin. Lui, il est un « pontife saint, innocent, pur, séparé des pécheurs »[2] ; il ne fait que se substituer à eux ; et pourtant, voyez de quelles atteintes rigoureuses la divine justice le frappe. Si cette justice réclame de lui une expiation si étendue, quelle sera la force de ses coups contre les coupables qui auront obstinément refusé jusqu'au dernier jour d'unir leur part d'expiation aux souffrances du Christ ? *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*[3]. Ce jour-là, la confusion de l'orgueil humain sera si profonde, le supplice de ceux qui n'auront pas voulu de Dieu si terrible que ces malheureux, rejetés loin de Dieu pour toujours, grinceront des dents de désespoir ; ils demanderont « aux collines de les couvrir », comme si elles pouvaient les dérober aux traits enflammés d'une justice dont ils reconnaissent avec évidence l'entière équité...

Implorons la miséricorde de Jésus pour le jour redoutable où il viendra non plus en victime ployant sous le

1. Luc. XXIII, 27-31. — 2. Hebr. VII, 26. — 3. Ibid. X, 31.

poids de nos péchés, mais en juge souverain « à qui le Père a remis toute puissance »[1].

O mon Jésus, faites-moi miséricorde ! O vous, qui êtes la vigne, donnez-moi de demeurer uni à vous par la grâce et mes bonnes œuvres, afin que je porte des fruits dignes de vous ; que je ne devienne pas, par mes péchés, « une branche morte, bonne à être retranchée et jetée au feu »[2].

IX. — JÉSUS TOMBE UNE TROISIÈME FOIS.

« Dieu, disait Isaïe, en parlant du Christ durant sa passion, a voulu le briser par la souffrance » : *Dominus voluit conterere eum in infirmitate*[3]. Jésus est écrasé par la justice. Nous ne pourrons jamais, même au ciel, mesurer ce que fut pour Jésus, que d'être soumis aux traits de la justice divine. Aucune créature, pas même les damnés, n'en a porté le poids dans toute sa plénitude. Mais la sainte humanité de Jésus, unie à cette justice divine par un contact immédiat, en a subi toute la puissance et toute la rigueur. C'est pourquoi, victime qui s'est livrée par amour à tous ses coups, il est brisé par l'accablement que fait peser sur lui cette justice sainte.

O mon Jésus, apprenez-moi à détester le péché qui oblige la justice à réclamer de vous une telle expiation ! donnez-moi d'unir à vos souffrances toutes mes peines, afin que par elles je puisse effacer mes fautes et satisfaire dès ici-bas.

X. — JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS.

« Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort »[4]. C'est la prophétie du psalmiste. — Jésus est dépouillé de tout et mis dans la nudité d'une pauvreté absolue, il ne dispose pas même de ses vêtements ; car dès qu'il sera élevé en croix, les soldats se les partageront et jetteront sa tunique au sort. — Jésus, par un mouve-

1. Cf. Matth. XXVIII, 18. — 2. Cf. Joan. XV, 6. — 3. Isa. LIII, 10. — 4. Ps. XXI, 19.

ment de l'Esprit-Saint : *Per Spiritum sanctum semetipsum obtulit Deo* [1], s'abandonne à ses bourreaux comme victime pour nos péchés.

Rien n'est si glorieux pour Dieu ni si utile pour nos âmes que d'unir l'offrande absolue et sans condition de nous-mêmes à celle qu'a faite Jésus au moment où il s'abandonnait aux bourreaux pour être dépouillé de ses vêtements et attaché à la croix « afin de nous rendre, par son dénuement, les richesses de sa grâce » [2]. Cette offrande de nous-mêmes est un véritable sacrifice ; cette immolation à la volonté divine est le fond de toute la vie spirituelle. Mais pour qu'elle acquière toute sa valeur, nous devons l'unir à celle de Jésus, car « c'est par cette oblation qu'il nous a tous sanctifiés » : *In qua voluntate sanctificati sumus* [3].

O mon Jésus, agréez l'offrande que je vous fais de tout mon être, joignez-la à celle que vous avez faite à votre Père céleste, au moment où vous êtes arrivé au Calvaire ; dépouillez-moi de toute attache à la créature et à moi-même !

XI. — JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX.

: Ils le crucifièrent et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu » [4]. — Jésus se livre à ses bourreaux « comme un agneau, sans ouvrir la bouche ». La torture de ce crucifiement des mains et des pieds est inexprimable. Qui pourrait dire surtout les sentiments du cœur sacré de Jésus au milieu de ces tourments ? Il devait répéter sans doute la parole qu'il avait dite en entrant en ce monde : « Père, vous ne voulez plus d'holocaustes d'animaux : ils sont insuffisants pour reconnaître votre sainteté... mais vous m'avez donné un corps : *Corpus autem aptasti mihi.* Me voici » [5] ! Jésus regarde sans cesse la face de son Père, et avec un incommensurable sentiment d'amour, il livre son corps

1. Hebr. IX, 14. — 2. II Cor. VIII. 9. — 3. Hebr. X, 10. — 4. Joan. XIX, 18. — 5. Hebr. X, 5-7 ; Cf. Ps. XXXIX, 8.

pour réparer les insultes faites à la majesté éternelle. On le crucifie entre deux larrons : *Factus obediens usque ad mortem.* Et quelle mort subit-il ? La mort de la croix : *Mortem autem crucis*[1]. Pourquoi cela ? Parce qu'il est écrit : « Maudit soit celui qui est suspendu au gibet »[2]. Il a voulu être mis « au rang des scélérats »[3], afin de reconnaître les droits souverains de la sainteté divine.

Il se livre aussi pour nous. Jésus, étant Dieu, nous voyait tous en ce moment ; il s'est offert pour nous racheter parce que c'est à lui, pontife et médiateur, que le Père nous a donnés : *Quia tui sunt*[4]. Quelle révélation de l'amour de Jésus pour nous ! *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*[5]. Il n'aurait pu faire davantage : *In finem dilexit*[6]. Et cet amour, c'est aussi l'amour du Père et de l'Esprit-Saint, car ils ne sont qu'un.

O Jésus, qui « en obéissant à la volonté du Père et par la coopération du Saint-Esprit, avez donné la vie au monde par votre mort, délivrez-moi, par votre corps infiniment saint et votre sang, de toutes mes fautes et de tous mes maux : faites que je m'attache inviolablement à votre loi et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous »[7].

XII. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX.

« Et criant d'une voix puissante, Jésus dit : Père, je remets mon âme entre vos mains. Et ayant dit ces paroles, il expira »[8]. — Après trois heures de souffrances indicibles, Jésus meurt. « La seule oblation digne de Dieu, l'unique sacrifice qui rachète le monde, et sanctifie les âmes est accompli » : *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*[9].

Le Christ Jésus avait promis que « quand il aurait été

1. Philipp. II, 8. — 2. Deut. XXI, 23 ; Gal. III, 13. — 3. Isa. LIII, 12 ; Marc. XV, 28 ; Luc. XXII, 37. — 4. Joan. XVII, 9. — 5. Ibid. XV, 13. — 6. Ibid. XIII, 1. — 7. Ordinaire de la messe. — 8. Luc. XXIII, 46. — 9. Hebr. X, 14.

élevé sur la croix il attirerait tout à lui » : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum*[1]. Nous sommes à lui à un double titre : comme créatures tirées du néant par lui, pour lui ; — comme des âmes « rachetées par son sang » précieux : *Redemisti nos, Domine, in sanguine tuo*[2]. Une seule goutte du sang de Jésus, Homme-Dieu, aurait suffi pour nous sauver, car tout en lui a une valeur infinie ; mais, parmi tant d'autres raisons, il l'a voulu répandre jusqu'à la dernière goutte en faisant percer son cœur sacré, afin de nous manifester l'étendue de son amour. — Et c'est pour nous tous qu'il l'a versé ; chacun peut redire en toute vérité la brûlante parole de S. Paul : « Il m'a aimé, et s'est livré pour moi »[3] !

Demandons-lui de nous attirer à son cœur sacré par la vertu de sa mort sur la croix ; demandons-lui « de mourir à nos amours-propres, à nos volontés propres, sources de tant d'infidélités et de péchés, et de vivre pour celui qui est mort pour nous ». Puisque c'est à sa mort que nous devons la vie de nos âmes, n'est-il pas juste que nous ne vivions que pour lui ? *Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est*[4].

O Père, glorifiez votre Fils suspendu au gibet. « Puisqu'il s'est abaissé jusqu'à la mort et à la mort de la croix, élevez-le ; que soit exalté le nom que vous lui avez donné ; que tout genou fléchisse devant lui ; que toute langue confesse que votre Fils Jésus vit désormais dans votre gloire éternelle » !

XIII. — LE CORPS DE JÉSUS EST DESCENDU DE LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE.

Le corps meurtri de Jésus est rendu à Marie. Nous ne pouvons imaginer la douleur de la Vierge à ce moment. Jamais mère n'a aimé son enfant comme Marie a aimé Jésus ; son cœur de mère a été façonné par l'Esprit-Saint

1. Joan. XII, 32. — 2. Apoc. V, 9. — 3. Gal. II, 20. — 4. II Cor. V, 15.

pour aimer un Homme-Dieu. Jamais cœur humain n'a battu avec plus de tendresse pour le Verbe incarné que le cœur de Marie ; car elle était pleine de grâce, et son amour ne rencontrait point d'obstacle à son épanouissement.

Puis elle devait tout à Jésus ; son immaculée conception, les privilèges qui font d'elle une créature unique lui avaient été donnés en prévision de la mort de son Fils. Quelle douleur inexprimable fut la sienne, lorsqu'elle reçut dans ses bras le corps ensanglanté de Jésus !

Jetons-nous à ses pieds pour lui demander pardon des péchés qui furent la cause de tant de souffrances ; « O Mère, source d'amour, faites-moi comprendre la force de votre douleur, afin que je partage votre affliction ; faites que mon cœur soit embrasé d'amour pour le Christ, mon Dieu, afin que je ne songe qu'à lui plaire »[1] !

XIV. — JÉSUS EST DÉPOSÉ DANS LE TOMBEAU.

« Joseph d'Arimathie ayant descendu de la croix le corps de Jésus, l'enveloppa d'un linceul, et le déposa dans un sépulcre taillé dans le roc, où personne n'avait encore été mis »[2].

S. Paul disait que le Christ devait nous être « semblable en toutes choses »[3] ; jusque dans sa sépulture, Jésus est l'un des nôtres : « on l'ensevelit, dit S. Jean, à la manière des Juifs, avec des linges et des aromates »[4]. Mais le corps de Jésus, uni au Verbe, « ne devait pas souffrir la corruption ». Il restera à peine trois jours dans le tombeau ; par sa propre vertu, Jésus en sortira triomphant de la mort, resplendissant de vie et de gloire, et « la mort n'aura plus d'empire sur lui »[5].

L'Apôtre nous dit encore que « par notre baptême nous avons été ensevelis avec le Christ pour mourir au péché » : *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem*[6]. Les eaux du baptême sont comme un sé-

1. Prose *Stabat Mater*. — 2. Luc. XXIII, 53. — 3. Hebr. II, 17. — 4. Joan. XIX, 40. — 5. Rom. VI, 9. — 6. Ibid. 4.

pulcre où nous devons laisser le péché, et d'où nous sortons, animés d'une nouvelle vie, la vie de la grâce. La vertu sacramentelle de notre baptême dure toujours. En nous unissant par la foi et l'amour au Christ déposé dans le tombeau, nous renouvelons cette grâce de « mourir au péché afin de ne vivre que pour Dieu »[1].

Seigneur Jésus, que j'ensevelisse dans votre tombeau tous mes péchés, toutes mes fautes, toutes mes infidélités ; par la vertu de votre mort et de votre sépulture, donnez-moi de renoncer de plus en plus à tout ce qui m'éloigne de vous, à Satan, aux maximes du monde, à mes amours-propres ; par la vertu de votre résurrection, faites que, comme vous, je ne vive plus que pour la gloire de votre Père !

1. Cf. Rom. VI, 11.

XV. — *SI CONSURREXISTIS CUM CHRISTO...*

(Temps pascal).

SOMMAIRE. — L'Église appelle « sainte » la Résurrection de Jésus. Double élément constitutif de la sainteté. — I. Le Christ ressuscité est exempt de toute infirmité humaine. — II. Éclatante plénitude de la « Vie pour Dieu » dans le Christ triomphant. — III. Le baptême inaugure en nous la grâce pascale. Doctrine de S. Paul. Comment le chrétien, par son éloignement de tout péché et son détachement de toute créature, doit imiter, durant toute son existence, la liberté spirituelle du Christ glorieux. — IV. Pleine appartenance à Dieu : *Viventes Deo ;* sa réalisation dans l'âme. — V. Comment, par la contemplation du mystère et la communion eucharistique, nous affermissons en nous cette double grâce pascale. — VI. La résurrection des corps achève de manifester la grandeur de ce mystère glorieux. Joie que fait naître en nos âmes l'union au Christ ressuscité ; l'*Alleluia* pascal.

Tout le mystère du Christ durant les jours de sa passion peut se résumer dans cette parole de S. Paul : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem*[1] : « Il s'est humilié, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort ». Nous avons vu jusqu'à quel point le Christ s'est abaissé ; il a touché le fond de l'humiliation, il a choisi « la mort d'un maudit », ainsi qu'il était écrit : *Maledictus omnis qui pendet in ligno*[2].

Mais ces abîmes d'ignominies et de souffrances dans lesquels Notre-Seigneur a bien voulu descendre étaient également des abîmes d'amour ; et cet amour nous a mérité la miséricorde de son Père, toutes les grâces de salut et de sanctification.

1. Philipp. II, 8. — 2. Deut. XXI, 23 ; Gal. III, 13.

Si le mot d'humiliation résume le mystère de la passion, il y a une parole, de S. Paul également, qui récapitule pour le Christ le mystère de sa résurrection : *Vivit Deo*[1] : « il vit pour Dieu », *Vivit :* il n'y a plus désormais en lui que vie parfaite et glorieuse, sans infirmité ni « perspective de mort » : *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur*[2] *:* vie tout entière pour Dieu, plus que jamais vouée à son Père et à sa gloire.

Dans ses Litanies, l'Église applique certaines dénominations à quelques-uns des mystères de Jésus. Elle dit de sa résurrection qu'elle est « sainte » : *Per sanctam resurrectionem tuam.* Qu'est-ce que cela veut dire ? Tous les mystères du Christ Jésus ne sont-ils pas saints ? Oh ! certainement. — Lui-même d'abord est « le saint par excellence » : *Tu solus sanctus,* chantons-nous à la messe dans l'hymne du *Gloria.* — Et tous ses mystères sont saints. « Sa naissance est sainte » : *Quod nascetur ex te Sanctum*[3] *;* sa vie est toute sainte ; « il a toujours accompli ce qui était agréable à son Père »[4] ; et vous savez que personne n'a pu le convaincre de péché[5]. Sa passion est sainte ; il est vrai que c'est pour les péchés des hommes qu'il meurt, mais la victime est cependant immaculée, c'est l'agneau sans tache ; le pontife qui s'immole lui-même est « saint, innocent, juste, séparé des pécheurs »[6].

Pourquoi donc la Résurrection, de préférence à tout autre mystère de Jésus, est-elle appelée « sainte » par l'Église ?

Parce que c'est dans ce mystère que le Christ réalise particulièrement les conditions de la sainteté ; parce que ce mystère met principalement en relief les éléments qui constituent formellement la sainteté humaine, laquelle trouve son modèle et sa source dans le Christ ; parce que, si, par toute sa vie, il est la voie[7], la « lumière »[8], s'il donne l'exemple de toutes les vertus compatibles avec

1. Rom. VI, 10. — 2. Ibid. 9. — 3. Luc. I, 35. — 4. Joan. VIII, 29. — 5. Cf. Joan. VIII, 46. — 6. Hebr. VII, 26. — 7. Joan. XIV, 6. — 8. Ibid. VIII, 12.

sa divinité, — dans sa résurrection, le Christ est surtout l'exemplaire de la sainteté.

Quels sont donc les éléments constitutifs de la sainteté? La sainteté peut se ramener pour nous à deux éléments : l'éloignement de tout péché, le détachement de toute créature ; et l'appartenance totale et stable à Dieu.

Or ces deux caractères se retrouvent particulièrement, comme nous allons le voir, dans la résurrection du Christ, à un degré d'apogée qui ne s'est pas manifesté avant sa sortie du tombeau ; bien que le Verbe incarné ait été, durant toute son existence, le « saint » par excellence, il se révèle à nous surtout sous cet aspect, avec une éblouissante clarté, dans sa résurrection ; et voilà pourquoi l'Église chante : *Per sanctam resurrectionem tuam.*

Contemplons donc ce mystère de Jésus sortant vivant et glorieux du sépulcre ; nous verrons comment la Résurrection est le mystère du triomphe de la vie sur la mort, du céleste sur le terrestre, du divin sur l'humain, et qu'elle réalise éminemment l'idéal de toute sainteté.

I

Qu'était le Christ Jésus avant sa résurrection ?

Il était Dieu et homme. Le Verbe éternel avait épousé une nature appartenant à une race pécheresse ; sans aucun doute, cette humanité n'a pas contracté le péché, mais elle a été soumise aux infirmités corporelles compatibles avec la divinité, infirmités qui, en nous, sont souvent les suites du péché : *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit*[1].

Voyez Notre-Seigneur durant sa vie mortelle. A la crèche, c'est un petit enfant, faible, qui a besoin du lait de sa mère pour sustenter sa vie ; plus tard, il a éprouvé la fatigue : *Fatigatus ex itinere sedebat*[2] : une fatigue réelle qu'il sentait dans ses membres ; le sommeil, un sommeil véritable et non simulé, a clos ses paupières : les apôtres doivent le réveiller lorsque la barque dans

1. Isa. LIII, 4. — 2. Joan. IV, 6.

laquelle il dormait est ballottée par la tempête[1] ; il a connu la faim : *Esuriit*[2] ; la soif : *Sitio*[3] ; la souffrance. Il a éprouvé aussi des afflictions intérieures : au jardin des Oliviers, la peur, l'ennui, l'angoisse, la tristesse fondent sur son âme : *Coepit pavere et taedere... et moestus esse ; tristis est anima mea usque ad mortem*[4]. Enfin, il a enduré la mort : *Emisit spiritum*[5].

Ainsi a-t-il partagé nos faiblesses, nos infirmités, nos douleurs ; seul, le péché et tout ce qui est source ou conséquence morale du péché lui est inconnu : *Debuit per omnia fratribus similari, absque peccato*[6].

Mais après la résurrection, toutes ces infirmités ont disparu. Il n'y a plus en lui ni sommeil, ni fatigue, ni infirmité quelconque. Notre-Seigneur n'éprouve plus rien de tout cela : c'est la séparation complète de tout ce qui est faiblesse. Son corps n'est-il donc plus réel ? Certainement. C'est bien le corps qu'il a reçu de la Vierge Marie, et qui a souffert la mort sur la croix.

Voyez comme le Christ lui-même tient à le montrer. Le soir de sa résurrection, il apparaît aux apôtres. « Saisis de stupeur et d'effroi, ils croient voir un esprit. Mais il leur dit : Pourquoi vous troublez-vous, et pourquoi des doutes s'élèvent-ils dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi. Touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai. Ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et ses pieds »[7]. — Thomas était alors absent. Nous avons vu le Seigneur, lui disent à son retour les autres disciples. Thomas ne veut rien croire ; il demeure sceptique. « Si je ne vois, dit-il, dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt là où étaient les clous, et ma main dans son côté, je ne croirai point ». Huit jours après, Jésus leur apparaît de nouveau ; et après leur avoir souhaité la paix, il dit à Thomas :

1. Matth. VIII, 24-25 ; Marc. IV, 38 ; Luc. VIII, 23-24. — 2. Matth. IV, 2 ; Luc. IV, 2. — 3. Joan. XIX, 28. — 4. Matth. XXVI, 37-38 ; Marc. XIV, 33-34. — 5. Joan. XIX, 50. — 6. Hebr. II, 17 ; IV, 15. — 7. Luc. XXIV, 37-40.

« Mets ici ton doigt, et vois mes mains ; approche ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle »[1].

Ainsi, Jésus fait lui-même constater à ses apôtres la réalité de son corps ressuscité ; mais c'est un corps soustrait désormais aux infirmités de la terre ; ce corps est agile ; la matière ne l'arrête point ; Jésus sort du tombeau taillé dans le roc et dont l'entrée est fermée par une lourde pierre ; il se présente au milieu de ses disciples *Januis clausis*[2], « alors que toutes les portes » du lieu où ils étaient rassemblés « étaient fermées ». S'il prend de la nourriture avec ses disciples, ce n'est pas qu'il éprouve la faim, mais c'est qu'il veut, par une miséricordieuse condescendance, confirmer la réalité de sa résurrection.

Ce corps ressuscité est désormais immortel ; il est mort une fois : *Quod enim mortuus est, mortuus est semei*[3] ; mais à présent, dit S. Paul, « le Christ ressuscité ne meurt plus, la mort n'a plus sur lui d'empire » : *Mors illi ultra non dominabitur :* le corps de Jésus ressuscité n'est plus soumis à la mort ni aux conditions du temps : il est libéré de toutes les servitudes, de toutes les infirmités qu'il avait prises dans l'Incarnation ; il est impassible, spirituel, vivant dans une souveraine indépendance.

C'est en cela qu'est représenté dans le Christ le premier élément de la sainteté : l'éloignement de tout ce qui est mort, de tout ce qui est terrestre, de tout ce qui est créature, l'affranchissement d'avec toute faiblesse, d'avec toute infirmité, d'avec toute passibilité. Au jour de sa résurrection, le Christ Jésus a laissé dans le tombeau les linceuls, qui sont le symbole de nos infirmités, de nos faiblesses, de nos imperfections ; il sort triomphant du sépulcre ; sa liberté est entière, il est animé d'une vie intense, parfaite, qui fait vibrer toutes les fibres de son être. En lui, tout ce qui est mortel est absorbé par la Vie.

1. Joan. XX, 24-27. — 2. Ibid. 26. — 3. Rom. VI, 10.

II

Sans doute nous verrons le Christ ressuscité toucher encore la terre ; par amour pour ses disciples, par condescendance pour la faiblesse de leur foi, il consent à leur apparaître, à converser avec eux, à partager leurs repas ; mais sa vie est avant tout céleste : *Vivit Deo.*

Nous ne savons presque rien de cette vie céleste de Jésus au lendemain de sa résurrection ; mais pouvons-nous douter qu'elle ait été admirable ?

Il a prouvé à son Père combien il l'aimait en donnant sa vie pour les hommes ; maintenant, tout est soldé, tout est expié ; la justice rassasiée ne réclame plus de lui d'expiation ; l'amitié est rétablie entre les hommes et Dieu ; l'œuvre de rédemption est accomplie. Mais la religion de Jésus pour son Père, elle, continue, plus vive, plus entière que jamais. L'Évangile ne nous dit rien de ces hommages d'adoration, d'amour, et d'action de grâces, que le Christ rendait alors à son Père ; mais S. Paul résume tout en disant : *Vivit Deo,* « il vit pour Dieu ».

C'est le second élément de la sainteté : l'adhésion, l'appartenance, la consécration à Dieu. Nous ne saurons qu'au ciel avec quelle plénitude Jésus vivait pour son Père en ces jours bénis ; ce fut certainement avec une perfection qui ravissait les anges ; maintenant que sa sainte humanité est libre de toutes les nécessités, affranchie de toutes les infirmités de notre condition terrestre, elle se livre, comme elle ne le fit jamais, à la gloire du Père. La vie du Christ ressuscité devient une source infinie de gloire pour son Père ; il n'y a plus en lui aucune faiblesse ; tout en lui est lumière, force, beauté, vie ; tout en lui chante un cantique ininterrompu de louange.

Si l'homme ramasse en son être tous les règnes de la création pour y résumer aussi l'hymne de toute créature, que dirons-nous du cantique incessant que chante à la Trinité l'humanité du Christ glorieux, pontife suprême triomphant de la mort ? Ce cantique, expression parfaite de la vie divine qui désormais enveloppe et pénètre de

toute sa puissance et de toute sa splendeur la nature humaine de Jésus, est ineffable...

III

Telle est la vie du Christ ressuscité. Elle est le modèle de la nôtre, et le Christ a mérité pour nous la grâce de vivre comme lui pour Dieu, d'être associés à son état de ressuscité. Il l'a méritée, non certes par sa résurrection ; en rendant le dernier soupir, le Christ a atteint le terme de son existence mortelle, il ne peut plus dès lors mériter; tout ce qu'il a acquis pour nous, l'a été par son sacrifice, inauguré dès l'Incarnation et consommé par la mort sur la croix.

Mais ses mérites nous demeurent après sa sortie glorieuse du tombeau. Voyez comment le Christ Jésus a voulu garder les cicatrices de ses plaies : il les montre à son Père dans toute leur beauté, comme des titres à la communication de sa grâce : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* [1].

Comme vous le savez, c'est dès le baptême que nous participons à cette grâce de la résurrection. S. Paul nous l'affirme : « Par le baptême, nous avons été ensevelis avec le Christ dans la mort ; dès lors, comme le Christ est ressuscité par la puissance du Père, ainsi faut-il que nous marchions dans une vraie nouveauté de vie » [2].

L'eau sainte dans laquelle nous sommes plongés au baptême est, d'après l'Apôtre, la figure du sépulcre ; en en sortant, l'âme est purifiée de toute faute, de toute souillure, affranchie de toute mort spirituelle, et revêtue de la grâce, principe de vie divine : tout comme en sortant du tombeau, le Christ s'est dépouillé de toute infirmité, pour vivre désormais d'une vie parfaite. C'est pourquoi, dans la primitive Église, le baptême n'était administré que dans la nuit pascale, et à la Pentecôte qui clôt le temps de Pâques. Nous ne comprendrons presque rien à la liturgie de la semaine de Pâques, si nous n'avons

1. Hebr. VII, 25. — 2. Rom. VI, 4.

sans cesse devant les yeux la collation solennelle qui se faisait alors du baptême [1].

Nous sommes donc ressuscités avec le Christ, par le Christ, car il désire infiniment nous communiquer sa vie glorieuse. Et que faut-il pour répondre à ce désir divin et devenir semblables à Jésus ressuscité ? Que nous vivions dans l'esprit de notre baptême. Que, renonçant à tout ce qui est vicié par le péché dans notre vie, nous fassions « mourir » de plus en plus « le vieil homme » [2]; que tout en nous soit dominé et régi par la grâce. C'est là pour nous toute la sainteté : nous éloigner du péché, des occasions de péché, des créatures, de tout ce qui est terrestre, pour vivre en Dieu, pour Dieu, avec la plus grande plénitude et la plus grande stabilité possible.

Cette œuvre, inaugurée au baptême, se poursuit durant notre existence entière. Le Christ, il est vrai, ne meurt qu'une fois ; il nous a donné par là de mourir comme lui à tout ce qui est péché. Mais nous, nous devons « mourir » chaque jour, car nous conservons en nous les racines du péché, et l'antique ennemi travaille sans cesse à les faire repousser. Détruire en nous ces racines, nous garder de toute infidélité, de toute créature aimée pour elle-même, écarter de nos actions tout mobile non seulement coupable, mais purement naturel, nous affranchir de tout ce qui est créé, terrestre ; tenir notre cœur libre, d'une liberté spirituelle : tel est le premier élément de notre sainteté, celui que le Christ nous montre réalisé en lui par cette souveraine et admirable indépendance où vit son humanité de ressuscité.

C'est bien là un des aspects les plus marquants de la grâce pascale. S. Paul l'a mis en relief en termes très expressifs. « Purifiez-vous du vieux levain, disait-il, afin d'être une pâte nouvelle ; car depuis que le Christ notre Agneau pascal, a été immolé pour nous, vous êtes devenus des pains azymes. Participons donc au festin, non

1. Voir dans *Le Christ vie de l'âme*, la conférence : *Le baptême, sacrement d'adoption divine et d'initiation chrétienne : la mort au péché et la vie pour Dieu.* — 2. Rom. VI. 6

avec du vieux levain, le levain de la malice et de la perversité, mais avec les azymes de la vérité et de la sincérité »[1].

Cette pressante exhortation de l'Apôtre forme l'Épître de la messe même de Pâques. Elle doit apparaître obscure à plus d'un chrétien de nos jours, et pourtant c'est ce passage que l'Église a choisi entre tous pour résumer notre conduite, alors que nous célébrons le mystère de la Résurrection. Pourquoi ce choix ?

C'est qu'il marque nettement, quoique avec profondeur, le fruit que l'âme doit retirer de ce mystère. Que signifient donc ces paroles ?

Vous savez que chez les Israélites, à l'approche de la fête de Pâque, — qui rappelait aux Hébreux l'anniversaire fameux du « passage » de l'ange exterminateur[2] — on devait faire disparaître des maisons toute espèce de levain ; puis, le jour de la fête, après avoir immolé l'agneau pascal, on le mangeait avec des pains azymes, c'est-à-dire sans levain, non fermentés[3].

Tout cela n'était que « figures et symboles »[4] de la vraie Pâque, la Pâque chrétienne. « Purifiez-vous du vieux levain » : « dépouillez-vous du vieil homme »[5], né dans le péché, de ses convoitises, auxquelles vous avez renoncé par le baptême ; en ce moment de la régénération baptismale, vous avez participé à la mort du Christ qui faisait mourir en vous le péché[6] ; vous êtes devenus, et vous devez demeurer, par la grâce, une pâte nouvelle, c'est-à-dire une « créature nouvelle »[7], « un homme nouveau »[8] à l'exemple du Christ sorti glorieux du sépulcre.

C'est pourquoi, comme les Juifs qui, la Pâque venue, s'abstenaient de tout levain pour manger l'agneau pascal, « vous de même, chrétiens, qui voulez participer au mystère de la Résurrection, vous unir au Christ, Agneau

1. I Cor. V, 7-8. — 2. *Pâque* signifie *passage*. Cf. Exod. XII, 26-27. — 3. Ibid. XII, 8, 15. — 4. I Cor. X, 6 et 11. — 5. Ephes. IV, 22 ; Col. III, 9. — 6. Cf. Rom. VI, 2 et sq. — 7. II Cor. V, 17. — 8. Ephes. IV, 24.

immolé et ressuscité pour vous, vous ne devez plus désormais vivre dans le péché ; vous devez vous garder de ces mauvais désirs qui sont comme un levain de malice et de perversité » : *Non ergo regnet peccatum in vestro mortali corpore*[1] ; vous devez conserver en vous la grâce qui vous fera vivre dans la vérité et dans la sincérité de la loi divine.

Telle est la doctrine que S. Paul nous fait entendre au jour même de Pâques, et qui marque surtout le premier élément de notre sainteté : renoncer au péché, à tout mobile humain qui peut, comme un vieux levain, corrompre nos actions ; vivre, à l'égard de tout péché et de tout être créé, dans cette liberté spirituelle qui apparaît si vivement dans le Christ ressuscité.

Nous demandons cette grâce à Jésus lui-même, dans cette strophe qui se répète à chacune des hymnes pascales :

Quaesumus auctor omnium
In hoc paschali gaudio,
Ab omni mortis impetu,
Tuum defende populum[2].

Nous vous supplions, ô vous, l'auteur de toutes choses, de défendre votre peuple de toute attaque de mort, en ces jours remplis de la joie de Pâques ». Nous demandons au Christ de préserver son peuple, — ce peuple « qu'il s'est acquis par son sang »[3], dit S. Paul, « afin qu'il lui fût agréable » : *Populum acceptabilem*[4] ; de le préserver, de quoi ? de toute attaque de mort spirituelle, c'est-à-dire de tout péché, de tout ce qui conduit au péché, de tout ce qui tend à détruire ou à affaiblir en nous la vie de la grâce. C'est alors que nous pourrons faire partie de « cette société que le Christ veut sans tache, mais sainte et irrépréhensible » : *Sine ruga, sine macula*[5].

1. Rom. VI, 12. — 2. Hymne des Vêpres, des Matines et des Laudes. (*Bréviaire monastique.*) — 3. Act. XX, 28. — 4. Tit. II, 14. — 5. Ephes. V, 27.

IV

Le second élément de la sainteté, celui qui d'ailleurs donne au premier sa raison d'être et sa valeur, est l'appartenance à Dieu, le dévouement pour Dieu, ce que S. Paul appelle « vivre pour Dieu » : *Viventes Deo* [1].

Cette vie pour Dieu comprend une infinité de degrés. Elle suppose d'abord qu'on est totalement séparé de tout péché mortel ; entre celui-ci et la vie divine, il y a incompatibilité absolue. — Il y a ensuite la séparation d'avec le péché véniel, d'avec les racines du péché, d'avec tout mobile naturel ; le détachement de tout ce qui est créé. Plus la séparation est complète, plus nous sommes affranchis, plus nous sommes spirituellement libres, et plus aussi la vie divine se développe et s'épanouit en nous : à mesure que l'âme se libère de l'humain, elle s'ouvre au divin, elle goûte les choses célestes, elle vit de la vie de Dieu.

En ce bienheureux état l'âme est non seulement libre de tout péché, mais elle n'agit plus que sous l'inspiration de la grâce, que par un mobile surnaturel. Et quand ce mobile s'étend à toutes ses actions, quand l'âme, par un mouvement d'amour habituel et stable, rapporte tout à Dieu, à la gloire du Christ et à celle de son Père, alors c'est en elle la plénitude de la vie, c'est la sainteté : *Vivit Deo*.

Vous remarquerez que durant le temps pascal, l'Église nous parle souvent de vie, non seulement parce que le Christ, par sa résurrection, a vaincu la mort, mais surtout parce qu'il a rouvert aux âmes les sources de la vie éternelle. C'est dans le Christ que nous trouvons cette vie : *Ego sum vita* [2]. C'est pourquoi, fréquemment aussi, l'Église nous fait relire en ces jours bénis la parabole de la vigne : « Je suis la vigne, dit Jésus, vous êtes les branches, demeurez en moi et moi en vous, parce que sans moi vous ne pouvez rien faire » [3]. Il faut demeurer dans le

1. Rom. VI, 11. — 2. Joan. XIV, 6. — 3. Ibid. XV, 4-5.

Christ et lui doit demeurer en nous afin que nous puissions porter de nombreux fruits [1].

Comment cela ?

Par sa grâce, par la foi que nous avons en lui, par les vertus dont il est l'exemplaire et que nous imitons. Lorsque, ayant renoncé au péché, nous mourons à nous-mêmes, « comme le grain de froment meurt en terre avant de produire ses épis féconds » [2] ; lorsque nous n'agissons plus que sous l'inspiration de l'Esprit-Saint et en conformité avec les préceptes et les maximes de l'Évangile de Jésus, alors c'est la vie divine du Christ qui s'épanouit en nos âmes, « c'est le Christ qui vit en nous » : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus* [3].

Tel est l'idéal de la perfection : *Viventes Deo in Christo Jesu.* Nous ne pouvons y arriver en un jour ; la sainteté, inaugurée au baptême, ne se réalise que peu à peu, par étapes successives. Tâchons de faire en sorte que chaque Pâque, que chaque jour de cette période bénie qui s'étend de la résurrection à la Pentecôte, produise en nous une mort plus complète au péché, à la créature, et une croissance plus vigoureuse et plus abondante de la vie du Christ.

Il faut que le Christ règne en nos cœurs, et que tout, en nous, lui soit soumis. Que fait le Christ depuis le jour de son triomphe ? Il vit et règne glorieux, en Dieu, dans le sein du Père : *Vivit et regnat Deus.* Le Christ ne vit que là où il règne, et il vit en nous dans le degré où il règne dans notre âme. Il est roi, comme il est pontife. Quand Pilate lui a demandé s'il était roi, Notre-Seigneur lui a répondu : *Tu dicis quia rex sum ego* [4] ; « je le suis ; mais mon royaume n'est pas de ce monde ». « Le royaume de Dieu est en nous » : *Regnum Dei intra vos est* [5]. Il faut que cette domination du Christ se réalise chaque jour avec plus de plénitude : c'est ce que nous demandons à Dieu : *Adveniat regnum tuum !* Oh ! « qu'il

1. Cf. Joan. XV, 5. — 2. Joan. XII, 25. — 3. Gal. II, 20. — 4. Joan. XVIII, 37. — 5. Luc. XVII, 21.

advienne, Seigneur, ce jour où, vraiment, vous régnerez en nous par votre Christ » !

Et pourquoi n'en est-il pas encore ainsi ? Parce que tant de choses en nous, la volonté propre, l'amour-propre, notre activité naturelle ne sont pas encore soumises au Christ, parce que nous n'avons pas encore fait ce que désire le Père : *Omnia subjecisti sub pedibus ejus*[1], « tout mettre aux pieds du Christ ». C'est là une partie de la gloire que le Père veut donner désormais à son Fils Jésus : *Exaltavit illum et donavit illi nomen... ut in nomine Jesu omne genu flectatur*[2]. Le Père veut glorifier le Christ, parce que le Christ est son Fils, parce qu'il s'est humilié ; il veut que tout genou fléchisse au nom de Jésus ; tout dans la création, doit lui être soumis : au ciel, sur la terre, dans les enfers ; tout aussi, en chacun de nous : volonté, intelligence, imagination, énergies.

Il est venu en nous comme Roi au jour du baptême ; mais sa domination lui est disputée par le péché ; quand nous détruisons le péché, les infidélités, l'attache à la créature ; que nous vivons de la foi en lui, en sa parole, en ses mérites ; que nous cherchons à lui plaire en toutes choses, alors le Christ est le maître, alors il règne en nous, comme il règne dans le sein du Père, il vit en nous ; il peut dire de nous à son Père : « Voyez cette âme : je vis et règne en elle, ô Père, pour que votre nom soit sanctifié ».

Tels sont les aspects les plus profonds de la grâce pascale : détachement de tout ce qui est humain, terrestre, créé ; pleine appartenance à Dieu par le Christ. La résurrection du Verbe incarné devient pour nous un mystère de vie et de sainteté. Le Christ, étant notre chef, « Dieu nous a ressuscités avec lui » : CON*resuscitavit nos*[3]. Nous devons donc chercher à reproduire en nous les traits qui marquent sa vie de ressuscité.

C'est à quoi S. Paul nous exhorte avec tant d'insistance en ces jours. « Si, dit-il, vous êtes ressuscités avec

1. Ps. VIII, 8. — 2. Philipp. II, 9-10. — 3. Ephes. II, 6.

le Christ, c'est-à-dire si vous voulez que le Christ vous donne part au mystère de sa résurrection, si vous voulez entrer dans les sentiments de son cœur sacré, si vous voulez « manger la Pâque » avec lui, et partager un jour sa gloire triomphale, « recherchez les choses d'en haut, affectionnez-vous aux choses du ciel qui demeurent, détachez-vous de celles de la terre », qui sont fugitives : les honneurs, les plaisirs, les richesses ; *Si* CON*surrexistis cum Christo, quae sursum sunt quaerite... non quae super terram*[1]. « Car vous êtes morts au péché, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu... Et de même que le Christ ressuscité ne meurt plus, mais vit à jamais pour son Père, ainsi mourez au péché et vivez pour Dieu par la grâce du Christ : *Ita et vos existimate : vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu*[2].

V

Vous me demanderez maintenant comment nous pouvons affermir en nous cette grâce pascale ?

D'abord en contemplant le mystère avec une grande foi. Voyez : quand le Christ Jésus, apparaissant à ses disciples, ordonne à Thomas, l'apôtre incrédule, de mettre le doigt dans les cicatrices qu'il a gardées de ses plaies, que lui dit-il ? : « Ne sois pas incrédule, mais fidèle ». et quand l'apôtre l'a adoré comme son Dieu, Notre-Seigneur ajoute : *Beati qui non viderunt et crediderunt*[3] : « Vous avez cru en moi, Thomas, parce que vous m'avez vu et touché ; mais bienheureux ceux qui ont cru sans avoir vu ».

La foi nous met en contact avec le Christ ; si nous contemplons ce mystère avec foi, le Christ produit en nous la grâce qu'il produisait, comme ressuscité, quand il apparaissait à ses disciples. Il vit en nos âmes ; et toujour vivant, il agit sans cesse en nous, selon le degré de notre foi et d'après la grâce propre de chacun de ses mystères. Il est raconté dans la vie de sainte Madeleine

1. Col. III, 1-2. — 2. Rom. VI, 9-11. — 3. Joan. XX, 27-29.

de Pazzi qu'un jour de Pâques, étant à table au réfectoire, elle avait un air si content et si joyeux qu'une novice qui la servait ne put s'empêcher de lui en demander la cause. « C'est la beauté de mon Jésus, répondit-elle, qui me rend si joyeuse ; je le vois présentement dans le cœur de toutes mes sœurs. — Sous quelle forme ? reprit la novice. — Je le vois en toutes, répondit la sainte, ressuscité et glorieux comme l'Église nous le représente aujourd'hui »[1].

C'est surtout par la communion sacramentelle que nous nous assimilerons à présent les fruits de ce mystère.

Que recevons-nous, en effet, dans l'Eucharistie ? Le Christ, le corps et le sang du Christ. Mais remarquez que si la communion suppose l'immolation du calvaire et celle de l'autel, qui la reproduit, c'est cependant à la chair glorifiée du Sauveur que nous communions. Nous recevons le Christ tel qu'il est maintenant, c'est-à-dire glorifié au plus haut des cieux et possédant, dans la plénitude de son épanouissement, la gloire de sa résurrection.

Celui que nous recevons ainsi réellement est la source même de toute sainteté, il ne peut manquer de nous donner part à la grâce de sa résurrection « sainte » : ici, comme en toutes choses, c'est de sa plénitude que nous devons tous recevoir.

De nos jours encore, le Christ, toujours vivant, redit à chaque âme les paroles qu'il prononçait devant ses disciples au moment où il allait, à l'époque pascale, instituer son sacrement d'amour : « c'est d'un désir intense que j'ai désiré célébrer *cette* Pâque avec vous »[2]. Le Christ Jésus désire réaliser en nous le mystère de sa résurrection: il vit au-dessus de tout ce qui est terrestre, entièrement livré à son Père ; il veut, pour notre joie, nous entraîner avec lui dans ce courant divin. Si, après l'avoir reçu dans la communion, nous lui laissons toute puissance d'agir, il donnera à notre vie, par les inspirations de son Esprit,

1. *Vie* par le P. Cepari. Trad. française, ch. XVIII. Lyon, Perisse. — 2. Luc. XXII, 15.

cette orientation stable vers le Père, à laquelle se ramène la sainteté. En sorte que toutes nos pensées, toutes nos aspirations, toute notre activité se rapportent à la gloire de notre Père des cieux.

« C'est vous, ô divin ressuscité, qui venez en moi ; vous qui après avoir expié le péché par vos souffrances, avez vaincu la mort par votre triomphe, qui, désormais glorieux, ne vivez plus que pour votre Père. Venez en moi « pour réduire à néant l'œuvre du diable » ; pour opérer la destruction du péché et de mes infidélités ; venez en moi augmenter le détachement de tout ce qui n'est pas vous ; venez me rendre participant de cette surabondance de vie parfaite qui déborde à présent de votre sainte humanité ; je chanterai alors, avec vous, un cantique d'action de grâces à votre Père qui vous a, comme notre chef et notre tête, couronné en ce jour de gloire et d'honneur ».

Ces aspirations sont celles mêmes de l'Église, dans une des oraisons où elle résume, après la communion, les grâces qu'elle sollicite de Dieu pour ses enfants. « Daignez nous délivrer, Seigneur, de tous les restes du vieil homme, et faites que la participation de votre auguste sacrement nous confère un être nouveau »[1].

Et cette grâce, l'Église veut qu'elle demeure en nous, alors même que la communion sera passée, que les solennités pascales auront pris fin : « Faites, s'il vous plaît, Dieu tout-puissant, que la vertu du mystère pascal demeure constamment dans nos âmes »[2]. C'est une grâce permanente qui nous donne, selon l'expression de S. Paul, « la puissance de nous renouveler sans cesse »[3], d'augmenter en nous la vie du Christ, en nous rapprochant de plus en plus des traits glorieux de notre divin modèle.

VI

En indiquant le double aspect du mystère de sainteté que la résurrection de Jésus doit produire en nos cœurs,

1. Postcommunion du mercredi de Pâques. — 2. Postcommunion du mardi de Pâques. — 3. II Cor. IV, 16.

nous n'avons pas épuisé les richesses de la grâce pascale.

Dieu est si magnifique dans ce qu'il fait pour son Christ qu'il veut que le mystère de la résurrection de son Fils s'étende non seulement à nos âmes, mais aussi à nos corps. Nous ressusciterons, nous aussi. C'est un dogme de foi. Nous ressusciterons corporellement, comme le Christ, avec le Christ. En peut-il être autrement ?

Le Christ, vous ai-je dit souvent, est notre tête ; nous formons avec lui un corps mystique. Si le Christ est ressuscité, — et il est ressuscité dans sa nature humaine, — il faut que nous, ses membres, nous partagions la même gloire. Car ce n'est pas seulement par notre âme, c'est aussi par notre corps, c'est par tout notre être que nous sommes les membres du Christ. L'union la plus intime nous lie à Jésus. Si donc il est ressuscité glorieux, les fidèles qui, par sa grâce, font partie de son corps mystique, lui seront unis jusque dans sa résurrection.

Écoutez ce que nous dit S. Paul à ce sujet : « Le Christ est ressuscité et il constitue les prémices de ceux qui sont endormis » ; il représente les premiers fruits d'une moisson ; après lui, la moisson doit suivre. « Par un homme, Adam, la mort est venue sur la terre ; mais par un homme aussi viendra la résurrection des morts ; comme tous meurent en Adam, ainsi tous seront vivifiés dans le Christ »[1]. « Dieu, dit-il encore, plus énergiquement, nous a ressuscités dans son Fils » : CON*resuscitavit nos... in Christo Jesu*[2]. Comment cela ? C'est que, par la foi et la grâce, nous sommes les membres vivants du Christ, nous participons à ses états, nous sommes un avec lui. Et comme la grâce est le principe de notre gloire, ceux qui sont, par la grâce, déjà sauvés en espérance, sont déjà aussi, en principe, ressuscités dans le Christ.

C'est là notre foi et notre espérance.

Mais « maintenant notre vie est cachée avec le Christ en Dieu » ; nous vivons à présent sans que la grâce produise ses effets de clarté et de splendeur auxquels elle

1. I Cor. XV, 20-22. — 2. Ephes. II, 6.

aboutit dans la gloire ; tout comme le Christ, avant sa résurrection, retint le rayonnement glorieux de sa divinité et n'en laissa voir qu'un reflet à trois disciples au jour de la Transfiguration sur le Thabor. Notre vie intérieure n'est ici-bas connue que de Dieu ; elle est cachée aux yeux des hommes. De plus, si nous tâchons de reproduire dans nos âmes, par notre liberté spirituelle, les caractères de la vie ressuscitée de Jésus, cependant c'est un labeur qui s'opère encore dans une chair blessée par le péché, soumise aux infirmités du temps ; nous n'arrivons à cette liberté sainte qu'au prix d'une lutte sans cesse renouvelée et fidèlement soutenue. Nous aussi, il nous faut, comme le Christ en personne le disait aux disciples d'Emmaüs, le jour même de sa résurrection, « souffrir pour entrer dans la gloire » : *Nonne haec oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam*[1] ? « Nous sommes, dit l'apôtre, les enfants de Dieu et ses héritiers ; nous sommes cohéritiers du Christ ; mais nous ne serons glorifiés avec lui que si nous souffrons avec lui »[2].

Que ces pensées célestes nous soutiennent durant les jours qui nous restent à passer ici-bas. Oui, viendra le temps où « il n'y aura plus ni douleurs, ni cris, ni pleurs; Dieu lui-même essuiera les larmes de ses serviteurs »[3] devenus les cohéritiers de son Fils ; il les fera asseoir à l'éternel festin qu'il a préparé pour célébrer le triomphe de Jésus et de ceux dont il est le frère aîné.

Si, chaque année, nous sommes fidèles à participer aux souffrances du Christ durant le Carême et la semaine sainte, chaque année aussi la célébration du mystère de Pâques, en nous faisant contempler la gloire de Jésus victorieux de la mort, nous fait partager, avec plus de fruit et plus d'abondance, sa divine condition de ressuscité ; elle augmente notre détachement de tout ce qui n'est pas Dieu, elle accroît en nous par la grâce, la foi et l'amour, la vie divine. En même temps, elle avive notre espérance : car, « lorsque au dernier jour, le Christ, qui est notre vie » et notre tête, apparaîtra, alors nous aussi, parce

1. Luc. XXIV, 26. — 2. Rom. VIII, 17. — 3. Apoc. XXI, 4.

que nous participons à sa vie, « nous apparaîtrons *avec lui* dans la gloire » : *Cum Christus apparuerit* VITA VESTRA, *tunc et vos apparebitis* CUM IPSO *in gloria* [1].

Cette espérance nous comble de joie, et c'est parce que le mystère de Pâques, en étant un mystère de vie, affermit notre espérance, qu'il est aussi éminemment un mystère de joie.

L'Église le montre en multipliant, durant tout le temps pascal, l'*Alleluia* [2], cri d'allégresse et de félicité emprunté à la liturgie du ciel. Elle l'avait banni durant le Carême pour manifester sa tristesse et communier aux souffrances de son Époux. A présent que le Christ est ressuscité, elle se réjouit avec lui, elle reprend, avec une ferveur nouvelle, cette exclamation joyeuse en laquelle se résume toute l'ardeur de ses sentiments.

Ne l'oublions jamais : nous ne faisons qu'un avec le Christ Jésus ; son triomphe est le nôtre ; sa gloire est le principe de notre joie. Aussi, avec l'Église notre Mère, redisons souvent l'*Alleluia* pour montrer au Christ notre joie de le voir triompher de la mort, pour remercier le Père de la gloire qu'il donne à son Fils. L'*Alleluia* que l'Église répète sans se lasser, durant les cinquante jours de la période pascale, est comme l'écho toujours renouvelé de cette prière par laquelle elle termine la semaine de Pâques : « Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que ces mystères de la Pâque soient désormais une action de grâces, et que l'œuvre de notre régénération, qui va se développant sans cesse, devienne en nous le principe intarissable d'une joie sans fin [3].

1. Col. III, 4. — 2. « Louez Dieu ». — 3. Secrète du samedi de Pâques.

XVI. — ...ET MAINTENANT, « O PÈRE, GLORIFIEZ VOTRE FILS ».

(Ascension)

SOMMAIRE. — I. Éclat magnifique du triomphe de Jésus dans son ascension à la droite du Père. — II. Raisons capitales de cette merveilleuse exaltation du Christ : il est le Fils de Dieu ; il s'est abîmé dans les ignominies de la passion. — III. Grâce que le Christ nous donne dans ce mystère : nous pénétrons avec lui dans les cieux comme membres de son corps mystique. — IV. Sentiment de joie profonde que fait naître en nous cette glorification de Jésus : *Tu esto nostrum gaudium.* — V. Pourquoi une inébranlable confiance doit également nous animer en cette solennité : le Christ pénètre dans le saint des saints comme pontife suprême et y demeure comme médiateur unique. — VI. Nous appuyer sur le Christ, afin d'être « gardés du mal » au milieu des tristesses et des épreuves de la vie présente.

Après sa résurrection, le Christ Jésus n'est demeuré que quarante jours avec ses disciples. S. Léon dit que « ces jours ne se passèrent pas dans l'inaction » : *Ii dies non otioso transiere decursu*[1]. Par ses multiples apparitions aux Apôtres, par ses entretiens avec eux, *Loquens de regno Dei*[2], Jésus remplit leurs cœurs de joie ; il affermit leur foi en son triomphe, en sa personne, en sa mission ; il leur donne aussi « ses dernières instructions »[3] pour l'établissement et l'organisation de l'Église.

Maintenant que la mission de son séjour ici-bas est pleinement terminée, l'heure est venue pour lui de remonter vers son Père. Le « géant divin a complètement achevé

1. *Sermo I de Ascensione Domini*, c. II. — 2. Act. I, 3. — 3. Ibid. 2.

sa course sur la terre » : *Opus consummavi quod dedisti mihi*[1]. Il va maintenant goûter, dans toute leur plénitude, les joies profondes d'un merveilleux triomphe : l'ascension aux cieux consomme glorieusement la vie terrestre de Jésus.

De toutes les fêtes de Notre-Seigneur, j'oserais dire que, dans un certain sens, l'Ascension est la plus grande, parce qu'elle est la glorification suprême du Christ Jésus. La sainte Église appelle cette ascension « admirable »[2] et « glorieuse »[3] ; et dans tout l'office divin de cette fête, elle nous fait chanter la magnificence de ce mystère.

Notre divin Sauveur avait demandé à son Père « d'être glorifié de cette gloire qu'il possède, par sa divinité, dans les splendeurs éternelles des cieux » : *Clarifica me, tu, Pater,... claritate quam habui priusquam mundus esset apud te*[4]. « La victoire de la résurrection a marqué l'aurore de cette glorification personnelle de Jésus » : *Haec est clarificatio Domini Nostri Jesu Christi, quae ab ejus resurrectione sumpsit exordium*[5] ; l'admirable ascension en fixe le plein midi : *Assumptus est in caelum et sedet a dextris Dei*[6]. C'est la glorification divine de l'humanité du Christ, au-dessus de tous les cieux.

Disons donc quelques mots de cette glorification, des raisons qui la fondent pour Jésus, de la grâce spéciale qu'elle nous apporte. L'Église résume ces points dans l'oraison de la messe : *Concede, quaesumus omnipotens Deus, ut qui hodierna die Unigenitum tuum Redemptorem nostrum ad caelos ascendisse credimus, ipsi quoque mente in caelestibus habitemus.* « Accordez-nous, ô Dieu Tout-Puissant, à nous qui croyons que votre Fils unique, notre Rédempteur, est monté en ce jour aux cieux, d'y vivre aussi en esprit ».

Cette prière témoigne d'abord de notre foi au mystère; — en rappelant les titres de « Fils unique » et de « Rédempteur », donnés à Jésus, l'Église indique les motifs de

1. Joan. XVII, 4. — 2. Litanies des saints. — 3. Secrète de la messe de l'Ascension. — 4. Joan. XVII, 5. — 5. S. Augustin, *Tractatus in Joan.* CIV, 3. — 6. Marc. XVI, 19.

l'exaltation céleste de son Époux ; — elle marque enfin la grâce qui y est attachée pour nos âmes.

I

Le mystère de l'ascension de Jésus-Christ nous est représenté d'une façon conforme à notre nature : nous contemplons la sainte humanité s'élevant de la terre et montant visiblement vers les cieux.

Jésus rassemble une dernière fois ses disciples et les conduit à Béthanie au sommet de la montagne des Oliviers ; il leur renouvelle la mission de prêcher à toute la terre, en leur promettant d'être toujours avec eux par sa grâce et l'action de son Esprit[1]. Puis les ayant bénis, il s'élève, par sa propre puissance divine et celle de son âme glorieuse, au-dessus des nuages, et disparaît à leurs yeux.

Mais cette ascension matérielle, si réelle et si merveilleuse qu'elle apparaisse, est en même temps le symbole d'une ascension, dont les apôtres eux-mêmes ne virent pas le terme, ascension plus admirable encore, quoique incompréhensible pour nous. Notre-Seigneur monte *super omnes caelos*[2], il « parcourt tous les cieux », dépasse tous les chœurs des anges, pour ne « s'arrêter qu'à la droite de Dieu » : *Assumptus est in caelum, et sedet a dextris Dei.*

Vous savez que cette expression « à la droite de Dieu » est seulement figurative, et ne doit pas être prise à la lettre : Dieu, étant esprit, n'a rien de corporel. Mais l'Écriture sainte[3] et l'Église[4] l'emploient pour marquer la sublimité des honneurs et la majesté du triomphe accordés au Christ dans le sanctuaire de la divinité.

De même, quand nous disons que Jésus « est assis »,

1. Il demeure aussi par sa présence réelle dans le sacrement de l'Eucharistie. — 2. Ephes. IV, 10. — 3. Ps. CIX, 1 ; Marc. XVI, 19 ; Ephes, I, 20 et IV, 10 ; Col. III, 1. — 4. Symbole des Apôtres, de Nicée, et *Quicumque.*

nous entendons signifier qu'il est entré pour toujours en possession de ce repos éternel que lui ont mérité de glorieux combats ; — ce repos n'exclut pourtant point l'exercice incessant de la toute-puissance que le Père lui communique pour régir, sanctifier, et juger tous les hommes.

Saint Paul a célébré en termes magnifiques, dans sa lettre aux Éphésiens, cette glorification divine de Jésus. « Dieu, dit-il, a déployé dans le Christ l'efficacité de sa force victorieuse, lorsqu'il l'a ressuscité des morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute principauté, de toute autorité, de toute domination, de toute dignité, de tout nom qui se peut donner non seulement dans le temps présent, mais encore dans le siècle futur. Il a mis toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour chef souverain à toute l'Église »[1].

Désormais le Christ Jésus est et demeure pour toute âme la seule source de salut, de grâce, de vie, de bénédiction ; désormais, dit l'Apôtre, son nom est devenu si grand, si resplendissant, si glorieux que « tout genou fléchira devant lui, au ciel, sur la terre, dans les enfers... que toute langue publiera que Jésus vit et règne à jamais dans la gloire de Dieu le Père »[2].

Et voyez, en effet : depuis cette heure bénie, « la multitude innombrable des élus de la Jérusalem céleste, dont l'Agneau immolé est l'éternelle lumière, jettent leurs couronnes à ses pieds, se prosternent eux-mêmes devant lui, et proclament, en un chœur puissant comme le bruit de la mer, qu'il est digne de tout bonheur, de toute gloire, parce que leur salut et leur béatitude trouvent en lui leur principe et leur fin »[3].

Depuis cette heure, sur toute la face de la terre, chaque jour, durant l'action sainte de la messe, l'Église fait monter de ses temples, ses louanges et ses supplications vers celui qui seul peut la soutenir dans ses luttes, parce qu'il est la source unique de toute force et de toute vertu : « Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez

1. Ephes. I, 19-22. — 2. Philipp. II, 10-11. — 3. Apoc. *passim.*

pitié de nous, parce que vous êtes seul Saint, seul Seigneur, seul Très-Haut, ô Jésus-Christ, avec l'Esprit-Saint dans la gloire de Dieu votre Père » : *Tu solus Altissimus, Jesu Christe... in gloria Dei Patris.*

Depuis cette heure encore, les princes des ténèbres, auxquels le Christ vainqueur a arraché leur proie pour toujours : *Captivam duxit captivitatem*[1], sont remplis de terreur au seul nom de Jésus, et contraints de fuir et d'abaisser leur orgueil devant le signe victorieux de sa croix.

Tel est l'éclat du triomphe dans lequel l'humanité de Jésus est entrée pour jamais, au jour de son admirable ascension.

II

Vous me demanderez maintenant quelles sont les raisons de cette exaltation suprême de Jésus, de cette gloire incommensurable devenue le partage de sa sainte humanité ?

Nous pouvons les ramener toutes à deux raisons capitales : la première, c'est que Jésus-Christ est le propre Fils de Dieu ; — la seconde, que pour nous racheter, il s'est abîmé dans l'humiliation.

Jésus est Dieu et homme. Comme Dieu, il remplit de sa présence divine le ciel et la terre ; c'est donc comme homme qu'il est monté à la droite du Père. Mais l'humanité en Jésus est unie à la personne du Verbe ; c'est l'humanité d'un Dieu ; en cette qualité, elle jouit du droit de prétendre à la gloire divine dans les splendeurs éternelles.

Durant la vie mortelle du Christ, — sauf au jour de la Transfiguration, — cette gloire était voilée, cachée. Le Verbe a voulu s'unir à une humanité faible comme la nôtre, à une humanité passible, soumise à l'infirmité, à la souffrance, à la mort.

Nous avons vu que dès l'aube de sa résurrection, Jésus

1. Ephes. IV, 8.

est entré en possession de cette gloire resplendissante ; son humanité est désormais glorieuse, impassible. — Mais elle demeure encore ici-bas, en un lieu corruptible où règne la mort. Pour atteindre le sommet, l'épanouissement de cette gloire, il fallait à Jésus ressuscité un lieu qui répondît dignement à sa nouvelle condition ; il lui fallait les hauteurs du ciel, d'où sa gloire et sa puissance pourraient désormais rayonner pleinement sur la société entière des élus et des rachetés.

Homme-Dieu, Fils de Dieu, égal à son Père, Jésus a le droit de s'asseoir à sa droite, de partager avec lui dans tout leur éclat la gloire divine, la béatitude infinie et la toute-puissance de l'Être souverain [1].

La seconde raison de cette suprême glorification est d'être une récompense des humiliations que Jésus a subies par amour pour son Père et par charité pour nous.

Je vous l'ai dit souvent : En entrant dans ce monde, le Christ s'est livré tout entier au bon plaisir du Père : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* [2] ; il a accepté d'accomplir jusqu'à la pleine consommation le programme des abaissements prédits, de boire jusqu'à la lie l'amer calice des souffrances et des ignominies sans nom ; il s'est anéanti jusqu'à la malédiction de la croix. Et pourquoi tout cela ? *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem* [3]. « Afin que le monde sache que j'aime mon Père », ses perfections et sa gloire, ses droits et ses volontés.

Et voilà pourquoi : *Propter quod* — remarquez ces mots, empruntés à S. Paul, ils indiquent la réalité du motif — « voilà pourquoi Dieu le Père a glorifié son Fils, pourquoi il l'a exalté au-dessus de toutes choses, au ciel, sur la terre, dans les enfers : *Propter quod et Deus exaltavit illum* [4].

1. Si nous considérons l'humanité de Jésus *en tant que nature,* comme cette nature est créée, « s'asseoir à la droite de Dieu » ne signifie évidemment pas pour elle l'égalité avec l'Être divin dans sa gloire *essentielle,* mais une participation sublime et éminente à la béatitude et à la puissance infinies. — 2. Hebr. X, 9 ; cf. Ps. XXXIX, 8. — 3. Joan. XIV, 31. — 4. Philipp. II, 9.

Après le combat, les princes de la terre récompensent dans la jubilation les vaillants capitaines qui ont défendu leurs prérogatives, remporté la victoire sur l'ennemi et reculé, par leurs conquêtes, les limites du royaume.

N'est-ce pas ce qui se réalise dans les cieux au jour de l'Ascension, mais avec un éclat incomparable ? Avec une souveraine fidélité, Jésus avait accompli l'œuvre que son Père réclamait de lui : *Quae placita sunt ei facio semper*[1]... *Opus consummavi*[2] ; s'abandonnant aux coups de la justice, comme une victime sainte, il était descendu dans des abîmes incompréhensibles de douleurs et d'opprobres. Maintenant que tout était expié, soldé et racheté ; que les puissances des ténèbres étaient défaites ; que les perfections du Père étaient reconnues et ses droits vengés, que les portes du royaume céleste étaient rouvertes à toute la race humaine, quelle joie ce fut pour le Père céleste — si nous osons balbutier ainsi de tels mystères, — de couronner son Fils après la victoire remportée sur le prince de ce monde ! Quelle allégresse divine que d'appeler la sainte humanité de Jésus à goûter les splendeurs, la béatitude et la puissance d'une éternelle exaltation !

D'autant plus qu'au moment d'achever son sacrifice, Jésus en personne avait demandé à son Père cette gloire qui devait étendre celle du Père lui-même : « Père, l'heure est venue : glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie »[3] !

« Oui, Père, l'heure est venue. Votre justice a été satisfaite par l'expiation ; qu'elle le soit aussi par les honneurs qui reviennent à votre Fils Jésus à cause de l'amour qu'il vous a manifesté dans ses souffrances. O Père, glorifiez votre Fils ! Affermissez son règne dans les cœurs de ceux qui l'aiment ; ramenez sous son sceptre les âmes qui se sont détournées de lui ; attirez à lui celles qui, assises dans les ténèbres, ne le connaissent pas encore ! Père, glorifiez votre Fils, afin qu'à son tour votre Fils vous glorifie en nous manifestant votre Être divin,

1. Joan. VIII, 29. — 2. Ibid. XVII, 4. — 3. Ibid. XVII, 1. L'Église nous fait lire ce texte à la messe de la vigile de l'Ascension.

vos perfections, vos désirs » ! *Pater, clarifica Filium tuum ut Filius tuus clarificet te.*

Mais le Père nous a déjà répondu : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore » : *Clarificavi et iterum clarificabo* [1]. — Et nous l'entendons redire au Christ lui-même ces paroles solennelles prédites par le psalmiste : « Tu es mon Fils... Demande, et je te donnerai les nations pour héritage,... pour domaine les extrémités de la terre [2]... Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit tes ennemis à servir d'escabeau à tes pieds » [3]...

Les œuvres divines resplendissent d'ineffables et secrètes harmonies dont le caractère unique ravit les âmes fidèles.

Voyez : où le Christ Jésus a-t-il commencé sa passion? Au pied de la montagne des Oliviers. Là, durant trois longues heures, son âme sainte — qui prévoyait, dans la lumière divine, la somme d'afflictions et d'avanies qui devaient constituer son sacrifice, — a été en proie à la tristesse, à l'ennui, au dégoût, à la peur, à l'angoisse. Nous ne saurons jamais quelle atroce agonie le Fils de Dieu a subie dans le jardin des Oliviers : Jésus y a souffert, par anticipation et comme en raccourci, toutes les douleurs de sa Passion : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi » [4] !...

Et où notre divin Sauveur a-t-il inauguré les joies de son ascension ? Sagesse éternelle, Jésus — qui, en ceci, ne l'oublions pas, ne fait qu'un avec son Père et l'Esprit-Saint, — a voulu choisir, pour s'élever aux cieux, la cime de cette même montagne qui avait été le témoin de ses douloureux abaissements. Là même où elle s'est abattue sur le Christ comme un torrent vengeur, la justice divine le couronne d'honneur et de gloire [5] ; là même où il a été préludé, dans l'horreur des ténèbres, à de puissants combats, s'est levée la radieuse aurore d'un incomparable triomphe.

1. Joan. XII, 28. — 2. Ps. II, 7-8. — 3. Ibid. CIX, 1. — 4. Matth. XXVI, 39. — 5. Hebr. II, 9.

N'est-ce pas que l'Église, notre mère, est en droit d'exalter comme « admirable » l'ascension de son divin chef ? *Per admirabilem ascensionem tuam.*

III

Tel est le mystère de l'ascension de Jésus : sublime glorification du Christ au-dessus de toute créature, à la droite du Père.

Jésus est « sorti du Père » *Exivi a Patre,* et il est « retourné à son Père », après avoir accompli sa mission ici-bas : *Et vado ad Patrem*[1]. « Comme un géant, il s'est élancé pour parcourir sa voie » : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam ;* « il est sorti du plus haut des cieux », du sanctuaire de la divinité, *A summo caelo egressio ejus ;* et « il remonte au sommet de toutes choses pour y jouir de la gloire, de la béatitude et de la puissance divines : *Et occursus ejus usque ad summum ejus*[2].

Dans ce qu'il a de proprement divin, ce triomphe est le privilège exclusif du Christ, Homme-Dieu, Verbe incarné. Seul, en qualité de Fils de Dieu, de Rédempteur du monde, Jésus a droit à cette gloire infinie. C'est pourquoi S. Paul disait : « Qui est celui des anges à qui Dieu a jamais dit : Asseyez-vous à ma droite »[3] ?

Notre-Seigneur lui-même exprimait une pensée identique dans son entretien avec Nicodème. « Nul n'est monté au ciel, disait Jésus, que celui qui en est descendu, le Fils de l'Homme qui est dans le ciel » : *Nemo ascendit in caelum, nisi qui descendit de caelo, Filius hominis qui est in caelo*[4]. — Jésus est le Fils de l'homme par son incarnation ; mais en s'incarnant il est resté le Fils de Dieu, qui est toujours dans le ciel. Descendu du ciel, du sein du Père, pour revêtir notre nature, le Christ y remonte comme dans un séjour naturel ; à lui seul, vrai Fils de Dieu, appartient de plein droit de remonter au-

1. Joan. XVI, 28. — 2. Ps. XVIII, 6-7. — 3. Hebr. I, 13. — 4. Joan. III, 13.

près du Père, d'avoir part aux honneurs sublimes de la divinité. Ils ne sont réservés qu'à lui : *Nemo ascendit... nisi qui descendit.*

Et nous, ne pénétrerons-nous pas aussi dans les cieux? Demeurerons-nous exclus de ce séjour de gloire et de béatitude ? N'aurons-nous point part à l'ascension de Jésus ? Oh ! certainement ; — mais, vous le savez, c'est par le Christ et dans le Christ que nous entrons au ciel.

Comment cela ? Par le baptême qui nous rend enfants de Dieu. Notre-Seigneur le révélait dans le même entretien avec Nicodème : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei*[1]. « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ». C'est comme s'il disait : Il n'y a pas moyen d'entrer dans le ciel si on ne renaît de Dieu ; il y a une naissance éternelle dans le sein du Père ; c'est la mienne ; de plein droit, je remonte au ciel, parce que je suis le propre Fils de Dieu, engendré dans les splendeurs saintes ; mais il y une autre catégorie d'enfants de Dieu : ceux « qui naissent de lui » par le baptême : *Ex Deo nati sunt*[2].

Ceux-là sont enfants de Dieu, et par conséquent, dit S. Paul, « ses héritiers » *Si filii et heredes ;* « héritiers de Dieu, ils sont les cohéritiers du Christ », *Coheredes Christi*[3], partageant par conséquent son propre héritage éternel.

Nous rendant enfants de Dieu, le baptême nous rend aussi membres vivants du corps mystique dont le Christ est la tête. S. Paul est si explicite là-dessus ! *Vos estis corpus Christi, et membra de membro*[4] : « Vous êtes le corps du Christ et ses membres, chacun pour sa part » ; et plus vivement encore : « Personne ne néglige sa propre chair ; bien au contraire il la soigne et la nourrit ; vous, vous êtes de la chair du Christ et de ses os », *De carne ejus et de ossibus ejus*[5].

1. Joan. III, 5. — 2. Ibid. I, 13. — 3. Rom. VIII, 17. — 4. I Cor. XII, 27. — 5. Ephes. V, 30.

Or, les membres participent à la gloire de la tête, et la joie d'une personne rejaillit sur tout le corps : c'est pourquoi nous participons à tous les trésors que le Christ possède ; ses joies, ses gloires, sa béatitude deviennent nôtres.

Telle est la merveille de la miséricorde divine. « Dieu est riche en miséricorde, s'écrie l'Apôtre ; à cause de l'amour immense qu'il nous a porté, alors que nous étions morts par le péché, il nous a rendus vivants avec le Christ, (car c'est par sa grâce que vous vous êtes sauvés) ; il nous a ressuscités avec lui ; il nous a fait asseoir tous avec lui dans les cieux, afin de manifester par là aux siècles à venir l'infinie richesse de sa grâce, par la bonté qu'il nous témoigne en Jésus-Christ »[1].

Et comme tout ce que le Père fait, le Fils le fait également[2], le Christ Jésus entraîne avec lui notre humanité pour la faire asseoir dans la gloire et la béatitude. C'est là la grande action de Jésus, l'exploit magnifique de ce géant divin : de rouvrir par ses souffrances les portes du ciel à l'humanité déchue, et de la transporter, à sa suite, dans les splendeurs des cieux : *Unitam sibi fragilitatis nostrae substantiam, in gloriae tuae dextera collocavit*[3]*... Est elevatus in caelum, ut nos divinitatis suae tribueret esse participes*[4].

Quand le Christ est monté au ciel, dit S. Paul, tout un cortège d'âmes saintes, conquête glorieuse, y pénétrait avec lui : *Captivam duxit captivitatem*. Mais ces justes qui escortaient Jésus dans son triomphe ne sont que les prémices de moissons innombrables. C'est sans cesse que se fait l'ascension des âmes au ciel, jusqu'au jour où le royaume de Jésus aura atteint la mesure de sa plénitude.

« L'ascension du Christ est donc aussi la nôtre, la

1. *Deus qui dives est in misericordia, propter nimiam caritatem suam, qua dilexit nos, et cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo (cujus gratia estis salvati) et conresuscitavit et consedere fecit in caelestibus in Christo Jesu : ut ostenderet in saeculis supervenientibus divitias gratiae suae in bonitate super nos in Christo Jesu.* Ephes. II, 4-7. — 2. Joan. V, 19. — 3. *Communicantes* de la messe de l'Ascension. — 4. Préface de l'Ascension.

gloire de la tête fonde l'espérance du corps. En ce saint jour, nous n'avons pas seulement reçu l'assurance de rentrer en possession de la gloire éternelle, mais nous avons déjà pénétré dans les hauteurs des cieux avec le Christ Jésus »[1]. « Les ruses de l'antique ennemi nous avaient arrachés au premier séjour de félicité ; le Fils de Dieu, en nous incorporant à lui, nous a placés à la droite de son Père » : *Quos inimicus primi habitaculi felicitate dejecit, eos sibi* CONCORPORATOS *Dei Filius ad dexteram Patris collocavit*[2].

Comme nous comprenons le chœur d'action de grâces que les élus chantent à la louange de l'Agneau immolé pour les hommes ! Comme nous comprenons ces acclamations et ces adorations, qu'ils offrent sans cesse à celui qui a payé par d'indicibles tourments leur béatitude sans fin !

L'heure de cette glorification n'a pas encore sonné pour nous. Mais en attendant que nous nous unissions au chœur des bienheureux, nous devons par la pensée et les saints désirs habiter dans ce ciel où le Christ, notre tête, vit et règne à jamais.

Nous ne sommes sur la terre que des hôtes et des étrangers à la recherche de notre patrie ; comme des membres de la cité des saints et de la maison de Dieu ; « par la foi et l'espérance, dit S. Paul, nous devons déjà vivre dans le ciel »[3].

C'est aussi la grâce que l'Église nous fait demander à Dieu en cette solennité : « Accordez-nous, ô Dieu Tout-Puissant, à nous qui croyons que votre Fils unique, notre Rédempteur, est aujourd'hui monté au ciel, d'y habiter aussi nous-mêmes par la pensée » : *Ipsi quoque mente in caelestibus habitemus.* A la postcommunion de la même messe, nous demandons « de ressentir les effets invisibles

1. *Christi ascensio nostra provectio est ; et quo processit gloria capitis eo spes vocatur et corporis ; hodie non solum paradisi possessores firmati sumus, sed etiam caelorum in Christo superna penetravimus.* S. Leo. *Sermo I De Ascensione Domini*, C. IV. — 2. S. Leo. *Sermo I De Ascensione Domini*, C. IV. — 3. Philipp. III, 20.

de ces mystères auxquels nous participons visiblement » : *Ut quae visibilibus mysteriis sumenda percepimus, invisibili consequamur effectu.* Par la communion, nous nous unissons à Jésus : en venant à nous, Notre-Seigneur nous donne de partager en espérance la gloire dont il jouit en réalité ; « il nous en donne même le gage » : *Et futurae gloriae nobis pignus datur*[1].

Oh, lui dirons-nous, entraînez-nous à votre suite, triomphateur magnifique et tout-puissant : *Trahe nos post te :* donnez-nous de monter dans les cieux avec vous, d'y habiter par la foi, l'espérance et l'amour ! Accordez-nous de nous détacher de toutes les choses de la terre, qui sont fugitives, pour ne rechercher que les vrais biens qui demeurent ! Puissions-nous « être par le cœur où nous savons que votre sainte humanité est corporellement élevée » ! *Ut illuc sequamur corde, ubi eum corpore ascendisse credimus*[2].

IV

L'ascension de Jésus fait naître dans l'âme fidèle qui la contemple avec dévotion de multiples sentiments. Si le Christ ne mérite plus, son ascension a pourtant la vertu de produire efficacement les grâces qu'elle signifie ou symbolise.

Elle affermit notre foi en la divinité de Jésus ; elle accroît notre espérance par la vision de la gloire de notre chef ; en nous animant à l'observation de ses commandements, qui fonde nos mérites, eux-mêmes principe de notre béatitude future, elle rend notre amour plus ardent. — Elle engendre en nous l'admiration pour un si merveilleux triomphe, la reconnaissance pour la participation que le Christ nous en donne. — « Élevant nos âmes vers les réalités célestes, elle avive en elles le détachement des choses qui passent » : *Quae sursum sunt quaerite, ubi*

1. Antienne de la Fête-Dieu *O sacrum convivium.* — 2. S. Gregor. *Homil.* XXIX *in Evangel.* c. 11.

Christus est in dextera Dei sedens, non quae super terram[1] ; elle nous donne la patience dans les adversités d'ici-bas. Car, dit S. Paul, « si nous avons partagé les souffrances du Christ, nous serons associés à sa gloire »: *Si tamen compatimur ut et conglorificemur*[2].

Il est toutefois deux sentiments auxquels je veux m'arrêter avec vous quelques instants parce que, jaillissant avec une particulière abondance de la contemplation pieuse de ce mystère, ils sont singulièrement féconds pour nos âmes : ce sont la joie et la confiance.

Et d'abord pourquoi *nous réjouir ?*

Notre-Seigneur disait lui-même à ses apôtres avant de les quitter : *Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem*[3], « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père ». A nous aussi, le Christ redit ces paroles. Si nous l'aimons, nous nous réjouirons de sa glorification ; nous nous réjouirons de ce que, ayant achevé sa course, il remonte à la droite de son Père, pour y être exalté au plus haut des cieux, pour y goûter après ses travaux, ses souffrances et sa mort, un repos éternel dans une gloire incommensurable. Une félicité, pour nous incompréhensible, l'enveloppe et le pénètre pour toujours dans le sein de la divinité ; la suprême puissance lui est donnée sur toute créature.

Comment ne pas nous réjouir de ce que toute justice est ainsi rendue, en toute plénitude, à Jésus, par son Père ?

Voyez combien l'Église nous invite, dans sa liturgie, à célébrer avec allégresse cette exaltation de son Époux, notre Dieu et notre Rédempteur.

Tantôt elle presse toutes les nations de faire éclater la plénitude de leur joie en des hymnes répétées. *Omnes gentes, plaudite manibus :* « Nations entières, applaudissez ! Exaltez Dieu en des cris de jubilation » ! *Jubilate Deo in voce exsultationis.* « Car le Seigneur s'élève au

1. Col. III, 1-2. — 2. Rom. VIII, 17. — 3. Joan. XIV, 28.

milieu des acclamations, et les trompettes célèbrent sa venue dans le ciel. Chantez à notre Dieu ! Chantez à notre Roi ! Chantez d'harmonieux cantiques ! Car le Seigneur règne sur les nations, et siège sur son trône saint », *Ascendit Deus in jubilo et Dominus in voce tubae*[1]. « Exaltez le Roi des rois, et chantez un hymne à Dieu » ! *Exaltate Regem regum, et hymnum dicite Deo*[2].

Tantôt elle interpelle les puissances angéliques. « Ouvrez vos portes, princes des cieux, afin que le Roi de gloire fasse son entrée ».: *Attollite portas, principes, vestras, et introibit Rex gloriae.* — Étonnés, les anges demandent : « Qui est le Roi de gloire » ? *Quis est iste Rex gloriae ?* — « C'est le Seigneur plein de force et de puissance, le Seigneur qui fait éclater sa vigueur dans les combats » : *Dominus fortis et potens, Dominus potens in praelio.* Et les esprits célestes répètent : « Quel est donc ce Roi de gloire » ? — « C'est le Seigneur des armées, lui seul est le Roi de gloire » : *Ipse est Rex gloriae*[3] !

Tantôt enfin, en un langage plein de poésie emprunté au psalmiste, elle s'adresse à Jésus lui-même. « Élevez-vous, Seigneur, par votre divine force, car nous chanterons et nous célébrerons vos triomphes » : *Exaltare, Domine, in virtute tua : cantabimus et psallemus virtutes tuas*[4]. « Votre gloire resplendit dans les hauteurs des cieux »[5]. « Des nuées, vous faites votre char ; vous vous avancez sur les ailes des vents ; vous vous êtes revêtu de majesté et de splendeur ; vous vous êtes enveloppé de lumière comme d'un manteau » : *Confessionem et decorem induisti, amictus lumine sicut vestimento*[6].

Oui, réjouissons-nous ! Ceux qui aiment Jésus éprouvent une joie profonde et intense à le contempler dans le mystère de son ascension, à remercier le Père d'avoir donné une telle gloire à son Fils, à féliciter Jésus d'en être l'objet.

1. Ps. XLVI, 1, 6-7, 9. — 2. 4e Antienne des Laudes de l'Ascension. — 3. Ps. XXIII, 7-16. — 4. Ibid. XX, 14. — 5. Ibid. VIII, 2. — 6. Ibid. CIII, 1-3.

Réjouissons-nous encore de ce que ce triomphe et cette glorification de Jésus sont aussi les nôtres.

Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum[1] : « Je m'en retourne à mon Père qui est aussi votre Père, à mon Dieu qui est aussi votre Dieu ». Jésus ne fait que nous posséder : il ne se sépare pas de nous, il ne nous sépare pas de lui. S'il pénètre dans son royaume glorieux, c'est « pour nous y préparer une place » : *Vado parare vobis locum ;* il promet de « revenir un jour nous prendre » pour nous y faire asseoir, afin, dit-il, « que nous soyons où il est »[2]. Ainsi, nous sommes déjà, en droit, dans la gloire et la félicité du Christ Jésus ; nous y serons un jour en réalité. Ne l'a-t-il pas demandé à son Père ? VOLO, *Pater, ut ubi sum ego, et illi sint mecum*[3]. — Quelle puissance dans cette prière et quelle douceur dans cette promesse !

Laissons donc aller nos cœurs à cette joie intime et toute spirituelle. Rien ne « dilate » tant nos âmes que ce sentiment, rien ne les fait « courir avec plus de générosité dans la voie des préceptes du Seigneur » : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum*[4]. Répétons souvent au Christ Jésus, durant ces saints jours, les aspirations ardentes de l'hymne de la fête :

Tu esto nostrum gaudium
Qui es futurus praemium ;
Sit nostra in te gloria
Per cuncta semper saecula[5].

« Soyez notre joie, ô vous, qui serez un jour notre récompense ; et que toute notre gloire demeure en vous, à jamais, pour tous les siècles » !

1. Joan. XX, 17. — 2. Ibid. XIV, 2-3. — 3. Ibid. XVII, 24. — 4. Ps. CXVIII, 32. — 5. Hymne des Vêpres et des Laudes. (*Bréviaire monastique.*)

V

A cette joie profonde nous devons joindre une *confiance inébranlable.* — Cette confiance trouve surtout son appui dans le crédit tout-puissant que possède le Christ auprès de son Père, non seulement en qualité de roi invincible inaugurant son triomphe, mais comme pontife suprême intercédant pour nous, après avoir offert à son Père une oblation d'une valeur infinie. Or, c'est au jour de son ascension que Jésus, d'une façon toute particulière, a commencé cette médiation unique.

Il y a ici un aspect très intérieur du mystère, auquel il est souverainement utile de nous arrêter quelques instants. S. Paul, qui nous l'a révélé dans l'Épître aux Hébreux, le déclare lui-même « ineffable » : *Ininterpretabilis sermo*[1].

Je vais essayer pourtant, à la suite du grand apôtre, de vous en donner quelque idée. Que l'Esprit-Saint nous fasse comprendre combien sont merveilleuses les œuvres divines.

S. Paul rappelle d'abord les rites du plus solennel sacrifice de l'Ancienne Alliance. Pourquoi ce procédé ? Sans doute parce qu'il s'adressait à des Juifs ; il fallait leur parler un langage qu'ils pussent comprendre. Mais il y a une raison plus profonde. Quelle est-elle ? L'Apôtre nous la découvre lui-même. C'est la relation très intime, établie par Dieu, entre l'ancien cérémonial et le sacrifice du Christ. Et quelle est cette relation ?

Comme vous le savez, Dieu, dans sa prescience éternelle, embrasse toute la série des siècles ; de plus, sagesse infinie, il dispose toutes choses avec une mesure et un équilibre parfaits. Or, il a voulu que les principaux événements qui ont marqué l'histoire du peuple choisi et que les sacrifices par lesquels il avait fixé la religion d'Israël fussent autant de types inachevés et d'obscurs symboles des magnifiques réalités qui devaient leur succéder dès que le Verbe incarné apparaîtrait ici-bas : *Haec*

1. Hebr. V, 11.

omnia in figura contingebant illis[1]*... Umbra futurorum*[2].

C'est pourquoi l'Apôtre insiste tout d'abord sur le sacrifice des Juifs. Ce n'est pas pour le plaisir d'établir une simple comparaison qui faciliterait à ses auditeurs la compréhension de son exposé ; mais parce que l'Antique Alliance présageait, par ses ébauches, les splendeurs de la Loi Nouvelle fondée par le Christ Jésus.

S. Paul rappelle aussi quelle était la structure du temple de Jérusalem dont Dieu lui-même avait réglé tous les détails. « Il y avait, dit-il, un premier « tabernacle », appelé le Saint ; les prêtres y entraient en tout temps pour le service du culte ; — au delà d'un voile, se trouvait un second tabernacle appelé le Saint des saints, où étaient l'autel d'or de l'encens et l'arche d'alliance »[3].

Ce « Saint des saints » était l'endroit le plus auguste de la terre. — Il était le centre vers lequel convergeait tout le culte d'Israël, vers lequel se tendaient les pensées et s'élevaient les mains du peuple juif tout entier. Et pourquoi cela ? Parce que c'était là que Dieu faisait sa demeure toute spéciale ; là qu'il avait promis de « tenir toujours fixés ses yeux et son cœur » ; *Erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus*[4] ; là qu'il recevait les hommages, bénissait les vœux et exauçait les prières d'Israël, là qu'il entrait pour ainsi dire en contact avec son peuple.

Mais ce contact, comme vous le savez encore, n'était établi que par l'intermédiaire du grand-prêtre. Si redoutable, en effet, était la majesté de ce tabernacle, où Dieu habitait, que seul le pontife suprême des Juifs pouvait y pénétrer, et que l'entrée en était interdite à tout autre qu'à lui sous peine de mort. Le pontife y entrait, revêtu des habits pontificaux, portant sur sa poitrine le mystérieux « rational », assemblage de douze pierres précieuses sur lesquelles se trouvaient gravés les noms des douze tribus d'Israël : ce n'était que de cette façon symbolique, que le peuple avait accès dans le Saint des saints.

1. I Cor. X, 11. — 2. Col. II, 17. — 3. Hebr. IX, 2-4. — 4. III Reg. IX, 3.

De plus le grand-prêtre lui-même ne pouvait franchir le voile de ce tabernacle si saint, qu'une seule fois par année ; encore devait-il avoir immolé d'abord, en dehors, deux victimes, — l'une, pour ses péchés, l'autre, pour les péchés du peuple ; — il aspergeait de leur sang le propitiatoire où reposait la majesté divine, pendant que les lévites et le peuple remplissaient les parvis.

Ce sacrifice solennel, par lequel le grand-prêtre de la religion juive offrait à Dieu, une fois l'an, dans le Saint des saints, les hommages de tout son peuple et le sang des victimes pour le péché, constituait l'acte suprême et le plus auguste de son sacerdoce.

Et pourtant, comme je vous l'ai dit après S. Paul, « tout cela n'était que figures » : *Quae parabola est temporis instantis*[1]. Et que d'imperfections dans ces symboles ! Ce sacrifice était si impuissant qu'il fallait le renouveler chaque année ; ce pontife était si imparfait qu'il n'avait pas le pouvoir d'ouvrir l'entrée du sanctuaire au peuple qu'il représentait ; que lui-même ne pouvait y pénétrer qu'une fois l'an, et sous la protection, pour ainsi dire, du sang des victimes offertes pour ses propres péchés.

Où donc sont les réalités ? Où donc est le sacrifice parfait, unique, qui remplacera pour toujours ces offrandes répétées et impuissantes ?

Nous les trouvons, — et avec quelle plénitude ! — dans le Christ Jésus.

Le Christ, dit S. Paul, est le pontife suprême, mais un « pontife saint, innocent, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux »[2] ; — il « pénètre dans un tabernacle non pas créé de la main des hommes » : *Non hujus creationis*[3], mais dans le « ciel des cieux », dans le sanctuaire de la divinité ; *Ad interiora velaminis*[4] ; — comme le grand-prêtre, il y entre en portant le sang de la victime. Quelle victime ? Des animaux, comme sous

1. Hebr. IX, 9. — 2. Ibid. VII, 26. — 3. Ibid. IX, 11 ; cf. Ibid. 24. — 4. Ibid. VI, 19.

l'Ancienne Alliance ? Oh ! non, ce sang n'est autre que « son propre sang » : *Per proprium sanguinem* [1], sang précieux, d'une valeur infinie, versé « au-dehors » c'est-à-dire sur la terre, et répandu pour les péchés, non plus du seul peuple d'Israël, mais de l'humanité entière ; — il pénètre à travers le voile, c'est-à-dire par sa sainte humanité ; « c'est à travers ce voile que la voie du ciel nous est désormais ouverte » : *Initiavit nobis viam novam per velamen, id est carnem suam* [2] ; — enfin il y pénètre non pas une fois l'an, mais « une fois pour toutes » : *Semel* [3] ; car son sacrifice étant parfait et d'un prix infini, il est « unique et suffit à procurer pour toujours la perfection à ceux qu'il veut sanctifier » : *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* [4].

Mais — et c'est surtout en ceci que l'œuvre divine est admirable, que la réalité dépasse la figure — le Christ n'y pénètre pas seul. Notre pontife nous porte avec lui, non pas d'une façon symbolique, mais en réalité, car nous sommes ses membres, sa « plénitude » [5], comme dit l'Apôtre.

Avant lui, on ne pouvait pénétrer dans les cieux ; cette interdiction était symbolisée par la défense redoutable de franchir le voile du Saint des saints ; c'est l'Esprit-Saint lui-même qui le déclare, ainsi qu'en témoigne S. Paul : *Hoc significante Spiritu sancto nondum propalatam esse sanctorum viam* [6].

Mais le Christ Jésus, par sa mort, a réconcilié l'humanité avec son Père ; il a lacéré de ses mains percées le décret de notre expulsion [7] ; et c'est pourquoi, quand il a expiré, le voile du Temple, comme vous le savez, s'est déchiré en deux. Que signifiait ce prodige ? Non seulement que l'Ancienne Alliance avec le peuple juif avait cessé, que les symboles faisaient désormais place à une réalité plus haute et plus efficace, mais encore que le Christ nous rouvrait les portes du ciel et nous rendait l'entrée dans l'héritage éternel.

1. Hebr. IX, 12. — 2. Ibid. X, 20. — 3. Ibid. IX, 12. — 4. Ibid. X, 14. — 5. Ephes. I, 23. — 6. Hebr. IX, 8. — 7. cf. Col. II, 14.

Au jour de son ascension, le Christ, Pontife suprême de la race humaine, nous emporte avec lui dans les cieux, en droit et en espérance.

N'oubliez jamais que ce n'est que par lui que nous pouvons y entrer ; aucun homme ne peut entrer dans le saint des saints qu'avec lui ; aucune créature ne peut jouir de la félicité éternelle qu'à la suite de Jésus ; c'est le prix de ses mérites qui nous vaut la béatitude infinie. Durant toute l'éternité, nous lui dirons : « O Christ Jésus, c'est par vous, par votre sang répandu pour nous, que nous sommes devant la face de Dieu ; c'est votre sacrifice et votre immolation qui nous valent à chaque instant notre gloire et notre béatitude : à vous, Agneau immolé, tout honneur, toute louange, toute action de grâces » !

En attendant que le Christ Jésus vienne nous chercher, comme il l'a promis, « il nous prépare une place », et surtout il nous aide de ses prières.

Car que fait dans les cieux ce pontife suprême ? S. Paul nous répond qu'il est entré au ciel « afin de se tenir désormais pour nous présent devant la face de Dieu » : *Ut appareat* NUNC *vultui Dei pro nobis*[1]. Son sacerdoce est éternel ; et par conséquent éternelle est sa médiation. Et quelle puissance infinie dans son crédit !

Il est là devant son Père, lui présentant sans cesse son sacrifice, rappelé par les cicatrices qu'il a voulu conserver de ses plaies ; il est là, « toujours vivant, priant pour nous » : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*[2].

Pontife toujours écouté, il redit pour nous la prière sacerdotale de la cène : « Père, c'est pour eux que je prie... Ils sont dans le monde... Gardez ceux que vous m'avez donnés... Je prie pour eux, afin qu'ils aient en eux la plénitude de la joie... Père, je veux que là où je suis ils soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée... afin que l'amour dont vous m'avez

1. Hebr. IX, 24. — 2. Ibid. VII, 25. Voir plus haut, p. 94 et suiv. ce que nous avons dit de l'oblation du Christ au ciel.

aimé soit en eux, et que je sois moi aussi en eux »[1].

Comment ces sublimes vérités de notre foi ne feraient-elles pas naître en nous une inébranlable confiance ? Ames de peu de foi, que pouvons-nous craindre ? Que ne pouvons-nous pas espérer ? Jésus prie pour nous, toujours ! « Quoi, disait S. Paul, jadis, le sang imparfait des victimes d'animaux purifiait la chair de ceux qui en étaient aspergés ; et le sang du Christ, qui s'est offert lui-même sans tache à Dieu, ne purifierait pas notre conscience des œuvres du péché, afin que nous puissions servir le Dieu vivant »[2] ?

Ayons donc une confiance absolue dans le sacrifice, les mérites et la prière de notre pontife. Il a pénétré aujourd'hui dans les cieux ; il inaugure, avec son triomphe, son incessante médiation ; il est le Fils bien aimé en qui le Père met ses complaisances ; comment ne serait-il écouté, après avoir manifesté à son Père, par son sacrifice, un tel amour ? *Exauditus est pro sua reverentia*[3].

O Père, regardez votre Fils ; regardez ses plaies : *Respice in faciem Christi tui ;* et par lui, en lui, donnez-nous d'être un jour où il est, afin que par lui aussi, en lui et avec lui, nous vous rendions tout honneur et toute gloire !

VI

Lorsque vous communierez durant ces saints jours, laissez aller votre âme à ces pensées de joie et de confiance.

En vous unissant à Jésus-Christ, vous vous incorporez à lui ; il est en vous, et vous en lui ; vous êtes en face du Père. Sans doute vous ne voyez pas ; mais, par la foi, vous vous savez devant Dieu avec Jésus qui vous présente à lui ; vous êtes avec lui dans le sein du Père, dans

1. Joan. XVII, 9, 11, 13, 24, 26. — 2. Hebr. IX, 13-14. — 3. Ibid. V, 7.

le sanctuaire de la divinité. C'est là, pour nous, la grâce profonde de l'ascension : de participer, dans la foi, à l'intimité ineffable que le Christ Jésus possède au ciel avec son Père.

Il est raconté dans la vie de sainte Gertrude qu'un jour, en la solennité de l'ascension, lorsqu'elle reçut la sainte hostie de la main du prêtre, elle entendit Jésus lui dire : « Me voici ; je viens, non pour te dire adieu, mais pour t'emmener avec moi au ciel, et te présenter à mon Père »[1]. — « Appuyée sur Jésus, notre âme est puissante, parce que le Christ lui fait part de toutes ses richesses et de tous ses trésors » : *Quae est ista quae ascendit de deserto, deliciis affluens innixa super dilectum suum*[2] ? Ne craignons donc jamais, malgré nos misères et nos faiblesses, de nous approcher de Dieu ; par la grâce du Sauveur, et avec lui, nous pouvons être toujours dans le sein de notre Père des cieux.

Appuyons-nous sur le Christ Jésus, non seulement dans la prière, mais dans tout ce que nous faisons. Et nous serons forts. Si « sans lui nous ne pouvons rien » : *Sine me, nihil potestis facere*[3], « avec lui, nous pouvons tout » : *Omnia possum in eo qui me confortat*[4]. Nous trouvons en lui, avec la source d'une grande confiance, le motif le plus efficace de la fidélité et de la patience au milieu des tristesses, des contrariétés, des épreuves, des souffrances que nous devons subir ici-bas jusqu'à la fin de notre exil.

Au moment de terminer sa vie mortelle, Jésus adresse à son Père pour ses disciples qu'il quittera bientôt, une prière touchante : « Père saint, lorsque j'étais avec eux je les gardais moi-même ; maintenant que je vais retourner auprès de vous, je vous prie, non de les enlever de ce monde, mais de les garder du mal » : *Cum essem cum eis, ego servabam eos ; nunc autem ad te venio ; non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo*[5].

Quelle sollicitude toute divine se traduit dans cette

1. *Le Héraut de l'amour divin.* L. IV, ch. XXXVI. — 2. Cant. VIII, 5. — 3. Joan. XV, 5. — 4. Philipp. IV, 13. — 5. Joan. XVII, 12-13, 15.

prière ! Notre-Seigneur l'a dite pour nous tous. Et l'Église, qui entre toujours dans les sentiments de son Époux, s'en est inspirée dans la « secrète » de la messe de l'ascension. « Recevez, Seigneur, les dons que nous vous offrons en mémoire de l'ascension glorieuse de votre Fils, daignez nous délivrer des périls de la vie présente, et nous faire parvenir à la vie éternelle, par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur »[1]. Pourquoi cette prière de Jésus, reprise par l'Église ?

Parce qu'il y a des obstacles qui nous empêchent d'aller à Dieu ; et ces obstacles se résument tous dans le péché qui nous détourne de Dieu. Notre-Seigneur demande que nous soyons délivrés du mal, c'est-à-dire du péché qui, en nous éloignant de son Père des cieux, est le seul mal véritable : *Ut serves eos a malo.* Laissés à nous-mêmes, à notre infirmité native, nous ne pouvons éviter ces obstacles ; mais nous le pourrons, si nous nous appuyons sur le Christ. Il monte aujourd'hui au ciel, victorieux de Satan et du monde : *Confidite, ego vici mundum*[2]*... Princeps mundi hujus in me non habet quidquam*[3]. Il entre, comme un pontife tout-puissant, dans le sanctuaire divin : *Per hostiam suam apparuit*[4]. Par la communion,Notre-Seigneur nous donne part à sa puissance et à son triomphe. C'est pourquoi nous devons tant nous appuyer sur lui.

Avec le Christ, offrant pour nous ses mérites à son Père, il n'y a pas de tentation que nous ne puissions vaincre, pas de difficulté que nous ne puissions surmonter, pas d'adversité que nous ne puissions supporter, pas de joie insensée dont nous ne puissions nous détacher. En attendant que nous rejoignions Jésus dans les cieux, ou plutôt qu'il nous y attire lui-même, puisqu'il « nous y prépare une place », vivons-y, par la foi en la puissance illimitée de sa prière et de son crédit, par l'espé-

1. *Suscipe, Domine, munera quae pro Filii tui gloriosa ascensione deferimus ; et concede propitius ut a praesentibus periculis liberemur, et ad vitam perveniamus aeternam. Per eumdem D. N. J. C.* — 2. Joan. XVI, 33. — 3. Ibid. XIV, 30. — 4. Hebr. IX, 26.

rance de partager un jour sa félicité, par l'amour qui nous livre joyeusement et généreusement au fidèle et entier accomplissement de sa volonté et de son bon plaisir [1] : c'est ainsi que nous participerons pleinement à cet admirable mystère de la glorieuse ascension de Jésus : *Ipsi quoque mente in caelestibus habitemus.*

1. *Fac nos tibi semper et devotam gerere voluntatem et majestati tuae sincero corde servire.* Oraison du dimanche dans l'octave de l'Ascension.

XVII. — LA MISSION DU SAINT-ESPRIT

Pentecôte

SOMMAIRE. — En quoi la mission visible du Saint-Esprit aux apôtres rentre dans le cycle des mystères de Jésus. — I. Ce que le Saint-Esprit est dans la Trinité. — II. Raisons pour lesquelles la descente de l'Esprit-Saint sur les disciples n'a lieu qu'après l'Ascension. — III. L'œuvre du divin Paraclet dans l'âme des apôtres : il les remplit de vérité, d'amour, de force et de consolation. — IV. L'assemblée des disciples au cénacle représente l'Église tout entière ; action merveilleuse et incessante de l'Esprit-Saint dans l'Église : la Pentecôte dure toujours. — V. Opérations de l'Esprit dans nos âmes ; nos devoirs envers lui.

« Si vous m'aimiez, disait le Christ Jésus à ses apôtres, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père » : *Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem* [1].

Pour ceux qui aiment le Christ, l'ascension est, en effet, une source inépuisable de joie. C'est la glorification suprême de Jésus au plus haut des cieux ; c'est la réalisation de cette prière du Christ : « Père, glorifiez-moi, de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût » : *Clarifica me, tu, Pater, apud temetipsum, claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te* [2]. Nous sommes dans l'allégresse en contemplant Jésus, Fils de Dieu, notre rédempteur et notre chef, assis à la droite de son Père, après avoir rempli ici-bas, dans les abaissements de son incarnation et les humiliations de sa mort, sa mission de salut.

1. Joan. XIV, 28. — 2. Ibid. XVII, 5.

Mais Notre-Seigneur ne disait pas seulement à ses disciples : « Mon ascension doit vous réjouir » ; il ajoutait : « Elle doit aussi vous être utile ». *Veritatem dico : expedit vobis ut ego vadam ; si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos ; si autem abiero, mittam eum ad vos*[1] : « Je vous dis la vérité : il vous est bon que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai ».

Toutes les paroles du Verbe incarné sont, comme il le dit lui-même, « esprit et vie » : *Verba quae ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt*[2]. Elles sont graves et profondes, parfois mystérieuses ; il y en a qui sont difficiles à comprendre et qu'on n'approfondit bien que dans la prière. La parole de Jésus que nous venons d'entendre au sujet de son départ de la terre est de celles-là.

Expedit vobis ut ego vadam : « Il vous est utile que je m'en aille ». — Quoi donc ! comment peut-il être bon aux apôtres que Jésus s'en aille, qu'il les quitte pour remonter à son Père ? N'est-il pas pour eux la source de tous les biens, la cause de toute grâce ? N'est-il pas « la voie, la vérité, la vie »[3] ? N'a-t-il pas dit : « Personne ne peut venir au Père si ce n'est par moi »[4] ? Comment donc peut-il être utile aux apôtres que Jésus les quitte ?

N'auraient-ils pas pu lui répliquer en toute vérité : O divin Maître, ne parlez pas ; nous n'avons besoin de personne d'autre que de vous, vous nous suffisez ; *Ad quem ibimus*[5] ? Avec vous n'avons-nous pas toutes les grâces ? « Demeurez donc avec nous ». *Mane nobiscum*[6].

Mais la parole du divin Maître est formelle : « Je vous dis la vérité » : *Veritatem dico ;* « je ne puis demeurer davantage, il est temps que je retourne à mon Père, et il vous est avantageux que je vous quitte ». Pourquoi cela ? « Pour que je puisse vous envoyer l'Esprit-Saint ».

C'est ici le mystère, et c'est ce mystère que nous allons

1. Joan. XVI, 7. — 2. Ibid. VI. 64. — 3. Ibid. XIV, 6. — 4. Ibid. — 5. Ibid. VI, 69. — 6. Luc. XXIV, 29.

contempler, pour autant que cela nous est possible ; car tout en ceci est surnaturel, et la foi seule peut nous guider.

Bien que dans cet entretien, il soit constamment question du Saint-Esprit, nous allons voir que la mission visible de cet Esprit aux disciples — mission qui constitue l'objet propre de la solennité de la Pentecôte, — appartient à Jésus, dans sa nature divine, (comme elle appartient aussi au Père), et qu'elle rentre, de ce chef, dans le cycle de ses mystères.

D'abord parce que le Christ Jésus a *prié* pour cette mission ; il en fait l'objet d'une demande toute particulière. — Notre-Seigneur disait à ses disciples à la dernière cène : « Je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, l'Esprit de vérité, pour qu'il demeure toujours avec vous »[1].

Ensuite, Jésus a *promis* à ses apôtres de leur envoyer cet Esprit. — « Lorsque le Consolateur que je vous enverrai d'auprès du Père sera venu, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi »... « Si je m'en vais, je vous enverrai le Consolateur »[2].

Il a de plus *mérité* cette mission. — Par sa prière comme par son sacrifice, le Christ Jésus a obtenu de son Père que l'Esprit de vérité, d'amour, de force et de consolation leur fût donné. Toute grâce est le prix de la prière et de l'immolation du Sauveur ; comme cela se vérifie admirablement dans la venue de cet Esprit, si puissant et si plein de bonté que Jésus lui-même le proclame son égal, en qui les apôtres trouveront un autre lui-même !

Enfin et surtout l'envoi de l'Esprit-Saint aux apôtres n'a d'autre but, comme vous le savez, que *d'achever l'établissement de l'Église.* — Jésus avait fondé cette Église sur Pierre, mais il a voulu laisser à l'Esprit-Saint (nous verrons tantôt pourquoi) le soin de la perfectionner. Avant son ascension, en effet, se trouvant à table

1. Joan. XIV, 16-17. — 2. Ibid. XV, 26 ; XVI, 7.

avec ses apôtres, il leur recommande de « ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre l'Esprit »[1] ; la venue de cet Esprit devait « servir à la glorification de Jésus » ; en même temps, l'Esprit « les remplirait de force », pour qu'ils pussent « rendre témoignage à Jésus dans la ville sainte, dans la Judée, la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre »[2]. Ce sont les propres paroles du Christ Jésus.

Ainsi donc, vous le voyez : cette mission du Saint-Esprit aux apôtres appartient bien à Jésus. Cela est si vrai que S. Paul appelle l'Esprit-Saint, « l'Esprit du Christ, l'Esprit de Jésus »[3]. C'est pourquoi nous ne pouvons parcourir le cycle des mystères du Christ sans contempler cette œuvre merveilleuse qui se réalisa dix jours après l'ascension.

Demandons à l'Esprit-Saint de nous faire connaître lui-même qui il est, en quoi consiste sa mission et son œuvre au jour de la Pentecôte. « Venez, Esprit de vérité, illuminez nos intelligences pour que dans nos cœurs s'allume le feu de l'amour dont vous êtes le foyer infini ».

I

Nous ne pouvons comprendre les paroles de Jésus au sujet du Saint-Esprit que si nous nous rappelons d'abord ce que la Révélation nous apprend de la vie de cet Esprit dans la sainte Trinité. Vous connaissez déjà ce mystère[4] ; mais, à le contempler de nouveau, votre foi y trouvera un accroissement de joie. Pénétrons donc, avec une profonde révérence, dans le sanctuaire de la divinité.

Que nous dit la foi ? — Qu'il y a en Dieu, le Père, le Fils et le saint-Esprit : trois personnes distinctes dans une même unité de nature.

Comme vous le savez, le Père ne procède de personne ; il est Principe sans principe, le principe premier de toute

1. Act. I, 4. — 2. Ibid. 8. — 3. Rom. VIII, 9 ; cf. Act. XVI, 7 et I Petr. I, 11. — 4. Voir la conférence : *L'Esprit-Saint, Esprit de Jésus* dans le volume *Le Christ vie de l'âme*.

la vie intime en Dieu, l'origine première de toutes les ineffables communications dans la Trinité. Le Père, se connaissant, engendre par une Parole infinie, un Fils unique et parfait, auquel il communique tout ce qu'il est, excepté la propriété personnelle d'être Père : *Sicut enim Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio habere vitam in semetipso* [1]. — Le Fils est égal en tout au Père ; il est l'expression adéquate, l'image parfaite du Père ; il possède avec lui la même nature divine. — Le Père et le Fils se donnent l'un à l'autre avec un amour parfait, et c'est de cette donation d'amour du Père au Fils et du Fils au Père, que procède, d'une façon mystérieuse, l'Esprit-Saint, troisième personne. Le Saint-Esprit termine le cycle des opérations intimes en Dieu, il est le terme final des communications divines dans l'adorable Trinité.

Entre ces personnes distinctes, vous le savez encore, il n'y a ni supériorité ni infériorité : ce serait une grave erreur que de le croire ; toutes trois sont égales en puissance, en sagesse, en bonté, parce que toutes trois possèdent également, d'une manière indivisible, la même et unique nature divine avec toutes ses infinies perfections. Et c'est pourquoi toute notre louange s'adresse à la fois au Père, et au Fils et au S. Esprit : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.*

Pourtant, s'il n'y a entre elles ni inégalité ni dépendance, il y a un ordre de nature, d'origine, marquant les communications elles-mêmes. La « procession » du Fils présuppose, sans qu'il y ait cependant inégalité de temps, le Père, principe premier ; la « procession » du Saint-Esprit présuppose le Père et le Fils, dont il est le don mutuel.

Il y a là une façon de parler que nous ne pouvons rejeter. Jésus veut que tous ses disciples soient baptisés « au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit » [2] : c'est là le langage même du Verbe incarné ; il contient une réalité divine dont la compréhension intime nous

1. Joan. V, 26. — 2. Matth. XXVIII, 19.

échappe ; mais parce que c'est le langage de Jésus, nous devons respecter inviolablement l'ordre entre les personnes de la Trinité. Autant nous devons sauvegarder intacte, dans notre doctrine et notre prière, l'unité de nature, autant aussi nous devons reconnaître la distinction des personnes, cette distinction qui se fonde sur les communications qu'elles ont entre elles et leurs mutuelles relations. Il y a, à la fois, égalité et ordre ; il y a perfection identique et distinction de propriétés.

Ces vérités constituent un ineffable mystère dont nous ne pouvons parler qu'en balbutiant. Pourtant Notre-Seigneur a voulu nous en révéler l'existence ; il a voulu nous faire cette révélation dans ses derniers entretiens avec ses disciples, la veille de sa mort, « afin que notre joie fût entière »[1] ; il nous dit même que si nous sommes ses amis, c'est parce qu'il nous a fait connaître ces secrets de la vie intime de Dieu[2], en attendant que nous en jouissions dans la félicité éternelle. Et pourquoi nous les aurait-il révélés, ces secrets, s'il n'avait jugé, lui, Sagesse infinie, que cette révélation nous serait utile ?

Mais remarquez-le encore : cet ordre de principe, d'origine, qui existe dans les ineffables communications des personnes entre elles et qui fondent leur distinction, Dieu ne nous l'a pas seulement révélé par sa parole, il a voulu aussi le manifester dans ses œuvres.

Jésus nous dit, dans l'Évangile, que « la vie éternelle est de connaître que le Père est le vrai Dieu et que Jésus-Christ est celui qu'il a envoyé »[3] ; il dit souvent que « son Père l'a envoyé »[4]. Ce terme « envoyer » fréquemment employé par le Christ Jésus marque la distinction des personnes. C'est le Père qui « envoie » ; c'est le Fils qui « est envoyé » : l'ordre d'origine qui existe de toute éternité dans le ciel entre le Père et le Fils, est ainsi manifesté dans le temps. Car, nous dit le Christ au même endroit, en parlant de son Père : « Nous

1. Joan. XV, 11. — 2. Ibid. 15. — 3. Ibid. XVII, 3. — 4. Ibid. III, 17 ; IV, 34 ; VI, 29 ; etc.

sommes un »[1] ; « tout ce qui est à mon Père est à moi et tout ce qui est à moi est à mon Père »[2].

Jésus emploie le même terme « envoyer » en parlant du Saint-Esprit. Il dit aux apôtres que « son Père leur enverra l'Esprit-Saint », *Paracletus autem Spiritus Sanctus quem mittet Pater*[3] ; il dit aussi qu' « il l'enverra lui-même » : *Si autem abiero, mittam eum ad vos*[4]. Vous le voyez : c'est le Père et le Fils qui envoient ; ainsi parle Jésus de l'Esprit : et Notre-Seigneur veut marquer par là l'ordre qui existe en Dieu dans la « procession » du Saint-Esprit.

II

Nous touchons ici à la raison profonde pour laquelle Jésus disait à ses apôtres : « Quand je serai retourné aux cieux, je vous enverrai l'Esprit ».

Le Christ Jésus, dans sa nature divine, est, avec le Père, le principe dont procède l'Esprit-Saint. Le don du Saint-Esprit à l'Église et aux âmes est une grâce sans prix, puisque cet Esprit est l'amour divin en personne. Mais, ainsi que je vous l'ai dit tantôt, ce don, cet envoi a été mérité pour nous, comme toute grâce, par Jésus ; il est le fruit de sa passion ; le Christ en a soldé le prix par les souffrances endurées dans sa sainte humanité. N'était-il pas dès lors équitable que cette grâce ne fût donnée au monde, que lorsque l'humanité, qui l'avait méritée, serait glorifiée ? Cette exaltation de l'humanité en Jésus ne s'est accomplie dans sa plénitude et n'a atteint son épanouissement qu'au jour de l'ascension. C'est alors seulement que cette sainte humanité est entrée définitivement en possession de la gloire qui lui revenait à double titre d'humanité unie au Fils de Dieu, et de victime offerte au Père pour mériter toute grâce

1. Joan. X, 30. — 2. Cf. Joan. XVII, 10. En tant que « personne divine » ; car l'humanité de Jésus considérée en elle-même, comme *nature*, est créée et par conséquent inférieure ; c'est en ce sens que Jésus dit ailleurs : « Mon Père est plus grand que moi », *Pater major me est*. Joan. XIV, 28. — 3. Joan. XIV, 26. — 4. Ibid. XVI, 7.

aux âmes. Assise à la droite du Père dans la gloire des cieux, l'humanité du Verbe incarné sera ainsi associée à l' « envoi » qui sera fait du Saint-Esprit par le Père et le Fils.

Nous comprenons maintenant pourquoi Notre-Seigneur disait lui-même à ses apôtres : « Il vous est avantageux que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, je ne vous enverrai pas l'Esprit ; mais si je retourne à mon Père, je vous l'enverrai ». C'est comme s'il disait : Je vous ai mérité cette grâce par ma passion ; pour qu'elle vous soit donnée, il faut qu'à ma passion succède d'abord ma glorification ; quand la gloire qui me revient m'aura été donnée par mon Père, lorsque je serai assis à sa droite, je vous enverrai l'Esprit de consolation.

Les Pères de l'Église[1] ajoutent une autre raison, relative aux disciples.

Jésus adressait un jour aux Juifs ces paroles : « Celui qui croit en moi, de son sein couleront des fleuves d'eau vive ». L'Évangéliste S. Jean, en rapportant cette promesse, ajoute que le Christ « disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en lui. Car l'Esprit n'était pas encore donné parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié »[2]. — La foi était donc la source, pour ainsi dire, de la venue de l'Esprit-Saint en nous. Or, tant que le Christ Jésus vivait sur la terre, la foi des disciples était imparfaite. Elle ne serait entière, elle ne pourrait s'épanouir en toute plénitude, que lorsque l'ascension aurait dérobé à leurs regards la présence humaine de leur divin Maître. « Parce que tu as vu, tu as cru, disait Jésus à Thomas, après sa résurrection ; mais bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru »[3] ! — « Après l'ascension, la foi des disciples, plus instruite, ira chercher le Christ plus loin, plus haut, siégeant près du Père et égal au Père »[4].

1. Cf. S. Augustin. *Enarr. in Psalm.* CIX ; *Sermones* CXLIII et CCLXIV ; S. Leo, *Sermo* II de *Ascensione*. — 2. Joan. VII, 38-39. — 3. Ibid. XX, 29. — 4. S. Leo, *Sermo* II *de Ascens.* C. 4.

C'est parce que la foi des apôtres, après l'ascension, est devenue plus pure, plus intérieure, plus vive, plus efficace, que « les fleuves d'eau vive » se sont versés en eux avec une telle impétuosité.

Nous savons en effet, avec quelle magnificence Jésus a accompli sa divine promesse, comment dix jours après l'ascension, l'Esprit-Saint, envoyé par le Père et le Fils, est descendu sur les apôtres réunis au cénacle, avec quelle abondance de grâces et de charismes cet Esprit de vérité et d'amour s'est répandu dans l'âme des disciples.

III

Quelle a été, en effet, l'œuvre du Saint-Esprit dans l'âme des apôtres au jour de la Pentecôte ?

Pour bien la comprendre, je dois vous rappeler d'abord l'enseignement de l'Église sur le caractère des œuvres divines. — Vous savez que dans le domaine de la vie surnaturelle, de la grâce, aussi bien que dans les œuvres de la création naturelle, tout ce qui est produit en dehors de Dieu, dans le temps, est accompli par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, sans distinction de personnes. Les trois personnes agissent alors dans l'unité de leur nature divine. La distinction des personnes n'existe que dans les communications incompréhensibles qui constituent la vie intime de Dieu en lui-même.

Mais afin de nous faire souvenir plus aisément de ces révélations sur les personnes divines, l'Église, dans son langage, attribue spécialement telle ou telle action à l'une des trois personnes divines, à raison de l'affinité qui existe entre cette action et les propriétés exclusives par lesquelles cette personne se distingue des autres.

Ainsi, le Père est le premier principe, qui ne procède d'aucun autre, mais dont procèdent le Fils et l'Esprit-Saint. C'est pourquoi l'œuvre qui marque l'origine première de toute chose, la création, lui est attribuée spécialement. Le Père a-t-il seul créé ? Certainement non ; le Fils et l'Esprit-Saint créaient en même temps que le

Père et en union avec lui. Mais il y a entre la propriété, spéciale au Père, d'être le premier principe dans les communications divines, et l'œuvre de la création une affinité, en vertu de laquelle l'Église peut, sans erreur de doctrine, attribuer spécialement la création au Père.

Le Fils, le Verbe est l'expression infinie de la pensée du Père, il est considéré surtout comme sagesse. Les œuvres dans lesquelles cette perfection éclate surtout, comme celle de l'ordonnance du monde, lui sont particulièrement attribuées. Il est en effet, « cette sagesse qui sortie de la bouche du Très-Haut atteint et fixe toutes choses dans un parfait équilibre, avec autant de force que de douceur ». *O sapientia, quae ex ore Altissimi prodiisti, attingens a fine usque ad finem, fortiter suaviterque disponens omnia*[1].

L'Église applique la même loi au Saint-Esprit. Qu'est-il dans l'adorable Trinité ? Il est le terme, l'aboutissement suprême, la consommation de la vie en Dieu ; il clôt le cycle intime des admirables opérations de la vie divine. Et c'est pourquoi, afin que nous nous souvenions de cette propriété qui lui est personnelle, l'Église lui attribue spécialement tout ce qui, dans l'œuvre de la grâce, de la sanctification, regarde l'achèvement, le couronnement, la consommation : c'est l'artiste divin qui, par ses dernières touches, amène l'œuvre à sa souveraine perfection : *Dextrae Dei tu digitus*[2]. L'œuvre attribuée au Saint-Esprit, dans l'Église comme dans les âmes, est de conduire à sa fin, à son terme, à sa perfection ultime, le travail incessant de la sainteté.

Contemplons maintenant, durant quelques instants, les opérations divines de cet Esprit dans l'âme des apôtres.

Il les remplit de *vérité*. — Vous me direz tout de suite : le Christ Jésus ne l'avait-il pas fait ? Oh ! certainement. Ne le proclamait-il pas lui-même : « Je suis la vérité »[3] ? Il était venu en ce monde pour rendre témoignage à la

1. Antienne du 17 décembre. Cf. Eccli. XXIV, 5 ; Sap. VIII, 1. — 2. Hymne *Veni Creator*. — 3. Joan. XIV, 6.

vérité[1], et nous savons, par lui encore, qu'il accomplit entièrement sa mission : *Opus consummavi*[2].

Oui, mais à présent qu'il a quitté ses apôtres, c'est l'Esprit-Saint qui va devenir le maître intérieur. « Il ne parlera pas de lui-même », disait Jésus, voulant signifier par là que l'Esprit-Saint, — procédant du Père et du Fils, recevant d'eux la vie divine, — nous donnera la vérité infinie qu'il reçoit par sa procession ineffable. « Il vous dira tout qu'il a entendu, c'est-à-dire toute vérité » ; « il vous rappellera tout ce que je vous ai enseigné » ; « il me fera connaître à vous ; il vous montrera combien je suis digne de toute gloire » : *Ille me clarificabit*[3].

Quoi encore ? « Les apôtres ne se mettront pas en peine de chercher ce qu'ils devront répondre quand les Juifs les traîneront devant les tribunaux et leur défendront de prêcher le nom de Jésus ; c'est le Saint-Esprit qui leur inspirera les réponses »[4]. Et ainsi, « ils pourront rendre témoignage de Jésus » : *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus Sancti in vos, et eritis mihi testes... usque ad ultimum terrae*[5].

Et comme c'est par la langue, organe de la parole, qu'on rend témoignage, que la prédication du nom de Jésus doit se répandre dans le monde, cet Esprit, au jour de la Pentecôte, descend visiblement sur les apôtres sous la forme de langues.

Mais ce sont des langues de feu. Et pourquoi ? Parce que l'Esprit-Saint vient remplir d'*amour* les cœurs des disciples. — Il est l'amour personnel, subsistant, de la vie en Dieu. Il est aussi comme le souffle, l'aspiration de l'amour infini où nous puisons la vie. Il est raconté dans la Genèse que Dieu « insuffla la vie à la matière formée du limon de la terre » : *Inspiravit spiraculum vitae*[6]. Ce souffle vital était le symbole de l'Esprit auquel nous devons la vie surnaturelle. Au jour de la Pentecôte, l'Esprit

1. Joan. XVIII, 37. — 2. Ibid. XVII, 4. — 3. Ibid. XIV, 26 ; XVI, 13-14. — 4. Matth. X, 19-20 ; Marc. XIII, 11 ; Luc. XII, 11. — 5. Act. I, 8. — 6. Gen. II, 7.

divin apportait une telle abondance de vie à toute l'Église que pour la signifier « un bruit venu du ciel, semblable à un vent impétueux, remplit toute la maison où se trouvaient réunis les apôtres »[1].

En descendant sur eux, l'Esprit-Saint répand en eux cet amour qui est lui-même. Il faut que les apôtres soient remplis d'amour pour qu'en prêchant le nom de Jésus, ils fassent naître l'amour de leur Maître dans l'âme de leurs auditeurs ; il faut que leur témoignage, dicté par l'Esprit, soit si plein de vie qu'il attache le monde à Jésus-Christ.

Cet amour, ardent comme la flamme, puissant comme un souffle de tempête, est encore nécessaire aux apôtres pour qu'ils puissent affronter les dangers prédits par le Christ, lorsqu'ils auront à prêcher son nom : l'Esprit-Saint les remplit de *force*.

Voyez S. Pierre, le prince des apôtres. La veille de la passion de Jésus, il promet de le suivre jusqu'à la mort ; mais, la nuit même, à la voix d'une servante, il renie son divin Maître ; il jure qu' « il ne connaît pas cet homme »[2]. — Voyez-le maintenant au jour de la Pentecôte. Il annonce le Christ à des milliers de Juifs ; il leur reproche, dans un langage plein de liberté, de l'avoir crucifié ; il rend témoignage de sa résurrection, et il les exhorte vivement à faire pénitence et à recevoir le baptême[3]. Ce n'est plus le disciple timide qui craint le danger et « se tient à distance »[4], c'est le témoin qui proclame devant tous, en des paroles fermes et hardies, que le Christ est le Fils de Dieu.

Quelle force dans les paroles de S. Pierre ! L'apôtre n'est plus reconnaissable. La vertu du Saint-Esprit l'a changé, l'amour qu'il porte à son Maître est désormais fort et généreux. Notre-Seigneur avait prédit lui-même cette transformation quand il avait dit à ses disciples avant de monter aux cieux : « Demeurez à Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut »[5].

1. Act. II, 2. — 2. Matth. XXVI, 74 ; Marc. XIV, 71. — 3. Act. II, 23-24, 38. — 4. Marc. XIV, 54. — 5. Luc. XXIV, 49.

Voyez encore ce même Pierre et les autres apôtres, peu de jours après l'événement. Voici que les Juifs s'émeuvent de leurs paroles, des miracles qu'ils accomplissent, des conversions qu'ils opèrent au nom de Jésus. Les princes des prêtres et les Sadducéens qui ont fait périr le Christ, font venir ses disciples et leur défendent de prêcher le Sauveur. Vous connaissez leur réponse : « Nous ne pouvons obéir à vos ordres, nous ne pouvons pas ne pas rendre témoignage de ce que nous avons vu et entendu »[1].

Qu'est-ce qui les fait parler avec un tel courage, eux qui, la nuit de la Passion, abandonnaient Jésus ; qui, pendant les jours qui suivirent la Résurrection, « se tenaient cachés, portes fermées, à cause de la peur que leur inspiraient les Juifs » : *Propter metum Judaeorum*[2] ? — C'est l'Esprit de vérité, l'Esprit d'amour, l'Esprit de force.

C'est parce que leur amour du Christ est fort qu'ils se livrent pour lui aux tourments. Car les Juifs, voyant que les apôtres ne tiennent aucun compte de leur prohibition, les rappellent devant le tribunal ; mais Pierre déclare au nom de tous qu'ils doivent « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes »[3].

Vous savez ce que firent alors les Juifs. Pour avoir raison de cette constance, on battit les apôtres de verges avant de les relâcher. Mais remarquez ce qu'ajoute l'écrivain sacré. En sortant du tribunal, dit-il, « les apôtres étaient remplis de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus »[4]. Et d'où leur venait cette joie dans les souffrances et les humiliations ? De l'Esprit-Saint. Car il n'est pas seulement l'Esprit de force, il est aussi l'Esprit de *consolation*. « Je prierai mon Père, leur avait dit Jésus, et il vous donnera un autre consolateur » : *Rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis... Spiritum veritatis*[5].

1. Act. IV, 18-20. — 2. Joan. XX, 19. — 3. Act. V, 29. — 4. Ibid. 41. — 5. Joan. XIV, 16-17.

Le Christ Jésus n'est-il pas déjà lui-même un consolateur ? Certes ; ne nous a-t-il pas dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai » [1] ? N'est-il pas, comme nous le révèle S. Paul, « un pontife qui sait compatir à nos souffrances, parce qu'il a passé lui-même par la douleur » [2] ? Mais ce divin consolateur devait disparaître aux yeux charnels des disciples ; c'est pourquoi il priait son Père de leur envoyer un *autre* consolateur, égal à lui-même, Dieu comme lui.

Parce qu'il est l'Esprit de vérité, ce consolateur apaise les besoins de notre intelligence ; parce qu'il est l'Esprit d'amour, il comble les désirs de notre cœur ; parce qu'il est l'Esprit de force, il nous soutient dans le labeur, les épreuves et les larmes : l'Esprit-Saint est le consolateur par excellence.

Consolator optime,
Dulcis hospes animae,
Dulce refrigerium [3] *!*

Oh ! « Venez en nous, père des pauvres, distributeur des dons célestes, consolateur plein de bonté, hôte suave de l'âme, réconfort plein de douceur » !

IV

C'est pour nous que l'Esprit-Saint est venu ; l'assemblée du Cénacle représentait toute l'Église. L'Esprit ne vient que « pour demeurer à jamais avec elle ». C'est la promesse même de Jésus : *Ut maneat vobiscum* IN AETERNUM [4].

A la Pentecôte, il est descendu visiblement sur les apôtres ; à partir de ce jour, la sainte Église s'est répandue sur toute la terre ; elle est le royaume de Jésus ; et c'est l'Esprit-Saint qui gouverne, avec le Père et le Fils, ce royaume. Il achève dans les âmes l'œuvre de sainteté

1. Matth. XI, 28. — 2. Hebr. IV, 15 ; V, 2. — 3. Séquence *Veni Sancte Spiritus*. — 4. Joan. XIV, 16.

commencee par la rédemption. Il est, dans l'Église, ce que l'âme est au corps : l'esprit qui l'anime et le vivifie, qui sauvegarde l'unité, encore que son action produise des effets multiples et variés ; qui lui apporte toute vigueur et toute beauté.

Voyez, en effet, quelle abondance de grâces et de charismes inonde l'Église au lendemain de la Pentecôte. Nous lisons dans les « Actes des apôtres », qui sont l'histoire de l'Église à ses débuts, que le Saint-Esprit descendait visiblement sur ceux qui étaient baptisés et les remplissait de grâces merveilleuses. Avec quelle complaisance S. Paul les énumère ! « Il y a diversité de dons, mais c'est le même Esprit qui en est la source... A chacun est donnée, pour l'utilité commune, la manifestation de l'Esprit. A l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse, à l'autre une parole de science ; à celui-ci le don d'une foi extraordinaire ; à celui-là le don des guérisons ; ici la puissance d'opérer des miracles ; là le don de prophétie ; ailleurs le discernement des esprits, la diversité ou l'interprétation des langues ». Et l'Apôtre ajoute : « Mais c'est un seul et même Esprit qui produit tous ces dons, les distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît »[1].

C'est l'Esprit-Saint promis et envoyé par le Père et par Jésus, qui donnait cette plénitude et cette intensité de vie surnaturelle aux premiers chrétiens ; tout différents qu'ils étaient, ils n'avaient pourtant, à cause de l'amour que l'Esprit répandait en eux, « qu'un cœur et qu'une âme »[2].

Depuis, l'Esprit-Saint demeure dans l'Église d'une façon permanente, indéfectible, y exerçant une action incessante de vie et de sanctification : *Apud vos manebit, et in vobis erit*[3]. Il la rend infaillible dans la vérité : « Quand l'Esprit de vérité sera venu, disait Jésus, il vous guidera dans toute vérité »[4] et vous gardera de toute erreur. Il fait éclater dans l'Église une merveilleuse fé-

1. I Cor. XII, 4 sq. — 2. Act. IV, 32. — 3. Joan. XIV, 17. — 4. Ibid. XVI, 13.

condité surnaturelle ; il fait naître et s'épanouir dans les vierges, les martyrs, les confesseurs, ces vertus héroïques qui sont l'une des marques de la sainteté. En un mot, il est l'Esprit qui travaille au fond des âmes, par ses inspirations, à rendre l'Église, — que Jésus s'est acquise une fois pour toutes par son précieux sang, — « pure, immaculée, sans ride », digne d'être présentée par le Christ à son Père au jour du triomphe final

Cette action intérieure de l'Esprit est incessante. — Car la Pentecôte n'est pas terminée. Sous sa forme historique, comme mission visible, elle l'est sans nul doute. Mais elle dure toujours dans sa vertu ; la grâce de la Pentecôte demeure. La mission du Saint-Esprit dans les âmes est désormais invisible, mais elle n'est pas moins féconde.

Voyez l'Église, le jour même où elle célèbre l'Ascension: Quelle est sa prière, après avoir chanté la glorification de son divin Époux et s'en être réjouie avec allégresse ? Elle s'adresse au Christ Jésus : « O Roi de gloire, Seigneur, dont les œuvres font éclater la puissance, qui êtes monté aujourd'hui triomphant au plus haut des cieux, ne nous laissez pas orphelins, mais envoyez-nous celui que le Père a promis, l'Esprit de vérité » : *O Rex gloriae, Domine virtutum, qui triumphator hodie super omnes caelos ascendisti, ne derelinquas nos orphanos, sed mitte promissum Patris in nos, Spiritum veritatis* [1]. O Pontife tout-puissant, maintenant que vous êtes assis à la droite de votre Père et que vous jouissez en toute plénitude de votre triomphe et de votre crédit, priez votre Père, ainsi que vous nous l'avez promis, afin qu'il nous envoie un autre consolateur ; par les souffrances de votre humanité, vous avez mérité cette grâce pour nous ; le Père vous écoutera, parce qu'il vous aime ; parce que vous êtes son Fils bien-aimé, il enverra avec vous l'Esprit qu'il a promis lui-même quand il a dit : « Je répandrai l'Esprit de grâce et de prières sur tous les habitants de

1. Antienne des IIes Vêpres de l'Ascension.

Jérusalem » ; envoyez-le en nous, *in nos,* pour qu'il demeure éternellement !

L'Église prie comme si la Pentecôte devait se renouveler pour nous ; elle répète cette prière chaque jour de l'octave de l'Ascension ; puis, au jour de la solennité de la Pentecôte, elle multiplie ses louanges à l'adresse de l'Esprit en un langage plein de poésie et de richesse : elle l'invoque avec une insistance sans pareille et les plus émouvants accents : « Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour[1]. Venez, et lancez sur nous du haut du ciel un rayon de votre lumière ! O lumière toute bienheureuse, remplissez de vos clartés jusqu'au plus intime des cœurs de vos fidèles[2] ! Fontaine vive, feu ardent, amour, onction toute spirituelle, venez ! Versez la lumière dans nos esprits, répandez la charité dans nos cœurs, affermissez de votre force incessante notre faiblesse »[3] !...

Si l'Église, notre mère, met ces désirs dans nos âmes et ces prières sur nos lèvres, ce n'est pas seulement pour commémorer le souvenir de la mission visible qui se fit au Cénacle, mais encore pour que ce mystère se renouvelle en nous tous d'une manière intérieure.

Répétons avec l'Église ces ardentes aspirations. Demandons surtout au Père céleste de nous envoyer cet Esprit. Par la grâce sanctifiante, nous sommes ses enfants ; or, c'est cette qualité d'enfants qui pousse le Père à nous combler de ses dons. C'est parce qu'il nous aime comme ses enfants qu'il nous donne son Fils ; la communion est « le pain des enfants » : *Panis filiorum*[4] ; c'est encore parce que nous sommes ses enfants qu'il nous envoie son Esprit. qui est un de ses dons les plus parfaits : *Donum Dei altissimi*[5]. Que nous dit, en effet, S. Paul ? *Quoniam estis filii, misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra*[6] : « Parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils » ; il

1. Verset de l'*Alleluia* de la messe. — 2. Séquence *Veni Sancte Spiritus.* — 3. Hymne *Veni Creator.* — 4. Séquence *Lauda Sion.* — 5. Hymne *Veni Creator.* — 6. Gal. IV, 6.

est l'Esprit du Fils, parce qu'il procède du Fils comme du Père, et que le Fils l'envoie en même temps que le Père. C'est pourquoi, dans la Préface de la Pentecôte, nous chantons : « Il est vraiment digne et juste... que nous vous rendions grâces, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par le Christ Notre-Seigneur, qui, étant monté au-delà des cieux et s'étant assis à votre droite, répand en ce jour sur les enfants de l'adoption l'Esprit-Saint qu'il avait promis » : *Promissum Spiritum Sanctum hodierna die in filios adoptionis effudit.*

Ainsi donc, c'est à tous les enfants d'adoption, à tous ceux qui sont les frères de Jésus par la grâce sanctifiante que l'Esprit-Saint est donné. Et parce que ce don est divin et contient tous les dons les plus précieux de vie et de sainteté, son effusion en nous, — effusion qui s'est manifestée si abondante au jour de la Pentecôte — est « une source de joie qui remplit d'allégresse le monde entier » : *Quapropter, profusis gaudiis, totus in orbe terrarum mundus exsultat*[1].

V

Vous me direz peut-être : « N'avons-nous pas déjà reçu l'Esprit-Saint au baptême, et plus spécialement encore dans le sacrement de confirmation » ?

Assurément ; mais nous pouvons toujours le recevoir plus abondamment ; nous pouvons toujours recevoir de lui des lumières plus vives, des forces plus puissantes ; il peut toujours faire jaillir en nos cœurs des sources plus profondes de consolation, les embraser d'un amour plus ardent.

Et cette opération féconde de l'Esprit en nous peut se renouveler non seulement durant les saints jours de Pentecôte, mais encore chaque fois que nous recevons un sacrement, une augmentation de la grâce, car il ne fait qu'un avec le Père et le Fils : *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus*[2].

1. Préface de la Pentecôte. — 2. Joan. XIV, 23.

L'Esprit-Saint vient en nous pour demeurer ; il demeure pour nous sanctifier, pour guider toute notre activité surnaturelle ; il nous fait part de ses dons de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, de crainte, qui sont autant d'aptitudes surnaturelles déposées en nous pour nous faire agir comme doivent agir les enfants de Dieu : *Quicumque Spiritu Dei aguntur ii sunt filii Dei*[1].

Il demeure en nous ; hôte divin, plein d'amour et de bonté, il ne fait son séjour en nos cœurs que pour nous aider, nous éclairer, nous fortifier ; il ne nous quittera que si nous avons le malheur, par une faute mortelle, de le chasser de nos âmes. C'est ce que S. Paul appelle « éteindre l'esprit »[2], bannir cet esprit d'amour, en lui préférant, d'une façon absolue, la créature. Suivons encore le conseil de l'Apôtre, et ne « contristons »[3] pas l'Esprit, ne résistons pas à ses inspirations, par une faute quelle qu'elle soit, même légère, pleinement délibérée, froidement accomplie, par un « non » répondu volontairement à tout ce qu'il nous suggère de bon et de bien.

Car son action est extrêmement délicate ; et quand l'âme lui résiste délibérément, fréquemment, elle froisse l'Esprit ; elle le force peu à peu à se taire ; alors elle s'arrête dans le chemin de la sainteté, et court grand risque de sortir même de la voie du salut. Que peut faire une telle âme, sans maître qui la guide, sans lumière qui l'éclaire, sans force qui la soutienne, sans joie qui la transporte ?

Soyons plutôt fidèles à cet Esprit qui vient en nous, avec le Père et le Fils, pour y établir sa demeure. « Ne savez-vous pas, disait encore S. Paul, que vous êtes, par la grâce, le temple de Dieu, et que l'Esprit-Saint habite en vous »[4] ? Toute augmentation de grâce est comme une réception nouvelle de cet hôte divin, une nou-

1. Rom. VIII, 14. — 2. I Thess. V, 19. — 3. Ephes. IV, 30. — 4. I Cor. III, 16.

velle prise de possession de nos âmes par lui, une nouvelle étreinte d'amour.

Et que ses opérations dans l'âme fidèle sont bienfaisantes ! Il lui fait « connaître le Père » : *Per te sciamus da Patrem*[1] ; le lui faisant connaître, il produit en elle, par le don de piété, l'attitude d'adoration et d'amour qu'elle doit garder à l'égard du Père céleste. Écoutez ce que dit si explicitement S. Paul : « L'Esprit vient en aide à nos faiblesses, car nous ne savons pas ce que nous devons demander dans nos prières, mais l'Esprit lui-même prie pour nous par des gémissements inénarrables »[2]. Et quelle est cette prière ? « Vous avez, dit-il, reçu un Esprit d'adoption, en qui nous crions vers Dieu : Père, Père !... Cet Esprit lui-même rend témoignage à notre âme que nous sommes enfants de Dieu »[3].

Il nous fait « connaître aussi le Fils » : *Noscamus atque Filium*[4] ; il nous manifeste Jésus ; il est ce maître intérieur qui nous fait connaître le Christ, qui nous fait pénétrer dans l'intelligence de ses paroles et de ses mystères ; « parce que, dit Jésus, il procède de moi comme de mon Père, il me glorifie en vous » : *Ille me clarificabit*[5]. En répandant en nous la science divine, en nous tenant par l'amour en présence de Jésus, en nous inspirant d'accomplir toujours ce qui lui est agréable, il fait régner le Christ en nous. Par son action infiniment délicate et souverainement efficace, il forme Jésus en nous. — N'est-ce pas en cela qu'est la substance de toute sainteté ?

Demandons-lui donc de venir en nous, d'y demeurer, d'y augmenter l'abondance de ses dons. La prière fervente est une condition de sa venue en nos âmes.

L'humilité en est une autre. — Présentons-nous à lui avec la conviction intime de notre pauvreté intérieure ; cette disposition d'âme est excellente pour recevoir celui

1. Hymne *Veni Creator*. — 2. Rom. VIII, 26. — 3. Ibid. 15 et 16. — 4. Hymne *Veni Creator*. — 5. Joan. XVI, 14.

dont l'Église chante : *Sine tuo numine, nihil est in homine, nihil est innoxium*[1] : « Sans votre secours, il n'y a rien dans l'homme qui ne puisse lui nuire ». Empruntons, dès lors, à l'Église ses vives aspirations : « Venez, Esprit d'amour ; venez, repos dans le labeur ; venez, abri dans les ardeurs brûlantes ; venez, consolation dans les larmes. Lavez nos souillures, arrosez nos sécheresses, guérissez nos blessures ; assouplissez nos raideurs, échauffez nos froideurs, redressez nos pas qui s'égarent » :

Lava quod est sordidum,
Riga quod est aridum,
Sana quod est saucium ;

Flecte quod est rigidum,
Fove quod est frigidum,
Rege quod est devium[2].

Malgré nos misères, invoquons l'Esprit-Saint ; à cause de ces misères mêmes, il nous exaucera.

Et puisqu'il ne fait qu'un avec le Père et le Fils, adressons-nous aussi au Père : « Père, envoyez en nous, au nom de votre Fils Jésus, l'Esprit d'amour pour qu'il nous remplisse du sentiment intime de notre divine filiation. — Et vous, ô Jésus, notre Pontife, maintenant assis à la droite de votre Père, interpellez-le pour nous afin que cette mission de l'Esprit, que vous nous avez promise et méritée, soit abondante ; qu'elle soit « un fleuve impétueux qui réjouisse la cité des âmes » ; ou plutôt, selon votre parole même, ô Jésus, « un fleuve d'eau vive dont la vertu jaillisse jusqu'à la vie éternelle ». *Hoc autem dicebat de Spiritu Sancto quem accepturi erant credentes in eum.*

1. Séquence *Veni Sancte Spiritus.* — 2. Ibid.

XVIII. — *IN MEI MEMORIAM*

(Fête-Dieu)

SOMMAIRE. — L'Eucharistie est un mystère de foi. — I. Le sacrifice de l'autel perpétue la mémoire de Jésus. — II. La manne, figure du sacrement eucharistique. — III. Nous trouvons dans ce sacrement la vertu des mystères de Jésus. — IV. Comment y participer : par le sacrifice de la messe, la communion, la visite au saint Sacrement. Révérence profonde dont il faut entourer ce mystère. — V. Comment, par la foi, nous sommes unis au Christ dans ce sacrement et, par lui, au Père et à l'Esprit-Saint.

Tous les mystères du Christ sont essentiellement des mystères de foi ; sans la foi nous ne pouvons en accepter ni en contempler aucun.

Pourtant le degré de lumière qui éclaire notre foi dans chacun d'eux est différent. — Voyez à Bethléem : nous n'apercevons dans la crèche qu'un petit enfant ; sans la foi, nous ne reconnaîtrions pas en lui le Fils de Dieu, le maître souverain de toutes les créatures ; mais nous entendons la voix des anges du ciel célébrer la venue de ce Sauveur de la terre ; nous voyons une merveilleuse étoile amener à ses pieds les rois de l'Orient. — Au baptême de Jésus, nos yeux ne voient qu'un homme qui se soumet, comme les autres Juifs, à un rite de pénitence ; mais le ciel s'entr'ouvre, la voix du Père éternel se fait entendre et proclame que cet homme est le Fils de sa dilection, en qui il a mis ses infinies complaisances. — De même sur le Thabor ; dans ce mystère de la Transfiguration, la foi est puissamment aidée : la gloire de la divinité qui pénètre l'humanité de Jésus rejaillit visiblement jusque sur elle : les disciples éblouis se prosternent la face contre

terre. La divinité est, au contraire, voilée quand le Christ meurt sur la croix, comme le dernier des hommes, au milieu des tourments ; et cependant le centurion proclame qu'il est le Fils de Dieu ; la nature elle-même, par les bouleversements qu'elle subit en cet instant unique, rend un hommage solennel à son Créateur. — Dans la Résurrection, que voyons-nous ? Jésus est tout resplendissant de gloire ; mais il prouve en même temps à ses apôtres qu'il est toujours lui-même, homme aussi bien que Dieu : il se fait toucher, il mange avec eux, il leur montre les cicatrices de ses plaies, afin de leur manifester qu'il n'est pas seulement un esprit mais qu'il est le même Jésus avec lequel ils ont vécu durant trois ans.

Vous le voyez donc : si dans chaque mystère du Christ, il se rencontre assez d'ombre pour rendre notre foi méritoire, il y brille aussi assez de lumière pour l'aider ; en tous, nous voyons se manifester l'ineffable union de la divinité avec l'humanité.

Mais il est un mystère où la divinité et l'humanité, loin de se révéler, disparaissent toutes deux à nos sens : c'est dans le mystère de l'Eucharistie.

Qu'y a-t-il sur l'autel avant la consécration ? Un peu de pain, un peu de vin. Et après la consécration ? Pour les sens, le toucher, la vue, le goût, encore du pain et du vin. Seule, la foi pénètre sous ces voiles, jusqu'à la réalité divine qui s'y cache totalement. Sans la foi, nous ne verrons jamais que du pain et du vin ; nous ne voyons pas Dieu, il ne s'y révèle pas comme dans l'Évangile ; « nous ne voyons pas même l'homme » :

In cruce latebat sola deitas,
At hic latet simul et humanitas[1].

Quand le Christ, durant sa vie terrestre, proclamait qu'il était le Fils de Dieu, il en donnait la preuve : on constatait certes qu'il était un homme, mais un homme « dont la doctrine ne pouvait venir que de Dieu » : *Quem*

1. Hymne *Adoro te.*

enim misit Deus, verba Dei loquitur[1] ; un homme « qui accomplissait des merveilles que Dieu seul peut opérer » : *A saeculo non est auditum quia quis aperuit oculos caeci nati ; nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam*[2]. Nicodème le Pharisien, avec l'aveugle-né, le reconnaissait aussi : *Scimus quia a Deo venisti ; nemo enim potest haec signa facere, quae tu facis, nisi fuerit Deus cum eo :* « Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu, car personne ne saurait faire les miracles que vous faites si Dieu n'est pas avec lui »[3]. — La foi était nécessaire, mais les miracles de Jésus et la sublimité de sa doctrine aidaient la foi des Juifs, celle des simples comme des savants.

Dans l'Eucharistie, il n'y a place que pour la foi pure, qui se fonde uniquement sur la parole de Jésus : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » : l'Eucharistie est avant tout un « mystère de foi », *mysterium fidei*[4].

C'est pourquoi, dans ce mystère, plus que dans tous ceux que nous avons contemplés jusqu'ici, nous devons uniquement écouter Jésus ; la raison est si confondue que ceux qui, en ceci, n'écoutent pas le Christ doivent dire comme les Juifs auxquels Notre-Seigneur annonçait l'Eucharistie : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire :* « Cette parole est dure et qui peut la supporter »[5] ? Et ils s'éloignaient du Christ. Allons au contraire à Jésus comme le firent, en cette occasion, les apôtres fidèles, et disons-lui avec Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous seul avez les paroles de vie éternelle ; nous avons cru et nous savons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » : *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitae aeternae habes. Et nos credidimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei vivi*[6].

Interrogeons donc Notre-Seigneur au sujet de ce mystère. Le Christ Jésus est la Vérité infaillible, la Sagesse éternelle, la Toute-Puissance. Ce qu'il a promis, pourquoi ne l'aurait-il pas réalisé ?

1. Joan. III, 34. — 2. Ibid. IX, 32-33. — 3. Ibid. III, 2. — 4. Canon de la messe. — 5. Joan. VI, 61. — 6. Ibid. 69-70.

I

Quand notre divin Sauveur a institué ce mystère en vue de perpétuer les fruits de son sacrifice, il a dit à ses apôtres : *Hoc facite in meam commemorationem.* « Vous ferez ceci en mémoire de moi »[1]. Ainsi, outre le but primordial de renouveler son immolation et de nous y faire participer par la communion, le Christ a ajouté à l'Eucharistie un caractère de mémorial. Et comment ce mystère garde-t-il le souvenir du Christ ? Comment le rappelle-t-il à nos cœurs ?

L'Eucharistie garde le souvenir de Jésus, d'abord comme sacrifice.

Certes, vous le savez, il n'y a qu'un sacrifice plénier, total, parfait, qui a tout soldé et tout expié, qui a tout mérité, et dont toute grâce découle : c'est le sacrifice du Calvaire ; il n'y en a pas d'autre. *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*[2] : « Par une oblation unique, dit S. Paul, le Christ a pour toujours amené à la perfection ceux qui sont sanctifiés ».

Mais pour que les mérites de ce sacrifice soient appliqués à toutes les âmes de tous les temps, le Christ a voulu qu'il fût renouvelé sur l'autel. L'autel est un autre Calvaire où est rappelée, représentée et reproduite l'immolation de la croix. Ainsi, partout où il se trouve un prêtre pour consacrer le pain et le vin, se conserve le souvenir de la passion. Ce qui est offert et donné sur l'autel, c'est « le corps qui a été livré pour nous, le sang qui a été répandu pour notre salut »[3]. C'est le même Pontife, le Christ Jésus, qui les offre encore, par le ministère de ses prêtres. Comment, dès lors, ne pas penser à la passion quand nous assistons au sacrifice de la messe, où tout est identique, sauf la manière dont l'oblation est accomplie[4] ?

1. Luc. XXII, 19 ; I Cor. XI, 24. — 2. Hebr. X, 14. — 3. Cf. Matth. XXVI, 28 ; Marc. XIV, 24 ; Luc. XXII, 19-20. — 4. *In divino hoc sacrificio quod in missa peragitur, idem ille Christus continetur et incruente immolatur, qui in ara crucis seipsum cruentum obtulit.* Concil. Trid. Sess. 22, cap. II.

Il ne se célèbre aucune messe, il ne se fait aucune communion sans qu'on puisse se souvenir que Jésus s'est livré à la mort pour la rançon du monde. Car, dit S. Paul, « toutes les fois que vous mangerez de ce pain et boirez de ce calice, vous annoncerez, vous publierez, vous rappellerez la mort du Seigneur ; et il en sera de la sorte jusqu'à ce qu'il vienne au dernier jour » : QUOTIESCUMQUE *enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat*[1].

Ainsi se perpétue, vivant et fécond, jusqu'à la fin des temps, le souvenir du Christ parmi ceux qu'il est venu racheter par son immolation.

L'Eucharistie est donc bien le mémorial que le Christ nous a laissé de sa passion et de sa mort ; c'est le testament de son amour. Partout où s'offrent le pain et le vin, partout où se trouve l'hostie consacrée, apparaît le souvenir de l'immolation du Christ : *Hoc facite in meam commemorationem.*

L'Eucharistie nous rappelle avant tout la mémoire de la passion de Jésus. C'est la veille de sa mort que Jésus l'a instituée ; c'est comme testament de son amour qu'il nous l'a laissée.

Mais elle n'exclut pas les autres mystères. Voyez ce que fait l'Église. Elle est l'Épouse du Christ, nul ne connaît mieux qu'elle les intentions de son divin chef ; dans l'organisation du culte public qu'elle lui rend, elle est guidée par l'Esprit-Saint. Or, que dit-elle ? Dès que la consécration est achevée, elle rappelle d'abord la parole de Jésus : *Hoc facite in meam commemorationem :* « Faites ceci en mémoire de moi ». Et tout aussitôt, elle ajoute, pour montrer combien elle entre dans les sentiments de son Époux : « C'est pourquoi, Seigneur, nous qui sommes vos serviteurs et avec nous votre assemblée sainte, en mémoire de la bienheureuse passion du même Christ Notre-Seigneur, et de sa résurrection des enfers, comme aussi de son ascension glorieuse au ciel, nous offrons à votre divine majesté... le pain sacré de la vie

1. I Cor. XI, 26.

éternelle et le calice du salut perpétuel ». *Unde et memores... tam beatae passionis nec non et ab inferis resurrectionis sed et in caelos gloriosae ascensionis*[1]. Les Grecs après la mention de « l'ascension à la droite du Père » font également celle « du second et glorieux avènement »[2].

Ainsi donc, bien que l'Eucharistie rappelle directement et en tout premier lieu la passion de Jésus, elle n'exclut pas le souvenir des mystères glorieux qui s'enchaînent si étroitement à la passion dont ils sont, en un sens, le couronnement.

Puisque c'est le corps et le sang du Christ que nous recevons, l'Eucharistie suppose l'Incarnation et les mystères qui s'y fondent ou en découlent. Le Christ est sur l'autel avec sa vie divine qui ne cesse jamais, avec sa vie mortelle dont la forme historique a sans doute cessé, mais dont la substance et les mérites demeurent, avec sa vie glorieuse qui n'aura point de fin[3].

Tout cela, vous le savez, est réellement contenu dans l'hostie sainte et donné en communion à nos âmes. En se communiquant à nous, le Christ se livre dans la totalité substantielle de ses œuvres et de ses mystères, comme dans l'unité de sa personne. Oui, dirons-nous, avec le Psalmiste qui chantait par avance la gloire de l'Eucharistie[4], « le Seigneur a laissé à son peuple un souvenir de ses merveilles ; dans sa miséricorde et sa bonté, il a donné une nourriture à ceux qui le craignent » : *Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se*[5].

1. Une oraison identique a lieu après l'offertoire : « Recevez, Trinité sainte, cette oblation que nous vous offrons en mémoire de la passion, de la résurrection et de l'ascension de J.-C., Notre-Seigneur ». *Suscipe, sancta Trinitas, hanc oblationem quam tibi offerimus ob memoriam passionis, resurrectionis et ascensionis J.-C. Domini nostri.* — 2. Cf. D. E. VANDEUR, *La sainte Messe, Notes sur la liturgie*, 35e mille, pp. 164 et 223-226. — 3. Cf. Mgr GAY, *De la triple vie de Jésus que la sainte Eucharistie contient et communique*, dans *Élévations sur la vie et la doctrine de N.-S. Jésus-Christ*, 114e élévation. — 4. L'Église applique ces paroles à la sainte Eucharistie dans son office du saint Sacrement. — 5. Ps. CX, 4-5.

L'Eucharistie est comme la synthèse des merveilles de l'amour du Verbe incarné envers nous.

II

Si nous considérons maintenant l'Eucharistie comme sacrement, nous découvrirons en elle des propriétés admirables que seul un Dieu pouvait inventer.

Je vous ai dit souvent après S. Paul, auquel cette idée est chère, que les principaux événements de l'histoire du peuple juif sous l'Ancien Testament étaient le symbole, parfois caché, obscur, parfois apparent, lumineux, des réalités qui devaient éclairer la Nouvelle Alliance établie par le Christ. Or, selon les paroles mêmes de Notre-Seigneur, une des figures les plus caractéristiques de l'Eucharistie a été la manne ; avec une particulière insistance, notre divin Sauveur établit des comparaisons entre cet aliment qui tombait du ciel pour nourrir les Hébreux dans le désert, et le pain eucharistique qu'il doit donner au monde. C'est donc entrer dans les sentiments du Christ que d'étudier la figure et le symbole pour mieux saisir la réalité.

Or, voici en quels termes l'écrivain sacré, organe de l'Esprit-Saint, nous parle de la manne : « Vous avez, ô Dieu, rassasié votre peuple de la nourriture des anges, et vous lui avez donné, du ciel, sans travail, un pain tout préparé, procurant toute jouissance et approprié à tous les goûts. Cette substance envoyée par vous montrait la douceur que vous avez envers vos enfants, et ce pain, s'accommodant au désir de celui qui le mangeait, se changeait en ce qu'il voulait » : *Deserviens uniuscujusque voluntati, ad quod quisque volebat convertebatur* [1].

L'Église a recueilli ces magnifiques paroles pour les

1. *Angelorum esca nutrivisti populum tuum, et paratum panem de caelo praestitisti illis sine labore, omne delectamentum in se habentem, et omnis saporis suavitatem. Substantia enim tua dulcedinem tuam, quam in filios habes, ostendebat : et deserviens uniuscujusque voluntati, ad quod quisque volebat, convertebatur.* Sap. XVI, 20-21.

appliquer, dans son office du saint Sacrement, à l'Eucharistie[1]. Nous allons voir avec quelle vérité et quelle plénitude elles expriment les propriétés de la nourriture eucharistique ; nous allons voir avec combien plus de raison nous pouvons chanter de la sainte hostie ce que l'auteur inspiré chantait de la manne.

Comme la manne, l'Eucharistie est une nourriture, — mais une nourriture spirituelle. C'est au milieu d'un repas, sous forme d'aliment, que Notre-Seigneur a voulu l'instituer. Le Christ Jésus se donne à nous comme nourriture de nos âmes : « Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est un breuvage » : *Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus*[2].

Comme la manne encore, l'Eucharistie est un pain descendu du ciel. Mais la manne n'était qu'une figure imparfaite; c'est pourquoi Notre-Seigneur disait aux Juifs qui lui rappelaient le prodige du désert : « Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui donne le *vrai* pain du ciel, car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie — non seulement à un peuple particulier — mais à tous les hommes ».

Et comme les Juifs murmurent en l'entendant s'appeler « le pain descendu du ciel », Jésus ajoute : « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; voici le pain qui descend du ciel afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain *vivant* qui suis descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement », — car il dépose en nos corps mêmes le germe de la résurrection. — « Et ce pain que je donnerai c'est ma chair, pour la vie du monde »[3].

Vous voyez combien Notre-Seigneur lui-même dans ces paroles nous montre comment la divine réalité eucharistique surpasse en plénitude, dans sa substance et ses fruits, la nourriture donnée jadis au peuple juif.

Ce pain du ciel nous donne la vie en alimentant en

1. Cantiques du IIIe Nocturne des Matines (*Bréviaire monastique*) ; cf. 2e antienne des Laudes. — 2. Joan. VI, 56. — 3. Ibid. 32-33, 48-52.

nous la grâce. Il « contient aussi toute suavité et toute douceur » : *Omne delectamentum in se habentem, et omnis saporis suavitatem.*

Rien n'est joyeux comme un festin ; la communion est le festin de l'âme, c'est-à-dire une source de joies profondes. Comment le Christ Jésus, vérité et vie, principe de tout bien et de toute béatitude, ne remplirait-il pas nos cœurs de joie ? Comment, en nous faisant boire à la coupe de son sang divin, ne verserait-il pas en nos âmes cette allégresse spirituelle qui excite la charité et soutient la ferveur ? Voyez au cénacle, après qu'il a institué ce divin sacrement : il parle à ses apôtres, de sa joie ; il veut que « cette joie, sa joie à lui, toute divine, devienne la nôtre, et que nos cœurs en soient remplis » : *Ut gaudium* MEUM *in vobis sit*[1]. C'est un des effets de l'Eucharistie, quand elle est reçue avec dévotion, de combler l'âme de suavité surnaturelle qui la rend prompte et dévouée au service de Dieu.

N'oublions pas cependant que cette joie est avant tout spirituelle. L'Eucharistie étant, par excellence, le « mystère de foi », il arrive que Dieu permette que cette joie tout intérieure n'ait aucun contre-coup sur la partie sensible de notre être. Il arrive que des âmes très ferventes restent accablées par la sécheresse et l'aridité, après avoir reçu le pain de vie. Qu'elles ne s'en étonnent point ; que surtout elles ne se découragent point ; si elles ont apporté à recevoir le Christ toutes les dispositions possibles, si elles souffrent de leur impuissance, qu'elles soient rassurées et demeurent dans la paix. Le Christ, toujours vivant, agit en silence, mais souverainement, dans le fond intime de l'âme pour la transformer en lui ; c'est l'effet le plus précieux de cet aliment céleste : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui »[2].

Quoi encore ? Ce pain vivant qui donne la vie, ce mets délicieux qui apporte la joie nous est accordé « sans

1. Joan. XV, 11. — 2. Ibid. VI, 57.

travail », *sine labore*. C'est une des propriétés de la manne. Combien elle se vérifie dans la nourriture eucharistique !

Que nous est-il, en effet, demandé pour que nous puissions nous asseoir au « festin du Roi » et manger avec fruit le pain céleste ? Que nous y venions revêtus de la « robe nuptiale »[1], c'est-à-dire que nous soyons en état de grâce, et que notre intention soit droite.

Rien d'autre n'est requis de notre côté. — Mais pour Jésus ? Oh ! certes, ce n'est pas « sans labeur » qu'il nous a préparé ce festin. Il y a fallu les abaissements de l'incarnation, l'humilité et les travaux obscurs de la vie cachée, les fatigues de l'apostolat, les luttes contre les pharisiens, les combats contre le prince des ténèbres, enfin, ce qui résume, contient et couronne tout, les douleurs de la passion. Ce n'est qu'au prix de son immolation sanglante et de souffrances sans nom que le Christ Jésus nous a mérité cette grâce vraiment inouïe de nous unir intimement à lui en nous donnant à manger son corps saint et à boire son sang précieux.

C'est pourquoi il a voulu instituer ce sacrement la veille de sa passion, comme pour « nous donner la preuve la plus touchante de l'excès de son amour pour nous » : *Cum dilexisset suos... in finem dilexit*[2]. C'est parce qu'il est communiqué à un tel prix que la suavité de l'amour infini du Christ Jésus remplit ce don : *Dulcedinem tuam... ostendebat.*

Ce sont là quelques-unes des merveilles figurées par la manne et réalisées, pour la vie et la joie de nos âmes, par la sagesse et la bonté de notre Dieu.

Comment ne pas les « admirer » avec l'Église ? Comment ne pas « entourer ces mystères sacrés de toute notre révérence et de toutes nos adorations » ? *Tribue quaesumus, ita nos corporis et sanguinis tui sacra mysteria venerari*[3] !

1. Matth. XXII, 11. — 2. Joan. XIII, 1. — 3. Oraison de la fête du très saint Sacrement.

III

De toutes les propriétés que l'Écriture sainte attribue à la manne, il en est une qui est particulièrement remarquable. La manne était « une nourriture qui s'accommodait aux désirs et aux vœux de celui qui la prenait » : *Deserviens uniuscujusque voluntati, ad quod quisque volebat, convertebatur.*

Dans le pain céleste qu'est l'Eucharistie, nous pouvons trouver aussi, si je puis ainsi m'exprimer, le goût de tous les mystères du Christ, et la vertu de tous ses états. Nous ne considérons plus ici l'Eucharistie comme mémorial, mais comme source de grâces. Il y a là un aspect fécond du mystère eucharistique, auquel je désire m'arrêter avec vous quelques instants. Si nous en laissons pénétrer nos âmes, nous sentirons s'augmenter en nous l'amour et le désir de cette nourriture divine.

Vous le savez : Notre-Seigneur se donne en nourriture pour entretenir en nous la vie de la grâce ; de plus, par l'union que ce sacrement établit entre nos âmes et la personne de Jésus, — *in me manet et ego in illo* [1], — par la charité que cette union alimente, le Christ opère cette transformation qui faisait dire à S. Paul : « Je vis ; non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » [2]. Telle est la vertu propre de cet ineffable sacrement.

Mais cette transformation comporte pour nous bien des degrés et comprend bien des étapes. Nous ne pouvons la réaliser d'un coup ; ce n'est que peu à peu qu'elle se produit, à mesure que nous pénétrons davantage dans la connaissance du Christ Jésus et de ses états, puisque sa vie est notre modèle, et sa perfection l'exemplaire de la nôtre.

La contemplation pieuse des mystères de Jésus constitue un des éléments de cette transfiguration ; je vous l'ai dit : quand, par une foi vive, nous nous mettons en contact avec lui, le Christ produit en nous, par la vertu toujours efficace de sa sainte humanité unie au Verbe,

1. Joan. VI, 57. — 2. Gal. II, 20.

cette ressemblance qui est le signe de notre prédestination.

Si cela est vrai de la simple contemplation des mystères, combien plus profonde et plus étendue sera dans ce domaine l'action de Jésus quand il habite dans nos âmes par la communion sacramentelle ! Cette union est la plus grande et la plus intime que nous puissions avoir ici-bas avec le Christ : l'union qui se fait entre la nourriture et celui qui la prend. Le Christ se donne pour être notre aliment ; mais, à l'inverse de ce qui se passe pour la nourriture corporelle, c'est nous qui sommes assimilés à lui : le Christ devient notre vie.

Le premier fruit de la manne était de nourrir ; la grâce propre de l'Eucharistie est également d'entretenir la vie divine dans l'âme, en nous faisant participer à la vie du Christ.

Mais tout comme « la manne s'accommodait aux désirs de celui qui la prenait », ainsi la vie que le Christ nous donne par la communion, c'est *toute* sa vie qui passe en nos âmes pour être l'exemplaire et la forme de la nôtre, pour produire en nous les divers sentiments du cœur de Jésus, pour nous faire imiter toutes les vertus qu'il a pratiquées dans ses états, et verser en nous les grâces spéciales qu'il nous a méritées en vivant pour nous ses mystères.

Sans doute, ne l'oublions jamais : sous les espèces eucharistiques ne se trouve que la substance du corps *glorieux* de Jésus, tel qu'il est à présent dans le ciel, et non tel qu'il était, par exemple, dans la crèche de Bethléem.

Mais quand le Père regarde son Fils Jésus dans les splendeurs célestes, que voit-il en lui ? Il voit celui qui a vécu pour nous sur la terre pendant trente-trois ans, il voit tout ce que cette vie mortelle a contenu de mystères, les satisfactions et les mérites dont ces mystères ont été la source ; il voit la gloire que ce Fils lui a donnée en vivant chacun d'eux. En chacun d'eux aussi, il voit toujours le même Fils de ses complaisances, encore que

maintenant le Christ Jésus ne siège à sa droite que dans son état glorieux.

De même, celui que nous recevons, c'est Jésus qui est né de Marie, qui a vécu à Nazareth, qui a prêché aux juifs de Palestine ; c'est le bon Samaritain ; c'est celui qui a guéri les malades, délivré Madeleine du démon, et ressuscité Lazare ; c'est celui qui, fatigué, dormait dans la barque ; c'est celui qui agonisait, broyé par l'angoisse; c'est celui qui fut crucifié sur le calvaire ; c'est le glorieux ressuscité du tombeau, c'est le mystérieux pèlerin d'Emmaüs, qui se fait « reconnaître à la fraction du pain »[1] ; c'est celui qui est monté aux cieux, à la droite du Père ; c'est le pontife éternel, toujours vivant, qui prie sans cesse pour nous.

Tous ces états de la vie de Jésus, la communion nous les donne en substance, avec leurs propriétés, leur esprit, leurs mérites et leur vertu : sous la diversité des états et la variété des mystères, se perpétue l'identité de la personne qui les a vécus et qui à présent vit éternellement dans le ciel.

Quand donc nous recevons le Christ à la table sainte, nous pouvons le contempler et nous entretenir avec lui dans n'importe lequel de ses mystères ; bien qu'il soit maintenant dans sa vie glorieuse, nous trouvons en lui celui qui a vécu pour nous et nous a mérité la grâce qu'ils contiennent ; venu en nous, le Christ nous communique cette grâce pour réaliser peu à peu cette transformation de notre vie en la sienne, qui est l'effet propre du sacrement. Il suffit, pour comprendre cette vérité, de parcourir les « secrètes » et les « postcommunions » de la messe des différentes fêtes du Sauveur. L'objet de ces prières, qui tiennent un rang tout spécial parmi celles du sacrifice eucharistique, se diversifie d'après la nature des mystères célébrés[2].

Nous pouvons, par exemple, nous unir à Jésus comme vivant *in sinu Patris*[3], égal à son Père, Dieu comme lui ;

1. Luc. XXIV, 35. — 2. Voir plus haut, p. 99 et suiv. — 3. Joan. I, 18.

celui que nous adorons en nous-mêmes, nous l'adorons comme le Verbe coéternel au Père, le propre fils de Dieu, objet des complaisances de son Père : « Oui, je vous adore en moi, ô Verbe divin ; par l'union si intime que j'ai en ce moment avec vous, donnez-moi d'être aussi avec vous *in sinu Patris* maintenant par la foi, plus tard dans l'éternelle réalité, pour vivre de la vie même de Dieu, qui est votre vie ».

Nous pouvons l'adorer, comme l'adorait la Vierge Marie, quand le Verbe incarné en elle y vivait, avant de se produire au monde. Nous ne saurons qu'au ciel avec quels sentiments de respect et d'amour la Vierge se prosternait intérieurement devant le Fils de Dieu qui lui empruntait notre chair.

Nous pouvons encore l'adorer en nous-mêmes, comme si nous l'avions adoré, il y a dix-neuf siècles, à la grotte de Bethléem, avec les bergers et les mages ; il nous communique alors la grâce d'imiter les vertus spéciales d'humilité, de pauvreté, de détachement, que nous contemplons en lui dans cet état de sa vie cachée.

Si nous le voulons, il sera en nous l'agonisant qui par son abandon admirable à la volonté de son Père nous obtient de supporter nos croix de chaque jour ; il sera le divin ressuscité qui nous donne de nous détacher de tout ce qui est terrestre, de « vivre pour Dieu »[1] avec plus de générosité et de plénitude ; il sera en nous le triomphateur qui monte aux cieux plein de gloire et qui nous entraîne à sa suite pour que nous y vivions déjà par la foi, l'espérance et de saints désirs.

Le Christ ainsi contemplé et reçu, c'est le Christ revivant en nous tous ses mystères, c'est la vie du Christ s'insinuant dans la nôtre, s'y substituant avec toutes ses beautés propres, ses mérites particuliers et ses grâces spéciales : *Deserviens uniuscujusque voluntati.*

1. Rom. VI, 11.

IV

Dans l'exposé que je viens de vous faire, je vous ai laissé entendre que la participation la plus parfaite à ce mystère divin est la communion sacramentelle.

Mais vous savez que la communion elle-même suppose le sacrifice. C'est pourquoi nous nous associons déjà au mystère de l'autel en assistant au sacrifice de la messe.

Nous aurions tout donné pour être au pied de la croix avec la Vierge, S. Jean et Madeleine. Or, l'oblation de l'autel reproduit et renouvelle l'immolation du Calvaire pour en perpétuer le souvenir et en appliquer les fruits.

Durant la sainte messe, nous devons nous unir au Christ, mais au Christ immolé. Il est, sur l'autel, *Agnus tamquam occisus* [1], « l'agneau offert en victime », et c'est à son sacrifice que Jésus veut nous associer. Voyez après la consécration : le prêtre appuyant contre l'autel les mains jointes, — geste qui signifie l'union du prêtre et de tous les fidèles avec le sacrifice du Christ — fait cette prière : « O Dieu tout-puissant, nous vous supplions de commander que ces choses soient portées à votre autel sublime, en présence de votre divine majesté ».

L'Église met ici en relation deux autels : celui de la terre et celui du ciel, — non qu'il y ait dans le sanctuaire des cieux un autel matériel, mais l'Église veut indiquer qu'il n'y a qu'un sacrifice : l'immolation qui s'accomplit mystiquement sur la terre est une avec l'offrande que le Christ, notre pontife, fait de lui-même dans le sein du Père, auquel il offre pour nous les satisfactions de sa passion.

« Ces choses » dont il est question, dit Bossuet, sont à la vérité le corps et le sang de Jésus, mais elles sont ce corps et ce sang avec nous tous et avec nos vœux et nos prières, et tout cela ensemble compose une même oblation » [2].

Ainsi, en ce moment solennel, nous sommes introduits

1. Cf. Apoc. V, 6. — 2. *Explications de quelques difficultés sur les prières de la messe.* Éd. Lachat, t. XVII, p. 60.

ad interiora velaminis[1], dans le sanctuaire de la divinité, mais nous le sommes par Jésus et avec lui ; et là, devant la majesté infinie, en présence de toute la cour céleste, nous sommes présentés avec le Christ au Père pour que le Père « nous comble de toute grâce et de toute bénédiction d'en haut » : *Omni benedictione caelesti et gratia repleamur.*

Oh ! si notre foi était vive, avec quelle révérence nous assisterions à ce saint sacrifice ! avec quel soin nous chercherions à nous purifier de toute souillure afin d'être moins indignes d'entrer, à la suite de notre chef, dans le saint des saints pour y être, avec le Christ, une hostie vivante » ! « C'est alors seulement, dit si bien S. Grégoire, que le Christ est notre hostie, quand nous nous offrons nous-mêmes, pour partager, par notre générosité et nos sacrifices, sa vie d'immolation » : *Tunc ergo vere pro nobis hostia erit Deo, cum nos ipsos hostiam fecerimus*[2].

Le sacrifice eucharistique nous donne le sacrement. On ne participe parfaitement au sacrifice qu'en s'unissant à la victime. Dans la prière que je viens de vous expliquer, l'Église demande que nous soyons « remplis de toute grâce et de toute bénédiction céleste », — mais à la condition que « nous nous associions à ce sacrifice par la réception du corps et du sang » de Jésus : *Quotquot ex hac altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus.*

Ce n'est donc que par la communion que nous entrons parfaitement dans les pensées de Jésus, que nous réalisons pleinement les désirs de son cœur au jour où il institua l'Eucharistie ; « Prenez et mangez »[3] ; « si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous »[4]. La communion est le premier des devoirs eucharistiques.

Mais apportons à ce festin eucharistique les meilleures

1. Hebr. VI, 19. — 2. *Dialog.* L. IV, c. 59. — 3. Matth. XXVI, 26. — 4. Joan. VI, 54.

dispositions. Sans doute, vous le savez, ce divin sacrement produit ses fruits dans l'âme qui le reçoit en état de grâce et avec une intention droite. Pourtant l'abondance de ses fruits se mesure au degré de ferveur de chacun.

Je vous ai exposé longuement ailleurs[1] comment ces dispositions se ramènent à la foi, à la confiance, à l'abandon de tout nous-mêmes au Christ et aux membres de son corps mystique. Je ne puis revenir sur ce sujet.

Il y a pourtant une disposition à laquelle je veux toucher ici, parce qu'elle est celle que l'Église nous indique elle-même dans l'oraison du saint Sacrement : c'est la révérence. « Donnez-nous, Seigneur, une telle révérence envers les mystères sacrés de votre corps et de votre sang que nous puissions ressentir constamment en nous les fruits de votre rédemption » : *Ita nos corporis et sanguinis tui sacra mysteria* VENERARI, *ut redemptionis tuae fructum in nobis jugiter sentiamus.*

L'Église demande que nous « révérions » le Christ dans l'Eucharistie. Et quelle en est la raison ? Elle est double.

D'abord parce que le Christ est Dieu.

L'Église nous parle de « mystères sacrés ». Le mot « mystères » indique que sous les espèces eucharistiques se cache une réalité ; en ajoutant « sacrés », elle nous laisse entendre que cette réalité est sainte et divine. Celui qui se cache, en effet, dans l'Eucharistie, c'est celui qui est, avec le Père et l'Esprit-Saint, l'Être infini, le Tout-Puissant, le principe de toutes choses. Si Notre-Seigneur nous apparaissait dans l'éclat de sa gloire, nos regards ne pourraient supporter cette splendeur. Pour se donner à nous il se cache, non plus sous l'infirmité d'une chair passible, comme dans le mystère de l'Incarnation, mais sous les espèces du pain et du vin. Disons-lui : « Seigneur Jésus, par amour pour nous, pour nous attirer à vous, pour devenir notre aliment, vous voilez votre ma-

1. Dans la conférence *Le Pain de vie,* § V et VI, du volume *Le Christ vie de l'âme.*

jesté. Mais vous n'y perdrez rien de nos hommages. Plus vous dérobez à nos yeux votre divinité, plus aussi nous voulons vous adorer, plus aussi nous voulons nous prosterner devant vous avec respect et amour ».

Adoro te devote, latens Deitas,
Quae sub his figuris vere latitas[1].

La seconde raison est que le Christ Jésus s'est humilié et livré pour nous.

L'Église nous rappelle que « cet admirable sacrement est le mémorial par excellence de la passion de Jésus ». Or, durant sa sainte passion, le Christ a subi des abaissements inouïs, il s'est plongé dans des ignominies sans nom.

Mais, nous dit S. Paul, parce que le Christ s'est anéanti, qu'il est descendu dans de tels abaissements, le Père l'a exalté, il lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin que tout genou fléchisse devant lui, et que toute langue proclame que le Christ, Fils de Dieu, règne à jamais dans la gloire de son Père.

Entrons dans cette pensée du Père éternel, que nous découvre l'Apôtre. Plus le Christ s'est abaissé et anéanti, plus nous devons, comme le Père, l'exalter dans ce sacrement qui nous rappelle sa passion ; plus nous devons lui prodiguer nos hommages. La justice l'exige autant que l'amour.

Puis, n'est-ce pas « pour nous » qu'il s'est ainsi livré ? *Propter nos et propter nostram salutem*[2]. S'il a souffert, c'est pour moi ; si son âme toute sainte a été plongée dans la tristesse, l'ennui et la peur, c'est pour moi ; s'il a supporté tant d'injures de la part d'une grossière soldatesque, c'est pour moi ; s'il a été flagellé et couronné d'épines, s'il est mort dans d'indicibles tourments, c'est pour moi, pour m'attirer à lui : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me*[3]. N'oublions jamais que chacun des

1. Hymne *Adoro te.* — 2. *Credo* de la messe. — 3. Gal. II, 20.

épisodes douloureux de la passion a été préordonné par la Sagesse et accepté par l'Amour pour notre salut.

O Christ Jésus, réellement présent sur l'autel, je me prosterne à vos pieds ; que toute adoration vous soit rendue dans le sacrement que vous avez voulu nous laisser la veille de votre passion, comme témoignage de l'excès de votre amour !

Nous traduirons encore cette « vénération » en allant visiter le Christ dans le tabernacle. Ne serait-ce pas, en effet, manquer de respect que de délaisser cet hôte divin qui nous attend ? Il demeure là, réellement présent, celui qui était présent à la crèche, à Nazareth, sur les montagnes de Judée, au cénacle, sur la croix. C'est ce même Jésus qui disait à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu ! Toi qui as soif de lumière, de paix, de joie, de bonheur, si tu savais qui je suis, tu me demanderais de l'eau vive... de cette eau de la grâce divine qui devient une source sans cesse jaillissante jusqu'à la vie sans fin »[1].

Il est là, réellement présent, celui qui a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie...[2] Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres...[3] Personne ne va au Père si ce n'est par moi...[4] Je suis la vigne, vous êtes les branches ; celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là seul peut porter des fruits, car sans moi, vous ne pouvez rien faire...[5] Je ne rejette pas celui qui vient à moi...[6] Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et je vous soulagerai... Vos âmes ne trouveront le repos qu'en moi... »[7]

Il est là, le même Christ qui guérissait les lépreux, calmait les flots en courroux et promettait au bon larron une place dans son royaume. Nous trouvons là notre Sauveur, notre ami, notre frère aîné, dans la plénitude de sa toute-puissance divine, dans la vertu toujours féconde de ses mystères, avec l'infinie surabondance de ses mérites et l'ineffable miséricorde de son amour.

1. Joan. IV, 10, 14. — 2. Ibid. XIV, 6. — 3. Ibid. VIII, 12. — 4. Ibid. XIV, 6. — 5. Ibid. XV, 5. — 6. Ibid. VI, 37. — 7. Matth. XI, 28-29.

Il nous attend dans son tabernacle, non seulement pour y recevoir nos hommages, mais pour nous y communiquer des grâces. Si notre foi en sa parole n'est pas un vain sentiment, nous irons près de lui, mettre notre âme en contact, par la foi, avec sa très sainte humanité. Soyez assuré qu'une « vertu sortira alors de lui »[1], comme jadis, pour vous combler de lumière, de paix, de joie.

Nous ne pouvons espérer de « participer sans cesse au fruit de la rédemption de Jésus » que si cette attitude de respect et de révérence pénètre profondément nos âmes. Il faut que cette vénération soit telle qu'elle nous fasse atteindre le don divin dans sa plus grande plénitude : ITA *venerari* UT *fructum jugiter sentiamus.*

V

Mais pourquoi donc, me demanderez-vous, pourquoi l'Église semble-t-elle ramener à la « vénération » toutes nos dispositions à l'égard de ce divin sacrement ? quelle raison a-t-elle d'en agir ainsi ?

C'est que ce respect est un hommage de foi. L'homme qui n'a pas la foi ne fléchit pas le genou devant l'hostie sainte. Cette révérence n'a de source et d'aliment que dans la foi.

Or, je vous l'ai dit souvent, la foi, racine de toute justification et condition fondamentale de tout progrès dans la vie surnaturelle, est la première des dispositions pour recevoir « le fruit de la rédemption » du Christ.

Quel est, en effet, ce fruit pour nos âmes ? En un mot, c'est de renaître à la vie divine de la grâce, de redevenir participants de l'adoption éternelle. Nous n'y parvenons que par la foi. La foi est la condition primordiale pour devenir enfant de Dieu et cueillir, dans sa substance, ce fruit de l'arbre divin de la croix : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri,* HIS QUI CREDUNT IN NOMINE EJUS... *qui ex Deo nati sunt*[2].

1. Luc. VI, 19 ; VIII, 46. — 2. Joan. I, 12-13.

La réception de l'Eucharistie nous unit d'abord à la sainte humanité du Christ, et cette union s'opère par la foi. Quand vous croyez que l'humanité de Jésus est l'humanité du Fils de Dieu, la propre humanité du Verbe, et qu'en lui il n'y a qu'une seule personne divine ; quand, de toute la force et de toute la plénitude de votre foi, vous adorez cette sainte humanité, par elle vous entrez en contact avec le Verbe ; car elle est la voie qui vous mène à la divinité.

Lorsque le Christ Jésus se donne à nous dans la sainte communion, il nous pose la question qu'il faisait à ses apôtres : *Quem dicunt homines esse Filium hominis*[1] ? « Que disent les hommes de moi » ? Et nous devons répondre avec Pierre : *Tu es Christus Filius Dei vivi :* « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant »[2]. Je ne vois qu'un fragment de pain, qu'un peu de vin ; mais vous, qui êtes le Verbe, la Sagesse éternelle et la Vérité infinie, vous avez dit : *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus :* « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » ; et parce que vous l'avez dit, je vous crois présent sous ces humbles et infimes apparences. — Nos sens ne nous disent rien, c'est la foi qui nous fait pénétrer jusqu'à la réalité divine cachée sous les voiles eucharistiques : *Praestet fides supplementum sensuum defectui*[3].

Et Notre-Seigneur nous dit comme au centurion : *Sicut credidisti, fiat tibi :* « Qu'il vous soit fait selon votre foi »[4]. Puisque vous croyez que je suis Dieu, je me donne à vous avec tous les trésors de ma divinité pour vous en combler, et vous transformer en moi ; je me donne à vous avec les ineffables relations de ma vie intime de Dieu.

Car nous ne nous unissons pas seulement au Christ. Le Christ ne fait qu' « un avec son Père » : *Ego et Pater unum sumus,* un dans l'unité de l'Esprit-Saint. La communion nous unit en même temps au Père et au Saint-Esprit. Le Christ, Verbe incarné, est tout entier à son

1. Matth. XVI, 13. — 2. Ibid. 16. — 3. Hymne *Pange lingua.* — 4. Matth. VIII, 13.

Père ; quand nous communions, il nous prend, il nous unit à son Père, comme lui-même lui est uni : « Je vous prie, ô Père, disait Jésus à la dernière cène, après avoir institué la sainte Eucharistie, je vous prie non seulement pour mes apôtres, mais aussi pour ceux qui, par leur parole, croiront en moi ; afin que tous soient un comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, pour que, eux aussi, soient un en nous... qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et vous en moi » : *Ego in eis et tu in me*[1].

Le Verbe nous unit aussi à l'Esprit-Saint. Dans l'adorable Trinité, le Saint-Esprit est l'amour substantiel du Père et du Fils. Le Christ nous le donne, comme il le donnait aux apôtres, afin de nous diriger par lui ; il nous communique cet Esprit d'adoption qui, nous rendant d'abord témoignage que nous sommes les enfants de Dieu, nous aide par ses lumières et ses inspirations à vivre « comme des enfants bien-aimés ».

Quel sanctuaire que l'âme qui vient de communier ! L'Eucharistie lui donne d'abord le corps et le sang du Christ ; elle lui donne la divinité du Verbe uni indissolublement en Jésus à la nature humaine ; par le Verbe, l'âme est unie au Père et à l'Esprit, dans l'indivisibilité de leur nature incréée. La Trinité habite en nous ; notre âme devient le ciel où se produisent les mystérieuses opérations de la vie divine. Nous pouvons alors offrir au Père le Fils de sa dilection pour qu'il mette de nouveau en lui ses complaisances ; nous pouvons offrir ces complaisances à Jésus pour qu'en sa sainte âme soient renouvelées les joies ineffables qu'elle a éprouvées au moment de l'Incarnation ; nous pouvons prier l'Esprit-Saint d'être le lien d'amour qui nous unisse au Père et au Fils...

Il n'y a que la foi pour comprendre ces merveilles et plonger dans ces abîmes : *Mysterium fidei...*

1. Joan. XVII, 20-23.

XIX. — LE CŒUR DU CHRIST

(Fête du Sacré-Cœur)

SOMMAIRE. — L'amour explique tous les mystères de Jésus ; combien nous devons avoir foi en la plénitude de cet amour ; l'Église nous le propose comme objet de culte dans la fête du sacré Cœur. — I. Ce qu'est, de façon générale, la dévotion au cœur de Jésus ; combien cette dévotion plonge ses racines dans le dogme chrétien. — II. Ses divers éléments. — III. La contemplation des bienfaits que nous a valus l'amour de Jésus, symbolisé par son cœur, est la source de l'amour que nous devons lui rendre ; double caractère de notre amour pour le Christ : il doit être affectif et effectif ; Notre-Seigneur est en ceci notre modèle. — IV. Précieux avantage de la dévotion au sacré Cœur : elle nous fait prendre peu à peu l'attitude vraie qui doit caractériser nos rapports avec Dieu. Notre vie spirituelle dépend, en grande partie, de l'idée que nous nous faisons habituellement de Dieu ; diversité des aspects sous lesquels les âmes peuvent considérer Dieu. — V. Le Christ seul nous révèle la véritable attitude de l'âme en face de Dieu ; la dévotion au cœur de Jésus nous aide à l'acquérir.

Tout ce que nous possédons dans le domaine de la grâce nous vient du Christ Jésus ; « c'est à sa plénitude que nous puisons tous » : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus*[1]. Il a détruit le mur de séparation qui nous empêchait d'aller à Dieu ; il a mérité pour nous, avec une abondance infinie, toutes les grâces ; chef divin du corps mystique, il possède la puissance de nous communiquer l'esprit de ses états et la vertu de ses mystères, afin de nous transformer en lui.

1. Joan. I, 16.

Quand nous considérons ces mystères de Jésus, quelle est celle de ses perfections que nous y voyons éclater particulièrement ? — C'est l'amour.

L'amour a réalisé l'incarnation : *Propter nos... descendit de caelis, et incarnatus est*[1] ; c'est l'amour qui fait naître le Christ dans une chair passible et infirme, inspire l'obscurité de la vie cachée, alimente le zèle de la vie publique. Si Jésus se livre pour nous à la mort, c'est parce qu'il cède à « l'excès d'un amour sans mesure »[2] ; s'il ressuscite, c'est « pour notre justification »[3] ; s'il monte au ciel, c'est « en précurseur qui va nous préparer une place »[4] dans ce séjour de béatitude ; il envoie « l'Esprit consolateur » pour ne pas « nous laisser orphelins »[5] ; il institue le sacrement de l'Eucharistie comme mémorial de son amour[6]. Tous ces mystères ont leur source dans l'amour.

Il est nécessaire que notre foi en cet amour du Christ Jésus soit vivace et constante. Et pourquoi ? Parce qu'elle est un des plus puissants soutiens de la fidélité.

Voyez S. Paul : jamais homme n'a travaillé, ne s'est dépensé comme lui pour le Christ. Un jour où ses ennemis attaquent la légitimité de sa mission, il est amené, pour se défendre, à esquisser lui-même le tableau de ses œuvres, de ses labeurs et de ses souffrances. Ce tableau si vivant, vous le connaissez sans doute, mais c'est toujours une joie pour l'âme de relire cette page, unique dans les annales de l'apostolat. « Souvent, dit le grand apôtre, j'ai vu la mort de près ; cinq fois j'ai subi le supplice de la flagellation ; trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé ; j'ai fait trois fois naufrage ; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. Et mes voyages sans nombre, remplis de périls : périls sur les fleuves, périls de la part des brigands, périls de la part des gens de ma nation, de la part des infidèles ; périls dans les villes, dans les déserts, périls en mer ; mes labeurs et mes souffrances, mes nombreuses veilles ; les

1. *Credo* de la messe. — 2. Joan. XIII, 1. — 3. Rom. IV, 25. — 4. Joan. XIV, 2 ; Hebr. VI, 20. — 5. Joan. XIV, 18. — 6. Luc. XXII, 19.

tortures de la faim et de la soif, les jeûnes multiples, le froid, la nudité ; et sans parler de tant d'autres choses encore, rappellerai-je mes soucis de chaque jour, la sollicitude de toutes les églises que j'ai fondées »[1] ? Ailleurs, il s'applique la parole du Psalmiste : « A cause de toi, Seigneur, tout le jour nous sommes livrés à la mort, on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie... » Et pourtant qu'ajoute-t-il aussitôt ? Mais « en toutes ces rencontres, nous sommes plus que vainqueurs » : *Sed in his omnibus superamus*[2]. Et où trouve-t-il le secret de cette victoire ? Demandez-lui pourquoi il supporte tout, même « l'ennui de vivre »[3] ; pourquoi, dans toutes ses épreuves, il demeure uni au Christ avec une si inébranlable fermeté que « ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la persécution, ni la faim, ni le glaive ne peuvent le séparer de Jésus[4] ? il vous répondra : *Propter eum, qui dilexit nos*[5] : « par celui qui nous a aimés ». Ce qui le soutient, le fortifie, l'anime, le stimule, c'est sa conviction profonde de « l'amour que le Christ lui porte »: *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me*[6].

Et, en effet, le sentiment que fait naître en lui cette ardente conviction est qu' « il ne veut plus vivre pour lui-même », — lui qui a blasphémé le nom de Dieu et persécuté les chrétiens[7] — « mais pour celui qui l'a aimé au point de donner sa vie pour lui ». *Caritas Christi urget me...*[8] « L'amour du Christ nous presse », s'écrie-t-il. « C'est pourquoi je me livrerai pour lui, je me dépenserai bien volontiers, sans réserve, sans compter » ; je m'épuiserai pour les âmes qui sont sa conquête : *Libentissime impendam et superimpendar*[9] !

Cette conviction que le Christ l'aime donne vraiment la clef de toute l'œuvre du grand apôtre.

Rien ne pousse à l'amour, comme de se savoir et de se sentir aimé. « Toutes les fois que nous songeons à Jésus-Christ, dit sainte Thérèse, rappelons-nous l'amour

1. II Cor. XI, 23-28. — 2. Rom. VIII, 36-37. — 3. II Cor. I, 8. — 4. Rom. VIII, 35. — 5. Ibid. 37. — 6. Gal. II, 20. — 7. Cf. Act. XXVI, 9-10 ; I Cor. XV, 9. — 8. II Cor. V, 14. — 9. II Cor. XII, 15.

avec lequel il nous a comblés de ses bienfaits... l'amour appelle l'amour »[1].

Mais comment connaître cet amour qui est au fond de tous les états de Jésus, qui les explique, et en résume tous les motifs ? où puiser cette science, si salutaire et si féconde que S. Paul en faisait l'objet de sa prière pour ses chrétiens[2] ? Dans la contemplation des mystères de Jésus. Si nous les étudions avec foi, l'Esprit-Saint, qui est l'amour infini, nous en découvre les profondeurs et nous mène à l'amour qui en est la source.

Il est une fête qui par son objet nous rappelle, d'une façon générale, l'amour que le Verbe incarné nous a montré : c'est la fête du Sacré-Cœur. L'Église, à la suite des révélations de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, clôt, pour ainsi dire, par cette fête, le cycle annuel des solennités du Sauveur ; comme si, arrivée au terme de la contemplation des mystères de son Époux, il ne lui restait plus qu'à célébrer l'amour même qui les a tous inspirés.

A l'exemple de l'Église, je vous dirai donc, maintenant que nous avons passé en revue les principaux mystères de notre divin chef, quelques mots de la dévotion au Sacré-Cœur, de son objet et de sa pratique. Nous saisirons une fois de plus cette vérité si capitale, que pour nous tout se ramène à la connaissance pratique du mystère de Jésus.

I

« Dévotion » vient du mot latin *devovere :* se dévouer, se consacrer soi-même à une personne aimée. La dévotion envers Dieu est la consécration totale de notre vie à Dieu, c'est la plus haute expression de notre amour. « Vous aimerez Dieu de *tout* votre cœur, de *toute* votre

1. *Vie écrite par elle-même,* ch. XXII, *Œuvres,* trad. des Carmélites, t. I, p. 284. — 2. Ephes. III, 19.

âme, de *tout* votre esprit, de *toutes* vos forces » : *Diliges Dominum Deum tuum ex* TOTO *corde tuo, et ex* TOTA *anima tua, et ex* TOTA *mente tua*[1]. Ce *totus* marque la dévotion : aimer Dieu de *tout* soi-même, sans rien réserver, ni jamais cesser, l'aimer à ce point qu'on se dévoue à son service avec promptitude et aisance, telle est la dévotion en général; et ainsi entendue, la dévotion constitue la perfection: car elle est la fleur même de la charité[2].

La dévotion à Jésus-Christ est le dévouement de tout notre être et de toute notre activité à la personne du Verbe incarné, abstraction faite de tel état particulier de la personne de Jésus ou de tel mystère spécial de sa vie. Par cette dévotion à Jésus-Christ, nous tâchons de connaître, d'honorer, de servir le Fils de Dieu se manifestant à nous par sa sainte humanité.

Une dévotion particulière est soit le « dévouement » à Dieu considéré spécialement dans un de ses attributs ou une de ses perfections, comme la sainteté ou la miséricorde, ou encore à l'une des trois personnes divines, soit du Christ contemplé dans un de ses mystères, sous l'un ou l'autre de ses états. — Comme nous l'avons vu au cours de ces entretiens, c'est toujours le même Christ Jésus que nous honorons, c'est toujours à sa personne adorable que s'adressent nos hommages, mais nous considérons sa personne sous tel aspect particulier ou se manifestant à nous dans tel mystère spécial. Ainsi la dévotion à la sainte Enfance est la dévotion à la personne même du Christ contemplé spécialement dans les mystères de sa nativité et de sa vie d'adolescent à Nazareth ; la dévotion aux cinq plaies est la dévotion à la personne du Verbe incarné considéré dans ses souffrances, souffrances symbolisées elles-mêmes par les cinq plaies dont le Christ a voulu conserver les glorieuses cicatrices après sa résurrection. La dévotion peut avoir un objet spécial, propre, immédiat, mais elle se termine toujours à la personne elle-même[3].

1. Marc. XII, 30. — 2. Cf. S. Thom. II-II, q. 82, a. 1. — 3. S. Thom. III, q. 25, a. 1.

Vous comprenez dès lors ce qu'il faut entendre par la dévotion au Sacré-Cœur. C'est, d'une façon générale, le dévouement à la personne de Jésus lui-même, manifestant son amour pour nous et nous montrant son cœur comme symbole de cet amour. Qui honorons-nous donc dans cette dévotion ? Le Christ Jésus lui-même, en personne. Mais quel est l'objet immédiat, spécial, propre de cette dévotion ? Le cœur de chair de Jésus, le cœur qui battait pour nous dans sa poitrine d'Homme-Dieu ; mais nous ne l'honorons pas séparé de la nature humaine de Jésus ni de la personne du Verbe éternel auquel cette nature humaine a été unie dans l'incarnation. Est-ce tout? Non ; il faut encore ajouter ceci : nous honorons ce cœur comme symbole de l'amour de Jésus à notre égard.

La dévotion au Sacré-Cœur se ramène donc au culte du Verbe incarné nous manifestant son amour et nous montrant son cœur comme symbole de cet amour.

Je n'ai pas besoin de justifier devant vous cette dévotion qui vous est familière ; il ne sera pas toutefois sans utilité de vous dire un mot à ce sujet.

Vous savez que, d'après certains protestants, l'Église est comme un corps sans vie ; elle aurait reçu toute sa perfection dès ses débuts, et devrait y rester figée ; tout ce qui a surgi dans la suite, soit en matière dogmatique, soit dans le domaine de la piété n'est, à leurs yeux, que superfétation et corruption.

Pour nous, l'Église est un organisme vivant, qui, comme tout organisme vivant, doit se développer et se parfaire. Le dépôt de la révélation a été scellé à la mort du dernier apôtre ; depuis, aucun écrit n'est admis comme inspiré, et les révélations particulières des saints n'entrent point dans le dépôt officiel des vérités de la foi. Mais beaucoup de vérités contenues dans la révélation officielle n'y sont qu'en germe ; l'occasion ne s'est donnée que peu à peu, sous la pression des événements et la conduite de l'Esprit-Saint, d'en venir à des définitions explicites qui fixaient en formules précises et déterminées

ce qui auparavant n'était connu que d'une façon implicite.

Dès le premier instant de son incarnation, le Christ Jésus possédait dans sa sainte âme tous les trésors de la science et de la sagesse divines. Mais ce n'est que peu à peu qu'on les a vus se révéler. A mesure que le Christ croissait en âge, cette science et cette sagesse se déclaraient, on voyait apparaître et fleurir les vertus dont il contenait en lui le germe.

Quelque chose d'analogue se passe pour l'Église, corps mystique du Christ. Par exemple, nous trouvons dans le dépôt de la foi cette magnifique révélation : « Le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair »[1]. Cette révélation contient des trésors qui n'ont été mis au jour que peu à peu; c'est comme une semence qui s'est épanouie en fruits de vérité pour augmenter notre connaissance du Christ Jésus. A l'occasion d'hérésies qui se sont élevées, l'Église, guidée par l'Esprit-Saint, a défini qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne divine, mais deux natures distinctes et parfaites, deux volontés, deux sources d'activité ; que la Vierge Marie est la Mère de Dieu ; que toutes les parties de la sainte humanité de Jésus sont adorables à raison de leur union à la divine personne du Verbe. Sont-ce là des dogmes nouveaux ? Non. C'est le dépôt de la foi qui s'explique, s'explicite, se développe.

Ce que nous disons des dogmes s'applique parfaitement aux dévotions. Dans le cours des siècles, des dévotions ont surgi, que l'Église, sous la conduite de l'Esprit-Saint, a admises et faites siennes. Ce ne sont point des innovations proprement dites, ce sont des effets qui découlent des dogmes établis et de l'activité organique de l'Église.

Dès que l'Église enseignante approuve une dévotion, qu'elle la confirme de son autorité souveraine, nous devons nous faire une joie de l'agréer ; agir autrement, ce ne serait plus « partager les sentiments de l'Église », *sentire cum Ecclesia,* ce ne serait plus entrer dans les

1. Joan. I, 1 et 14.

pensées du Christ Jésus ; car il a dit à ses apôtres et à leurs successeurs : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise »[1]. Or, comment aller au Père si nous n'écoutons pas le Christ ?

Relativement moderne sous la forme qu'elle revêt actuellement, la dévotion au Sacré-Cœur trouve ses racines dogmatiques dans le dépôt de la foi. Elle était contenue en germe dans la parole de S. Jean : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous... Il a porté à ses limites l'amour qu'il avait pour les siens »[2]. Qu'est-ce, en effet, que l'Incarnation ? C'est la manifestation de Dieu, c'est « Dieu se révélant à nous par l'humanité de Jésus » : *Nova mentis nostrae oculis lux tuae claritatis infulsit*[3] ; c'est la révélation de l'amour divin au monde : « Dieu a aimé le monde à ce point qu'il lui a donné son Fils unique » ; et ce Fils lui-même a aimé les hommes jusqu'à se livrer pour eux : « Il n'y a pas de plus grand amour que celui de donner sa vie pour ses amis » : *Majorem hac dilectionem nemo habet*[4]. Toute la dévotion au Sacré-Cœur est en germe dans ces paroles de Jésus. Et pour montrer que cet amour avait atteint le suprême degré, le Christ Jésus a voulu qu'aussitôt après son dernier soupir sur la croix, son cœur fût percé par la lance d'un soldat.

Comme nous allons le voir, l'amour qui est symbolisé par le cœur dans cette dévotion est tout d'abord l'amour créé de Jésus, mais comme le Christ est le Verbe incarné, les trésors de cet amour créé nous manifestent les merveilles de l'amour divin, du Verbe éternel.

Vous saisissez à quelle profondeur cette dévotion plonge dans le dépôt de la foi. Loin d'être une altération ou une corruption, elle est une adaptation, à la fois simple et magnifique, des paroles de S. Jean sur le Verbe qui s'est fait chair et s'est immolé par amour pour nous.

1. Luc. X, 16. — 2. Joan. I, 14 ; XIII, 1. — 3. Préface de la Nativité. — 4. Joan. XV, 13.

II

Si nous reprenons maintenant en peu de mots les divers éléments de ce culte nous verrons combien ils se justifient.

L'objet propre et direct en est le cœur physique du Christ. Ce cœur est, en effet, digne d'adoration. Pourquoi cela ? Parce qu'il fait partie de la nature humaine, et que le Verbe s'est uni à une nature parfaite : *Perfectus homo*[1]. La même adoration que nous donnons à la personne divine du Verbe atteint tout ce qui lui est uni personnellement, tout ce qui subsiste en elle et par elle. Cela est vrai de la nature humaine de Jésus tout entière, cela est vrai de chacune des parties dont elle se compose. Le cœur de Jésus est le cœur d'un Dieu.

Mais ce cœur que nous honorons, que nous adorons dans cette humanité unie à la personne du Verbe, sert ici de symbole. Symbole de quoi ? De l'amour. Dans le langage usuel, le cœur est accepté comme le symbole de l'amour. Quand Dieu nous dit dans l'Écriture : « Mon fils, donne-moi ton cœur »[2], nous comprenons que le cœur signifie ici l'amour. On peut dire de quelqu'un : je l'estime, je le respecte, mais mon cœur, je ne puis le lui donner ; on marque par ces paroles que l'amitié, l'intimité et l'union sont impossibles.

Dans la dévotion au Cœur sacré de Jésus, nous honorons donc l'amour que nous porte le Verbe incarné.

Amour *créé* d'abord. — Le Christ Jésus est tout ensemble Dieu et Homme, Dieu parfait, homme parfait : c'est le mystère même de l'incarnation. En sa qualité de « Fils de l'homme », le Christ a un cœur comme le nôtre, un cœur de chair, un cœur qui bat pour nous de l'amour le plus tendre, le plus vrai, le plus noble, le plus fidèle qui soit.

Dans sa lettre aux Éphésiens, S. Paul leur disait qu'il priait Dieu avec instance de leur faire connaître la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur du mys-

1. Symbole attribué à S. Athanase. — 2. Prov. XXIII, 26.

tère de Jésus, tant il était ébloui des richesses incommensurables qu'il renfermait. Il aurait pu en dire autant de l'amour du cœur de Jésus pour nous ; il l'a dit d'ailleurs, quand il a proclamé que « cet amour surpassait toute science »[1].

Et, en effet, nous n'épuiserons jamais les trésors de tendresse, d'amabilité, de bienveillance, de charité dont le cœur de l'Homme-Dieu est l'ardent foyer. Nous n'avons qu'à ouvrir l'Évangile ; nous verrons à chaque page éclater la bonté, la miséricorde, la condescendance de Jésus à l'égard des hommes. J'ai tâché, en vous exposant quelques aspects de la vie publique[2], de vous montrer ce que cet amour a de profondément humain, d'infiniment délicat.

Cet amour du Christ n'est pas une chimère, il est bien réel, car il se fonde sur la réalité de l'incarnation elle-même. La Vierge Marie, S. Jean, Madeleine, Lazare le savent bien. Ce n'était pas seulement un amour de volonté, mais aussi de sentiment. Quand le Christ Jésus disait : « J'ai pitié de la foule »[3], il a senti réellement la compassion remuer les fibres de son cœur d'homme ; quand il voyait Marthe et Madeleine pleurer leur frère, il a pleuré avec elles : larmes bien humaines, jaillissant de l'émotion qui étreignait son cœur. C'est pourquoi les Juifs témoins de ce spectacle se disaient : « Voyez donc à quel point il l'aimait »[4] !

Le Christ Jésus ne change pas. Il était hier, il est aujourd'hui, il demeure dans le ciel le cœur le plus aimant et le plus aimable qui se puisse rencontrer. S. Paul nous dit en propres termes que nous devons avoir pleine confiance en Jésus parce qu'il est un pontife compatissant qui connaît nos souffrances, nos misères, nos infirmités, ayant lui-même épousé nos faiblesses, — sauf le péché. Sans doute, le Christ Jésus ne peut plus souffrir : *Mors illi ultra non dominabitur*[5] ; mais il reste celui qui a été ému de compassion, qui a souffert, qui a

1. Ephes. III, 14-19. — 2. Voir plus haut, p. ooo sq. — 3. Matth. XV, 32 ; Marc. VIII, 2. — 4. Joan. XI, 36. — 5. Rom. VI, 9.

racheté les hommes par amour : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Cet amour humain de Jésus, cet amour créé, où puisait-il sa source ? d'où dérivait-il ? De l'amour incréé et divin, de l'amour du Verbe éternel auquel la nature humaine est indissolublement unie. Dans le Christ, bien qu'il y ait deux natures parfaites et distinctes, gardant leurs énergies spécifiques et leurs opérations propres, il n'y a qu'une personne divine. Je vous l'ai dit : l'amour créé de Jésus n'est qu'une révélation de son amour incréé. Tout ce que l'amour créé accomplit, ce n'est qu'en union avec l'amour incréé et à cause de lui : le cœur du Christ allait puiser sa bonté humaine dans l'océan divin [1].

Sur le calvaire, nous voyons mourir un homme comme nous, qui a été en proie à l'angoisse, qui a souffert, qui a été broyé sous les tourments, plus qu'aucun homme ne le sera jamais : nous comprenons l'amour que cet homme nous montre. Mais cet amour qui, par ses excès dépasse notre science, est l'expression concrète et tangible de l'amour divin. Le cœur de Jésus percé sur la croix nous révèle l'amour humain du Christ ; mais derrière le voile de l'humanité de Jésus se montre l'ineffable et incompréhensible amour du Verbe.

Quelles larges perspectives nous ouvre cette dévotion ! Comme elle est de nature à attirer l'âme fidèle ! Car elle lui donne le moyen d'honorer ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé, de plus efficace dans le Christ Jésus, Verbe incarné : l'amour qu'il porte au monde et dont son cœur est la fournaise.

III

L'amour est actif : de sa nature, il est débordant. En Jésus, il ne pouvait être pour nous qu'une source intarissable de dons.

1. « Dans le Sacré-Cœur vous trouverez le symbole et l'image sensible de la charité infinie de Jésus-Christ, de cette charité qui nous porte à l'aimer en retour ». Léon XIII, Bulle *Annum sacrum*, 25 mai 1899.

Dans l'oraison de la fête du Sacré-Cœur, l'Église nous invite à « repasser par la pensée les principaux bienfaits que nous devons à l'amour du Christ Jésus » : *Praecipua in nos caritatis ejus beneficia recolimus.* Cette contemplation est un des éléments de la dévotion au Sacré-Cœur. Comment honorer un amour dont nous ignorons les manifestations ?

Cet amour, avons-nous dit, est l'amour humain de Jésus, révélation de l'amour incréé. A cet amour incréé, qui est commun au Père et à l'Esprit-Saint, nous devons tout. Il n'est pas de don qui ne trouve en lui son principe le plus profond. Qui a tiré les êtres du néant ? L'amour. Nous le chantons dans l'hymne de la fête[1] : « la terre, la mer, les astres sont l'œuvre de l'amour » :

Ille amor almus artifex
Terrae marisque et siderum.

Plus encore que la création, l'Incarnation est due à l'amour. « C'est lui qui a fait descendre le Verbe des splendeurs des cieux pour l'unir à une nature faible et mortelle » :

Amor coegit te tuus
Mortale corpus sumere.

Mais les bienfaits que nous devons surtout nous rappeler, c'est la rédemption par la passion, l'institution des sacrements, surtout de l'Eucharistie. C'est à l'amour humain de Jésus autant qu'à son amour incréé que nous les devons.

Nous avons vu, en contemplant ces mystères, quel amour profond et ardent ils traduisent. Notre-Seigneur disait lui-même : « Il n'y a pas de plus grand acte d'amour que de donner sa vie pour ses amis ». Il est allé jusque-là ; bien des vertus éclatent dans cette passion bénie, mais nulle n'y atteint l'apogée comme l'amour. Il

1. Hymne des Vêpres.

ne fallait rien moins que des excès d'amour pour se plonger volontairement, à chacune des phases de la passion, dans des abîmes d'humiliations et d'opprobres, de souffrances et de douleurs.

Et de même que l'amour a opéré notre rédemption, de même encore il établit les sacrements par lesquels les fruits du sacrifice de Jésus seront appliqués à toute âme de bonne volonté.

S. Augustin[1] se plaît à relever l'expression choisie à dessein par l'Évangéliste pour nous faire connaître la blessure produite par la lance au côté de Jésus mort sur la croix. L'écrivain sacré ne dit pas que la lance « frappa » ou « blessa », mais qu'elle « ouvrit » le côté du Sauveur : *Latus ejus aperuit*[2]. C'était la porte de la vie qui s'ouvrait, dit le grand Docteur ; du cœur percé de Jésus allaient s'épancher sur le monde les fleuves de grâces qui devaient sanctifier l'Église.

Cette contemplation des bienfaits de Jésus à notre égard doit devenir la source de notre dévotion pratique au Sacré-Cœur. L'amour seul peut répondre à l'amour. De quoi se plaint Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie ? De ne pas voir son amour payé de retour : « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui ne reçoit d'eux qu'ingratitude ». C'est donc par l'amour, par le don du cœur qu'il faut répondre au Christ Jésus. « Qui n'aimerait celui qui l'aime ? Quel racheté ne s'attacherait à son rédempteur » ?

Quis non amantem redamet ?
Quis non redemptus diligat[3] *?*

Pour être parfait, cet amour doit porter un double caractère.

Il y a l'amour affectif ; il consiste dans les différents sentiments qui font vibrer l'âme à l'égard d'une personne

1. *Tract. in Joan.* CXX, 2. — 2. Joan. XIX, 34. — 3. Hymne des Laudes de la fête du Sacré-Cœur.

aimée : l'admiration, la complaisance, la joie, l'action de grâces. Cet amour engendre la louange des lèvres. Nous nous réjouissons des perfections du cœur de Jésus, nous célébrons ses beautés et ses grandeurs, nous nous complaisons dans la magnificence de ses bienfaits : *Exsultabunt labia mea cum cantavero tibi*[1] !

Cet amour affectif est nécessaire. Quand elle contemple le Christ dans son amour, l'âme doit se laisser aller à l'admiration, à la complaisance, à la jubilation. Pourquoi cela ? Parce que nous devons aimer Dieu de tout notre être ; Dieu désire que notre amour envers lui réponde à notre nature. Or, nous n'avons pas une nature angélique, mais humaine, où la sensibilité a sa place. Le Christ Jésus agrée cette forme d'amour, parce qu'elle est fondée sur notre nature, que lui-même a créée. Voyez-le, lors de son entrée triomphale à Jérusalem, peu de jours avant sa passion : « Lorsqu'il était déjà près de la descente du mont des Oliviers, toute la foule des disciples transportée de joie se mit à louer Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus : Béni soit, criaient-ils, le roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire au plus haut des cieux ! Alors quelques pharisiens, du milieu de la foule, dirent à Jésus : « Maître, réprimandez vos disciples ». Et que répond Notre-Seigneur ? Fait-il cesser ces acclamations ? Bien au contraire ; il réplique aux pharisiens : « Je vous le dis : si eux se taisent, les pierres crieront »[2] !

Le Christ Jésus tient pour agréables les louanges qui jaillissent du cœur jusqu'aux lèvres. Notre amour doit éclater en affections. Voyez les saints. François, le pauvre d'Assise, était tellement transporté d'amour qu'il chantait les louanges de Dieu sur les routes[3] ; Madeleine de Pazzi courait dans les cloîtres de son monastère, en criant : « O amour, ô amour »[4] ! Sainte Thérèse tressaillait tout entière chaque fois qu'elle chantait ces mots du Credo : *Cujus regni non erit finis ;* « Et son règne n'aura point

1. Ps. LXX, 23. — 2. Luc. XIX, 37-40. — 3. Sa *Vie* par Joergensen, liv. II, chap. I. — 4. Sa *Vie* par le P. Cepari, t. II, chap. XVI.

de fin »[1] ; lisez ses « Exclamations » : vous y verrez comment les sentiments de la nature humaine s'épanouissent, chez les âmes éprises d'amour, en louanges ardentes.

Ne craignons donc pas de multiplier nos louanges à l'adresse du cœur de Jésus. Les « Litanies », les actes de réparation, de consécration sont autant d'expressions de cet amour de sentiment, sans lequel l'âme humaine n'atteint pas la perfection de sa nature.

A lui seul, cet amour affectif est pourtant insuffisant. Pour avoir toute sa valeur, il doit « se traduire par les œuvres » : *Probatio dilectionis exhibitio operis*[2]. « Si vous m'aimez, disait Jésus lui-même, gardez mes commandements » : *Si diligitis me, mandata mea servate*[3]. C'est la seule pierre de touche. Vous rencontrerez des âmes qui abondent en affections, qui ont le don des larmes, — et qui ne se gênent pas le moins du monde pour réprimer leurs mauvais penchants, détruire leurs habitudes vicieuses, éviter les occasions du péché ; qui lâchent pied dès que survient la tentation, ou murmurent aussitôt que se présentent les contrariétés et les contradictions. Chez elles, l'amour affectif est plein d'illusion ; c'est un feu de paille sans durée, qui s'évanouit en cendre.

Si nous aimons véritablement le Christ Jésus, non seulement nous nous réjouirons de sa gloire, nous chanterons ses perfections de tout l'élan de notre âme, nous nous attristerons des injures qui sont faites à son cœur et lui en offrirons des amendes honorables, — mais surtout nous nous efforcerons de lui obéir en toutes choses, nous accepterons avec empressement toutes les dispositions de sa Providence à notre égard, nous nous emploierons à étendre son règne dans les âmes, à procurer sa gloire, « nous nous dépenserons avec joie, nous irons, s'il le faut, jusqu'à nous épuiser », selon la belle parole de S. Paul : *Libentissime impendam et superimpendar*[4] !

1. *Chemin de la perfection*, chap. XXIII. — 2. S. Greg. *Homil. in Evang.* XXX, 1. — 3. Joan. XIV, 15. — 4. II Cor. XII, 15.

L'apôtre l'a dit de la charité envers le prochain ; appliquée à notre amour pour Jésus, cette formule résume à merveille la pratique de la dévotion à son Cœur sacré.

Regardons notre divin Sauveur ; en ceci, comme en toutes nos vertus, il est notre meilleur modèle ; nous trouverons en lui ces deux formes d'amour.

Considérez l'amour qu'il porte à son Père. — Le Christ Jésus éprouve dans son cœur les sentiments les plus vrais d'amour affectif qui puissent faire battre un cœur humain. L'Évangile nous montre un jour son cœur, débordant d'un sentiment d'enthousiasme pour les perfections insondables du Père, éclater en louanges devant ses disciples. « Il tressaillit de joie sous l'action du Saint-Esprit, et dit : Je vous bénis, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits enfants. Oui, je vous bénis, ô Père, de ce qu'il vous a plu ainsi... »[1]

Voyez encore à la cène comme son cœur sacré est rempli d'affection pour son Père et comment ses sentiments se traduisent par une ineffable prière.

Et pour montrer au monde entier la sincérité et la vivacité de cet amour, *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem*[2], Jésus se rend aussitôt au jardin des Oliviers où il doit inaugurer la longue série des humiliations et des douleurs de sa passion.

Ce double caractère se retrouve également dans son amour envers les hommes. — Voici que depuis trois jours, une multitude de peuple le suit, attirée par le charme des paroles divines et l'éclat des miracles. Mais la lassitude commence à accabler cette foule qui n'a pas de quoi se refaire. Jésus le sait : « J'ai pitié de ce peuple, dit-il ; voilà trois jours déjà qu'ils ne me quittent pas, et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie dans leur maison sans nourriture, ils tomberont de défaillance en chemin, car plusieurs d'entre eux sont venus de loin » : *Misereor super turbam*. Quel profond sentiment de compassion étreint

1. Luc. X, 21. — 2. Joan. XIV, 31.

son cœur humain ! Et vous savez comment Jésus le traduit en œuvre : dans ses mains bénies, les pains se multiplient pour rassasier les quatre mille êtres vivants qui s'attachaient à lui [1].

Voyez-le surtout au tombeau de Lazare. Jésus pleure, il verse des larmes, de vraies larmes humaines. Se peut-il plus touchante et plus authentique manifestation des sentiments de son cœur ? Et tout aussitôt il met sa puissance au service de son amour : « Lazare, sors du tombeau » [2] !

C'est l'amour qui se révèle dans le don de soi ; qui, débordant du cœur, s'empare de l'être tout entier, de toute son activité, pour les consacrer aux intérêts et à la gloire de l'objet aimé.

Jusqu'où doit s'étendre cet amour que nous devons montrer au Christ Jésus en retour de celui qu'il nous porte ?

Il doit comprendre d'abord l'amour essentiel et souverain qui nous fait regarder le Christ et ses volontés comme le Bien suprême que nous préférons à toutes choses. Pratiquement, cet amour se ramène à l'état de grâce sanctifiante. La dévotion, avons-nous dit, est le dévouement ; mais où est le dévouement d'une âme qui ne cherche pas à sauvegarder en elle à tout prix, par une fidélité vigilante, le trésor de la grâce du Sauveur ? qui dans la tentation hésite entre la volonté du Christ Jésus et les suggestions de son éternel ennemi ?

Vous le savez : c'est cet amour qui donne à notre vie toute sa valeur et fait d'elle comme un perpétuel hommage, agréable au cœur du Christ. Sans cet amour essentiel, rien ne vaut aux yeux de Dieu. Écoutez en quels termes expressifs S. Paul a mis cette vérité en relief : « Quand je parlerais la langue des anges et des hommes, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain qui résonne, une cymbale qui retentit ; je puis avoir le don de prophétie, connaître tous les mystères, posséder toute science, avoir toute la foi jusqu'à transporter des

1. Marc. VIII, 2-9. — 2. Joan. XI, 43.

montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ; quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne sert à rien »[1]. Autrement dit, je ne puis être agréable à Dieu, si je n'ai en moi cette charité essentielle par laquelle je m'attache à lui comme au souverain Bien. Il est trop évident qu'il ne peut y avoir de dévotion véritable là où cet amour n'existe pas.

Ensuite habituons-nous à faire toutes choses, même les plus petites, par amour, pour plaire au Christ Jésus. Travailler, accepter nos souffrances et nos peines, remplir nos devoirs d'état par amour, pour être agréable à Notre-Seigneur, en union avec les sentiments de son cœur quand il vivait ici-bas comme nous, constitue une excellente pratique de dévotion envers le Sacré-Cœur. Toute notre vie lui est ainsi rapportée par une orientation pleine d'amour.

C'est ce qui donne d'ailleurs à notre vie un surcroît de fécondité. Comme vous le savez, tout acte de vertu, d'humilité, d'obéissance, de religion, accompli en état de grâce possède son mérite propre, sa perfection spéciale, sa splendeur particulière ; mais quand cet acte est commandé par l'amour, il s'y ajoute une efficacité et une beauté nouvelles ; sans qu'il soit rien perdu de sa valeur propre, il s'y joint le mérite d'un acte d'amour. « O Seigneur, chantait le psalmiste, la reine siège à votre droite, parée d'un vêtement d'or aux couleurs variées » : *Adstitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate*[2]. La reine, c'est l'âme fidèle en qui le Christ règne par sa grâce ; elle siège à la droite du Roi, vêtue d'une robe tissée d'or qui signifie l'amour ; les couleurs variées symbolisent les différentes vertus ; chacune d'elles garde son reflet, mais l'amour, qui en est la source profonde, rehausse leur éclat.

L'amour règne ainsi en souverain dans notre cœur pour en rapporter tous les mouvements à la gloire de Dieu et de son Fils Jésus.

1. I Cor. XIII, 1-3. — 2. Ps. XLIV, 10.

IV

De même que l'Esprit-Saint n'appelle pas toutes les âmes à briller d'une égale façon par les mêmes vertus, de même, en matière de dévotion particulière, il leur laisse une sainte liberté, que nous devons nous-mêmes respecter soigneusement. Il y a des âmes qui se sentent poussées à honorer spécialement les mystères de l'enfance de Jésus ; d'autres sont attirées par les charmes tout intérieurs de sa vie cachée ; d'autres encore ne peuvent se détacher de la méditation de la Passion.

Cependant la dévotion au cœur sacré de Jésus est de celles qui doivent nous être le plus chères. Et pourquoi ? Parce qu'elle honore le Christ Jésus non plus dans un de ses états ou de ses mystères particuliers, mais dans la généralité et dans la totalité de son amour, de cet amour où tous les mystères trouvent leur explication la plus profonde. Bien qu'elle soit spéciale et nettement caractérisée, cette dévotion revêt donc quelque chose d'universel : en honorant le cœur du Christ, ce n'est plus à Jésus enfant, adolescent ou victime que s'arrêtent nos hommages, mais à la personne de Jésus dans la plénitude de son amour.

De plus, la pratique générale de cette dévotion tend, en dernière analyse, à rendre à Notre-Seigneur amour pour amour : *Movet nos ad amandum mutuo*[1] ; à saisir toute notre activité pour la pénétrer d'amour afin de plaire au Christ Jésus ; les exercices particuliers ne sont que des moyens d'exprimer à notre divin Maître cette réciprocité d'amour.

C'est là un effet très précieux de cette dévotion. Car toute la religion chrétienne se ramène pour nous à ce point : nous livrer par amour au service du Christ et, par lui, au Père et à leur commun Esprit. Ce point est d'une importance capitale, et je veux, pour terminer cet entretien, le considérer avec vous quelques instants.

1. Léon XIII, *l.*

C'est une vérité, confirmée par l'expérience des âmes, que notre vie spirituelle dépend, en grande partie, de l'idée que nous nous faisons *habituellement* de Dieu.

Il y a entre nous et Dieu des rapports fondamentaux, basés sur notre nature de créature ; il existe des relations morales résultant de notre attitude envers lui ; et cette attitude est, la plupart du temps, conditionnée par l'idée que nous avons de Dieu.

Si nous nous faisons de Dieu une idée fausse, nos efforts pour avancer seront souvent vains et stériles, parce qu'ils se produiront en dehors de la voie ; si nous en avons une idée incomplète, notre vie spirituelle sera remplie de lacunes et d'imperfections ; si notre idée de Dieu est vraie — aussi vraie que cela est possible ici-bas à une créature vivant de la foi, — notre âme s'épanouira en toute sûreté dans la lumière.

Cette idée habituelle que nous nous faisons de Dieu est donc la clef de notre vie intérieure, non seulement parce qu'elle règle notre conduite envers lui, mais aussi parce que, souvent, elle détermine l'attitude de Dieu même à notre égard : en bien des cas, Dieu nous traite comme nous le traitons.

Mais, me direz-vous, la grâce sanctifiante ne fait-elle pas de nous les enfants de Dieu ? Certainement ; toutefois, en pratique, il y a des âmes qui n'*agissent* pas en enfants adoptifs du Père éternel. On dirait que cette condition d'enfants de Dieu n'a pour elles qu'une valeur nominale ; elles ne comprennent pas que c'est là un état fondamental qui demande à se manifester sans cesse par des actes qui y correspondent, et que toute la vie spirituelle doit être le développement de l'esprit d'adoption divine, esprit que nous avons reçu au baptême par la vertu du Christ Jésus.

Ainsi, vous rencontrerez des âmes qui considèrent habituellement Dieu comme le regardaient les Israélites. Dieu se révélait à eux parmi les foudres et les éclairs du Sinaï [1] ; pour ce peuple « à la tête dure » [2], enclin à

1. Exod. XIX, 16 sq. — 2. Deut. XXXI, 27.

l'infidélité et à l'idolâtrie, Dieu n'était qu'un Seigneur qu'il fallait adorer, un Maître qu'il fallait servir, un Juge qu'il fallait redouter. Les Israélites avaient reçu, comme dit S. Paul, *Spiritum servitutis in timore*[1] : « un esprit de servitude pour vivre dans la crainte ». Dieu ne leur apparaissait que dans toute la majesté de sa grandeur et la souveraineté de sa puissance ; vous savez qu'il les traitait avec une justice rigoureuse : la terre s'entr'ouvre pour engloutir les hébreux coupables[2] ; ceux qui touchent l'arche d'alliance sans que leurs fonctions en donnent le droit sont frappés de mort[3] ; des serpents venimeux font périr des murmurateurs[4] ; à peine ose-t-on prononcer le nom de Jéhovah ; une fois l'an le grand prêtre pénètre seul, en tremblant, dans le Saint des saints, muni du sang des victimes immolées pour le péché[5]. C'était « l'esprit de servitude ».

Il y a des âmes qui ne vivent habituellement que dans ces sentiments de crainte purement servile ; si elles n'avaient peur des châtiments de Dieu, elles ne trouveraient aucun inconvénient à l'offenser. Elles ne regardent habituellement Dieu que comme un maître, et ne cherchent pas à lui plaire. Elles ressemblent à ce serviteur dont parle le Christ Jésus dans la parabole des « mines ». Un roi, devant partir pour une région lointaine, appelle ses serviteurs et leur confie des mines — pièces d'argent — qu'ils doivent faire valoir jusqu'à ce qu'il revienne. L'un de ces serviteurs garde la mine en dépôt sans la faire fructifier : « Voici votre mine, dit-il au roi, quand celui-ci est de retour ; je l'ai cachée dans un morceau d'étoffe, car j'avais peur de vous, parce que vous êtes un homme rigide ; vous retirez ce que vous n'avez pas déposé, et vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé ». Et que répond le roi ? Il prend au mot ce serviteur négligent: « Je te juge sur tes paroles, méchant serviteur. Tu estimais que je suis un homme rigide... Pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent à la banque » ? Et le roi

1. Rom. VIII, 15. — 2. Num. XVI, 32. — 3. II Reg. VI, 6-7. — 4. Num. XXI, 5-6. — 5. Levit. XVI, 11 sq.

commande qu'on dépouille ce serviteur de ce qui lui avait été donné [1].

De telles âmes n'agissent avec Dieu que comme à distance, elles le traitent uniquement comme un grand seigneur, et Dieu les traite de la même façon : il ne se livre pas pleinement à elles ; entre elles et Dieu, l'intimité personnelle ne peut exister ; en elles, l'épanouissement intérieur est impossible.

D'autres âmes, plus nombreuses peut-être, regardent habituellement Dieu comme le grand bienfaiteur ; elles n'agissent régulièrement qu' « en vue de la récompense » : *Propter retributionem* [2]. Cette idée n'est point fausse. Nous voyons le Christ Jésus comparer son Père à un maître qui récompense, — et avec quelle magnifique libéralité ! — le serviteur fidèle : « Entrez dans la joie de votre Seigneur » [3] ; il nous dit lui-même qu'il remonte au ciel pour « nous y préparer une place » [4].

Mais quand cette attitude est habituelle au point de devenir, comme cela se produit chez certaines âmes, exclusive, outre qu'elle manque de noblesse, elle ne répond pas pleinement à l'esprit de l'Évangile. L'espérance est une vertu chrétienne, elle soutient puissamment l'âme au milieu de l'adversité, des épreuves, des tentations ; — mais elle n'est pas la seule ni la plus parfaite des vertus théologales, vertus spécifiques de notre état d'enfants de Dieu. Quelle est donc la vertu la plus parfaite ? Quelle est celle qui, entre toutes, obtient la palme ? C'est, répond S. Paul, la charité : *Nunc manent fides, spes, caritas, tria haec : major autem horum est caritas* [5].

V

C'est pourquoi, — sans perdre de vue la crainte, non pourtant la crainte servile de l'esclave qui redoute le châtiment, mais la crainte de l'outrage à l'égard de Dieu

1. Luc. XIX, 12-13, 20-24. — 2. Ps. CXVIII, 112. — 3. Matth. XXV, 21. — 4. Joan. XIV, 2. — 5. I Cor. XIII, 13.

qui nous a créés ; sans laisser de côté la pensée de la récompense qui nous attend, si nous sommes fidèles, — nous devons chercher à avoir habituellement à l'égard de Dieu cette attitude, faite de confiance filiale et d'amour, que le Christ Jésus nous a révélée comme étant celle de la Nouvelle Alliance.

Le Christ, en effet, sait mieux que personne quelles doivent être nos relations avec Dieu, il connaît les secrets divins. En l'écoutant, nous ne courons aucun risque de nous égarer : il est la Vérité même. Or, quelle attitude veut-il que nous ayons avec Dieu ? Sous quel aspect veut-il que nous le contemplions et l'honorions ? Sans doute, il nous enseigne que Dieu est le maître souverain que nous devons adorer. « Il est écrit : tu adoreras le Seigneur, et tu ne serviras que lui »[1]. Mais « ce Dieu qu'il faut adorer est un Père » : *Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate, nam et Pater tales quaerit qui adorent eum*[2].

L'adoration est-elle le seul sentiment qui doive faire battre nos cœurs ? Constitue-t-elle la seule attitude que nous devions avoir à l'égard de ce Père qui est Dieu ? Non ; le Christ Jésus y ajoute l'amour, et un amour plénier, parfait, sans réserve ni restriction. Quand on a demandé à Jésus quel était le plus grand des commandements, qu'a-t-il répondu ? « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme, de toutes tes forces »[3]. Tu aimeras : amour de complaisance envers ce Seigneur d'une si grande majesté, envers ce Dieu d'une perfection si élevée ; amour de bienveillance qui cherche à procurer la gloire de celui qui en est l'objet ; amour de réciprocité envers un Dieu « qui nous a aimés le premier »[4].

Dieu veut donc que nos rapports avec lui soient imprégnés à la fois d'une révérence filiale et d'un profond amour. Sans la révérence, l'amour risque de dégénérer en laisser-aller de mauvais aloi, souverainement dange-

1. Deut. VI, 13 ; Luc. IV, 8. — 2. Joan. IV, 23. — 3. Marc. XII, 30. — 4. I Joan. IV, 10.

reux ; sans l'amour qui nous porte de tout son élan vers notre Père, l'âme vit dans l'erreur et fait injure au don divin.

Et pour sauvegarder en nous ces deux sentiments qui semblent contradictoires, Dieu nous communique l'Esprit de son Fils Jésus, qui, par ses dons de crainte et de piété, harmonise en nous, dans la juste proportion qu'ils réclament, l'adoration la plus intime et l'amour le plus tendre : *Quoniam estis filii, misit Deus spiritum Filii sui in corda vestra* [1].

C'est là l'esprit qui, d'après l'enseignement de Jésus lui-même, doit régir et gouverner toute notre vie : c'est « l'Esprit d'adoption de l'Alliance Nouvelle » que S. Paul opposait à l' « esprit tout de servitude » de la Loi Ancienne.

Vous me demanderez peut-être la raison de cette différence ? C'est que, depuis l'Incarnation, Dieu regarde l'humanité en son Fils Jésus ; à cause de lui, il enveloppe l'humanité entière du même regard de complaisance dont son Fils, notre frère aîné, est l'objet ; c'est pourquoi il veut aussi que, comme lui, avec lui, par lui, nous vivions « comme des fils bien-aimés » [2].

Vous me direz encore : Et comment aimer Dieu, alors que nous ne le voyons pas : *Deum nemo vidit unquam* [3] ? — « La lumière divine est, ici-bas, inaccessible » [4], c'est vrai ; mais Dieu s'est révélé à nous en son Fils Jésus : *Ipse illuxit cordibus nostris... in facie Christi Jesu* [5]. Le Verbe incarné est la révélation authentique de Dieu et de ses perfections ; et l'amour que le Christ nous montre n'est que la manifestation de l'amour que Dieu nous porte.

L'amour de Dieu, en effet, est en soi incompréhensible ; il nous dépasse complètement ; il n'est pas entré dans l'esprit de l'homme de concevoir ce qu'est Dieu ; en lui, les perfections ne sont pas distinctes de sa nature :

1. Gal. IV, 6. — 2. Ephes. V, 1. — 3. Joan. I, 18. — 4. I Tim. VI, 16. — 5. II Cor. IV, 6.

l'amour de Dieu est Dieu lui-même : *Deus caritas est*[1].

Comment donc aurons-nous une idée véritable de l'amour de Dieu ? En regardant Dieu qui se manifeste à nous sous une forme tangible. Et quelle est cette forme? C'est l'humanité de Jésus. Le Christ est Dieu, mais Dieu se révélant à nous. La contemplation de la sainte humanité de Jésus est la voie la plus sûre pour arriver à la véritable connaissance de Dieu. « Celui qui le voit, voit le Père »[2] ; l'amour que nous montre le Verbe incarné révèle l'amour du Père à notre égard, car « le Verbe et le Père ne sont qu'un : *Ego et Pater unum sumus*[3].

Cet ordre une fois établi ne change plus. Le christianisme, c'est l'amour de Dieu se manifestant au monde par le Christ ; et toute notre religion doit se ramener à contempler cet amour dans le Christ, et à répondre à l'amour du Christ pour atteindre Dieu.

Tel est le plan divin ; telle est la pensée de Dieu sur nous. Si nous ne nous y adaptons pas, il n'y aura pour nous ni lumière ni vérité ; il n'y aura ni sécurité ni salut.

Or, l'attitude essentielle que réclame de nous ce plan divin est celle d'enfants adoptifs. Nous demeurons des êtres tirés du néant, et devant « ce Père d'une incommensurable majesté »[4], nous devons nous prosterner dans le sentiment de la plus humble révérence ; mais à ces relations fondamentales qui naissent de notre condition de créatures se superposent, non pour les détruire mais pour les couronner, des relations infiniment plus hautes, plus étendues et plus intimes qui résultent de notre adoption divine, et qui se ramènent toutes à servir Dieu par amour.

Cette attitude foncière qui doit répondre à la réalité de notre adoption céleste est particulièrement favorisée par la dévotion au cœur de Jésus. En nous faisant contempler l'amour humain du Christ pour nous, cette dévotion nous introduit dans le secret de l'amour divin ; en

1. I Joan. IV, 8. — 2. Cf. Joan. XIV, 9. — 3. Joan. X, 30. — 4. Hymne *Te Deum*.

inclinant nos âmes à le reconnaître par une vie dont l'amour est le mobile, elle entretient en nous ces sentiments de piété filiale que nous devons avoir envers le Père.

Quand nous recevons Notre-Seigneur dans la sainte communion, nous possédons en nous ce cœur divin qui est une fournaise d'amour. Demandons-lui instamment de nous faire comprendre lui-même cet amour, car, en ceci, un rayon d'en haut est plus efficace que tous les raisonnements humains ; demandons-lui d'allumer en nous l'amour de sa personne. « Si, par une grâce du Seigneur, dit sainte Térèse, son amour s'imprime un jour dans notre cœur, tout nous deviendra facile ; très rapidement et sans la moindre peine nous en viendrons aux œuvres »[1].

Si cet amour pour la personne de Jésus est dans notre cœur, notre activité en jaillira. Nous pourrons rencontrer des difficultés, être soumis à de grandes épreuves, subir de violentes tentations ; si nous aimons le Christ Jésus, ces difficultés, ces épreuves, ces tentations nous trouveront fermes : *Aquae multae non potuerunt exstinguere caritatem*[2]. Car lorsque « l'amour du Christ nous presse, nous ne voulons plus vivre pour nous-mêmes, mais pour celui qui nous a aimés et s'est livré pour nous » : *Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est*[3].

1. *Vie écrite par elle-même,* chap. XXII. — « Commencez à aimer la personne ; l'amour de la personne vous fera aimer la doctrine, et l'amour de la doctrine vous mènera doucement et fortement tout ensemble à la pratique. Ne négligez pas de connaître Jésus-Christ et de méditer ses mystères ; c'est ce qui vous inspirera son amour ; le désir de lui plaire suivra de là et ce désir fructifiera en bonnes œuvres ». Bossuet, *Méditations sur l'Évangile,* la Cène, 1e partie, 89e jour. — 2. Cant. VIII, 7. — 3. II Cor. V, 15.

XX. — LE CHRIST COURONNE DE TOUS LES SAINTS

(Toussaint)

SOMMAIRE. — Le Christ est inséparable de son corps mystique. — I. Motifs que nous avons de tendre à la sainteté : la volonté de Dieu, le prix infini dont Jésus a payé notre perfection. — II. Caractère fondamental de notre sainteté : elle est la réalisation surnaturelle du plan divin de notre libre prédestination en Jésus-Christ. — III. Comment le Christ est pour nous la source de toute sainteté, en étant la Voie, la Vérité et la vie. — IV. Sentiments qui doivent nous animer dans notre recherche de la sainteté : profonde humilité et confiance absolue. — V. Conclusions pratiques : célébrer les saints, les invoquer ; chercher à les imiter, en demeurant uni à Jésus-Christ ; ne pas se laisser abattre par les misères et les épreuves. — VI. La fin du plan éternel de notre sainteté est de magnifier la puissance de la grâce de Jésus : *In laudem gloriae gratiae suae.*

« Dieu a mis toutes choses sous les pieds de son Fils ; il l'a constitué chef de toute l'Église qui est son corps et sa plénitude »[1].

Ces lignes de S. Paul nous indiquent le mystère du Christ Jésus considéré dans son corps mystique qui est l'Église.

Dans tous les entretiens qui précèdent, nous avons eu la joie de contempler la personne même de Jésus, ses états, ses abaissements, ses luttes, ses grandeurs, ses triomphes ; nous n'avons pu détacher nos regards de cette humanité adorable qui est pour nous l'exemplaire de toute vertu et la source unique de toute grâce.

1. Ephes. I, 22-23.

Mais tous les mystères de l'Homme-Dieu aboutissent à l'établissement et à la sanctification de l'Église : *Propter nos et propter nostram salutem*[1]. Le Christ est venu afin de se constituer une société qui puisse « paraître devant lui glorieuse, sans tache ni ride, mais sainte et immaculée »[2].

Si étroite et intime est l'union contractée avec elle qu'il est la vigne et qu'elle forme les branches ; qu'il est la tête et qu'elle constitue le corps ; qu'il est l'Époux et qu'elle a rang d'Épouse. Unis, ils composent ce que S. Augustin appelle si bien le « Christ total »[3].

Le Christ et l'Église sont inséparables ; ils ne se conçoivent pas l'un sans l'autre. C'est pourquoi, au terme de ces entretiens sur la personne de Jésus et de ses mystères, nous devons vous parler de cette société que S. Paul appelle « le complément du Christ », et sans laquelle le mystère du Christ n'atteint pas sa perfection.

Vous le savez : ici-bas, cette union ineffable s'opère dans la foi, par la grâce et la charité ; elle se consomme dans les splendeurs des cieux et la vision béatifique. Aussi, arrivée à la fin du cycle qu'elle s'est donné mission de parcourir, la liturgie célèbre-t-elle en une fête solennelle — la Toussaint — la gloire du royaume de Jésus. Elle réunit dans une même louange la multitude entière de la société des élus pour exalter leur triomphe et leur joie, en même temps que pour nous exciter à les suivre dans leurs exemples afin de partager leur félicité.

Car cette société est une, comme le Christ est un. Au temps doit succéder l'éternité ; les âmes se forment ici-bas à la perfection, mais le terme ne se trouve que dans cette société glorieuse ; de plus, notre degré de béatitude se mesure au degré de charité atteint à l'heure où nous quittons cette terre.

Je vous exposerai d'abord les raisons que nous avons de tendre à cette béatitude céleste ; nous verrons ensuite les moyens d'y parvenir.

1. *Credo* de la messe. — 2. Ephes. V, 27. — 3. *De Unitate Eccles.* 4.

I

La première raison que nous avons de tendre à la sainteté est « la volonté de Dieu » : *Haec est voluntas Dei, sanctificatio vestra*[1]. Dieu veut non seulement que nous soyons sauvés, mais que nous devenions des saints. Et pourquoi Dieu le décide-t-il ? « Parce que lui-même est saint » : *Sancti estote quoniam ego sanctus sum*[2]. Dieu est la sainteté même ; nous sommes ses créatures ; il désire que la créature reflète son image ; bien plus, il veut qu' « en notre qualité d'enfants, nous soyons parfaits comme lui, notre Père céleste, est parfait » : *Estote perfecti, sicut et Pater vester caelestis perfectus est*[3]. C'est le précepte même de Jésus.

Dieu trouve sa gloire dans notre sainteté. N'oublions jamais cette vérité : chaque degré de sainteté auquel nous serons parvenus, chaque sacrifice que nous aurons accompli pour l'acquérir, chaque vertu dont le reflet ornera notre âme sera éternellement une gloire pour Dieu.

Nous chantons tous les jours, et il me semble que c'est tous les jours avec plus de bonheur : *Tu solus sanctus, Jesu Christe*[4] : « Vous êtes seul Saint, ô Jésus-Christ ». Et c'est pourquoi vous êtes la grande gloire de Dieu. Durant toute l'éternité, le Christ Jésus donnera une gloire infinie à son Père, lui montrant ses cinq plaies, expression magnifique de la fidélité souveraine et de l'amour parfait avec lesquels « il a toujours accompli ce que son Père réclamait de lui » : *Quae placita sunt ei facio semper*[5].

Il en est de même des saints. Ils se tiennent « devant le trône de Dieu »[6], et sans cesse lui rendent gloire. Le zèle ardent des apôtres, le témoignage des martyrs empourprés de sang, la science profonde des docteurs, l'éclatante pureté des vierges constituent autant d'hommages agréables à Dieu.

Dans « cette multitude que personne ne peut dénom-

1. I Thess. IV, 3. — 2. Levit. XI, 44 ; XIX, 2. — 3. Matth. V, 48. — 4. *Gloria* de la messe. — 5. Joan. VIII, 29. — 6. Apoc. VII, 9.

brer »[1], chaque saint brille d'un éclat particulier ; et Dieu regardera éternellement avec complaisance les efforts, les luttes, les victoires de ce saint qui sont comme autant de trophées aux pieds de Dieu, pour honorer ses infinies perfections et pour reconnaître ses droits.

C'est donc pour nous une ambition légitime que de tendre de toutes nos forces à procurer cette gloire que Dieu puise en notre sainteté ; nous devons aspirer vivement à faire partie de cette société bienheureuse dans laquelle Dieu même prend ses complaisances : c'est là pour nous un motif de ne pas nous contenter d'une perfection médiocre, mais de viser sans cesse à répondre avec le plus de plénitude possible au désir de Dieu : *Sancti estote quia ego sanctus sum.*

Une autre raison, c'est que plus notre sainteté est élevée, plus nous exaltons le prix du sang de Jésus.

S. Paul nous dit que « le Christ s'est livré tout lui-même à la mort et à la mort de la croix afin de sanctifier l'Église, de faire d'elle une société resplendissante, sans tache, ni ride, mais sainte et immaculée »[2]. C'est là toute la fin de son sacrifice.

Or, une des sources les plus vives d'affliction pour le cœur de Jésus durant son agonie au jardin des Oliviers a été la perspective de l'inutilité de son sang pour tant d'âmes qui refuseraient le don divin : *Quae utilitas in sanguine meo*[3] ? Le Christ comprenait qu'une seule goutte de ce sang aurait suffi pour purifier des mondes et sanctifier des multitudes d'âmes ; afin d'obéir à son Père, il a consenti avec un amour indicible à répandre jusqu'à la dernière goutte ce sang qui contenait la vertu infinie de la divinité. Et pourtant, il faut bien le dire : « Quelle utilité retirera-t-on de ce sang » ?

La grande ambition qui fait battre le cœur du Christ est de glorifier son Père ; c'est pourquoi il désirait avec tant de véhémence, *quomodo coarctor*[4], donner sa vie,

1. Apoc. VII, 9. — 2. Ephes. V, 25-27. — 3. Ps. XXIX, 10. — 4. Luc. XII, 50.

pour amener à son Père des âmes innombrables qui porteraient beaucoup de fruits de vie et de sainteté : *In hoc clarificatus est Pater meus, ut fructum* PLURIMUM *afferatis* [1].

Mais combien comprennent l'ardeur de l'amour de Jésus ? combien répondent aux désirs de son cœur ? Tant d'âmes n'observent pas les lois divines ! D'autres gardent les commandements ; mais bien peu se livrent à Jésus et à l'action de son Esprit avec cette plénitude qui mène à la sainteté.

Heureuses les âmes qui s'abandonnent sans réserve au bon plaisir divin ! Unies tout entières au Christ, qui est la vigne, elles « portent de nombreux fruits et glorifient le Père céleste » ; elles proclament surtout la vertu du sang de Jésus.

Voyez en effet : quel cantique chantent les élus, que S. Jean nous montre, dans son Apocalypse, se prosternant devant l'Agneau ? « Vous avez été immolé, et vous nous avez rachetés pour Dieu, par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple, de toute nation... A vous gloire et louange » [2] ! Les saints confessent qu'ils sont les trophées du sang de l'Agneau, trophées d'autant plus glorieux que leur sainteté est plus éminente.

Cherchons donc de toute l'ardeur de nos âmes à nous purifier de plus en plus dans le sang de Jésus, à produire ces fruits de vie et de sainteté que le Christ Jésus nous a mérités par sa passion et sa mort. Si nous devenons des saints, notre cœur tressaillira, durant toute l'éternité, de la joie que nous donnerons au Christ en chantant les triomphes de son sang divin et la toute-puissance de sa grâce.

II

Vous me demanderez : comment arriver à cette sainteté si agréable à Dieu, si glorieuse pour Jésus, et source

1. Joan. XV, 8. — 2. Apoc. V, 9, 13.

intarissable, pour nos âmes, d'une joie éternelle dont nous ne pouvons soupçonner la profondeur ? Car « il n'est pas entré dans le cœur de l'homme, dit S. Paul, de découvrir ce que Dieu réserve de béatitude à ceux qui l'aiment »[1]. Quel chemin suivre pour parvenir à ce bienheureux état où l'âme contemplera toute vérité et jouira de la plénitude de tout bien ?

Cette question est capitale ; mais avant d'y répondre, je veux d'abord indiquer le caractère propre de notre sainteté. Nous ne pourrons, en effet, choisir notre voie en toute sécurité que si nous avons d'abord reconnu le but à atteindre ; si nous comprenons bien le caractère que doit, dans le plan de Dieu, revêtir notre sainteté, la route à suivre pour y parvenir n'aura plus pour nous de secret.

Quel est donc ce caractère ? Quelle est la qualité essentielle que Dieu réclame de notre perfection ?

C'est d'être surnaturelle.

Vous connaissez cette vérité, que j'ai exposée longuement ailleurs ; mais elle est si vitale qu'il ne sera pas sans intérêt d'y revenir quelques instants.

Comme je vous l'ai dit souvent, l'aurore des miséricordes divines à notre égard date du choix éternel que Dieu a fait de nous, librement, par amour : *Elegit nos... ante mundi constitutionem ut essemus sancti*[2].

Considérons un instant cette élection.

Nous savons que le Père éternel a toujours contemplé, contemple sans cesse son Verbe, son Fils ; en lui, il se voit tout lui-même avec ses infinies perfections, car ce Verbe unique exprime en un langage divin tout ce que Dieu est. Nos pensées, à nous, sont finies, limitées, mesquines, et pourtant, pour les exprimer, nous devons recourir à une grande variété de paroles ; d'une seule parole, Dieu exprime en une fois sa pensée qui est infinie ; il se comprend lui-même dans son Verbe.

Pour saisir une chose avec plénitude, dit quelque

1. I Cor. II, 9. — 2. Ephes. I, 4.

part S. Thomas[1], il faut connaître aussi les multiples imitations dont cette chose est susceptible. Dieu qui se comprend parfaitement voit dans son Verbe tous les modes divers dont les créatures pourront refléter ou reproduire ses perfections. Dieu n'a pas jeté les choses au hasard, dans l'espace ; il n'a pas créé avec une force aveugle; intelligence infinie, il a fait toutes choses d'après les plans conçus dans sa sagese éternelle. En contemplant son Verbe, Dieu voit, d'un regard unique, la multitude illimitée des êtres possibles ; et, de toute éternité, il a décidé de choisir, dans cette multitude, des créatures qui réaliseraient en elles et manifesteraient au dehors, quoique dans une mesure limitée, les infinies perfections de son Verbe.

Dans l'ordre actuel de l'économie divine, Dieu a prévu que l'homme, dont il avait fait le roi de la création terrestre, ne se maintiendrait pas à la hauteur de son élection et s'écarterait du plan tracé par son Créateur pour l'unir à lui. La Sagesse divine n'a pas été prise au dépourvu ; pour ramener l'homme déchu, sa pensée s'est arrêtée avant tout sur celui que S. Paul appelle le « premier-né de toute créature » : *Primogenitus omnis creaturae*[2], et qui est le Verbe incarné.

Le Père a contemplé son Verbe incarné, fait chair ; il a vu dans cette humanité unie hypostatiquement à son Verbe, le résumé, la synthèse accomplie de toute perfection créée ; il nous a révélé au Thabor que cet Homme-Dieu était le chef-d'œuvre de ses pensées et « l'objet de toutes ses complaisances » : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*[3].

Cette humanité du Christ exprime au dehors le Verbe divin, sous une forme terrestre ; elle a été choisie librement, par amour.

Ce n'est pas tout. Dieu a voulu donner à son Christ un cortège: c'est la « multitude innombrable » des saints. Les saints sont autant de reproductions du Verbe, sous

1. I, q. XIV, a. 5 et 6 ; q. XV, a. 2. — 2. Col. I, 15. — 3. Matth. XVII, 5.

une forme moins parfaite. Chacun de nous trouve son idéal dans le Verbe ; chacun de nous devrait être pour Dieu une interprétation spéciale d'un des aspects infinis de son Verbe. C'est pourquoi nous chantons de chaque saint : « Il ne s'en est point trouvé qui lui ressemble » *Non est inventus similis illi*[1]. Il n'y a point deux saints qui interprètent et manifestent le Christ avec la même perfection.

Quand nous serons au ciel, nous contemplerons, au milieu d'une joie indicible, la bienheureuse Trinité. Nous verrons le Verbe, le Fils, procédant du Père comme archétype de toute perfection possible ; nous verrons que la sainte humanité de Jésus a interprété d'une façon universelle les perfections du Verbe auquel elle était unie ; nous verrons que Dieu a associé à son Christ autant de frères qui reproduisent en eux les perfections divines, manifestées et rendues ici-bas tangibles dans le Christ Jésus. En sorte que le Christ est « le premier-né d'une multitude de frères » qui doivent lui être semblables : *Ut sit ipse primogenitus in multis fratribus*[2].

N'oublions jamais la parole de S. Paul : « Dieu nous a choisis en son Fils Jésus » : *Elegit nos in ipso*[3]. Dans ce décret éternel, nous trouvons la source de notre véritable grandeur. Quand, par notre sainteté, nous réalisons l'idée de Dieu sur nous, nous devenons pour lui comme une partie de la gloire que lui est son Fils Jésus : *Splendor gloriae*[4] ; nous sommes comme les prolongements, les rayons de cette gloire, quand nous nous efforçons, chacun en son lieu, à sa place, d'interpréter et de réaliser en nous l'idéal divin, dont ce Verbe incarné est l'unique exemplaire.

Tel est le plan divin ; telle est notre prédestination ; « d'être conformes au Verbe incarné, Fils de Dieu par nature, et notre modèle de sainteté » : *Praedestinavit [nos] conformes fieri imaginis Filii sui*[5].

1. Office des Confesseurs pont., 2e Antienne des Laudes ; cf. Eccli. XLIV, 20. — 2. Rom. VIII, 29. — 3. Ephes. I, 4. — 4. Hebr. I, 3. — 5. Rom. VIII, 29.

C'est de ce décret éternel, de cette prédestination pleine d'amour que date pour chacun de nous la série de toutes les miséricordes. Pour réaliser ce plan, pour faire aboutir ses desseins sur nous, Dieu nous donne la grâce, participation mystérieuse à sa nature; par elle, nous devenons, en son Fils Jésus qui nous l'a méritée, les vrais enfants adoptifs de Dieu.

Nous n'aurons donc plus seulement avec Dieu de simples rapports de créatures ; nous ne devons pas seulement nous unir à lui par les hommages et les devoirs d'une religion naturelle fondée sur notre qualité d'êtres créés ; sans rien détruire de ces relations ni rien diminuer de ces devoirs, nous entrons avec Dieu dans des relations plus intimes, celles d'enfants, qui créent en nous des devoirs spéciaux à l'égard d'un Père qui nous aime : *Estote imitatores Dei sicut filii carissimi*[1]. Relations et devoirs tout surnaturels, parce qu'ils dépassent les exigences et les droits de notre nature, et que, seule, la grâce de Jésus les rend possibles.

Vous comprenez maintenant quel est le caractère foncier de notre sainteté.

Nous ne pouvons être saints que si nous le sommes d'après le plan divin : c'est-à-dire par la grâce que nous devons au Christ Jésus ; c'est la condition primordiale. C'est pourquoi cette grâce est appelée sanctifiante. Cela est si vrai qu'en dehors de cette grâce, il n'y a pas même de salut possible. Il n'y a dans le royaume des élus que des âmes qui ressemblent à Jésus : or la similitude fondamentale que nous devons avoir avec lui ne se réalise que par la grâce.

Vous le voyez : Dieu a fixé lui-même le caractère de notre sainteté ; vouloir lui en donner un autre, c'est, comme dit S. Paul, « agir dans le vide » : *Aerem verberans*[2] ; Dieu a établi lui-même la voie que nous devons suivre ; ne pas la prendre, c'est s'égarer et finalement se perdre : *Ego sum via : nemo venit ad Patrem nisi per*

1. Ephes. V, 1-2. — 2. I Cor. IX, 26.

me[1] ; il a posé lui-même le fondement de toute perfection, en dehors duquel on ne bâtit que sur le sable : *Fundamentum aliud nemo potest ponere praeter id quod positum est, quod est Christus Jesus*[2].

Cela est vrai du salut, cela est vrai de la sainteté : elle ne puise son principe et ne trouve son soutien que dans la grâce du Christ Jésus.

III

Nous devons aller à Dieu *de sa façon ;* nous ne serons saints que dans la mesure où nous nous adapterons au plan divin. Je vous ai indiqué les grandes lignes de ce plan magnifique ; voyons plus en détail comment le Christ Jésus est pour nous la source de toute sainteté.

Supposons une âme qui dans un élan de générosité, sous le souffle de l'Esprit-Saint, se mette à genoux devant le Père des cieux, et lui dise : « O Père, je vous aime, je ne désire rien tant que votre gloire ; je veux durant toute l'éternité vous glorifier par ma sainteté ; que dois-je faire ? Montrez-moi ce que vous attendez de moi. — Que lui répondrait le Père ? Il lui montrerait son Fils, le Christ Jésus, et lui dirait : « Voici mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances, écoutez-le ». Puis il se retirerait, laissant cette âme aux pieds de Jésus.

Et que nous dit Jésus ? *Ego sum via, et veritas, et vita*[3] : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ». Trois mots d'un sens très profond que je voudrais méditer avec vous et qui devraient demeurer gravés au fond de nos cœurs.

Vous désirez aller à mon Père ? dit Jésus ; vous voulez vous unir à celui qui est la source de tout bien et le principe de toute perfection ? Vous faites bien ; ce désir, c'est moi qui le fais naître dans votre cœur ; mais « vous ne pouvez le réaliser que par moi ». *Ego sum via: nemo venit ad Patrem nisi per me.*

Vous le savez : il y a une distance infinie entre la

1. Joan. XIV, 6. — 2. I Cor. III, 11. — 3. Joan. XIV, 6.

créature et le Créateur ; entre celui qui n'a l'être qu'en participation et celui qui est l'Être subsistant par lui-même. Prenez l'ange le plus élevé dans les hiérarchies célestes : entre lui et Dieu il y a un abîme qu'aucune force créée ne peut franchir.

Mais Dieu a jeté un pont sur cet abîme. Le Christ Homme-Dieu, relie l'homme à Dieu. Le Verbe se fait chair : en lui, une nature humaine est unie à la divinité : les deux natures, divine et humaine, sont unies dans une étreinte si intime, si indissoluble qu'il n'y a qu'une seule personne, celle du Verbe, en qui la nature humaine subsiste. L'abîme de séparation est comblé.

Le Christ étant Dieu, étant un avec son Père, est la voie qui nous mène à Dieu. Si donc nous voulons aller à Dieu, efforçons-nous d'avoir une foi illimitée en la puissance qu'a Jésus de nous unir à son Père. Que dit, en effet, Notre-Seigneur ? « Père, je veux que là où je suis, mes disciples soient également » : *Pater, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* [1]. Et où est le Christ ? « Dans le sein du Père ».

Quand notre foi est vive, et que nous nous donnons tout entiers à Jésus, il nous entraîne avec lui, il nous fait pénétrer *in sinu Patris* [2]. Car Jésus est en même temps la voie et le terme : il est la voie par son humanité, *via qua imus ;* il est le terme par sa divinité, *patria quo imus* [3]. C'est ce qui fait la grande sûreté de cette voie : elle est parfaite, et contient en elle le terme lui-même.

C'est une chose excellente dans l'oraison de faire des actes de foi en la vertu toute-puissante qu'a Jésus de nous mener à son Père.

« O Christ Jésus, je crois que vous êtes vrai Dieu et vrai homme, que vous êtes une voie divine, d'une efficacité infinie pour me faire franchir l'abîme qui me sépare de Dieu ; je crois que votre sainte humanité est parfaite, si puissante qu'elle peut, malgré mes misères, mes lacunes, mes faiblesses, m'attirer là où vous êtes, dans le

1. Joan. XVII, 24. — 2. Ibid. I, 18. — 3. S. August. *Sermo* XCII, c. 3 ; *Sermo* CXXIII, c. 3.

sein du Père. Faites que j'écoute vos paroles, que je suive vos exemples et que je ne me sépare point de vous » !

C'est une grâce précieuse d'avoir trouvé la voie qui mène au but ; mais il faut encore y marcher dans la lumière. Ce but est surnaturel, au-dessus de nos puissances créées ; c'est pourquoi la lumière qui doit baigner notre route de sa clarté doit également nous venir d'en haut.

Dieu est si magnifique qu'il sera lui-même notre lumière : au ciel, notre sainteté sera de contempler la lumière infinie, et de puiser dans sa splendeur la source de toute vie et de toute joie : *In lumine tuo videbimus lumen* [1].

Ici-bas, cette lumière nous est inaccessible à cause de sa clarté ; nos regards sont trop faibles pour la supporter. Et pourtant, elle nous est nécessaire pour atteindre le but. Qui sera notre lumière ? Le Christ Jésus. *Ego sum veritas :* « Je suis la vérité ». Lui seul peut nous révéler les clartés infinies. « Il est Dieu sorti de Dieu, lumière jaillissant de la lumière » : *Deus de Deo, lumen de lumine* [2]. Étant vrai Dieu, « il est la lumière même, sans ombres ni ténèbres » : *Deus lux est, et tenebrae in eo non sunt ullae* [3] ; cette lumière est descendue dans nos vallées, tempérant sous le voile de l'humanité l'éclat infini de ses rayons. Nos yeux si faibles pourront contempler cette lumière divine qui se cache et se révèle tout ensemble sous l'infirmité d'une chair passible : *Illuxit in cordibus nostris... in facie Christi Jesu* [4] ; « elle éclairera tout homme venant en ce monde » : *Lux vera quae illuminat omnem hominem* [5].

Le Christ Jésus, Verbe éternel, nous apprend à regarder Dieu, il nous le révèle. Il nous dit : Je suis la vérité ; si vous croyez en moi, non seulement vous apprenez à connaître la vérité sur toutes choses, mais vous êtes dans la

1. Ps. XXXV, 10. — 2. *Credo* de la messe. — 3. I Joan. I, 5. — 4. II Cor. IV, 6. — 5. Joan. I, 9.

vérité ; « celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il parviendra à la lumière de la vie »[1].

Dès lors, qu'avons-nous à faire pour marcher dans la lumière ? Nous guider d'après les paroles de Jésus, d'après les maximes de son Évangile, considérer toutes choses à la clarté des paroles du Verbe incarné. Jésus nous dit, par exemple, que « les bienheureux qui possèdent son royaume sont les pauvres d'esprit, les doux, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de la justice, les miséricordieux, les cœurs purs, les pacifiques, ceux qui souffrent persécution pour la justice »[2]. Nous devons le croire, nous unir à lui par un acte de foi, déposer à ses pieds, comme un hommage, l'assentiment de notre intelligence à sa parole ; nous efforcer de vivre dans l'humilité, la douceur, la miséricorde, la pureté, de garder la paix avec tous, de supporter les contradictions avec patience et confiance.

Si nous vivons ainsi, dans la foi, l'esprit du Christ envahira peu à peu notre âme pour la guider en toutes choses, pour diriger son activité dans le sens de l'Évangile ; l'âme, écartant les lumières purement naturelles de son jugement propre, voit toutes choses par les yeux du Verbe : *Erit tibi Dominus in lucem*[3]. Vivant dans la vérité, elle avance sans cesse dans la voie ; unie à la vérité, elle vit de son Esprit : les pensées, les sentiments, les désirs de Jésus deviennent ses pensées, ses sentiments, ses désirs ; elle ne fait rien qui ne soit pleinement d'accord avec la volonté du Christ. N'est-ce pas là le fond même de toute sainteté ?

Il ne nous suffit pas d'avoir trouvé la voie, d'y marcher dans la lumière, il faut encore l'aliment qui nous soutient dans notre pèlerinage. Cet aliment de vie surnaturelle, c'est encore le Christ qui nous le donne : *Et vita.*

En Dieu se trouve la vie infinie : *Apud te est fons vitae*[4]. Le torrent de cette vie ineffable et subsistante a

1. Joan. VIII, 12. — 2. Matth. V, 3-11. — 3. Isa. LX, 19. — 4. Ps. XXXV, 10.

rempli de la plénitude de sa vertu l'âme du Christ : *Sicut Pater habet vitam in semetipso, sic dedit et Filio habere vitam in semetipso* [1].

Et le Fils, que fait-il ? « Il vient nous donner part à cette vie divine » : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* [2]. Il nous dit : « De même que je vis par la vie que le Père me communique, ainsi celui qui me mange vivra par moi » : *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me* [3].

Vivre de cette vie divine, c'est la sainteté. En effet, écarter de cette vie tout ce qui peut la détruire ou la diminuer — le péché, les infidélités, les attaches à la créature, les vues purement naturelles ; — l'épanouir par les vertus de foi, d'espérance et d'amour qui nous unissent à Dieu, c'est pour nous, comme je vous l'ai dit [4], le double élément de notre sainteté.

En étant lui-même la Vie, le Christ Jésus devient notre sainteté, parce qu'il en est la source même : *Christus Jesus factus est nobis... sanctificatio* [5]. En se donnant à nous dans la communion, il nous donne son humanité, sa divinité ; il active l'amour ; il nous transforme peu à peu en lui, en sorte que nous ne vivons plus par nous, mais par lui et pour lui. Il établit entre nos désirs et les siens, entre nos volontés et les siennes une telle similitude, un tel accord que « ce n'est plus nous qui vivons, mais lui qui vit en nous » : *Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus* [6]. Aucune formule n'est plus expressive que ces paroles de l'Apôtre pour résumer toute l'œuvre de la sainteté.

IV

De cette doctrine naissent les sentiments qui doivent nous animer dans notre recherche de la sainteté : une profonde humilité à cause de notre faiblesse, une confiance absolue dans le Christ Jésus. Notre vie surnatu-

1. Joan. V, 26. — 2. Ibid. X, 10. — 3. Ibid. VI, 58. — 4. Cf. p. 320 et suiv. — 5. Cf. I Cor. I, 30. — 6. Gal. II, 20.

relle oscille entre deux pôles : d'une part, nous devons avoir la conviction intime de notre impuissance à atteindre la perfection sans l'aide de Dieu ; d'autre part, nous devons être remplis d'une inébranlable espérance de tout trouver dans la grâce du Christ Jésus.

Parce qu'elle est surnaturelle, que Dieu — souverainement maître de ses desseins et de ses dons, — l'a placée au-dessus des exigences et des droits de toute nature créée, la sainteté à laquelle nous sommes appelés est inaccessible sans la grâce divine. Notre-Seigneur nous l'a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire », *Sine me* NIHIL *potestis facere*[1]. S. Augustin[2] remarque que le Christ Jésus ne dit pas : « Sans moi vous ne pouvez faire grand'chose », mais : « sans moi vous ne pouvez *rien* faire qui vous conduise à la vie éternelle ». S. Paul a expliqué en détail cette doctrine de notre divin Maître : « Nous sommes incapables, dit-il, d'avoir par nous-mêmes, *quasi ex nobis,* une seule pensée qui vaille pour le ciel ; en ce domaine « tout notre pouvoir vient de Dieu » : *Sufficientia nostra ex Deo est*[3] ; « c'est lui qui nous donne la puissance de vouloir et de mener toutes choses à leur fin surnaturelle » : *Deus est qui operatur in vobis et velle et perficere, pro bona voluntate*[4]. — Ainsi donc nous ne pouvons rien, pour notre sainteté, sans la grâce divine.

Devrons-nous dès lors nous laisser abattre ? Bien au contraire ! L'intime conviction de cette impuissance ne doit ni nous pousser au découragement ni servir d'excuse à notre paresse. Si nous ne pouvons rien sans le Christ, « avec lui nous pouvons tout ». *Omnia possum in eo qui me confortat*[5] : « Je puis toutes choses, c'est encore S. Paul qui nous le dit, non pas par moi-même, mais en celui qui me fortifie ». Quelles que soient nos épreuves, nos difficultés, nos faiblesses, nous pouvons, par le Christ, arriver à la plus haute sainteté.

Pourquoi cela ? Parce qu'en lui sont « amassés tous

1. Joan. XV, 5. — 2. *Tract. in Joan.* LXXXL, 3. — 3. II Cor. III, 5. — 4. Philipp. II, 13. — 5. Ibid. IV, 13.

les trésors de science et de sagesse »[1], parce qu' « en lui habite la plénitude de la divinité »[2] et qu'étant notre chef, il a le pouvoir de nous en rendre participants. C'est « à cette plénitude de vie et de sainteté que nous puisons »[3], en sorte qu' « en fait de grâces rien ne nous manque » : *Ita ut nihil vobis desit in ulla gratia*[4] !

Quelle assurance n'engendre pas la foi en ces vérités ! Le Christ Jésus est à nous, et en lui nous trouvons tout : *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*[5] ? Qu'est-ce donc qui peut nous empêcher de devenir des saints ? Si, au jour du jugement dernier, Dieu nous demande : Pourquoi n'êtes-vous point arrivés à la hauteur de votre vocation ? Pourquoi n'êtes-vous point parvenus à la sainteté à laquelle je vous appelais ? nous ne pourrons pas répondre : « Seigneur, ma faiblesse a été trop grande, les difficultés insurmontables, les épreuves au-dessus de mes forces ». Dieu nous répliquera : « De vous-mêmes, il n'est que trop vrai que vous ne pouviez rien, mais je vous ai donné mon Fils ; en lui rien ne vous a manqué de ce qui vous était nécessaire ; sa grâce est toute-puissante, et par lui vous pouviez vous unir à la source même de la vie ».

Cela est si vrai ! Un grand génie, le plus grand peut-être que le monde ait connu, un homme qui a passé sa jeunesse dans les dérèglements, qui a vidé la coupe des plaisirs, dont l'esprit s'est épris de toutes les erreurs de son temps, Augustin, vaincu par la grâce s'est converti et est parvenu à une sainteté sublime. Un jour — c'est lui-même qui le raconte — sollicité par la grâce, et retenu par ses mauvais penchants, il voyait des enfants, des jeunes filles, des vierges briller par leur pureté, des veuves rendues vénérables par leur vertu ; et il lui semblait entendre la douce invitation qui lui disait : *Tu non poteris quod isti, quos istae*[6] ? « Ce que font ces enfants, ces vierges, tu ne pourrais l'accomplir ? ce qu'ils sont, tu ne pourrais le devenir » ? Et malgré l'ardeur du sang qui

1. Col. II, 3. — 2. Ibid. 9. — 3. Joan. I, 16. — 4. I Cor. I, 7. — 5. Rom. VIII, 32. — 6. *Confess.* lib. VIII, c. 11.

bouillonnait dans ses veines, malgré l'orage de ses passions, ses longues habitudes du vice, Augustin s'est livré à la grâce, et la grâce a fait de lui, pour toute l'éternité, un de ses plus magnifiques trophées.

Quand nous célébrons la solennité des saints, nous devons nous redire les paroles qu'entendait S. Augustin : *Cur non poteris quod isti, quod istae?* Quels motifs avons-nous de ne pas tendre à la sainteté ? Oh ! je le sais bien ; chacun est tenté de dire : « J'ai telle difficulté, j'éprouve telle contradiction, je ne pourrais pas devenir un saint » ; mais soyez assurés que tous les saints ont « rencontré aussi telle difficulté, ont éprouvé telle contradiction », et de bien plus grandes encore que les vôtres.

Ainsi donc personne ne peut dire : la sainteté n'est pas pour moi. Qu'est-ce qui peut la rendre impossible ? Dieu la désire pour nous : il nous veut saints pour sa gloire et pour notre joie : *Haec est voluntas Dei, sanctificatio vestra*[1]. Dieu ne se rit pas de nous. Quand Notre-Seigneur nous dit : « Soyez parfaits »[2], il sait tout ce qu'il réclame de nous, et qu'il n'exige rien qui soit au-dessus de notre pouvoir lorsque nous nous appuyons sur sa grâce.

Celui qui prétendrait arriver là par ses propres forces, commettrait le péché de Lucifer, qui disait : « Je m'élèverai, je placerai mon trône dans les cieux, je serai semblable au Très-Haut »[3]. Satan a été terrassé et précipité dans l'abîme.

Nous, que dirons-nous ? que ferons-nous ? Nous nourrirons la même ambition que cet orgueilleux ; nous désirerons parvenir au but visé par ce superbe. Mais alors qu'il prétendait l'atteindre de lui-même, nous proclamerons que sans le Christ Jésus nous ne pouvons rien. Nous dirons que c'est avec lui et par lui que nous pouvons pénétrer dans les cieux. « O Christ Jésus, j'ai une telle foi en vous que je vous crois assez puissant pour faire cette merveille d'élever une infime créature comme moi, non seulement jusqu'aux hiérarchies des anges, mais

1. I Thess. IV, 3. — 2. Matth. V, 48. — 3. Isa. XIV, 13-14.

jusqu'à Dieu même ; c'est uniquement par vous que nous pouvons arriver à ce divin sommet. J'aspire, de toutes les énergies de mon âme, à cette sublimité à laquelle votre Père nous a prédestinés ; je désire ardemment, comme vous l'avez demandé pour nous, partager votre gloire elle-même, participer à notre propre joie de Fils de Dieu ; j'aspire à cette suprême félicité, mais uniquement par vous ? je désire que mon éternité se passe à chanter vos louanges et à répéter sans cesse avec les élus : *Redemisti nos, Domine, in sanguine tuo.* Oui, Seigneur, c'est vous qui nous avez sauvés, c'est votre sang précieux répandu sur nous qui nous a fait ouvrir les portes de votre royaume et préparé une place dans l'incomparable société de vos saints ; à vous louange, honneur et gloire, à jamais » !

Une âme qui vit toujours dans ces sentiments d'humilité et de confiance donne une grande gloire au Christ Jésus, parce que toute sa vie est l'écho de la parole même du Sauveur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » ; parce qu'elle proclame qu'il est la source de tout salut et de toute sainteté, et qu'elle lui rapporte toute gloire.

« O Dieu, dirons-nous avec l'Église, dans une de ses plus admirables prières, je crois que vous êtes tout-puissant, que votre grâce est aussi efficace pour m'élever, tout misérable que je suis, à un haut degré de sainteté ; je crois que vous êtes également la miséricorde infinie, et que, si je vous ai quitté souvent, votre amour plein de bonté ne m'abandonne jamais ; c'est de vous, ô mon Dieu, Père céleste, que descend tout don de perfection ; c'est votre grâce qui fait de nous des serviteurs fidèles qui vous sont agréables par des œuvres dignes de votre majesté et de votre louange ; faites que, détaché de moi-même et des créatures, je puisse courir sans obstacle dans cette voie de la sainteté, où votre Fils, comme un géant, nous précède ; afin que par lui et avec lui, je parvienne à la félicité que vous nous avez promise »[1] !

1. *Omnipotens et misericors Deus, de cujus munere venit ut tibi a*

Les saints vivaient de ces vérités ; c'est pourquoi ils sont parvenus au sommet où nous les contemplons aujourd'hui. La différence qui existe entre eux et nous ne naît pas de la plus grande somme de difficultés que nous avons à vaincre, mais de l'ardeur de leur foi dans la parole de Jésus-Christ et dans la vertu de sa grâce comme aussi de leur plus ardente générosité. Nous pouvons, si nous le voulons, recommencer l'expérience : le Christ demeure toujours le même, aussi puissant, aussi magnifique dans la distribution de sa grâce ; ce n'est qu'en nous-mêmes qu'il trouve des obstacles à l'effusion de ses dons.

Ames de peu de foi, pourquoi doutons-nous de Dieu, de notre Dieu ?

V

Quelles conclusions pratiques tirerons-nous de ces bienfaisantes vérités de notre foi ?

D'abord nous devons célébrer de tout notre cœur les solennités des saints. — Honorer les saints, c'est proclamer qu'ils sont la réalisation d'une pensée divine, des chefs-d'œuvre de la grâce de Jésus. Dieu met en eux ses complaisances, parce qu'ils sont les membres déjà glorieux de son Fils bien-aimé ; ils font déjà partie de ce royaume resplendissant conquis par Jésus pour la gloire de son Père : *Et fecisti nos Deo nostro regnum* [1].

Nous devons ensuite les invoquer. Sans doute, le Christ Jésus est notre unique médiateur : « Un Dieu, un médiateur de Dieu et des hommes » [2], dit S. Paul ; nous n'avons d'accès au Père que par lui. Le Christ pourtant, non pour diminuer sa médiation mais pour l'étendre, veut que les princes de la cour céleste lui offrent nos vœux, que lui-même présentera à son Père.

fidelibus tuis digne et laudabiliter serviatur, tribue quaesumus nobis : ut ad promissiones tuas sine offensione curramus. Oraison de la messe du XII[e] dimanche après la Pentecôte.

1. Apoc. V, 10. — 2. I Timoth. II, 5.

De plus, les saints ont le plus vif désir de notre bien. Au ciel, ils contemplent Dieu, leur volonté est ineffablement unie à celle de Dieu ; c'est pourquoi ils veulent, comme lui, notre sanctification. — Puis, ils forment avec nous un seul corps mystique ; à ce titre ils sont, selon l'expression de S. Paul, « les membres de nos membres »[1] ; ils ont, à notre égard, une immense charité qu'ils puisent dans leur union à Jésus, chef unique de cette société dont ils sont l'élite, et dans laquelle Dieu a marqué notre place.

A ces relations d'hommages et de prières qui nous unissent aux saints, nous devons ajouter nos efforts pour leur ressembler. Notre cœur doit être animé non de ces velléités molles qui n'aboutissent jamais, mais d'un désir ferme et sincère de la perfection, d'une volonté efficace de répondre pleinement aux desseins miséricordieux de notre prédestination divine en Jésus : *Secundum mensuram donationis Christi*[2].

Et que faut-il pour cela ? Quels moyens employer pour parfaire une œuvre si considérable, si glorieuse pour le Christ et si féconde pour nous ?

Demeurer unis à Jésus-Christ. Il l'a dit lui-même : Vous voulez porter de nombreux fruits ? arriver à une grande sainteté ? Demeurez en moi comme les branches demeurent unies à la vigne[3]. Et comment lui demeurer unis ? D'abord par la grâce sanctifiante qui nous rend membres vivants de son corps mystique ; puis par cette intention droite, fréquemment renouvelée, qui nous fait « rechercher en toutes choses », dans la vocation où la Providence nous a placés, « le bon plaisir de notre Père des cieux » ; cette intention oriente toute notre activité vers la gloire de Dieu, en union avec les pensées, les sentiments, les vouloirs du cœur de Jésus notre modèle et notre chef. *Quae placita sunt ei facio semper*[4] : « J'accomplis toujours ce qui lui est agréable » ; cette

1. I Cor. XII, 12 sq. Ephes. IV, 25 ; V, 30. — 2. Ephes. IV, 7. — 3. Joan. XV, 5. — 4. Ibid. VIII, 29.

formule, en laquelle Jésus résumait toutes ses relations avec son Père, traduit excellemment toute l'œuvre de la sainteté humaine.

Et nos misères, me direz-vous ? — Elles ne doivent nullement nous décourager. Nos misères, elles sont très réelles ; nos faiblesses, nos servitudes, nous les connaissons assez ; mais Dieu les connaît mieux encore que nous. Et le sentiment reconnu, avoué, de notre faiblesse honore Dieu. Et pourquoi ? Parce qu'il y a en Dieu une perfection en laquelle il veut être glorifié éternellement, une perfection qui est peut-être la clef de tout ce qui nous arrive ici-bas : c'est la miséricorde. La miséricorde est l'amour en face de la misère ; s'il n'y avait pas de misère, il n'y aurait point de miséricorde. Les anges proclament la sainteté de Dieu ; mais nous, nous serons au ciel les vivants témoignages de la miséricorde divine ; en couronnant nos œuvres, c'est le don de sa miséricorde que Dieu couronne : *Qui coronat te in misericordia et miserationibus* [1], et c'est elle que nous exalterons durant toute l'éternité au sein de notre béatitude : *Quoniam in aeternum misericordia ejus* [2].

Ne nous laissons pas non plus abattre par les épreuves, les contradictions. Elles seront d'autant plus grandes et plus profondes que Dieu nous appelle plus haut. Pourquoi cette loi ?

Parce que c'est le chemin par où a passé Jésus ; et que plus nous voulons lui demeurer unis, plus nous devons lui ressembler dans le plus profond et le plus intime de ses mystères. S. Paul, vous le savez, ramène toute la vie intérieure à « la connaissance pratique de Jésus, et de Jésus crucifié » [3]. Et Notre-Seigneur lui-même nous dit que le « Père, qui est le vigneron divin, émonde la branche pour lui faire porter plus de fruits » : *Purgabit eum ut fructum plus afferat* [4]. Dieu a la main puissante et ses opérations purificatrices atteignent des profondeurs

1. Ps. CII, 4. — 2. Ibid. CXXXV, 1 sq. — 3. I Cor. II, 2. — 4. Joan. XV, 2.

que seuls les saints connaissent ; par les tentations qu'il permet, par les adversités qu'il envoie, par les abandons et les solitudes affreuses qu'il produit parfois dans l'âme, il éprouve celle-ci pour la détacher du créé ; il la creuse pour la vider d'elle-même ; il « la poursuit », il « la persécute pour la posséder »[1] ; il pénètre jusqu'aux moelles, il « brise les os », comme dit quelque part Bossuet, « afin de régner seul ».

Heureuse l'âme qui s'abandonne entre les mains de l'éternel ouvrier ! Par son Esprit, tout de feu et d'amour, qui est « le doigt de Dieu »[2], l'artiste divin burinera en elle les traits du Christ, afin de la faire ressembler au Fils de sa dilection selon le dessein ineffable de sa sagesse et de sa miséricorde.

Car Dieu met sa gloire à nous béatifier. Toutes les souffrances qu'il permet ou envoie sont autant de titres de gloire et de félicité célestes. S. Paul se déclare impuissant à décrire l'éclat de la gloire et la profondeur de la félicité qui couronnent la moindre de nos douleurs supportées avec la grâce divine[3].

C'est pourquoi il encourageait tant ses chers fidèles. Voyez, leur disait-il, ceux qui prennent part aux jeux et aux courses du stade, de combien de précautions ils s'entourent ! que de privations ils s'imposent ! que d'efforts ils accomplissent ! Et tout cela, pourquoi ? Pour recueillir des applaudissements d'une heure, pour jouir d'une gloire éphémère et toujours disputée, pour remporter une couronne corruptible. Tandis que nous, si nous luttons, c'est pour une couronne incorruptible, une gloire qui n'a point de fin, une joie inamissible[4].

Sans doute, dans ces moments qui sont riches de grâces, l'âme est plongée dans la douleur et la souffrance, dans l'aridité et la sécheresse. Mais qu'elle demeure ferme sous les coups du Pontife suprême ! Car Dieu met l'onction de sa grâce dans l'amertume même de la croix.

1. Mots de D. Pie de Hemptinne. Voir *Une âme bénédictine*, 4e édit., p. 95. — 2. Hymne *Veni Creator*. — 3. Rom. VIII, 1-8 ; II Cor. IV, 17. — 4. I Cor. IX, 25.

Voyez S. Paul. Nul plus que lui n'a vécu de l'union intime avec Dieu dans le Christ : qui donc pouvait le séparer de Jésus[1] ? Et voici que, par la permission divine, Satan l'insulte et accable de ses traits l'âme et le corps de l'Apôtre. Jusqu'à trois fois, S. Paul clame son angoisse à Jésus. Et que lui répond le Christ ? « Ma grâce te suffit, car sa puissance n'apparaît jamais avec autant d'éclat que dans les difficultés dont elle doit triompher ». *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur*[2].

VI

Nous touchons ici, — et je ne puis mieux terminer cet entretien, — à la raison profonde de cette étonnante disposition de la Providence qui veut que l'œuvre de notre sainteté s'élabore dans la faiblesse et les épreuves.

« C'est par la grâce que vous êtes sauvés, disait S. Paul, et non par vos propres œuvres, — afin que nul ne se glorifie en lui-même »[3].

Qui donc mérite toute louange ? A qui donc revient la gloire de notre sainteté ? Au Christ Jésus.

Quand l'Apôtre expose à ses chers fidèles d'Éphèse le plan divin, il leur indique en ces mots la fin suprême : Dieu a ainsi préordonné toutes choses « afin que soit exaltée la munificence de sa grâce » : *In laudem gloriae gratiae suae*[4].

C'est « afin de manifester aux yeux de tous les abondantes richesses de sa grâce » que Dieu nous a prédestinés à devenir les cohéritiers de son Fils : *Ut ostenderet abundantes divitias gratiae suae in bonitate super nos in Christo Jesu*[5].

Ici-bas, nous devons tout à Jésus ; il nous a mérité par ses mystères toutes les grâces de justification, de pardon, de sanctification dont nous avons besoin : le Christ est le principe même de notre perfection. Comme la vigne qui répand la sève nourricière dans les branches

1. Rom. VIII, 35. — 2. II Cor. XII, 9. — 3. Ephes. II, 8. — 4. Ibid. I, 6. — 5. Ibid. II, 7.

pour leur faire porter des fruits, ainsi le Christ Jésus répand sans cesse sa grâce en tous ceux qui lui restent unis. C'est cette grâce qui anime les apôtres et illumine les docteurs, qui soutient les martyrs, rend stables les confesseurs, et orne les vierges de leur incomparable pureté.

Là-haut aussi toute la gloire des saints dérive de cette même grâce : tout l'éclat de leur triomphe s'alimente à cette source unique ; c'est parce qu'elles sont teintes du sang de l'Agneau que les robes des élus sont si resplendissantes ; et le degré de leur sainteté se mesure au degré de leur ressemblance avec le divin modèle.

C'est pourquoi, au début de cette magnifique solennité de la Toussaint, dans laquelle elle réunit en une même louange tous les élus, l'Église nous invite à adorer celui qui étant leur Seigneur, « est en même temps lui-même leur couronne » : IPSE *est corona sanctorum omnium*[1].

Au ciel, nous comprendrons que toutes les miséricordes de Dieu ont leur point de départ au Calvaire ; que le sang de Jésus est le prix du bonheur infini dont nous jouirons alors pour jamais. Ne l'oublions pas : dans la Jérusalem céleste, nous serons enivrés d'une félicité divine ; mais la plénitude de cette félicité sera payée à chaque instant par les mérites du sang du Christ Jésus. « Le flot de béatitude qui inondera éternellement cette cité de Dieu »[2], aura sa source dans le sacrifice de notre divin Pontife. Ce sera pour nous une joie immense de le reconnaître, et de le chanter à Jésus : « Oh ! c'est à vous que nous devons tout : que vous soient reudus tout honneur, toute louange, toute action de grâces » !

Comme tous les élus, nous jetterons nos couronnes à ses pieds[3] pour proclamer que nous les tenons de lui.

C'est à cette fin dernière que se ramène tout le mystère du Christ, Verbe incarné. Dieu veut que son Fils Jésus

1. Invitatoire des Matines. — 2. Cf. Ps. XLV, 5. — 3. Cf. Apoc. IV, 10.

soit exalté à jamais, parce qu'il est son propre Fils unique, objet de ses complaisances ; parce que ce Fils, tout Dieu qu'il était, s'est anéanti pour sanctifier son corps mystique : *Propter quod et Deus exaltavit illum* [1].

Entrons donc avec une foi profonde dans ces pensées divines. Lorsque nous célébrons les saints, nous magnifions la puissance de la grâce qui les a élevés à ces sommets ; rien n'est plus agréable à Dieu, parce que, par cette louange, nous nous unissons au plus intime de ses desseins qui est de glorifier son Fils : *Clarificavi et iterum clarificabo* [2]. — Cherchons nous-mêmes à réaliser, avec le secours de cette même grâce, la pensée de Dieu sur chacun de nous : encore une fois, c'est à cette conformité parfaite que se ramène toute la sainteté.

J'ai tâché dans tous ces entretiens de vous montrer jusqu'à quel point le Père nous unissait à son Fils Jésus; j'ai cherché à placer sous vos yeux notre divin modèle, à la fois si incomparable et si accessible ; vous avez vu que le Christ a vécu chacun de ses mystères pour nous, qu'il nous unit de la façon la plus étroite afin que peu à peu nous reproduisions en nous, sous l'action de son Esprit, ses traits ineffables, et que nous lui devenions semblables, selon le décret de notre prédestination.

Ne cessons de contempler ce modèle : le Christ Jésus, c'est Dieu apparu et vivant parmi nous pour nous montrer la voie et nous conduire à la vie. Car il l'a dit lui-même, la vie éternelle consiste à proclamer de nos lèvres comme par nos œuvres que son Père est le vrai Dieu, qu'il est Dieu avec lui, mais venu en ce monde dans notre chair, pour ramener l'humanité à Dieu.

Si durant notre existence, nous avons fidèlement suivi Jésus ; si chaque année, avec foi et amour, nous l'avons contemplé dans le cycle de ses mystères, en cherchant à l'imiter et à lui demeurer unis ; soyons assurés que la prière incessante qu'il adresse pour nous à son Père en qualité de médiateur unique sera exaucée ; par son Es-

1. Philipp. II, 9. — 2. Joan. XII, 28.

prit, il imprimera sa vivante image dans nos âmes ; le Père nous reconnaîtra au dernier jour comme les membres du Fils de sa dilection et nous rendra ses cohéritiers.

Nous entrerons dans cette société que le Christ, notre chef divin, a voulu se constituer toute pure et resplendissante ; au jour du triomphe final, il doit, selon la parole même de S. Paul [1], présenter ce royaume à son Père comme le merveilleux trophée de sa grâce toute-puissante. Puissions-nous nous y rencontrer tous, pour la plus grande joie de nos âmes et pour la gloire de notre Père des cieux ! *In laudem gloriae gratiae suae.*

1. I Cor. XV, 24.

VERBUM MANENS APUD PATREM, VERITAS *ET* VITA; *INDUENS SE CARNE, FACTUS EST* VIA.

S. AUGUSTIN. *Tract. in Joan.* XXXIV, 9.

DISTRIBUTION DES CONFÉRENCES
d'après le cycle liturgique (1)

Avent *(quatre semaines).*
Les mystères du Christ sont nos mystères. . 3-19
Notre contact avec les mystères de Jésus. . . 20-33
In sinu Patris. 37-60
Les préparations divines. 103-123
[Le plan divin de notre prédestination adoptive en Jésus-Christ. — *Le Christ, vie de l'âme.*]

Noël *(et octave).*
O admirabile commercium. 124-146
... « Et le Verbe s'est fait chair ». 61-78

Circoncision et fête du saint Nom de Jésus
Sauveur et Pontife. 79-100
[Le Christ modèle unique de toute perfection. — *Le Christ, vie de l'âme.*]

Épiphanie 146-166

Dimanche dans l'octave de l'Épiphanie.
Jésus perdu et retrouvé au Temple. 180-184

Temps après l'Épiphanie.
La Vierge Marie, les mystères de l'enfance et de la vie cachée. . . . . 167-180 ; 185-192
[La mère du Verbe incarné. — *Le Christ, vie de l'âme.*]

Purification (2 février). 175-180

Carême.
Le baptême et la tentation de Jésus. . . . 193-219
[Qui a l'intelligence du péché ? — *Le Christ, vie de l'âme.*]
[Le sacrement et la vertu de pénitence. — *Le Christ, vie de l'âme.*]
Quelques aspects de la vie publique. . . . 220-255
[La componction du cœur. — *Le Christ, idéal du moine,* conférence VIII.]
[Le renoncement à soi-même. — *Ibid.*, IX.]

1. Nous plaçons entre crochets l'indication des conférences parues dans *Le Christ, vie de l'âme* et *Le Christ, idéal du moine* dont le sujet se rattache aux mystères du Christ et complète la doctrine exposée dans ce volume.

II[e] Dimanche du Carême
Au sommet du Thabor. 256-276

Dimanche de la Passion.
« Le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle ». 277-296
Le Christ, artisan de notre rédemption et trésor infini de nos grâces. — *Le Christ, vie de l'âme.*]

Semaine Sainte.
Sur les pas de Jésus, du Prétoire au Calvaire. 297-317

Pâques *(et octave).*
Si consurrexistis cum Christo. 318-336
[Le baptême, sacrement d'adoption divine et d'initiation chrétienne. — *Le Christ, vie de l'âme.*]

Ascension *(et octave).*
« Et maintenant, ô Père, glorifiez votre Fils ». 337-361

Pentecôte *(et octave).*
La mission du Saint-Esprit. 362-382
[L'Esprit-Saint, Esprit de Jésus. — *Le Christ, vie de l'âme.*]

Fête-Dieu *(et octave).*
In mei memoriam. 383-404
[Le sacrifice eucharistique. — *Le Christ, vie de l'âme.*]
[Le pain de vie. — *Ibid.*]

Solennité du Sacré-Cœur.
Le Cœur du Christ. 405-430

Toussaint *(et octave).*
Couronne de tous les Saints. 431-456
[Héritiers du Christ. — *Le Christ, vie de l'âme.*]

TABLE DES MATIÈRES

CONFÉRENCES PRÉLIMINAIRES

I. — Les mystères du Christ sont nos mystères. . . 3-19

Toute la doctrine de S. Paul se résume dans la connaissance du mystère du Christ, 3-4.

I. — La mission de l'Apôtre se ramène à prêcher le Christ, et le Christ crucifié, 4-5 ; son désir est de faire comprendre à tous les fidèles que « dans le Christ nous trouvons tout », 6.

II. — Le Christ nous apprend lui-même que la vie éternelle consiste à le connaître, lui, et le Père qu'il est venu nous révéler, 7 ; tous nos regards doivent se concentrer sur le Christ, c'est là ce que le Père éternel demande de nous, 8.

III. — Cette connaissance du mystère du Christ est le fondement de notre piété, elle rend notre vie spirituelle solide, 9-10 ; joie qu'éprouve l'âme fidèle à contempler le Christ, à pénétrer dans ses mystères, 10.

IV. — Les mystères de Jésus sont les nôtres autant que les siens, 11 ; il les a vécus pour nous, 11-13 ; comment le Christ, modèle de toute perfection, se montre notre exemplaire dans chacun de ses mystères, 13-14 ; nous ne faisons qu'un avec le Christ dans la pensée divine, 14-16 ; Jésus ne nous sépare pas de lui dans ses mystères, 16 ; il nous fait part de tous ses mérites, de toutes ses richesses, 17.

V. — La vertu des mystères du Christ s'étend à tous les hommes, elle se continue toujours, 18 ; Jésus se tient devant la face de son Père, comme notre Pontife, 19 ; toujours vivant, il intercède sans cesse pour nous, et nous communique le fruit de ses mystères ; confiance que doit faire naître en nous cette vérité, 19.

II, — Comment nous nous assimilons le fruit des mystères de Jésus 20-33

Pour participer à la vertu des mystères du Christ il faut les connaître et se mettre en contact avec eux, 21-22.

I. — Cette connaissance et ce contact s'établissent d'abord par la lecture de l'Évangile, 21 ; ensuite par l'union à l'Église dans sa liturgie ; l'Église est comme une prolongation, à travers les siècles, de l'Incarnation, 21-22 ; s'unir à elle, dans la liturgie, est une voie infaillible pour comprendre les mystères de Jésus et s'en assimiler les fruits, 23.

II. — Chacun des mystères représentés par la liturgie possède une grâce qui lui est propre, 23-24 ; rôle et utilité des éléments extérieurs de la liturgie, 24-25 ; la grâce des mystères est surtout intérieure, 25 ; comment dans tous ses mystères le Christ produit en nous la grâce qu'il a méritée en les vivant, 26 ; importance pour les fidèles de participer à ces mystères, 26-27 ; notre imitation du Christ n'est pourtant pas un travail purement humain, 27 ; seul l'Esprit-Saint peut reproduire en nous surnaturellement l'image du Fils de Dieu ; il le fait efficacement pendant que nous contemplons les mystères de Jésus, 28.

III. — Dispositions requises pour que notre participation aux mystères du Christ soit féconde : la foi, 28-30 ; la révérence, 30-31 ; l'amour, 31 ; heureuse l'âme qui boit à ces sources d'eau vive, 31-32.

I. — LA PERSONNE DU CHRIST.

III. — In sinu Patris 37-60

Le Christ a passé par divers états, toujours il demeure *in sinu Patris ;* sa divinité, premier objet de notre contemplation, 37-39.

I. — Dieu est fécond ; de toute éternité, il engendre son Verbe, 39 ; par l'unité de nature le Fils de Dieu est égal à son Père, il est un avec lui, 40 ; procession du Saint-Esprit, 41 ; le Christ Jésus nous a révélé la trinité des personnes dans l'unité de nature, 41-42.

II. — Le Fils se distingue du Père par sa propriété d' « être Fils », il est Fils tout entier, c'est ce qui constitue sa personnalité, 42 ; la première « fonction » du Verbe est de reconnaître le Père pour son principe, 43 ; sans cesse, dans l'Évangile, Notre-Seigneur proclame qu'il tient tout de son Père, 43-44 ; seconde « fonction » du Verbe : il est l'image vivante, adéquate, du Père, *Qui videt me videt et Patrem,* 44-46 ; le Verbe se rapporte à son Père par amour, c'est là sa troisième « fonction », 46 ; amour ineffable du Verbe incarné pour son Père, 46-47.

III. — Nous devons imiter le Verbe dans ses « états », d'abord en reconnaissant, avec Jésus et comme lui, que tout lui vient du

Père, 47-48 ; en proclamant notre absolue dépendance de Dieu, comme créatures, 48-49 ; comme ses enfants, 49 ; en un sens très réel, nous sommes engendrés divinement par la grâce, il s'ensuit que toute notre activité doit en quelque sorte venir de Dieu, 49-50 ; nous devons encore imiter le Verbe en étant, comme lui, l'image du Père, surtout par la grâce sanctifiante, élément fondamental de similitude divine, et par nos vertus, 51-52 ; enfin, comme le Verbe, nous devons nous rapporter tout entiers à notre Père céleste par amour, 52.

IV. — Du seul fait de notre création, nous sommes le fruit d'une pensée éternelle contenue dans le Verbe, 52-53 ; combien notre adoption divine rend cette relation avec le Verbe plus profonde ; nous ne devenons enfants de Dieu qu'en Jésus-Christ, *Elegit nos in ipso,* 53-54 ; réalisation de ce décret divin par l'incarnation du Verbe, 54-55.

V. — Conséquence pratique de cette doctrine : il nous faut demeurer unis au Fils, 55 ; moyens de demeurer uni au Verbe incarné : la foi ; croire au Fils de Dieu, c'est lui être uni et partager sa filiation divine ; cette foi doit être complète, 55-56 ; l'accomplissement des préceptes du Christ, 56-57 ; la réception de l'Eucharistie, sacrement d'union, 57 ; Christ Jésus, apprenez-nous à être, comme vous et en vous, l'enfant de Dieu, 58.

VI. — Ces vérités constituent le fond même du Christianisme, 58-59 ; cet idéal, bien que sublime, n'est pas un rêve, 59-60.

IV. — « ... Et le Verbe s'est fait chair » 61-78

Nécessité de contempler le mystère de l'Incarnation pour comprendre tous les mystères du Christ ; de cette union de l'humanité à la divinité résultent la valeur infinie des actes de Jésus, la splendeur et la vertu de ses mystères, 61-62.

I. — Le Christ est Dieu parfait, possédant la vie, les perfections divines dans toute leur plénitude, 62-63 ; il est aussi homme parfait, semblable à nous en toutes choses, excepté le péché 63-64 ; cette union ineffable du divin et de l'humain en Jésus se manifeste à chaque page de l'Évangile, 64-66.

II. — Mode de l'union des deux natures dans le Christ : elles sont unies dans une seule personne, celle du Verbe, 66 ; les deux natures gardent chacune leur activité propre, 66 ; l'activité humaine de Jésus a son principe ultime dans la divinité, 66-67 ; conséquence de cette doctrine : toutes les actions du Verbe incarné ont une valeur infinie, 67 ; raisons pour lesquelles la vie du Christ est si agréable à son Père : il est le propre Fils de Dieu, 68 ; son âme possède la plénitude de la grâce, grâce

d'union et grâce sanctifiante, 68-69 ; sa sainte humanité est ornée de toutes les vertus et de tous les dons du Saint-Esprit, 69.

III. — Attitudes d'âme que nous devons avoir envers le Verbe incarné : la foi, 69-70 ; cette foi, source de notre adoration, 71 ; dans cet acte d'adoration, l'âme doit, comme le faisait la sainte humanité de Jésus, se livrer tout entière au Verbe, 71-72.

IV. — Il ne suffit cependant pas de proclamer la divinité du Christ, notre piété et nos hommages doivent s'étendre à son humanité, 73 ; comment sainte Térèse parle du dommage qu'il y a pour une âme à vouloir se passer de la sainte humanité de Jésus, 73-74 ; Dieu a voulu réaliser notre salut et notre sainteté par l'humanité de son Fils, 74 ; cette humanité a droit à notre adoration et à une confiance sans limites, 74-75 ; durant sa vie terrestre, le Christ donnait la grâce et faisait des miracles par le contact de son humanité, 75 ; maintenant encore, elle est l'instrument de la grâce pour nos âmes, 75 ; elle est la voie qui nous mène au Père, 76-77 ; *Fortitudo Christi te creavit ; infirmitas Christi te recreavit,* 77-78.

V. — Sauveur et Pontife. 79-100

Nécessité de contempler l'œuvre et la mission du Verbe fait chair pour mieux comprendre sa personne ; les noms du Verbe incarné déclarent sa mission et caractérisent son œuvre, 79 ; il s'appelle « le Christ », il a été oint, sacré, parce qu'il est roi, 80-81 ; prophète, 81-82 ; pontife ; par son sacrifice, il sauve l'humanité entière, c'est pourquoi il faut unir au nom de « Christ » celui de Jésus, 82-83.

I. — Ce qu'est le prêtre, 83 ; dans le Christ, le caractère sacerdotal est transcendant, 84; c'est dès le moment de son incarnation que Jésus devient Pontife, 84-85 ; de plus, son sacerdoce est une conséquence nécessaire et immédiate de son incarnation, 85-86 ; paroles de sainte Catherine de Sienne, 86.

II. — Comment, dès son entrée en ce monde, le Christ inaugure son sacrifice, 87-88 ; toute la vie de Notre-Seigneur est ordonnée vers son sacrifice sur le Calvaire, et marquée du sceau de la croix, 88-89 ; le Christ avait soif de donner à son Père la gloire que son sacrifice devait lui procurer, 89.

III. — L'offrande que le Christ a faite de lui-même comprend différents actes : l'adoration, 90 ; l'action de grâces, 90 ; l'expiation, 91-92 ; l'impétration ; prière sacerdotale de Jésus, 92-93.

IV. — Le sacrifice du Christ, source pour nous, de toute grâce, 93-94 ; à présent encore, le Christ Jésus remplit, dans le ciel, son

rôle de médiateur par son sacerdoce éternel, 94-95 ; sans doute, il ne mérite plus, mais il offre sans cesse au Père ses satisfactions : « toujours vivant, il intercède pour nous », 95-96 ; combien grande doit être notre foi en Jésus-Christ, pontife suprême, 96-97 ; il n'y a aucune grâce que nous ne puissions espérer en nous réclamant de son nom : *Per Dominum nostrum Jesus Christum*, 96-97.

V. — Ici-bas également le Christ perpétue son sacrifice ; la sainte messe, 97-98 ; l'Église ne célèbre aucun des mystères de Jésus sans offrir le saint sacrifice de la messe, 98-99 ; dans la sainte communion, Notre-Seigneur nous donne les grâces spéciales du mystère que nous célébrons, 99-100.

II. — LES MYSTÈRES DU CHRIST.

VI. — Les préparations divines 103-123

Dessein éternel de Dieu : envoyer son Fils en ce monde pour racheter la race humaine, 103-104 ; durant des milliers d'années, Dieu prépare l'humanité à la venue de son Fils parmi nous, 104; pourquoi une si longue période ? Afin que les hommes reconnaissent leur besoin d'un Rédempteur, 104-105 ; la grandeur du mystère de l'Incarnation et la majesté du Sauveur réclament aussi cette préparation, 105.

I. — Comment la Sagesse éternelle prépare les âmes des justes de l'Ancien Testament à la venue du Christ sur la terre : au lendemain de la chute de nos premiers parents, Dieu promet un Rédempteur, 106 ; il précise sa promesse aux patriarches, 106 ; il suscite les prophètes ; David, Isaïe marquent à l'avance les divers traits du Messie, Homme-Dieu, 107-109 ; la foi dans le Rédempteur promis et le désir de sa venue sont ainsi constamment maintenus dans les cœurs des Juifs fidèles, 109-110.

II. — Dieu prépare encore la venue du Messie en dirigeant les destinées des nations païennes, 110-111 ; enfin, il achève ses préparations par l'envoi de S. Jean-Baptiste, 111 ; dignité et sainteté du Précurseur, grandeur de sa mission, 111-112.

III. — Chaque année, l'Église, guidée par l'Esprit-Saint, nous rappelle le souvenir des préparations divines et cherche à faire revivre en nos âmes les dispositions des anciens justes qui attendaient la venue du Messie, 113 ; raisons de cette économie surnaturelle : Dieu veut nous faire admirer ses œuvres, 114 ; ces préparations sont une confirmation de notre foi, 114-115 ; le Christ n'est pas venu seulement pour ses contemporains mais pour tous les hommes, 115-117.

IV. — Dispositions de l'âme attendant la venue du Christ : la pureté, 117-118 ; l'humilité, 118-119 ; la confiance, 119-121 ; les désirs ardents, 121 ; la pensée de la Vierge Marie remplit la liturgie de l'Avent, 122 ; sentiments qui animaient la Vierge avant la naissance de Jésus ; demandons-lui de nous faire entrer dans ses dispositions, 122-123.

VII. — O admirabile commercium. 124-146

Comment l'Église commémore la venue du Christ sur la terre, 124-125 ; grâce spéciale du mystère de la Nativité : un échange humano-divin, 126-127.

I. — Premier acte de l' « échange » : Dieu nous emprunte notre nature ; l'enfant couché dans la crèche est le propre Fils de Dieu, 127-128 ; triple avènement du Christ célébré par les trois messes de Noël, 128-130 ; union ineffable des deux natures dans le Christ ; chacune garde cependant son activité propre, 130-131.

II. — Deuxième acte de l' « échange » : le Verbe fait chair donne à l'humanité une participation à sa nature divine, il nous rend enfants de Dieu, 131-132 ; dès lors, il y a en nous deux vies : la vie naturelle et la vie surnaturelle, 133 ; cette vie divine de la grâce doit régir toute notre activité naturelle, 133-134.

III. — Cet « échange » nous apparaît plus admirable encore par la manière dont il s'opère ; l'Incarnation rend Dieu visible, 134-135 ; Jésus nous révèle l'amour et toutes les perfections de Dieu, 135-136 ; Dieu a voulu se rendre visible pour nous instruire et devenir notre modèle, 136-137.

IV. — L'Incarnation rend Dieu passible, 137 ; dès sa naissance, Jésus inaugure sa mission de salut, 138 ; par son humilité, par son obéissance et sa pauvreté, le Christ vient nous guérir de notre orgueil, de notre refus d'obéir, de nos cupidités, 139-140.

V. — Combien admirable cet « échange » nous apparaît, 141 ; il est pour nous source de joie, 142 ; disposition nécessaire pour que cet « échange » produise en nous ses fruits : la foi, 143 ; modes divers de connaissance du Verbe incarné, 143-144 ; la foi nous permet de contempler le mystère comme Dieu le voit, 144-145 ; comment la sainte communion assure l'échange divin, 145-146.

VIII. — L'Epiphanie 146-1

Dieu est lumière ; cette lumière divine, vie de nos âmes, est pour nous inaccessible, 147-148 ; la raison et la contemplation

des œuvres de Dieu peuvent, jusqu'à un certain point, nous révéler la lumière infinie, 148 ; l'Incarnation est la grande manifestation de Dieu, 148-149 ; la fête des « Théophanies », 149-150.

I. — L'appel des mages au berceau du Christ signifie la vocation des nations païennes à la foi, 150 ; c'est aux Juifs que le Verbe incarné se manifeste d'abord, 150-151 ; les gentils sont ensuite appelés à la lumière de l'Évangile, 151-153 ; pour chacun de nous l'étoile a brillé, 153-154 ; insigne bienfait qu'est pour nous l'appel à la foi, 154 ; nous devons en remercier Dieu et lui demander de l'étendre à toutes les âmes : *Pater, clarifica Filium tuum*, 154-155.

II. — Enseignement du mystère de l'Épiphanie : il nous faut imiter la fidélité et la générosité des mages, 155-156 ; tous nous sommes appelés à la sainteté ; le Père éternel fait luire l'étoile qui nous conduira à Jésus ; suivons avec promptitude l'appel divin, 156-159.

III. — Que faire si l'étoile disparaît ? 159 ; à l'exemple des mages, demander lumière et direction aux représentants de Dieu, 159-160.

IV. — Combien est profonde la foi des mages à Bethléem, 160-161 ; associons-nous à leur adoration, 161-162 ; symbolisme des dons offerts par eux à l'Enfant-Dieu, 162-163 ; quels présents nous pouvons apporter au Christ, 163 ; nous pouvons nous approprier les trésors du Verbe fait chair, 163-164 ; offrons à Dieu son propre Fils Jésus, 164-165 ; comment le mystère de l'Épiphanie se renouvelle et se prolonge, 165-166.

IX. — La Vierge Marie ; les mystères de l'enfance et de la vie cachée. 167-192

Dieu a voulu emprunter à notre race l'humanité qu'il avait résolu d'unir personnellement à son Verbe, 167-169 ; la Vierge Marie a donné cette nature humaine au Verbe, 169 ; comment elle est inséparable de Jésus dans tous ses mystères, 169-170.

I. — L'échange entre la divinité et l'humanité se conclut lorsque la Vierge répond son *Fiat* au message de l'ange, 170-172 ; Marie chante son *Magnificat*, 172 ; elle met au monde son divin Fils ; sa foi, son adoration, son incommensurable amour pour celui qui est à la fois son Dieu et son Fils, 173 ; Jésus se complaît en l'amour que lui porte sa mère ; ineffable union de leurs âmes. 173-174.

II. — Marie fait circoncire Jésus, 174 ; elle le présente au Temple après quarante jours ; pourquoi elle a voulu accomplir en tous points cette cérémonie légale, 175-176 ; le Sauveur pé-

nètre dans son Temple en « Dieu caché », 176-177 ; oblation du Christ à son Père, prémices de son sacrifice, 177 ; la Vierge s'unit à cette offrande de son Fils, 178 ; dès ce jour, elle devient corédemptrice ; prophétie du vieillard Siméon, 179.

III. — A l'âge de douze ans, Jésus vient avec Marie et Joseph célébrer la Pâque à Jérusalem, 180-181 ; après la fête, il demeure dans la ville ; profonde douleur de sa mère de l'avoir perdu, 181-182 ; comment Marie et Jésus, après trois jours de recherche, retrouvent l'enfant Jésus, 183 ; première parole du Verbe incarné recueillie par l'Évangile, 183-184.

IV. — La vie cachée à Nazareth ; le Sauveur du monde passe trente ans dans une vie obscure, vie de travail, de silence, d'obéissance, 185-186 ; enseignements de ce mystère : chacun des actes de Jésus, si humbles en apparence, donnait une gloire infinie au Père, à cause de la filiation divine ; nos actes n'ont de valeur que si la grâce les anime, 187-188 ; la vie intérieure donne la fécondité à l'activité extérieure, 188-189.

V. — Ce qu'ont été pour la Vierge ces trente années passées dans une union si intime avec Jésus, 189 ; ardeur de la foi de Marie, elle est *Virgo fidelis*, 190-191 ; cette foi est source de joie, 191-192.

X. — Le baptême et la tentation de Jésus. 193-219

Dans les différents mystères du Christ, nous voyons toujours les humiliations du Verbe incarné relevées d'une révélation de sa divinité, 193-194.

I. — En se présentant à Jean pour recevoir le baptême de la pénitence, Jésus accomplit un acte de profonde humilité, raison de cet acte, 194-196 ; en recevant le baptême, il veut « accomplir toute justice », 197 ; le baptême du Précurseur annonçait celui du Christ, 197-198.

II. — Jésus est glorifié par son Père au sortir du Jourdain, 198 ; comment le témoignage du Père constitue à la fois et le point de départ de toute la vie publique de Jésus et le fondement de notre foi, 199-201 ; le baptême, sacrement de l'initiation chrétienne, contient en germe toute l'œuvre de notre sanctification, 201-202.

III. — Aussitôt après son baptême, Jésus est poussé par l'Esprit au désert pour y être tenté par le démon, 202-203 ; les perfections divines exigent que la créature raisonnable et libre soit soumise à l'épreuve avant d'être admise à jouir de la béatitude, 203-204 ; l'épreuve des anges, 204-205 ; pour nous la tentation s'échelonne sur toute notre existence ici-bas, 205 ; Adam soumis

à l'épreuve a failli, 205 ; il fallait que le second Adam, chef des prédestinés, fût placé en face de la tentation et en demeurât victorieux, 205-206 ; il convenait aussi que le Christ, devant nous délivrer de l'esclavage de Satan, le vainquît, 206.

IV. — Triple tentation de Jésus ; comment il triomphe chaque fois des assauts de l'ennemi, 206-210 ; le démon se retire *usque ad tempus*, 210 ; puisque Notre-Seigneur a voulu subir la tentation, nous ne devons pas nous étonner de passer par la même voie, 210-211.

V. — Le Christ en subissant la tentation nous a mérité la force de sortir victorieux de la lutte, 212 ; Jésus était inaccessible au péché ; raison fondamentale de son impeccabilité : il est le Fils de Dieu, la sainteté infinie, 212 ; la sainte âme du Christ est établie dans l'impeccabilité essentielle et absolue par la vision béatifique, 212 ; les bienheureux qui voient Dieu sont impeccables, 213 ; ici-bas, la foi remplace pour nous la vision ; nous devenons invulnérables à la tentation dans la mesure de notre foi et de notre union au Christ, 214-215 ; pourquoi l'Église nous fait lire, durant le Carême, le psaume XC[e] ; promesses d'invulnérabilité spirituelle qui y sont exposées, 215-216.

VI. — C'est la foi qui nous rend invincibles dans la tentation, 216 ; efficacité des paroles de l'Écriture sainte pour repousser le démon, 217-218 ; le Christ nous aide dans le combat par sa grâce et sa prière, 219.

XI. — Quelques aspects de la vie publique de Jésus. 220-255

La vie publique de Notre-Seigneur est un sujet inépuisable ; nous en contemplerons trois aspects spéciaux, 220-221.

I. — Comment le Christ manifeste sa divinité par ses paroles et par ses actes, 221-222 ; il témoigne qu'il est le Fils de Dieu : en remettant les péchés, 222 ; en opérant des miracles de sa propre autorité, 222-223 ; il proclame sa divinité devant ses apôtres, 223 ; devant Caïphe, 223 ; dans l'Évangile de S. Jean surtout, nous entendons Jésus nous dire qu'il est un avec son Père, 224-225.

II. — Le Christ atteste sa divinité pour fonder notre foi, 226-227 ; cette foi en la divinité de Jésus-Christ est, en effet, la base de notre vie spirituelle, 227-228.

III. — Deuxième aspect de la vie publique du Sauveur : le Verbe incarné nous manifeste, par les gestes humains, les perfections divines, 229 ; de toutes les perfections divines l'amour est celle que Notre-Seigneur se plaît surtout à nous révéler,

229-230 ; bonté que Jésus manifeste en toutes circonstances, 230-233.

IV. — Amour miséricordieux du Christ pour les pécheurs, 233-234 ; parabole de l'enfant prodigue, 234-235 ; entretien de Jésus avec la Samaritaine, 235-239 ; Marie-Madeleine, 239-240 ; la femme adultère, 240-241.

V. — Cette miséricorde du Sauveur nous invite à la confiance, 241 ; le Christ est venu chercher les pécheurs, 241-242 ; il choisit Pierre comme fondement de son Église, 242 ; il accepte la présence de Madeleine au pied de la croix, à côté de sa mère, 243-244 ; notre confiance s'affermit par la pénitence, 243-245 ; dernier trait qui achève de nous montrer la tendresse du cœur humain de Jésus : son amitié pour la famille de Béthanie, 245-246.

VI. — Troisième aspect : sévérité de Notre-Seigneur à l'égard des pharisiens, 247 ; leur orgueil et leur hypocrisie, 247-250 ; comment le Christ les dénonce, 250-251 ; le pharisaïsme excite son indignation, 252-253 ; il est un des pièges dont le démon se sert pour amener les âmes à une fausse piété, 253-254 ; Jésus termine ses malédictions contre les pharisiens par un appel plein de tendresse à son peuple, 254-255.

XII. — Au sommet du Thabor. 256-276

Toute la vie du Christ est une source de lumières et de grâces, 256 ; pourquoi la Transfiguration en est un des épisodes les plus importants, 257.

I. — Récit évangélique de la Transfiguration, 258-259.

II. — Chacun des actes de Jésus est plein de signification et renferme une grâce, 260 ; signification du mystère de la Transfiguration pour les apôtres qui en furent témoins : le Christ veut, par la manifestation de la divinité les prémunir contre le « scandale » de sa passion, 261-264 ; la voix du Père éternel, proclamant que Jésus est son Fils, achève de consolider la foi des apôtres, 264.

III. — Après la Résurrection de Jésus, les apôtres révèlent, par la voix de Pierre, les splendeurs qu'ils avaient contemplées, 264-265 ; triple grâce que contient pour nous ce mystère ; elle est marquée dans l'oraison de la fête, 265 ; la Transfiguration confirme notre foi ; le témoignage du Père nous disant que Jésus est son Fils doit nous être toujours présent, 265-267 ; « notre adoption d'enfants de Dieu y est signifiée d'une façon admirable », 267-268 ; ce mystère nous « révèle notre future grandeur », 269 ; la splendeur qui illumine le Christ sur le Thabor n'est pas une lumière d'emprunt, c'est un écoulement de la di-

vinité, 270 ; de même notre sainteté ne vient pas du dehors, elle est un écoulement de la vie divine dans nos âmes, 270-271.

IV. — Moyen de parvenir à l'état glorieux que la Transfiguration nous fait entrevoir : « Écouter Jésus » ; *Ipsum audite,* 271-272 ; comment le Christ nous parle, 272 ; pour le bien entendre il faut le silence, l'oraison, 272 ; il faut surtout l'écouter par une foi pratique qui se traduit en œuvres, 273-274 ; demeurons fidèles à Jésus, dans la joie et dans l'épreuve, jusqu'au jour où nous partagerons sa gloire, 275-276.

XIII. — « Le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle afin de la sanctifier » 277-296

La Passion est le point culminant de l'œuvre du Christ ici-bas ; Jésus appelle le moment de son immolation « son heure », 277-278 ; texte de S. Paul résumant tout le mystère de la Passion, 278-279.

I. — C'est par amour que le Christ a voulu subir la mort de la croix : par amour pour son Père, 279-280 ; par amour pour nous, 281-282; liberté avec laquelle le Christ s'est offert, 281-282.

II. — Jésus s'offre lui-même : *Semetipsum tradidit,* 282 ; son agonie au jardin des Oliviers, 283 ; récit de la Passion, 283-285 ; adorons le divin crucifié en union avec l'Église, 286-287.

III. — Comment le Christ, par son oblation, a sanctifié l'Église, 287 ; il a mérité toutes les grâces dont nous avons besoin ; la vertu des sacrements se puise dans la croix, 287-288 ; en Jésus, nous avons tout ; ses mérites infinis sont nôtres, 289 ; « élevé de la terre, j'attirerai tout à moi », 289-290.

IV. — Nécessité pour nous de participer à la Passion du Christ, 290 ; cette participation se fait de plusieurs façons : par la contemplation des souffrances de Jésus, 290 ; par l'assistance au saint sacrifice de la messe, 291 ; par l'acceptation des souffrances en union avec le Christ et par amour pour lui, 292-293 ; comment le Christ a voulu laisser à son corps mystique une part de souffrance, 293-294.

V. — La Passion ne termine pas le cycle des mystères de Jésus ; par ses souffrances Jésus entre dans la gloire, 294-295 ; c'est pourquoi quand l'Église commémore les souffrances de son Époux, elle mêle à ses sentiments de compassion des accents de triomphe, 295 ; nous aussi, après avoir participé aux souffrances du Christ, nous communierons à sa gloire, 296.

XIV. — Sur les pas de Jésus, du prétoire au Calvaire. 297-317

La Passion est le « Saint des saints » des mystères de Jésus ;

« le chemin de la croix », 297 ; comment la dévotion du « chemin de la croix » prit naissance, 298.

I. — Efficacité de cette dévotion, 298 ; motifs de cette efficacité : *a)* la passion de Jésus est son œuvre par excellence, aucun détail n'y est négligeable, 298-299; le Christ dans ses douleurs et ses humiliations, est l'objet des complaisances de son Père, 299; *b)* Jésus manifeste particulièrement ses vertus au cours de sa Passion, 300; *c)* toujours vivant, le Christ donne à l'âme qui le contemple, la grâce de pratiquer les vertus dont il nous a donné l'exemple, 300-301 ; ce triple caractère se retrouve dans tous les mystères du Christ, mais avec combien plus de plénitude dans sa passion, 301 ; ce qui est requis pour recueillir les fruits du « chemin de croix », 301.

II. — Méditation des diverses « stations » en particulier, 302-317.

XV. — « Si consurrexistis cum Christo » 318-336

Le mystère de la Passion nous a montré le Christ dans des abîmes d'humiliations et de souffrances, celui de la Résurrection nous le fait voir vivant d'une vie glorieuse et parfaite, 318-319 ; pourquoi la Résurrection, de préférence à tout autre mystère de Jésus, est appelée « sainte » par l'Église, 319-320 ; quel est le double élément constitutif de la sainteté, 320.

I. — Comment est réalisé dans le Christ ressuscité, le premier élément de la sainteté, 320-322.

II. — Le second élément de la sainteté se retrouve aussi dans le Christ triomphant, 323-324.

III. — Cette vie du Christ resscuscité est le modèle de la nôtre, 324 ; dès le baptême nous participons à la grâce de la résurrection, mais nous devons, pour qu'elle puisse s'épanouir en nous, « mourir » sans cesse au péché : c'est le premier élément de notre sainteté ; doctrine de S.Paul à ce sujet, 324-327.

IV. — Le second élément se réalisera en nous par une vie de pleine appartenance à Dieu : *Viventes Deo*, 328 ; cette « vie pour Dieu » nous est communiquée par le Christ, 328-329 ; le Christ vit en nous dans le degré où il règne dans notre âme, 329-330 ; « si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut », 331.

V. — Moyens d'affermir en nous la grâce pascale : la contemplation du mystère faite avec foi, 331-332 ; la communion eucharistique, 332-333.

VI. — Le mystère de la Résurrection du Christ s'étend aussi

à nos corps : dogme de la résurrection des morts, comment S. Paul en parle, 334.

Ici-bas notre vie est cachée, elle est aussi un labeur ; mais après avoir partagé les souffrances du Christ, un jour « nous apparaîtrons avec lui dans la gloire », 334-336 ; cette espérance est source de joie ; l'*Alleluia*, expression de la règle que fait naître en nos âmes le mystère de la résurrection, 336.

XVI. — « Et maintenant, ô Père, glorifiez votre Fils. » 337-361

Parmi toutes les fêtes de Notre-Seigneur, l'Ascension est, en un certain sens, la plus grande : elle est la glorification suprême du Christ Jésus, 337-338.

I. — Dans le mystère de l'Ascension, nous voyons la sainte humanité de Jésus monter visiblement vers les cieux, 339 ; cette Ascension est aussi le symbole d'une autre plus admirable encore : Notre-Seigneur « parcourt tous les cieux » et « s'assied à la droite de Dieu », 339-340 ; depuis l'heure de son triomphe, le Christ Jésus demeure la seule source de grâce et de vie, 340-341.

II. — Deux raisons capitales de cette merveilleuse exaltation de Jésus : il est le propre Fils de Dieu, 341-342 ; il s'est abaissé dans les ignominies de la passion, 342-343 ; *Pater, clarifica Filium tuum !* 343 ; harmonie qui se rencontre dans les œuvres divines : le mont des Oliviers, qui avait été le témoin de l'agonie de Jésus, est le témoin de son triomphe, 344.

III. — Grâce du mystère de l'Ascension : au Christ seul appartient le droit de pénétrer dans les cieux, 345-346 ; mais ceux qui sont devenus ses membres par le baptême sont placés avec Jésus dans la gloire et la béatitude, 346-348 ; déjà nous devons par la pensée et le désir habiter dans le ciel : *Trahe nos post te !* 348-349.

IV. — L'Ascension de Jésus fait naître en nous de multiples sentiments, 349-350 ; la joie, 350 ; comment l'Église nous invite, dans sa liturgie, à célébrer avec allégresse cette exaltation de son Époux, 350-351 ; réjouissons-nous de ce triomphe et de cette glorification du Christ qui sont aussi les nôtres, 351-352.

V. — A cette joie doit se joindre une confiance inébranlable : le Christ Jésus pénètre dans les cieux comme notre Pontife et notre médiateur, 353 ; comment, d'après l'enseignement de S. Paul, l'entrée du grand-prêtre dans le Saint des saints était la figure du Christ montant au ciel, le jour de son Ascension, et nous y introduisant avec lui, 353-357 ; dans le ciel notre Pontife

suprême, « toujours vivant », intercède pour nous, 357 ; confiance que nous devons avoir en sa médiation, 358.

VI. — Si nous nous unissons à Notre-Seigneur, surtout dans la sainte communion, il nous mène avec lui à son Père ; paroles du Christ à sainte Gertrude, 358-359 ; nous appuyant sur Jésus, nous pouvons toujours être avec lui *in sinu Patris*, 359 ; nous serons par lui « gardés du mal » au milieu des tristesses et des épreuves de la vie présente, 359-361.

XVII. — La mission du Saint-Esprit 362-382

Comment l'Ascension de Jésus non seulement nous réjouit, mais encore nous est utile, 362-363 ; « Si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous », 363 ; comment la mission visible du Saint-Esprit aux apôtres appartient à Jésus, dans sa nature divine, et rentre dans le cycle de ses mystères, 364-365.

I. — Les processions divines ; ce que le Saint-Esprit est dans la Trinité, 365-368.

II. — Pourquoi la descente du Saint-Esprit n'a eu lieu qu'après l'Ascension du Sauveur : ce don de l'Esprit-Saint nous a été mérité par les souffrances de la sainte humanité de Jésus, il convenait qu'il ne nous fût envoyé que lorsque cette humanité serait glorifiée, 368-369 ; seconde raison donnée par les Pères de l'Église : la foi en Jésus était nécessaire pour recevoir le Saint-Esprit, cette foi dans les apôtres était imparfaite tant que Jésus vivait avec eux, 369-370.

III. — Opérations divines du Saint-Esprit dans l'âme des apôtres ; doctrine de « l'appropriation », 370-371 ; il remplit les apôtres de vérité, 371-372 ; d'amour, 372-373 ; de force, 373-374 ; de consolation, 374-375.

IV. — L'assemblée du Cénacle représentait toute l'Église ; le Saint-Esprit vient « demeurer avec elle », son action y est merveilleuse, 375-377 ; cette action est également incessante, la grâce de la Pentecôte demeure ; c'est pourquoi l'Église met sur nos lèvres d'ardentes aspirations pour demander la venue du Saint-Esprit, 377-378 ; « parce que nous sommes ses enfants, Dieu nous donne l'Esprit de son Fils », 378-379.

V. — Comment le Saint-Esprit opère dans nos âmes, 379-380 ; gardons-nous d' « éteindre l'Esprit » par le péché, de le « contrister » par nos infidélités, 380 ; il nous fait connaître le Père, 381 ; nous manifeste Jésus, 381 ; dispositions pour recevoir les dons de l'Esprit-Saint : la prière et la conviction de notre pauvreté intérieure, 381-382.

XVIII. — « In mei memoriam » 383-404

La foi est nécessaire pour contempler tous les mystères de Jésus, cependant l'Eucharistie est par excellence le *Mysterium fidei*, 383-385.

I. — L'Eucharistie a un caractère de mémorial, d'abord comme sacrifice : la sainte messe représente et reproduit l'immolation du Calvaire, 386-387 ; bien que l'Eucharistie rappelle en tout premier lieu la Passion de Jésus, elle n'exclut pas le souvenir des autres mystères et les contient tous, 387-388.

II. — L'Eucharistie considérée comme sacrement ; comment elle était admirablement figurée par la manne, 389-392.

III. — Une des plus remarquables propriétés de la manne était de « s'accommoder aux désirs de celui qui la prenait », de même dans l'Eucharistie nous trouvons le goût de tous les mystères du Christ, 393 ; sous les espèces eucharistiques ne se trouve que la substance du corps *glorieux* de Jésus, mais nous pouvons y trouver Jésus dans n'importe lequel de ses mystères, 394-396.

IV. — Moyens de participer à cet ineffable sacrement : l'assistance au saint sacrifice de la messe, 397-398 ; la sainte communion, 398 ; la disposition principale pour en retirer tous les fruits est une profonde révérence, 399-401 ; la visite au Saint-Sacrement, 401-402.

V. — Cette révérence envers le divin sacrement est un hommage de foi, et c'est par la foi que s'opère notre union au Christ dans la réception de l'Eucharistie, 402-403 ; la sainte communion ne nous unit pas seulement au Christ, par lui elle nous unit aussi au Père et à l'Esprit-Saint, 403-404.

XIX. — Le cœur du Christ 405-430

L'amour explique tous les mystères de Jésus, 405-406 ; notre foi en cet amour du Christ doit être vivace et constante ; elle est une source de fidélité, exemple de S. Paul, 406-407 ; l'Église nous propose cet amour comme objet de culte dans la fête du sacré Cœur, 408.

I. — Ce qu'il faut entendre par « dévotion », 408-409 ; par la dévotion au sacré Cœur nous honorons le Verbe incarné nous manifestant son amour et nous montrant son cœur comme symbole de cet amour, 410 ; justification de cette dévotion, 410-411 ; elle plonge ses racines dans le dogme chrétien, 412.

II. — Éléments de cette dévotion : l'objet propre et direct en est le cœur physique du Christ ; pourquoi il mérite notre adora-

tion, 413 ; le cœur est le symbole tout d'abord de l'amour créé de Jésus ; profondeur et tendresse de cet amour humain du Sauveur, 413-414 ; la sainte humanité de Jésus étant unie personnellement au Verbe, son amour créé puisait sa source dans l'amour incréé ; il en est la révélation, 415.

III. — La source de notre dévotion pratique au sacré Cœur est la contemplation des bienfaits de Jésus à notre égard ; ces bienfaits, nous les devons à son amour humain autant qu'à son amour incréé, 415-417 ; à cet amour nous ne pouvons répondre que par l'amour, 417 ; notre amour doit porter un double caractère : être affectif, 417-419 ; effectif, 419 ; Notre-Seigneur est en ceci notre modèle, 420-421 ; comment nous montrerons notre amour au Christ, 421-422 ; fécondité qu'apporte l'amour à toute notre vie, 422.

IV. — Pourquoi la dévotion au Cœur sacré de Jésus doit nous être chère, 423 ; elle nous fait prendre peu à peu l'attitude vraie qui doit caractériser nos rapports avec Dieu ; notre vie spirituelle dépend, en grande partie, de l'idée que nous nous faisons habituellement de Dieu, 423-424 ; diversité des aspects sous lesquels nous pouvons considérer Dieu : comme un maître, 425-426 ; un bienfaiteur, 426.

V. — Le Christ seul nous révèle la véritable attitude de l'âme en face de Dieu : celle d'un enfant pour son Père, 427-429 ; cette attitude est particulièrement favorisée par la dévotion au cœur de Jésus. 429-430.

XX. — Le Christ, couronne de tous les Saints . . . 431-456

Tous les mystères du Christ aboutissent à la sanctification de l'Église ; le Christ est inséparable de son corps mystique, 431-432 ; pourquoi la liturgie, arrivée à la fin de son cycle, célèbre la fête de la Toussaint, 432.

I. — Motifs que nous avons de tendre à la sainteté : la volonté de Dieu, il trouve sa gloire dans notre sainteté, 433-434 ; le prix infini dont Jésus a payé notre perfection, 434-435.

II. — Caractère fondamental de notre sainteté : elle est la réalisation surnaturelle du plan divin sur nous, 436-438 ; notre prédestination est d'être conformes au Verbe incarné, d'être par la grâce ce qu'il est par nature : Fils de Dieu, 438-440.

III. — Le Christ Jésus est donc pour nous la source de toute sainteté, comment il est pour nous la Voie, 440-441 ; la Vérité, 442-443 ; la Vie, 443-444.

IV. — Cette doctrine fait naître en nous deux sentiments qui doivent nous animer dans notre recherche de la sainteté ; une

profonde humilité, 444-445 ; une confiance absolue, 445-446 ; aucun obstacle ne peut nous empêcher d'arriver à la sainteté, si notre foi dans le Christ est sans bornes, 447-449.

V. — Conclusion pratique de ces vérités : honorer et invoquer les saints, 449 ; leur charité à notre égard, 450 ; chercher aussi à leur ressembler en demeurant unis au Christ Jésus, 450 ; ne nous laissons abattre ni par nos misères, 451 ; ni par les épreuves, 451-453.

VI. — La divine Providence veut en effet que l'œuvre de notre sainteté s'élabore dans la faiblesse et les épreuves afin que la gloire en revienne au Christ, 453 ; il est la source de toute grâce ici-bas, comme de toute gloire et de toute béatitude dans le ciel, 453-454 ; célébrer les saints, c'est glorifier le Fils de Dieu, 455 ; comment en contemplant le Christ dans ses mystères, en cherchant à l'imiter et à lui demeurer unis, nous arriverons à faire partie de son royaume, 455-456.

INDEX ANALYTIQUE

Abandon, rien ne manque à une âme livrée à Dieu, 72; — véritable sacrifice, 313.

Actions de grâces que le Christ rendait à son Père, 90.

Adam, soumis à l'épreuve, 205; — par le premier Adam la mort est venue; par le second, la résurrection, 334.

Adoption divine. Dieu nous prédestine à être conformes à son Fils, 15; — il nous adopte pour ses enfants et multiplie pour nous les faveurs célestes, 49 sq.; — nous ne devenons enfants de Dieu qu'en Jésus-Christ et par lui, 52 sq.; — constitue la grandeur du chrétien, la sublimité de notre religion, 59; — nous permet de nous approprier les richesses du Christ, 164; — nous est conférée par le baptême, 201-202; — comment elle est marquée dans le mystère de la Transfiguration, 267-268; — atteindra sa perfection dans le ciel, 268-269; — nous donne le droit de partager la gloire du Christ, 346-348; — l'Esprit-Saint nous enseigne l'attitude à avoir à l'égard de notre Père des cieux, 381; — agir en enfants de Dieu, 424; — aimer Dieu d'un amour filial rempli de révérence, 427; — par la grâce nous sommes les enfants adoptifs de Dieu, 439. — *Voir* **Grâce.**

Adoration, doit s'adresser à la sainte humanité de Jésus, 71-72, 74-75; — rendue par le Christ à son Père, 90; — de l'enfant de la crèche, 145; — de la croix, le Vendredi saint, 285-286.

Agonie de Jésus, 279-280, 283.

Alleluia, exprime la joie du temps pascal, 336.

Ambroise (S.). Le sein de Dieu et la virginité de Marie, demeure du Verbe, 118; — comme les mages, offrons nos présents à Dieu, 163.

Ame, image de Dieu, surtout par la grâce sanctifiante, 51.

Amitié du Christ pour la famille de Béthanie, 245-246.

Amour. Contempler les mystères du Christ avec amour, 31; nos œuvres rendues agréables à Dieu par l'amour, 52; — est la perfection divine que le Christ se plaît davantage à nous révéler, 229 sq.; — du Christ pour son Père, 280; — pour nous, 281-282, 314; — comment l'Esprit remplit d'amour l'âme des apôtres, 372 sq.; — croire à l'amour du Christ pour nous est source de fidélité, 406 sq.; — explique tous les mystères de Jésus, 406; — amour créé du Christ, 413-414; — nous révèle son amour incréé, incompréhensible pour nous, 415, 428-429; — éclate dans tous ses bien-

faits, 416; — l'amour seul répond à l'amour, 417 ; — il doit être affectif et effectif, 417 sq.; — se ramène à l'état de grâce sanctifiante, 421; — donne la fécondité à notre vie, 421-422; — vertu la plus parfaite, 422; — qualités que doit avoir notre amour pour Dieu, 427 sq.; — l'amour fait surmonter les difficultés, 430. — *Voir* **Charité.**

Amour maternel. Dieu a mis dans le cœur des mères une étincelle de son amour pour nous, 173.

Ancien Testament, toute sa religion remplie de l'idée du Rédempteur promis, 104-105; — n'est qu'une longue attente du Messie, 110, 119 ; — les prophéties sont une confirmation de notre foi, 114-115; — tout était figure des réalités à venir, 353-354; — l'esprit de servitude et de crainte, 425.

Anges ont été soumis à l'épreuve, 204-205.

Apparition du Christ à ses apôtres au Cénacle, 321-322.

Appropriation, sa nature, son rôle, 370-371.

Ascension, est, en un sens, la plus grande des fêtes de Notre-Seigneur, 338; — nous est représentée d'une façon conforme à notre nature, 339; — le Christ assis à la droite de Dieu, 339-340; — raisons de cette exaltation, 341 sq. ; — comment le Père glorifie son Fils, 343-344 ; — pourquoi le Christ a choisi le mont des Oliviers pour s'élever aux cieux, 344 ; — seul, il a le droit de pénétrer au ciel, 345; — comment il nous donne part à son ascension, 346 sq.; — sentiments que produit en nous la contemplation de ce mystère, 349 sq.; — le Christ monte au ciel pour nous y préparer une place, 352; — il y entre comme notre Pontife, 353 sq.; — il nous fait pénétrer à sa suite dans le ciel, 356-357; — nous introduit avec lui dans le sanctuaire de la divinité, 358-359; — vivre au ciel par la pensée et le désir, 360-361; — pourquoi il était nécessaire que Jésus quittât cette terre, 363.

Ascèse qui ne se règle pas sur les préceptes de l'Évangile est suspecte, 254. — *Voir* **Vie spirituelle.**

Augustin (S.). Le « Christ total », 15, 432; — la célébration des mystères du Christ en renouvelle la grâce, 27 ; — nous approchons du Sauveur par les élans de notre foi, 30; — le Verbe incarné se montre Dieu et homme, 64, n. 5; — Jésus au puits de Jacob, 77-78; — les membres du Christ doivent souffrir comme leur chef, 294; — la Résurrection marque l'aurore de la glorification de Jésus, 338; — la blessure du côté du Sauveur, 417; — le Christ, voie et terme, 441; — sans Jésus nous ne pouvons rien faire, 445 ; — s'animer à l'exemple des saints, 446-447.

Avent, pourquoi ces semaines de préparation, 113 sq.; — nos dispositions durant l'Avent, nos désirs, notre confiance, 117 sq.; — demeurer unis à la Vierge en ce saint temps, 122-123.

Baptême de Jésus, pourquoi le Sauveur a voulu se faire baptiser, 195 sq.; — contient le

résumé de sa mission ici-bas, 201.

Baptême, sacrement; purifie et transforme les âmes; en renouveler souvent les promesses, 197-198; — est le sacrement de l'adoption divine et de l'initiation chrétienne, 201-202; — par le baptême nous avons été ensevelis avec le Christ pour mourir au péché, 316-317, 324-325; — pourquoi, dans la primitive Église, on l'administrait la nuit pascale et à la Pentecôte,324; — nous fait participer à la résurrection de Jésus, 324 sq.; — nous donne le droit d'entrer au ciel, 346.

Béatitude éternelle, prix des mérites du Christ Jésus, 357, 454. — *Voir* **Ciel.**

Béatitudes, les huit béatitudes, charte évangélique des pauvres et des humbles, 250.

Bernard (S.). Dans le Christ, l'humain se trouve uni au divin, 66, n.

Béthanie, la maison de Lazare était le *home* de Jésus, 245-246.

Bienheureux, leur état dans le ciel, 214.

Blosius. La vie de Jésus-Christ objet de notre contemplation, 9, n. 6; — nous pouvons nous approprier les mérites du Christ, 17.

Bossuet. Les mystères du Christianisme se présentent d'abord aux sens pour nous mener aux réalités invisibles, 24; — comment il faut contempler le Père dans le Fils et le Fils dans le Père, 41 n. 2; — à la messe nous formons une même oblation avec le Christ, 397; — efficacité de l'amour, 430, n. 1.

Carême, pourquoi l'Église nous y rappelle la tentation du Sauveur, 215; — et met sur nos lèvres le psaume 90e, 215-216.

Catherine de Sienne (Ste). Notre-Seigneur lui montre comment il s'est fait semblable à nous, 14; — par l'union des deux natures, le Christ a jeté un pont entre le ciel et la terre, 85, 86.

Chautard (Dom J.-B.). « L'âme de tout apostolat », 188, n. 2.

Charité théologale, ajoute une efficacité nouvelle aux actes des autres vertus, 422; — la plus parfaite des vertus, 426. — *Voir* **Amour.**

Chemin de la croix, dévotion chère aux fidèles, 297-298; — son efficacité souveraine, 298 sq.; — nous y puisons les mêmes grâces que si nous avions suivi Jésus du prétoire au Calvaire, 300; — s'unir aux dispositions du Christ en parcourant la voie douloureuse, 302; — stations du chemin de la croix, 302 sq.

Christianisme, sublimité de la vie chrétienne. 58-59; — c'est l'amour de Dieu se manifestant au monde, 429. — *Voir* **Adoption divine.**

Ciel, le Christ y exerce son sacerdoce éternel, 94 sq., 357; — notre adoption atteindra sa perfection dans le ciel, 268-269; — gloire qui nous y attend, 269; — Jésus-Christ a le droit d'y entrer, 345; — il nous y fait pénétrer à sa suite, 346 sq., 357; — dès cette vie, habiter le ciel par la pensée et les désirs, 348-349, 360-361; — le Christ nous y prépare une place, 352; — notre bonheur

dans le ciel, prix des mérites du Christ, 357, 454.

Cœur du Christ, pourquoi l'Église clôt le cycle des mystères du Christ par la fête du sacré Cœur, 408; — cette dévotion plonge ses racines dans le dogme chrétien, 410 sq.; — objet de cette dévotion, 410, 413 sq.; — amour humain du cœur de Jésus, 413-414 ; — nous révèle l'amour du Verbe, 415; — comment la dévotion au sacré Cœur nous rappelle les bienfaits du Christ, 416; — sentiments du cœur de Jésus pour son Père et pour nous, 420-421 ; — pourquoi cette dévotion doit nous être chère, 423; — son efficacité, 423 sq., 429-430. — *Voir* **Amour.**

Communion. — *Voir* **Eucharistie.**

CONCILE DE TRENTE, Utilité des rites extérieurs de la liturgie, 25, n. 1; — notre salut est un don de la miséricorde divine et une récompense de nos mérites, 203, n. 4; — le sacrifice de la messe, le même que celui du calvaire, 386, n. 4.

Condescendance de Jésus envers les pécheurs, 233 sq.; 252.

Confiance dans la vertu toujours agissante de la divinité de Jésus, 19; — en sa sainte humanité, 75 sq.; — en la médiation du Christ notre pontife, 94 sq., 353 sq.; — confiance qui doit remplir nos âmes pendant l'Avent, 119 sq.; — avec laquelle nous devons nous approcher de l'enfant de la crèche, 135-136; — confiance que font naître en nous les promesses contenues dans le psaume 90e, 216; — que nous devons avoir dans le Christ aux heures de combat, 219; — sa source première est dans la miséricorde divine, 241 sq.; — trouve un accroissement dans la pénitence, 243 sq.; — le regard sur Jésus en croix, motif de confiance, 289. — *Voir* **Foi** dans les mérites du Christ, **Jésus-Christ**, source de toute grâce.

Consolations sensibles, ne pas les rechercher pour elles-mêmes ni s'y attacher, 274; — Dieu permet parfois qu'on en soit privé après la communion, 391.

Coopération, *voir* **Fidélité**, **Vie Spirituelle.**

Création, est le fruit d'une pensée éternelle, 53.

Croix, adoration de la croix, le Vendredi saint, 285-286 ; — par la croix, le Christ a détruit le péché et mérité toute grâce, 287 sq.; — notre croix est une part de celle de Jésus, 292, 304, 308-309; — le Christ a accepté la croix pour lui et pour ses membres, 304; — pourquoi il a voulu se faire aider à porter sa croix, 308. — *Voir* **Chemin** de la croix, **Sacrifice** du Christ, **Souffrances.**

David. Comment il dépeint à l'avance tous les traits du Messie, 107.

Découragement, la vue de notre infirmité ne doit pas nous décourager, 119-120, 445-446, 451.

Démon, ne pouvait savoir si le Christ était le Fils de Dieu, 207-208; — connaît la nature humaine, 209; — a poursuivi Notre-Seigneur sans relâche, 210; — nous tente, 211; —

un de ses pièges les plus dangereux, 253.
Dépendance, comme créatures, 48-49; — à l'égard de Dieu, 50, 72.
Détachement des créatures, fruit de la grâce pascale, 330-331.
Dévotion, ce qu'elle est, 408-409; — à Jésus-Christ, 409; — au sacré Cœur. — *Voir* **Cœur** du Christ; — aimer les dévotions approuvées par l'Église, 411.
Dévotion sensible, 274.
Dieu, l'humanité de Jésus nous révèle ses perfections, 7, 229; — plan divin de notre prédestination, 15, 436 sq.; — crée toutes choses par son Verbe, 52-53; — de toute éternité, nous voit en son Verbe, 53; — se révèle et nous attire à lui dans l'enfant de Bethléem, 135 sq.; — est lumière, 147-148; — nous pouvons le contempler sous le voile de l'humanité du Christ, 148-149; — veut sauver tous les hommes, 152; — nous appelle et nous conduit à son Fils, 157; — est porté à se communiquer, 168; — se communique au Christ et, par le Christ, à nous, 168-169; — économie divine : Dieu nous renvoie à son Fils, 271-272, 440; — considéré par certaines âmes comme un maître, 424-425; — un bienfaiteur, 426; — veut surtout être regardé comme un Père, 427 sq.; — son amour est incompréhensible, Jésus nous le fait comprendre, 428-429; — veut notre sainteté, 433 sq.; — voit en son Verbe les modes divers dont les créatures peuvent refléter ses perfections, 437.
Direction spirituelle, 159-160.
Dons du Saint-Esprit. — *Voir* **Esprit-Saint, Pentecôte.**
Écriture Sainte, efficacité de la parole divine pour repousser les assauts du démon, 217-218. — *Voir* **Évangile.**
Église, corps mystique du Christ, 15; — prolongation de l'Incarnation, est pour nous la voie, la vérité, la vie, 22; — Dieu veut que nous recourions à elle pour avoir lumière et direction, 159; — le Christ a choisi Pierre pour fondement de son Église, 242; — le Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle, 278 sq.; — il l'a sanctifiée par son sacrifice, 287 sq.; — comment, dans sa liturgie, elle mêle des accents de triomphe à sa compassion en célébrant les douleurs de son Époux, 295; — se réjouit à l'Ascension de Jésus, 350 sq.; — l'envoi de l'Esprit-Saint achève de l'établir, 364, 375-376; — avec quelle insistance l'Église appelle la venue de l'Esprit-Saint à la Pentecôte, 377-378; — organisme vivant qui se développe, 410-411; — combien elle est unie au Christ, 432.
Enfant prodigue, le père le reçoit dans son sein, 118; — raison de cette parabole, 234-235.
Épiphanie, importance de cette fête, 149; — ce que signifie l'appel des mages à la crèche, 150 sq.; — avec quelle allégresse la liturgie proclame les noces de l'Église avec l'Époux, 153-154; — généreuse fidélité de la foi des mages; comment l'imiter, 155 sq.; — symbolisme des présents apportés par les mages, 162 sq.; — ce

que nous pouvons offrir à Dieu, 163; — l'Épiphanie se renouvelle pour nous, 165.

Épreuves. — *Voir* **Souffrances.**

Esprit-Saint, par ses touches divines, reproduit en nous les traits du Christ, 28; — c'est par son action que le Christ est consacré pontife, 85; — que le prêtre est consacré, 98; — la mission de l'Esprit-Saint achève l'établissement de l'Église, 364; — pourquoi cette mission rentre dans le cycle des mystères de Jésus, 364-365; — ce qu'est le Saint-Esprit dans la Trinité, 366; — il est envoyé par le Père et le Fils, 368; — le Christ devait être glorifié pour que le Saint-Esprit fût envoyé, 368-369; — quelles sont les œuvres attribuées au Saint-Esprit, 371; — ses opérations divines dans les apôtres, 371 sq.; — abondance de ses dons dans la primitive Église, 376; — son action permanente dans l'Église, 376-377; — comment sa venue et son opération se renouvellent en nous, 378-379; — hôte de nos âmes, 380; — ne pas l' « éteindre » ni le « contrister », 380; — nous enseigne l'esprit d'adoption, 381; — nous fait connaître le Fils, 381; — la prière et l'humilité l'attirent en nous, 381-382. — *Voir* **Pentecôte.**

Eucharistie, par la sainte communion nous recevons le Fils de Dieu, 57; — nous communique le fruit de chacun des mystères que nous célébrons, 99; — nous donne celui qui était l'enfant de Bethléem, 145; — le Christ ressuscité, avec toutes ses grâces, 332; — dans la sainte communion, Jésus nous incorpore à lui et nous mène avec lui *in sinu Patris*, 358-359; — l'Eucharistie, mystère de foi, 384-385; — perpétue la mémoire de Jésus, 386 sq.; — souvenir de la passion du Sauveur, 386-387, 400; — et des autres mystères du Christ, 387-388; — le Christ y est présent avec sa triple vie terrestre, glorieuse et divine, 388; — l'Eucharistie figurée par la manne, 389-390; — est le « pain vivant », 390; — le festin de l'âme, 391; — ce qui est requis pour la recevoir, 392; — le prix des souffrances et de la mort du Christ, 392; — la preuve de son amour, 392; — nous y trouvons Jésus dans chacun de ses états et de ses mystères, 393 sq.; — nous transforme dans le Christ, 394, 444; — par la sainte communion toute la vie de Jésus passe en nous, 394 sq.; — nous fait participer parfaitement au sacrifice du Christ, 398; — profonde révérence que nous devons avoir envers ce sacrement, 399 sq.; — la foi, nécessaire pour nous unir au Christ, 402-403; — la sainte communion nous unit au Christ et, par lui, au Père et au Saint-Esprit, 403-404. — *Voir* **Messe.**

Évangile, nous y apprenons à connaître Jésus, 21.

Expiation du Christ, a une valeur infinie, 91; — par son Incarnation, Jésus a expié nos péchés, 137-138. — *Voir* **Sacrifice.**

Faiblesses, quand nous nous sentons faibles, crions vers Dieu, 305-306; — sans la grâce

nous ne pouvons rien, 445. — *Voir* **Misères.**

Femme adultère, 240-241.

Filiation divine, à la filiation éternelle de son Fils, Dieu ajoute une filiation de grâce, 49-50; — la foi nous fait partager la filiation divine du Verbe incarné, 55-56; — le Christ est l'auteur de notre génération divine, 132; — notre vie surnaturelle et divine, 133; — la filiation du Christ lui imposait des devoirs au-dessus des devoirs humains, 184; — rendait tous ses actes agréables à Dieu, 187; — par elle il est un avec son Père, 225. — *Voir* **Adoption divine, Union hypostatique.**

Fidélité à la grâce, 155 sq., 255, 406-407; — malgré les épreuves, 275; — à participer aux mystères du Christ, 335; — aux inspirations du Saint-Esprit, 380.

Foi, sa nécessité pour comprendre les mystères du Christ, 28 sq., 383-384; — nous met en contact vital avec le Christ dans ses mystères, 29-30, 331; — croire que Jésus est « sorti de Dieu », 47-48; — la foi nous fait recevoir le Fils de Dieu et accepter ce qu'il nous dit, 55 sq., 69-70; — la foi en sa divinité, première attitude de l'âme en face du mystère du Verbe incarné, 69 sq.; — comment le Père éternel la réclame de nous, 70, 266; — elle est source d'adoration, 71-72; — confirmée par les prophéties, 114-115; — nécessaire pour voir Dieu dans le Verbe incarné, 143 sq., 160-161; — nous fait participer à la connaissance que les divines personnes ont l'une de l'autre, 144-145; grand bienfait de l'appel à la foi, 154; — comment les mystères du Christ aident et exercent tout ensemble notre foi, 193-194, 383-384; — elle est une lumière, source de notre vie surnaturelle, 199; — notre foi dans le Christ, fondée sur le témoignage du Père éternel, 200; — dans la mesure de notre foi nous devenons invulnérables à la tentation, 217-218; — est l'arme par excellence dans la tentation, 218; — comment le Christ atteste sa divinité pour fonder notre foi, 226-227; — est « l'œuvre » que Dieu nous demande, 227; — nous rend enfants de Dieu, est source de toute grâce, 227-228; — nous donne de connaître le Christ comme son Père le connaît, 265-266; — avoir toujours présente aux yeux de l'âme la conviction que Jésus est Dieu, 266; — faiblesse de la foi des apôtres avant la Pentecôte, 267; — la foi est une lampe au milieu des ténèbres, 273; — d'après la mesure de notre foi, le Christ nous donne une participation à ses vertus, 300; — nécessaire pour recevoir le Saint-Esprit, 369; — combien elle est nécessaire pour recevoir l'Eucharistie, 383 sq.; — foi dans les mérites du Christ, malgré nos misères, 445 sq.

Force des apôtres après la descente du Saint-Esprit, 373-374.

François d'Assise (S.). Son amour pour Dieu, 418.

François de Sales (S.). Comment chacune de nos facultés doit être soumise au Christ, 72, n. 2.

GAY (Mgr). Efficacité du regard sur Jésus et ses mystères pour notre sanctification, 33, n. 2.
GERTRUDE (Ste). Ce que Jésus lui dit en la fête de l'Ascension, 359.
Gloire éternelle. — *Voir* **Ciel.**
Grâce sanctifiante, élément fondamental de similitude divine, 51, 439; — la grâce dans le Christ, 68-69; — la sainte humanité, source de toute grâce, 75-76; — la grâce sanctifiante divinise notre activité, 187; — le pardon des péchés est le triomphe de la grâce, 243; — se garder des infidélités à la grâce, 255; — par la grâce, nous sommes le temple de Dieu, 380; — les enfants de Dieu, 439; — comment Dieu préordonne toutes choses *in laudem gloriae gratiae suae*, 453 sq. — *Voir* **Adoption divine.**
Gratia unionis dans le Christ, 68. — *Voir* **Union hypostatique.**
Grand Prêtre, son entrée dans le Saint des saints figurait celle du Christ dans le ciel, 354 sq.
GRÉGOIRE DE NAZIANZE (S.). Il faut avoir l'intelligence des mystères que nous célébrons, 24.
GRÉGOIRE LE GRAND (S.). La divinité revêt notre chair mortelle, 140; — suivre le Christ au ciel par le cœur, 349; — être hostie avec le Christ, 398; — les œuvres, preuve de l'amour, 419.

Humilité, doit nous faire déposer notre activité aux pieds de Dieu, 50; — attire en nous le Christ, 118-119; — l'humilité du Christ nous guérit de notre orgueil, 139, 305-306; — le Christ s'est humilié en se faisant baptiser, 195; — nous humilier de nos fautes, 305; — Jésus a touché le fond de l'humiliation, 318; — attire en nos âmes l'Esprit-Saint, 381; — naît en nous de la vue de notre impuissance, 444-445.

Incarnation, comment par elle se réalise le plan divin, 54; — chef-d'œuvre de la sagesse et de l'amour, 74, 104; — c'est par elle que Jésus possède son sacerdoce, 83 sq.; — pourquoi Dieu a voulu une si longue préparation à ce mystère, 104 sq.; — promise après la chute de nos premiers parents, 105-106; — se ramène à un échange entre la divinité et l'humanité, 126 sq., 167 sq.; — rend Dieu visible et passible, 135 sq.; — détruit le péché et rachète le monde, 137-138; — dès l'Incarnation le Christ inaugure son sacrifice, 138; — est une révélation de la lumière divine, 148-149; — s'accomplit au moment du *Fiat* de la Vierge, 171. — *Voir* **Union hypostatique.**
Infirmités. — *Voir* **Faiblesses, Misères.**
ISAÏE. En quels termes il parle du Messie à venir, 108.

JEAN-BAPTISTE (S.). Sa sainteté et la grandeur de sa mission, 111-112; — sa prédication et son baptême, 194, 197.
JÉSUS-CHRIST. La **Personne** de Jésus: Son amour pour son Père, 11-12, 279; — Jésus révèle sa divinité à l'âme qui le contemple dans son humanité, 31-32; — il est le Fils de Dieu incarné, 37-38 sq.; — ne cesse de proclamer qu'il tient

tout de son Père, 43-44 ; — par amour pour son Père, il se livre à son bon plaisir, 46-47, 342 ; — *Perfectus Deus ; perfectus homo*, 62 sq., 130 ; — ses deux natures gardent chacune leurs opérations spécifiques, 66 ; — comment son activité humaine a son soutien dans la divinité, 66-67 ; — toutes ses actions ont une valeur divine, 67 ; — pourquoi le Père trouve dans le Christ ses complaisances, 67-68 ; — grâce dans le Christ, 68-69 ; — les noms de *Jésus* et de *Christ* déclarent sa misison, 79 sq. ; — il est roi, 80-81 ; — prophète, 81-82 ; — pontife et sauveur, 82 ; — pourquoi sa venue ici-bas a été préparée par une longue attente, 104 sq. ; — Messie promis aussitôt après la chute de nos premiers parents, 105-106 ; — annoncé par Daniel, Isaïe et tous les prophètes, 107 sq. ; — pourquoi il se manifeste d'abord aux Juifs, puis aux Gentils, 150 sq. ; — comment Dieu se communique au Christ, 168-169 ; — la mission du Christ revêt un double aspect, 199 ; — ne peut connaître le péché, 207 ; — son impeccabilité absolue, 212 sq. ; — sa mission est de manifester au monde sa divinité, 226 ; — de toutes les perfections divines, c'est l'amour qu'il se plaît davantage à nous révéler, 229-230 ; — il est le grand sacrement de la loi nouvelle, 260 ; — le saint par excellence, 319 ; — son humanité soumise à nos infirmités, sauf le péché, 320-321 ; — ne vit que là où il règne, 329-330 ; — « prémices de ceux qui dorment », 334 ; — le Cœur du Christ, symbole de son amour pour nous, 410, 413 sq. ; — son amour créé, 413-414 ; — son amour incréé, 415, 428-429 ; — amour affectif et effectif en Notre-Seigneur, 420-421 ; — forme avec l'Église le « Christ total », 432 ; — combien il désire amener les âmes à son Père, 434-435 ; — interprète d'une façon universelle les perfections du Verbe, 438 ; — comment Dieu veut glorifier le Christ par notre sainteté, 453.

Considéré — *a)* dans les **Évangiles** : la lecture de l'Évangile nous apprend à connaître le Christ, 21 ; — dans toute la vie de Jésus on voit se manifester et sa divinité et son humanité, 64-65, 383-384 ; — Jésus proclamé Fils de Dieu par la Voix du Père, comment nous devons accepter ce témoignage, 70 sq., 198-199 ; — le Christ accomplissait ses miracles par le contact de son humanité, 75 ; — son amour pour les pécheurs, 118-119, 233 sq., 241 sq. ; — comment le Père présente son Fils au monde, 200 ; — Jésus se manifeste par ses actes et par ses paroles comme le propre Fils de Dieu, 221 sq. ; — proclame sa divinité, 223 sq. ; — témoigne qu'il est un avec son Père, 224-225 ; — atteste sa divinité pour fonder notre foi, 226 ; — premier miracle à Cana, 230 ; — Jésus se révèle plein de bonté pour tous, 231 sq. ; — ses larmes à la mort de Lazare, 232 ; — son entretien avec la Samaritaine, 235 sq. ; — il pardonne à Marie-Madeleine, 239 sq. ; — à la femme adultère, 240-241 ; — pourquoi il choisit Pierre

comme fondement de son Église,242 ; — son amitié pour Lazare et ses sœurs, 245-246 ; — sa sévérité envers les Pharisiens, 247 sq. ; — pleure sur Jérusalem, 254-255.

——— *b)* dans ses **Mystères** (liturgiques) : c'est pour nous que le Christ a vécu tous ses mystères, 11-12 ; — leur fruit se continue toujours, 17 sq. ; — comment la liturgie les fait revivre pour nous, 21-23 ; — en chacun d'eux le Christ produit en nous la grâce qu'il a méritée en les vivant, 23 sq., 260 ; — contempler ses mystères avec foi, révérence et amour, 28 sq. ; — l'amour éclate en chacun d'eux et les explique tous, 31, 406 ; — dans l'enfant de Bethléem il y a deux natures et deux vies, 127 sq. ; — l'Incarnation le rend visible, 135 sq. ; — passible, 137 sq. ; — joies de Jésus de se sentir aimé par la Vierge, 173-174 ; — vient dans son temple en Dieu caché, 176-177 ; — gloires infinies qu'il donne à Dieu, au jour de la Purification, 177 ; — Jésus perdu à Jérusalem, 180 sq. ; — sa vie cachée à Nazareth, 185 sq. ; — pourquoi le Christ se fait baptiser par le Précurseur, 195 sq. ; — raisons du mystère de la tentation du Christ, 203 sq. ; — comment le mystère de la Transfiguration manifeste la divinité de Jésus, 263-264 ; — les deux éléments de la sainteté se trouvent dans le Christ ressuscité, 320 sq. ; — il vit pour son Père, 323 ; — Jésus assis à la droite de Dieu, au jour de l'Ascension, 339-340 ; — raisons de son exaltation, 341 sq. ; — a seul le droit de pénétrer dans le ciel, 345 ; — pourquoi la mission du Saint-Esprit lui appartient, 364-365 ; — le Christ devait être glorifié avant de nous envoyer l'Esprit-Saint, 368 sq. ; — Jésus manifesté par le Saint-Esprit, 381 ; — comment le Christ a donné à la Sainte Eucharistie le caractère de mémorial, 386 sq. ; — y est présent avec sa triple vie terrestre, glorieuse et divine, 388 ; — nous donne dans l'Eucharistie la grâce et la vertu de chacun de ses mystères, 393 sq. ; — plus il s'y voile, plus nous devons l'adorer, 400.

——— **Son Sacrifice, son Sacerdoce** : comment le Christ exerce son sacerdoce éternel dans le ciel, 18-19, 94 sq., 353 sq. ; — devient pontife par son incarnation,84 sq. ; — consacré par l'onction du Saint-Esprit, 85 ; — inaugure son sacrifice dès son incarnation, 87-88, 138-139 ; — l'ombre de la croix planait sur toute sa vie, 88 ; — avait soif de consommer son sacrifice, 89, 278 ; — divers actes de son sacrifice, 90 sq. ; — devenu « péché » pour nous, 91, 195-196, 310 ; — fruits de son sacrifice, 93-94 ; — son immolation renouvelée par le saint sacrifice de la Messe, 97 sq. ; — comment il expie le péché et nous rend la vie divine, 138-139 ; — réalise, dès sa naissance, sa mission de rédempteur, 139 sq. ; — sa passion, point culminant de son œuvre, 277-278 ; — le Christ a voulu subir la mort de la croix par amour pour son Père et pour nous, 279 sq. ; — liberté avec laquelle

il s'est offert, 281-282; — s'est livré tout lui-même aux douleurs de sa pasion, 282 sq. ; — ses humiliations et ses souffrances, 282 sq.; — par son oblation il a sanctifié l'Église, 287 sq.; — « élevé de terre, j'attirerai tout à moi », 289;— Jésus a souffert comme chef de l'Église et nous a laissé une part de ses souffrances, 293-294; — objet des complaisances de son Père durant sa passion comme dans sa gloire, 299; — vertus qu'il manifeste au cours de sa passion, 300; — du prétoire au Calvaire, 302 sq.; — le Christ pénètre dans les Cieux comme notre Pontife, 353 sq.; — nous y introduit à sa suite, 356-357 ; — l'Eucharistie prix de l'immolation de Jésus, 392; — à la Sainte Messe, le Christ nous mène dans le sanctuaire de la divinité, 398; — la vue de l'inutilité de son sang pour tant d'âmes, une des sources de ses souffrances, 434.

—— Source pour nous de toute grâce: en lui nous avons et pouvons tout, 6, 9, 120, 288-289 ; 445 sq.; — la connaissance des mystères du Christ, fondement de la vie spirituelle, 7 sq.; — nous révèle Dieu et ses perfections, 7-8, 13, 44-46, 67,229; — combien la contemplation du Christ est utile à nos âmes, 7 sq.; — il est notre exemplaire, 13-14, 136-137 ; — la vigne, dont nous sommes les branches, 16; — de sa plénitude nous recevons toute grâce, 17; — toutes ses richesses sont nôtres, 17; — le fruit de ses mérites se continue toujours, 17 sq.; — a mérité pour les hommes de tous les temps, 18, 115 ; — comment nous devons reproduire en nous son image, 27-28; — confiance et adoration que nous lui devons, 28 sq., 74 sq.; — c'est par le Christ que se réalise notre adoption divine, 52-54, 437-438 ; — il ramène à son Père l'humanité déchue, 54-55; — unis à lui dans l'épreuve, nous le serons dans la gloire, 60; — nous le recevons par la foi, 69-70; — combien il serait dangereux de vouloir se passer de la sainte humanité, 73 sq. ; — elle nous mène au Verbe, 76-77; — la force divine du Christ nous a créés, la faiblesse de son humanité nous a rachetés, 77-78; — vient nous communiquer sa vie, 131-132; — son humanité nous voile et nous révèle la lumière divine, 148-149,442; — comment nous sommes attirés à Jésus par le Père, 157, 200 ; — est lui-même notre suppléance, 164; — Dieu se communique à nous par le Christ, 169; — Jésus n'abandonne pas ses disciples dans la lutte, 219; — la révélation de ses miséricordes, source de confiance, 241 sq.; — le dogme de la divinité du Christ, fondement de notre vie spirituelle, 257; — l'écouter, c'est écouter le Père,271-272;— comment il nous parle, 272; — c'est lui seul que nous devons écouter et suivre, 273; — a mérité pour l'Église toutes les grâces,288; — produit en nous les vertus que nous contemplons en lui, 300-301; — la vie du Christ ressuscité, modèle de la nôtre, 324 sq.; — il demeure seule source de salut et de vie, 340; — ce n'est que

par lui que nous pouvons entrer au ciel, 346 sq.; — nous y prépare une place, 352; — nous mène avec lui *in sinu Patris*, 358-359; — nous soutient dans nos épreuves, 360; — par la Sainte Communion nous unit au Père et à l'Esprit-Saint, 403-404 ; — nous apprend la véritable attitude envers Dieu, 427 sq. ; — le Christ, Voie, Vérité, Vie, 440 sq.; — lumière qui nous guide, 442-443; — est notre sainteté, 444; — nous transforme en lui par la Communion, 444; — nécessité de lui demeurer unis, 450. — *Voir* **Confiance** en Jésus-Christ.

Joie, connaître le Christ est source de joie, 10; — découle de la contemplation de ses mystères, 32; — de la fête de Noël, 142; — écouter et accomplir la parole de Dieu procure la joie, 191-192; — l'âme qui se ferme aux bruits de la terre trouve la joie en Dieu, 274 ; — pourquoi l'ascension du Sauveur nous réjouit, 350 sq.; — est un des effets de l'Eucharistie, 391.

Juifs, pourquoi le Christ s'est d'abord manifesté à eux, 150-151.

Justice, Jésus écrasé sous le poids de la justice divine, 310, 312; — exigences de cette justice manifestées dans les souffrances du Christ, 311.

Léon (S.). Union des fidèles au Christ dans ses mystères, 16, n. 2; — le Christ, vrai Dieu et vrai homme, 65; — la foi doit accepter et la divinité et l'humanité du Sauveur, 71; — dignité du chrétien, 142; — sens de la Transfiguration, 261, n. 1; 262, n. 1; — les disciples, témoins de la transfiguration, représentaient l'Église, 265, n. 3; — comment les membres du Christ participent à sa gloire, 269, n. 2; — souffrir ici-bas pour arriver à la félicité éternelle, ne pas craindre les épreuves, 274, n. 1; — nous pénétrons dans le ciel avec le Christ, 348, n. 2; — la foi des disciples cherche le Christ près du Père, 369.

Léon XIII, le culte du sacré Cœur, 415, 423.

Liberté avec laquelle le Christ s'est offert, 281-282; — liberté spirituelle dans laquelle le mystère pascal doit nous faire vivre, 325-327, 331, 335.

Liturgie, nous fait connaître le Christ en faisant revivre ses mystères, 22-23; — utilité des rites extérieurs, 24-25; — comment elle nous prépare pendant l'Avent à la venue du Christ, 116-117, 121-122.— *Voir* *Alleluia;* **Ascension, Avent, Baptême, Carême, Église, Épiphanie, Eucharistie, Messe, Mystères, Nativité, Pentecôte, Postcommunion, Présentation, Résurrection, Sacré-Cœur, Semaine-Sainte, Toussaint, Transfiguration.**

Louis de Blois. — *Voir* **Blosius.**

Mages. — *Voir* **Épiphanie.**

Malédictions prononcées par le Christ contre les Pharisiens, 250-251.

Manne, figure du sacrement eucharistique, 389 sq.

Marie, Mère de Dieu. — *Voir* **Vierge Marie.**

Marie-Madeleine (Ste). Chez Simon le Pharisien, 157, 239-240, 244; — pourquoi Jésus lui a

montré tant de condescendance, 242-243; — comment il intervient en sa faveur, 246.
Marie-Madeleine de Pazzi (Ste). Comment elle voit le Christ,un jour de Pâques, 332; — son amour pour Dieu, 418.
Marie d'Oignies (Ste). Comment Notre-Seigneur se montrait à elle aux différentes fêtes, 99.
Mechtilde (Ste). Ce que nous devons offrir à Dieu au jour de l'Épiphanie, 163-164; — le Christ unit nos souffrances aux siennes, 308.
Mercier (Card.). Par le Christ nous allons droit à Dieu, 6, n. 9.
Messe, rappelle et reproduit l'immolation du Calvaire, 97, 291, 386-387; — comment le prêtre s'y identifie avec le Christ,98; — pourquoi l'Église ne célèbre aucun des mystères de Jésus sans offrir le saint sacrifice, 98 sq.; — offrons le Christ à son Père, 164-165,180; — nous y recevons les mêmes grâces que si nous avions été au pied de la Croix, 291; — nous unir au Christ immolé, 397-398; — l'autel de la terre mis en relation avec celui du ciel, 397-398.
Miracles de Jésus, il les opère de sa propre autorité, 222-223; — l'eau changée en vin à Cana, 230.
Misères, la vue de nos misères ne doit pas nous décourager, 119-120; — comment le Christ nous accueille avec bonté, quelles que soient nos misères, 157, 233-234; — le Christ supplée à notre misère, 164; — l'aveu de notre misère attire la miséricorde de Dieu, 305; — ne nous empêchent pas d'approcher de Dieu, 359; — les reconnaître est une excellente disposition pour recevoir l'Esprit-Saint, 381-382. — *Voir* **Confiance, Faiblesses.**
Miséricorde divine, source première de notre confiance, 241-243; — est l'amour en face de la misère, 451; — comment Dieu veut être glorifié par l'exercice de sa miséricorde, 451.
Mission du Saint-Esprit. — *Voir* **Pentecôte.**
Mort, à l'heure de la mort, le Christ nous aidera, si nous sommes restés avec lui dans ses épreuves, 296; — l'accepter en expiation de nos péchés, 303.
Mortification. *Voir* **Pénitence.**
Mystères du Christ, sont les nôtres autant que les siens, 11 sq.; — comment nous sommes un avec le Christ dans ses mystères, 14 sq.; — leur vertu demeure toujours, 17 sq.; — représentés par la liturgie, 22-23; — comment ils sont pour nous sources de grâce et produisent en nous la grâce propre à chacun d'eux, 23 sq., 260-261, 393-394; — quelles dispositions nous devons apporter pour en recueillir les fruits, 28 sq.; — leur contemplation, « source d'eau vive », 31-32; — ne sont jamais célébrés sans l'offrande du sacrifice de la messe, 98-99; — c'est en participant au sacrifice que nous recueillons les grâces des mystères avec le plus d'abondance, 99-100; — ce sont des mystères de foi, cependant la lumière de la divinité y brille, 193-194, 383-384; — comment tous les mystères du Christ sont contenus dans l'Eucharistie, 387-388,

393, sq.; — leur contemplation produit en nous la ressemblance avec Jésus, 393-394.

Nativité du Christ, avec quelle splendeur l'Église célèbre cette fête, 125 ; — « admirable échange » entre la divinité et l'humanité, 126 sq., 141-142 ; — grâce intime du mystère, 126 sq.; — l'enfant de la crèche possède deux vies,128 sq.; — comment les trois messes de Noël rappellent la triple naissance du Christ, 128; — regard du Père éternel sur le Verbe incarné, 129, 144; — le Christ vient nous communiquer sa vie divine, nous rendre enfants de Dieu, 132; — la contemplation de ce mystère doit nous amener à laisser la vie divine s'épanouir en nous, 133-134; — dès sa naissance, Jésus commence à réaliser sa mission de rédempteur, 138-139; — son humilité, son obéissance, sa pauvreté, 139-140; — diverses façons de connaître le Verbe incarné, 143-145; — « l'échange » se continue encore, 145-146.

Nazareth, le Sauveur y passe trente ans, 185-186.

Nom du Christ, les noms donnés au Verbe incarné déclarent sa mission et caractérisent son œuvre, 79 sq. ; — l'Église adresse toujours ses prières à Dieu au nom de Jésus-Christ, 97.

Obéissance du Christ à Marie et à Joseph, 185-186; — il obéit jusqu'à la mort de la croix, 303; — nous unir à lui dans son obéissance, 303.

Oliviers (mont des), témoin des abaissements et de la gloire de Jésus, 344.

Obstacles à la perfection, se résument tous dans le péché, 360.

Oraison, pendant l'oraison, adorer et écouter Jésus, 272.

Pâques, *voir* **Résurrection.**

Parabole de l'enfant prodigue, 234-235; — du pharisien et du publicain, 248; — des mines, 425.

Passion du Christ, sur le Thabor Jésus s'entretient de sa passion, 277 ; — elle est le point culminant de l'œuvre de Jésus, 277-278; — comment le Christ accepte la mort par amour pour son Père, 279-280; — par amour pour nous, 280-281, 400-401; — liberté avec laquelle le Christ s'est livré, 281-282; — il s'est offert tout entier aux douleurs de sa passion, 282; — exposé des humiliations et des souffrances du Sauveur, 283 sq.; — moyens de participer à la passion de Jésus: la contemplation de ses souffrances, 290; — l'assistance à la sainte messe, 291; — prendre notre part de sa croix, 292 sq.; — la passion ne termine pas le cycle des mystères du Christ, 295-296 ; — pourquoi la contemplation des douleurs du Christ est si féconde pour nos âmes, 298 sq.; — tous les détails en ont été prédits, 298-299; — dans ses souffrances et ses abaissements, Jésus demeure l'objet des complaisances de son Père, 299; — vertus de Jésus durant sa passion, 300; — demander à la Vierge de nous associer à sa compassion, 307; — comment la passion nous

est rappelée dans la sainte Eucharistie, 386-387, 400. — *Voir* **Chemin de la croix.**

Paul (S.), comment il prêche le Christ et met en relief les richesses de son mystère, 4 sq.; — parle de notre union au Christ, 15; — de son sacerdoce, 83, 85-86, 93, 94-96; — nous révèle le premier mouvement de l'âme de Jésus, 87-88; — sur le chemin de Damas, 157-158, 159-160 ; — sa doctrine sur le baptême et la grâce pascale, 324 sq.; — nous montre le Christ pénétrant dans les cieux comme notre pontife, 353-354 ; — tableau qu'il fait de ses souffrances, 406-407; — la conviction de l'amour de Jésus pour lui, clef de toute son œuvre, 407.

Pauvreté de Jésus dans la crèche, 140.

Péché, détruit par le sacrifice du Christ, 287; — nos péchés, cause des souffrances de Jésus, 309, 310; — par le baptême nous sommes morts au péché, 316-317; — comment nous devons le faire « mourir » chaque jour, 325, 331.

Pécheurs, combien le Christ leur a montré d'amour,233sq.; — il est venu chercher non les justes mais les pécheurs, 241-242; — raison de sa condescendance à leur égard, 252.

Pénitence, condition requise pour recevoir et sauvegarder en nous le pardon divin, 243-244. — *Voir* **Souffrances.**

Pentecôte, pourquoi cette solennité rentre dans le cycle des mystères de Jésus, 364-365; — raisons pour lesquelles la descente du Saint-Esprit n'a eu lieu qu'après l'Ascenion, 368-369; — les apôtres sont remplis de vérité, 371-372; — d'amour, 372-373 ; — de force, 373-374; — de consolation, 374-375; — la grâce de la Pentecôte demeure, 377-378.

Perfection. — *Voir* **Sainteté, Vie spirituelle.**

Pharisaïsme, ce qu'il est, 247 sq. ; — comment Notre-Seigneur le démasque, 250 sq.; — diverses formes du pharisaïsme, 252-253.

Pie X. La participation aux saints mystères et à la prière de l'Église, source de l'esprit chrétien, 27, n. 2; — (catéchisme publié par son ordre) importance des fêtes de l'Église pour la vie intérieure des chrétiens, 32, n. 1.

Pierre (S.). Confesse la divinité du Christ, 223; — choisi par Jésus pour fondement de son Église, 242; — pleure son péché, 244; — transformé par la vertu du Saint-Esprit, 373-374.

Piété. — *Voir* **Vie spirituelle.**

Postcommunions du missel, se diversifient dans leur objet suivant les mystères, 99-100, 395.

Présentation de Jésus au temple, pourquoi la Vierge a accompli cette cérémonie, 175 sq.; — le Christ vient dans le temple en Dieu caché, 176-177; — gloire qu'il donne à Dieu par l'oblation qu'il y fait de lui-même, 177; — comment la Vierge s'unit à cette oblation, 178; — la prophétie du vieillard Siméon, 179.

Prière du Christ, sa prière sacerdotale, 92-93; — comment il intercède pour nous dans le ciel, 95-96; — il prie son Père de nous garder du mal, 359-360.

Psaume XC, nous excite à la confiance, 216, 219.

Raison, elle est pour l'homme une lumière, 148.

Recouvrement de Jésus au temple, 180 sq.; — but que le Christ se proposait en interrogeant les docteurs, 183; — pourquoi Jésus « est tout aux affaires de son Père », 183-184.

Résurrection du Christ, pourquoi elle est appelée «sainte», 319; — Jésus ressuscité ne connaît plus ni la mort ni aucune faiblesse, 321-322; — il vit tout entier pour son Père, 323; — grâce pascale inaugurée en nous par le baptême, 324-325; — grâce propre du mystère, 325, 330; — signification de l'épître du jour de Pâques, 326-327; — dogme de la résurrection des corps, 334; — l'*alleluia* pascal, 336.

Révélation, dépôt de la révélation scellé à la mort du dernier apôtre, 410; — l'Église la développe, la précise, 410-411.

Révérence avec laquelle nous devons contempler les mystères du Christ, 30-31; — que nous devons avoir envers le sacrement de l'Eucharistie, 399 sq.; — doit s'allier à notre amour filial pour Dieu, 427.

Sacerdoce du Christ, est une conséquence de son incarnation, 82 sq.; — comment il l'exerce dans le ciel, 94 sq., 357-358; — se continue ici-bas, 97 sq.; — le Christ en donne une participation aux prêtres, 97-98. — *Voir* **Sacrifice du Christ**.

Sacré-Cœur. — *Voir* **Cœur du Christ**.

Sacrements, canaux par lesquels la grâce et la vie divine nous arrivent, 288.

Sacrifice du Christ, comment Jésus l'inaugure dès son incarnation, 87-88, 138; — toute sa vie ordonnée vers son sacrifice, 88; — l'heure de son sacrifice désirée par lui, 89; — divers actes de ce sacrifice: l'adoration, 90; — l'action de grâces, 90; — l'expiation, 91-92; — l'impétration, 92-93; — est source de toute grâce, 94, 287-289; — comment il se perpétue au ciel par le sacerdoce éternel de Jésus, 94 sq., 357; — se reproduit ici-bas par le saint sacrifice de la messe, 97 sq.

Saint des saints, Dieu y faisait sa demeure spéciale, 354; — le Grand-Prêtre y entrait une fois l'an, 354-355.

Sainteté, n'est autre chose que notre ressemblance avec le Christ Jésus, 14, 270, 439; — notre sainteté individuelle consiste à réaliser la pensée de Dieu sur nous, 53; — à recevoir le Christ par la foi, à l'imiter et l'écouter, à lui demeurer uni, 55-57; — est l'épanouissement de la grâce d'adoption, 59; — chaque âme est appelée à la sainteté, 156 sq.; — la sainteté est un écoulement de la vie divine en nous, 270; — Jésus-Christ, le saint par excellence, 319; — double élément de la sainteté, 320, 444; — Dieu veut notre sainteté, il y trouve sa gloire, 433; — pourquoi nous devons désirer la sainteté, 433 sq.; — plus nous sommes saints, plus nous exaltons le prix du sang de Jésus, 434; — est la réalisation surnaturelle du plan divin de notre prédestination en

Jésus-Christ, 436 sq. ; — sentiments qui doivent nous animer dans la recherche de la sainteté, 444 sq. ; — pourquoi elle n'est inaccessible à personne, 445 sq. ; — Dieu veut que la gloire de notre sainteté revienne au Christ Jésus, 453 sq. — *Voir* **Vie spirituelle.**

Saints, leur cantique dans le ciel, 435, 454 ; — chaque saint est comme une interprétation spéciale du Verbe, 438 ; — comment leur exemple doit nous entraîner, 446-447 ; — ils ont eu comme nous des difficultés, 447 ; — les honorer, les invoquer, 449-450 ; — chercher à les imiter, 450 ; — ils doivent tout à la grâce du Christ, 454.

Salut, tous les hommes sont appelés au salut, 152-153.

Samaritaine, son entretien avec le Sauveur, 235 sq.

Sanctification, nous vient du sacrifice du Christ, 287 sq. — *Voir* **Sainteté.**

Sécheresse après la sainte communion, n'empêche pas le Christ d'agir en nous, 391.

Semaine sainte, comment l'Église fait revivre, pendant ces jours, toutes les phases de la passion de Jésus, 290 ; — elle mêle à sa compassion des accents de triomphe, 295.

Silence, nécessaire pour écouter la voix de Jésus, 272.

Souffrances, Dieu les envoie aux âmes pour les rendre dignes d'une plus grande union avec lui, 181 ; — c'est par les souffrances que le Christ nous mène à la vie éternelle, 274-275, 335 ; — qu'il mérite la gloire de son ascension, 342 ; — les accepter en union avec Jésus et par amour pour lui, 292-293, 304-305, 308-309 ; — elles n'ont pas le dernier mot dans la vie chrétienne, elles aboutissent à la gloire, 296 ; — pourquoi Dieu les permet, 451-453 ; — elles nous acquièrent une joie éternelle, 452. — *Voir* **Croix.**

Surnaturel, caractère surnaturel de notre sainteté, 28, 436 sq.

Temple, ce que signifie le voile du temple se déchirant à la mort du Christ, 356.

Tentation, pourquoi Dieu veut que la créature soit soumise à la tentation, 203 sq. ; — les anges soumis les premiers à l'épreuve, 204 ; — s'échelonne à travers toute notre vie, 205 ; — est une occasion de montrer à Dieu notre fidélité, 205 ; — raisons du mystère de la tentation du Christ, 205-206 ; — récit évangélique de la tentation de Jésus, 206 sq.

Térèse (Ste). Danger qu'il y aurait à vouloir se passer de la sainte humanité du Christ, 73-74, 75-76 ; — le démon ne peut tromper une âme ferme dans la foi, 218 ; — se rappeler l'amour du Christ pour nous, 407-408 ; — amour affectif chez cette sainte, 418-419 ; — l'amour rend tout facile, 430.

Thomas d'Aquin (S.). La grâce, similitude participée de la nature divine, 51.

Toussaint, pourquoi l'Église célèbre cette fête à la fin du cycle liturgique, 432. — *Voir* **Saints.**

Transfiguration du Christ, les splendeurs de la divinité de Jésus y brillent particulièrement, 257 ; — pourquoi l'Église nous en fait lire deux fois le récit chaque année, 257.

n. 1; — récit évangélique de la transfiguration, 258-259; — quelle est la signification de ce mystère pour les apôtres, 261 sq.; — pour nous, 265 sq.; — comment il confirme notre foi, 265-266; — l'éclat qui resplendit sur le Christ n'est pas une lumière d'emprunt, 270; — *Ipsum audite*, 271 sq.; — le Christ s'entretient de sa passion prochaine, 274.

Trente. — *Voir CONCILE DE TRENTE.*

Trinité, fécondité éternelle de Dieu, 40 sq.; — le Fils de Dieu est en tout semblable à son Père, 40, 44; — la révélation nous apprend que l'Être divin est un en trois personnes, 41-42; — le Fils se rapporte par amour à son Père, 46; — le Père vit d'engendrer son Fils, 265-266; — procession et distinction des personnes, 365 sq.; — le Christ nous a révélé ce mystère, 367; — loi de l'appropriation, 370-371.

Union hypostatique, donne à tous les actes de Jésus une valeur infinie, 67; — les rend infiniment agréables à son Père, 67-68; — fait en sorte que la sainte humanité n'a pas de personnalité propre, 72; — sauvegarde la distinction des natures, 131; — donne à l'expiation du Christ une valeur infinie, 137; — fait du Christ le vrai Fils de Dieu, 168; — relations qui en résultent entre Jésus et son Père, 224-225; — donne au Christ le droit de partager la gloire divine, 341-342, 345. — *Voir* **Incarnation.**

Union (notre) au Christ, dans la pensée divine, dans ses mystères, 14 sq.; — dans la souffrance, 292 sq., 308-309; — comment nous sommes un avec lui dans sa résurrection, 325, 330-331; — dans son ascension, 346-348; — lui demeurer unis, 450. — *Voir* **Eucharistie.**

Vie intérieure, donne la fécondité à l'activité extérieure, 188; — cachée aux yeux des hommes, s'épanouit dans la gloire, 335.

Vie spirituelle, se ramène à la connaissance pratique du mystère de Jésus, 5 sq., 9; — doit être fondée sur la foi, 9-10; — fruits qu'elle retire de la contemplation et de la participation des mystères du Christ, 25 sq., 31-32; — vivre dans une absolue dépendance à l'égard de Dieu, 48-49, 50-51, 72; — travailler à réaliser en nos âmes la pensée de Dieu sur nous, 53; — orienter notre activité vers notre Père des cieux, 57-58; — le travail de la perfection se ramène à devenir de plus en plus l'enfant de Dieu, 59; — combien il nous est avantageux de considérer la sainte humanité du Christ et de lui demeurer uni, 73 sq.; — nos efforts doivent tendre à laisser la vie de la grâce dominer notre activité naturelle, 133-134; — il y a des moments décisifs dans notre vie surnaturelle, 157-158; — chercher lumière et direction près de ceux qui représentent Dieu auprès de nous, 159-160; — la vie du juste, voie lumineuse, 166; — rôle de la souffrance dans la vie spirituelle, 181, 451-452; — place qu'y occupe la tentation, 203,

205 ; — la foi en Jésus-Christ, base de toute la vie spirituelle, 227-228 ; — se méfier d'une fausse piété, 253-254 ; — comment le dogme de la divinité du Christ est le fondement et le centre de notre vie spirituelle, 257 ; — importance de l'avoir toujours présent aux yeux de l'âme, 266 ; — ne pas s'attacher aux consolations sensibles, ni se troubler des sécheresses, 274, 391 ; — porter la croix avec le Christ, 292-293, 304-305, 308-309 ; — avantages que nous retirons pour notre vie spirituelle de la contemplation des souffrances de Jésus, 298 sq. ; — mourir à tout ce qui est péché, imperfection, créature, pour vivre à Dieu, 325 sq., 330-331 ; — soumettre au Christ toute notre activité, le laisser régner en nous, 329-330 ; — comment nous devons vivre dans le ciel par la pensée et les désirs, 348-349, 360-361 ; — dans nos épreuves et nos difficultés, cherchons la force auprès du Christ, 359-360 ; — tous les obstacles à la perfection se résument dans le péché, nous pouvons les surmonter, en nous appuyant sur le Christ, 360 ; — action du Saint-Esprit dans notre vie spirituelle ; y être fidèle, 380-381 ; — c'est par la sainte communion que s'opère notre transformation dans le Christ, 393-394 ; — la conviction de l'amour du Christ pour nous est un stimulant dans notre vie spirituelle, 406 sq. ; — fécondité que lui donne l'amour, 421-422 ; — notre vie spirituelle dépend beaucoup de l'idée que nous avons habituellement de Dieu, 424 sq. ; — le tout de notre vie spirituelle : le Christ ; il est pour nous voie, vérité, vie, 440 sq ; — il est important d'avoir le sentiment de sa faiblesse, 445 ;— et une confiance absolue dans les mérites et la grâce du Christ, 445 sq. ; — demeurer uni au Christ pour porter beaucoup de fruits, 450. — *Voir* **adoption divine, confiance, fidélité, foi, grâce, misères, sainteté.**

Vierge Marie, sa pureté virginale et son immaculée conception font d'elle une demeure digne du Verbe incarné, 117-118 ; — sentiments de son âme pendant qu'elle portait le Christ en son sein, 122 ; — à la crèche, regardant Jésus, 144 ; — c'est à elle que le Verbe a demandé une nature humaine, 169 ; — nécessité de connaître et d'aimer la Vierge pour comprendre les mystères du Christ, 169-170 ; — son consentement a été nécessaire pour que l'Incarnation pût s'accomplir, 170-171 ; — «pleine de grâce », 170, 173 ; — son *Magnificat*, 172 ; — sa foi, 172, 190-191 ; — son amour pour Jésus, 173, 315-316 ; — son union avec lui, 174, 189 ; — approchons d'elle avec confiance, 174 ; — pourquoi elle a voulu accomplir les cérémonies légales, 175-176 ; — oblation qu'elle fait de son Fils au temple ; elle s'associe dès lors à l'œuvre de notre rédemption, 175, 178 ; — prophétie du vieillard Siméon, 179 ; — sa douleur d'avoir perdu Jésus à Jérusalem, 181 sq. ; — comment elle ne comprit pas alors la réponse de Jésus, 184 : — elle gardait toutes ses paroles

en son cœur, 184; — ce qu'ont été pour elle les années passées à Nazareth avec Jésus, 189 sq.; — sa foi était source de joie, 191; — rencontre Jésus portant sa croix, 306-307; — reçoit le corps de son Fils descendu de la croix, 315-316.

Vision béatifique, confirme l'âme en grâce, 213-214. — *Voir* **Ciel.**

Visite au Saint Sacrement, 401-402.

Vocation, écouter l'appel divin avec fidélité, 156-157.

Pour que Dieu soit glorifié en toutes choses.

S. BENOÎT. *Règle.*

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges (Belgique) — 14161

PAROLES DE VIE

EN MARGE DU MISSEL

Trente-cinquième mille

Extraits des œuvres spirituelles de dom Marmion, choisis avec soin pour chaque jour de l'année, en harmonie avec le mystère, la solennité ou le Saint célébré par l'Église. Vrai trésor de vie intérieure.

« Le choix est parfait... C'est une trouvaille et une réussite... A cet excellent petit recueil, on ne doit pas souhaiter mais prédire le plus large succès. Il faut s'en réjouir, car la cause de pareille diffusion est intérieure : le bien spirituel que retirent les âmes de cette profonde et sereine doctrine. »

D. B. CAPELLE,
Questions liturgiques et paroissiales.

Un vol. de XXXIV-506 pp. in-16 avec un portrait en héliogravure: 13.50 fr.

L'UNION A DIEU

D'APRÈS LES LETTRES DE DIRECTION

DE DOM COLUMBA MARMION

PAR D. RAYMOND THIBAUT

Un vol. in-8° de XXII-288 pages : 15 fr.

Quarantième mille

« Contenu très riche et très sûr, nombreuses formules si heureuses qu'elles attirent et ramènent l'attention... Toute âme vraiment désireuse de vie intérieure fervente doit méditer ce recueil. »

P. C. SEVRAIN, S. J., *Nouvelle Revue Théologique.*

« Œuvre excellente. Logique, clarté, objectivité, juste pondération : telles sont les qualités qui caractérisent ce livre tout à fait remarquable. Ouvrage de tout premier ordre que tout prêtre directeur d'âmes, tout chrétien soucieux de connaître les secrets d'un Christianisme supérieur, doit assidûment méditer. »

A. GOOSSENS, S. J., *Revue des auteurs et des livres.*

« Dans l'art délicat de la lettre spirituelle, Dom Marmion excellait. Comme sa doctrine était fort simple et très profonde, sa direction fixait l'âme dans la conviction, la clarté et la paix. Ce bienfait de sa parole le recueil des lettres de Dom Marmion le dispensera abondamment Il complète admirablement le *corpus asceticum* (des œuvres spirituelles de Dom Marmion) désormais classique. »

D. BERNARD CAPELLE, *Questions Liturgiques et Paroissiales*